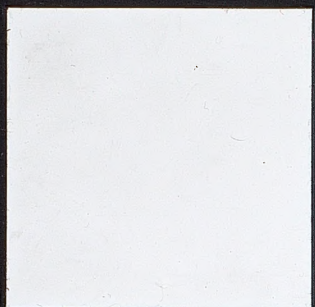
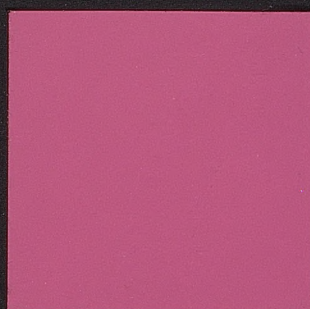
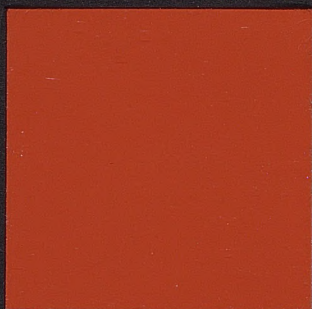
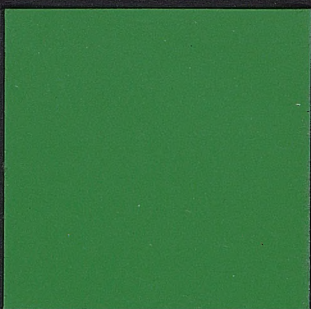
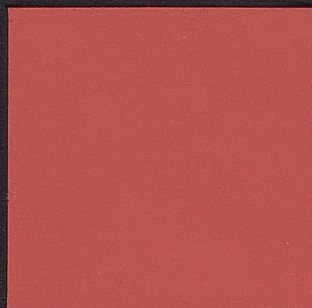
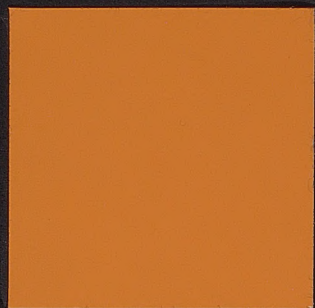
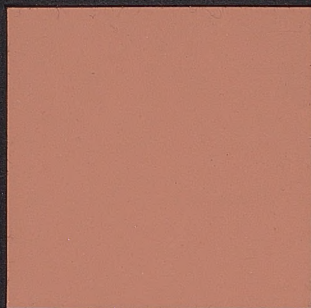


colorchecker CLASSIC



x-rite

mm

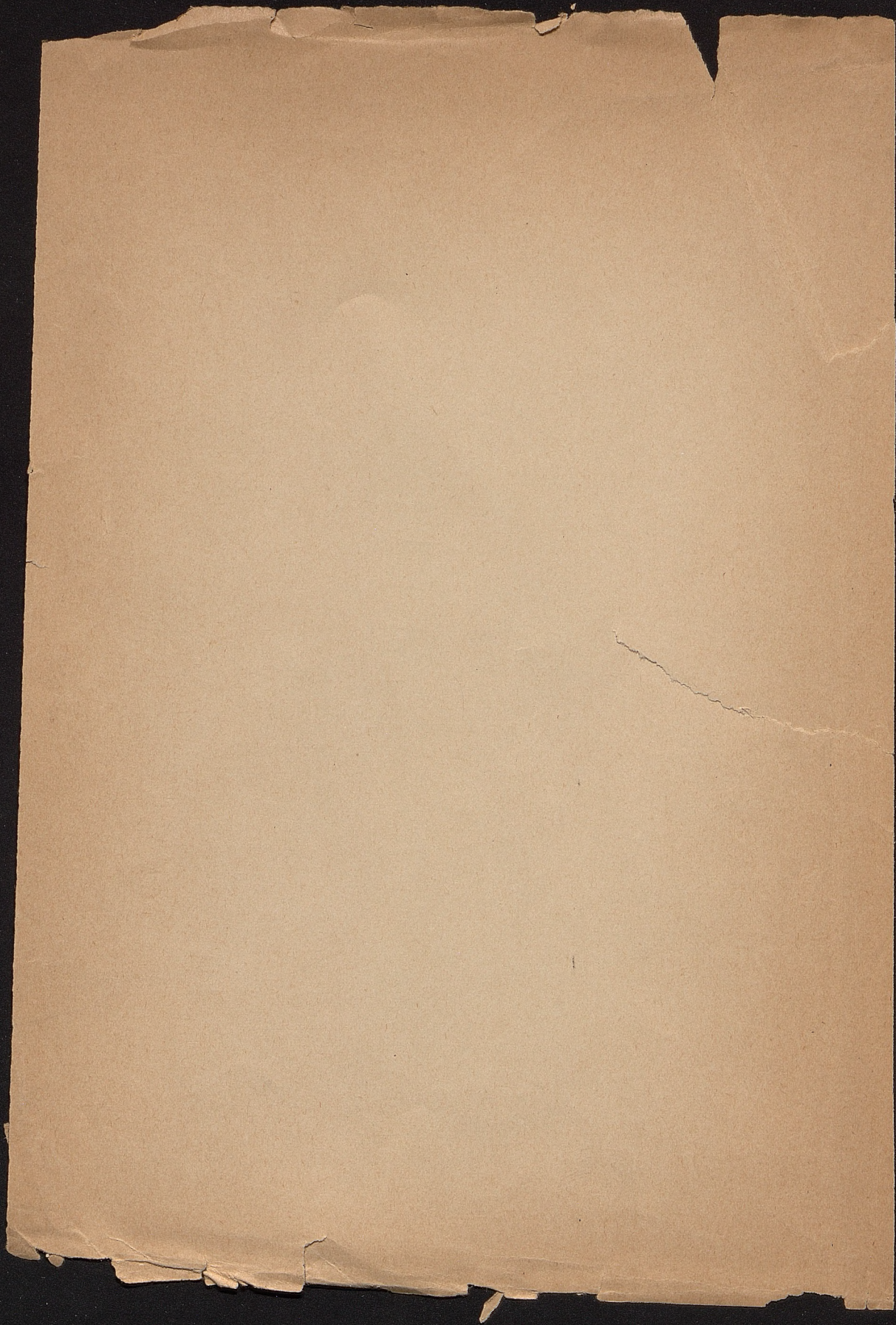
Prose grecque

I

des Lonieuf

Ms 120





Résumé provisoire d'anciennes notes. 1837/3.

1A

Notre commencement n'est pas
un commencement. La poésie ayant
chez les Grecs précédé la prose, il
faut chercher chez les poètes, sinon
l'origine, du moins les antécédents,
de la prose.

Cela est vrai pour le fond des idées
et même, jusqu'à un certain point,
pour la forme, l'expression.

Quant au fond des idées, il va
sans dire, que, longtemps avant les
Hésiode et les Homère, les Grecs
avaient été curieux de leur passé,
curieux aussi de connaître les autres
peuples, les autres pays. De même
ils n'avaient pas attendu la venue



de Chalcès et de Pythagore pour essayer
de se rendre compte, tant bien que
mal, des forces actives de la nature
qui entoure l'homme, qui l'étreint,
qui souvent le domine et l'accable,
et aussi de ces forces qui s'agitent
dans son ^{propre} sein, qui règlent ou
qui égarent sa conduite. Enfin
longtemps avant Pindare et Périclès,
ils avaient eu, non seulement des
hommes éloquents, mais aussi des
poètes capables de fixer et de conserver
l'image de cette éloquence spontanée.

Que la poésie épique
tienne lieu d'histoire et de géographie,
cela n'a pas besoin d'être prouvé.
Tout lecteur d'Homère sait aussi que
ses héros ne sont pas moins vrais.

que bataillero^{nt} et que ses poèmes contiennent
de nombreux et beaux discours. Il faut
ajouter, ce qui n'est pas moins vrai,
que les poètes sont aussi les premiers
penseurs et que, sans les compter au
nombre des philosophes, on peut dire
qu'ils tiennent lieu des philosophes
dans les temps primitifs. Anaxagore
disait que dans le principe tout
était mêlé ensemble; j'ignore l'origine
du monde, ^{mais} mais les vues d'Anaxagore

ἐπὶ τὰς αἰτίας

peuvent bien s'appliquer aux ori-
gines de la littérature. ^{Toutes les traditions d'Égypte, de la Grèce, qui se}
^{separaient plus tard, se trouvent d'abord confondues dans la poésie du premier âge.}
Les anciens
des anciens eux-mêmes
considéraient leurs poètes pendant
longtemps comme des oracles de science
et de sagesse. Le mot qui désignera
plus tard les savants et les sages

1) Μὴ δὲ τοῦ ἑσπερίου ἡμετέρου ἀρχαίου τοῦ ἑσπερίου (L. 9, 443)



σοφοί, terme qui répond à la fois à docti et à sapientes, Pindare s'en sert habituellement pour désigner les poètes. Protagoras, mis en scène par Platon dans le dialogue qui porte son nom (p. 314 D) soutient qu'Homère,

πρόσχημα ποιῶντα
καὶ προσελόγισθαι
ποιῶντα
désignaient leur science sous les formes de la poésie. Strabon ne répète pas seulement la thèse de

ἀρχαῖον εἶναι
τῆς γεωγραφικῆς
ἐμπειρίας (I, 1011.)
laquelle Homère était le père de la géographie, mais il assure que la poésie était une espèce de philosophie

οἱ παλαιοὶ φιλο-
σοφίαν τινα λέγουσι
πρώτην τὴν ποιη-
τικὴν (I, 2, 3, p. 15)
primitive. Sans doute Strabon et les anciens prjetaient à Homère

leurs propres idées et prouvaient
à un excès ridicule ce que Platon
et Aristote avaient dit avec plus de
mesure et de justesse. C'est très
vrai que plusieurs mythes, surtout
les mythes ^{théogoniques} cosmologiques, contiennent
comme des aperçus de philosophie
de la nature. Quant aux
vues sur la nature humaine, aux
règles de conduite, aux préceptes de
morale, il est plus évident encore
que les poètes ont prêté aux
philosophes. Ils ne se contentent pas de peindre, ils ex-
pliquent aussi à leur façon la vie humaine. ^{(font une part à} Notre liberté d'action
^{et la fois} notre dépendance d'une puissance supérieure, mystérieuse;
ils ont ^{opinions} sur ce qui fait la vertu de l'homme, de la femme, de l'esclave,
et sur ce qui les fait tomber dans le vice. On peut tirer d'Homère une ébauche de
morale, et de psychologie. Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid nox, Platon

1/ Platon, Cratyle, p. 402 A.

Aristote, Métaph. I, 3, p. 983, b, 27.

et même Herodote
et Cratone disent.



Cette filiation qui rattache la science à la poésie n'exclut point qu'il n'y ait eu de bonne heure antagonisme entre ces deux manifestations de l'esprit humain. Les philosophes et les historiens aiment à critiquer les poètes, ces anciens maîtres et éducateurs de la nation, qu'ils voudraient supplanter. Ils réclament pour eux-mêmes le nom de σοφοί. Après éclosion, la raison se révolte, contre l'imagination, l'enfant bat sa nourrice.

[Quant à l'expression, au style, l'influence de la poésie sur la prose naissante était inévitable. Quelques philosophes parmi les plus anciens écrivaient en vers, et les prosateurs eux-mêmes n'arrivèrent qu'à la longue

à s'affranchir de l'imitation des poètes
et à fonder le style de la prose.

20

Comme la poésie, la prose aussi va de
pays en pays, d'habitudes locales, le genre
littéraire, ses distinctions se perdent, nous s'ou-
venant, il est vrai, à l'ordre du temps.

Prose immémoriale

Prose immémoriale, universelle. Aucun privilège de la
parole écrite. Méthode, venue à nous. Prose antique.

Héritage d'un peuple. Prose plus tard,
antique.

Composition entre ces deux genres, — ou



La prose littéraire des Grecs apparaît
dans la première moitié du VII^{ème} siècle. Pourquoi
si tard, après une longue évolution
poétique? On a rattaché ce fait à
une cause tout accidentelle. Depuis
la fin du VIII^{ème} siècle la mystérieuse
Égypte s'était ouverte aux Grecs, les
hoplites hellènes avaient procuré à
Psammétique la victoire sur ses com-
pétiteurs. Maître du pays, il permit
aux Méséniens et aux autres Grecs
de s'établir dans la basse Égypte.
À partir de ce moment les relations
commerciales s'étant multipliées,
le papyrus se répandit dans la
Grèce. Or le papyrus était une
matière, beaucoup plus commode
et moins dispendieuse que les
peaux préparées, espèce de parchemin. Septième



Il est également
vrai que,

dont on s'était servi jusqu'à la pour
la reproduction des textes. C'est si la
prose se transmet aisément de
vive voix, la prose a besoin de
l'écriture, quelle n'est pas sans le livre.
Cependant il y eut un certain nombre
de livres en Grèce, avant que
l'usage du papyrus y fût répandu,
et sans contester que le papyrus
ait secondé le développement de la
prose littéraire, gardons-nous d'exagérer
son influence; d'autres causes, plus
profondes, agirent sur l'esprit des
Grecs. [La réflexion se réveillait, la
pensée mûrissait, l'imagination
cédait peu à peu le pas à la raison.
Plusieurs symptômes attestent ce
progrès. Le ^{VI}^{ème} siècle est l'époque
des Solon, des Thucylide, des Hécéganis,

de la poésie sentencieuse. Les apophtegmes
de ceux qu'on appelle les Sept sages
ressemblent aux sentences des poètes gnomiques ;

D'une sagesse toute pratique, sans
avoir rien qui ressemble à un sys-
tème philosophique, ils s'élèvent cepen-
dant au dessus de la sagesse populaire
déposée dans les apophtegmes qu'on
appelle proverbes. Ces poésies ont été rapproché
avec raison des sept sages, ses fables,
fictions ingénieuses qui ne furent
ni chantées, ni rédigées en vers,
tiennent le milieu entre la prose
et la poésie.

Dès la seconde moitié du ^{VI}^e^m^e
siècle on voit apparaître les premiers
essais de législation écrite. Zaleucos
et Charondas en Italie et en Sicile,



Dracon à Athènes, Pittacos à Mitylène, rédigeant des lois; la législation de Solon est plus complète, plus détaillée. Si l'œuvre de ces législateurs ne nous est connue aujourd'hui que par des résumés et un petit nombre de fragments textuels, un hasard inespéré a rendu tout récemment à la lumière, les lois de Gortyne, dans une rédaction qui ^{tout n'étant} peut-être pas ^{certainement} pas plus ^{antienne} récente que la ^{fin du} ~~VI~~ ^{VI} siècle, car nous en avons tout à fait.

Voilà de la prose, elle n'appartient pas il est vrai à la littérature proprement dite, mais on ne peut expliquer son apparition à cette époque par l'introduction du papyrus. Elle fut gravée sur la pierre ou le bois.

Quant aux livres en prose, ils sont
historiques ou philologiques,
plus tard aussi oratoires. Au début
on peut distinguer deux séries
parallèles, les ^{conteurs,} historiens et géographes,
d'un côté, les premiers de l'autre.

Commençons par ces derniers, cela
sera plus commode. En plaçant
après eux les premiers historiens,
nous pourrions passer de ces
derniers immédiatement à Hérodote,
le premier prosateur dont l'œuvre
ait été conservée.

Il est bien difficile de se faire
une idée nette de ce que c'était que
ces anciens penseurs de la vieille
Grèce. Nous ne pouvons guère
juger de leur style, vu que les
fragments textuels sont d'une

(Obscurité, Difficulté)



rareté extrême. Pour ce qui est de
 leurs idées et de leurs systèmes,
 nous avons bien un certain nombre
 de renseignements, mais ils sont
 sujets à caution, et ^{certains même qui ne} ~~surpassent~~ ^{seulement} à
 fait faire ne peuvent passer que
 pour vrais à demi. C'est qu'il
 était difficile aux rapporteurs de
 se mettre à la place de ces penseurs
 novices et de ne pas leur prêter
 des distinctions et des conceptions
 d'une philosophie plus avancée.
 Les notions qui nous ont été
 transmises remontent, il est
 vrai, à une excellente autorité,
 celle de Théophraste, qui avait
 consacré un volumineux ouvrage
 composé de seize ou de dix huit livres
 sur les opinions des physiciens.

1) Προσων δοξων ou 16 livres. Si 18 l. est donné au Tit. Προσων
 [Diag. V, 46, 43] c'est ^{probablement} que les 2 livres Προσων παρομης y auront été compris.
 [Died.]

Mais les deux compilations conservées,
celles qui portent le nom de *Plutarchus*
et celle qui forme le premier livre
des ^{Exlogoi} *Eclogues* de *Stobaeus*, ^{Ex. qu. v. xvi} ainsi que la
pluspart des données éparses dans
beaucoup d'auteurs, ne dérivent que
très indirectement de l'ouvrage de
Chrysippe, à travers des recueils
de plus en plus abrégés. *H. Diels*
a débrouillé cette filiation avec
beaucoup de sagacité dans ses
Doxographi graeci; tant de il a
~~même essayé de reconstituer~~
~~le 2^e recueil, celui d'un certain~~
~~*Aëtios*, qui paraît avoir fait,~~
~~vers la fin du 1^{er} siècle, avant~~
~~notre ère, l'abrégé d'un abrégé de~~
~~*Chrysippe*.~~

Placita philosophorum
Thes. crit. ap. Stob. t. i.
Tom. quod. (5 l.)

Un stoïcien d'Épice
à *Pseudo-Aristote* avait
fait un extrait du grand
ouvrage de *Théophraste*.
Plus tard, probablement
vers la fin du 1^{er} s.
après J.-Chr., un certain
Actius a abrégé cet
abrégé.
Aëtios
C'est ce dernier re-
cueil que *Diels*
a essayé de
reconstituer.

Source des compilations que l'on
vient d'indiquer,



Il faut ajouter que rien
n'est plus obscur et plus controversé
que les dates de ces vena philosophes
en sorte que les questions de
priorité, et de dépendance ont
été diversement résolues par les
savants qui s'occupent de ces matières.

Proxi

En général ces premiers penseurs
observaient les phénomènes de la
nature, surtout les phénomènes
célestes, et cherchaient à les expliquer.
Ils faisaient à leur façon de l'astronomie,
de la géographie, et construisaient
des hypothèses sur les origines des
êtres vivants et de l'homme. On
voit que les tremblements de terre,
les crues extraordinaires du Nil, les
coquillages ou empreintes de co-
quillages ^(trouvés) dans l'intérieur des terres,

Les propriétés de l'aimant, d'autres
faits extraordinaires, excitent
leur curiosité. Mais leur ambition
visait plus haut, ils tendaient à
ramener toute la variété de l'univers
à l'unité d'une substance primordiale.
Leurs systèmes sont d'une audace
naïve, et n'ont rien de scientifique;
mais la pensée qui dicta ces systèmes
est un remarquable effort de l'esprit
humain.

La pierre d'aimant,
ἡ Μαγνήτις λίθος,

5

Au fond ces premiers philosophes,
ces φυσικοί, s'occupent toujours du
vieux thème poétique de la
Cosmogonie, mais en le débar-
rassant de l'enveloppe fantastique
du mythe antique qu'on pouvait
le faire alors; aussi leurs viles
peuvent être rapprochées de celles des



* Dorotheos d'Apollonie (ou Bith, ce semble), contemporain d'Ancragore, mais tenant, comme tra-
ximène, l'univers à un principe unique, l'air, exprime avec une grande netteté le besoin d'unité.

Fr. 2. Ἐπεὶ δὲ δοξάζει, τὸ μὴ ἑστῆσαν ἰστέον, πάντα τὰ ἰόντα πρὸς τὸν αἰτὸν ἐτεροειδῶς
(provenant par métamorphose), καὶ τὸ αὐτὸ ἶσιν καὶ τὸ αὐτὸ εἶδησιν. Εἰ γὰρ τὰ ἐν τῷδε τῷ
κόσμῳ (not myth.) ἴόντα τῶν, ἧ καὶ εἶδος καὶ ταῦτα ὅσα παύσαντα ἐν τῷδε τῷ κόσμῳ
ἴόντα, ἐν ταῖσιν τε ἦν τὸ ἴσον τῶν ἑτέρων ἑτέρον ἴον τῇ ἰδίᾳ φύσει (diff. par une diff.
de nature, diff. essentielle) καὶ μὴ τὸ αὐτὸ ἴον μετέσταντα τοῖς ἑτέροις καὶ ἑτεροειδῶς, οὐδὲν
οὔτε μέγιστα ἀλλήλοισι ἴσονται οὐτε ἀφ' ἑαυτοῦ τὸ ἑτέρον οὐτε βλάψῃ (εἶναι). 608

viens poètes. Ces derniers divinisaient
la nature; les philosophes Toriens
animent la matière: cela se
ressemble. ~~Les uns et les~~ Les uns et les autres voyaient
la vie circuler dans l'univers; ~~Les~~
des philosophes aussi rien n'est
unanime; la distinction entre
le corps et l'âme, entre l'esprit et la matière, n'existe pas
encore pour eux; aussi serait-ce
un anachronisme que de les appeler
matérialistes.

Les anciens ont déjà dit que le système de Chales se trouvait déjà renfermé en germe dans les vers homériques, où Océan est non seulement proclamé l'origine des dieux et l'origine de toutes choses. De même on peut dire avec une certaine vérité que le chaos primitif de la théogonie hésiodique, prélude aux

1) Λατρεύοντες θεῶν γένεον καὶ μητέρα ὑμῶν (Ἰλ. 14, 201)
 Λατρεύ, ὅσους γένεις πάντοτε (in mente) πάντοτε (Ἰλ. 246)
 ἐκ τῆς γῆς θύειν οἷς ἐστὶν αἱ θύαι

οὐκ ἔστιν ἡ γῆς ἡς φωνὰ οὐκ ἔστιν οὐκ ἄλλο γενέσθαι οὐδὲν, εἰ μὴ οὕτως
οὐρίστως ὥστε εἰ ἵνα τῶντο ἵνα ἄλλῃ αἴτια τὰ αὐτὰ ἐν τῷ αὐτῷ
ἔκγονον μὲν ἄλλοτε ἄλλοτε γίνεσθαι καὶ ἐν τῷ αὐτῷ ἀναπαύεσθαι
(issues par métamorphose de même principe changeant une fois à l'un & retournant à
l'origine identique)

théories d'Anaximandre et d'Anaxagore.
Quelques hardies que soient les conceptions
cosmogoniques des vieux phil. grecs, il
convient cependant de rabattre quelque chose
de notre étonnement. Pour nous la terre est
devenue infiniment plus petite depuis que
nous l'avons exactement mesurée et que nous
la parcourons avec une rapidité inouïe
jusqu'ici. Mais, D'un autre côté, l'univers
s'est étendu démesurément, la grandeur
des corps célestes, les profondeurs infinies
du ciel ont de quoi confondre toute ima-
gination. Pour la plus haute antiquité,
le ciel ne s'étendait pas plus ^{loin} haut que la
terre et il est sorti d'elle. Hésiode dit: "Géa
enfanta Uranos, égal à elle même." Sans doute
les philosophes ne tardèrent pas à corriger
cette conception enfantine, mais pour
eux aussi le monde ne s'étendait pas
plus loin que la portée de leur yeux.
Ils ne redoutaient pas du volume des corps
célestes, ni des distances qui les séparent.
La terre au centre du monde, en ^{formant} ~~formant~~ toujours
la masse principale. Beaucoup pensant
que les fers du ciel étaient nourris par
les émanations de la terre. Le soleil et les
étoiles restaient donc pour eux dans l'atmosphère
terrestre. L'idée de l'unité de la matière
répandue dans l'univers était donc pour ces
âges ignorants moins audacieuse qu'elle ne
nous paraît aujourd'hui.

2
1007 200 77

1/ à peu d'inscriptions
près,

1. Idée enfantine, qui
venait de la
royauté que la science
des victimes voulait
au ciel et était un
régal pour les Dieux.



ο Σύντομος (πρὸς Σύντομος)

1) Aristotle, Métaph. N. 6, 1091, b, 8, dit que, à la différence de nos Pro-
posés, qui regardent τὸ ἀγαθόν καὶ τὸ κακόν comme le produit
et de la nature, et des vices positifs qui prévalent à cette opinion [est la]
mistot], ~~Platon regarde le premier principe~~ de l'âme ~~ou~~ comme ~~le~~ la
ἐνέργεια αἰσθητικὴ, voir Περὶ οὐρανοῦ καὶ εἰς τοὺς οὐρανούς, τὸ γινώσκον ὡς τὸ

le feu qui en reste. Un voici le début.
 "Zēs et Chronos étaient toujours, ^{et} mais
 Chronos prit le nom de Gē, quand
 Zēs lui eut conféré ses dons. On
 suppose que Zēs est le ciel suprême,
 la voûte des étoiles fixes, et que Chronos
 (ou Chronos?) désigne le ciel inférieur,
 l'espace où se meuvent les sept astres
 régulateurs du temps. Avant au don
 que Terre reçut de Zēs, il est expliqué
 par cet autre fragment: "Zēs fait
 un vêtement grand et beau et il y brode
 Gē et Ogen, et les branches(?) d'Ogen."²⁾
 Il semble que Chronos se trouve ainsi
 divisée en Terre féconde et Océan.ailleurs
 on lit que ce vêtement se trouve
 étendu sur un chene ailé, / image
 que l'on entend de la charpente de
 la terre planant dans l'espace.

Taisie que
 Chronos?
 CA

Je crois qu'il faut lire
 Χρόνος, en admettant
 Κρόνος, l'épouse de Πυ,
 pour la dynastie régnante
 nie plus bas.

Ποῦς ὑποκρίστος

1) Ζῆς μὲν καὶ Κρόνος ὄντας αἰὲν καὶ Χθονίη. Χθονίη δὲ
 ὄνομα ἔχοντο τῇ, ἰαυδῇ αὐτῇ Ζῆς γίβας δίδω. DL. I, 119.
 Cf. Revue de Philol. II (1878) p. 84-88.

2) Ζῆς ποίει φάρος μέγα τε καὶ καλόν, καὶ ἐν αὐτῷ ποικίλλει
 γῆν καὶ ὠχῆρα καὶ τὰ ὠχέου δάματα. Πόν. Chron. VI, p. 264.
 Πόν. ποίει φάρος. Peut-être δάματα (forme citée par Halm). Cf. Hes. Theog. 729:
 (Ζῆς) Περαιόω χέρας. δάματα δ' αἶν ποίει δάματα.



C'est cela n'est pas clair, nous
 nous trouvons dans le crépuscule
 mystique qui marque la transition
 entre la poésie et la philosophie ; et
 ne fait pas encore jour. Je ne sais
 trop quel rôle jouait chez Phérécyde
 les éléments, feu, souffle, eau ; mais
 je vois que les dieux sont mis en
 avant, comme chez Hésiode. Parmi
 ces dieux, ^{on} je crois apercevoir comme
 chez Hésiode, trois dynasties, Ophion
 (le dieu serpent) et Ourynormie, puis
 Κρόνος et Πύ, enfin Ζη^s. Cependant ce
 dernier figurerait déjà à l'origine du
 monde, en tête des êtres divins ; c'est
 lui qui organise l'univers, qui
 jette le beau voile brodé sur la
 chequerie de la terre. Ophion est rebelle
 à l'ordre établi par Z^s.

[Kronos aussi doit avoir
 le gouvernement à Z^s. Z^s
 est le dieu primitif à la
 fois et distinctif.]

Les trois dynasties divines sont chantées par Orphée dans Apoll. Argon.
 I, 503 sqq.

+ cf. le vers Orphique, déjà mentionné par Platon (Locr. ^{IV}, 7, 15 D) p. 33 Ab.
 Ζῶν ἀρχὴ, Ζῶν μέσση, Διὸς δ' ἔκστατος ἀρχὴ τῶν πάντων.
 A. 1002, voir plus haut, voir aussi auparavant à Rér. la doctrine que la première
 puissance, la plus du monde, est celle qui a de nécessité. On entrevoit un compromis
 entre la mythologie traditionnelle et des vues philosophiques plus récentes.

60
On trouvait chez Phérécyde la doctrine
de la Métémpsychose et la nécessité
pour l'homme des purifications
des souillures morales dont l'homme
doit se laver par des purifications.
Ceci rapproche Phérécyde de la secte
des Orphiques, et des figures sacerdotales,
d'Epiménide de Crète, et de Pythagore,
lequel, suivant quelques uns,
aurait été son disciple.

Les grammairiens citent
quelque fois des mots et des formes
employés par Phérécyde, qu'ils
regardent comme les plus anciens
représentant de l'Ionienne.

Bibliogr. F. G. Sturz, dans la préface aux figs de l'histoire Phérécyde
de Léros (2^e ed. Leipzig, 1824)

Reimann d. L. Keller (Abh. Mus. 1846, p. 377-89. Reimpression dans Ausgew. Aufs. Berlin, 1854)

J. Conrad, de Ph. Lactate et que cosmologia. Bonn, 1856.

O. Kern, de Orphici, Epimenidis, Narcydis Theogonias. Berlin 1888.



Travaux phil. B. pl.

Ritter et Preller, Hist. phil. Graeco-Rom. et septimum locis
correcta. 1^{re} ed. 1838 (avant la publ. du Philosophumena par Schiller) - ^[1851]
4^e ed. 1869. - 7^e ed. par Gottfried Schultess, comm. en 1887.

Fr. phil.-hr. ed. Mullach. Bibl. Didot. 3 Vol. 1860-80. Doit
faire voir, de critique, d'intelligence; et cependant utile.
(Erreurs grossières signalées par Friedenthal, Theologie des Ktesophanes,
Breslau 1886, p. 32. N. attribue à Démocrite un morceau de Platon,
à Solon une sentence de Salomon etc.)

(Prof. à Dorpat)

Teichmüller, Studien zur Gesch. der Begriffe, Berlin 1871. Neue
Studien ..., Göttingen, 1873.

Paul Tannery, Pour l'histoire de la science hellène. Et Thalès et
Pythagore. Paris, 1887. On les avait surtout étudiés comme philosophes,
T. met en avant leurs observations et recherches physiques.

Le premier nom à inscrire dans
la liste des fondateurs grecs après
Thalès, serait Anaximandre de
Milet, contemporain du mystique
de Syros; mais toute l'antiquité
place en tête des philosophes grecs
le vénérable nom de Thalès, que nous
ne pouvons passer sous silence,
quoique ce penseur n'ait rien
laissé par écrit. Il était lui aussi
de Milet, cette Athènes ionienne,
métropole d'une foule de colonies dans
le Pont-Euxin, et plus tard aussi
en Egypte, la ville la plus riche et
la plus commerçante de l'Asie
hellénique, avant le désastre qui
la frappa quand elle se fut soulevée
contre Darius, en 494. ^{Grâce aux} Les relations
avec l'Egypte et les pays de l'Asie,

(Thalès)

74



9 Deux instruments ^{Babyloniens} ^{avant}
à la mesure du temps (le jour,
du lever au coucher du soleil, d'été en 12)
tige verticale projetant
son ombre sur un plan hor-
izontal,

des esprits curieux furent initiés à
certaines connaissances astronomiques,
(On dit que Chalès prédit l'année
d'une éclipse du soleil), et purent
importer dans la Grèce le gnomon
et cette espèce ^{de caducée hémisphérique conique} ~~d'horloge solaire~~ qu'on
appelait Polos.²⁾ Mais si l'Orient
donna l'impulsion aux méditations
des penseurs ioniens, il ne faut
pas pour cela méconnaître
l'originalité de leurs systèmes.
Chalès figure ^{à la fois} ~~aussi~~ parmi les sept
sages de la Grèce, dont les sentences et
les préceptes ont un caractère tout
pratique, et parmi les philosophes
spéculatifs qui méditèrent sur
la nature et l'origine du monde.

1) Hérodote I, 74 : Érythrée, dans Clém. Al. Strom. I, 14. — Th. H. Martin,
Hist. de l'astronomie, dans les Mémoires de l'Institut, ^{religieuse} ce
vint au nombre de légendes, parce qu'il manquait alors de données astronomiques lé-
gitimes pour ces prédictions. Tannery, Sur l'hist. de la science hellène, p. 55 sq.,
objecte que la observation des Chaldéens suffisait pour attribuer comme possible, les
éclipses de soleil dans le courant d'une certaine année.

2) Le polos était une demi-sphère concave ayant pour centre l'extrémité
"du style" Tannery, ib., p. 82.

70

On sait que, suivant lui, les eaux
sur lesquelles naît la terre étaient
l'élément primitif, origine de toute
chose; la vertu nutritive de l'eau
et le rôle qu'Océan joue dans les
Théogonies peuvent avoir donné
lieu à cette doctrine. Dans la
légende populaire, Thalès est devenu
un rêveur; absorbé dans la contem-
plation du ciel, il se laisse tomber
dans un puits. Le peuple riait ^{de lui},
mais il s'occupait de lui; c'est là un
honneur pour un philosophe.

Thalès s'était encore conformé
aux idées enfantines d'après lesquelles
la voûte du ciel repose sur la
terre entourée de l'Océan.

Anaximandre plaça la terre
au milieu du monde et fit

(Anaximandre)

1) Aristote, Métaph. I, 3, de Caelo, II, 13, ainsi que Théophr. fr. 1,
attribuent à Divin les organes nutritifs, dans lesquels les arguments de Thalès.



souverain autour d'elle le ciel ou
 plutôt les cieux, emportés par le
 tourbillon du mouvement la ré-
~~volution~~ ^{rotation} diurne; quant à la
 terre, il ne la conceut pas encore
 comme sphérique, mais comme
 une espèce de ^{disque} cylindrique dont
 nous habitons l'un des côtés
 plats. [Tout en faisant sortir
 son monde de l'eau, Anaxi-
 mandre remontait plus haut.
 Il place à l'origine une substance
 indéterminée qu'il appelle
 τὸ ἀπείρον. Tant il traduit ce mot
 par infini ou par indéfini.
 Je crois que les deux traductions
 sont bonnes. Cette substance est
 infinie, par ce que les productions

Ptolémaïde même gravée
 sur une table de bronze
 l'image de cette terre
 ronde, entourée de l'Océan,
 avec ses mers, ses côtes, ses
 fleuves. C'était la première
 ébauche d'une carte du monde.
 (Agathém. I, 1)

Une ligne de Théophraste
 nous porte à croire

de la nature sont incessantes;
elle est indéfinie, afin que toutes
les déterminations en puissent
sortir. 1) Anaximandre avait
construit tout un système
cosmogonique d'une hardiesse
extraordinaire, ^(après tout) et moins éloigné
des vieilles cosmogonies pratiques
qu'on pourrait le croire. Le
sphère ignée, et les astres étaient
pour lui des dieux, visibles, nés
dans le temps comme les dieux
des croyances populaires. On n'avait
pas encore distingué alors entre
matière et esprit. Pour ces vieux
premiers, la matière n'est pas inerte,

(Au premier aboz)

¶ Μίαν φύσιν ἀόριστον καὶ καὶ ἴδιον καὶ κατὰ φύσιν,
Théophraste des Simples. in At.-Phys. 33, a.



elle est en mouvement, elle est donc vivante. La ^{fièvre de} ~~fièvre de~~ Stagnation, c'est à dire l'aimant, incite le fer; elle a donc sa psyché.¹⁾ C'était le raisonnement. C'est ainsi que raisonnait Chalcès; et il disait aussi que tout était plein de dieux.²⁾ Le seul fragment textuel qui nous reste d'Onaximandre fait bien voir que pour ce penseur l'infini même, à sa vie, et que les Il y a plus, les lois qui régissent la nature se confondent pour lui avec la loi morale. Tout ce qui naît doit mourir, Onaximandre l'a vu, l'a compris, et c'est là, dit-il, un châtiment mérité. Sortir du grand tout, pour pour

1) Aristote, de anima, I, 2, p. 405, a, 19.

2) Id. I, 5, p. 411, a, 8.

d'une existence séparée, d'une vie
individuelle, c'est donc un tort,
un égoïsme, qu'il faut expier,
et cette expiation c'est la destruc-
tion de l'individu. Fr. 2 (Mullach - D. D. 1,

Simplic. comm. in Ar. Phys., fol. 6, a) : Ἐξ ὧν δὲ ἡ γένεσις

ἔστι τῶν ὄντων, καὶ τῆς φθορᾶς ἕκ τούτων γίγνεται

κατὰ τὸ χεῖρον διδόναι χάρι αὐτῶν τῶν καὶ δέχονται ^{ceils payent et expient}
τῆς ἀδικίας κατὰ τὴν τοῦ χεῖρον τάξιν. ^{leur injustice au temps}
Simplicius fait ^{marque}

observer avec raison le style poétique (τῶν καὶ τῶν ὄντων ὁ νόμος
αὐτῶν λέγων) la méditation, ou le vers, n'a été per l'imagination.

(ce style poétique
le style poétique)



Si nous voulions suivre l'ordre
des temps il faudrait placer ici
Xénophane et Pythagore, et dans une
histoire de la pensée philosophique des
Grecs cet ordre serait sans doute le
meilleur. Mais comme nous
nous plaçons avant tout au
point de vue littéraire et que
ces deux philosophes ne comptent
point parmi les prosateurs, ^{encore}
nous pouvons bien rester dans
l'Ionie, ce berceau de la prose,
comme de la poésie, grecque, avant
de nous transporter, sur la trace
de ces émigrants, dans la Grande
Grèce.

Xénophane, parce qu'il a
écrit en vers, Pythagore,
parce qu'il n'a rien
laissé par écrit)

Anaximandre de Milet fit aussi
son rêve quasi-philosophique sur
la formation de la terre et de ces
dieux visibles que nous appelons
les corps célestes. Il corrigea sur
quelques points le système
d'Anaximène. Ce dernier avait
placé l'astre le plus lumineux, le
soleil, dans la sphère la plus élevée.
Puis la lune, et au dessous le tour-
billon des étoiles. Anaximandre
reconnut que les étoiles étaient
plus éloignées de la terre que soleil
et lune. Et l'infini ou l'indéfini
d'Anaximandre, il substitua comme
principe et comme substance du
monde, un élément déterminé.

(Anaximène)

9A



Sans revenir à l'eau de Chales, il fit
 tout sortir de l'air, infini en
 étendue, et qui semble être le principe
 de vie, puisque sous les êtres vivants
 respirent; le souffle, l'anima, c'est
 l'âme, pour les hommes de la haute
 antiquité. 11

En se condensant et se refroidissant l'air ^{(liquide, puis} devient solide,
 en se raréfiant et s'échauffant il devient igné.

117. Darnesteter. Essais orientaux,
 fr. 57, regarde l'air d'Anaximandre
 comme un souvenir du chaos = air
 d'Hésiode et des antiques cosmologies
 de l'Inde.

20
Nous voilà enfin arrivés à Héra-
clite, qui était non seulement un
grand esprit, mais, à sa manière,
un grand écrivain, le premier dont
le nom mérite vraiment d'être
inscrit dans une histoire de la
prose grecque. On sait peu de
chose sur la vie d'Héraclite. Comme
il est impossible de donner des
dates exactes, contentons-nous de
dire qu'il vécut vers l'an 500,
après Pythagore et Xénophane,
qu'il mentionnait dans ses écrits.
Après avoir rejeté les anecdotes, les
inventions populaires ou ~~exotiques~~,
ce qu'on peut savoir de sa vie se
résume en peu de mots. Né à
Ephèse, la ville la plus considérable



de l'Ionie après Milet, d'une famille aristocratique, il dédaigna les honneurs publics, comme de même, que les opinions populaires. Il vécut à l'écart, et son humeur misanthropique donna lieu à la légende du philosophe qui pleure.

Bibliographie: Schleiermacher, 1807 (Werke, abth. III, B. 2.) —

J. Bernays, Heraclitea Bonn, 1868, et divers mémoires réunis dans Gesamm. Abh., Berlin, 1885, I. —

Lavalle (l'agitateur des ouvriers), Die Phil. Her. des dunkeln, Berlin 1859.

H. Schuster, Acta soc. phil. Lipsy, ed. Mittheil., III, 1873 —

H. Gleiderer, Die Phil. des Her. im Lichtb. der Mysterienideen, Berlin 1886. —

B. 12. Gornitzky, Zu Her. Lehre, Wien 1887.

Rynwater Her. Eph. Reliquiae, Oxford 1877. excellente édition. —

Enrico Sollier, Her. Ep. Heraclito Efesio, Studios critico, 1884. —

Parlons d'abord du penseur; mais,
en citant ses propres paroles,
donnons tout de suite des exemples
de sa manière d'écrire. Dans le
spectacle du monde, ce qui le
frappe c'est que tout passe,
tout change, sans repos, sans
trêve, ni merci; Un perpétuel
mouvement, changement, vic-
issitude, qui circule, bouillonne.
Rien n'est, tout devient, tout
s'écoule comme un fleuve.

"On ne peut ^{mettre le pied} entrer deux
fois dans les mêmes fleuves,
car il arrive toujours de
nouvelles et de nouvelles
eaux".

Fr. 2. M. 41 B: Ποταμὸν δὲ ὡς
ὁ ὡς ὑπερσπῶντες οὐκ ἂν ὑπαίγῃ.
ἵνα γὰρ (καὶ ἵνα) ἵνα γὰρ ἵνα.

Cette observation a une valeur symbolique, c'est une image. L'ancien philosophe lui donne ailleurs une tournure plus vive, quelque peu paradoxale, mais conforme à sa pensée:

33 H = 81 B Πόταμον τῆς αὐτοῦ ἐμβάσιον
καὶ οὐκ ἐμβάσιον, ἔστιν τε καὶ οὐκ ἔστιν.

" Nous entrons dans
et nous
les mêmes n'entrons
pas dans les mêmes
fleuves, nous sommes
et nous ne sommes pas.

Piepit et ~~Mous~~ sommes naturellement
portés à considérer toute différence
comme un contraste, et on
peut dire qu'en passant d'un état
à un autre état les corps passent
à un état contraire.

Aristote, Metaph 1075, b, 22 & suiv. : Πάντα τὰ τὰ πάντα εἶδη ἔχον.

76. 1011, b, 17, III, 6 abt. : φανερόν ἐστι οὐδὲ τὰ πάντα ἀπὸ ἀντιθέσεων εἶναι ὅτι ἔχον.

Aristote ne réfute cependant pas Héraclite, mais le sophisme qu'il
s'agit d'expliquer, la doctrine de rien n'est pas la même et a été abulée.

"Ce qui est froid, s'échauffe;
le chaud se refroidit;
l'humide se sèche, l'aride
s'humecte."

Mais ces contrastes ne sont pas
seulement successifs, mais aussi
simultanés :

"La mer est l'eau la plus
pure et la plus saine,
profitable et salutaire pour
les poissons, elle est pour
les hommes impropable et
destructive." Les mêmes choses sont donc bonnes et mauvaises.

De là, nous arrivons, en généralisant,
à cet axiome qui est vrai, mais
qui ne l'est qu'à demi :
"Bien et mal, c'est la
même chose."

On pourrait répondre à Héraclite, en le payant de sa monnaie.
Le que vous avancez là, philosophe, est vrai et faux, c'est-à-d. n'a qu'un sens
relatif. On se trompant, du reste, en prêtant à Héraclite l'indifférence
morale, qui semble être la conséquence de cet axiome.

39 B. τὰ ψυχὰ θέραι, θερὰ
ψυχὰι, ὄρεον ἀψύχων, καψαίνον
ψυχῶν.

52 B. βάσσον ὅσον καταγινώσκον
καὶ μακρότατον ἔχοντες μὲν ὅσον, μὲν
καὶ σπέρμιον, ἀνθρώπων. ὅς ἂν τὸν
καὶ ὁ δόκιμος.

57 B. Ἄγαθόν καὶ κακόν τὰ αὐτὰ

57 B. Ἄγαθόν καὶ κακόν
τὰ αὐτὰ.

(Plus bas, ff. 11, 3, entr.)
Héraclite]

La doctrine du contraire naissant des contraires se retrouve chez Platon,
Lédon, ch. 15-17 : il s'en est fait pour démontrer que, de même que les morts ^{existent}
des vivants, les vivants doivent ^{exister} venir (γενέσθαι) du mort, et qu'à la première transition, qui
s'appelle ^{naissance} venir, doit répondre une autre transition, qui s'appelle ^{mort} venir.
Aristote, π. γενέσθαι καὶ φθάνει, I, 4 p. 319b-320 a, déclare et précise tout cela, en
établissant que la matière est le substrat (τὸ ὑποκείμενον) susceptible (δυνατόν) de naissance et de destruction,
et en général des contraires (τὰ ἀντικείμενα τινόν).



On connaît les quatre éléments que distinguait la physique ancienne: terre, eau, air et feu. Il paraît qu'Héraclite considérait le feu comme un air, un souffle chaud. A ses yeux il n'y avait donc que trois éléments, ou plutôt trois états ou formes de l'existence, qui alternaient sans cesse. Pour cette physique, qui voyait partout des forces vives, exister c'était vivre, cesser d'exister c'était mourir; aussi Héraclite dit-il, dans son langage poétique, mais qu'il faut prendre au pied de la lettre, sans y voir de simples métaphores:

59 M. 263 B. $\Psi\upsilon\chi\eta\sigma\iota\ \gamma\alpha\rho\ \theta\acute{\alpha}\nu\alpha\tau\omicron\varsigma\ \upsilon\delta\omega\varsigma$
 $\gamma\epsilon\nu\acute{\omicron}\theta\alpha\iota$, $\upsilon\delta\omega\varsigma\ \delta\epsilon\ \theta\acute{\alpha}\nu\alpha\tau\omicron\varsigma\ \chi\eta\tau\epsilon\varsigma\ (\chi\eta\tau\epsilon\varsigma^2)$
 $\gamma\epsilon\nu\acute{\omicron}\theta\alpha\iota$ - $\iota\epsilon\ \chi\eta\tau\epsilon\varsigma\ \delta\epsilon\ \upsilon\delta\omega\varsigma\ \gamma\epsilon\nu\acute{\omicron}\theta\alpha\iota$, $\iota\epsilon\ \delta\epsilon\ \theta\acute{\alpha}\nu\alpha\tau\omicron\varsigma\ \delta\epsilon\ \Psi\upsilon\chi\eta$.

Pour les souffles, mourir c'est devenir de l'eau; pour l'eau, la mort c'est devenir de la terre. De la terre naît l'eau, de l'eau, le souffle "... 2)

1) C'est là ce que Zeller contient d'après Plutarque. Aussi recense-t-il (p. 471²) L. fr. 25 (31) qui se peut se concilier avec l'identification du feu et de l'air chaud.

2) Gomperz, p. 1046, dit qu'Héraclite se sert aussi du terme $\Psi\upsilon\chi\eta$ pour désigner l'air en général.

On voit que les métamorphoses des
éléments s'appellent naître et mourir,
ni plus ni moins que les changements
des êtres individuels. Des ^{éléments ou} ces divers
états d'existence, le feu est le
plus mobile, c'est à-dire le souffle
chaud, est le plus mobile, le plus
vivant; il réside dans les régions
supérieures, tout est sorti de lui,
tout s'y absorbera, le feu est la
substance éternelle du monde.

"Toute chose s'échange contre
du feu, et le feu contre
toute chose; Comme
tous les biens s'échangent
contre l'or, et l'or contre
tous les biens."

"Ce monde n'est l'œuvre
ni d'un dieu, ni d'un homme
mais il était toujours;
il existe et il existera; c'est
un feu toujours vivant,
s'embrasant par mesure, et
s'éteignant par mesure.

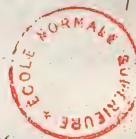
(c'est-à-d. en quantités déterminées) par une
règle, une loi)

Bien que ces divers éléments
ou états soient une seule
et même chose, ils ne les
met pas sur le même
rang.

le plus lumineux

49 M = 22 B: Πῦρ ἀνταμίσσεται
πάντα καὶ πάντα τοῦ ἀντιστοίχου, ὡς οὖν
χρυσὸν χρυσάκια καὶ χρυσάτων
χρυσός.

27 H = 20 B Κόσμον (τὸνδε) τὸν αὐτὸν
ἀνάντων (δὴ πάντων?) αὐτὰς τὰς θένων
ὄντων ἀνθρώπων ἐπὶ ἡμέραν, ἡδὲ ἡν
ἄν καὶ ἴστω καὶ ἴσται, πῦρ αὐ-
τῶν ἀνάντων μέτρα καὶ ἀποσφύ-
νόμενον μέτρα.



Hymenaeus, avec Brucius et Alexandre d'Alexandrie, ont vu
κόσμον ἀνάντων "l'ordre de toutes choses" "le monde ou
univers" = κόσμος tout court.

(à travers tout le monde)

1) Cf. p. 55 et 119, f. 12, 3. Traduire le même

Dans ce va et vient continué, on
peut donc distinguer deux directions,
celle qui tend en haut vers le feu
et l'embrasement, celle qui descend
en bas, vers la terre et le solide.

C'est une circulation de la vie ;
mais les deux directions, toutes
opposées qu'elles sont, se tiennent,
se complètent, ne peuvent être
séparées, on pour parler comme
Héraclite, "voie en haut, voie en
bas, une seule et même voie."

Si, d'un côté, diversité devient
aussitôt contrainte, de l'autre côté
les contraires, puisqu'ils naissent
l'un de l'autre et ont la même
substance, peuvent être considérés
comme identiques :

62 M = 67 B. Ταῦτα εἶναι ζῶν καὶ τεθνηὶς,
καὶ τὸ ἐγερθὲν καὶ τὸ καθεύδον, καὶ
νέον καὶ γηραιόν. Ταῦτα γὰρ μετατρέσκει
ἑαυτὰ ἑαυτῶν, καὶ αὐτὰ πάλιν μετα-
τρέσκει ταῦτα.
"C'est une seule et même chose
que le vivant et le mort,
l'éveillé et l'endormi, le
jeune et le vieux, car,
en changeant, les premiers
deviennent les seconds, et les
seconds à leur tour les
premiers."

69 B = 32 M. Ὁ δὲ αὖτις
καὶ πῦρ καὶ αἰὲρ.

Voilà maintenant la même idée
rendue plus frappante par le tour
paradoxal familier à Héraclite:

"Les immortels sont les
mortels, les mortels sont
les immortels, les uns
vivant la mort, les autres
la vie, les uns des autres."

62 M = 67 B. Ἀθάνατοι θνητοί, θνητοί
ἀθάνατοι, ἔσονται τὸν ἑαυτῶν
θάνατον, τὸν δὲ ἑαυτῶν βίον
ἀθνηστούσιν. Non vivimus à la
vie, mais à la mort future

A cette occasion notre philosophie
critiquait le vieil Hésiode, qui
présentait l' NUIT et le JOUR comme
des êtres différents. Ce poète maître
dont la sagesse admire
~~son enseignement~~
l'enseignement
font autorité, ignorait
que l' NUIT et le JOUR sont
une seule et même chose.

39 M = 35 B. Διὰ τοῦτο καὶ δὲ πάλαι
ἦτοί τε τῶν ἑσπερίων ἀνθρώπων
ὅτις ἤμερον καὶ ἑσπέρην οὐκ ἐγίνωκεν
ἔσιν γὰρ ἓν.

De là la théorie de l'identité des contraires. Voy. p. 10, 3.

1) ἑσπερίων, croire, souvent dans Hésiode.



Changer, différer avec soi-même, aller
d'un contraire à l'autre, c'est vivre.
Le contrechangement, le contraste, la
lutte, est la loi du monde.

443. Πόλεμος πάντων μὲν
πατὴρ ὢν, πάντων δὲ πατρὸς.

G. Gouffier, 1609/59.

"La guerre est père de
toute chose, roi de toute
chose."

Et qu'on ne se figure
pas que pour guerre
il faille entendre seule-
ment la lutte des élé-
ments matériels du
monde. Il ne faut

jamais oublier que pour ces vieux
penseurs matière et esprit se
confondent. Le feu, le souffle ardent,
c'est la pensée, c'est l'âme, c'est dieu.
Aussi Héraclite ajoute-t-il immé-
diatement: "~~C'est la guerre qui a~~
~~fait des uns des dieux, des autres~~
~~des hommes.~~"

"C'est la guerre qui a fait
des rois des dieux, des
autres des hommes; qui
a rendu les uns esclaves,
les autres libres."

C'est donc la lutte qui fait connaître,
qui dégage, les forts et les faibles,
les bons et les mauvais. Suivant
son habitude, Héraclite en remonte
à cette occasion aux vieux poètes.

Homère, dit-il, a méconnu la nature
des choses, en disant ^{l'entre} la
Discorde ^{entre} les hommes dieux,
et les hommes."

La lutte est si peu un mal, que,
d'après le mot profond du philosophe,
"c'est la lutte éternelle qui
est l'éternelle harmonie;
L'harmonie du monde est,
comme l'harmonie de la
lyre dans la tension; l'accord
est dans la discordance."

Le mariage ^(des sons aigus et des sons graves)
fait naître l'harmonie, l'union de l'homme et de la
femme propre l'espèce.

καὶ τοὺς μὲν θεοὺς ἰδέει
τοὺς δὲ ἀνθρώπους, τοὺς
μὲν δούλους ἑαλείσκει
τοὺς δὲ ἰδρυμένους.

Le second, proposition, accessible à tous,
est peut-être l'expression symbolique
de la première.

16 M = 43 B. Arist.
Eth. Eud. VII, 1, p. 1235,
a, 26. ἡρ. ἑαλείσκει τοὺς
δοῦλους. ἡ δὲ εἰς
ἡμᾶς θεῶν ἡ δὲ ἀνθρώπων
ἀνὰ ἀνθρώπων. ὁ δὲ γὰρ
εἶναι ἀπορίαν μὴ ὄντος,
ὅτιος καὶ παρὸς αἴαν
(αὐτοῦ), ὅτις τὰ ἑαλείσκει
ἀνὰ θεῶν καὶ ἀνὰ
πένος ἐν ἀνθρώποις ὄντων.

93 M = 45, 46 B. Διαφύλακτον αὐτὸ
συμμετρεῖται. — Τὸ ἀντίθετον (se trouve aussi
dans Héraclite) συμμέτρων, καὶ ἡ τῶν διαφύ-
λακτων κατὰ τὴν ἀπορίαν, καὶ πάντα
καὶ ἐπὶ γίνεσθαι. — Ἡδυνάμειος
ἀπορίαν δὲ αὐτοῦ τοῦ καὶ ἀντιθέτου.

* ἡ ἀντίθεσις ἔσθ' ἡ δὲ ἀντιθέσις ἡ δὲ ἀντιθέσις
saillant. L'autre est le s'adaptant. Chez Héraclite
passage hostile. Le seul est l'opposition (contrastive)
Héraclite, Pl. 13, 34.



La loi du monde c'est donc
la fluctuation, le va et vient
continuuel qui, parti de l'état
luminere ou tout est feu, se
diversifie et produit cet ensemble
d'éléments contraites, qui luttent
sans cesse. Et qui s'échangent les
uns contre les autres, pour revenir
à l'état igné. Il y a un mot

d'Héraclite, souvent cité par les anciens
qui peut faire croire qu'il voyait
dans cette tranne qui se défait et
se refait toujours l'effet d'un caprice.

44 M = 79 B. Αἰὼν παῖς ἰοσε παῖς οὖν
τροπῶν = παῖς ἰ παρ. 44.

«C'est un enfant qui
s'amuse, qui joue aux
dames: à un enfant appar-
tient le pouvoir souverain»

Le changement ^{inévitable} n'est pas l'effet d'une cause rétrograde: toute chose tend, aspire à changer.
Changer est un besoin universel, rien se repose comme le changement.

Μεταπάδον ἀναπαύαν (fr. 83 B.)

Cependant on a fait remarquer
que le jeu des dames implique
des combinaisons intelligentes. En
effet, Platon dans un passage
de son Lois (X, 903 D), s'approprie
l'expression d'Héraclite, et appelle
Πεττωθης le dieu qui gouverne le
monde avec sagesse en mettant à leur place

Toujours est-il que H.
peut être un enfant qui joue.
En regardant de la sorte le monde comme un
jeu d'enfant, le monde n'est
pas cette chose, le monde
c'est le but de tout d'agitation.
Il lui semblait, de son temps, de
montrer quelques fois, que tout cela
n'était qu'un jeu.
Les bons et les mauvais.

Plusieurs fragments attestent
qu'au dessus, disons mieux, qu'au
milieu même de cette instabilité,
de ce ^{tourbillon} flux qui entraîne toute
chose, Héraclite reconnaissait quel-
que chose de fixe, de permanent,
qu'il appelle la loi, la raison
universelle.

" Il n'est qu'une seule sagesse, c'est de comprendre la pensée qui gouverne tout, à travers toutes les métamorphoses "

55 M-19 B. Ἐν τῷ σοφῶν, τὰ αὐτῶν
νόμῳ ἢ νομοθεσίᾳ τὰ πάντα δια-
τάσσων. (H. Diels & W. Kranz, *Fragmenta Hæc*).



1) Teichmüller, approuvé par Tannery. - On a remarqué que la Théog. d'Orphée fait 60 et du
monde. Le *ἡμίονος* *λόγος* *ἀγῶν* qui s'insère avec des sons. *Fig. Orph. 11-196* *Abel*.
Celle loi est la règle du monde moral comme du monde physique, qui se distingue
pas encore. Rien n'est plus instructif, plus beau, que cet apophthegme (34 = 29)
" Ἄλλος οὐκ ἐκείνησται νόμος· οὐδὲ γὰρ, ἔγωγος μὲν Αἰὼς ἐκεί-
νοισιν ἐκείνησται. *Solenne* *deceira* pas de sa route mesurée; c'est, les E., sacrilèges
de justice, avant l'attention.

Quand on connaît la loi du monde, quand on est en communion avec cette raison universelle, on peut parler avec assurance et affirmer,

19 M = 91 B

Ἐνόν ἴσιν πάντες τὸ φρόνισιν. Ἐνόν νόμῳ λέγοντας ἰσχυρίζεσθαι διὰ τὸ ἔνόν πάντων, ὡς ὅτι πᾶσι νόμος, καὶ πᾶσι ἰσχυροτέρως. Τρίτον γὰρ πᾶσι οἱ ἀνθρώπων νόμος (νόον?) ἐπὶ ἑνὸς τοῦ θεοῦ κρατεῖ γὰρ τοσούτον ὅσον ἰσχύει, καὶ ἔχει πᾶσι, καὶ περιέχεται.

De même que la cité affirme la loi, qui est commune à tous, de même, et avec plus d'autorité encore, le penseur, qui est l'interprète, de la loi du monde, doit affirmer cette sagesse qui n'est pas la sienne, mais qui est commune à toute chose. "Mais, quoique la raison soit commune, la plupart des hommes vivent d'après leur pensée particulière, personnelle."

58 M = 92 B. Τὸν λόγον δ' ἰόντος ἑνόν, ἑνόν οὐ πᾶσι οἱ δὲ ἰδὲν ἰόντος φρόνισιν.

cf. p. 1 et 2 B. - ὅτι ἑνὸς ἀλλὰ τοῦ λόγου ἀκούοντας ὁμολογῶντες ὅτι ἴσιν, ἐν πάντα εἶναι.

2. Τὸν δὲ λόγον τοῦδ' ἰόντος αὐτὸν ἀκούοντας γίνονται ἄνθρωποι καὶ πρόβατα ἢ ἄσσοι καὶ ἀκούσαντες τὸ πρῶτον. γινώσκοντες γὰρ πάντες κατὰ τὸν λόγον τοῦτον ἀκούσαντες ἑαυτοὺς περιέχονται καὶ ἑαυτοὺς καὶ ἔχοντες τὸν νόμον ὅτιον ἔχον διακρίνεται, διακρίνεται ἑαυτοὺς κατὰ φρόνισιν καὶ φράσιν ὅπως ἔχον. τοὺς δὲ ἄλλους ἀνθρώπους λαμβάνει ὅσα ἐχέμεντες ποίουν, ὡς ὅτι οὐκ ἔχοντες ἑαυτοὺς ἐκτελέθονται.

Héraclite ne se sépare pas
des idées religieuses de son peuple,
des croyances traditionnelles.
Il s'y accomode, ou plutôt il
les accomode à son système.

"Un nom, dit-il, ne
convient mieux à cette
intelligence que celui de
 $\frac{1}{2}$ Ζῆν (= Ζῆν, vie), et cependant
il ne lui convient pas."

66 B: Ἐν τῷ σοφῶν μόνον
λίσσασθαι ἰθὺς καὶ οὐκ
ἰθὺς Ζηνὸς ὄνομα.

Héraclite a des mots énergiques
pour faire sentir la distance
qui sépare les hommes des
dieux, quoique, d'après lui,
nous l'avons vu, hommes et
dieux naissent les uns des
autres.

"L'homme est demie
d'intelligence, une yena
d'un dieu, comme l'enfant
l'est une yena d'un homme."

91 B: Ἀνὴρ νῆπιος ἦτορ
πρὸς αὐτὸν δαίμονος ὁμοῦτε
καὶ πρὸς ἀνδρὸς.

Supplément 12, 4. Fr. 3. Καὶ πάντες ἀνθρώποι ἐφθαδρὸ καὶ ὡτα
βαθάρους ψυχὰς ἔχοντες (l. βοεβόου ψυχὰς ἔχοντες Bernays)
"quand leurs âmes sont plongées dans la fange". Cf. la doctrine du mystère.



"Le plus beau des singes
est laid ~~à~~ le comparer avec
la race humaine; le
plus sage des hommes,
comparé ^(un) à dieu, n'est
qu'un singe."

Cependant il s'élève, contre la super-
stition du vulgaire

61 A = 126 B. καὶ τοὺς ἀγάλματα τούτων
ἐύχονται, ὥσπερ καὶ τοὺς τοῦτο δόμοις
ἀσχεγνέουσι, οὗτε γὰρ ὁνομαζοῦν (ἐ. γινώσκουσιν)
θεοὺς οὐδ' ἕως εἰρηνῆς ἴσασιν.

"Ils adressent des prières
à ces images, comme si
on voulait parler avec
des maisons, sans connaître
la nature des dieux et
des héros."

Il est incontestable que les doctrines
orphiques ont exercé une grande
influence sur Héraclite. Il proclame

l'identité de Dionysos et d'Héraclès, Fr. 127 B, très obscur
et il insiste sur les peines des Enfers et sur mauvais état.

"Les hommes ne croient, Gr. M. 122 B. Ἀλλ' ὅπως μὲν
ni ne soupçonnent tout τὰς ἐν ᾗ τῇ ψυχῇ οὐκ ἔστιν ἔτι
ce qui les attend après οὐδὲ δόξουσιν.

la mort" -- "La justice 118 B. Δί' ἧς καὶ τὰ θεῶν
atteindra les artisans et ψυδαὶ τῶν ἀνθρώπων καὶ πάσης
les témoins de mensonge." 245.

Par ces auteurs de fausses opinions
il entend surtout les poètes, dont
il ne cesse de combattre l'autorité,
nouvelle. Plus révére, encore que
Platon, il déclarait que non
seulement le médisant

Archiloque, mais le grand
Homère, lui-même, méri-
tait d'être exclu des concours
et battu de verges.

119 B. ... ἵνα τὴν ἀγῶνιν
ἐν πάλλεσθαι καὶ ἐκείνοις ἐκείναις.



Don mépris hautain pour le
vulgaire, pour les opinions de la
foule, est fortement exprimé dans
ces lignes :

111B : Τίς γὰρ αὐτῶν νόος ἢ
φρόνις, [ἐχθρὸς] ἀνιδότα ἐπὶ ποτα
καὶ διδασκάλῳ χρίωνται ἐκείνῳ,
οὐκ εἰδότες οἷον πολλοὶ καὶ οἱ
ἀδύοι δὲ ἀγαθοί. Αἰσθόνται γὰρ
ἐν ἀντία πάντων οἱ ἀρίστοι, αἰδέσθαι
ἀέτιον θεῶν, οἱ δὲ πολλοὶ καὶ
ἐχθρὰ αἰσέμεν καὶ ἄνθρωποι.

Il ne semble pas justifié par μάχονται ἰνδία τῶν.
Rabblement avin ἡ τῶν τῶν.

"Quelle est leur pensée,
leur sagesse. Ils suivent
les ^(maîtres) ~~maîtres~~ et prennent pour
maître, la foule, ignorant
qu'il y a beaucoup de ~~maîtres~~
mauvais et que peu
sont bons. Mais les
meilleurs préfèrent une
chose à toute chose, une
seule qui fait la gloire
éternelle, des mortels; la
foule se bourse, comme les
sorpreaux de bêtes."

Ce superbe dédain du penseur
solitaire s'étendait à tous
ceux dont il combattait les opinions,

des philosophes, des historiens,
qui jouissaient d'une autorité
méritée. Hér. était un de ces
esprits qui vont de primesaut
aux idées générales, sans
s'arrêter longtemps à la foule
embarrassante des faits particuliers.

Avoir beaucoup de choses

n'éclairer pas l'esprit, té-

moins Hésiode et Pythagore

Xénophane et Hécataée

Ce fragment est intéressant
comme polémique et comme date.

14 A = 16 B: Πολυμήτης ὅσον οὐδὲν
δαίμων. Ἡσιόδου γὰρ αἰὲν ἐδίδαξαν καὶ
Πυθαγόρου, αὐτοὶ τε Ζενοφάνου καὶ
Ἑκαταίου.



Le style même d'Hér. témoigne
de la vive originalité de cet
esprit rare et dédaigneux. Il
n'expose pas avec suite, il ne
développe ni n'argumente, il
procède par aphorismes, ne
marque que les points saillants,
les principales étapes par où
passa sa pensée. Il donne des
intuitions, non des raisonne-
ments enchainés. Les propositions
qu'il avance sont comme des
éclaircs, qui répandent une lu-
mière éblouissante sans dissiper
les ténèbres. Héraclite disait d'Hér.

11 M. B. ὁ ἀνὰ τὸ πᾶν
ἵστα τὸ ἐν δὲ λόγῳ οὐκ ἔστι λόγος οὐτὲ
ἐξ ὧν γινώσκουσιν οὐ γινώσκουσιν.

"Le dieu qui rend des
oracles à Delphes ne dit
ni ne cache, mais indique."

140
Dirai fait le philosophe lui-même : je ne sais s'il préfère
il aime le tour paradoxal, le
style énigmatique, il ~~rend~~
des oracles La doctrine déclare
vrai ce qui semble contradictoire,
elle choque le sens commun,
et cependant ses aphorismes
attirent l'attention, sollicitent
l'esprit; on entrevoit un sens
profond, et on voudrait y
pénétrer. De là vient cette espèce
de fascination qui Héraclite
exerçait sur les anciens comme
sur les modernes. [†]Diogène &
Laërte attestent que beaucoup
admiraient l'incompréhensible briè-
veté d'un style parfois d'une
clarté lumineuse. Cependant

ainsi la manière à lui ;
lui : l'est certain qu'il parvint
à l'union.)

+ Voy. p. 9, 4.

IX, 6

† Cf. Lucien, Vit. Auct. 14: Αρετών γὰρ, ὥστε οὐ Νοδίας, οὐδὲν
ἀνοσιπύ.



il a été surnommé "le ténébreux".
 Lucrèce, dit qu'Héraclite est illustre
 par l'obscurité de son langage,
 "Clarus ob. obscuram linguam."
 Antithèse, sarcastique qui est
 comme une parodie du style d'Héraclite.
 Mais le disciple d'Épicure en-
 vent, je crois, moins à Héraclite
 qu'aux stoïciens, ses admirateurs
 et ses disciples.

On doit considérer Héraclite comme
 un grand écrivain; cependant sa
 prose est celle d'un siècle, encore
 poétique, c'est de la prose avant
 la vraie prose. Une haute
 raison, enveloppée d'une vive
 imagination, se reconnaît dans
 son style, comme dans son système.

Sans méconnaître la profonde
originalité de son style concis
et frappant, on peut le rapprocher
des proverbes qui sont quelquefois
aussi d'un ton énigmatique,
des aphorismes des Sept sages, des
dictons laocédiéoniens. L'absence
d'enchaînement se marque dans
le détail de la diction, non moins
que dans la méthode d'exposition.
On a une suite de phrases ou propositions,
hardiment et obscurément isolées,
chacune se dresse fièrement, sans
se lier aux autres, et ^{de} l'absence
de conjonctions, Aristote l'a déjà
fait remarquer, tendait la pronon-
ciation douteuse et contribuait
à l'obscurité du livre.

15
Mét. III, 5. cf. Démétr.
De eloc. § 192.



On se perfectionnant, la prose
 finira par atteindre à la période,
 dans Héraclite, rien qui y res-
 semble encore, fût-ce de loin.
 Ici on peut préparer le chemin que parcourra l'art de parler et d'écrire.
 Héraclite, ce philosophe qui
 pleure, est devenu une figure de
 la légende populaire; cela in-
 digne qu'il ne passe pas
 inaperçu et que dès son temps
 il fit grande sensation. Mais
 sa haute valeur comme penseur
 est attestée par sa grande influence.
 Hér. a fait école. On trouve dans
 le recueil Hippocratique deux
 écrits qui prouvent qu'il avait
 des adhérents parmi les médecins
 de la vieille Grèce. Platon met
 en scène des disciples d'Hér. dans

Le Περὶ τροφῆς, et le
 1^{er} des trois livres Περὶ
 διαίτης.

son Cratyle. Il y a plus, Platon
adopta lui-même, jusqu'à un
certain point, les vues d'Hér. sur
le monde sensible et périssable.

On voit que les stoiciens em-
pruntèrent leur physique à
Hér.; je crois qu'ils tiennent
~~aussi de lui~~ c'est aussi à son
exemple qu'ils affectionnent le bon-
paradoxal. Hér. a donc laissé une
trace durable dans les systèmes
philosophiques de la Grèce. [Pour
trouver un autre philosophe
qui ait compté parmi les pro-
sateurs grecs, il faut descendre
jusqu'à Démocrite. Enumérons
rapidement les noms qui se placent
entre eux, et venons d'abord d'Héraclite, que
nous plaçons vers 500, au milieu du 6^e siècle.]



150

Avec Pythagore et Xénocrate la philosophie émigre de l'Ionie, son berceau, et s'établit dans la Grande-Grece. Ces deux personnages bien différents, des antipodes en quelque sorte, étaient contemporains: ils appartiennent l'un et l'autre au VI^e siècle. Pythagore dont la réalité historique ne saurait être contestée, est devenu une figure légendaire, au point qu'il est presque impossible de démêler le vrai sans l'entassement du merveilleux. La légende née de bonne heure, probablement dès le vivant de cet homme extraordinaire, s'est accrue à grossi de siècle en siècle jusqu'aux derniers temps du

Pythagore



pragmatisme, et les Vies de Plutarque, Pythagore par Porphyre et par Jamblique offrent un amas de contes anciens accumulés pendant plus de huit siècles.

À la différence des penseurs dont nous venons de parler, et qui semblent avoir vécu à l'écart, Pythagore ou ses disciples nombreux, il forme une école, ou plutôt une secte, une association religieuse et politique, c'est un législateur et un prophète. Crotona et Métaponte, deux villes peuplées d'Hellènes, étaient le théâtre de son action. Du IV^{ème} siècle, seulement paraissent Archytas et ses amis

162

pythagoriciens dans Clarente et
d'autres villes doriennes de l'Italie.
Il faut donc beaucoup rabattre
de ce qu'on dit généralement de
l'esprit dorien de la doctrine de
Pythagore. Les Achéens au milieu
desquels vivait Pyth. étaient ^(de la grande grèce) ou
le sont, ennemis des Doriens.

L'association pythagoricienne
n'admettait qu'une élite d'hommes
et de femmes bien nés, qui s'im-
posaient certaines abstinences,
qui se reconnaissaient entre eux
à des mots de passe, à des symboles,
qu'il était défendu de divulguer.
L'influence des Orphiques et de
Phérécyde de Syros est assez
évidente. Il est même difficile
de distinguer les doctrines.

1) Wilamowitz, Europ. Hochsch., I, 273, considère les Achéens comme des peuples in-
térieurement mêlés, nullement comme de purs Péloponnésiens autochtones.



sephiques des doctrines pythagoriciennes. Comme cela arrive toujours dans ces sociétés qui s'entourent de mystères, ce que l'on tenait secret ce n'étaient pas des vérités importantes, ni les parties philosophiques de la doctrine, mais certaines pratiques auxquelles on attachait un sens mystérieux.

Quant à sa doctrine philosophique, on sait ce qu'elle est devenue dans son école; mais comme il n'avait rien laissé par écrit, il est malaisé de dire ce qui remonte au maître, lui-même. Son système Comme les Ioniens, ses prédécesseurs, il s'attachait

97 A
à comprendre capigner la nature
et l'origine du monde, il savait
lui aussi sa cosmogonie, et
d'abord le terme même de ^{Kóσμος} κόσμος,
qui présente le monde comme
un tout bien ordonné, appartient
à ce qu'on nous assure, en
propre à Pythagore. Il avait
été particulièrement frappé des
proportions mathématiques qui
font l'ordre et l'harmonie du
monde. Ce mot d'harmonie
même, qui nous est devenu
familier et qui a pris un
sens général, il faut l'entendre
dans son sens premier. Pythag,
qui était un mathématicien
remarquable, avait le premier



déterminé la longueur des ^{difficiles} cordes
de la lyre et ramené les sons
de la gamme à des proportions
numériques. La géométrie, la
musique et l'astronomie étaient
particulièrement cultivées dans
son école. Ces sciences étaient
étroitement unies, comme l'in-
dique le rêve présique de l'har-
monie des sphères. Pour les
Pythagoriciens, les nombres
n'étaient pas seulement la
loi, mais la substance même
de la nature. La vertu elle-
même, était considérée comme
un nombre, un nombre carré,
c'est-à-dire parfait. Ce qu'il
y a d'essentiel dans ces doctrines

c'est le sentiment profond de la
vérité que la nature obéit à des
lois invariables. Quant aux détails
de la Cosmogonie, reconnais ce
seul fait que les pythagoriciens
avaient se séparer de l'opinion
générale, si naturelle à tous
les hommes, qui place la terre
immobile au milieu de l'univers.
Ils croyaient ^{en} qu'elle tournait autour
d'un feu central, invisible pour
nous.

Philolaos, contemporain de
Socrate, était le premier qui
rédigea par écrit la doctrine
pythagoricienne. Son système
a été exposé et ses fragments com-
mentés par Boeckh, Berlin, 1819, = *Opuscula*
et de

172
|, que sans l'univers d'out
est mesuré et l'harmonie
est proportionné. C'est la
une vérité que s'étant appropriée
Héraclite, vers, vers l'univers
or, après Pythagore.



Depuis, la critique a révoqué en doute l'authenticité de ces fragments. On peut cependant croire que quelques morceaux sont bien de la main de Philolaos.

+ Ecl. Phys. 21, 7.

Une page conservée par Stobée offre un curieux exemple de l'application, dès le même siècle, du dialecte dorien à l'exposition d'idées abstraites. Ce qui reste d'Archytas de Tarente, contemporain de Platon, est extrêmement suspect, sauf quelques morceaux relatifs aux mathématiques.

+ En voici quelques lignes : Ἐὰν δὲ τὰ ἀρχαὶ ὁπάρχον οὐχ ὁμοῖαι οὐδ' ὁμοῖοι, ἀλλὰ ἄλλοιαι καὶ ἄλλοιαι, αὐτὰς δὲ αὐτὰς ἀπομνησθῆμεν, αἱ μὲν ἀρμονία ἐκτείνονται, αὐτὰς δὲ ἐκτείνονται. Τὰ μὲν δὲ ὁμοῖα καὶ ὁμοῖοι ἀρμονία οὐδὲν ἄλλοιαι ἐκτείνονται, τὰ δὲ ἀρμονία καὶ μὲν ὁμοῖοι μὲν ὁμοῖοι καὶ ἀρμονία ἐκτείνονται, αὐτὰς δὲ αὐτὰς ἀρμονία ἐκτείνονται, αὐτὰς δὲ αὐτὰς ἀρμονία ἐκτείνονται. Suit l'énumération des proportions harmoniques.

Alcæonius à l'époque de Pythagore
et à son grand contemporain
Xénophane de Colophon. Ce
poëte appartient au VI^e siècle,
mais il pourrait avoir ~~été~~ encore
le commencement du V^e siècle.

Sa longévité est attestée par ses
propres vers. Après avoir parcouru
les villes de la Grèce, il se fixa à
Ellée, colonie des Phocéens dans la
Lucanie. Il déposa ses idées dans
un poëme didactique rédigé dans
le mètre d'Homère, et dans un
assez grand nombre, ce semble,
de poésies élégiaques. Nous
sommes assez heureux pour
posséder encore deux de ses

318A
(Xénophane)

Ἐλῆα, Ἐλῆα, Ἐλῆα.



élégies complètes. Elles attestent que
 Xénophane était vraiment poète.
 Ces distiques élégiaques destinés à
 être chantés à la fin des banquets,
 pouvaient avoir sur ses contem-
 porains plus d'action que les
 livres d'Anaximandre et d'Anaximène.
 Xénophane est remarquable par
 l'indépendance de son esprit.
 Il combat hardiment les idées
 les plus chères à sa ^{nation} ~~sa~~ ^{esprit}, les
 plus helléniques; il se ^{non seulement} ~~est~~ attaché
 à la perfection du corps et les ré-
 compenses ~~des vainqueurs~~
 d'Olympie, mais aussi la con-
 ception anthropomorphique des
 dieux. Le Dieu de Xénophane,

le Dieu suprême, sinon le dieu unique, est "tout oeil, tout oreille, tout pensée".

$\Theta\tilde{\epsilon}\lambda\omicron\sigma (= \epsilon'\lambda\omicron\sigma) \sigma\tilde{\epsilon}\tilde{\alpha}$,
 $\sigma\tilde{\epsilon}\lambda\omicron\sigma \delta\tilde{\iota} \nu\omicron\tilde{\epsilon}\tilde{\iota}$, $\sigma\tilde{\epsilon}\lambda\omicron\sigma$
 $\delta\tilde{\iota} \tau' \alpha\sigma\tilde{o}\tilde{\nu}\tilde{\epsilon}\tilde{\iota}$.

Il ~~est~~ a, comme on voit, sous les attributs que nous donnons à l'esprit, mais il est, en même temps, matière. La pensée est immanente dans le monde sensible. La Cosmogonie de Xénophane est très imparfaitement connue, il semble avoir admis que l'air s'étend ^{les} au dessus de nous et la terre ^{des} au dessous de nos pieds, sans fixer ni limites. Dans le sens horizontal aussi son monde était infiniment étendu. Le plus grand phil. d'antique, et particulièrement H. Heidegger, protestant contre cette doctrine : à leur yeux le monde était limité.

1) Freudenthal, dans la remarquable étude "Heber die Theologie des Xenophanes" (Breslau, 1886) insiste sur le fait que la pluralité de dieux revient dans plusieurs fragments de X., et que le seul témoignage positif du monothéisme c. a. phil. se trouve dans l'écrit "Le Mythe, Xénophane et Gorgias", dont l'origine tardive a été récemment démontrée par Zeller, et dans lequel la section qui traite de Gorgias est seule tout à fait digne de foi.



180
(Parménide.)

Après ce préambule hardi, et original, vint Parménide, l'auteur du système des *Eléates*. Vivant dans un milieu pythagoricien, Parménide se conformait, ce semble, dans la conduite de sa vie, à la pure morale des disciples de Pythagore; mais sa doctrine est inspirée par Xénophane. En opposition avec ses devanciers, il ^{mit} la variété, le changement, la vie multiple de la nature, tout ce que nous croyons sur la foi de nos sens, n'est qu'illusion. L'être, un, homogène, toujours le même, immuable, éternel, est la seule substance qui ait de la réalité.

Kantzen, Phil. Gr. vet. coll. Amsterdam, 1735 de. I. Xenoph. II. Parmen.
H. Stein, Fgm. des Parmen. u. qu'osus (Synt. phil. Bonn. in hon. Fr. Ritsche
1864-64).

Parménide aussi exposa ses idées dans un poème dont il reste des fragments étendus. On peut s'en étonner, car ses vers se distinguent surtout par la rigueur du raisonnement et de l'expression. Héraclite, avait dit de son feu éternel: "Il était, il est et il sera toujours"

Parménide dira, avec plus de justesse, de sa substance éternelle: v. 61

Elle ne fut, ni ne sera, Οὐ ποτ' ἔην οὐδ' ἔσται,
car elle est actuellement ἔστι νῦν ἔστω ὅπου αὐτή,

Un effet, comme Platon le fait remarquer dans son *Timée* (p. 37 C), les mots étaient et sera, qui se rapportent au temps, ne devraient être appliqués qu'à ce qui naît

v. 82 sq. Αὐτὰρ ἀείψεται παράδωκεν ἔν τε κείνῳ χρόνῳ
ἔστω, ἀναρχόν, ἀπαύσιον, οὐδὲ γένεσσι καὶ ὀλέθῳ
τῆδε μέν τ' ἐκλάσσειτο, αἰῶνος δ' ἀόριστος ἀγέθῳ.
τῶν δ' ἔστι τῶν τε μέν καὶ τῶν τε οὐκ ἔστι.

Beaux vers, où la rigueur de la pensée s'allie à la splendeur de la conviction.



ἐν τῷ ὄντι ὅτι ἐστὶν
τὸ αὐτὸ ἐν ἑαυτῷ.

dans le temps, non à l'essence
éternelle, dont on doit dire: elle est.
Parménide ajoute que cet être
unique forme une unité continue.
On voit donc que ce philosophe
non plus ne distingue entre la
matière, et la pensée.

Les anciens trouvoient les vers de
Parménide, prosaïques, et, malgré
la belle allégorie au début de son
poème, on peut partager leur
sentiment. En effet, le langage
poétique de Parménide a les
qualités d'une prose exacte,
précise, philosophique. Il y avait
peut-être plus de couleur et de variété
dans la seconde partie du poème,
où le penseur consentait à exprimer
le monde, de l'illusion, de la

Proclus, in Parm., IV, 62. ὁ Παρμενίδης ἐν τῇ ἀρχῇ, εὐκρινεῖ
αὐτὸν εἶναι τὸ ἀσφαιρόν, ἡδὴ καὶ ἀσφαιρόν καὶ σφαιρὸν
καὶ ὁμοῖον ὁμοῖον, ὅπως τὸ ἀσφαιρόν καὶ τὸ σφαιρὸν καὶ ὁμοῖον
τῶν ἀσφαιρῶν ἡσυχάζει. ὅθεν μάλιστα αὐτὸν εἶναι τὸ αὐτὸ
λόγον. Lic. Acad. Qu. IV, 23. "a minus bonis sensibus". Plot. (De aud. p. 2.) De aud. p.
c. 13; Παρμενίδης δὲ (μέγιστος) ἄν. τ. 5) τὴν ὁμοῖον.

Les Proclus se fait ici: l'écho d'un jugement généralement adopté. Les résultats de

mon réalité, et à faire lui aussi sa
Cosmogonie.

19c

Δόξας δ' αὐτὸ τῶνδε ποιῆται (v. 111)
^{ἡμῶν}
μαρθάνει, πόσους εὐνοῖαι ἀνθρώπων ἀκούει.

Quintus de Périclès, Zénon
d'Olée, et Mélissos de Samos ont
écrit en prose. Les fragments de
Zénon sont en dialecte attique,
mais je ne sais s'ils l'étaient
primitivement. Il est probable
que nous n'avons plus le texte
de Zénon, mais un abrégé aide
de ses argumentations rigoureuses.

(Zénon)



Zénon était le dialecticien de
l'école. On connaît les fameuses
antinomies, ^{ou mox} dans lesquelles il
prouve ~~tous à la fois~~ l'impossibilité
du mouvement et du repos.

[Lieu, étant indivisible et,
partant, infiniment petit, il faut
un nombre infini d'unités pour
former une pluralité. Mais d'un
autre côté, l'infiniment petit, n'étant
aucune étendue, on ne peut le multiplier
pour en faire un infini.]

[Et le temps d'instants
sans durée.]

Le corps

qu'il n'existe rien en dehors de l'Être immuable. La Pluralité
implique contradiction : le monde est à la fois infiniment grand
et infiniment petit. Le mouvement se compose d'une succession de
repos : autre contradiction. Le raisonnement de Zénon est juste,

si on admet, avec les Pythagoriciens, que les corps sont composés
de surfaces, et les surfaces de lignes, les lignes de points géométriques.
Tant qu'on l'a bien vu, mais il a tout de même à Zénon des ^{vues} ~~vues~~ ^{plus}
justes : comme les Pythag., il ne distinguait pas entre les grandeurs
continues, géométriques, de l'espace, et les grandeurs discrètes, de
l'arithmétique. (Voy. Aristote, Actus. II, 1, p. 1001, b, 6 sqq.)

Phys. VI, 9 : Ζῆνων δὲ ἀποδείξει τὸν ... ὅτι οὐκ ὀφείλει
ἔχειν τὸν χρόνον ἀδιαίρετον, ὡς καὶ οὐδ' αὐτὸ πᾶν πᾶσι.

Héraclite avait enseigné que rien ne demeure, rien n'est, que tout coule, tout devient; Parménide avait assuré qu'il n'y a qu'un seul être, immuable, toujours le même. Le premier partait de l'observation du spectacle du monde, le second s'appuyait sur un raisonnement serré et qui semblait irréfutable. Comment concilier deux assertions contraires et également plausibles? comment combiner Héraclite et Parménide, ou, si l'on veut, ramener à l'unité les deux parties du poème de ce dernier? Cette conciliation fut essayée par plusieurs penseurs, Empédocle d'Acragas, Leucippe dont la patrie est douteuse, Anaxagore de Clazomène. Tous les trois ont cela



de commun qu'ils prennent pour
point de départ une pluralité
d'éléments primitifs. Ces éléments
sont immuables comme l'être de
Parménide, et cependant Héraclite avait
raison de dire que tout est soumis
à des changements continuels. Mais
ces changements n'affectent pas les
éléments eux-mêmes, mais leurs
combinaisons : la naissance c'est
la réunion; la destruction, la
mort c'est la dispersion d'éléments
qui persistent toujours. Cette vue
commune aux trois systèmes
est bien exprimée dans le fr. d'Anax.

Τὸ δὲ γένεσθαι καὶ ἀπολλύεσθαι
οὐκ ὁρᾷται νομίζουσιν οὐδ' ἔχουσιν.
οὐδὲν γὰρ πέμψα [οὐδὲ] γένεσθαι,

Naître et périr sont des
mots dont les Hellènes ne
se servent pas bien, car
aucune substance ne naît

ni ne périr; mais toutes
viennent du mélange et
de la séparation de substances
préexistantes. Et c'est
ainsi que pour bien parler,
il faudrait au lieu de naître
dire se combiner, et au lieu
de périr, se séparer."

Empédocle ne peut
guère figurer dans une
histoire de la prose: car il
prenait, comme Sénopane,
et comme Parnénide, qu'il
fallait se servir de la langue
d'Homère, quand on voulait
parler à un grand nombre
d'hommes et composer des
écrits dignes de passer à
la postérité. La forme
poétique distingue les
philosophes de la Grande
Grèce de ceux de l'Ionie.
L'exemple de Sénopane
paraît avoir agi sur
Parnénide, et sur Empédocle,

200
οὐδὲ ἀπόλλυται, ἀλλ' αὖτις
ἵεντων χεῖράων συμπύκναι
τὴ καὶ διαρρέει.
καὶ οὕτως ἐν ὅθῃς καὶ οἷον
τὸ τὸ γίγνεται συμπύκνεται
καὶ τὸ ἀνιένεται διαρρέει
Empédocle a cité ces axiomes en beau
vers (Chrysippe, fr. 836 N.)

(Empédocle)



mais Lénophane appartient au 11^{ème}
 siècle, à l'époque où la prose philosophique
 ne faisait que naître, et il semble
 avoir été borné à jeter des idées,
 des aperçus, dans une série de poésies
 détachées. Ses successeurs exposèrent
 deux systèmes suivis dans un grand
 corps de poème, c'était la peut être
 abuser quelque peu de la forme poétique
 sans nécessité absolue. Aussi
 suis-je ~~un peu~~ embarrassé pour
 parler de Parménide et d'Héraclite.
 Par la forme de leurs ouvrages, ils
 appartiennent à l'histoire de la
 poésie, par le fond des idées à celle
 de la philosophie, et ils se trouvent
 ainsi être un peu en dehors du
 cadre de mes deux cours.

On sait qu'Empédocle établit
d'abord la théorie des quatre éléments
primitifs, dont trois ne sont au
fond que des états divers d'une même substance, tandis que le
fer ne saurait leur être assimilé.
et répond à ce que notre physique
appelle chaleur, lumière, électricité.
Empédocle, tira toute la variété de
la nature de la combinaison de
ces quatre éléments, en leur associant
cependant deux autres éléments
primitifs, qui président à toutes
les productions et à toutes les des-
tructions, qui sont les agents de
tous les changements, l'Amour et
la Discorde. Héraclite s'était contenté
de cette dernière, il faisait naître

Φιλία, Φιλότης.
Νῆκος

Emp. Fig. J. Karsten, Amst. 1838. H. Stein, Bonn 1852.



l'harmonie de la lutte des contraires.
Le Polemios d'Héraclite devient chez
Empédocle, une dualité. Nous sommes
portés à considérer comme des forces
les deux principes qui mettent en
mouvement les quatre éléments,
mais pour Empédocle Amour et
Discorde sont matériels aussi +
quoique invisibles. Il dit de l'Amour
qu'il se trouve au milieu des quatre
éléments et les égale en longueur et
en largeur; il ajoute cependant
que c'est par l'organe de l'esprit
et non des yeux qu'il faut le
contempler¹⁾. La Discorde aussi
s'étend aussi loin que les quatre
éléments; mais, au lieu de se trouver
dans leur sein, elle est placée en

c-à-d. Amour est présent
partout, mais l'on ne
l'étudie pas.

Reste cependant à savoir

si ces expressions impliquent
la nature matérielle de la

substance active: elles pour-
raient signifier simplement
leur ubiquité.

1) 81: καὶ φιλότης πᾶσι τοῖσιν, ἴση μήκος τε πλάτος τε.

2) 82: τῇ δὲ οὐ τόσσον δέξασθαι, μηδ' ὀφραῖν ἥσσον ταθυπῶς.

« Contempler la D l'esprit, ne regarde pas superficiellement de yeux " ἥσσον" mais la pénétrer, ταθυπῶς
et moins familiar que εὐχρηδῶς, mais y équivaut.

dehors d'eux³⁾. (M. Cassini considère
amour et discorde comme "des milieux"
au sein desquels sont plongées les
molécules corporelles, mais qui
d'ailleurs sont conçues comme
sont aussi matérielles que l'éther
impondérable des physiciens modernes.")

Il y a là une conception indécise,
obscur pour nous. On peut traduire
Amour et Discorde par Attraction et
Répulsion, mais cette traduction ne
laisse pas d'être une trahison.

Il reste du poème d'Empédocle
des beaux fragments, assez étendus
et souvent d'une belle poésie⁴⁾. Il
conservait le monde, faisait assier
son lecteur sur la formation du ciel
et de la terre, des plantes, des animaux,

[Plus qu'un poète
qui n'a pas fait avant
lui]

3) $\text{Ἄνις τ' ὁμογενὲς πάντα δ' ἁτὼν, ἀνάσσειν ἑλάνει}$

4) Aristote, tout en citant l'air en Poét. ch. 1 qu'Empédocle met plutôt le feu
de cosmologie que de poète, le louait dans sa Théor. météor. (Dig. L. VIII, 5) ^{qu'il a dit}
ἐν τῷ δυνάμει τῷ πρῶτῳ δ' ὅτι, μεταγενέστερον τῷ αὐτῷ καὶ τῷ ἑλάνει
τῶν πρῶτων τῶν ἀντικειμένων χρωμάτων. Cicéron, Acad. p. II, 23, le met
comme poète au-dessus de Xenophane et de Parménide.



Libellage de rendre compte
des phénomènes célestes, de la
croissance des plantes, de la
structure des animaux,
de la nature de la vie, et d
des autres sons.

de l'homme, (comme Platon ^{lucra} dans
son Timée et Lucrèce dans son
Œuvre liore. Ce dernier le rappelle
avec respect, elle lui doit et semble
être plus d'une fois inspiré de son
exemple.

example.

I, 730 sig. ult. ex humano
 "videtur stipe creta" Alciati,
 dans Poète, à v. 392 (355) Χαλ-
 κεινὸν ἄγχι δ' αἶψιν θύω' ἄρ-
 βετος, ἔνθεν ὀνήτως
 Πυθῶναι καὶ πάντα πῶος ἐν γαῖαν

En partant de l'idée que les vivants doivent se recruter parmi les morts, puisqu'ils les morts procèdent des vivants et que la vie circule dans tout l'univers, Empédocle arriva, comme Pythagore et les Orphiques, à la doctrine de la métempsychose, qu'il combina lui aussi avec des conceptions morales et religieuses. C'est pour s'être prouvés ^{ou} prouvés avoir goûté de chair vivante que des génies immortels

1) Et la vie comprend aussi la pensée. Vers 231 Poème (Hippolyte & Miller p. 251)

Πάντα γὰρ ὅθι φέρουσιν ἔχουσιν καὶ νόματα αἰῶνα.
 C. vers. est cit. in Element. par Lat. Anp. 3, 286, qui agnoscit πάντα ἔξιν ἁγίων
 τῶν ἁγίων, ὡς ὅτι μόνον ἰδέσθαι καὶ φέρει.

sont ^{bannis} ~~sortis~~ pour trois myriades
d'années du séjour des bienheureux.

22A

Le tourbillon, ^{précipite dans} les terres, l'éther les ^{jettera} ^{sur le sol}
la mer, la mer les vomit,
et la terre, qui les reçoit,
les ^{livre} ~~produit~~ à la lumière
du soleil, qui à son tour
les rejette dans le tourbillon
de l'éther... Tous les éléments
les reçoivent tour à tour
et tous les abhorrent. ^{Le}

Αἰθέριον μὲν γὰρ
ὅσα μῆκος πόντος τε δαΐτω,
πόντος δ' ἔς χθονὸς ὅδας ἀπέπτυσεν,
γᾶ δ' ἔς αἶγας /
ἡελίου ἀκάνιστος, ὃ δ' αἰθέρος
ἔμβαλε δέρας.
ἄλλος δ' ἔξ ἄλλου δέχεται, οὐδὲ
γίνοιντο δὲ πάντες.

Le poète lui-même, assure être, un
de ces exilés et avoir été ~~tour à tour~~ successivement
homme et femme, arbre, oiseau et
poisson. On ne s'étonne pas que ce
philosophe doublé d'un prophète, ait écrit
en dehors de son grand poème cosmogonique,
un autre poème, dans lequel il
prêchait en quelque sorte, les Hébreux,
ses concitoyens, et leur prescrivait

Y. 11 : Ἡ δὲ γὰρ πῶς ἔχῃ γούργη κοῦρός τε κόρη τε,
θάμνος τ' οἶκος τε καὶ ἐν ἄλῃ ἑλλοπος ἔχθρος.



une série de lustrations. De là le
titre, *Katabarai*.

Λύξεϊς

Quant à Lécippe, il a été en
quelque sorte absorbé par son disciple
Démocrite, au point que, dans l'an-
tiquité déjà, Epicure prétendait que
Lécippe n'avait jamais existé.
Cependant l'autorité d'Aristote et de
Théophraste doit prévaloir sur celle
d'un admirateur enthousiaste de
Démocrite. Il faut croire que les
idées de Lécippe reçurent de Démocrite
leur forme définitive, et que ses
ouvrages furent compris dans le
recueil, le corpus, de l'école atomiste,
lequel portait le nom de Démocrite.

Voir Diels, Philol. Versammlung de
1880 à Stettin, qui réfute l'assertion
d'Epicure reproduite par E. Heitsch
dans le congrès de 1879, à Grèves.

Thalassagore fait naître son monde, non de la combinaison des éléments, mais de leur séparation.

Pour expliquer la variété des corps inorganiques et même, des corps organiques, il part de l'hypothèse singulière, que cette variété est primitive: l'ânerie, os, chair, etc, sont des substances originelles, ~~et~~ élémentaires. Ces parcelles similaires, ou homomériques, comme les appelle Aristote, sont infinies, non seulement en nombre, mais aussi de qualités. A l'origine elles étaient toutes mêlées ensemble et formaient une masse confuse. Ceci est pas en se mêlant, mais en ^{se} dé mêlant qu'elles ont abouti à l'ordre du monde définitif. Le grand séparateur, l'auteur de l'ordre qui

Αναξαγόρας

1^{er}, argent, fer,

Semences, σπέρματα, ou

parcelles à l'origine

du mouvement rotatoire qui fait tourner le monde et, par là,



règne, dans l'univers, c'est la substance
 la plus tenue, la plus seule qui soit
 et qui ait toujours été pure de
 mélange, le Noûs. On voit que
 le système d'Anaxagore, beaucoup
 plus chimérique que les autres au
 point de vue de la physique,
 marque cependant un immense
 progrès, parce qu'on y voit poindre
 la distinction, non encore absolue
 il est vrai, de la matière et de l'esprit.
 C'est là qu'est sa grande originalité.
 (Quand on lit le commencement
 du livre d'Anaxagore qui a été
 conservé, on voit bien que les
 cosmogonies philosophiques res-
 semblaient aux vieilles théogonies.
 mais quand l'auteur parle du
noûs, son style s'élève, sans
 recherche, sans artifice de diction,

encore conservé

Anaxagore

fr. 17.

Fig. 17 exprime bien la pensée commune à Empédocle,
à Démocrite et à Anaxagore.

Naître et périr, ce sont des mots dont les Hellènes
ne se servent pas bien. Τὸ δὲ γίνεσθαι καὶ
ἀπολλύεσθαι οὐκ ὀρθῶς νομίζουσιν οἱ Ἑλλήνες.

Polémique contre
les idées reçues et
le langage usuel.

Car aucune substance ne naît ni ne périt. Οὐδὲν
γὰρ χρεῖμα [οὐδὲν] γίγνεται οὐδὲ ἀπόλλυται, ἀλλ'
αὐτὸ ἰόντων χρεμάτων συμμιγνύται καὶ καὶ δια-
γίγνεται, mais toutes viennent de substances préexistantes,
par le mélange et la séparation.

Et c'est ainsi que,

pour bien parler, il faudrait pour naître dire se combiner,
et pour périr - se séparer. καὶ οὕτως ἀν' ὀρθῶς
καλοῦν τὸ καὶ γίνεσθαι συμμιγνύεσθαι καὶ
τὸ ἀπολλύεσθαι διαγίγνεσθαι.

Empédocle a redit ces choses à ses disciples,
Anaxagore, fragm. 836 A.



Début de l'écrit

d'Anaxagore.

Cosmogonie (finie)

(Prolog. II, 6: Ἀγαμέμνων
ὅς τις τῶ συγγραμματος,
ὁ ὅτις ἦδ' αὖ καὶ με-
γαλοπρόσωπος ἡγεμὼν μέγας)

(l'idée est plus précise qu'au
premier, un peu vague et sans
signification)

C'est la cosmogonie d'Anaxagore,
la finie est la cosmogonie
de l'Anaxagore.

(H. fr. 5: Ἐν παντί
πάντες νοῦν ἔχοντες
αὐτῶν νοῦν.)

Toutes les substances étaient mêlées

1. Ensemble étaient mêlées toutes les substances

Ὅ μὲν πάντα χεῖρα ἦν

infinies et en nombre et en petitesse: car le

petit aussi était infini (c-à-d. la matière était divisible à l'infini)

ἄπειρα καὶ ἀπείρους καὶ σμικροτάτα καὶ γιγῶς σμικροτάτα

ἄπειρον ἦν. Et tout était ensemble, rien n'était

manifeste perceptible, par suite de la petitesse καὶ πάντων ὅμων

ἔστων οὐδὲ ἐνδεῶν ἦν ὅτις σμικροτάτος...

Puis vint l'intelligence qui ordonna les substances

Ἐἵτα νόος ἰδὼν αὐτὰ διεκόσμησεν.

6. Les autres substances ont en elles une part de tout
(ont mêlées à toutes les autres) τὰ μὲν ἅλλα πάντες νοῦν
partage - mais l'intelligence est infinie et manifeste
d'elle-même, nous dit ὅτις ἀπείρον καὶ ἀπεί-
ρατος - et n'est mêlée à aucune substance, mais
est seule toute elle-même et à part, καὶ

μέγιστα οὐδὲν ἡγήματα αὐτὰ πούρος αὐτὸς ἴσ' —
 ἔωστος ἴσιν. Car si elle n'était pas à part mais se trouvait
 mêlée à quelque autre substance, Et μὴ γὰρ ἴσ' ἔωστος ἴσιν,
 αὐτὰ τὰς ἐμεικτοῦ αὐτῶν, + elle aurait en elle une part
 de toutes les substances, se trouvant mêlée à l'une d'elle,
 ἀναμειγνύμενη αὐτῶν ἡγεμάτων, ἡ ἐμεικτοῦ τῶν —
 car il y a en tout une part de tout, comme j'ai dit
 plus haut : ἐν παντί γὰρ παντός μέρος ἔστιν, ὥστε
 ἐν τοῖς ἀποθέτοις τοῖς ἰδέσθαι. — Et le mélange
 l'empêcherait de gouverner aucune substance, comme elle peut
 le faire étant seule et à part, καὶ ἰσχυρὸν ἐν αὐτῶν
 τὰ συμμεικνύμενα ὥστε μέγιστος ἡγεματος ἀπείρου
 ὁμοῦ καὶ πούρος ἴσιν ἴσ' ἔωστος. — Car elle est la
 plus subtile de toutes les substances, et la plus pure. Ἐστὶ γὰρ
 ἀκατάμιαν τὴ πάντων ἡγεμάτων καὶ καθαρώτατον —
 et elle a toute science au sujet de toute chose et elle a la
 puissance la plus grande, καὶ γνῶμην γὰρ ἀπὸ πάντων
 πάντων ἰσχυρὸν καὶ ἰσχυρὸν (ἀσμενῶς) μέγιστον. —



Et tout ce qui a un souffle en lui, les grands êtres,
 comme les petits, ὅσα τε ψυχὴν ἔχουσι, καὶ τὰ
 μέλα καὶ τὰ ἰδαίον — Nous en est le maître,
 νόος ἀρχὴν — et le mouvement circulaire de
 l'univers, Νόος, le dirigeant en maître, l'a fait tourner
 dans l'orgueil, καὶ τῆς περὶ ἑαυτὸν τῆς συμπύκνωσης
 νόος ἰσχυρὸς ὥστε περιχεῖσθαι τὴν ἀρχήν.

Il y a plaisir à lire ce texte : on voit comment les plus
 belles conceptions de l'esprit humain ont été d'abord rendues
 dans un langage de plus simple, mais qui, dans sa simplicité,
 le marque si d'élevation et d'une certaine noblesse continue.

ἦσαν καὶ μεγαλοφρόνως ἡμεῖς νῦν (Diog. L. 1)

Tamraz

Tamraz p. 286 sqq. protège contre l'écrit donné par Aristote de
 ce qui s'appelle la doctrine d'Athénagore. Il dit que pour A. la doctrine
 était des qualités inhérentes à la matière, mais variables en degré d'un
 corps à l'autre... l'humide, le sec, le chaud, le froid, le lumineux, l'opaque,
 le dur, le tendre, etc. on appelle en fr. 3. 1. Il nous est impossible d'imaginer
 les grandes images d'Athénagore (l'air, le feu, etc.) alors, nous voyons que
 la doctrine autre que s'est lui-même — plusieurs fois, d'ailleurs.

+ J'ajoute que dans p. 4
 il distingue les innombrables
 à l'échelle de ces qualités.

où aller pour ? A.

Gen. 1. 1, 3, 14, 18 : ... τὰ ὁμοιωθέντα στοιχεῖα τῆς οὐρανίας, τὸν ὁ-
 σίων καὶ ὁμοίαν αὐτοῦ, καὶ ἡμεῖς ὁμοίαν αὐτοῦ. Il est de l'ordre, p. 3, 302, 23 : ὁμοίαν
 ὁμοίαν αὐτοῦ ... cela implique pas qu'il ait été d'abord en l'air, mais en l'eau.

car l'élever s'en tient surtout au
fond même, des idées.

234

(Voici la page volante.)

Anaxagore, ionien de naissance, écrivait dans le dialecte
de sa patrie; mais il appartenait cependant à l'Attique, où
il passa une grande partie de sa vie, et il est le premier parmi
ces vieux philosophes qui nous transporte à Athènes. On raconte
qu'il négligea le soin de sa fortune et de ses intérêts, pour se consacrer
tout entier à l'étude; on vante la ^{noblesse} fermeté de son caractère,
la fermeté avec laquelle il supportait les coups de la fortune.
Il trouva dans Pericles un protecteur et un ami; son Eupride
un disciple qui fut répandu par ses vers et mit à la portée de
tous ce qu'il y avait de plus subtil dans sa doctrine. Si,
par l'ensemble de son système, il agit sur le philosophe, sur
le savant, ses théories astronomiques agirent sur la nation,
sur le peuple. En déclarant que le soleil est une masse incandescente
il rompit avec les croyances religieuses des Hellènes; en ^{donnant la véritable} ~~expliquant~~ ^{expliquant} l'explication des phases de la lune et en expliquant scienti-
fiquement les éclipses, il combattit les frayeurs superstitieuses par
les phénomènes jetant les ^{esprits} ~~hommes~~. De là, le fameux procès qui l'entraîna
à la sauter d'Athènes dans un âge avancé et à terminer sa
vie à Lampsaque.



23c



23₀

Arrivons enfin à un grand et fécond écrivain, qui était en même temps un profond penseur, Démocrite, qui reprit et développa le système de Lucrèce. Démocrite naquit à Abdera vers 460, d'après les calculs d'Apollodore; mais cette date ^{doit} ne peut être considérée ^{à peine} que comme approximative. Démocrite était encore jeune quand Anaxagore était déjà très avancé en âge; il le disait lui-même dans un de ses ouvrages (le Mispès Hémocritus) Diog. L., à qui nous devons ce renseignement, ajoute que Dém. naquit quarante ans après Anaxagore; mais je doute que cette donnée, en apparence précise, soit tirée de l'écrit de Démocrite. C'est je crois l'évaluation en chiffres ronds de l'écart chronologique entre les deux philosophes.

24 A
Démocrite

1) En suivant l'ordre
du temps, il se place
après son père.

17, 11.

1) Le surpès Diog. L. est daté par son auteur de 730 ans après la prise de Troie. Cette dernière se place d'après Hérodote en 1150 av. Jhr. $1150 - 730 = 420$. Si cette date marque l'année de Démocrite, il naquit en 460, et en remontant nous devons, on arrive à 500, comme date de la naissance d'Anaxagore. Tel est tout, d'après Diog. L. les calculs d'Apollodore.



Le fait est qu'il se
soit donné la peine de
composer. Usages croit
qu'il se contentait de faire
copier les extraits par ses
esclaves.

IX, 7

(20 ans avant 460)

Pour ce qui est de sa biographie, il
faut consulter, faute de mieux, le com-
pilateur Diogène, auteur impatientant
qui recueille sans critique ce qui il a
trouvé dans les manuels antérieurs.

A l'entendre, le roi Xerxès hospitalière-
ment reçut lors de son passage à Abdera
pour le père de Dinn. Il aurait laissé des
mages, des chaldéens, pour instruire
l'enfant. C'est donc bien que le futur
philosophe aurait appris la théologie et
l'astrologie. C'est un conte à dormir
debout. On peut admettre qu'un jeune
homme avide de savoir voyagea en Orient
et particulièrement en Egypte, comme
beaucoup de ses compatriotes romains,
poètes et historiens, avaient fait
avant lui; mais ne le faites pas aller
jusque dans l'Inde et l'Ethiopie.

Les voyages, comme l'indiquent par les mages, tiennent à
par leurs en la magie, l'astrologie, l'Alchimie qu'on les
attribuait plus tard.

Il rapportait lui-même qu'il se rendit
à Athènes, et il ajoutait, avec une certaine
mauvaise humeur, qu'il n'y fut pas
remarqué. *Ἡ δὲ οὖτος μὲν ἐξ ἑωυτοῦ* (DL IX, 36).
C'était le temps où Socrate discutait
dans les lieux publics, où Protagoras,
Gorgias, Prodicos et tant d'autres faisaient
sensation. [La légende, l'opposant à
Héraclite, le présente comme niant
de la bêtise des hommes, et tout d'abord
de la bêtise proverbiale de ses concitoyens,
les Abdérites. [Le système de
Démocrite est bien connu dans ses
traits généraux. Comme les Éléates,
il ramenait tout à un principe simple,
inaltérable. Pour lui aussi, la variété
infinitive qui frappe nos sens est, sinon
une illusion comme soutient
Parménide, mais une simple apparence.

Si la doctrine de Démocrite,
si celle d'Héraclite n'étaient
réglées par lui & il se rap-
portait, & il s'élevait, à l'une
ou de l'autre.



(l'un pensant,
l'esprit); elle n'est pas
meille plus

à l'oppos

Les premiers diffinans sont
nécessaires en produisant d'autres
en nombre infini quand les
atomes se rapprochent les
uns des autres

Du fond de toutes ^{les} choses, il y a une
matière homogène, comme disaient
les Éléates; seulement cette matière
n'est pas continue, et ~~universellement~~
une, elle se morcelle en un nombre
infini de corpuscules. Par cette dernière
hypothèse, Démocrite se rapproche
d'Anaxagore; mais An. croyait la
matière divisible à l'infini, et en
donnait les parcelles primitives d'une
infinité de qualités variées. Les cor-
puscules de Dém. sont indivisibles,
atomes, et n'ont d'autre propriété
que celles qui tiennent à l'étendue
et qui sont inhérentes à la matière.
Ils diffèrent d'abord en ce que l'un
n'est pas l'autre, n'est pas dans le
même, ~~plus~~ que l'autre; ils diffèrent
ensuite par la forme, ronde, anguleuse,
crochue, etc.; leurs combinaisons

différent par l'ordre suivant lequel y
sont rangés les atomes et par le sens
dans lequel chaque atome peut être
tourné. Dém. distinguait donc dans
ces atomes leur forme, ἔσμός (= σχῆμα),
leur ordonnance, διατάξις (= τάξις), leur position, τοῦτον
(= θέσις). La chimie moderne est revenue
à des vues toutes semblables. On voit
que ces différences entre les atomes
sont tout extérieures, ne portent pas
sur leur essence, qui est la même
dans tous. Les différences infinies que
nos sens nous font apercevoir n'ont
aucune réalité, ce sont des apparences,
~~ce ne sont que des apparences, conventions~~
~~que le doux et l'amer~~ "Par convention
on parle du doux, par
convention de l'amer; par
convention du chaud, par
convention du froid; par
convention de la couleur.
En réalité il n'existe que les
atomes et le vide."

elles ne sont pas
qualitatives.

Fr. la. Νόμος ἵδιος καὶ νόμος ἑτερόν.
νόμος θερμὸν, νόμος ψυχρὸν νόμος χροὸν.
ἵδιόν ἐστι ἡ ὁμοία καὶ ἑτερόν καὶ ἄλλόν.



$\nu\acute{o}\mu\omega = \theta\acute{\epsilon}\sigma\iota\varsigma$ *proposition*
 $\acute{\epsilon}\tau\epsilon\gamma = \phi\acute{o}\sigma\iota\varsigma$ *nature*

Par le terme convention il faut
 entendre ce qui a été établi par les
 hommes, ce qui est relatif à l'homme.
 Le philosophe distingue les propriétés
 essentielles à la matière de celles que
 les objets n'ont pas en eux-mêmes,
 mais seulement par rapport aux or-
 ganes humains qui les perçoivent.

Mais à côté des atomes, des
 solides, Démocrite pose comme
 existant en réalité le vide, à côté
 de ce qui est, ~~ce qui n'est pas~~, ce qui n'est
 pas. Voilà la thèse combattue par
 les *Éléates*; ce qui n'est pas, disait-il,
 ne peut ni exister, ni être, conçu;
 mais Dém. soutenait que si tout
 était plein comme croyait *Parménide*
 le mouvement serait impossible.
 Parménide n'en convenait pas,
 et il niait hardiment le mouvement.

Dém. admettait, avec Héraclite, que tout se meut, change, s'écoule, éternellement, mais il admettait en même temps un principe immuable, toujours le même, et il cherchait ainsi à concilier la thèse du philosophe d'Éphèse, avec celle des Éléates. Le mouvement primordial, éternel, c'est celui que nous voyons se produire sans impulsion apparente; tous les corps tombent naturellement de haut en bas, la pesanteur, comme nous dirions aujourd'hui, est donc aussi une propriété inhérente à la matière. Du moyen des atomes et du vide, Démocrite construisait le monde tout entier, ou plutôt les mondes, car il en supposait un nombre infini, ^{soit} semblables à celui que nos yeux peuvent ^(soit d'insaisissables) apercevoir. Dans ce

Il cherchait à tirer du mouvement perpendiculaire de la chute, son, les autres mouvements et notamment particulièrement le mouvement rotatoire du ciel; mais ses explications, fort courues aujourd'hui, elles chaquent la notion la plus élémentaire d'une science physique.

Reste le mouvement rotatoire du ciel, que beaucoup de philosophes considéraient comme le mouvement naturel à la substance éthérée, ignée. Dém. le rapportait au mouvement perpendiculaire, et il y était forcé, puisqu'il fallait expliquer la météo, la météo, et le tonnerre.



mondes, les combinaisons infiniment
variées des atomes produisent toutes
les substances, tous les êtres, ceux
qui ont vie comme les inanimés,
les âmes aussi bien que les corps.

L'esprit pour lui est un dernier deve-
loppement de la matière la plus
subtile. Il ne ^{s'engage} ^(l'esprit) pas, Anaxagore,
dans la voie du dualisme, qui
aboutit dans l'école de Socrate à
la séparation radicale de l'esprit
et du corps. Nous ne suivons pas Dém.
dans les détails de sa Cosmogonie;
ce sont à peu près les mêmes que l'on
connaît par Lucrèce. [Dém. était grand
observateur, d'une curiosité qui s'éten-
dait à toute chose. Il avait recueilli
un très grand nombre de faits et
publié de volumineux ouvrages.
Voilà pourquoi on lui fit beaucoup d'envie, qui n'était
pas de lui: on ne pût être qu'un riche.]

Chrasyle, qui vivait sous Tibère, en
forma quinze tétralogies, après
avoir écarté, ^{soit} ceux qu'il regardait
comme ^{soit} authentiques. Mais dans le
nombre des 60 admis par Chrasyle il
y en avait certainement qui appar-
tenaient ^{soit} à Lucippe, ^{soit} à d'autres philo-
sophes de l'école atomiste.

/, plus vides,

Malgré ce goût des détails, Dérin
parle de la *Ποδουβλή* à peu près comme
Héraclite. "Beaucoup savent
beaucoup de choses, sans
avoir de l'intelligence".

"Il faut s'appliquer à
comprendre, non à
apprendre beaucoup".

"Ne cherche pas à tout
savoir, de ^{crainte de} ~~peur~~
tout ignorer".

fr. 140 fr. Ποδὸν ποδουβλήν
οὐκ οὐκ ἔχουσι.

141. Ποδουβλήν, οὐ ποδουβλήν,
ἀσκήσας Χρῆ.

142. Μὴ πάντα ἐπιστάσθαι ἀπο-
θνήσκει, μὴ πάντων ἀπαθῆς γίνῃ.

* Quant aux *Ποδουβλή*, les *Συνοψίαι* qu'on a pu trouver ont été publiés dans
les *Alchimistes Grecs*, Bachelot-Ruelle, I, *Pratagras*, p. 414.



(Pour son époque,
relativement parlant)

est le plus con-
siderable des philoso-
phes anciens, et
il prélude.

[Le philosophe grec se voit.]

On reconnaît à ces sentences un
esprit qui est au-dessus des con-
naissances variées qu'il possède,
qui domine son bagage. Voilà
par cette science universelle ramené
à des principes généraux. Dans ^{le} préface
à Aristote. Aussi ce dernier le cite
si souvent et en fait-il grand cas,
tandis que Platon l'ignore et ne
semble guère s'en compte de son
système. Il ne paraît être venu d'ailleurs, il semble cependant

Ajoutons que tout matérialiste
qu'il est, Dém. n'accorde qu'une
valeur relative à l'autorité des sens.
Ils ne donnent, d'après lui, que des
évidences ; la vraie connaissance, la
science, vient de la raison, de la
pensée, qui s'élevant au-dessus

de la perception extérieure s'isole en elle-même.

"Il y a deux espèces de con-
naissances, l'une véritable,
l'autre obscure. L'obscure
se rapportent vue, audition,
odorat, goût, toucher; la
connaissance véritable en
est séparée et distincte." ~

Ἐν δὲ τῇ 1, ὁ ρυθμ. Τινὲς δύο
 ἰσὺς ἔδωκεν, ἡ μὲν γνησίῃ, ἡ
 δὲ σχοσίῃ. καὶ σχοσίῃς μὲν
 ταύτῃς ἔμπαντα, ὅφρ᾽ ἀποῇ
 ὁδμὴ γῶσις ψαύσις. ἡ δὲ
 γνησίῃ ἀποκεκρίνῃ δὴ ταύτης.

Ce penseur qui a construit un vaste système, dont les parties sont bien reliées entre elles, est cependant au-dessus du dogmatisme: il cherche sincèrement, il ne prétend point avoir trouvé.

"En réalité nous ne savons rien, la vérité est cachée au fond d'un puits."

2.5. Έπει δι' αὐτὸν ἴδμεν.
 ἐν βυβά, γὰρ ἡ ἀληθεύει.

"En réalité, Monsieur l'avons fait
voir de toutes façons, nous ne
savons point quelle est en
réalité chaque chose et ce
qu'elle n'est pas." — On ose

2. 1. e: $\epsilon\iota\tau\iota\ \mu\epsilon\tau\ \tau\omicron\nu\ \delta\tau\epsilon\ +\ \delta\iota\omicron\nu$
 $\epsilon\chi\epsilon\alpha\sigma\tau\omicron\nu\ \iota\sigma\tau\epsilon\ \eta\ \sigma\upsilon\alpha\ \iota\sigma\tau\epsilon\ +\ \sigma\upsilon$
 $\xi\sigma\tau\iota\mu\epsilon\nu,\ \tau\omicron\upsilon\lambda\lambda\alpha\chi\tau\iota\ \delta\iota\delta\upsilon\lambda\omega\tau\alpha\iota.$

On oppose d'ém. à Hincite, et avec raison. Cependant le d'ma penche de son content
sur ce point, comme sur plus d'un autre. Hincite, lui-même, avait dit (p. 4) Καὶ
μαρτυροῦντες ἀνθρώποις ὁφθαλμοὶ καὶ ὦτα, βοεβοῶντες καὶ ἰσχυροὶ (sic Bernays
pro ἰσχυροί), quand leurs âmes sont enveloppées de sang.



La mesure!

Stob. E. 10: Ἀνθρώποις γὰρ εὐθυμία (la joie, la
 sérénité de l'âme) μετρίῳ ἐξῆς (est dans la modération
 du plaisir) καὶ βίον σμικτήν (et dans une condition moyenne).
 τὰ δὲ μέγιστα καὶ ἐλαφίστα (ce qui est au-dessus de
 cette moyenne et ce qui la dépasse) μετακίνηται τοιόδε (est
 exposé aux vicissitudes) καὶ μεγάλως ἐκτρέφει τὴν
 ψυχὴν (et fait naître de grandes commotions dans l'âme). Αἰ
 δ' ἐν μεγάλῳ διασπέρων κινούμενα τῶν ψυχῶν (Or
 les âmes agitées, ballottées d'un extrême à l'autre) οὐτ' εὐσταθὲς
 εἶναι οὐτ' εὐθυμῶν (ni être en équilibre ni joie).

Long tout ce passage (20.11) (comme
 dans le style de Platon).

Boitez vos désirs, vos
 besoins.

Boitez ne parlent pas
 continuellement.

Fig. 24: Ἡ μὲν ποδότης ἐπιθυμῶν, τὰ ὀλίγα τοι
 ποδᾷ δόξει· σμικρὴ γὰρ ὄρεξις πικρὴν ἰσοσθένειαν
 αὐτοῦ ποιεῖ. Si tu ne convoites pas beaucoup, pau-
 te semblera beaucoup. Modération des désirs rend pauvre (richesse)

Concision énergique

Fig. 26. Πικρὴν αὐτοῦτος ὀνόματα ἐνδύει καὶ κόπον
 (Richesse, pauvreté - nous que l'on donne à désir et à satiété). οὐτ' ἐν
 ὄν πολυπότος ὁ ἐνδύων, οὐτ' ἐν πείρῃ ὁ μὴ ἐνδύων. (N'est
 pas riche l'homme qui a des besoins, ni pauvre qui est exempt de besoin.)

Le vrai plaisir

Stob. E. 124. Ἀριστον ἀσπόμενον τοῖς βίον διαγινώσκον
 μέγιστα εὐθυμίας εἶναι καὶ ἐλάχιστα ἀνελθόντων — τοῦτο
 δ' αὖ εἶναι εἰ μὴ καὶ τοῖς θνητοῖς τὰς ἡδονὰς ποιεῖν

En style, cf. m. 2010.

Démocrite

Figs. moralia

Parmi les ouvrages de Démocrite qui se
trouvent par, comme le grand et le petit Diakosmos
de la nature du monde entier, mais de l'homme
et de la conduite de la vie, le plus célèbre est
celui qui ^{est cité par} ~~portait le titre~~ ^{est cité par} ~~très au peuple~~. D'après
Hergel "Voorzace" se savait qu'un autre titre de l'un
des ouvrages.

Plutarque lui est toujours cité dans son "Trésor de
Sophrone", et dans d'autres, Diakosmos, qui donna le
titre à un de ses ouvrages philosophiques.

La "De tranqu. animi" de Lucrèce rend hommage au
phil. d'Épicure I, 3 : "Stabilem animi eadem" (la saine
stabilité de l'âme), "d quo Democriti egressum. volamen est,
et ego tranquillitatem vero". Je suppose que le vrai
titre est "Epicurus" (après avoir vu) noté en son,
que l'on trouve aussi chez Lucrèce. Démocrite se
savait aussi de la tranquillité admirari.

R. Hergel Hermes,
xv (1879), 321-53.

Lucrèce, lib. de tranquill.
Figs. du Dem., avant
d'être agité les 2 titres.



24 B
L'idéal du sage, la perfection d'un
impérissable être, a peut-être donné lieu à
la légende du philosophe qui vit. Diogenète nait
de la même circonstance du monde; peut-être
vêcut-il en philosophie ses contemporains. Si on con-
sidère et fonde, on peut croire qu'il contribue à
finir avec Alcibiade la réputation de sagesse qu'ils
avaient dans la Grèce.

Le tr. 10^e. dit beaucoup de, très-admirable, et
vent inutile, non seulement par l'usage et son école,
mais, comme on le voit, par tous les philosophes
moralistes.

C'est un ouvrage surtout qui relate à l'usage
le nom de grand orateur.

Cic. Or. 20 est guère jugement de certains
vieux, le style de Dionysius, comme celui de
Platon, se rapproche, par le raffinement et le
caractère de la poésie.

B/C

Longo d'Kali, après avoir étudié la science
distinction de trois ^{genres} ~~types~~, il place la perfection d'art
divisé dans le mélange (mixis) de ces trois styles,
et même par, parmi les philosophes, Démocrite, Platon et
Aristote ont accédé à cette vision ainsi leur élocution.

Plut. Symp. Qu. V, 7, 6, 2 : Τῆς δὲ καὶ ἐν διαγορίαις
λέγουσιν ἐν παραδοξαίοις.

Exemples :

fr. mor. 14 : Les hommes ont soumis la fortune à la
la fortune pour conserver leur propre indépendance. (Ἀνθρώπων
τύχης ἐὶ δόλον ἐκλάσαντο ἀποφασίζοντες ὡς ἐν ἁπλοῦς)
Rarement la fortune se laisse entre l'intelligence (Paix
δὲ ἐστὶν ἡ τύχη μάχη), le plus souvent dans la
vie on est plutôt résisté à son injustice
δὲ ἀδίκητα ἢ βίᾳ καὶ ὑπερβόρως ὁ ἑσθέρων καὶ ὁ βίᾳ.

cf. Juven. X, 1.

Nos ter.

Nos facimus, Fortuna, deam colloque locamus.



Fr. 23. Après Plutarque, Démocrite disait
 spirituellement que, si le corps insistait à l'âme
 en proie à son mauvais traitement, l'âme ne
 serait pas acquiescente. Et c'est ce que Démocrite
 (p. 23) a exprimé (allusion à la phrase précédente
 de la même page), voir à la fin de la page.

Dans le fond de la morale cf. p. 24.
 p. 26 et Stob. Flor. I, 34 = 127.

Dans la même le mot *σάγρος* (sente, obs.) veut
 désigner le corps et à noter. Le *σάγρος* s'en écarte,
 mais le mot est *σάγρος*. Remarque que *σάγρος* s'en écarte
 en montrant la fin de l'obscurité (H. A. 5, 3).

On voit que Démocrite, de même qu'il s'élève au-dessus
 de la nature, en exaltant la vie au-dessus de la nature
 s'en écarte, s'élève aussi au-dessus de la nature
 en se retirant dans la nature de l'âme.

Si Démocrite a joui dans l'antiquité de la réputation de grand écrivain, il le devait surtout, à ce qu'il semble, à son livre sur la tranquillité de l'âme. Cicéron dit qu'au jugement de certains critiques le style de Démocrite, comme celui de Platon, se rapproche par le souffle et l'éclat du caractère de la poésie.

Denis d'Halicarnasse, après avoir Ar. Des. 4. pt., ch. 24. établi la fameuse distinction des trois genres, et placé la perfection de l'art d'écrire dans le mélange ($\chi\phi\alpha\sigma\iota\varsigma$) des trois styles, estime que parmi les philosophes Démocrite, Platon et Aristote excellèrent à varier ainsi leur élocution. Dém. se trouve en bonne compagnie. ¹⁾

¹⁾ Μόδας Πωταρχος, Συμφ. Λογ., ch. 24, V, 7, 6, 2 : ... τυ δε
Νάϊν δαμνίως Νάϊν καὶ παράδο ὑπερ ῥίως.



Il ne nous est plus guère possible
aujourd'hui de vérifier par nous-mêmes
ces appréciations. Voici cependant
quelques fragments qui peuvent faire
comprendre l'admiration des critiques
anciens :

Fr. An. II. Ἄνθρωποι τύχῃς ἐξιδόντες
ἐπιδόσαντο πρόφασιν ἰδίας ἀβουδίας.
(motivation de course)

Βαίᾳ γὰρ φρονήσει τύχῃ μάχεται.
τὰ δὲ πλεῖστα ἐν βίῃ ψυχῇ ὡ-
ξύνεται ὁξυδράχμῳ καὶ θόνη.

2) "Les hommes ont formé le
fantôme de la fortune pour
couvrir leur propre imprudence."

1) "Clarement la fortune lutte
contre l'intelligence; le plus
souvent dans la vie un
esprit pénétrant réussit à
voir juste." [Cf. Juvénal X fin.]

"Nlos te, nos facimus, fortuna, deam
coelo quæ locamus."

Démocrite disait spirituellement que
si le corps intentait à l'âme
un procès pour mauvais
traitements, l'âme ne serait
pas acquittée.

Fr. 23 (Plutarque, De saniti-
tudine, p. 135) : Εἰ τὸ σῶμα δικά-
σαιο τῇ ψυχῇ κακώσεως, οὐκ
ἀν' αὐτῇ ἀποφυγείν. [Allusion
à la plainte judiciaire κακώσεως.]

Chez Démocrite point de jargon d'école, aussi peu qu chez Platon. Si c'est certains termes dont il s'est servi est besoin pour nous d'explication, c'est qu'ils appartenant au dialecte ionien. Nous avons déjà rencontré $\epsilon\upsilon\sigma\mu\acute{o}\varsigma = \sigma\chi\eta\mu\alpha$, $\tau\rho\acute{o}\mu\eta = \theta\acute{\iota}\omicron\varsigma$, $\delta\alpha\tau\eta\gamma = \tau\acute{\alpha}\tau\epsilon\varsigma$. Les expressions étaient donc pour eux les composés de Démocrite. Hérodotus se sert du mot $\epsilon\upsilon\sigma\mu\acute{o}\varsigma$ dans le même sens. $\epsilon\upsilon\sigma\mu\acute{o}\varsigma$ se retrouve, non seulement dans Hérodotus, mais aussi dans Xénophote. $\Sigma\alpha\chi\mu\alpha$ (cibace, sonome) pour "corps", métaphore qui a une saveur spiritualiste, a été employé dans le même sens par l'historien Ctésias.

En fait de termes techniques, forgés par l'écrivain, on ne peut citer que $\delta\acute{\epsilon}\iota\alpha$, "l'être", opposé à $\sigma\upsilon\delta\acute{\epsilon}\iota\alpha$, "le non-être, le vide". Cela est étrange à ne pas y croire, le mot plus étrange que $\delta\acute{\epsilon}\iota\alpha$ "étant" opposé à $\tau\acute{o}\nu\tau\epsilon$. Le composé $\sigma\upsilon\delta\acute{\epsilon}\iota\alpha$ était transparent : on disait $\sigma\upsilon\delta\acute{\epsilon}\iota\alpha$, $\sigma\upsilon\delta\epsilon\mu\acute{\epsilon}\iota\alpha$, on disait même $\sigma\upsilon\delta\acute{\epsilon}\iota\alpha$ $\epsilon\upsilon$. Je suis incrédule à l'endroit de ce mot bizarre, qui se retrouve, je crois, que dans Pl. 8 (Platon, Adv. Colot. 4) : $\delta\acute{\epsilon}\iota\alpha$, $\mu\epsilon\tau\alpha\phi.$ I, 4, où il rappelle le même passage de Démocrite, dit $\tau\acute{o}$ $\epsilon\upsilon$, $\mu\epsilon\tau\ \tau\acute{o}$ $\delta\acute{\epsilon}\iota\alpha$. ')

1) Dans Alice (p. 72 B') : $\kappa\alpha\iota\ \sigma\upsilon\delta\acute{\epsilon}\iota\alpha\ \epsilon\iota\alpha\ \delta\acute{\epsilon}\iota\alpha\ \gamma\acute{\epsilon}\rho\omicron\upsilon\tau\omicron$, $\delta\acute{\epsilon}\iota\alpha$ est négatif, comme dans le grec moderne. Mais l'Ép. n. a-t-il été trompé par une fautive $\delta\epsilon\iota\alpha$: font-il lui $\sigma\upsilon\delta\acute{\epsilon}\iota\alpha$ $\sigma\upsilon\delta\epsilon\mu\acute{\epsilon}\iota\alpha$?



Il faut revenir en arrière, et suivre une ligne
parallèle.

La plupart des philosophes dont nous venons de parler s'étaient occupés de physique et de physiologie, il y en a eu qui firent des études anatomiques et même pathologiques. Aristote a conservé une description très détaillée faite par Diogène d'Apollonie (Crotone) des vaisseaux sanguins et de leur répartition dans le corps humain. Plusieurs traités attribués à Démocrite touchent à la médecine. Nous pouvons donc rattacher à ces philosophes le médecin Hippocrate, qui était lui-même aussi un grand esprit et un remarquable écrivain. Démocrate et Hippocrate ont été rapprochés, non seulement par la tradition légendaire, mais aussi par les chronographes. On les fait mourir l'un et l'autre dans un âge très avancé.

Fr. 8, De Aristote, Hist.
An. III, 2, 4.



et dans la même année. On fixe la
naissance du médecin, comme du
philosophe, en 460. Sans attacher
trop de valeur à ces synchronismes,
on ne saurait douter qu'ils ne
fussent contemporains. On raconte
qu'Hippocrate, appelé par les gens
d'Abdère pour guérir la prétendue
folie de Démocrite, reconnut la haute
intelligence de ce dernier. C'est là
une des nombreuses légendes dont
qui couraient au sujet du père de
la médecine. C'est ainsi qu'Hippocrate
aurait guéri Les épileptiques des anciens médecins
de Cos, qu'il aurait guéri la
fameuse peste et qu'il l'aurait effi-
cacement combattue en allumant
des feux à Athènes; qu'il aurait
reconnu que la maladie de Perdicas
de Macédoine, était l'amour de ce prince.

[Hippocrate guérit, non de
l'air naturel, ou plutôt
qu'il l'a guéri par la

[Thucydide n'en dit rien.

prouver la maîtresse de son piere, (anecdote
qu'on ^{aussi} raconte, d'autres médecins et d'autres
personnes; enfin les présents d'Artaxerce
refusés par le médecin grec sont
devenus proverbiaux. Ce dernier
serait prouvé bien être, historique,
mais il ^{est pas mieux attesté que} ~~provenant~~, comme les autres,
~~de sources très suspectes~~. Les Lettres
d'Hippocrate, ses Discours, les Discours
des Athéniens qui le concernent,
loin de venir à l'appui de ces fictions,
sont de faux documents qui en
proviennent. Le grand critique
anglais Bentley l'a prouvé, il y aura
bientôt deux siècles dans sa Disserta-
tion sur les Lettres de Phalaris, 1697.
Pursuivons de ces anecdotes déjà embellies.
sent, disons mieux, dépraver, la
notice biographique, rédigée d'après
Goranos le jeune, médecin que l'on

натя Туганов



Protag. 311 B.
Phédrus 270 C.

place au siècle des Antonins.

Heureusement Platon a prouvé à deux reprises du grand médecin qu'il a pu voir dans sa jeunesse. Il atteste qu'Hippi. était un médecin célèbre, issu de la famille des Asclépiades de Cos, contemporain de Socrate; qu'il formait des disciples qui le payaient; enfin qu'il était un penseur, un écrivain, qui ne séparait pas l'étude du corps humain de celle de la nature tout entière. ¹⁾

¹⁾ Kristophane, Thesm. 213 fait allusion à un autre, Hippiocrate, quoi qu'en disent Griller et Lissie.

Reprenons les données fournies par Platon. Hippocrate était né dans l'île d'Ionie de Cos, et cependant il s'est servi dans ses écrits du dialecte ionien qui était alors la langue littéraire de tous les prosateurs. Sa famille prétendait descendre du dieu de la médecine. Il y avait des médecins Asclépiades à Corinthe, comme à Cos, et ailleurs encore. Héliodore, Cnephon, contemporain d'Hippocrate, avait assez de réputation pour ^{que} le poète comique Platon parlât de lui. Du reste on voit déjà dans l'Iliade, Homère, des médecins Asclépiades. Cette filiation marque bien l'origine sacerdotale de la médecine dans la vieille Grèce.¹⁾

Anciennement médecine et divination se tenaient et se confondaient. Mèdein et devin sont rapprochés dans les vers de Pindare et d'Eschyle²⁾; ce dernier

¹⁾ grand écrivain.

²⁾ Prométhée, 1677

1) Il ne faut ^{néanmoins} pas confondre le Asclépiade, le vrai *trōtōn*, comme on appelle le grand insensé d'Épicharme, avec le *trōtōn*, *trōtōn* etc. Cf. Zacher, *Hommes*, 26 (1886), 170.



Platon VIII, p. 374

Kwaxā πρὸς νόσους

Dans les
πρὸς νόσους

se sert même du composé significatif
ἰατρικὰς. Les malades guéris dans le
temple d'Esculapie avaient coutume
d'y suspendre des tableaux, ou ils
indiquaient entre autres ^{chose} le traitement
employé. On recueillait ces notices,
et c'est là sans doute l'origine des
Prénotions Boagres, écrites de la collection
hippocratique, ainsi que des Kvīdai
grecs d'Euryphon, qui sont cités.
Lidde, qui a étudié les origines de
la médecine grecque dans l'introduction
de son édition d'Hipp. place, à côté des
sanctuaires, les gymnastiques. Les pédotribes
qui y présidaient firent sur
l'hygiène et sur les influences salu-
taires des influences exercées du corps
des observations dont profiteront les
médecins. Ce que nous appelons
gymnastique pathologique existait
dès le temps de Platon. Enfin

¹ Voy. au com. de Thèdre, ce qui est dit d'Herodote de Sélymbre.

Les philosophes enfin introduisirent des idées générales dans l'étude du corps humain, et, comme notre corps est composé des mêmes éléments que le reste de la nature, ils attirèrent l'attention des médecins sur les influences du ^{monde} corps extérieur. &

C'est ainsi que la science médicale, sortie des sanctuaires, s'émancipa peu à peu et se sécularisa. Du temps d'Hippocrate ce progrès la médecine s'est déjà tout à fait dégagée de ses origines religieuses. Ordonne à ce sujet quelques lignes du traité des Airs (Ch. 22, p. 62. H^u)

« Et moi aussi, dit-il, je crois que ces maux sont divins, ainsi que tous les autres maux; ^{aucune} ~~les~~ maladies n'est plus divine que l'autre, aucune n'est plus humaine, mais toutes sont semblables, et toutes sont divines; mais chacune a sa cause naturelle, aucune ne se produit sans cette cause »

Ἐγὼ δὲ καὶ αὐτῷ
δοξῶ τὸν αἰτῆρα
θεῖον εἶναι καὶ τὰ ἄλλα
πάντα, καὶ οὐδὲν ἑ-
τέρον ἑτέρον θεο-
τέρον οὐδὲ ἀνθρώ-
πιनότερον, ἅλλα
πάντα ὁμοῖα καὶ
πάντα θεῖα, ἑκάστων

δὲ ἔχει φῶς τὸν τοιοῦτον, καὶ οὐδὲν ἄλλο φῶς οὐκ ἔστιν.
Quel bon sens! quelle hauteur d'esprit! Tout en écartant le surnaturel,
H. connaît une action divine dans le cours de la nature. 1)



1) Reproduit dans [H. p.] Περὶ ἐπιγῆς νόσου (Épilepsie). L'épître de l'école.

Hipp. ne demeurait pas à Cos, ^{resta}
 nous le voyons résider tour à tour
 dans plusieurs villes de la Grèce,
 notamment à Athènes et dans la
 Thessalie. Il se déplaçait par curiosité
 scientifique, et aussi pour gagner sa
 vie. Les médecins grecs sont alors
 nomades, comme les sophistes. Le
Traité des Airs est en grande partie
 le fruit des observations recueillies
 par l'auteur ~~en~~ ^{au} différents de ses
 voyages, et ce traité débute par des
 conseils qu'Hipp. adresse aux médecins
 qui arrivent dans une ville et qui
 n'en connaissent pas encore le climat,
 ni les habitudes des citoyens. Hérodote
 a très agréablement raconté les aventures
 d'un de ces médecins ambulants et
 publics, Démocède de Croton, et prouvé suc-
 cessivement par les villes d'Égine,

d'Athènes, par Polycrate de Samos, allant
toujours au plus offrant, et devenu
enfin médecin du premier Darius
et de la famille royale de Perse. (Un médecin public², n. de la
ville, mentionné dans Ach. 1222, 1032?)

Autre ressemblance avec les
sophistes, le médecin du ^{VI^e} siècle,
Platon l'atteste, s'entoure de ^{disciples} ~~élèves~~
qu'il instruit et dont il reçoit un
salaire. [Nous possédons encore
sous le nom d'Hippocrate un
grand nombre d'écrits, dont une
bibliothèque médicale. Les livres, reli-
gieusement conservés, ont prouvé
dès l'antiquité de nombreux com-
mentateurs. Quant à Erotien, sous
Héron, il ne reste de lui qu'un
recueil de gloses; mais plusieurs
traités de Galien (sous Marc-Aurèle)
sont consacrés à l'explication des
livres d'Hippocrate. Parmi les éditions

Il nous restait de ce que
Platon dit d'Hippocrate.
Un mot d'abord sur la collection
Hippocratique.

Ἐρωτιανός

Γαλιένος



modernes il faut distinguer celle de
 Litteré, texte et traduction française,
 Paris, 1859-1861, 10 volumes. Litteré,
 médecin et philologue, réunissait tout à lui: il faut à un certain D'Hippocrate,
 Le premier, a reconnu l'importance
 du manuscrit 2253 de notre
 Bibliothèque Nationale, manuscrit au moyen
 duquel il a rempli des lacunes et
 corrigé le texte de la vulgate. Il aurait
 même, pu suivre cet excellent manus-
 crit avec plus de fermeté.

L'édition de Vénérins, Utrecht, 1859-63,
 3 volumes in 4°, avec Appendice, n'a
 pas rendu inutile celle de Litteré, qui
 reste toujours l'édition capitale.

1) Le ms. confirme le π. ἀρχαῖος ἀρχαῖος, le π. Σαύτης,
 et d'autres écrits moins importants.

310
Les œuvres d'Hippocrate sont un exemple
intéressant de ce qui est arrivé souvent
aux écrits des auteurs les plus illustres,
leur nom s'étend à des ouvrages qui
ne sont pas d'eux, mais qui sont nés
sous leur influence, qui appartiennent
à des disciples, à des imitateurs. etc.

On trouve dans le Corpus hippocratique,
un petit ou deux ouvrages antérieurs
à Hippocrate, on y trouve des écrits de son
gendre Polybe, d'autres qui viennent
de l'école de Cos, de contemporains ou de
disciples du maître. Il y en a qui sont
beaucoup plus récents et qui ont déjà
été reconnus comme tels par les
critiques de l'antiquité; il y en a qui
ne constituent qu'une suite d'extraits
ou de notes. Littré, dans son Introduction,
établit onze classes diverses: la 1^{ère}
composée d'ouvrages du maître lui-même;
la dernière, d'écrits tout-à-fait apocryphes,
forgés par des faussaires. Le reste

199 fois même
à des contradictions



Les écrits des classes intermédiaires, provenant de divers auteurs, voyagent sous le même pavillon, et ont été conservés grâce au grand nom qui les protège. Et le recueil des œuvres de Dénis nous l'avons vu, s'est formé de la même manière, et quelque chose de semblable est arrivé, quoiqu'en de moindres proportions, pour Aristote et même pour Platon. S'il faut ajouter des analogies plus éloignées, on trouverait même rapprocher les nombreux poèmes qui courent sous le nom d'Homère ou d'Hésiode.

Parmi les ouvrages que Litteré et la plupart des critiques jugent authentiques, il y en a deux, d'un intérêt plus général et qu'on peut lire et goûter sans être médecin. C'est le Traité de l'Ancienne médecine¹⁾ et le Traité des Airs. Le premier ou les traités se rattache aux sujets philosophiques dont nous avons parlé; l'autre appartient de même aux historiens et géographes dont nous avons aussi parlé.

1) Beaucoup d'antiques estiment que ce traité est d'une main moins ancienne. Ils ont, ce semble, raison.

Dans le premier de ces traités, la
 médecine traditionnelle, fondée sur
 l'observation, est défendue contre des
 théories médicales qui se produisaient
 au vième siècle, et qui fondaient ~~sur~~^{avanturées}
 daient fonder sur des hypothèses (et
 exclusives, une science qui est toute
 d'expérience, et qui, suivant ^{l'usage} ~~l'usage~~, doit
 être une empirie raisonnée. Les
 philosophes s'efforçaient d'expliquer
 la formation du monde, les phénomènes
 célestes, les révolutions de ^{la terre} globe, et la
 naissance des êtres qui la peuplent.
 Là ils rencontraient l'homme, et ils
 tiraient de leurs systèmes, ingénieux
 mais hasardés, des principes de phy-
 siologie, et de pathologie. C'est contre
 l'envahissement de ces théories creuses
 que proteste le vieux médecin. L'incertitude
 de leurs principes abstraits devient évidente dès qu'on essaye
 de les mettre en pratique.

32
 Trans. Hippocrate
 Hippocrate

Τῆς ἀρχαίας ἰα-
 τρικῆς



L'écrit de H.
 qu'on a vu en action
 est dirigé contre les
 esprits qui débattaient
 devant un public nombreux
 et ignorant (docteurs) les
 doctrines médicales sans être mé-
 decins, et qui raisonnaient d'homme à
 homme sans principes, sans le feu, l'eau, ou la
 la langue la plus délicate (l'écrit de H.)

Le premier de ces traités de H. est le plus puissant de l'éléments, il est répandu partout, il enveloppe la terre, il pénètre
 dans l'eau, il nourrit le feu des corps célestes. L'air est aussi la plus nécessaire et la plus
 constante des nourritures pour les êtres vivants. Il est le principe de vie : il est aussi
 le principe de toute la nature. Telle est la thèse dont la démonstration remplit ce discours.

1) Citons un morceau du chapitre 20:

"Il est des médecins et des esprits splendides / qui disent qu'il n'est pas possible de savoir la médecine à qui ne sait ce qu'est l'homme. . . ."

Ce discours vise la philosophie, les systèmes d'Empédocle et des autres, qui ont écrit sur la nature en général et qui vous disent ce que c'est que l'homme, quelle est sa première origine, et de quelle éléments il se forma d'abord. Tous ces systèmes sur la nature, débités oralement ou mis par écrit, soit par des philosophes soit par des médecins, appartiennent, suivant moi, moins à la médecine qu'à l'art d'écrire. [Ce qui veut dire que ce sont des exercices de style]. Je crois que des notions précises sur la nature ne peuvent venir que de la

ἡσσαν νομίζω τῇ ὑγιεινῇ
τῇ προύχοντι φασὶν ὅτι
ἔσται

médecine. Cela sera clair quand on
aura vraiment embrassé tout le
domaine de la médecine; mais
presqu'il s'en fait de beaucoup
que cette science soit faite. Je veux
dire la science de ce que c'est que
l'homme, et comment il naît, et
le reste avec des détails précis.

Et moi aussi je dis que le mé-
decin doit s'efforcer de connaître
la nature, car il ne fera rien
de bon s'il ne sait ce qu'est l'homme
par rapport à la nourriture, à
la boisson, à toutes les fonctions,
et comment chaque chose agit
sur chacun.

Ce remarquable morceau s'accorde, L'écrit on a fait la remarque,
avec l'idée que Platon nous donne des
vues élevées d'Hipp. Dans le Phédon
Socrate demande s'il est possible

326
ὅτι ἀνὴρ τις τῶν
ἐμπειρῶν ὁρᾷ τὰς
ἐνστάσεις.

/(ἰσορροπία)

ὅτι τὰ ἴδια ἀνθρώπων
τὸν τὰ ἐσθίουμένων καὶ
πινόμενων καὶ πρὸς τὰ ἄλλα
ἐπιτηδεύματα, καὶ ὅτι το
ἅνθρωπος ἐκείνου ἐκείνου ἐκείνου
ἀγνοεῖται.

Qu'il soit d'Hippocrate ou d'un de ses disciples,



Si on ne comprend pas
la nature du monde
(ἀνὰ τῆς τοῦ κόσμου
φύσεως)

de comprendre la nature ^{de l'âme} ~~de l'âme~~
monde en général, et Théodore lui
répond: "Il faut s'en rapporter à
Hipp., l'Asclépiade, on ne saurait même
connaître la nature du corps sans
cette méthode". Platon expose ensuite
que pour saisir la nature d'un
objet il faut savoir quelle action il
exerce par l'effet de sa nature, sur les
autres objets, et quelle action il en
reçoit. On voit donc jusqu'à quelle
hauteur s'élevait la pensée d'Hipp.
Pour lui, comme pour Platon, l'homme
placé dans le monde, plongé dans un
milieu auquel le rattachent des liens
innombrables, indissolubles, d'où
il est sorti, d'où il tire sans cesse
sa substance, sa vie, où il retournera,
l'homme ne saurait être étudié en le
séparant de l'ensemble de la nature.
Ce programme, qui n'était encore qu'un
déclatation au temps d'Hipp., est
aujourd'hui rempli dans nos
écoles de médecine. Soient les registres,
auxiliaires de la médecine.

Le Graité des Dirs, des Cana et des
Liens rapproche Hippocrate des his-
torien et des géographes, auxquels
nous allons passer. Le titre proposé
par Gouffier, "des Habitations, des
Cana, des Conisons et des Liens", convien-
drait mieux, au sujet et à la division
de l'ouvrage. Un effet, après avoir dit
dans l'introduction que le médecin qui
arrive dans une ville doit étudier
les liens, leur exposition, ~~la~~ ^{ce que son climat offre de} particulier dans
^(chaque) ~~une~~ ^{des} saisons, les habitudes des
indigènes, l'auteur, dans l'Introduction,
l'auteur examine quelle influence peuvent
exercer sur la santé, la beauté, l'intelli-
gence des hommes, ^(les conditions naturelles d'un) le site d'une ville,
son exposition au vent d'est ou
d'ouest, au soleil levant au ou au
soleil couchant. Il examine ensuite
les propriétés des cana, ce qui l'amène
^(incidence) à faire une théorie de la pluie. (Ch. 7-9)

Deuxième partie

Hippocrate 334

Περὶ αἰέων, ὑδάτων
καὶ τῶν

(περὶ οὐρανίου καὶ ὑδά-
των καὶ τῶν αἰέων καὶ
καὶ τῶν)

Chap. 1-2.

Ch. 3-6

(Ch. 7-9)

Sauv. Etie, vol. II.

Ed. Coray. texte, trad., comm., 2 vol. Paris, 1200

Ed critique de Dötzen, Hamburg 1833



Un troisième, bien il signale les maladies qui prédominent suivant les saisons et les changements plus ou moins brusques de température.

[La dernière partie de l'ouvrage est la plus généralement intéressante, Hér. y compare les pays de l'Europe et de l'Asie, et il rattache les différences physiques et morales qui en distinguent les habitants aux caractères du sol et du climat. Les données lui ont été fournies par ses propres pérégrinations, peut-être, aussi par les livres d'Hécatée et d'autres voyageurs. Malheureusement il y a une lacune vers la fin du chap. 12, où il a dû parler des pays torrides, de l'Égypte et de la Libye, comprises dans l'Asie (par lui), suivant une division du monde répandue de son temps.]

Voici l'énoncé de son principe
général: "La plupart du temps vous
trouverez que la nature du pays dé-
termine et la constitution des hommes
et leurs mœurs. Il y en a un cer-
tain nombre de caractères de pays et de
caractères d'hommes qui y répondent."

Un terrain homogène, peu accidenté, amène
une grande égalité de température et
produit une race d'hommes très
semblables les uns aux autres, peu
propres aux fatigues, aux exercices
du corps, comme à ceux de l'esprit.
Au contraire, de grandes inégalités et
des revirements brusques dans la tem-
pérature des saisons, siennent à
un sol très divers, très accidenté, et
produisent une race d'hommes, divers
de taille et de constitution, vifs, intel-
ligents, laborieux, guerriers. De là, en
Europe plus de diversité qu'en Asie,

33c
ch. 24 (p. 90 L.) Euphorie
ἵαγ' ἔτι τὸ ἀληθὲς τῆς
Χιόης τῆς φύσεως ἀποδίδου-
σιν ὅτι καὶ τὰ ἴδια
τῶν ἀνθρώπων καὶ
τῶν ζώων.

(songez à l'Asie et à l'Afrique
de l'Asie)



Ch. 16.

plus de courage, plus d'intelligence.
Cependant Hippias ne méconnaît pas
que la nature du sol ne fait pas
tout, que les institutions politiques,
libres en Europe, despotiques en Asie,
exercent aussi leur influence. Mais le
médecin se borne à indiquer ces der-

nières considérations, sans les développer.

[Ces pages ne préparent-elles pas à tel
chapitre de Montaigne? Mais, sans

descendre jusqu'aux temps modernes,
Aristote, fils de médecin et initié aux
études physiologiques des médecins grecs,
a repris les considérations du vieux
persan. Voy. Polit., VII, (11.7) p. 1327. B,
dont voici le résumé: Les habitants des
pays froids de l'Europe, pleins de courage,
mais moins capables de réflexion
(διδόια) et d'art, ne sont pas polis et n'ont
pu fonder des empires. Ceux de l'Asie,

Ces vues se transmettent dans
l'école d'Hippocrate (v. les
premiers chap. du l. II sur le
Draïngs); et, plus tard,

Les mêmes considérations dans les premiers chap. du livre II du Régime
(sur le Draïngs).

par les raisons contraires, sont esclaves
de leurs despotés. Les Hellènes tiennent,
géographiquement et moralement,
un juste milieu: à la fois courageux
et intelligents, ils sont libres, bien gou-
vernés, et ils seraient capables de do-
miner sur tous les autres peuples
s'ils se trouvaient réunis en un
seul Etat. On entend parler le précepteur
d'Alexandre.

Hippocrate compte, avec Hérodote
et Démocrite, parmi les trois grands
prosauteurs ioniens du VI^e siècle.
Le dialecte de ces écrivains a natu-
rellement quelque chose de chaud, de
coloré, de poétique, de méridional,
comme la langue de notre Montaigne.

On lit dans le Traité des Vies, chap. 42:

"Ce qui contribue, plus que toute
autre chose, à la croissance et à la
culture, c'est lorsqu'aucune influence
ne prévaut violemment, mais que
l'égalité de toutes domine..."

(L'écrivain)

τὴν δὲ αὐτῇ, οὐ καὶ
ὑπερόψια ἀπὲρ
ἀδελφότητος ἀπὸ τῶν,
ἐκείνων μὲν ἢ ἐκείνων
βραχὺς, ἀλλὰ πάντων
ἰσότητι διακρίνεται



1) Cf. Platon, Pol., 273 C: Ἀναρχία τὸ μὴ πᾶσι ἀναρχοῦν
τὰ ὅλα.

348
Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans le style d'Hipp. c'est la propriété des termes, le choix des mots les plus précis, pour décrire et caractériser une maladie dans tous ses symptômes, sans que cette exactitude dégénère en langage professionnel, en jargon d'école. Nos médecins font usage d'une foule de termes savants, empruntés à des langues mortes ou forgés par eux.

Leur langage est hérissé d'expressions que le peuple et que les hommes même qui n'ont pas reçu ^{qu'une} ~~une~~ éducation ^{générale} ~~générale~~ ne sauraient comprendre.

Dans Hipp. la science est plus abordable, elle parle encore la langue de tout le monde. La popularité, le pittoresque même, n'y nuisent pas à la précision. Cette popularité était ~~voulu~~ voulue. On lit dans le Traité de l'Œne Méd. ch. 2 :

Μάδιον δὲ μοι δοκεῖ ἀπὲρ πάντων δὴν λόγοντα τῆς
τίχνης γνωστὸν εἶναι τοῖσι δημότοις.

"La médecine, plus que tout autre art, a besoin de s'exprimer d'une façon intelligible pour le peuple."

Il faut lire le tableau que fait Hippocrate de l'aspect d'un malade désespéré, et cet autre tableau, plus connu sous le nom de Facies Hippocratica, morceaux que Lucrece, a mis en vers latins.

(Voir feuille ci-jointe).

Ajoutons la merveilleuse concision des aphorismes. Il suffit de citer le premier, qui peint, en quelques mots, la difficulté de l'art médical :

"La vie est courte, la science est longue, le moment est pressant, l'essai est dangereux, la résolution difficile. Et il ne suffit pas que le médecin fasse lui-même ce ^{conviens} qu'il faut, il doit encore disposer convenablement et le malade, et les personnes et les choses qui l'entourent."

ὁ βίος βραχύς, ἡ δὲ τέχνη μακρή, ὁ δὲ καιρὸς ὀξύς,

ἡ δὲ πύρα σφοδρὴ, ἡ δὲ ἔρσις χαλεπή.

Δεῖ δὲ ὁ μόνον ἑαυτὸν πρὸς χεῖρ τὰ δίδοντα ποιῶντα, ἰδιὰ αὐτὸ νοσίουσα καὶ τοὺς παρόντας καὶ τὰ ὀξυβή.



L'Hélie trouve que le style d'Hipp. se rapproche de celui de Thucydide. Je ne puis donner d'autre ressemblance que la concision ; mais dans Thucydide tout est travaillé, soigné, tout sont les principes de l'école et l'effort de l'écrivain ; Hippocrate est coisant, il écrit naturellement, sans recherche, sans prétention.

Il y a cependant parmi les écrits d'Hippocrate certains traités qui portent le nom d'Hippocrate certains traités qui dénotent l'influence du style mis à la mode par les premiers rhéteurs

/, comme les
pages de
Thucydide,

Hippocrate.

Περὶ διαγνώσεως, ch. 11, II, p. 312 Littré.

Ἀρσενία τὰ ἐνερπαιώμενα αὐτῶν,
δι' αὐτὸν οὐκ ἐκδοσται ἢ νόσος, περιδύναται
τὴ καὶ παρὰ γίγνεται, καὶ παραρροήουσι,
καὶ μαρμαρυγὰς θύων τὰ ὄμματα,
καὶ αἱ ἀποαὶ ἔχουσιν μύστα,
καὶ τὰ ἀσπύγρια χαλκφυγμένα,
καὶ ὄντα ἀπύκτα, καὶ ἀπύκτα
λατὰ καὶ ἀδύα καὶ χερσὶν
ἀσπύγρια χρώματι σπύρα, καὶ ἰσχυρὰ
περὶ τὸν τράχηλον, καὶ διακαρμύατα,
καὶ τὸν πρὸς προσώτῳ ἐν τῇ ἀνῶ
φασὶν πονὸν ἢ μέγα δίνῃ,
σπύρας δυνάμειος μετρίχουσαι,
λατὰ ψυχρὰ ἀπὸ σπύρας πονῶν,
καὶ τὸν φασὶν ἀπορροήουσι ἀπὸ τοῦ σπύρας,
καὶ χερσὶ φορμάδες, ἐνίοτε δὲ
καὶ χερσὶ τὸ κατὰ σπύρας.

En même temps du casournie, le accablent,
qui causent la coctia de la maladie,
ils deviennent chagrin et irritables,
ils délirant, et leurs yeux pleurent d'écarter,
leurs oreilles se complaisent de bruit,
leurs entendants se refroidissent,
l'écume est sans coctia, les oreilles sont
tenus, sales, légèrment colorés d'une
teinte rose; des sueurs sur le cou,
des inquiétudes, la respiration, embarrassée
dans l'écoulement de l'air, trop fréquente
ou trop forte,
Le frissonnement du sommeil a prod. d'écoulement,
de nouveaux symptômes de dyspnoée,
En consultant le repos de la poitrine,
les mains tremblantes, parfois
la lèvre inférieure agitée de mouvements.

Curtius VI, 1180 299: Multaque praeterea mortis tuum signa dabantur			1180
solaeque per faucis	perturbata animi mens in maerore metumque,		81
racesque viri edita tussis.	triste supercilium, furiosus volutus et acer,		82
Ja mentibus oculo acro	colliscentes porro plenasque sonantes aures,		83
trahere et tremere artus,	creper spiritus aut ingens haroque coctus,		84
	quodais que videtur per collum spumantem,		85
	tenuia spuma minuta, croci contacta colore		86

Proteste (Προφωσείον), ch. 2, II, p. 114 Lettre.

Facies hippocratica

Πῶς ὄψιν, ὀφθαλμοὺς καὶ τοὺς
πόρους ἐμπνευσμένους,
ὡς τὰ νεκρὰ καὶ ἐνοχλοτάτα
καὶ οἱ πόροι τῶν ὠντων ἀποστραμμένοι,
καὶ τὸ δέρμα τὸ ἀπὸ τῶ ^{μὲν} ~~πρὸς~~ ^{τῶν} ~~πρὸς~~ ^{τῶν} ~~πρὸς~~
σκληρὸν καὶ κατεσπινόμενον καὶ χαλαρὸν τὸν
καὶ τὸ χεῖμα τῶν ἐμπνευσμένων πρὸς τὸν
χλαρόν καὶ καὶ μέλαν τὸν καὶ ἀσπρὸν ὃν ποδὶ πόδες.

Le nez effilé, les yeux enfoncés,
les tempes affaissées,
les mailles froides et contractées,
tous les lobes du milieu d'écarts,
la peau du front sèche dure
et tendue et sèche.
La couleur du visage tout noir
verte ou bien noire et livide de plombée.

Lucia VI, 1190

Ann ad supponim denique tempus
tenue, carati. Oculi, circa tempora, frigida pelle

compressae naves, nasi primum acuminata
duraque, ichthorescenti vultui, facies
tanta tumebat.

Verum nunc igitur post artus morte prostrant.

Lucia VI, 1190 et morceaux dans la description de la peste d'Athènes empruntée à Thucydide
De quel droit? avec quelle conscience? Je ne sais.

Est-ce Hippocrate? ou n'est-ce pas? Le nez en effet de couleur livide,
lèvres de différent autour, une anthologie?



[Hippocr.] περί τῆς ἐπιπλευρίας. Libri VI, p. 350 277.
Epilepsia.

Galen l'ôte à Hippocrate, dont le libérateur n'a aucune
de valeur.

Διότι: περί μὲν τῆς ἐπιπλευρίας διαπορεύε-
ται ἔχει οὐδὲν τι μὴ δοκίμῃ θεωρίῃ εἶναι
νόσον οὐδ' ἐπιπλευρίαν, ἀλλὰ φύσιν μὲν ἔχει (ἢ ἔχειν καί)
ἢ καὶ τὰ λοιπὰ νοσήματα, ὅθεν γίνεται.
φύσιν δὲ αὐτῇ καὶ πρόφασιν οὗ ἀνθρώπου
(ἴσως ὅθεν γίνεται φύσιν τε καί) αὐτῇ καὶ πρόφασιν.
Οὗ δ' (καί) ἀνθρώπου ἰσχυρίσας θεῶν τι ἀρχή
εἶναι ἐπὶ ἀντιπλευρίᾳ καὶ θαυμασὸν ἔχον, ὅτι οὐδὲν
τοιαύτην ἐπιπλευρίαν νοσήματα καὶ κατὰ μὲν τῆς ἀπορίᾳ
αὐτοῦ τοῦ μὴ γινώσκον τοῦ θεῶν αὐτῇ διασώζειν,
κατὰ δὲ τῆς ἐπιπλευρίας τοῦ φύσιν τῆς ἰσχυρίας ὡς ἴσως,
ἀποδίδεται, ὅτι κατὰ φύσιν καὶ ἰσχυρίσας.

G. cependant la
reprise, à la fin de la
phrase, de ce terme au
debut de ch. 2, où
le texte semble il
est vrai, aussi à
décliner.

Αντίθετοι ὁμοίως (καὶ ἄλλοι συχνότες, cependant) p. 358:

καὶ οὕτως ἐκείνη οὐ μὴ ἀπορίᾳ τοὺς λόγους δοκίμους
πορεύεται, ὡς οἰόμεθα, ἀλλὰ πρὸς ἀπορίᾳ πολλῶν
καὶ οὗ θεῶν οὐκ ἔστι, τοῦ δὲ ἐκείνῃ αὐτῶν καὶ τοῦ
θεῶν (ἢ οὐκ ὅσον). Cependant les mots de porteur et de
αὐτῶν ἀπορίᾳ καὶ ἀπορίᾳ ἴσως.

[Texte non d'après
Libri, mais d'après
les MSS B C]

Tout cela dép. est intéressant pour l'histoire de la déposition.
L'auteur combat les pratiques des docteurs (il le dit d'après lui)



ήγορε

au nom de la raison et aussi d'une justice
éclairée. Leur exaltation est infinie dit-il.
Οὐ μόνον ἄλλ' οὐδὲ τοῦ θεοῦ ὑπερώϊον ὅρα
μαίνεσθαι, τὸ ἐκτελεστέον ὑπὸ τοῦ
ἀγροτάτου.

[Ch. 18. v. 18. v. 18.]

Αὐτὴν, α. 18 (p. 394) Αὐτὴν, δὲ ἡ νόσος ἡ ἐκ
κακοφύτου καὶ τῶν αὐτῶν προφασίων γινώσκων
ἀπὸ τῆς καὶ αἰδομένης, ἀπὸ τῶν προσκόντων καὶ
ἀπὸ τῶν, καὶ ψυχῶν, καὶ ἡλίου, καὶ ἀνθρώπων
μεταλλομένων τε καὶ μετὰ τὴν ἀνθρώπων.
Τὰτα (v. τὰτα, i.e. τὰτα) δ' ὅτι θεῶν, ὡς καὶ
διαφέροντα τὸ νόσος θεοῦ καὶ τῶν ἀνθρώπων
νοσημάτων νομίζων, ἀλλὰ πάντα θεῶν καὶ
ἀνθρώπων πάντα. φῶς δὲ ἔχει ἑκάστου καὶ
τοῦ καὶ ἐκ τῶν, καὶ οὐδὲ ἀπὸ τῶν οὐδὲ
ἀπὸ τῶν.

ep. la trakt. des
ains.

341A
N^o 2
Février

Journal des Savants

Paris, le 28 octobre 1889.

Monsieur Weil

est prié de se trouver à la Conférence qui se tiendra
Jeudi prochain 31 octobre, ⁺ au Ministère
de l'Instruction publique, et qui s'ouvre à midi
précis.

⁺ au Secrétariat de l'Institut,



(Hippodamia) the daughter of Chiron, in Hesi. Eurystheus.

VI, 1. 23899.

Le corps. Les songes donnent des indications précieuses à qui saura en profiter sagement. A l'état d'éveil, ~~l'âme~~ quand le corps vit, l'âme est à son service, ne s'absentant pas, se partage entre le visible, l'invisible etc. Quand le corps repose, l'âme éveillée attend, voit, s'acquiesce du monde d'êtres et de choses.
 Divine τοῦ ἐν ἑσέτι διοικῶν καὶ τὰ τοῦ οὐρανοῦ ἡγεῖται
 αἰθέρας αὐτῇ καταπρόσκει.

Le sommeil se voit surtout diffinir par le tripe qu'on se ch. 14 (p. 1104.)
Le sommeil refroidit le sang, lequel devient plus lentement, les corps
s'affaiblissent et s'alourdissent, les yeux se ferment, etc. et qu'on s'endort
adormant, etc. et si l'on s'endort s'endort, à la
s'endort s'endort. En général se voit s'endort s'endort
s'endort s'endort s'endort. A plus haut s'endort : 'Hr p'ér s'endort
s'endort s'endort s'endort, s'endort s'endort s'endort
s'endort s'endort. Cela s'endort dans l'épilepsie.

Revenons au πρῶτον. L'auteur ne s'occupe pas de choses
divines (θεία), qui mélangent du malin et du bien aux villes ou particularités.
c'est l'affaire d'autres hommes : voilà ce qu'évoque πρῶτον tout d'abord
ἀρετῇ τῶν ἰσχυρῶν. Mais ces interprètes n'ont pas vu, car songez
où l'auteur insère les affections corporelles, ἡ πόλις ἡ ψυχὴ τῶν σωματικῶν
παθῆματα ἀποσπείρει. Voilà le sujet qui est traité. Voici la division :
« choses qui représentent les actions et les pensées de la ville ; ces qui sont
« relatifs aux phénomènes ci-dessus ; « ces qui s'occupent d'objets terrestres ; et
« l'on se voit soi-même ; « ces où l'on voit le mortel » etc. Si on veut

En d'abord d'habitude modeste, d'habitude on s'en est pas bien,
c'est signe d'attente. Sinon, il y a trouble, et il faut le co-
sidérer on s'en suit une région particulière. Et même pour la coupe
c'est la même, car on le voit en tous les cas, car on le voit en
tout d'un, on le voit obscur. On le voit pour (en l'air)
et on le voit de blanc - signe d'attente; la coupe n'est, on s'en suit de noir, on
ne peut pas - signe d'attente - un traitement est alors prescrit.

Tout cela est un véritable nid d'ange de piéger; ad untror
seient figure.

Libre maintenant à ce trait, certainement aux idées, les rangs de
livre de trait. La Régie (Héi dialys), dont l'idée fondamentale
est que la santé dépend d'un juste rapport entre les aliments
et les excrétions. Le dernier mot de la révolution lui donnant raison :
Toutefois quelques-uns des principes énoncés sont plus, sans
doute, par l'absence de l'opération même de l'opération, car la
vie est une équilibre.

Le livre II traite du climat, des vents, des aliments, des boires etc. Le dixième s'accorde avec le traité grec à l'égard : l'influence du climat sur les peuples et les productions de la terre, le contraste entre les peuples du Nord et de la Sibirie, y semblent précis. Plus loin, ch. du vent, p. 533, je remarque les vues sur le globe terrestre. Le vent du midi est à l'origine semblable au boréale : il vient du pôle méridional (αὐτὸ τὴν ὁρίων πύλον), qui est glacé. Mais il change de nature pour nous, après avoir passé par la zone du soleil et avoir traversé la mer.

Monsieur

Monsieur Weil

l'un des Collaborateurs du Journal des Savants

*Feuillets non classés
non foliotés*

Litt grecque
Rose

La division en 2 cours, poësie et prose,
a ses inconvénients, moins cependant en litt.
grecque que dans d'autres autres.

L'homme nait poëte, il
doute avant de parler, il
dance avant de marcher.

2) Grâce au développement naturel et normal
de l'homme grecque, la poësie y prend la première
et remplit plusieurs siècles à elle seule.

Imagination, raison.
Enfance, âge mûr.
Egypte d'Egypte.

- 1) Dans le haut temps de la litt. les hommes grecs et les poëtes restent
dist. et ne se confondent pas. Les hommes grecs restent poëtes et les poëtes restent hommes.
- 2) Il y a une distinction; mais il y a aussi

simultanéité. La poësie ne se faisait pas quand
les poëtes prenaient la parole. Ils prenaient la parole
car, non seulement au 6^e s., où la prose naissante est
encore dans les bagnes, mais aussi au 5^e s. car
alors que paraît la f. dramatique, plus ramolles et admi-
n. à l'œuvre de la poësie; la tragédie et la comédie produisant
Ménandre, Thuc. et les premiers orateurs, elles offrent le
plus complète image de la vie intellectuelle de la nation.
+ Le vers semblait le cadre naturel d)



toute parole qui s'adresse à un grand nombre d'hommes
 et qui veut passer à la postérité, il continue d'être
 un genre qui subit vite du décaissement d'usage.
 Les fables semblent d'abord être des ouvrages d'inspiration,
 la forme poétique reparait dans les ouvrages d'Ésope,
 de Phétyde, d'Épicharme. C'est toujours par
 la généralisation de la philosophie, par l'absence
 de l'homme d'Ésope, par l'absence de ces
 qui font philosophie, et qui ne s'entendent pas avoir exposé
 de système à proprement dire.

Épique

[La versification, c'est-à-dire sur la limite de la poésie
 et de la prose la forme reine de l'épique (au lieu de 500).]

On peut aussi citer l'épique ésope, qui se redonne
 sans le secours du vers. +]

Au 4^e siècle seulement, la s. de l'épique est
 la prose l'épique s'écrit sur la poésie. C'est
 une œuvre poétique; de l'épique de son essence,
 se rapproche de la prose.

+ Cette prose n'est pas la littérature
 de la matière littéraire, mais a été
 accidentellement par des poètes, depuis Hérodote
 A. Michel (auteur de l'épique), jusqu'à l'épique
 d'aujourd'hui. D'abord l'épique est une œuvre
 avec à son tour dans un grand poème, l'épique d'aujourd'hui
 qu'on peut dire une œuvre à part. D'abord, quand
 on s'adresse un récit d'épique, on ne peut
 pas tout en dire, il est raisonnable.

est-ce pas Ad Hippocrate? Et philosophes même,
la plupart d'avis d'Aristote et de Théophraste
affectionnés à l'école.

Ioniens

Plusieurs philosophes.

Plusieurs littéraires.

Hérodote.

Attiques

Les premiers républicains. Antiphon.

Attiques.

Thucydide.

Andocide. Lyfias.

Isocrate. Xénophon. Platon.

Isocrate. Les disciples.

Les grands orateurs.

Aristote. Rhét. et Poét.

Remar. hist. 2'

Hist. grecs

Bibl.

F. G. Herz, *Thucydides et Aeschylus fragmenta*
Gera 1789, Leipzig 1824

Thucydides fragmenta Leipzig 1789, 1826.

F. Creuzer, *Hist. gr. antiquiss. fig.* Heidelberg 1806.

Ed. spéciale de *figurae*, de *Thucyd.*, de *Ephor.*, et d'autres historiens.

C. Th. Müller, *Hist. gr. figm.* Bibl. Bod. 5 vol. 1841-72.

D'abord on se voyait donner par les plus importants historiens les plus importants. Ils ont réunis dans le 1^{er} vol. Ensuite on a étendu le plan, on a voulu à être complet.



G. J. Vossius, *De Historicis graecis*, Leyde 1623

rééd. et annoté par A. Votawann, Lips. 1833

Édition révisée.

F. Grazer, *Die historische Kunst der Griechen*,

Parist. u. Leipzig, 1803 et 1845.

M. Ulrici, *Charakteristik der antiken Historiographie*,

Leipzig, 1833.

Brandis, *De temporum graecorum antiquissimorum rationibus* (vers 1860)

J'ai encore la prose ne fait que Premiers
continuer ce que la poésie a com- historiens
mencé. L'histoire est, en quelque
sorte, aussi vieille que le genre hu-
main, l'homme éprouve naturellement
le désir de transmettre à ses enfants
le souvenir de ce qu'il a fait, et de
connaître ce qu'ont fait son père,
son aïeul. De la famille, cette
solidarité des souvenirs communs
s'étend à la tribu, à la cité, à la
nation, enfin à l'humanité toute
entière, quand le sentiment de
la fraternité fait regarder tout le
genre humain comme une espèce
de grande famille. [Les récits oraux,
transmis de père en fils, sont d'abord
recueillis par la poésie. Les Muses
invoquées par les poètes conteurs



sont Filles de Mémoire; Mais les
 Muses apprennent aussi au poète
 ce que la tradition ne dit point,
 elles complètent, elles précisent, elles
 animent; ce qui avait été maigre,
 décousu et senne dans la tradition.
 L'imagination du chanteur colore
 ainsi et transforme les vieux récits,
 mais il attribue ses propres créations
 à l'inspiration de la Muse, il est le
 prophète du passé, il en a l'intuition,
 et ce qu'il imagine est si vraisemblable
 qu'il le prend pour vrai, et ses auditeurs
 aussi sont convaincus que les choses
 sont du se passer ~~ainsi~~ réellement,
 comme un dieu les a révélées à l'ède

C'est là de la poésie qui n'age
 nous prend pour de l'histoire. Il y
 a cependant dans l'Iliade certains
 morceaux qui présentent déjà un

10
caractère historique plus prononcée.
C'est le Dénombrement des peuples
au L. 2, document historique et
topographique des plus précieux;
telles sont aussi, jusqu'à un certain
point, ces généalogies (j'insiste sur
ce mot) dont se vantent les héros ^{en} qui
se défiant au combat. [La première
partie de l'Odyssée peut être, considérée
comme une espèce de livre de géographie,
toute fabuleuse, il est vrai, un tour du
monde, dans un temps où le monde
n'était guère connu. Le goût de cette
espèce de géographie de l'inconnu
dura longtemps dans la vieille Grèce et se
remarque encore dans Eschyle.



Les poèmes cyclopiques qui se rattachent à l'Il. et à l'Od. répondent au désir que l'on avait de compléter un corps de récits suivis. S'ils sont tout aussi fabuleux que les deux grands épiques, ils marquent cependant une tendance historique.

Les poèmes Hésiodiques de la Théogonie et de ce qu'on peut appeler l'Hérogonie ont la prétention d'être plus vrais que les épiques homériques. (Iliad.) Les "Catalogues des Femmes" formaient un recueil de généalogies héroïques; ces femmes étaient les mères des princes issus de Zeus ou des autres dieux. [L'Odysseus contenait les traditions doriques, la Phoronis celles d'Argos, le titre de Corinthiaques n'a pas besoin d'explication.

In d'Argos

Un poème d'Osio de Samos était
intitulé Généalogies. Il existait beau-
coup de Ktiors; ce nom indique des
poèmes roulant sur la fondation d'une
ville et comprenant souvent une
grande partie de son histoire. ^(C'est-à-dire) De ces
poèmes, dont quelques uns ressemblaient
peut-être à nos chroniques rimées, il
n'y a qu'un pas à la prose historique.

Prem. historiens

28



Viaere fortes ante Agamemnona

Beaucoup de Grecs avaient entrepris
de conter les traditions historiques
avant Hérodote, qu'on appelle le
Père de l'histoire. Nous nous sommes
habitues à les désigner du nom de
logographes, c'est l'ancien terme qui a
un air savant, mais qui vient d'une
erreur de Creuzer. Le mot logographe
eut chez les anciens plusieurs sens
et entre autres celui de procureur. C'est
ainsi que l'entend l'encyclopédie I, 2^e ^{1) quand il} oppose les logographes
aux poètes, et se critique les uns et les
autres; mais il n'attache évidemment
il ne peut parler que des historiens
qui l'ont précédé; mais si on lui avait
demandé ce qu'il était lui-même, il
se serait qualifié lui aussi de logographe.

1) ὁμοῖος πομπῇ ἐμὴν καὶ ... οὐκ ἔστι λογογράφος ὁρίσας...

Nous savons peu de chose sur ces
 premiers auteurs. Ce qu'en dit Denys
 dans son *Traité sur Hucydide*, *Diff. 2*,
 n'est qu'un maigre aperçu bien peu
 instructif. Après lescrivains les plus
 anciens, tels que *Thadmos de Milet*, dont les
 écrits étaient perdus ou contestés, Denys
 établit deux séries, les anciens, et ceux dont
 la vie s'est prolongée jusqu'à l'époque de
 Hucydide. Dans la première, série il
 place *Urgion de Samos* (*Ἡρόδοτος*), *Prochor* (*Πρόχορος*),
Déiochos de Proconne (*Πρόχορος*),
Urdème de Paros (d'ailleurs inconnu),
Démoclès de Pygela, ou *Phygela*, en Ionie
 (peu connu), *Hécateé de Milet*,
Thouiloas d'Argos, *Charon de Lamproague* (et *Anchisagoras*
 d'*Chalcedonia* ?) etc. etc. La seconde série, celle des
 auteurs un peu plus récents, se
 compose d'*Hellanicos de Lesbos*,
Damastes de Sigeé (assez souvent cité,
 mais sans éloges), *Dénomède de Chios* (peu connu)

Ordre chronologique



Lanthos le Lydien et beaucoup d'autres,
 καὶ ἄλλοι οὐχοί.) Parmi les écrivains nom-
 breux que Denys ne nomme point, on
 peut distinguer Théophraste de Eros
 (ord. Athènes) et Antiochos de Syracuse.

Ne retenons que les noms
 les plus importants; les autres
 ne nous intéressent que par leur
 nombre et on fera un
 peu cette brachée d'histoire
 d'être des livres très utiles.

Denys insiste sur le caractère
 local de ces premiers ouvrages historiques.
 Ces auteurs, dit-il, n'ont pas écrit les
 traditions des villes et des peuples, les récits
 qui s'étaient transmis de père en fils,
 sans rien ajouter, rien retrancher, en
 les respectant, quelque ^{faibles} ~~faibles~~ et
 puérils qu'ils pussent paraître. Au
 chap. 7, Denys semble parler exclusivement
 de traditions orales, mais au chap. 5 il
 mentionne aussi des documents écrits,
 conservés dans les temples ou en des lieux
 profanes. Ces documents écrits n'étaient
 sans doute que des livres de prêtres et de
 prêtresses, ou bien de rois et de magiciens.

Méthode

De fait il n'est pas
 par tradition.

μὴ μὲν ἐν τοῖς... αἰ
 διαδοχῶν πατρῶν
 παρὰ πατρῶν ἱερῶν
 ὑπομνήματα παραδοθέντα τοῖς

ἐν τοῖς ἱεροῖς
 ἐν τοῖς βιβλίοις
 ἀποκειμένων
 παρὰ τῶν ἱερῶν

électifs, accompagnés peut être de la ^{pièce} historique
mention des faits les plus mémorables.
quelque chose comme ^{les tables des Pontifes dont le recueil formait les} les vieilles ~~Annales~~
~~des pontifes de Rome~~. On rapprochait
de ces maigres données les récits plus
nourris, mais moins dignes de foi
et souvent sans date fixe, qui s'étaient
propagés par la tradition orale. C'était
la même source où avaient déjà
puisé les poètes. Ces poètes eux-mêmes
ne pouvaient être négligés par les
vieux historiens, ils faisaient autorité
pour les temps que nous appelons
fabuleux; aussi étaient-ils ^{mis à profit} consultés
par les chroniqueurs. Quelquefois cor-
rigés d'après les traditions particulières
~~des villes ou les vues personnelles~~
des auteurs ou les traditions locales
qu'ils avaient consultées. Plus souvent
cependant les chroniqueurs ^{se contentaient de mettre en prose} ~~sommaient~~ résumer
la tradition des poètes, au point que

et cela de deux
manières:



quelques uns passent pour avoir
souffert en prose des poèmes hésiodiques.

[Dionysios d'Argos remontait,
comme Hésiode, à l'origine du
monde, et comme lui plaçait Éros
parmi les êtres primitifs. Il est vrai
que les citations ^{suéc} de cet auteur sont
sujettes à caution; son livre, perdu
de bonne heure, fut ^{dit-on} remplacé par un
faux Dionysios. Mais Platon, à qui
nous devons le renseignement relatif
à Éros, lisait certainement encore

Symph. p. 178, B.

le renseignement sur l'ouvrage authentique.

fit pour attester l'antique
parenté entre les poèmes épiques
didactiques et les premiers écrits
narratifs en prose.

(Les érudits qui, de l'époque de
Ménandre à la fin du 19^e siècle, ont
essayé de remonter par les
moyens de la critique à l'origine du monde)

On remontait à Ajax
et à Agamemnon.

On remontait à Ulysse
et à Hécube.

Pour établir la suite des faits,
ces chroniqueurs n'avaient la plupart
des temps d'autres ressources, d'autre
fil, que la suite des générations²⁾. De
là vient le titre de *Genealogia* que
portent plusieurs de ces vieux ouvrages.

Voici dans les fragments d'Hellanicos
les généalogies de Miltiade³⁾, d'Andronide⁴⁾
(XII, 7, 8) et les fantastiques arbres

2) V. Brandis, De temporum Graecorum antiquissimi monumenti rationibus (1860)
pour l'usage que les Grecs faisaient de l'histoire (C. Müller, Hy. H. G.) et autres faits qu'il a recueillis.

3) Πίνδαρος Ἐξαίτων, ... τὰ γὰρ Ἀχαιοὶ καὶ Ῥοδῖοι.

généalogiques d'Homère et d'Hésiode // fe. G. / Ophié 10^e ³⁰ ^{mière}

Hérodote détermine la date du siège de
 Troie et d'autres faits anciens par le
 nombre des générations qui les séparent
 de son époque¹⁾. Platon encore donne
 l'énumération généalogique comme
 base de la chronologie²⁾. On sent ce
 qu'une telle base a de vague et de trompeur. Et d'abord
 la durée moyenne d'une génération
 varie ^{selon les auteurs} de trente à quarante ans. ^{Puis} Les tra- ^{Hérodote II, 112 compare}
 ditions conservées dans les grandes ^{vingt générations pour 100 ans.}
 familles n'étaient exemptes ni d'erreurs
 ni de lacunes, et quand on essayait de
 coordonner les généalogies de familles
 et de villes différentes, les synchronismes
 étaient difficiles à établir, sinon impos-
 sibles, à établir. — Cependant on rencontre aussi
 le titre de *Ἱστορίαι*, qui répond à *Annales* et semble
 indiquer une chronologie plus exacte (évidemment pour des époques relativement récentes)

1) Hérod. VII, 204 et VIII, 131, donne la filiation de deux rois qui régnaient
 à la même époque, non l'énumération de tous. Ces rois de deux lignes.

2) Platon *Timée* p. 22 B : *Ἡ γενεαλογικὴ βάση πάντων χρόνων*
 vous représente.



À côté de ces histoires, on com-
 posait des *Tyē Tēplodōr*, des *Sours du*
monde, bien entendu du monde
 connu alors. Les marins grecs,
 notamment les *Toniens*, curieux et
 entreprenants, avaient visité la plus
 grande partie des côtes de la Méditer-
 ranée. C'est ainsi que l'on recueillit
 un certain nombre de notions géo-
 graphiques et ethnographiques. Les
 marchands, les voyageurs, en constatant
 l'observant le site des villes et la nature
 des pays, ne négligeaient pas non plus
 de connaître les coutumes et les lois
 des habitants. On pouvait dire de

ils pénétrèrent aussi
 dans les parties occidentales
 de cette mer, que les Grecs ont
 connue avant même ^{qu'ils} que
 plus tard quand les Carthaginois
 s'y établirent et en visitèrent
 jalousement les étrangers.
 Milet et les Ioniens, comme les
 Sours du monde, puis
 y faisaient le commerce
 avec les Carthaginois.

Les singuliers de
 tout que les étonnés

plus d'un ce qu'Hérodote dit d'Égypte:
Ἡδοκῶν ἀνθρώπων ἵδεν ἄστρον καὶ νόον ἔχειν.

Alphét. I, 4.

Ces notions furent recueillies et ordonnées
 dans ces *Sours du monde* qu'Ératosthène
 trouvait encore utiles pour connaître
 les lois des des principes.

Ces deux espèces d'ouvrages sont, si Prem. historiens
l'on veut, leur prototype poétique dans
l'Iliade, et dans l'Odyssée.

Enant au style de ces chroniqueurs,
Dens leur attribue une manière
d'écrire voisine du langage ordinaire,
assez semblable dans sans, ^{sans chûde,} ~~(sans ornement)~~
sans relief; et cependant il leur trouve
une certaine fraîcheur, une certaine
grâce qui charme et ~~qui~~ les préserve
de l'oubli. Cicéron nous en donne De Orat II, 13.
les même idées quand il rapproche
les Phérécyde, les Hellanicos, les Thucydides,
de Caton, de Pictor, de Prætor. D'un
autre côté, Strabon ^(2, p. 13.) attribue à ces
mêmes écrivains un langage poétique.
À l'entendre, ils imitèrent les poètes, et,
tout en se dégageant des entraves du vers,
conservèrent tous les autres caractères
de la poésie. La prose, dit-il, ne descendit que
peu à peu au ton qu'elle finit par adopter.



Ces jugements ne sont peut être
pas aussi contradictoires qu'ils le
paraissent au premier abord. Par
"caractères de la poésie" Herbarius enten-
dait le fond fabuleux du récit, autant
que la diction; et la simplicité non
étudiée, dont parle Denys, n'exclut pas
l'emploi de mots et de locutions empruntés
à la langue des poètes et qui donnaient
à ces vieux écrits cette fraîcheur et
cette grâce, que vante le même Denys.

Les fragments latéraux et suivis
sont trop rares pour que nous puissions
former nous-mêmes un jugement sur
le style de ces auteurs. Le plus long de
ces fragments est une page de Charon
de Lampsaque (fragm. 9), écrite simple-
ment et sans art, avec une certaine
grâce barbare, tout ionienne, mais
où rien ne dénote un écrivain

1) Traduit par E. Egger "Des origines de la prose grecque" dans les
"Mémoires de Litt. Ancienne", p. 284.

46
proprement dit. Du reste le sujet répond
au style, c'est une petite anecdote amu-
sante et frivole, l'histoire d'un barber
improvisé chef d'armée et qui ne se tire
pas mal de ses fonctions. Il met en
déroute la cavalerie des ennemis en faisant
jouer des airs de flute, d'après lesquels les
chevaux avoient été dressés à danser.

(Par les Bisulles)

(Cue de Cardie)

(comme cela se voit dans
nos cirques)

On voit aussi que ces vieux conteurs
faisaient déjà parler leurs personnages
bien entendu sans aucune prétention
rhapsodique, sans composer des harangues.

Les ^{discours} ~~recits~~ naissent d'eux-mêmes
du récit animé. Exemple, *Alécidès*, fr. 353:

^{effrayé par les menaces d'Urgymède}
"Cécydonna aux enfants
d'Hercule de quitter son pays,

car je ne suis pas capable
de vous secourir. Attendez donc

le pas pour vous même et, tout ensemble
prenez garde à ne pas vous faire

porter malheur sans que je puisse
vous sauver, partez pour

quelque autre pays." (Dionysos
et ^{l'arg} ~~l'arg~~ ^{l'arg} ~~l'arg~~)

Κῆρ δὲ ταῦτα λαὸν ποιοῦμενον
αἰτῆκα ἐξέλκεν τῶν Ἡρακλιδῶν. (Ἡρα-
κλιδῶν?) ἐπιγόνους ἔχουσιν οὐ
γὰρ δύναται εἶμι ἀρῆξιν. ὥς αἰὶν
μὴ αὐτοὶ τε ἀποδύσθω ἑαπὲ ἱρώεσσι,
εἰ δ' αἰδῶν τὰν δῆμον ἀποίχουσιν.

(cf. Homère)



40
Ces vieux écrivains, Hécatée surtout, retrouvèrent des lecteurs et comme un certain regain de popularité au siècle des Antonins, quand des littérateurs blasés sur le beau style se mirent à admirer la simplicité archaïque. Denys d'Halicarnasse ne remonte pas plus haut qu'Hérodote, quand il choisit parmi les historiens ceux qui peuvent servir de modèles à imiter. Après Hérodote, il nomme Thucydide, Xénophon, Philiste, l'imitateur de Thucydide, et Théopompe, l'antibitien énumère les mêmes écrivains, en y ajoutant Ephore et Plutarque. Mais, un siècle plus tard, Hermogène ne goûte plus la prose coulante et oratoire des disciples d'Isocrate, il raye Théopompe et Ephore de la liste des historiens modèles, mais en revanche, il y ajoute le nom du vieil Hécatée, dont il vante la pureté, la clarté et l'extrême douceur de style. C'est ainsi que Fronton remit à la mode la prose antique latine.

Prem. historien
54

Hécatée de Milet est le précurseur
d'Hérodote. Quand l'Ionie se révolta
contre le Grand roi, après 500, Hécatée,
déjà avancé en âge, donna à ses concitoyens
les conseils les plus sages et
jouant, soit avant, soit pendant la
guerre, soit après la défaite, un rôle
politique qui lui fait le plus grand
honneur. Comme il connaissait
mieux que personne la grandeur de
l'empire perse et ses ressources, il
~~comportait~~
~~cherchant~~ d'abord les projets aventureux
d'Aristagoras; quand la lutte était
engagée, il proposait les mesures les
plus pratiques pour procurer une
marine puissante; enfin, quand
tout était perdu, il intercéda en
faveur des vaincus auprès d'Artapherne,
lieutenant de Darius. 1)

1/ Hérodote. II, 36, 125.
Diodore Fragments



5B
Hécateé était voyageur. Il visita
l'Égypte et fit un séjour à Elhèbes,
nous le savons par Hérodote. Son
Cœur du Monde était donc composé
en grande partie de notions qu'il
avait recueillies en personne, sur
les lieux mêmes. Il paraît qu'il
revit et corrigea le tableau gravé par
Dnaximandre. Cette mappemonde
primitive, qui servait comme d'illus-
tration à son livre, était probablement
la même, qu'Hicragoras montra
à Sparte quand il vint demander
des secours aux Lacédémoniens. Le fleuve
Océan dessinait un cercle autour de la
terre, laquelle était divisée en deux parties,
l'Europe au Nord, et au Midi l'Asie,
qui comprenait ^(aussi) l'Égypte et la Libye.
~~Malheureusement~~ Les fragments cités par
Étienne de Byzance et d'autres comme
tirés du Cœur du monde d'Hécateé

Scène si follement
racontée par Hérodote.

sont cités suspectes. Dans la Bibliographie (Thyrsis) de
 attribuaient cet ouvrage à un certain
 Hésiodos, ce qui ^{pourrait} faire supposer
 que l'ouvrage authentique n'existait
 déjà plus au III^{ème} siècle avant notre
 ère. ^{Quoi qu'il en soit,} Mais il ne faut pas, avec Lobel,
 étendre le doute à l'ouvrage historique
 d'Hésiodos, les Généalogies. En voici le
 début:

"Hésiodos de Milet devise ainsi: *Εξαταῖος Μελύτορος ἄδ' ἐγὼ*
γράφω· τάδ' ἔγραψα ὡς μὲν
ἀληθῆς δοκίμ' εἶναι· οὐ γὰρ
ἔαδ' ἄνθρωπος ἰδοῖναι τοσούτοις καὶ
ῥητοῖσι, ὡς ποῖται ποῖονταί, εἰδέναι.
 j'écris ces choses comme elles
 me semblent être vraies, car
 les récits des Hellènes sont
 divers et, à mon jugement,
 ridicules."

Ce début annonce un historien qui ne
 veut pas être, au-dessus de toutes
 les fables répandues par les poètes.
 Mais comment les ramène-t-il à la
 vérité? En voici des exemples. On
 racontait qu'Hercule conduisait les

Dieux d'un bout du monde à l'autre, comme de reste. Voy.
 la feuille volante. Ceux qui étudient la géogr. moderne ne doivent pas se
 priver du récit très d'un ouvrage.

D'un autre côté le
 géographe
 savant et critique
 maintient l'authenticité
 du T^h des *περίοδοι*; et des
 grammairiens aussi indits
 qu'Hésiodos hésitent
 point à en tirer des exemples
 de style ionien (p. 254.
 323. 331).



d'Égypte, dans

fr. 349

sch. Eur. Or. 357, avec
nos corrections./ et qui pour
ἀδύθνα δοῖεν
ἐναε. Retenir
ces mots, dont Thuc.
s'est servi, a
seule, en ajoutant
la méthode plus rigoureuse.fr. 346 (Pausan. II, 25,
5)

Argos troupeaux de Geryon, ^{d'après le da nony}
^{le plus ancien}
~~l'expédition~~ c'est à-dire de l'extrémité du
monde, jusqu'à Argos. C'est bien loin;
Hécaté place Geryon et ses troupeaux
dans l'Acarnanie, à l'extrémité de la Grèce.
Les fils d'Égyptos qui vinrent dans le
Péloponnèse à la poursuite des Danaïdes,
n'étaient pas, disait-il, au nombre
de 50, comme prétend Hésiode, ils
n'étaient pas même 20. Voilà de la
critique; mais une critique bien
arbitraire. — Est-il vrai qu'Hécaté
substitua aux chiens des Enfers ~~amènes~~
enmené par Héracle, un serpent qui
avait hanté les environs de Génare,
où l'on plaçait une entrée dans le
sombre empire d'Hades? Cette expli-
cation rationaliste ou "pragmatique",
comme disaient les Grecs, est tout à fait
dans le goût d'Éphore et d'autres historiens
critiques bien postérieurs à Hécaté.
Le même Hécaté faisait bien parler le bûcher de Phryxos (fr. 337),

1) Πανδαίων ἐν τῇ ἑκατῇ II, 37, 4; Κίχων, ὅς ἐστιν (ἡ δόξα), ἡμῶν δοῖεν,
μὲν καὶ οὐ ἀδύθνα. Πανδαίων δ'... — ^{ἡ ἐκατῇ} ὅς ἐστιν ἡ δόξα
αὐτῶν μὲν οὐκ ἔστιν ἐν ἑξῶς, ἀλλ' ἐν δ'... ὅς ἐστιν ἡ δόξα, αὐτῶν μὲν ἡ δόξα
ὅς ἐστιν ἡ δόξα, ὅς ἐστιν ἡ δόξα. [corr. Weil]

51A

- Herodote et Hérodote -

Liels dans Hermes, XXII (1897) p. 111

Il croit que le Tour du monde était un ouvrage authentique. Collimaque n'attribuait à Hérodote que la partie relative à l'Asie. C'est une variante de l'écrit dont nous ne connaissons pas la raison. L'auteur du "Grand Catalogue" n'avait pas le temps de faire des recherches approfondies sur chaque ouvrage. Le succ^r de Collimaque, Cratosthène, le contredisait, et Cratosthène était particulièrement compétent en géographie.

Fragment VII, ΚΑΤΟΪΑ -

Malgré l'ite-lide, (IV, 37) on doit croire sur la foi de Polybe chez Strabon (5 rom. 242) et d'autres auteurs que Capoue et non Vulturnum, était l'ancien nom de cette ville. Les autres soupçons ne sont pas mieux fondés -

L'auteur connaît très bien l'Occident de l'Europe, ^{de l'Europe par les} ce qui était possible avant l'occupation ^{(Perse, à partir de laquelle}



518
Le commerce des Joncs avec l'Arabie cessa et
les Carthaginois dominèrent dans ces mers.

- Fragment 204 -

L'île vagabonde est visée par
la moquerie d'Herodote (256/104) la forme kembis
tandis qu'Herodote dit kemmis - Il est vrai qu'
Herodote attribue la fable aux Egyptiens, mais
Hécatée a déjà pu en faire autant.

Fragment 229 -

Le Delta, présent du Kaum - Herodote (II, 5)
se sert de la même locution, mais il indique qu'on s'
en était déjà servi avant lui.

Si certains fragments d'Hécatée reviennent
à peu de chose près chez Herodote, c'est un fait
qu'il faut accepter sans flatter un faussaire.

Fragment 290 -

Trahi par sa rédaction, ^{il} ~~est~~ est l'original et non
la copie d'Herod. (II, 67) - On dit que les passages
relatifs au Phénix, à l'hippopotame et à la chasse des
crocodiles sont empruntés à peu de chose près à Hécatée.

On répugne à croire qu'Herodote soit servi avec tant de
sans-façon et sans le citer d'un auteur qu'il critique
ailleurs soit en le nommant, soit par allusion. f
t

telles étaient les mœurs littéraires des anciens. C'est ainsi
 qu'Aristote s'est approprié avec de légères modifications
 en divers endroits de son Hist. an. ce qu'Hérodote dit du
 crocodile (II Rom. 68)

[L'observation et le rapprochement des deux emprunts ont
 déjà été faits par Wesling, que L. n'a pas]

À la fin du travail Duvonque pour
 Hécatée qes données fournies par Stephanos de Byzance
 et ce qu'on lit sur Kanopos de la Bende-~~the~~ Skylax

- Ludschmid de Philologus X Rom. (1885)

p. 115 avait déjà défendu l'authenticité de
 fragments d'Hécatée, sans revendiquer toutefois avec
 des ~~seis~~ division les morceaux imités par Hérodote.



5'D

Hécatée.

Cobet (dans *Mnemosyne* XI - (1883) - p. 1-7) assure que tous les écrits qui couraient dans l'antiquité sous le nom d'Hécatée étaient apocryphes. En effet, les περιηγησεις étaient marquées dans les listes bibliographiques de Callimaque comme étant d'un certain Nésiotes.

Eratosothène, disciple de Callimaque, les attribuait à Hécatée à cause de la ressemblance avec les autres écrits du vieil historien. Cf. Strabon p. 7.

Cobet en conclut que les autres écrits n'étaient pas non plus d'Hécatée.

Voici comment il établit sa thèse:

Plusieurs auteurs reprochent à Hérodote d'avoir quelquefois copié son devancier presque textuellement. Par le fait, c'est le Pseudo-Hécatée qui copia Hérodote.

J'accorde que cela est très.

On ne cite cependant pas les textes d'Hécatée. Les textes cités p. XIV, col. 2 Müller ne prouvent rien.

~~Le mythe d'Éolie et la légende de la Vierge.~~

Prem. historique

et il admettait, qu'une chienne accoucha d'un chaton, lequel ^{ayant été} ~~parvenu~~
entore, il en sortit une vigne chargée de fleurs grappes. Cela aurait
été l'origine du vignoble d'Éolie (fr. 341). Les mythologues nous donnent
la clef de ce conte d'apparence charge. Kéios est la constellation de Vénus, la Canicule.

Hérodote, nous l'avons vu, rangeait Hécatie parmi les ^{divinités} ~~divinités~~
d'opprobre qu'il méprise; mais Hécatie est bonne ou bonne cause
pagnie, à côté de Pythagore et de Pénélope. Cette curiosité
^{ultra-romaine} ~~générale~~ et un de traits qui distinguent les Latins et les Grecs
en général. Elle est à côté pour eux la mère de la science. Hérodote
(III, p. 66) en parlant d'Éolie, se plaint que les historiens Romains n'aient
guère ajouté à ce que les Grecs avaient dit de ce pays - c'est, après tout,
qu'ils n'ont pas le ^{qu'il faut} ~~qu'il faut~~ pour. En effet le Romain n'avait pas
la curiosité d'intéresser les Grecs, les autres nations ne les occupent
qu'autant qu'ils ont été vaincus par eux et sont entrés dans
leur Empire.



Entre Hésiode et Héródote se place
Hellánicos de Lesbos, qui embrassa dans
un grand nombre d'écrits les traditions
de toute la Grèce, et de quelques peuples
barbares. Tant qu'on en peut juger
aujourd'hui, il semble avoir été pré-
cédé dans cette voie par le vieil Hésiodos
d'Argos, encore plus voisin des recueils
de traditions poétiques attribués à
Hésiode, et par Phérécyde de Léros
(petite île dépendante de Milet) qui
est aussi appelé Phérécyde d'Athènes,
et qu'il ne faut pas confondre avec
le théologien de Syros. On cite à
Hellánicos de nombreux fragments
tirés de ses Lesbiaca (traditions de la
patrie de l'auteur), de la Phoronis, de
Denealonia, de l'Atlantis. Ces titres,
ainsi que les fragments,
indiquent qu'Hellánicos remontait

(Deux auteurs :

(Voir plus haut)

relatifs aux an-
cêtres des héros
d'Argos, de Phé-
salie et d'Arcadie,
ainsi que les
fragments

Si Hell, qui se plaisait à enregistrer,
 à ordonner et à corriger les traditions
 plus ou moins fabuleuses, semble
 avoir manqué du vrai sens historique,
 on ne saurait, d'un autre côté, lui
 contester le mérite d'avoir essayé de
 ranger les données traditionnelles d'après
 l'ordre des temps. La base de ces études
 chronologiques lui était fournie par
 les registres des vainqueurs ~~à~~ aux
 fêtes d'Apollon Karneïen, à Sparte, et
 des prêtresses d'Héra, à Argos. Dans
 son histoire de l'Attique, il mention-
 nait sans doute les archontes d'Athènes.
 De là vient que Thucydide, pour
 marquer le commencement de la
 guerre du Péloponnèse, indique le
 nom et l'année de la prêtresse d'Argos
 alors en fonction, ainsi que l'ar-
 chonte d'Athènes et l'éphore de Sparte.
 On ne compte pas encore par Olympiades.

D'un autre côté, Charon
 de Lampsaque avait écrit
 des éphores (éphores) de
 Sparte.

II, 2

B. Niere, & Dictionnaire du Hellénisme

Hornes, 1888, p. 81

(A) admet la fig. sur la Arginasse; aussi suppose-t-il
La Carthage et indiquée.

La critique de Thuc. oue n'apporte rien de plus pour
Th. que la même conclusion.

Les légendes transformées par un sens démocratique. Ex.
l'histoire de la Parthénogone par Éristhénion, aux d'Es
de Thuc. Thuc. premier historien.

Ligne d'Hélène. Dans Hérodote d'abord : c'est une réflexion
sur le cent des invasions de l'Asie. L'Asie pendant la guerre de
Troie : Dédale lui montre le chemin, elle s'en va pour
la Grèce. L'Asie d'abord [! d'abord !]. Hellénisme et non
Hérodote. [!]

Les temps historiques (avant) [c'est à dire]

Protestes d'Héra.

Fig. 19 (vel.) parle d'un fait de protestation dans la guerre
de Troie. [C'est la même chose. voir l'histoire de Troie.] - p. 52 pour l'Asie
de fait de la 1^{re} de la guerre de Troie. D'abord il s'agit de l'Asie de la 1^{re}.



Voici certes une chronique d'élites (comme celle
d'Hélianor (contre Pella) - Les citations se réfèrent à l'histoire
Hélianor.

Les faits sont souvent les mêmes que ceux racontés
dans l'Attika.

La liste de ces derniers magistrats avait Prem. historiens
été publiée par Charon de Lampsaque.
Voilà une chronologie plus précise que
celle des calculs généalogiques.

Les Persica d'Hell. nous font
sortir de la Grèce. Mentionnons encore
les Lydiaca, de Tanthos de Lydie, ou-
vrage dont, au rapport d'Éphore,
Hérodote aurait fait son profit.
Tanthos s'étendait sans doute sur les
rois de Lydie antérieurs à Gyges, dont
Hérodote se borne à mentionner les
dynasties.

En Sicile, Antiochos de Syracuse
consigna par écrit les traditions de
la Sicile et de la Grande-Grèce. Il est
^{très} ~~assez~~ probable que Thucydide doit à cet
historien les données rassemblées dans
l'introduction à son III^eme livre.

[en descendant jusqu'aux
événements contemporains,
et en se servant du dialecte
ionien.]

/ son contempo-
rain aîné,



Hippus de Chégium ne mériterait
point d'être mentionné ici si
une inscription d'Epidaure, récem-
ment découverte, n'avait pas ramené
l'attention sur lui. Une des cures
merveilleuses attribuées, dans ce
document épigraphique au dieu
d'Epidaure, était ^{aussi} racontée par le
vieux Hippus. La version d'Hippus
est absurde, elle ne choque pas seule-
ment le sens commun, cela est
admis pour les miracles, mais elle
est faite en dépit des notions ana-
tomiques les plus vulgaires.
Les prêtres d'Epidaure racontent le
même miracle d'une façon un peu
moins fantastique et en l'arrangeant
pour la plus grande gloire de leur
sanctuaire! V.

! Ils attribuent la
tentation audacieuse
de la tête coupée aux
Asclépiades de Trézène,
établissant ainsi
une sorte de culte d'Ep-
idaure.

1) Voir Ephém. Égypte apocryphe, 1843, 4^e
p. 199, lignes 10-19 de la grande inscription.
Wilamowitz, dans Herms, 19 (1884),
p. 482. Je ne partage pas son avis au
sujet de l'authenticité du livre d'Hippus,
qu'il conteste. — Zacher, Herms, 21 (1886), 468,
combat aussi naïvement l'op. de W. Il insiste sur ce qu'il y a
de barbare, de moins simple, dans la version épigraphique. Il fait
aussi observer que l'auteur des merveilles de la pierre vient à l'encontre
de l'antiquité.

7c



Wilamowitz dans Hermès XIX (1884) p. 442
compare l'histoire tirée d'Hippys par Elieen
(H.A. IX.33) avec la stèle d'Epidaure (3^{me} s.
avant J.C.) publiée dans Ig. Apx. III, 4, 219.
Il soutient que l'inscription contient la
bonne et primitive version, née de la jalousie
entre les sanctuaires d'Epidaure et de Trézèze,
et que le livre que lesait Elieen n'est pas
du 5^e siècle avant notre ère, mais un
Hippys modernisé. Il en dit autant de
la citation dans Schol. d'Apollonios IV.282: cette
+ cit. ne se comprend que par Diodore I, 10
et doit être tirée d'un livre postérieur
à Diodore. Quant aux autres citations, on
ne peut prouver, mais on peut supposer
qu'elles ne viennent pas du vieil Hippys
lequel n'existe plus pour nous.



+ Sans doute. Mais la citation n'est pas textuelle, elle est
mal faite, on altère. Je crois que c'est un mauvais ex-
trait d'une école plus complète. Mais qu'il en soit, il n'y a
rien à conclure en l'absence de l'original ou du livre
d'Hippys.

Je suis ton vain contraire.

Le faux Hippias n'avait aucune idée d'histoire de l'éducation d'Épidaure.

Celle-ci donne un récit arrangé pour la plus grande gloire d'Épidaure et un peu moins fantastique : le vers est retiré par une insertion faite dans le texte.

Dans d'autres copies le destinée de Tréfine compte la date de la mort, et se suit trop souvent. Il se restant là.

Dans le récit d'Hippias, la naissance du dieu compte la date et est retirée. La fête se et on n'a pas besoin d'être fort en littérature pour remarquer l'absurdité de cette version. Mais la date unique figure aussi dans cette version.

Le dieu seul peut remettre la fête.

La morale du conte est facile à saisir.

Le père d'Épidaure l'est corrigé dans l'histoire de son temple.

Thompson's Philomela
Lute.

Thyphus de Religion.

Thy. Arch. 1885, p. 199.

p. 10 - 19.

non antiquiora de IV^e m. J. Ch.

Ἀριστάρχα Τροβαρία. Αὐτὰ ἴσχυα ἔχοντα
ἐν τῇ κοιλίᾳ ἐν τῇ Τροβαρίᾳ, ἐν τῇ Ἀσκατιῶν
ἐν τῇ, αὐτὴν αὐτὴν ἔδωκε. ἔδωκε οὖν τὴν αὐτὴν
τῷ Θεῷ, ὡς ἐκαστοῦ αὐτῷ ἀδδ' ἐν ἑαυτῷ
ἰόρως, / τὰς κεφαλὰς ἀποτάμειν, οὐδ' ἀπομένοντα
δ' ἐκείνους πάλιν πέμψαι τὰς ποτ' / τῷ Ἀσκα-
τιῶν, ὅπως πόδι. Μεταξὺ δὲ ἀπὸ ἐκαστοῦ ἀπο-
βάντα καὶ ὁ ἱερεὺς ὅρῃ [ὡς τὰς κεφαλὰς ἀπο-
βάντα αὐτῷ τῷ σώματι. Τὰς ἐκαστοῦ δὲ τὴν
τῷ Ἀριστάρχα ὅψιν αὐτῷ. ἔδωκε οὖν ὁ Θεός, ἔχον
ἐν ἑαυτῷ, / ἐκείνους τὰς κεφαλὰς ἐπὶ τῷ ἐσθλῷ,
μετὰ ταῦτα ἀποχίσας τὰς κοιλίας τὰς αὐτὰς
ἔδωκε τὰς ἑαυτὰ καὶ συρράμει πάλιν καὶ ἐν
τῷ τῷ ἐξ ἑαυτῶν ἔχοντα.

+ Cf. Pind. *Synth.* IV, 5: οὐκ ἀποδάμν' Ἀπόλλωνος τοχόντος ἱερὰ χεῖρσιν.

Pour nous la série des historiens Hérodote

14

grecs commence vraiment par Hérodote.
Parlons d'abord de ce qu'on peut
savoir de sa vie. Par une confusion
assez naturelle de l'auteur avec le
sujet qu'il a traité, on le croit in-
distinctement contemporain de l'invasion de Xerxès.
grecques Médiques. C'est une erreur
qu'un lecteur ^{attentif} contemporain corrige
bientôt, en remarquant qu'Hér.
fait plusieurs fois allusion à des
faits de la guerre du Péloponnèse.

VII, 233 Surprise de Platée par
les Mèdes.

VI, 91 Les Éginètes chassés de leur île.
Deux faits de l'année 431.

VII, 137 Deux ambassadeurs spartiates
mis à mort par les Athéniens à leur
retour de Perse, en 430.



Ce que l'historien dit des ravages de l'Éllique (IX, 73) et des calamités causées par la guerre entre les "coryphées" de la Grèce implique que cette guerre avait déjà duré quelque temps. Mais jusqu'où faut-il descendre? Dans I, 130, Hérodote mentionne incidemment un soulèvement des Mèdes réprimé par Darius. Autrefois on pensait à la révolte des Mèdes sous Darius Hystaspes, en 506, la seule qui fut connue¹⁾. Mais Darius Hystaspes a depuis captivé lui-même son historien par l'inscription de Bisitoun, qui atteste que dès son avènement il eut à reconquer soumettre de nouveau le pays des Mèdes. En somme, rien dans l'ouvrage ne nous force à descendre plus bas que la mort d'Artaxerxès en 424. Cette

1) Telle était encore l'avis de Dahlmann, "Herodotus und sein Werk" 1823 (Forschungen, Vol. II), livre qui conserve encore sa valeur.

date a son importance, il en resulte
que Thucydide a pu connaître l'ouvrage
de son devancier, chose que l'on
contestait autrefois, et sans lequel la ^{Victorieuse} méthode de Thuc., sont opposés à celle
d'Hérodote, ne valait
difficile à appliquer.

Quand Hérodote naquit-il ?
Aulu. Gelle nous fournit une date
en apparence très exacte (XV, 23) il
rapporte, d'après la savante Pamphila,
qu'au début de la guerre du Pélo-
ponnèse (431) Hellanicos avait, ce
semble (videtur) 65 ans, Hérodote 53,
Thucydide 40. Hérodote serait donc
né en 484. Ces dates remontent à
une excellente autorité, Apollodore,
disciple d'Anistarque, qui rédigea
dans la deuxième moitié du II^{ème} siècle av. J. C.
un abrégé de chronologie, écrit en
vers iambiques, qui fit loi dans
l'antiquité. Cet ouvrage, intitulé
Χρονικά, comprenait, ^{en} 4 livres, les principales
dates depuis la chute de Troie jusqu'à
Oll. 159 = 146. Les ^{dates} faits littéraires y



étaient souvent rattachées aux dates
politiques, et comme ~~on manquait~~
les données positives sur la nais-
sance des grands écrivains faisaient
~~presque toujours~~ ^{presque toujours} défaut, Epollodore, après avoir
déterminé l'époque de la maturité
à peu, d'un auteur, fixait approxi-
mativement sa naissance à 40 ans
plus tôt. On voit par quelques
citations textuelles qu'Ep. s'exprimait
alors dubitativement, restriction
souvent omise par les auteurs
qui se servirent de son livre. Ce-
pendant Pamphilus dit videtur?

/ et plus exacte /

J. G. Diels. Chim. Mus., 31 (1876) p. 199.

On voit de suite comment est déterminé l'époque de Thucydide. Cet historien dit lui-même qu'il était dans la force de l'âge quand éclatait la guerre du Péloponnèse. C'est pour quoi Apr. lui suppose à cette date 40 ans, chiffre rond qui n'a qu'une valeur approximative. Comment a été calculée la naissance d'Hérodote? Peut-être d'après la colonisation de Thurium. C'est l'avis de Diels; peut-être d'après la lecture publique qu'Hér. fit à Athènes.

On se trouvera plus bas.

Si nous adoptons, faute de mieux, ces dates approximatives, Hérodote se place entre Hellanicos, son aîné de 12 ans, et Thucydide, de 13 ans plus jeune que lui. 46 ans après Marathon, il en avait 5 quand se livrèrent les batailles de Platée et de



Mycale, les dernières qui soient
racontées dans son ouvrage.

Hér. était donc encore enfant au
moment de la grande lutte qu'il a si
noblement racontée. Mais il ne faut pas
oublier que la guerre contre l'ennemi
national continua encore ^(durant) plusieurs
années, sur les côtes de l'Asie. Dans
sa jeunesse, Hér. fut témoin des
combats, des efforts qui amenèrent la
délivrance des villes helléniques d'Asie.

C'était la comédie et persécution qui firent ^{renaître} suite aux
grandes batailles de la seconde guerre
médique et en conservèrent vivants
l'élan patriotique.

Hér.

Halicarnasse, la patrie d'Hér, était
gouvernée par les descendants de
cette Artémise qui avait si vaillam-
ment combattu à Salamine, dans la
flotte de Xerxès. Son ^{ou, d'après d'autres, son fils} petit-fils, Lygdamis
força la famille d'Hér, et le jeune
homme lui-même à chercher un
asile à Samos, et mit à mort le père
Panyassis, ~~son~~ ^{son} cousin de l'historien.
Plus tard, Hér. revint à Halicarnasse,
^{contribua à} ~~chasser~~ le tyran, mais fut ensuite
obligé de s'exiler. Ces détails sont
^{d'après} ~~tirés d'un article de~~ ^(art. Harnier de l'épigraphie) ~~l'ouvrage~~
qui les tire de sources inconnues.

Est-ce une raison de
les rejeter en bloc ? On ne
peut douter qu'ils soient
affirmés qu'ils sont abs-
olument sûrs ; mais les
traités d'inventions vaines
ont abîmé la critique et
le préjugé de parti de cœur
de l'enseignement, d'autant plus
précieux qu'ils sont plus rares.

Le nom de Lygdamis se trouve dans
une inscription très intéressante pu-
blée ^{d'abord} par Newton en 1860. C'est ^{(une copie de la convention,} ~~un décret~~ rendu conjointement
~~traité entre~~ ^{par} ~~les princes~~ et les deux villes
d'Halicarnasse et de Samos. À quel
un rapport

Si nous vivions, c'est une loi relative aux biens des ^(d'Halic. et de Samos) ~~biens~~ qui ~~étaient~~
entre eux leur patrie grâce à notre sagesse par un serment solennel.



Libre Lygdamis y paraît il comme
 dans ce document ~~partie contractante~~? Osorgait il encore
 un certain pouvoir? et par exemple
 occupait il l'Acropole d'Halicarnasse?
 Ces points, ainsi que la date du
 décret, sont obscurs pour nous.
 De toute façon, ce document doit
 être antérieur à 452, quand Halicarnasse
 était tributaire d'Athènes.

(Περικλῆος τῶν
 Περικλῶν)

À la ligne 15 on lit le nom de
 Περικλῆος / de Salmatis. Est-ce ^{le cousin} l'oncle
 d'Hérodote? Il serait téméraire de
 l'affirmer, quand on trouve dans une
 autre inscription jusqu'à 3 ou 4
 citoyens d'Halicarnasse qui portent
 ce nom. Il n'est guère probable qu'il en soit, c'était
 abuser de ce document épigraphique
 que de s'en servir, soit pour confirmer
 soit pour infirmer les renseignements
 donnés par Strabon.

1) Théod. Reinach, *Rev. de Et. Gr.* I, 1888, p. 2799, reproduit et explique cette inscription, de
 manière à se mettre d'accord avec les renseignements fournis par Strabon. Voy. maintenant
Recueil des insc. grecques par Dareste, Hauboulle, Th. Reinach,
 I (1891), p. 1599.

Panyassis avait écrit, outre une *Hérodothe*. 34
Héraclide, ^(certain fragments) une histoire en vers de la
 colonisation de l'Ionie; il était à la
 fois poète ^{historien} et devin; autant de points
 de contact avec Hérodothe. On voit
 aussi que, tout en n'ayant pas
 été témoin de l'invasion de Perses
 et de la grande guerre nationale,
 Hér. était, grâce à sa propre expérience,
 encore plein de l'esprit, du patriotisme,
 de l'amour de la liberté hellénique,
 qui en avait animé les combattants.

A développer!

Halicarnasse était une colonie
 dorienne, mais elle fut de bonne
 heure ionisée, et l'inscription même
 dont nous venons de parler et qui
 est de l'époque d'Hér. est rédigée dans
 le dialecte ionien. Le séjour de l'his-
 torien dans l'île ionienne de Samos
 est indirectement attesté par lui,
 car il parle longuement et avec

[exclue de la confédé-
 ration des autres 5 cités
 doriennes (Hérod. I, 144)]

1) Busolt, Gr. Gesch. II, 90 y rattache (d'après Stein) l'assertion que pendant Hérodothe
 à la légende d'Anaktoria d'Hérodothe.



une certaine affection de l'histoire et
des monuments de cette île. Aussi
peut-on dire qu'Héc. est éminemment
~~historien~~ ^{peopier}. Il l'est par le dialecte dont
il se sert, par la tournure de son esprit,
par sa physionomie littéraire.

[D'un autre côté, on peut dire qu'Héc.
est devenu en quelque sorte athénien.
Il se fait à Athènes un séjour prolongé.
On dit qu'il y fit des lectures publiques
et certains indices prouvent qu'il écri-
vait pour un public athénien. On a
remarqué que pour donner une idée
de l'étendue du mur de la circonférence d'Elbatane il le
compara à celle ^(et la Pirée) d'Athènes (I, 98), et
qu'ailleurs encore les sites et les distances
de l'Attique sont rapprochés pour lui
et qu'en parlant de la configuration de
la Lauride (II, 99) et de la route d'Héliopolis
à la mer (II, 3) il se sert de ^{points de} comparaison
pris dans l'Attique. Cependant

[nous y reviendrons,]

de l'étendue du mur
[celui qui entourait

lui arriva aussi de faire se servir de la
 même façon d'un site de la Grande Grèce
 dans l'avant dernier de ces passages
 il se sert convenablement d'un site de la
 Grande Grèce, ce qui vient à l'appui d'un
 fait, d'ailleurs absolument sûr, qu'Hé-
 rodothe passa la dernière partie de sa vie
 dans la ville de Thurium, alors colonisée
 par les Athéniens. — C'est en 444 que
 Périclès appela tous les Grecs à faire
 partie de cette nouvelle fondation.
 Il ne s'en suit cependant ^{nécessairement} pas que
 l'historien partit dès cette année avec
 les nouveaux colons. Hérodote devint
 citoyen de cette ville fondée dans la
 Grande Grèce, sous le patronage d'Athènes.
 On lui a souvent appelé Hérodote de
 Thurium. Aristote cite même le début
 de ses Histoires, en substituant l'éthnique
 le Thurien à celui d'Halicarnasséen.
 Il faut voir plutôt que l'intervention est due à la suite des

1883 1885.

Hérodote Corinthe
 (Rhet. III, 2)



Hér. aime et admire Athènes; dans
un temps où cette cité s'était fait beaucoup
d'ennemis dans la Grèce, il la défend
contre ses détracteurs, en proclamant hau-
tement que c'est elle qui sauva la Grèce
quand le Mède voulait l'asservir (VII, 139)
VII, 139 Hér. est un historien, sinon athénien,
puisque'il se sert de l'idiome de l'Ionie,
du moins athénien, Il est athénien de
cœur, sinon de langue.

Précisons; il y avait alors à Athènes des
partis politiques qui se combattaient
avec acharnement, on peut dire qu'Hér.
est attaché à Périclès. Il est vrai que les
sujets de son ouvrage ne lui permettait
pas de parler de ce grand homme.
Mais il a cherché l'occasion de prononcer
son nom, de l'annoncer, en faisant
pressentir tout ce qu'il serait un jour.
Au livre II il fait une digression

sur la noble famille des Cléméonides
Après avoir raconté en détail l'histoire
des hommes remarquables qui se suc-
cèdent dans cette famille, il termine
par ces mots: "L'épouse de Canticlès
eut, en songe, accouchée d'un lion, peu
de temps après elle donna le jour à
Périclès." Voilà une magnifique prophétie.

Hérodote - 4A

VI, 131

Si on peut soupçonner que l'his-
torien approcha Périclès, il est sûr qu'il
était lié d'amitié avec Sophocle. Plutarque
cite le commencement d'une pièce en
distiques élégiaques que le poète adressa
à l'historien. Cette pièce est presque
datée. En effet, le poète déclare avoir 55
ans; ce qui nous mène vers 440. La date de sa naissance - 31

Les tragédies mêmes de Sophocle conservent
des traces de cette liaison. On y a relevé
un certain nombre de vers faisant
allusion à des anecdotes ou faits civils
que le livre d'Hérodote connaît. Les
suppléments par les autres
divinements en art.

(Ex. Contumes, supplément
de l'Egypte OC, 335,
Hérodote II, 35.
Ant. qps et H. d. II, 179,
etc.

Plut., Ant. seni..., ch. 3.

2) Π. δὲν "Ἡρόδοτος τῶν τε Σοφοκλῆς ἰσχυρὸν καὶ πῶς ἐπὶ πᾶσι, ἔχοντα.



Les renseignements de ce genre
sont d'autant plus intéressants
qu'ils sont plus rares pour
ce genre.

Quels et que le poète avait pu être
l'auteur en causant avec lui.

Strabon enfin ~~avec~~ voyages d'Hérodote.
à ce qu'il y a de plus important dans la
vie d'Hér., les voyages, dans lesquels il
recueillit les matériaux de son histoire.
Hér. a été poussé par le même esprit de
curiosité générale que les Hécatée, les
Démocrite et tant d'autres esprits distingués
de l'Ionie. Cette curiosité d'intérêt
qui veut connaître pour le plaisir
de connaître, est un des traits qui
caractérisent la race hellénique et qui
ne se retrouvent pas chez les Romains.
Strabon a déjà fait cette observation.
En effet, les écrivains romains ne voient
que Rome dans le monde tout entier,
et ils ne se parlent des autres peuples et des
autres nations qu'autant qu'ils ont
servi aux triomphes de Rome.

On s'assure, en lisant Hérodote, qu'on ne l'a vu
même où il était né, et dans Athènes, la ville où il s'était
tant à tour, il avait fait les voyages nombreux dans toutes les parties de
la Grèce et dans la plus grande partie du monde alors connue aux Grecs.

III, p. 464.
Voir plus haut.

Si les Grecs connaissaient depuis
assez longtemps les côtes de la Méditer-
ranée et l'Egypte; l'intérieur de l'Asie
ne s'ouvrait pour eux que depuis l'éta-
blissement de ^{domination} l'empire perse, et surtout
depuis l'époque où cet ^{domination} empire était
devenu pacifique. Les conquêtes de
Cyrus avaient fondé cet empire,
Darius l'avait organisé, lui avait
donné une certaine unité adminis-
trative; mais Darius et son fils Xerxès
méditaient encore de nouvelles conquêtes
tentèrent d'étendre leur domi-
nation sur l'Europe. Xerxès plus
sage par l'expérience, Xerxès borna
son ambition à conserver ses pays d'Asie.
Le moment était propice pour voyager
dans l'empire perse, pour étudier les
nations qui le composaient. Un
vaste domaine se trouvait ouvert à
la curiosité d'Herodote; depuis le Pont-Euxin,



8'
Aggapor

Τὴν ἐκείνην αἰὸν ἀγχοῦντος
οὐδὲν ἔτι παλαιὸν ἀναγνώσκον
ὅτι οὐκ ἔστι (Hind. 3, 98). Ὁ
ἀνὴρ οὗτος μὴ μὴ ἀνὰ πᾶσι
ἀνθρώποις. Ὁ ἀνὴρ οὗτος
ἐκείνην.

jusqu'aux cataractes du Nil, depuis
la Méditerranée jusqu'à l'Indus, on
trouvait des routes, des stations, des
caravansérails. C'est là que couraient
les angares du roi, messagers à
cheval, disposés de relai en relai,
premier établissement d'une poste
régulière, au service du gouvernement.
Je crois qu'on voyageait alors dans
cette partie de l'Asie plus commo-
dément et avec plus de sécurité qu'au-
jourd'hui. M. Dieulafoy a couru plus
de dangers que le vicil Hérodote.

Hér. vit les bords du Fort Urain,
même ses bords septentrionaux, peuplés
par les Scythes; il vit la Médie, Babylone,
pont-éte, Susse; mais il ne pénétra
certainement pas plus avant dans
l'intérieur de l'Asie. Enfin il par-
courut la Perse et même la Haute Égypte.

La délibération des Perses sur le gouvernement
à introduire.

Hérodote (III.80-82)

J. Maass dans Hermes (1887).

p. 581...) soutient qu'Hérodote a suivi un sophiste
auteur d'un "τόπος κοινός" politique présenté sous une
forme quasi-historique, et il émet la conjecture que
ce sophiste pourrait bien être Protagoras dans
ses ^(paroxysme) "Art. πολιτικῆς", ou "Καταβάλλουσις" ^(proparoxysme).

Il fait observer avec
raison que la démocratie décrite est la même
démocratie athénienne reformée par Cléisthène.
Une autre remarque est également juste : la monarchie
l'emporte grâce à la majorité, non à la force des
arguments - la question de la supériorité réelle de
l'une des trois formes de gouvernement n'est pas
résolue.

Mais tout son système fûte par la base.

dit-il

Si Hérodoté avait été le premier à répondre
à ce fait qui paraissait à bon droit peu croyable,
il ne se serait pas borné à déclarer simplement
que les trois discours furent prononcés, mais il aurait
ajouté des arguments. Ce raisonnement me semble
étrange. Voici maintenant le principal argument
de Maass. Aristote (Politique ^{lib. 2} II, p. 1252 b 7)

explique la forme monarchique de la société des
dieux parce que les hommes étaient anciennement
gouvernés de cette manière. Maass donne aux mots:
^{ἡ δὲ τῶν θεῶν ὁ δὲ δὴ τῶν τῶν}
(ἡ δὲ τῶν θεῶν ὁ δὲ δὴ τῶν τῶν) ^{ἡ δὲ τῶν θεῶν ὁ δὲ δὴ τῶν τῶν}
ἡ δὲ τῶν θεῶν ὁ δὲ δὴ τῶν τῶν, ὅτι καὶ εὐτοί, οἱ περ
ἔτι καὶ νῦν, οἱ δὲ τῶν τῶν ἀρχαίων ἡγεμόντες..

Le sens " que cette explication était donnée dans
toutes les théories politiques ". Il est évident qu'Aristote
ne dit rien de pareil. Que devenant les
mots καὶ εὐτοί avec cette interprétation ?



4'B

Il est vrai qu'on pourrait douter Herodote 52
qu'il visita Thèbes, s'il ne le disait
expressément. En effet, tous les voyageurs
déclarent qu'il n'y a rien de plus
imposant dans toute l'Égypte que
les monuments de Thèbes, et Hécatée
signale même point. Dire qu'Hécatée
avait assez parlé de ces monuments
pour qu'il fût inutile d'y revenir,
est une explication qui ne me satis-
fait pas, étant donné les habitudes
littéraires de ce temps. Diodore nous
apprend que les ^{temples} de Thèbes, dévorés
par Cambyse de tout ce qu'il y avait
de précieux, ne présentaient plus que
des murs nus, et que depuis ce moment,
jusqu'à l'époque des Ptolémées, Memphis
prima la capitale de la Haute Égypte.
Hécatée parle longuement de Memphis,
dont la magnificence l'avait frappé
d'abord; quand il se rendit ensuite

complètement

Comme Cambyse mourut en 522, il est à voir que Hécatée
vit Thèbes après la spoliation.



58

à Thèbes, il n'y trouva rien qu'il n'eût
vu plus beau à Memphis. Aujourd'hui
Memphis a presque disparu, et les ruines
de Thèbes nous frappent d'admiration.

(quelques autres contrées de

l'Égypte a été probablement aussi à Cyrène
et dans la Libye; mais il n'a pas visité
Carthage. Cela tient peut-être à des causes
accidentelles, il se peut aussi que l'hosti-
lité entre les Hellènes et les Phéniciens
de Carthage l'ait empêché de se rendre
dans cette ville.

Le livre d'Hér. est le fruit de ses voyages,
bien plus que de ses lectures. Sans
prétendre que les livres ne lui apprirent
rien, on peut affirmer cependant qu'il
décrit, qu'il raconte, avant tout ce qu'il a vu de
ses yeux, ce qu'il a entendu dire sur
les lieux mêmes. Il nous fait si bien voir
les hommes, les animaux, les productions,
de tant de pays, les montagnes, les cours
d'eau, c'est qu'il a tout vu, ^{sont étudiés} par lui-même.

Les mœurs, les institutions, les traditions,
les faits historiques ^{même} il les a connus en
conversant avec les habitants, en faisant
causer les hommes des plus intéressants des ^{trois} régions
pays qu'il parcourait. De là vient la
fraîcheur de ses récits, la vérité de son
coloris, le charme de son ouvrage.

Voilà comment Hérodote recueillit les
matériaux de ses récits. Après les
avoir rédigés, comment communi-
quait-il ses écrits au public? ^{Extrait} S'adressait-
il uniquement ^à des lecteurs, ou
s'adressait-il aussi directement à des
auditeurs? Rien n'est plus connu
que la lecture publique faite à Olympie;
c'est que Lucien en parle dans sa
conférence intitulée Hérodote.⁺ Mais
Lucien n'y regarde pas d'assez près
pour être considéré comme une au-
torité historique. ^{*} Le concours d'Olympie.

Aujourd'hui on recrée
de cette impression, et on
fait une plus grande place
à ce qu'Hérod. doit aux
civilians antérieurs.

⁺ Lucien, *fig. 1*. ² *Asie*.

* On peut encore citer le *Stoa* *Eis tñt Hērodotou oxia* (³⁰ *para* *l'addrobas*),
Parsenigge. *Götting. I*, *App. cent. II*, 35, p. 400). Hérodote avait recité sa lecture
au moment où il y avait de l'ombre à Olympie, et finit par ne pas se faire du
tout.



50
était uniquement gymnique; il n'y
avait aucun prix pour les œuvres de
l'esprit. Cependant dès cette époque
des poètes, des orateurs, des écrivains, et
produisaient leurs compositions,
sans qu'ils étaient d'y trouver réunie
ce qu'il y avait de plus considérable
dans toute la Grèce. La lecture à
Olympie n'a donc rien d'inadmissible,
pourvu qu'on écarte toute idée
de concours et de prix.

De. Her. Mal. 26, D'un autre côté, Plutarque rapporte,
d'après l'historien athénien Diodore,
qu'Her, ayant fait une lecture pu-
blique à Athènes, reçut, sur la propo-
sition d'un certain Anytos, une
récompense de dix talents. La somme
est énorme, incroyable. Le roi de Sparte
qui se laissa corrompre par Périclès
pour renoncer à l'invasion de l'Attique
n'en reçut pas davantage. Cependant

[Aussi a-t-on proposé
de lui en donner de
petits talents d'or]

le fait de la lecture publique semble. Hérodote
bien attesté par la chronique

QA

d'Éraste, qui la rapporte à ll. 83,
3 ou 4 (^{traduction arabe, et la trad. latine de} ~~les manuscrits grecs et arabes~~ et St Jérôme
varient sur ce point), c'est à dire
entre 460 et 454¹⁾

J'avoue que la manière d'Hér,
si éloignée, encore du style oratoire
me semble se prêter parfaitement
à des lectures faites en petit comité,
mais nullement à ~~être~~^{du} récit devant
la foule assemblée. ^{la phrase} Le style n'a
rien de vibrant, de sonore, rien
qui permette d'élever la voix et de
remplir un grand espace. Néan-
moins Thucydide semble faire
allusion à des lectures de ce genre
quand il déclare, dans son Introduction, I, 22

1) Insiste sur le chorographe byzantin Synkellos: Ἡρόδοτος ἱστορικός
ἐκπαιγὼν παρὰ τοῖς Ἀθηναίοις βούλῃς ἐναγαστοῦς αὐτοῖς τὰς
βίβλους. St Jérôme traduit inexactement "Herodotus cum Athenis libris
suis in concilio legisset honoratus est" / La G^{de} Panathénée vient
d'une interprétation arbitraire de ce texte par Scaliger.

[A cette trad.
ne me semble pas
incorrecte, quo
qu'en ait dit.
αὐτοῖς = τῇ
βούλῃ -



que son livre ne doit pas être
 ἀφ' ὧρα ἐς τὸ παρ' ἑξῆς un nouveau
 d'apparat composé pour plaire un instant. Tout bien
 considéré, je crois qu'il faut s'en tenir à St Jérôme "cum libro
 eius in conciilio legisset", c'-à-d. devant le Sénat des Cinq-cents.

On a ~~essayé~~^{voulu} de deviner quel ouvrage de son
 ouvrage Hésiode fut à Athènes; on a essayé de
 déterminer la suite et les dates des voyages entrepris
 par l'historien. Ces questions de ~~littérature~~^{littérature} n'ont un
 autre problème que la curiosité moderne a tenté de
 résoudre, à savoir dans quel ordre H. composa et
 rédigea les diff. parties de son livre. A en
 y revenir.

6c



60

6'A

Les Mémoires de Dikaios d'Ilkhes
une du sonnet de poète Hérodot.

O. Trautwein. Die Memmaren des Dikaios.

Hermes. 1890. p. 527-566.

L'auteur veut aller plus avant dans la
voie ouverte par Diels et montrer qu'
Hérodoté avait encore d'autres sources
écrites que les livres d'Hécatée. Son
point de départ est VIII, 65. L'exilé Athé-
mien Dikaios explique à son compagnon
Démocrate de Sparte le prodige dont
ils sont témoins. La manière dont
s'exprime l'historien d'Égypte à Dikaios
etc indique suivant lui un écrit. Le
cet ami du roi exilé qui avait appris
beaucoup de détails soit comme témoin
oculaire soit par les récits de Démoc-
rate. Tout ce qui concerne ce dernier
ainsi que les morceaux qui se rattachent
aux scènes où paraît Démocrate seraient
tirés des mémoires de Dikaios à savoir
les indications précises sur les peuples
de l'armée de Xerxès les noms de leurs chefs
et leur costume, la description de



60
l'escorte de X. VII, 40, 41, ainsi que l'his-
toire du riche Pythios qui la précède.
L'Hellaspont fauette, VII, 38 (fait vrai,
mais sans doute mal interprété).

Les étapes de Xerxes en Europe, le pro-
dige de l'olivier saisi, VIII, 54, où les
exilés Athéniens sont mentionnés.

Le dessein de Dikaïos aurait été de mettre
en lumière son patriotisme ainsi que
celui de Démarate.

L'auteur distingue les tournures dont
se sert Hérodate pour des renseignements
rares et des oui-dires, ἡκούον etc, de
celles qui indiquent des emprunts
faits à des livres.

Matzat avait déjà avancé des con-
jectures sur les mémoires de Dikaïos
dans Hermes VII, p. 479 etc. « Ueber die Glaub-
würdigkeit der geogr. Ang. Herodots über
Asien ».

Constructions en l'air.

66

his-
ick.
i,
tro-
es
the
u
e
sents
le
ic-
ub
er



61
D

Arrivons au livre d'Hérodote.

Hérodote.

Il n'avait-il d'assez nouveau, d'assez original, pour faire sensation et mériter à son auteur le nom de Père de l'histoire? Avant Hér., il y avait eu des Contes du Monde et des Généalogies, Hér. allie les descriptions aux récits, les impressions de voyage aux traditions recueillies: il est à la fois géographe et historien. Avant lui on avait composé des histoires ou chroniques spéciales, Hecataeus en avait donné un très grand nombre et, s'il faut ^{en} croire C. Müller, il les avait ^{même} réunies en un corps d'ouvrage. Mais ce n'est là qu'une conjecture peu sûre, et quand même on l'admettait, encore n'y aurait-il eu là qu'une



simple juxtaposition, sans lien entre
les diverses parties. Hérod. le premier
embrassa l'histoire des Grecs et des
Barbares, fondue dans l'unité d'un
ouvrage complexe. Aussi Diodore
a-t-il pu dire avec une certaine
vérité que le livre d'Hérod. est comme
une espèce d'histoire universelle.
La restriction est légitime, car Hérod.
n'est pas complet. Il omet nécessairement
ce qu'il ignore, volontairement ce
qu'il juge moins intéressant ou
trop connu. Voici comment Hérod.
annonce lui-même son sujet dans
son Introduction le sujet de son livre,
en ces mots : "Voici l'exposé des recherches
d'Hérodote d'Halicarnasse, afin que

I, 1. Ἡρόδοτος Ἀλικαρνησέος ἱστορίης ἀπόδεξις ἥδε,
ὥς μὴτε τὰ γεγνημένα ἐξ ἀσφαλείου τῷ χρόνῳ ἐξέλθῃ + γένηται,
μὴτε ὅσα μεγάλα τε καὶ θαυμαστά, τὰ μὲν Ἕλλησι τὰ
δὲ βαρβάροις ἀποδιδύναι, ἀσέβῃ γένηται, τὰ τε ἄλλα καὶ
δὲ ἢ αὐτὴν ἐποδέξωσαν ἄλλοις.

γέγραφε (καὶ αὐτὸς τὰς
τῆς οἰκουμένης
περὶ αὐτῆς.

XI, 37

ce qui a été fait par les hommes ne
soit pas effacé par le temps et que des
actions grandes et admirables, accomplies
tant par les Grecs que par les Barbares,
ne demeurent pas sans gloire; et
tout d'abord je dirai par quel motif
ils se sont fait la guerre. Il y a
dans ces lignes un mot intraduisible
et intéressant, c'est celui d'histoire,
qui avait alors le sens général d'in-
formation, de science acquise par
des informations, des recherches, et même
de science en général. Nous avons
conservé des traces du sens premier
de ce mot dans les locutions: histoire
naturelle, histoire des animaux.

Voir l'épigraphie

1) ἐντομολογία. ὁ ἐπὶ τῶν ἰσχυρῶν ἰσχυρῶν ἰσχυρῶν ἰσχυρῶν
la nature, la suite le fait voir. Tel est le cas de l'ort. des
plantes. Voir.



"Les Grecs et les Barbares"; par
ces derniers il faut entendre surtout
les peuples non-helléniques, qui
avaient joué un rôle dans le monde,
c'est à dire les peuples de l'Orient.
Mais les mots "actions exécutées tant
par les Grecs que par les Barbares"
n'indiquent pas encore suffisamment
le sujet d'Hérodote. Son véritable sujet
c'est l'antagonisme des Grecs et des
Barbares, les guerres qu'ils se sont faites,
— Rapidement et par manière
d'introduction, il dit un mot de la
guerre de Troie et d'autres querelles
plus ou moins fabuleuses; entièrement
d'Europe ^(entièrement) de Médée, ^(entièrement) préjudant à
celui d'Hellène. Dans les temps bien
connus et vraiment historiques,
le premier qui ait cherché à subjugu

X

Lettré à Looz à Looz,
nau à du marchand,
(méthode rationnelle)

des Hellènes, c'est Crésos de Lydie. Hérodote
Crésos et ses guerres contre les Joniens
d'Asie, voilà le point de départ
d'Hér. Son récit s'arrête à la bataille
de Mycale, postérieure à l'époque de moins
d'un siècle, à l'é^{avènement} de Crésos. (560 - 479)
Cependant on se tromperait fort ^{Gyges vers 700.}
en pensant qu'Hér. ne raconte que
ce laps de temps, comme on se trom-
perait en supposant que l'Odyssée
ne contient que le récit des 30 ou 60
jours compris entre le début et la fin
du poème.

1/ Photios, dans son Sommaire du livre
d'Hér., Bibl. n° 60, donne cette idée ^{correcte}
de l'Histoire d'Hérodote, et nous la partageons si
le livre 9^e H. s'y était pu.



Après avoir nommé Crésus,
l'historien se demande ^{ce} qu'étaient les
Lydiens. Cela l'amène à parler de la
Lydie et de ses rois, en remontant

(ou 7162) à Gyges, fondateur de la dernière
dynastie. Après avoir soumis l'Asie

mineure jusqu'à l'Halys, Crésus est

vaincu par Cyrus. ^(c'est Cyrus qui vainc Crésus) Les Lydiens donc

dit Hérodote I, 95, avaient été asservis par

les Perses. * Notre récit recherche ici

quel était ce Cyrus qui reconquit

l'empire de Crésus, et comment les

Perses arrivèrent à commander à

l'Asie. Les Perses, qui parurent

alors sur la scène du monde,

avaient arraché le pouvoir aux

Mèdes. Quel est le pays des Mèdes,

quelles sont leurs mœurs ? quels

sont été leurs rois les plus remarquables ?

Λοὶ μὲν δὲ οὗτο
πῶς, οἱ ἰδιώται δὲ τὸ
ἐπισημαίνουσι ὅτι τὸ
ἐνθρονισθῆναι ὑπὲρ τοῦ
τόν τε Κρόνον δὲ τοῦ
ἰὼν τὴν Κροίσου ἀρχὴν
καταβῆναι, καὶ τοὺς Περ-
σας ὅτι τὸ πρῶτον ἤχη-
σαν τὴν Ἀσίαν.

Parlons des Mèdes avant d'arriver
aux Perses.

Après cette digression, qui au
fond n'en est pas une, l'historien
nous ramène, au ch. 141, au point
où il avait laissé le récit à la fin
du chapitre 94. Cyrus se soumet,
après les Lydiens, les Grecs d'Asie,
ainsi que leurs voisins, Cariens,
Camiens, Lyciens, occasion de
faire connaître ces peuples.

Puis c'est le tour des Babyloniens,
enfin des Massagètes, où Cyrus trouve
sa fin. Voilà l'analyse du 1^{er} livre.

Dans les livres suivants la méthode
est la même. En faisant connaître
l'accroissement de l'empire ^{des} Perses,
les entreprises de leurs rois, à mesure
que l'historien rencontre une nation,
il remonte à son origine, raconte

ἀρχὴν δὲ αὐτῆς τῆς
ἐποικίης Δόρον.



son histoire; nous parle des ses
mœurs, décrit le pays, les animaux,
les plantes qu'il produit, le commerce,
les monuments, les curiosités, tout
ce qu'il sait et qu'il croit de nature
à intéresser ses lecteurs. Ainsi le
début du livre II annonce l'invasion
de l'Egypte par Cambyse; cependant
la suite ne répond pas à cette annonce,
l'expédition du roi de Perse est perdue
de vue, et on nous donne d'abord
un tableau complet de l'Egypte,
du pays, de la religion, des mœurs
de ses habitants, de l'histoire de ses
rois, et cette matière remplit tout
le II^{ème} livre. C'est seulement au
commencement du livre III qu'Hérodote
reprend à ce qu'il avait promis dès
le début du livre II, la conquête de l'Egypte.

ἐν τῇ Αἰγύπτῳ ἐπο-
νετο στρατηγὸς ἰσχυρ.

Au III^{ème} livre, l'expédition de Darius
 contre les Scythes fournit à l'historien
 l'occasion de décrire la Scythie et tous
 les pays qui s'étendaient au nord
 du Pont Euxin. Un autre fait,
 moins important, une ~~expedition~~
 entreprise contre la ville de Barca,
 lui fournit le prétexte de faire le
 tableau de la Libye toute entière.
 C'est ainsi que le Nord et le Midi du
 monde connu sont opposés et se
 font pendant.

Les livres V et VI comprennent les
 guerres de Darius contre les Hellènes;
 d'abord la défection de l'Ionie, ^{près} sa soumission,
 ensuite la tentative de punir Athènes d'avoir
 secouru les Ioniens et la bataille de
 Marathon. Là encore il y a des

digressions assez nombreuses. Elles sont
plus rares et plus courtes dans les
trois derniers livres, qui contiennent
la 2^{ème} guerre médique, l'invasion
de Xerxès et les victoires des Grecs.

Cette analyse fait voir la dispo-
sition de l'ouvrage. L'espace de temps
compris entre Grépus et Xerxès en forme
le sujet apparent, le cadre. Le sujet
véritable c'est l'histoire générale des
Grecs et des Barbares dans ce qu'elle
a de plus saillant. Cette histoire
est introduite dans le cadre relative-
ment restreint au moyen de nom-
breuses digressions. Le fil, incessamment
interrompu et repris, c'est la succession
des rois perses, l'accroissement de leur
empire

X
Voilà la matière.

Voilà pour la méthode.
du récit

Idee dominante



lett. vol. 2
premier ann 57 Thuc.

L'idée dominante, c'est l'antagonisme des Hellènes et des Barbares qui se manifeste par leurs luttes séculaires.

Hérodote vivait dans un temps où les Hellènes avaient conscience de leur supériorité sur les autres nations. Ils sentaient déjà vaguement, ce semble, qu'ils étaient à la tête de l'humanité, qu'ils portaient dans leurs mains le flambeau de la civilisation. Tous les autres peuples étaient confondus sous le nom de Barbares, formaient en face des Hellènes une masse confuse, dans laquelle ^{les Grecs} ils distinguaient cependant les premiers tous à tous maîtres de l'Asie, Assyriens, Babyloniens, Mèdes et en dernier lieu ^{les Perses} Perses, les plus puissants de tous. Un flot montant

par eux

, contre les Egyptiens,

de la puissance des Perses, les Hellènes,
mettent une barrière, ils défendent
victorieusement leur liberté, et repoussent
les Barbares dans leur Asie, ^{d'où} qu'ils
avaient tenté de déborder. Mais
cette grande lutte avait été précédée
de beaucoup d'autres, l'hostilité entre
Hellènes et Barbares est ancienne, elle
remonte jusqu'aux temps fabuleux,
et la guerre de Troie prélude aux
guerres Médiques. Ces vices n'étaient
pas particulières à Hell., toute la
Grèce les partageait. Sur un des
deux frontons du temple d'Ogine, on voyait,
^{encore à Munich,} on voit un épisode de la guerre de
Troie le combat engagé autour du
cadavre d'un héros grec, Patrocle
ou Achille. Paris y est représenté

Hérodote

101

Hellènes et Barbares
guerre Troie



dans le costume d'un archer perse.

Tout revient à Hérode. ~~Donc~~ sous les récits tendent vers
l'invasion (et la défaite) de Persée;
la guerre métrique, préparée de longue main, elle achève
et couronne l'ouvrage. Hérodote nous aca-
promène de pays en pays, d'un
peuple à l'autre. Ces peuples divers
se fondent dans la grande armée du Ro-
pote qui aspire à l'im-
pire universel, et
voilà comment il
est ainsi qu'
représenteront tous dans la lutte
finale et définitive. C'est ainsi que
les poètes dramatiques aiment à
réunir dans la dernière scène tous
les personnages qui ont pris part
à l'action. Si on demande en quoi
consiste la supériorité des Hellènes
quel est le secret de la victoire d'une
poignée d'hommes sur les hordes
innombrables de l'Asie, Hérodote
ne répondra pas ^{directement} à cette question.

102
mais il placera la réponse dans la
bouche de Démarate. L'entretien de
cet ancien roi de Sparte avec Xerxès
donne la clef de ces grands événements,
en marquant les traits essentiels
qui séparent le génie grec du reste
de l'humanité.

VII, 101-104.

Voilà le plan général de l'ouvrage
d'Hérodote, Il ne manque certes ni
de beauté, ni de grandeur; mais
l'exécution ne laisse-t-elle rien à
désirer, Et l'examen des détails répond-
~~elle~~^{il} entièrement à l'attente produite
par la vue de l'ensemble? Voyons
les principales divisions de l'ouvrage
et les transitions qui les rattachent
les unes aux autres.



La division en 9 livres n'est certainement pas de l'auteur; elle a été faite plus tard pour la commodité des lecteurs, à qui on voulait offrir des volumes ou rouleaux faciles à manier. On s'avisa de couper l'ensemble en 9 livres et de donner à chacun le nom d'une Muse. C'est un hommage rendu par les littérateurs au vieux conteur. Hérodote indigne lui-même les éléments de son œuvre complexe, qui du reste ne peuvent échapper à aucun lecteur attentif. On distingue facilement plusieurs parties. Nous avons d'abord l'histoire de la Lydie, ou, pour parler le langage d'Hér., les récits lydiens; puis les récits

Ἰστιάριος λόγος

médiques, les uns et les autres
dans le I^{er} livre. Au II^{ème}, les
récits égyptiens; au III^{ème}, les récits
libyques et scythiques; surtout
les *Ῥόγος Ἱερώνων*; ces derniers
forment la charpente de l'ouvrage.
La série des rois perses et l'indica-
tion de la durée de chaque règne
fournit quelques dates précises
et un fil chronologique, peu ri-
goureux, il est vrai, parce que
l'auteur, dans ses nombreuses di-
gressions, ne s'astreint nullement
à l'ordre des temps. À voir cette
disposition, on pourrait dire qu'^{il} ~~il~~
écrit l'histoire des Perses. En effet,
malgré son partialisme hellénique,
il ne nous transporte qu'accidentellement

Hérodote

11A



dans la Grèce, tandis qu'il déroule
devant nous, avec suite et sans
lacunes, l'histoire des derniers con-
quérants de l'Asie. Il faut louer
l'auteur d'avoir fait ainsi des en-
nemis de son pays, sinon les
héros, du moins les personnages
principaux de son récit. L'histoire
des Grecs à cette époque était trop
multiple pour être ramenée à
l'unité, et ce n'est pas de la Grèce
que partaient les résolutions, les
entreprises, les grands coups qui
changèrent la face du monde.
L'initiative appartient alors aux
despotes de l'Asie. C'est près d'eux
que l'historien devait s'établir pour
faire connaître la suite des événements.

2. Edg. xvii

1) Mais on sort, dans l'ouvrage
d'Hés. les récits helléniques. On n'en
trouve guère des fragments, rien de
suivi, rien de complet. Distinguons
ce qu'il y a de plus remarquable;
trois digressions, aux 1^{ier}, au 8^{ième}, et
au 6^{ième} livre, dans lesquelles l'au-
teur fait connaître parallèlement
ce qui se passa à Athènes et à Sparte
les deux villes qui jouèrent le rôle
principal, et combatturent à la tête
des Grecs, dans la grande lutte finale.
Voici comment ces trois digressions
sont amenées. Menacés par les progrès
de Cyrus, Grecs cherche des alliés
dans la Grèce. Il apprend qu'Athènes
et Sparte se trouvent à la tête des
Ioniens et des Doriens; c'est une



I, 56-68 occasion pour Hérodote de raconter

les Athéniens, déchirés alors
par la lutte des factions, et
tombés sous le pouvoir de
(κλεισμένης καὶ καὶ δὲ
ἐκαστοῦ (59)
vno thesophron)

l'histoire de Prostrate; et d'indiquer
comment Sparte devint la première
puissance du Péloponnèse, grâce
aux lois de Lycurgue, et chose curi-
euse, grâce aux ossements d'Arestes,
palladium dérobé aux citoyens de Légié.

faux
causes

Une cause rationnelle, une autre
toute superstitieuse, voilà qui fait
bien connaître le vieil historien.

II, 39-90. Il faut descendre jusqu'au même
livre pour trouver la suite de ces
apréhensions sur Athènes et Sparte.
Briastogoras de Milet se rend à Sparte
et à Athènes pour s'assurer des
anarchiques dans la révolte qu'il
médite. A cette occasion nous apprenons
ce qui s'est passé depuis dans ces

des villes, l'auteur se réfère expressément à la digression du livre I^{er}.)

V, 39-96.

et la seconde se rattache assez à la première.

Hérodote
12A

La troisième digression enfin se relie aussi aussi assez bien à la

V, 48-93

dernière. Elle est amenée par le mauvais accueil que les habitants de Dorius, envoyés pour demander de la terre et de l'eau en gage de soumission, reçurent à Athènes et à Sparte.

Si on ajoute la digression sur l'histoire de Samos et les monuments de ^{cette île} Samos, au livre III,

on aura les morceaux principaux qui pourraient être réunis sous le titre de écrits helléniques. On voit que tout cela ne donne que des fragments de l'histoire des Grecs.

et les fragments
de l'histoire des
grecs

1) V. 39 Τῆς δὲ Σάμου Ἀνακτορέως πῦρ δὲ Μόριος
ὄντιον περὶ τὸν ἱερὸν ἀδελφὸν ἀδελφῶν, κτεροῦν
δὲ ὁ Ἀνακτορὸς τῆς τῆς Σάμου. — 55. Ἀριστοφάνης
τῆς τῆς Σάμου ἥτις ἐστὶν Ἀθήνας γινώσκοντες τὸν ἄνθρωπον ἐπὶ ἀδελφῶν.



C'est que les peuples étrangers ont, plus que les Hellènes, appelé l'attention de l'historien voyageur.

Cependant nous n'avons pas encore signalé les éléments les plus développés, les plus importants, de cet ouvrage si complexe; ce sont ceux que l'on pourrait désigner du nom de récite barbare-hellénique. J'entends par là les collisions des peuples de l'Asie, réunis sous le sceptre des Achéménides, et des cités helléniques, conduites par Sparte et Athènes. Le soulèvement de l'Ionie (L. IV), la 1^{re} Guerre Médique (L. VI), la 2^{me} (L. VII à IX) sont comme les actes de ce grand drame.

Procédé
épique

Le procédé épisodique qui préside
à l'arrangement de cette œuvre complexe
est-il un effet de l'art, ou tient-il au
penchant naturel du conteur ionien?
Il y a certainement de l'un et de
l'autre, et on peut remarquer en
général que dans les œuvres des
Grecs, surtout dans les productions
les plus anciennes, de leurs poètes, comme
de leurs prosateurs, l'art et la nature
et l'art se confondent et se pénètrent, au
point de ne pouvoir être distingués.
C'est ^{que les Hellènes} ~~qu'ils~~ sont naturellement artistes.
Hér., lui aussi, a ~~composé~~ composé son
ouvrage avec art, d'après une méthode
dont il se rendait compte et qu'il
signale quelque part lui-même. ¹⁾
Mais, d'un autre côté, il se laissait

Discussion

1) 11,60 : Περὶ τῆς (Discussion) γὰρ τῆς πορτῆς οὐ λόγος ἐστὶν ἀπὸ τῆς ἀπορίας



aller aux habitudes de son esprit.
 Il conte, sans façon, sans s'astreindre
 à un ordre logique. Il sait beaucoup
 d'histoires, beaucoup de choses curieuses,
 l'une lui rappelle l'autre, celle autre
 une troisième, et il ~~des débats~~ ~~sans~~
~~façon~~ se laisse aller à des associations
 d'idées, souvent assez capricieuses.

[Ayant prononcé le nom de Sici-
 andre dans ces récits, il
 en prend l'occasion pour
 raconter un fait merveilleux
 arrivé de fort à l'encontre du temps
 de Siciandre, l'histoire d'Ariston
 et de Dauphin (I, 23) -

V, 55

Citons un exemple. ^(ou d'un) Almande Aris-
 tagoras demande des secours aux
 Athéniens, ils venoient de chasser les
 Pisistratides. Comment cela ? Il y
 avait d'abord eu lieu l'attentat contre
 Hippocrate, ^{frère d'Hippocrate attentat}
~~qui ne doit qu'à rendre~~
~~plus le tyran plus défiant et plus~~
~~cautel~~; Les meurtriers d'Hippocrate
 descendoient d'une vieille famille
 d'origine phénicienne; ce fait s'explique

pour l'établissement de Phéniciens dans
la Crète, et à ce propos l'historien
entre dans quelques détails sur
l'alphabet phénicien, apporté par
Cadmos dans la Grèce. Mais la mort
d'Hippocrate, loin d'affranchir Athènes,
ne servit qu'à rendre son frère,
Hippias plus défiant et plus cruel.
C'est seulement quatre ans plus tard
que ce tyran est chassé par l'Alc-
méonide Clisthène, avec l'aide de
Sparte. Ce Clisthène avait pour aïeul maternel
un autre Clisthène, tyran de Sicione.
De là, digression sur le mariage de
la fille du premier Clisthène avec
~~un Alcéméonide~~, et sur les innovations
politiques et religieuses de ce tyran,
qui laissa quelques traditions
démocratiques à son petit-fils.

Hérodote
134

Le père du second
Clisthène



Dans la guerre qui a pour ^{résultat} ~~conséquence~~ l'expulsion d'Hippias, les Egéates prennent parti contre Athènes. De ce propos, nous apprenons les anciennes querelles entre Athènes et Egine. Les Corinthiens, prenant parti pour Athènes, s'opposent au rétablissement d'Hippias. C'est qu'ils se souviennent ^{de} ce qu'ils ont jadis souffert sous leurs tyrans. Vient une digression sur les tyrans de Corinthe, celle-ci en quelque sorte marquée, puisqu'elle se trouve insérée dans le discours du délégué corinthien. Enfin, comme Hippias se retire à Sigée, ce fait amène une dernière digression sur les anciennes guerres entre Athènes et Lesbos, pour la possession de ce poste important. Voilà donc, de

[à la confusion ^{pourquoi} ~~pourquoi~~
par les Lacédémoniens]

compte fait, cinq épisodes enclavés dans
un récit qui est lui-même épisodique.

important 13c



On voit que l'ouvrage d'Hérodote neunit
 deux qualités qui nous charment dans
 une science d'art, l'unité et la variété.
 Le lecteur c'est cette dernière qui
 frappe tout d'abord les lecteurs, amu-
 sant les ^{autres} autres, dérivant et impratien-
 tant les autres, soignant qu'ils sont
 plus ou moins sérieux. Les digressions
 incessantes, qui produisent la
 variété, sont, nous l'avons vu, les
 unes calculées, les autres accidentelles
 et capricieuses. On s'est demandé si
 l'enlacement artificiel des parties
 constitutives de l'ouvrage ne laissait
 pas entrevoir une juxtaposition
 primitive, si l'idée de les fondre, de
 les combiner, de les soumettre à un
 plan général, n'était pas venue à l'auteur
 assez tard, si elle n'était pas l'effet d'une

dernière rédaction. On s'est donc posé la question: Dans quel ordre Hérodote a-t-il composé les diverses parties d'un ouvrage si complexe? A cette question se rattache une autre: Hérodote a-t-il terminé son ouvrage, ou avait-il l'intention de le continuer?

Hérodote

14A

Y a-t-il des indices suffisants pour résoudre ces questions? L'ouvrage habilement interrogé, révèle-t-il les phases par lesquelles a passé le travail de l'auteur? Divers systèmes ont été proposés. Kirchhoff part de l'observation que les allusions à la guerre du Péloponnèse se trouvent toutes dans les 5 derniers livres, il en conclut que ces livres ont été écrits après les 4 premiers, et cette conclusion ^(au premier abord) peut sembler rigoureuse.

(Et d'abord, c'



L'épisode du médecin
Democède repose évidemment sur des informations prises à Orotone, III, 119 et donc le dernier chapitre rédigé à Athènes avant le départ pour Chaurium.

143

Cependant les quatre premiers livres n'auraient pas été écrits d'une traite.

Th. fait une coupure après III, 119.

Il assure qu'Hér. n'en avait pas écrit davantage quand il fit à Athènes sa lecture publique, vers 431. ^{La raison qu'il en a est que}

Après avoir interrompu son travail, il l'avait repris plus tard requis à Chaurium et l'avait poursuivi jusqu'à la fin du 4^e livre.

Les 5 derniers livres enfin auraient été écrits à Athènes, après l'explosion de la guerre du Péloponnèse, de 431 à 404.

On voit que Th. ne défait pas la trame de l'ouvrage, il le fait écrire dans l'ordre même où nous le voyons. On lisent

sur mémoire, on est séduit par la logique de l'argumentation ~~il s'agit de la méthode~~ mais en y réfléchissant on s'aperçoit que

Dans les Mémoires de l'Ac. de Berlin, 1764, p. 1-30, et 1771 p. 27. sgg. Mém. prescien "Ueb. die Diffsamungszeit des Hl. Werkes", Berlin 1876.

malgré l'apparente rigueur de la méthode
 le système n'est pas solide. En effet, les
 allusions ^{dans les 5 dernières lignes} aux premières années de la
 guerre du Péloponnèse peuvent avoir été
 ajoutées plus tard. On trouve dans l'écrit
 un assez grand nombre de passages qui
 ressemblent à des notes marginales, que
 l'auteur ^{aurait} ~~ne~~ pas pris la peine de
 fondre dans son exposition ¹.

Si on se demande quelle est la
 partie de l'ouvrage d'Alc. dont la lec-
 ture fut le plus propre à exciter l'en-
 thousiasme des Athéniens, on répondra
 sans doute que l'histoire des rois de-

¹ Voy. Steury, note sur IX, 63.



Lydie et de Perse, racontées dans les premiers
 livres, y était bien moins propre
 que le récit des batailles de Marathon
 et de Salamine. Ces victoires étaient le
 grand titre de gloire d'Athènes, le plus
 agréable aux oreilles des Athéniens, qui
 ne se lassaient pas de les entendre
 exalter. Dans les éloges funébres les rap-
 pellent à l'envi. Thucydide de Samos,
 qui, à ce qu'on rapporte, avait vécu
 jeune encore dans l'intimité de l'his-
 torien, fit pour les trois derniers livres
 d'Hér. ce que Valerius Catullus fera pour
 la 3^{ème} Décade de Virg. Live, il les mit
 en vers, et les Athéniens furent si charmés
 de ce poème qu'ils ordonnèrent par
 décret de les lire ^{reciter} à côté de ceux d'Homère;
 lire ^{reciter} pour Panathénées, au concours des
 rhapsodes, ou lire dans les écoles. Je ne
 sais; le texte n'est pas clair.²⁾

+ K. n'a qu'un ^{seul} indice en faveur de cette, et cet indice ne se rapporte qu'à la fin du
 premier tome, qui est par lui-même un ouvrage. C'est l'histoire de Darius, les Grecs en
 la meilleure forme de guerre, pour les peuples. Siquem Darius, avait écrit des inscriptions. Hérodotus
 Hérodotus II, 10, et plus loin, VI, 43, il y en avait. Il s'en suit que cette partie de l'ouvrage
 d'Hérodotus était connue dans la fin avant la rédaction d'ensemble.

2) en ont tous deux ἀναγνώσκοντες ἐψηφίσθη. L'ind. est Xercides.

On a donc soutenu une thèse dia- Hérodote

154

métriquement opposée à celle de Kirchhoff //

Les derniers livres auraient été écrits en premier lieu. Hérodote aurait été d'abord attiré par le grand sujet de la seconde guerre médique, et il aurait composé les trois derniers livres de l'ouvrage actuel et les aurait lus avec Thucydide. Puis, l'idée lui serait venue d'écrire les antécédents de la lutte finale. Il est très vrai que les trois derniers livres forment un tout complet, ayant son introduction et se détachant assez facilement de ce qui précède. On a même essayé de démontrer que la rédaction actuelle porte encore des traces de la séparation primitive de ces livres. On a allégué que le roi Darius y est introduit avec son patronymique, comme s'il était inconnu

/autre auteur

1) Schöell, Philol. IX, 23 et 202.

Wandelaar, Büdinger, Heckerlin.



2) L'assertion motivée (VII, 19-20) que l'expédition de Xerxès était beaucoup plus considérable que les autres exp. et invasions médiques, ainsi que aussi que la guerre de Marathon, même les autres traditions (antiquaires des opéras) unanimes à ce sujet ont été dans l'Intro. de Thucydide. L'ordre de Xerxès avant qu'il soit fait selon son sujet, non sans quelques tournures notables avec les formes tournures qui tiennent avec la simplicité de l'Intro. de I^{er} livre.

du lecteur. C'est là abuser singulièrement
d'une formule pitoyable à quelque chose de
solennel et dont Her. se sert souvent.
Les autres indices ne sont pas plus
probants. Cependant la thèse est séduisante, et peut séduire.

Personne n'est allé plus loin dans cette
voie que Bauer. Il part de l'idée que
les Mois particuliers que l'on peut
encore aujourd'hui
distinguer dans le livre d'Her. ont été
le point de départ de l'auteur. Il n'aurait
pas eu d'abord d'ambition plus haute
que ses devanciers et n'aurait conçu
le plan général d'une oeuvre d'ensemble
qu'après avoir rédigé les éléments qui
s'y trouvent actuellement combinés.
Bauer, défilant la trame de l'ouvrage,

isolément

Die Entstehung des Herod. Geschichtswerkes,
Wien 1878

C. Hachey, De Herodoti itineribus et scriptis, Göt. 1878, adopte
le principe de Bauer, et s'en diffère que dans les applications. Les résultats
qu'il en a établis ne sont pas plus solides.

veut déterminer le nombre et l'étendue des
 loges qui y sont entrés, retrouver leur
 forme primitive, montrer l'ordre dans
 lequel ils furent d'abord mis par écrit,
 constater les modifications qu'ils reçurent
 dans la rédaction finale, retrouver enfin,
 non seulement la suite des voyages
 d'Alér, mais aussi la suite de ses concep-
 tions littéraires. Il faut dire qu'une telle
 entreprise part de la base: on ne
 peut, à force de sagacité, faire pour les
 anciens par hypothèse, ce que des docu-
 ments permettent d'établir pour les
 auteurs modernes, entrer dans leur cabinet
 de travail et suivre les progrès de leur
 pensée. ~~Il est obligé de donner une~~
 portée exagérée aux plus petits détails,
 de s'aider d'indices, souvent trompeurs.

} Cause qui
 veulent trop
 savoir sont
 entraînés à



Sans doute Hérodote a dû prendre des notes pendant le cours de ses voyages, il a dû commencer par d'abord, à part, l'histoire des Lydiens, des Egyptiens et des autres peuples dont il parle, mais si on veut partir de là pour affirmer que toutes ces histoires partielles ont été d'abord rédigées à part, et si on veut déterminer la suite chronologique de ces rédactions et les modifications que leur fit subir la conception d'un plan nouveau, on quitte le terrain solide de la recherche scientifique pour se jeter en pleine conjecture, en hypothèses arbitraires.

La seconde question était de savoir si l'ouvrage d'Hérodote a terminé son ouvrage ou s'il avait l'intention d'aller au delà de la bataille de Mycale. Quelques additions

et encore tout cela pour aboutir à des résultats peu intéressants. Ah, si on pouvait établir qu'Hérodote modifia ses sentiments politiques ou religieux en rédigeant les diff. parties de son ouvrage, l'ordre desol. prouverait l'importance. Sans y revenir plus bas.

marginales, quelques doubles emplois,
quelques légères contradictions ^{provenant}
qu'Hér. n'a pas revu son ouvrage avec
une attention minutieuse, mais ne
démontrant pas qu'il ne l'ait pas
terminé. Un ~~deux~~

Hérodote
194

Un ~~deux~~ endroits Hér. renvoie son
lecteur à des récits qui ne se trouvent
pas dans son livre. VII, 213 il promet
de raconter plus loin (ἐν τῷ ὀκτωβῷ βιβλίῳ)
les détails de la mort du traître Ephialtes.
Il n'a pas tenu cette promesse. Mais,
comme ces faits sont peu importants,
on peut admettre une distraction, un
oubli. Il n'en est pas de même de
l'histoire de l'Assyrie, les δόξαι Ἀσσυρίων,
annoncée en deux endroits du livre I,
106 et 184 et absente de l'ouvrage. Il
y a là une lacune considérable, qui



ne pouvait échapper à l'auteur, et que la mort seule, ce semble, put l'empêcher de remplir. Dirai-je qu'Hér. renvoie son lecteur à un ouvrage distinct ? telle n'est pas son habitude, et les autres renvois faits dans les mêmes termes, se réfèrent tous à d'autres livres que nous avons, le seul qui Hér. semble avoir écrit. ¹⁾

De ce qui précède, on peut conclure qu'Hér. avait le dessein d'insérer quelque part l'histoire de l'Assyrie, laquelle en effet, semble réclamée par le plan général de son ouvrage. (Nous ignorons

La longue puissance de Ninive n'était pas oubliée, la chute de cette ville avait produit une immense sensation jusqu'en la Grèce : quelques vers d'Homère et de Virgile en témoignent suffisamment.

[La mention de cet événement dans une œuvre littéraire, et même une,

1) Aristote, Metaph. VIII, 18, se réfère, au sujet d'un prodige annonçant la chute de Ninive, non à Héródote, mais à Hésiode : C'est la leçon de ^{tous les} meilleurs manuscrits, ^{sans un} confirmée par la ~~même~~ même du ~~seul~~ siècle (prophète). Hesiod. fr. 208 Bzach. Cependant Aríst. (p. 255, n. 2) tient pour Héródote, et A. G. et d. de même avis.

pourquoi l'auteur n'exécute pas ce
dessin. Cependant, quand même il y
aurait donné suite à ce dessin, les
contours de l'ouvrage n'en auraient
pas été modifiés, et il aurait; la ques-
tion de savoir s'il se proposa de des-
cendre plus bas que la bataille de Mycale
est tout à fait indépendante de la lacune
que l'omission des Dasyrieus laisse
dans le plan général de l'ouvrage.

Cette question vient d'être vivement, ^{très vivement,}
discutée par Kirchhoff et Gomperz. On
peut dire que Platon et Mycale courent
très bien le récit de la grande lutte
nationale. En poursuivant ce récit plus
loin, Hérodotee aurait été obligé de parler des
jalousies qui divisèrent Athènes et Sparte,
des trahisons dont Pausanias et

1) Gomperz, Herodoteische Studien I et II, Wien 1883.

Kirchhoff, Mémoires d'Ac. de Berlin.

Ch. Roese, Hat Herodot sein Werk selbst herausgegeben? I Gießen, 1879



Chémistocle furent accusés, à tort ou
à raison; de toutes les misères enfin
qui auraient déparé la beauté du
tableau. Ces considérations ont un
certain poids; ~~on ne peut se dissimuler~~
il ne faut pas oublier
cependant qu'en racontant les années
les plus glorieuses des guerres médiques
Hér. ne dissimule pas les défaillances,
les égrimage, les divisions de ses compa-
gnons, et que les cités grecques d'Asie (certains encore à D. L.)

La patrie même de l'historien

Le IX^{ième} livre ne s'arrête pas

Tous éclaircit-elle
des intentions de
l'auteur? Elle

La fin du IX^{ième} livre est assez singulière.
Ayant ^{raconté} la part
~~prononcée dans~~ ^{convoité} le
trône du perse. Darius, Hér. ajoute
une digression sur l'avenir de ce chef,
pas et il termine par une parole de
Darius. On peut trouver qu'une di-
gression de ce genre ne convient guère

Artembares, qui avait
autrefois proposé aux Perses
d'abandonner de quitter leurs
habitations pour s'établir
dans un des pays fertiles qu'ils
venaient de conquérir

à la conclusion d'un grand ouvrage.

On peut répondre, comme on l'a fait, Hérodote

que ^{le sage prince de Cyrus, qui fit rejeter cette proposition,} ~~cette phrase, si loine de servir,~~

assez de portée pour mériter la place

d'honneur qu'elle occupe à la fin de son ouvrage.

Mais on n'a pas fait valoir, pour trancher la question,

une considération qui me semble plus

concluante. Avant la digression

finale, au chapitre, 121, on lit ces

mots: "Après avoir fait ces choses,

les Hellènes ^{sont} ~~retournèrent~~ ^{seigneur} ~~seigneur~~ firent voile vers la

Grèce avec les Hellènes pris au l'en-

nermi et aussi avec les agrès des

ports de bateau (construits sur

l'Hellespont) pour les offrir dans les

temples de leurs dieux."

Voula qui va bien, et cette fin serait très

satisfaisante. Malheureusement l'auteur

ajoute: "Et dans cette année il ne

soyava plus rien."

Τὰς δὲ ναῦς αὐτὰς ἀπ-
έστειλεν εἰς τὴν Ἑλλάδα, τὰ
τὴ ἀλλὰ χεῖματα καὶ δὴ
καὶ τὰ ὅτι ἀγούρας τῶν
ἱερῶν αὐτῶν ἀναθήσονται
καὶ τὰ ἱερά

Καὶ κατὰ τὸ εἶτος τοῦτο
οὐδὲν ἔτι πλεον τοῦτον
ἔχοντος

Ἄχων ἔδοντο τοῖς ἱεροῖς πᾶσι καὶ ἡ περὶ αὐτὰ σπεύδοντες
ἄλλοις δοῦναι. Τέλη αὐτὰ τὴν ἐκ τῆς ἱστορίας.



"Dans cette année". N'est-il pas à croire qu'un écrivain qui s'exprime ainsi avait l'intention de parler aussi des événements des années suivantes? Cette ligne me porte à croire qu'Hér. avait l'intention de continuer son ouvrage.

1) En effet, la même formule se lit IX, 107, 20. VI, 42, et une formule analogue IX, 107, 20.

17c



170

Le livre d'Hér. était à la fois une His-
toire et un Tour du monde. La des-
cription des pays, de leurs productions,
de leurs habitants, y alterne avec
des récits, et cette description ne sert
pas uniquement à éclairer les faits
historiques, elle figure dans l'ouvrage
pour elle-même, au point de
primer quelquefois l'histoire.

Défaçons la trame du livre d'Hér.
et examinons à part les éléments
qui il a su habilement entacer. Un
liant parcourant avec notre auteur
les pays alors connus à la curiosité
des Grecs, en liant ce qu'il dit de
leur site, de leurs fleuves, de ani-
mals domestiques et sauvages, de la
chasse que les habitants donnaient.

Hérodote

184



à ces derniers, enfin de ces habitants eux-
mêmes, on sent que l'auteur a vu
de ses yeux ce qu'il fait si bien voir
et que son livre est souvent une rela-
tion de voyage. Il faut cependant
ajouter que le voyageur ^{nous entretient} ne parle
presque jamais de la personne. Il
a dû courir plus d'un danger, avoir
plus d'une aventure; mais il n'en
parle point, et c'est là une réserve
assez rare et qui fait honneur à Alér.

C'est surtout dans la première
partie de l'ouvrage que l'élément
géographique et ^{éthnograph.} historique tient une
grande place et que ^{le voyageur nous fait} nous fait
quelque sorte un tour du monde.
Une conquête, une invasion, offre l'oc-
casion naturelle de ces morceaux

descriptifs. Mais ils ne manquent pas
non plus dans les 5 derniers livres.

Du livre 7, nous traversons avec Ieracé
la Thrace et une grande partie de
la Grèce. L.V. 49, Aristagoras montre
à Sparte et explique ^{avec} le ~~tableau~~ ^{plan} de
mappe monde qu'il avait apportée
de Milet, ~~et comme le roi de Sparte~~
~~lui coupe la parole~~ ^{à l'instant} l'historien
décrit en son propre nom la route
de la Méditerranée à Luce. On voit
que le tableau de bronze n'était que
le prétexte d'une digression géographique.

La topographie grand la
forme narrative; mais la nar-
rative est finie. Hérodotus veut
montrer au lecteur: rien,

Du livre I, parmi les conquêtes de
Cyrus dans la haute Asie, Hérodote
raconte que celle de Babylone, et passe
les autres sous silence Pourquoi?

Donnant Hérodote explique & parle d'importance importante
parce qu'il ne paraissent point à son développement géographique; et d'un autre
côté, il ne paraissent d'importance, pour considérables, pour aucune une description descriptive.
Donnant du compte d'un et d'autre.



[qu'il connaît; les régions pleines
vulgarisées n'ont pas été visitées par
lui.

C'est qu'il tient à faire la description
de cette ville extraordinaire. [L'arabe fut
obligé au commencement de son règne
de reconquérir l'Égypte et de faire
une campagne longue et laborieuse.
Elle n'est rappelée qu'en deux mots:
(VII, 4) pourquoi? c'est que l'Égypte
avait déjà été décrite à propos de
la campagne de Cambyse. Hérodote
avait parlé des Mèdes à propos de
Cyrus, voilà c'est pourquoi il garde
son silence la répression de la
révolte des Mèdes par Darius. Il
n'ignorait pas cette révolte. Une
mention incidente (I, 130) prouve
qu'il la connaissait; mais le fait
historique ne l'intéresse pas, dès qu'il

ne peut y rattacher un tableau du
pays et de ses habitants.

Hérodote

190

Dillius, au contraire, des faits qui
par eux mêmes n'avaient qu'une
légère importance sont grossis pour
l'historien, afin de lui fournir l'oc-
casion d'une digression géographique.

~~Sous le règne de Darius,~~

un gouverneur perse de l'Égypte,
Oxyarchès, fit contre la ville de Barca,
en Libye, une expédition assez in-
signifiante; mais Hérodote nous
assure que cette expédition lui semble
avoir été entreprise dans le dessein de
conquérir la Libye, et il continue:

"Car les Libyens se divisent en beaucoup
de peuples", et là voilà lancée. Il venait
de décrire la Scythie, au Nord de la



terre habitée, la Libye devait en former
le pendant au Midi, et ce pendant en
amené, comme on le voit, assez artificiellement.

Si on distingue ce que l'auteur
a vu lui-même de ce qu'il ne sait
que par ouï-dire, on rendra justice
à son véracité et à son exactitude.

Depuis qu'on a appris à mieux
connaître l'Orient on a aussi de plus
en plus reconnu la bonne foi d'Hér.

Mais il faut savoir lire. Quand
nous l'entendons parler rencontrons

III, 102

chez lui des fautes plus grandes que
des remarques et qu'il laisse entendre
qu'il en a vu lui-même à la cour
de Perse, nous sommes tentés de dire

Pourquoi Hérodote raconte-t-il une campagne, un événement? pourquoi passe-t-il
tel autre événement sous silence ou ne le rappelle-t-il qu'en passant? Pourquoi il
fait, pour répondre à ces questions, le souvenir que le voyageur a
fait la loi à l'historien.

comme d'une grosse absurdité. Par le
fait, Hér. veut parler d'une espèce de
grande marmotte qui creuse sous terre
comme les fourmis et à qui il donne
ce nom, faite d'un autre. C'est ainsi
que les Romains appelaient les éléphants
des bœufs de Lucanie, que nous parlons
de veaux marins et de hommes de pin.
Hér. a moins de fables que Plin. [Il
n'admet pas qu'il puisse y avoir des
êtres d'ailleurs constitués comme les
autres hommes et n'ayant qu'un seul
œil au milieu du front. Une vue
juste des caractères essentiels de l'espèce III, 119.
lui fait rejeter ces êtres fantastiques.
Il ne croit pas non plus qu'il existe
~~au delà des montagnes d'où vient le~~
~~vent froid du nord, un peuple d'Hyper-~~
~~boréens, jouissant d'un climat doux~~



(la Lythie et de) et agréable, au delà de ^{certaines} montagnes on
imaginait qu'il venait le vent froid du nord. De ce

130

III, 30

de l'Hyperboréens. On fait de
géographie et d'ethnographie, Hér.
s'en tient à l'observation.^{re}

III, 115.

"Y a-t-il une mer au nord de l'Europe?
Je n'ai pu l'apprendre d'un témoin
oculaire." Toute de renseignements
positifs, Hér. surprend son jugement,
mais il affirme que la Clacienne
ne communique pas avec une
mer extérieure, et sur ce point il est
même renseigné. que la plupart des
géo-graphes ^{anc.} ~~historiens~~ ^{après lui} ~~qui la suivent~~. Hér. se
moque des vues préconçues, systéma-
tiques ou traditionnelles. Il vit de
ceux qui croient au fleuve circulaire
d'Océan et qui figurent la terre.

habitée. Toute coride, comme si elle était +
sortie de la main d'un tourneur (H. 36, eff. 3) Hérodote
Cetrait vise probablement Hécateïe et
son tableau de bronze. [C'est-à-dire
qui Héc. ~~est~~ échappé, lui-même
aux vues systématiques? Il fait un
parallèle chimérique entre le Danube,
au nord, et le Nil, au midi, couvant
l'un et l'autre, suivant lui, de l'ouest H. 33, eff. 3
à l'est. Il semble avoir entendu parler
vaguement du Rhin et avoir confondu
ce fleuve avec le Nil, afin d'établir
cette symétrie, qui lui plaisait. Il a
sa théorie sur l'ensemble de la terre
habitée. Aux extrémités, c'est à dire
dans l'Inde, à l'est; dans l'Arabie, au
midi; à l'ouest, dans l'Ethiopie — (cf. le cours de l'Él.)

il établit un contraste
entre les régions périphé-
riques et la région centrale



208
et dans le pays encore mal exploré de
l'étain et de l'ambre jaune; ^{du nord,}
dans les déserts ^[de la Lybie] abonde l'or; en
somme, aux quatre coins du monde,
tout est extraordinaire, merveilleux,
précieux: les animaux, les arbres, les
métaux, les climats. Aux centres, les
Grecs habitent le pays dans lequel
les saisons sont le mieux tempérées,
et où règne en toute chose une juste
mesure. Bien que ce tableau soit
arrangé avec trop de symétrie, on peut
découvrir au fond l'idée confuse que
la nature obéit à des lois, à des analogies.
~~Les observations d'Hippocrate ont plus de profondeur.~~

Deux ouvrages intéressants, géographie générale. Les 2 ou
3 parties du monde IV, 36-45. Les extrémités de la terre et
les merveilles III, 106-116.

Il faut avouer que l'Hér. manquait
absolument de notions mathématiques
et astronomiques. À l'entendre, les
Indiens, se trouvant placés au levant,
ont le soleil du matin brûlant, le
soleil du soir très éloigné et froid. III, 106. 1)

Les marins Phéniciens assuraient qu'ils
faisaient le tour de l'Afrique et en se
dirigeant vers l'ouest, il leur était arrivé
d'avoir le soleil, non plus à leur
gauche ^(au sud) mais à leur droite ^(au nord). Cela
prouve qu'ils avaient passé l'Équateur.
Hér. qui apparemment n'admettait
pas, avec l'école de Pythagore, la spha-
ricité de la terre, reste incrédule.

Un autre croira peut-être ce que racontent
les Phéniciens; moi je ne le crois pas.

1) Plus singulière encore est l'allusion invraisemblable d'Eschyle dans le prologue de son Thaïphon: « αὖτις τὰ πόρρω, ἄγχιθεν δ' ἔρχεται ἄλκιρος ».



900
 Quand il mentionne une éclipse du
 soleil, il dit que cet astre, ayant aban-
 donné son poste au ciel, devint invi-
 sible, sans qu'il y eût des nuages, mais
 par un ciel tout-à-fait serein, et que
 le jour se changea en nuit. C'est ainsi
 qu'en parlait Archiloque, que les prêtres
 et le peuple rendaient compte de ce
 phénomène. Méc. ne voulait rien
 comprendre aux théories d'Anaxagore;
 il le considérait sans doute comme
 un songe creux.

(Ethnographie)

Il en est de l'ethnographie d'Méc.
 comme de sa géographie. Son livre
 est un trésor d'observations curieuses.
 Tout a intéressé le voyageur. Sa con-
 formation physique des hommes,

1) VII, 37: ὁ ἥλιος ἀποκρύβων τὴν ἰε τοῦ οὐρανοῦ εἰσέρχων
 ἀφανῆς ἦν, οὐτ' ἐπινεφάδων ἑόντων, ἀλλ' εἰς τὴν μάδισσα.
 ἀπὸ ἡμέρας τε νύξ ἐγένετο. Cf. I, 74. Cf. Archiloque, fr. 74.

leurs costumes, leurs mœurs, leurs
mœurs, leurs institutions, leurs
croyances, jusqu'à leurs langues et
à leurs dialectes. Les moeurs ne
étendus conciliés aux Egyptiens (II)
et aux Scythes (III) sont ce qu'il y a
de plus complet et de plus remar-
quable en ce genre. On peut trouver
cependant qu'Hér. n'approfondit
pas autant qu'il observe. Sa cu-
riosité reste à la surface, et ce qu'il
décrit le mieux, ce sont les costumes.
Le costume cependant et les habitudes
de toilette ne sont pas chose aussi
indifférente; qu'on pourrait le croire
au premier abord. Les armes font
partie du costume, et dans un

Hérodote
21A



état de civilisation peu avancée les
 membres d'une même nation
 cherchent à se distinguer des autres
 et à se reconnaître entre eux par
 les habits et par la manière d'arranger
 quelquefois de mutiler, leur personne.
 Si Hérodote raconte que certains peuples
 de la Libye ne laissaient pousser
 leurs cheveux que sur le devant de
 la tête, d'autres sur l'occiput, ou à
 droite, ou à gauche, ce ne sont pas
 là des futilités, mais des marques
 distinctives de la nationalité et
 comme des cocardes. Néanmoins il
 faut avouer que Hérodote note surtout
 ce qui a vivement frappé ses yeux,
 et aussi ce qui il y a de plus étrange et de

les plus extraordinaire dans les coutumes
des peuples étrangers, et que l'on cherchait
vainement chez le vieux comte
un tableau aussi complet que celui
que l'écrit de la trace des peuples de la
Germanie, ni de observations aussi profondes
que chez Hippocrate sur les rapports entre le climat et
l'esprit des peuples.



Si, de la géographie, nous passons
à l'histoire proprement dite, nous
nous demanderons comment Herodote
conçu son tâche, de l'historien, ce qui
l'a frappé, ce qui l'a intéressé dans les
choses humaines, comment il les entend
et comment il les explique; Quelques
exemples répondront à ces questions.

L'historien va raconter la conquête
de l'Egypte par Cambyse. Pourquoi
le roi de Perse. senta-t-il cette entreprise?
C'est qu'Amasis l'avait irrité en lui
envoyant pour son harem, au lieu
de sa propre fille, celle d'un roi dé-
trôné par lui. A côté de cette version, qu'il
adopte, par Herodote en mentionne deux
autres, ^{qui s'accordaient à faire de} ~~Herodote~~ d'après lesquelles cette princesse
~~aurait été~~ ^{la} femme de Oxyris, non de

Herodote

22A

III, 1

Cambyses avait à venger
une injure personnelle.



223 [et qui cependant différencie
cette élite.]

Les Egyptiens s'approprièrent
leur vainqueur : Hérodot. a bien
compris qu'il s'agit d'une invention
de la vérité nationale [Ils se
font autant plus tard pour
Alexandre.]

Cambyses. Les Egyptiens prétendaient
que Cambyses, ^{pharaon} fils de cette princesse
egyptienne, ^{et qu'il} avait vengé son Amasis
grand-père maternel sur l'invasateur
Amasis. [D'autres racontaient que
Cambyses, ^{c'était} fils de l'épouse légitime
de Cyrus, ^{et qu'il} fils se serait promis, encore
enfant, de venger sur l'Egypte ce que
sa mère souffrait de la concubine
egyptienne. On voit qu'Hérod. nous
raconte une scène qui se serait passée
dans le harem du roi perse; il en ra-
conte même trois, et il les conte toutes,
même celles qu'il n'admet point
comme vraies, fort agréablement,
en faisant parler les femmes et
l'enfant. Aujourd'hui un historien
ferait voir les progrès de l'empire perse,
la décadence de l'Egypte, Amasis

présentant le péril qui le menace,
mais ne pouvant se résoudre à agir,
promettant du secours à Crésus, mais
ne l'envoyant pas, laissant prendre
Babylone, la Syrie, toute la cote, jus-
qu'à une confins de l'Égypte, sans arrêter
la puissance envahissante, mais non
sans montrer son mauvais vouloir et
des velléités de résistance. Thucydide
se serait attaché aux vraies causes de
cette extension de l'empire perse, Hé-
siodore s'amuse à conter une anecdote, qui bien accablée, même
rien peut être, pas sans fondement
historique, mais qui ne nous in-
ter^{seul}esse.

Bemontons plus haut, au fondateur
de cet empire. Nous voyons dans Hér.
très imparfaitement la manière

comment se forma cet empire, et pour
il s'accrut si rapidement. Mais l'his-
torien conte au long ce qu'on raconte
encore aujourd'hui aux enfans, les
deux songes d'Ortyage, la réponse des
devins magés, comme quoi Mithradate
ne peut se résoudre à tuer l'enfant
nouveau-né, et après en avoir causé
avec sa femme, se décharge d'une
mission cruelle et peut-être dangereuse,
sur le berger Mithradate. Le berger a
lui aussi une longue conversation avec
sa femme, et au lieu d'exposer l'enfant,
il l'élève à la place du nourrisson qu'il
vient de perdre. Nous avons ensuite
l'éducation de Cyrus parmi les bergers
et sous ces traits qui se retrouvent dans
une foule de traditions semblables.

L'enfant royal ^{ayant} ~~présent~~ au sérieux son
rôle de roi en jouant avec ses camarades,
est initié devant Achylée, et nous assis-
sons à une agréable conversation entre
~~soi~~ ~~et~~ l'aïeul et le petit fils, qui
ne se connaissent pas. Inutile de
rappeler ce qui suit. Dans ces contes
prennent plus de place que les faits
et les considérations vraiment historiques.

Hér. est le même partout ailleurs,
il affectionne les détails domestiques
et familiers, et il excelle à les conter,
à mettre en scène, à faire causer ses
personnages, rois ou bergers, n'importe.

Ce sont là les plus jolis morceaux de
son livre. Les hommes sérieux ^{professent d'}
(en faire) ~~font~~ peu de cas; ils aiment cependant
à les relire, tout comme les autres.

Hérodote

28A



V, 92.

Signalons quelques uns de ces morceaux. L'enfant Oxyète sourit à ses menaces, ils se le pressent de main en main, et nul n'ose frapper un être aussi charmant et aussi faible.

III, 50-53

(cf. V, 92)

Diog.

D'avoir trop

Un mari tue sa femme, par excès d'amour dans un accès de folle jalousie. le fils, irrité contre le meurtrier de sa mère, s'exécute aux mauvais traitements comme aux avances du père. C'est la tragique histoire de Periandre et de Lycophron. Villains un mari est puni d'amour pour sa femme et trop d'esprit. C'est la plaisante histoire de Cléandre (I, ~~44~~³). Rien n'est plus joli que le récit des Amazones, jetées sur la côte de Scythie. Après la première bataille les Scythes, ayant connu qu'ils ont affaire à des femmes, ne veulent plus les

EXTRAIT DE

combattre, ils imaginent d'envoyer contre
elles leurs jeunes hommes, non pour leur
faire du mal, mais pour les "apprivoiser".
Les jeunes Scythes vont camper près des
étrangères, ils sortent tous les jours en
ordre de bataille, mais ils se retirent
toujours devant leurs adversaires, sans
engager le combat. Peu à peu les camps
se rapprochent; puis, on se rapproche
individuellement, une jeune femme
et un jeune homme se rencontrent, on
cause ensemble, on s'humanise; le len-
demain on amène l'un un compagnon,
l'autre une compagne, les deux couples
contagieux. D'abord on est réduit à
se parler par signes, les hommes sont
lents à comprendre la langue des femmes,
mais les femmes apprennent promptement
celle des hommes. Enfin les deux camps



n'en forment plus qu'un seul, et voilà comment les Amazones devinrent les mères des Sarrabates.

[ensuite,

Lisez, VI, 6199, comment à Sparte une enfant laide devint, grâce à une prière, que sa nourrice adressa à la divine Héliène, la plus belle femme de la ville, et l'épouse du roi; grâce à une ruse de ce dernier. ~~On voit dans le même endroit la bigamie imposée à un autre roi de Sparte pour raisons d'état.~~

Des morceaux de ce genre abondent, Hér. y fait briller son talent de conteur, répétant ce qu'il avait entendu raconter, ajoutant de nouveaux traits, des gestes, des paroles, naïvement, presque sans le savoir, à peu près comme avaient fait les poètes épiques. (Lamartine a écrit un poëme comme cela l'histoire des Girondins, à la naïveté près).

Quant à Hér., on l'aurait bien donné Hérodote
en lui demandant compte de ses
^{embellissements}
~~additions~~, en l'accusant de trahir la
vérité historique. Ce sont là les privi-
lèges d'un conteur habile. La vivacité
du récit met le style direct en place
du résumé indirect, ^{Chaque sort naturellement de l'un à l'autre,} nous l'avons vu
dans un fragment d'Hécatée, on le
voit dans Hér. III, 1, à la fin, et ailleurs.
Je ne voudrais pas me priver de ces
morceaux, non seulement parce
qu'ils sont fort amusants et de petits
chefs-d'œuvre en leur genre, mais encore
parce que nous en retirons une
instruction réelle. Il est de plus
intéressant que de voir les moeurs
d'un temps reculé, d'y reconnaître
les gens chez eux, en négligé, d'entendre



La bigamie imposée
à un roi d'Asie
pour raison d'état
(V, 40) est un trait de
mœurs curieuses.

πᾶντι τῶν ὀφεισ-
μένων ἢ ἐνδοξ-
των (V, 125)

prover mari et femmes, père et enfants.
La vieille Grèce vit dans ces pages. Après
les avoir jugées futiles, nous y recon-
 naissons une source d'informations
précieuses. — L'athénien Cléméon fonde
la richesse de sa maison en emportant
~~du trésor de Crésus de la poudre d'or~~
usant de la permission de prendre dans le
trésor de Crésus tout ce qu'il peut emporter
lui-même. Il remplit de poudre d'or
son vêtement, sa chaussure, ses cheveux,
jusqu'à sa bouche. Il se voit ainsi
rembourré, "il ressemblait à toute chose
plutôt qu'à un homme." Mais Crésus
se mit-il à rire, et le lecteur en fait
autant. Mais, quelque plaisante que
soit la chose, elle ne jette aucun ridicule
sur le personnage de Cléméon, ni sur
sa maison, que l'historien est bien
loin de vouloir rabaisser. Il raconte

216
tout cela dans l'épisode consacré à la VI, 125.
glorification des Théméonides et de la
famille de Périclès. On voit que pour
un Grec l'or est bon à prendre, de
toute façon, et pour un Grec honnête
à condition la seule condition de ne
pas le voler. — Voulez-vous savoir
comment on faisait la cour à une
princesse grecque, au VII^{ème} siècle
avant notre ère ? Lisez, dans le même
épisode, le mariage de Mégacles, fils
d'Théméon, avec la fille de Clithène,
tyran de Lycie.
« Clithène, fils d'Histormos, fils
de Myron, fils d'Andrias [tyran de Li-
cye], avait une fille qui s'appelait
Agoriste. Il voulait la donner en mariage
à l'homme le plus accompli (ἀριστος)
qu'il pourrait trouver parmi les Grecs.
Et, quand vint la fête d'Olympie,
où il fut vainqueur au quadriga, il
fit proclamer par un héraut que les Grecs

Herodote VI, 125



« qui s'estimaient dignes d'être gendres de
 Clésthène envenant à se marier à Sicyone
 dans soixante jours ou plus tôt; car
 Clésthène célébrerait le mariage de sa
 fille dans un an à partir du soixantième
 jour. Alors se mirent sur les rangs sous
 les Grecs qui avaient bonne opinion
 d'eux-mêmes, et de leur naissance; et
 Clésthène faisait exprès construire pour
 eux une carrière et une palestra. D'Italie,
 il y avait Aminocrite, fils d'Alcippocrate
 de Sybaris, l'homme qui promettait le haut
 au suprême degré (la ville de Sybaris était
 alors dans toute sa prospérité), et
 Damasc, de Siris, fils de cet Amyrce qui se
 appelait le Sage. Voilà ceux qui vinrent
 d'Italie. Du golfe Ionien il y avait Ampho-
 crates, fils d'Anistrophos, d'Epidaure.
 Voilà pour le golfe Ionien. De l'Asie, il
 y avait le frère de Cléonome, qui surpas-
 sait tous les Grecs par la force du corps et

ὅσοι... ἦσαν πατρὶ (nec. etc.)
 πατρὶ) ἑοχόμενοι.

"voulut vivre, par haine des hommes, dans
 une retraite, à l'extrémité du pays Étolien,
 le frère de ce Titornos, Malès,
 était parmi les prétendants. Du Péloponnèse,
 il y avait L'écède, fils de Phédon, tyran
 d'Argos, qui établit les mesures dont on
 se sert dans le Péloponnèse et fut le plus
 arrogant de tous les Grecs, puisqu'il
 chassa les agonothètes Éléens et présida
 lui-même les jeux d'Olympie. Il y avait
 donc le fils de Phédon, et Amiante, fils de
 Lycurgue, de Trapézonte en Arcadie, et Éuphane
 de ~~Pro~~^{Pro}non, ville d'Argie, fils de cet Euphorion
 qui, ou ce qu'on raconte en Arcadie, reçut
 Castor et Pollux dans sa maison et, depuis
 ce temps offrit l'hospitalité à tout le monde;
 et Chromaste fils d'Agée, d'Ulis. Voilà ceux qui
 vinrent du Péloponnèse même. D'Athènes
 il y avait Mégacles, fils d'Hémion, Photé
 de Cléus, et de plus le fils de Cléandre,
 Hippolide, célèbre à Athènes par ses richesses
 et sa beauté. D'Élie, qui était alors florissant,
 il y avait Syranias. C'était le seul qui
 vint d'Élie. De Thessalie il y avait Diactorée de Crannon,



de la de de la
 " Famille des Scopiades; et, de la nation des
 Molosses, Alcon. Voilà combien il y avait
 de prétendants. [Quand, au jour fixé
 d'avance, tous furent arrivés, Clithène s'in-
 forma d'abord de la pratique et de la race de
 chacun; puis, durant une année qu'il
 les garda près de lui, il éprouva leur
 courage, leurs penchants, leur éducation,
 leurs mœurs, en s'entretenant avec
 chacun en particulier et avec tous ensemble,
 en faisant faire des exercices du corps
 aux plus jeunes d'entre eux; mais il les
 éprouvait surtout dans les repas communs.
 Car tout le temps qu'il les retint, il
 employait tous les genres d'épreuves, et
 en même temps il leur offrait une
 hospitalité magnifique. Or il arriva
 que ceux qui étoient venus d'Athènes
 furent entre tous les prétendants, et parmi
 les Athéniens, Hippocrate, fils de Cléandre,
 fut jugé supérieur par sa valeur per-
 sonnelle (καὶ ἀνταγαθὴν)
 et parce qu'il tenait pour ses oncles aux
 Cypselides de Corinthe.

Quand vint le jour fixé pour le banquet nuptial et la déclaration du choix de Clithène, celui-ci tua cent bœufs et donna une grande fête aux prétendants et à tous les Péryoniens. Après le repas, les prétendants montèrent chacun leur talent pour la musique et rivalisèrent d'esprit dans la conversation. On continuait de boire, et Hippolide, qui fixait surtout l'attention, demanda au joueur de flûte de jouer une danse, et se mit à danser. [C'est la *μουσική*.] Il lui sembla qu'il dansait fort bien, mais Clithène, qui regardait, n'était pas du même avis. Après avoir pris un peu de repos, Hippolide se fit apporter une table, et quand elle fut là, il exécuta sur cette table, d'abord des figures Saccédémoniennes, puis des danses Polliques, enfin il y appuyant sa tête et gesticulant des pieds. Jusqu'à Clithène, tout en ne voulant plus pour gendre d'un homme qui dansait avec tant d'imprudences, s'était tenu pour ne pas faire un éclat.

ἐπεὶ εἶχον ἀπὸ τῆς
μουσικῆς καὶ τὸ ἀρχο-
μενον καὶ τὸ μέτρον
(un récit, une anecdote,
fin tournée, sensé et agréable)

ὁ δὲ τὸ πρῶτον
ὑπὸ πρὸς, il regardait
la chose avec défiance,
elle lui semblait louche.



ὁ δὲ παῖς Τριτάτου, ἀν-
ωχέσας τὸν γάμον.

(cf. manger, boire sa fortune,
καταφαγεῖν, καταβίβειν
τὴν οὐσίαν.

ὁ δὲ προσέειπε
"ὦ πότμος"

"Mais lorsquand il le vit gesticuler des
pieds, il n'y tint plus, et s'écria: "O fils de
Cléandre, tu as sauté ton mariage!"
L'autre répondit aussitôt: "Cela est bien
égal à Hippiolide". Et de là vient le proverbe.

Mais Elisthène, après avoir fait faus-
silence, parla ainsi à l'assemblée:

"Illustres prétendants de ma fille, je suis
fort content de vous tous, tant que vous
êtes, et si la chose était possible, j'aimerais
à faire plaisir à tout le monde, sans donner
de préférence à un seul et sans repousser
les autres. Mais comme je n'ai qu'une
fille, ne pouvant combler les vœux de tous,
je donne à chacun de vous un talent
d'argent afin de reconnaître l'honneur
que vous m'avez fait et de vous dédom-
mager de ^{votre} longue absence que vous
avez faite de chez vous. Pour ma fille
Agariste, je la donne d'après les usages
des Athéniens, à Mégacles, fils de Cléon.
Mégacles prononça la formule d'acceptation
et le mariage ^{se trouva} ~~est~~ valide."

ἐγγυᾶν, promettre de
donner. ἐγγυᾶσθαι,
promettre de recevoir

"Voilà comment se passa le choix des prétendants
et c'est ainsi que les Mégacloides devinrent
célèbres dans toute la Grèce."

Ce serait ^{toutefois} une erreur de croire qu'Hér.
ne voit les choses que par leur petit
côté. Peut-on dire quand on cherche
comment se sont accomplis les grands
faits historiques, les révolutions des
empires, leurs accroissements et leur
chute, ^{on découvre certains raisonnements} ~~on trouve des causes~~ ^{on croit en saisir certaines causes}
et on les explique jusqu'à un certain
point; mais quelque perspicacité
qu'on ait mise à étudier les hommes
et les choses, il reste toujours dans
les événements historiques un élé-
ment irréductible. Les causes qui nous
échappent sont-elles de même
nature que celles que nous avons
démêlées, et ne restent-elles obscures
pour nous que par suite de la
complexité des choses humaines.

Hérodote

25^A



et de l'insuffisance inévitable de nos
 informations, ou bien faut-il reconnaître
 dans cet inconnu une puissance
 et une mystérieuse, le hasard, la fatalité,
 la main de Dieu? La réponse à
 cette question dépend des croyances de
 l'historien. Hérodote ne s'arrête pas ^{qu'il}
 les causes ^{prochaines,} humaines, raisonnables,
 intelligibles, son regard se porte plus
 haut, il entrevoit et il adore, dans les
 succès comme dans les malheurs des
 hommes, un pouvoir surhumain
 qui gouverne les choses de la terre et
 dont les arrêts souverains l'emportent
 sur la force des plus puissants et sur
 l'habileté des plus sages. Ce trait est en
 quelque sorte opposé à celui que nous
 avons signalé tantôt. Hérodote est à la fois
sur-naturaliste et théologique.

Dès les premières pages se révèle
la manière dont l'auteur a conçu
l'histoire. Le royaume de Lydie
disparaît; Crésus, un souverain dont
la richesse et la puissance avaient
étonné le monde hellénique, est défait
par Cyrus. Dans le récit d'Héc., nous
entrevoisons à peine la grande situa-
tion historique: Babylone, la Lydie,
l'Egypte, Grèce même au fond de la
Grèce, inquiétées par les progrès d'un
conquérant qui écrase ses adversaires
par sa rapidité, avant qu'ils aient
eu le temps de réunir leurs forces.
Pour Héc. le secret d'un si grand
revirement est ailleurs. Gyges avait
fondé sa dynastie par le meurtre
du roi de son maître, descendant d'Hercule.



La Pythie avait annoncé que les Mé-
chies seraient vengés sur le siège des-
cendant de Gyges. Voilà le point de
départ, le germe d'affatal déposé au
début de l'histoire de cette dynastie.
Les princes l'oublient, mais le grand
dieu demeure, elle s'accomplira
à l'heure fixée d'avance. "Les Lydiens
et leur roi ne tinrent aucun
compte de cet oracle jusqu'au moment
où il s'accomplit." Il est à croire que
si la prédiction passa inaperçue, c'est
parce qu'elle ne fut inventée qu'après
l'événement. Mais ne mettons pas
nos doutes et notre incrédulité au
récit du vieil historien, récit dont
toute la suite n'est que la glorification
de l'oracle de Delphes. — Avant de

Τούτου τῶν ἐπεὶ
δοθέντι τῷ καὶ (I, 13)
οἱ βασιλεῖς αὐτῶν λόγον
οὐδὲν ἔποιοντο, τὸν
δὲ ἐπελάμβανον.

couvrir les chances de la guerre, Crésus
voudrait s'assurer de l'issue. A cette fin
il commence par mettre à l'épreuve
les oracles les plus renommés de l'Asie,
de la Libye, de la Grèce, et il acquiert
la certitude que celui de Delphes est de
tous le plus véritable, seul en pos-
session de la connaissance des choses
les plus cachées. On reconnaît ici la
version des poètes de Delphes, et ce
n'est pas la seule légende ~~de~~ Delphique
qu'Hér. ait pieusement reproduite
dans son ouvrage. Après la défaite,
Crésus accuse le dieu de l'avoir encouragé
par une réponse trompeuse. L'oracle
renfermait un sens caché q, à notre
sens, un vrai piège. La justification
d'Apollon est mise en action, il y
a comme un débat contradictoire.

Hérodote

261

(Delphes)



Le roi infortuné fait déposer ses
 chaires sur le seuil du temple qu'il
 avait enrichi par ses offrandes, et
 base le dieu de fourberie et d'ingratitude.
 Mais Apollon déclare que Chéus a
 expié le crime de son cinquième
 aïeul. Le dieu a fait pour lui ce qu'il
 pouvait; il a retardé la ^{cataphoré} ~~dénonciation~~
 aussi longtemps que possible, ses
 réponses étaient sévères, c'est-à-dire pas
 sa faute ^{mais} Chéus les ~~donne~~ sa pitei-
 tation les a mal interprétées par
 précipitation. "Ayant entendu ces
 révélations, le roi ^{reconnait} ~~comprend~~ que la
 faute était à lui, et non aux dieux.
 Apollon est justifié, puisque la vic-
 time elle-même s'avoue coupable.
 Ici encore Hér. ne fait évidemment
 que répéter ce qu'on lui a raconté à
 Delphes.

/ n'a pas été insensible aux
 prières offertes du roi, il

I, 91: ὁ δὲ ἄσολος
 συνέχων τὸν τῆς
 ἀπαράδα τῶν
 καὶ οὐ τὸν θεῶν.

D. A côté d'un grand nombre
 d'oracles déliriques, cités dans Hér., on
 en trouve chez lui d'autres, moins au-
 torisés, des prophéties attribuées à
 quelques vieux devins célèbres, à Baktis,
 à Rhusée, et dont on pouvait contester
 l'authenticité sans passer pour ingrat.
 Hér. y croit, et il défend sa croyance contre
 les incrédules dans un chapitre curieux
 III, 77. Là il s'efforce de prouver qu'une
 prédiction de Baktis s'est si clairement
 accomplie que le doute n'est pas
 possible.

À défaut d'oracles, les événements
 sont annoncés d'avance par des songes.
 Il est inutile d'en citer les exemples.
 Les songes prophétiques abondent dans
 le livre d'Hér. Ces songes l'intéressent
 au point qu'il lui arrive de passer



sous silence les détails de l'événement,
 pour ne s'arrêter qu'aux visions
 qui l'avaient fait pressentir. Exemple
 T, 55 et 56 la mort d'Hypparque, fils de Pisistrate.
 L'attentat est rapidement mentionné,
 le songe est ^{longuement} raconté. Les noms
 propres même, renferment un sens
 caché et fatidique. Un racontant la
 tragique histoire du ^{Phrygien} Thrauste, malgré lui mentionner de son
 frère, malgré lui encore auteur de la
 mort du fils de son hôte et bienfaiteur.
 I, 43 Mên s'exprime ainsi: "Alors cet étranger,
 celui-là même qui ^{Précis avait} ~~avait été~~ purifié
 du sang involontairement répandu
 et qui avait nom Thrauste, lançant
^{son} javelot contre le sanglier, manque
 la bête et atteint le fils de ^{Précis} Thrauste
 veut dire l'inévitable. Le nom fatal a

Ιαδρόμερος δὲ
 Ἀδρόμος

protéger ses fruits. — Le premier Grec qui
somba entre les mains des soldats de Héródote
Péris et qui fut ^{immolé} ~~égaré~~ pour eux (ἦν δὲ σφαχίας θύς) 27A
s'appelait Léon. Son nom a peut-être été ⁴ ~~pour~~ ⁴ ~~quelque chose dans son infortune~~ ⁴ ~~dit Hér. III, 180.~~ ⁴ ~~ailleurs, le roi de~~ ⁴ ~~Sparte est charmé de trouver pour lui~~ ⁴ ~~et son armée, un conducteur qui~~ ⁴ ~~s'appelle Hégesistrate, nom en et omen.~~ (18, 92)
Τὸ καὶ τοῦ οὐνοῦ
ματὸς ἐπαύροτο.

Nous sourions de ces superstitions,
et cependant les récits de ce genre ont
un réel intérêt pour l'historien. Les
croyances des hommes, ^{(leurs erreurs, leurs superstitions,} ne sont pas
moins curieuses ^(ni moins dignes)
de s'occuper que les faits, d'être étudiées.
Voilà comment Hér. voyait les choses
humaines, comment les contemporains
les voyaient. La lecture d'Hér. jette
un jour très vif sur les ouvrages



des prêtres contemporains, elle fait com-
 prendre pourquoi tant de tragédies
 grecques débutent par un oracle ou
 par un songe. Ce n'était pas là un
 artifice du poète, une machine
 dramatique, du moins à l'origine.
 C'était pour les esprits de ce siècle la
 forme même des choses humaines, ^{elle}
 le devint ^{plus tard} ~~qu'elle~~ ^{et} ~~était~~ pas encore un ingrédient tradi-
 tionnel, une recette tragique. La lecture
 d'Œdipe explique Eschyle et Sophocle,
 elle prouve que du temps de ces
 prêtres on était considéré comme sou-
 verainement improbable qu'un grand
 événement eût lieu sans s'être fait
 prévoir, pressentir, voir quelque pro-
 phétie ou quelque songe. Il y a
 plus, on peut croire que les croyances
 réagissaient sur les faits. Ayant

l'imagination nourrie d'idées et de récits pareils, les hommes, ~~soient~~ le soir, faisaient aussi plus souvent des rêves extraordinaires, se prêtant à des interprétations symboliques. Les inquiétudes se traduiraient par des visions frappantes. Ceux qui croient fermement à la vision sont sujets à en avoir.

Quand Ajax s'écrie, dans *Topiologie* ;
 " Ajax, qui eût jamais eu que mon nom s'accorderait ainsi avec mes infortunes, nous sommes tentés de voir dans ces vers un froid jeu de mots. C'est une erreur ; ^{il faut comprendre} Mais nous ~~apprenons~~ que ces coïncidences de ~~sont~~ étaient très sérieusement regardées comme significatives et fatales. Dans l'*Ogarnemnon* d'Eschyle le chœur se demande par quelle influence mystérieuse Hélène reçut un nom

ἦ ἄρα τίς αὖ ποθ' ἔβη
 ὧ δ' ἐπὶ σῶπον τὸν μὲν
 ἐσολογὲν ἄνοπα τὰς
 ἡμῶν τύχαις;



qui la désignait d'avance comme destinée
 à la ruine des navires, des hommes et des villes.
 Le nom que l'enfant reçoit à sa naissance
 est donné à une heure décisive, l'heure
 des Parques, (des fées); il a un sens qui
 se dérobe d'abord, ^{mais dont la} ~~sorte~~ ^{est} fatale, ^{qui} agit
 sur toute la destinée de l'homme.

[Cependant cette destinée est un
 mystère; tout ce que l'on croit pouvoir
 affirmer c'est qu'elle était inévitable.
 En effet, un fait accompli ne peut
 être changé, ni modifié; de là vient
 que l'homme se persuade facilement
 qu'un fait à accomplir est nécessaire
 et d'avance arrêté. Cela est arrivé,

1) Agam. 181: Τίς ποθ' ὠνόμαζεν ἔσθ' ἐς τὸ πᾶν ἐν τῷ οἴκῳ + μή τις οὐ-
 τὴν οὐχ ὁρῶν πρόνοιαν τῶν περὶ πάντας γένεσσαν ἢ τύχῃ νόμον; - τὴν
 δορίζαμβρον ἀμφικύβηθ' Ἑλέαν, ἑὴν ἀπὸ πάντων ἡλέαν, ἑλάνους, ἑλάνους, ἑλάνους...

donc cela devait arriver: cet homme a
été malheureux, c'est qu'il devait lui
arriver malheur. Καὶ οὐ γὰρ αὐτῷ ἐστὶν
ἡνίοχος est une formule favorite
d'Hérodote.

Hérodote

284

Mais généralement l'historien ne se
contente pas d'une si vague assertion,
les grands revers, les infortunes s'expli-
quent par la nature humaine, par
la loi qui règle la condition de l'homme.
son existence est mêlée de joies et de dou-
leurs, et la souffrance s'attache natu-
rellement au bonheur, comme l'ombre
à la lumière. Au moment même où
~~nos vœux~~ ^{nos vœux} sont remplis, où nous nous
sentons heureux, nous éprouvons je ne
sais quelle anxiété. Rien n'est plus beau
que les harangues de Péraécès (VII, 116), après avoir
passé en revue ~~en revue~~ ^{en} contemplant du haut
d'une colline son innombrable armée qui



228
encore le rivage, la flotte qui s'étend au
loin sur la mer, lui se proclame le plus
heureux des hommes; et l'instant après
il se prend à pleurer. C'est qu'il est frappé
de la pensée que de tant de milliers
d'hommes jeunes et robustes, dans peu
d'années il ne surviendra plus un seul;
et ce qui est plus triste encore, la vie
passagère est parfois plus amère pour
l'homme que la mort. Cette scène fait
penser à Scipion l'Africain, versant des
larmes à la vue de Carthage consumée
par le feu. Scipion pressé à sa patrie,
glorieuse, si glorieuse et si puissante,
n'échappera point au sort commun
de tous les états. Les larmes de Scipion
sont celles d'un homme d'état, éclairé
par les leçons de l'histoire, dont le repré-
sentant, Polybe, se tient à côté de lui;
les larmes de Persée sont tout humaines,

et la comparaison de ces deux passages
marque bien la différence qui sépare
Hérodote de Polybe.

Une autre loi de l'humanité, c'est que
les hommes les plus exposés aux coups
écrasants de la fortune, ce sont les plus
puissants, les plus admirés, les plus
sûrs d'eux-mêmes. La divinité ne
veut pas qu'un homme s'élève au-dessus
du niveau des mortels et empiète sur les
privileges des dieux bienheureux. La
foudre frappe les cimes les plus élevées,
les dieux sont jaloux de tout ce qui
dépasse la mesure. Cette doctrine est ex-
posée par le sage Arbabane, dans un
langage qui rappelle celui des prophètes
d'Israël; elle attribue aux dieux un sen-
timent égoïste, méchant, qui a soulevé
dans l'antiquité même les protestations de
Platon et d'autres penseurs. Il faut dire



cependant que les objets de cette jalousie
la méritent généralement par la pré-
somption, par l'orgueil. Aeras lui-
même en est un exemple.¹⁾

Un autre exemple de l'humilité qui
convient à l'homme, du châtiment
réserve à ceux qui méconnaissent les
limites imposées à l'humanité, c'est
l'histoire du dernier des rois de
Lydie. Elle devient entre les
~~saïns d'Hérodote~~.

VII 10

Le sage Artabane parle: "Vois-tu comme Dieu frappe de sa
foudre les animaux de haute taille et ne veut pas qu'ils fassent
figure dans le monde: tandis que les petits n'irritent pas sa
colère? Vois-tu comme ses traits tombent sur les plus hauts
édifices et les arbres les plus élevés? C'est que Dieu surmonte tout
ce qui dépasse la mesure. Et c'est pourquoi encore une armée
formidable est anéantie par un petit nombre d'hommes. Dieu
jaloux, jette parmi eux l'effroi ou la foudre, et ils périssent ig-
nominieusement: car Dieu ne souffre pas qu'un autre que lui-même
s'enorgueillisse de sa grandeur." — *Isaïe II 11-17*: "Les fronts hautains
seront abaissés, humilié sera l'orgueil des hommes; Dieu seul sera grand
en ce jour. C'est le jour du seigneur des armées célestes: il attendra tout
ce qui s'élève et qui s'enorgueillit; tout ce qui s'exalte sera ravalé. Sous les
cèdres du Liban, si hauts et si fiers, et sous les chênes de Basan. Sous les monts
élevés et sous les sommets qui dominent, sous les tours qui se dressent et sous
les murs invincibles. Sous les navires de Tharsis et tout ce qui est beau et imposant.
Lors tombera l'orgueil des hommes, et s'affaîssera la hauteur

de Crésus et de Solon, devient un
véritable apologue entre les mains d'Hérodote
qui cependant, là encore, n'a été que
le fidèle interprète de la tradition,
n'y mettant du sien que son talent
de narrateur. De tous les royaumes
de l'Asie, celui des Lydiens était le plus
voisin des Grecs et longtemps le plus
redouté par eux. Durant plus d'un
siècle en voie d'accroissement, il était
arrivé sous Crésus à son plus grand
éclat; les villes helléniques de la
côte lui ^{payaient tribut à ce roi,} ~~étaient~~ ^{ses richesses}
étaient proverbiales, sa munificence
attirait une foule d'étrangers: on
trouve encore dans Pindare¹ le sou-
venir de ses libéralités. Et toute cette
magnificence s'écroula en un jour.
Quelle leçon de l'instabilité des choses humaines!

¹ Pyth. I. ~~vers la fin~~ des mortels. Rien seul
sera grand en ce jour.

¹ Pyth. I vers la fin.



Pour que la leçon fût plus parfaite,
 la légende s'en mêla de bonne heure
 et l'histoire se transforma en parabole.
 La doctrine de la jalousie des dieux
 révolta déjà Platon, elle leur prête un
 sentiment haineux, mauvais. Cependant
 dans le cas de Crésus, comme de la
 plupart des autres, ~~mais~~ les victimes
 de cette jalousie ne sont pas innocentes.
 Un trop de bonheur trouble l'esprit de
 l'homme, l'orgueil l'égare, il se croit
 plus qu'un mortel, et la chute est le
 juste châtiment de sa présomption.
 "Connais toi toi-même", c'est-à-dire
 connais ta condition, ta faiblesse;
 cette sentence, inscrite au dessus de
 l'entrée du temple de Delphes, saluait
 le visiteur. Crésus est châtié pour
 sa présomption. Mais la chute de ce

Τὴν τε σάτιον

Socrate et les philosophes ont
 dénoncé cette parole de son
 premier sens.

290
roi s'explique à la fois par cette cause
morale et par celles qui en donnent la
légende religieuse de Delphes, la faute
de l'ancêtre punie sur sa descendance.
Ce mélange ne produit pas de disparate.
Dans la tragédie aussi les victimes
de la fatalité planant sur toute une
race ne sont pas sans faute personnelle.
(Crésus avait été préché par Solon.
Devenu modeste et humble par l'ex- I, 204-207
périence, il prie à son tour la sagesse
à son vainqueur.)

En lisant dans Hér. cette histoire
et beaucoup d'autres analogues, comme
celle de la destinée tragique d'Adraste,
qui est mêlée à l'histoire de Crésus, il
ne faut pas mettre en doute qu'Hér.
ne soit de bonne foi. Ce qui rend
ses récits invraisemblables à nos yeux



Holden's Notes de l'expédition,
 1^{re} éd. par O. T. Davis et al.
 2^e éd. par I. L. Davis.

c'est précisément ce qui leur donnait
 une vue d'Hér. le cauchemar de la vérité,
 de l'évidence. Parmi les différentes
 versions qui couraient sur la
 mort de Cyrus, il choisit, à ce qu'il dit
 lui-même, la plus vraisemblable, se-
 lon cette version, c'est celle suivant laquelle
 la ^{tête} ~~cadavre~~ du conquérant est plongée
 dans ce sang dont il était insatiable.

Un point important dans la
 théologie d'Hér. c'est que la justice
 divine n'éclate pas toujours aussitôt
 qu'elle frappe le coupable après sa
 mort dans ceux qui perpétuent son
 nom et sa race, ses enfants, les enfants
 de ses enfants. Cette croyance, qui n'est
 pas sans un certain fond de vérité,
 était celle du siècle d'Hér., des Grecs
 comme des autres peuples. Cette solidarité

des générations est l'idée maîtresse de
plusieurs trilogies d'Eschyle, elle se
fait encore sentir dans les tragédies de
Sophocle et même ^{dans} celles d'Euripide.
Privé par une ~~par~~ une mort soudaine
d'une femme tendrement aimée, Thésée
s'écrit que ce malheur lui vient sans
doute de loir, d'une faute commise
par un de ses aïeux; Hippolyte, en
dit autant lorsque, maudit par son
père malgré son innocence, il trouve
une mort lamentable (1380). Tout homme
malheureux sans sa faute a recours
à cette explication.

Hér. se plaint à reconnaître, et à
admirer dans ces explications tardives
un enchaînement mystérieux qui
est pour lui la preuve même de l'action divine.

Hérodote - 304

(Hippolyte, 837)



Voici un exemple des plus significatifs
de cette théologie barbare. Quand les
hérauts de Darins auraient été mas-
sacrés à Sparte en dépit du droit des
gens, on n'y put plus obtenir
d'auspices favorables. Ce malheur public
était attribué à la colère de Calybius,
le héraut d'Agamemnon que les
Lacédémoniens s'étaient appropriés,
comme ils firent d'Agamemnon lui-
même, et qui prouvait pour l'avenir
des hérauts de la ville. Alors deux
nobles Spartiates, Poulios et Spertiaig,
s'offrirent volontairement au roi
de Perse comme victimes expiatoires,
mais celui-ci refusa d'en user de repré-
sailles impies. Longtemps après, les fils
de ces deux Lacédémoniens étant allés

les renvoya, ne
voulant

ayant été envoyés en Perse pour obtenir
 du roi des secours contre les Athéniens,
 furent pris par ces derniers et mis à
 mort. Cela arriva au commencement
 de la guerre du Péloponnèse (Thucydide, II, 67
 qui rapporte ce fait, n'y ajoute aucun
 commentaire, il le trouve tout na-
 turel. Mais y voit un effet merveilleux
 de la colère de Xalysibis. "Que cette
 colère, dit-il tombât sur des messagers
 et ne s'apaisât qu'après ^{avoir abouti} ~~cette~~ ~~incomplète~~
 cela étoit juste et naturel; mais qu'elle
 s'apaisât sur les fils des hommes
 qui étoient allés à Iuse pour apaiser
 la colère, j'y vois clairement l'action
 d'un dieu." [L'historien se demande
^{cette occasion} ~~à cette~~ quel mal advint aux Athéniens
 qui avoient eux aussi, violé le
 mis à mort les envoyés de Darius.

L'affairement

ὅτι δὲν ἔστιν ὅτι
 θεῶν ἐξέστη το
 πένυμα (Vol, 137)



Dira-t-on que leur pays et leurs villes
ont été ravagés. Je ne pense pas, dit
Hélès, que ce malheur leur soit arrivé
à cause de cela. Il jugeait évidemment
que le châtiment doit avoir un
rapport quelconque, une certaine
ressemblance, avec la faute.

On a dit que les dieux intervenaient
sans cesse dans l'histoire d'Hélès, comme
dans les épopées d'Homère. Le rap-
prochement n'est juste qu'à demi;
il faut aussi tenir compte des différences.
Dans Homère on voit Apollon,
Poséidon, Athénès, descendre en personne
sur le champ de bataille et se mêler
aux combattants. Le poète, les nomme,
il les reconnaît, sous lesquels prennent
la figure d'un homme ou d'un vaisseau de
proie, ou qu'ils se couvrent d'un nuage.

Chez Hécat ils ne sortent jamais de
leur ramage, leur action mystérieuse
se dérobe au regard et ne se laisse que
deviner. On ne voit nulle part leurs
mains, leur figure, ils ne sont ~~pas~~ désignés
~~non~~ proprement individuellement. C'est
un dieu, ou bien Dieu, ou la Divinité,
qui a tout conduit mystérieusement.
Ce fils du serment dont il est question
dans un oracle delphique mentionné
par l'historien, cet être mystérieux
qui n'a point de nom, qui n'a ni
pieds, ni mains, et qui pourtant
atteint et saisit le prajure. voilà
bien la divinité cachée, la puissance
mystérieuse qui agit dans les pages d'Hécat.¹⁾

Hérodote
31 21

ὁ Θεός, Θεός,
τὸ Θεόν

1) Ἄλλ' ὅπου πάντες ἴσμεν ἀνθρώπων, οὐδ' ἔτι χθρῆς,
οὐδ' πύδης· χαλκῶν δὲ μεταρχέται, ἰδούου πᾶσαν
συνάχεται ὁλοῦν γένος καὶ ὄσον ἅπαντα.



Voilà un système théologique con-
forme aux croyances généralement ré-
pandues, et qui range l'Ellér parmi les
esprits croyants religieux, superstitieux,
même, ~~et qui fait que ses écrits nous~~
~~invenent sans nous éclairer.~~ Mais,
d'un autre côté, le même Ellér se montre
quelquefois si dégagé des croyances de
sa nation qu'il peut sembler un
esprit fort. Ainsi, après avoir rapporté

Il y avait à l'Ellér les images
de deux dieux agenouillés
vaut le fait.

la légende, d'après laquelle des idoles se
seraient agenouillées pour résister
aux efforts de leurs ravisseurs, il ajoute.

son nom qui est prout
pour prout ou prout
d'élèves, adhw
de l'ellér.

Un autre le croira, pas moi." D'ailleurs
il substitue l'explication naturelle à l'ex-
plication mythologique. La Thessalie
plaine de la Thessalie, tout entourée
de montagnes, formait autrefois un
grand lac, jusqu'à ce que les eaux

se fussent frayé violemment un passage
à travers la défilée vallée de l'empire.

On attribuait cette révolution au
trident de Poséidon. Hérodote dit à ce sujet:
«Caria, qui croient que Poséidon ébranle
la terre et que les fissures produites
par les tremblements de terre sont
l'ouvrage de ce dieu, ^{doivent aussi} ~~ont raison~~
d'attribuer à Poséidon l'ouverture
des montagnes de la Thessalie, car cette
ouverture est, à mon jugement, l'effet
d'un tremblement de terre». Hippocrate
ne s'exprime pas autrement à propos
de ce qu'on appelait la «maladie divine».

Les héros sont enfants des dieux,
c'est là un des points fondamentaux
des croyances helléniques. Hérodote n'admet
rien de pareil, et toutes les fois qu'il

οὐχότι δ'ἀγνοῦντες.
ὅτι καὶ νομίζουσι
Ποσειδῶνα τὴν γῆν
ὀκνῶν καὶ τὰ δεινὰ ἔργα
ἐκείνου τοῦ θεοῦ
τοῦτον ἔργα ἵσταναι, καὶ
ἐν ἱστίῳ ἰδίῳ γαίης πο-
σειδῶνα τινύσθαι. ὅτι
καὶ οὐκ οὐκ ἔργον, ὡς
ἔστιν γαίης τινεῖς,
ἢ δεινὰ ἔργα τῶν ὀφείλων.

VII, 129



ἔπος μὲν οὐ μωρὸν
 Νέστορος II, 5

II, 44

[ce dieux est le fils
 d'Alcméon et d'Amphitryon,

[évidemment d'Eschylus =
 'A oddior)

II, 143 sq.

toucher à une tradition de ce genre il
 marque son dissentiment. Les Scythes
 prétendaient descendre d'un fils de
 Zeus. ^{us} Quant à moi, je ne crois pas ce
 qu'ils disent. Ici il s'agit d'une lé-
 gende étrangère, mais Hér. ~~appuie~~
 s'exprime pas autrement au sujet du
 plus fameux des héros helléniques.
 Un effet, il distingue deux Héraclès,
 l'un ^(Hér. ancien, contre celui nait d'Egypte d'Phénicie) dieu, l'autre homme, et il les
^{non} substitue au fils de Zeus et d'Alcmène.
 Quand il raconte que les prêtres
 égyptiens n'admettent pas qu'un
 homme puisse naître d'un ~~dieu~~
 immortel, et ^{collige} qu'ils se moquent de
 la prétention d'Héraclès d'être le
^{véritable} descendant d'un dieu, Hér. ne
 rit pas seulement avec eux de la vanité
 de l'historien de Milet, mais il ap-
 prouve évidemment leur doctrine.

(encore une autre)

Hér. rapporte la doctrine des

Hérodote

324

prêtres égyptiens; qui refusaient de croire à des dieux à figure humaine ^{ἀνθρωποειδῆς} d'une manière qui semble indigner, et l'historien s'exprime de façon à laisser entendre qu'il partageait leur sentiment. II, 142. +

Il raconte que les Perses traitent d'insensés les prêtres qui se font des images de leurs dieux et qui leur consacrent des maisons. ^{οἰκίας} Apparemment ^{ὅτι οὐκ ἀνθρωποειδῆς} ajouta-t-il, parce qu'ils ne croient pas, comme les Grecs, ^{ἐν ὁμοίᾳ τοῖς θεοῖς καὶ τὰ τέρα αὐτῶν εἶναι} (I. 136) "ont figure humaine."

μωροὶν ἐπιφρονῶν
ὡς μὲν ἐπὶ δοκέει
ὅτι οὐκ ἀνθρωποειδῆς
ἐν ὁμοίᾳ τοῖς θεοῖς καὶ
τέρα αὐτῶν εἶναι (I. 136)
[que les dieux]

On dirait une protestation discrète, sous-entendue contre l'anthropomorphisme, et cette interprétation est confirmée par d'autres passages, plus clairs et plus importants.

II, 52-53, Hér. donne un aperçu de l'histoire de la religion grecque. D'abord dit-il, les Pélasges et les Grecs Hellènes

+ Il résulte de II, 46 (Pan) et de II, 65 (culte des aménons) que les Egyptiens, d'après Hérodote, ne paraissent pas voir plus que leurs dieux avaient en effet figure humaine.



adoraient les dieux sans les distinguer
par des noms particuliers, sans rien
savoir de leur naissance, de leur
filiation, de leur figure. La plupart
des noms propres divins leur vinrent
d'Égypte. Ils les reçurent de ce pays
successivement; Les noms de Dionysos
et de Panpilos tard que les autres,
aux époques assez récentes où la
tradition hellénique fait naître ces
prétendus fils de Léméle et de Pénélope.
Cher tard seulement (hier et avant-
hier) Homère et Hésiode établirent
la filiation des dieux, leurs surnoms,
leurs honneurs, leurs fonctions, leur
figure. Qu'est-ce à dire? Plus les noms
des dieux grecs ont venus de l'Égypte,
Hésiode prétend l'avoir appris des prêtresses
de Dodone, et ce qu'il en dit ne prouve

II, 145

πρὸς τὴν αἰχὴν

ἱερονομίας [tels que Κερύων, Τάραντος, Τετοχίρια, Αεχίγονος etc.]
Τάρας, Τάρας, ἱέρω. Il y a une certaine vérité au fond de cela,
mais Hésiode est trop absolu.

pas son incrédulité à l'endroit de dieux
particuliers. Mais Hésiode et Homère
n'ont pour Héli, aucun caractère, sacré,
et les inventions qu'il leur attribue ne
sont certainement point pour lui des
articles de foi.

Voici qui nous éclairera encore mieux
sur le système théologique d'Héli. Il
lui répugne de parler des "choses divines",
et c'est à cause de cela qu'il ne veut pas
s'expliquer sur les raisons du culte des
animaux en Egypte, ni sur les légendes
relatives à la mort d'un dieu. Cette dis-
crétion au sujet des "récits sacrés" ne
procède pas, comme on pourrait croire,
d'une dévotion ^{extrême} aveugle, mais d'une
religion éclairée. Voici, en effet, la déclara-
tion qu'il fait à ce sujet dans II. 3.
Je n'ai pas l'intention de répéter ce
que j'ai entendu raconter en Egypte

32
Le reste est son opi-
nion personnelle, τὰ
ἐν ὁσέῃ, τὰ ἐν ἡολιδόν
τὰ καὶ ἑγὼ, ἐξ ὧν λέγω.
Br

ἐξ ὧν λέγω

Τὰ μὲν οὖν θεία
τῶν δι' ἡγῆματων
ὧν ἔγωγε



320
 οὐ γὰρ πρότερος ἐξ-
 ηγήσθαι, ἔτι ἢ τὰ
 οὐνόματα αὐτῶν μόνον,
 νομίζων πάντας ἀσθεύουσας
 τὸν ἀπὸ αὐτῶν ἐκστάσθαι.

Ὁ δὲ τις ἴσται / ἡ δὲ
 ἀπὸ Θεῶν ---
 σοφὸς δὲ αὖ πάντε
 τούτων (p. 13)

III, 38

au sujet des dieux (je me bornerai à
 indiquer leurs noms) parce que je
 crois que tous les hommes ^(sur ces choses) ~~les~~ savent
 aussi long les uns que les autres !
 Hélier. veut évidemment dire ^{tous} les
 hommes sont à ce sujet également
 ignorants. Longtemps avant lui,
 Pénopane avait dit dans ses vers que
 personne ne saura jamais rien de
 sûr au sujet des dieux, que l'opinion
 règne dans ces matières.

Si on conservait encore un
 doute sur le scepticisme d'Héliér, il faut
 lire une page extrêmement jolie qui
 résume la philosophie religieuse de
 l'historien et que Montaigne a tra-
 duite et a rendu sienne, parce qu'elle
 répondait parfaitement à sa philo-
 sophie sceptique.

On voit que le scepticisme d'Hér. Hérodote
n'est pas agressif; il est respectueux,
tolérant, souriant.

33A

On peut être, étonné de rencontrer
dans le même esprit à la fois tant
de superstition et tant d'indépendance.
Baner ne pense pas que le même
homme ait pu être, à la fois si sceptique
et si croyant, et il explique cette contra-
diction par un revirement qui se
serait fait dans les opinions religieuses
d'Hér. Les passages les plus importants
que nous venons de citer se trouvent
dans le II^e livre, celui qui traite de
l'Égypte; Baner suppose donc que
le voyage d'Égypte et les entretiens
avec les prêtres de ce pays ont éclairé Hér.
et lui aient inspiré, un scepticisme

[Hérodote brouille son jugement
sur les points les plus religieux
par la vue de la vieillesse
peuple à peuple et dépendant
des conventions humaines:
où révoque, où révoque
sans admettre ces points,
il ne discute ni à les
réfuter, ni à les
tailler:]



33B

Mais plusieurs des passages que nous avons cités se trouvent dans d'autres parties de l'ouvrage, et la contradiction apparente signalée est plus apparente que réelle. Si l'Écrit s'agit à quoi s'en tenir sur les formes particulières que les royaumes ont revêtus dans chaque pays, il n'est pas moins profondément religieux, il adore et il cherche à retrouver dans l'histoire les voies mystérieuses d'une puissance supérieure qui révèle par des oracles et des signes précurseurs

les événements à venir, qui cabosse
les grands et les petits, chatie l'orgueil
et punnit les fautes de l'homme,
sur son avenir même, du moins par
des malheurs infligés à sa descendance.
Voilà un ensemble de croyances qui
n'ont rien de contradictoire, d'incon-
ciliable, et je trouve qu'Hérodote montre
dans le livre consacré à l'Egypte
sont aussi religieuses, superstitieuses,
que dans les autres, et dans ces derniers
sont aussi éclairés et sceptiques que
dans le II^{ème} livre. Hérodote a été éclairé
par ses voyages, En voyant dans chaque
pays un culte différent, des légendes et des
traditions religieuses particulières et
tous les hommes également attachés à
leurs coutumes, également convaincus
de la vérité des opinions reçues de leurs ancêtres,

6



il n'avait retenu que ce qui faisait
le fond commun ~~commun~~ de toutes
les croyances. Et il était arrivé à une
religion ~~main~~ philosophique
qu'~~int~~rationnelle, religion partagée,
ce semble, à cette époque, en Orient
comme dans la Grèce, par les
hommes instruits qui, sans devenir
des esprits forts, s'étaient cependant
mis au-dessus des croyances parti-
culières au peuple dont ils faisaient
partie.

On remarquera que la Théologie d'Hés., qui s'enfonce à tout
passer à l'action. repétition de dieu, de la divinité (Hés., *to theos*),
s'accorde avec les croyances qu'il attribue aux gens d'un haut et
de bas. Ce sont les mêmes croyances, une religion sans image et
sans temples, des dieux vaguement supérieurs, insaisissables, que Traité
admira chez les Grecs. "Nec cohibere parietibus Deos
neque in ullam humani oris speciem assimulare ex
magnitudine caelestium arbitrantur. Licos et remora
consecrant, Deumque hominibus appellunt sacretum
illud quod sola reverentia vident." (Herm., 9)

Théodote

3 digressions parallèles sur Athènes et Sparte
dans les livres I, V, VI.

Δόξα Εὐδοκίας

I, 56-68. Crésus cherche des alliés contre Cyrus. Il s'informe
de l'état de la Grèce, afin de savoir quels sont les plus puissants parmi les
Hellènes. Athènes et Sparte à la tête des Ionien (Schlegel) et des
Doriens. Histoire de Pisistratus. Sparte ~~est~~ ^{paraît} la plus puissante
de la Grèce grâce aux lois de Lycurgue et aux ordonnances
d'Alcibiade, vaincu par la ruse de Tégis à Sardes (Solonisme et éphémère
marché de Sparte). Ici s'ouvre le 1^{er} livre de l'histoire en 2 pla. grandes
sur les deux Grèce au 6^e siècle et introduit par un finis. Crésus
s'informe et il ^{voit} ~~apprend~~ (τοιοῦτος ἔργον, d. 56), bien
appetit (ἐνὸς ἑαυτοῦ ὁ κρείσσονος 57). Donc, quant aux aff.
vraie ce qui affecte Crésus (τοῦτο μὲν αὖτε 78. ἐνὸς ἑαυτοῦ ὁ κρείσσονος
tous les Hellenes). et la fin, 89. Τὸν δὲ δὴ δὴν τὰς πόλεις
ὁ κρείσσονος. Mais c'est là des données qui servent à rattacher
la digression au récit principal. Tout en insistant à plusieurs reprises
sur ce bien artificiel, l'historien le perd de vue continuellement.
Il raisonne sur les faits et les traditions, il donne son propre sentiment.
« Vraie ce qui me semble, comme forment sur ce raisonnement »
« Il me semble qu'on attache une importance à l'ath. 1500 se sont
pour le plus spirituel pour les Hellènes, ont fait preuve d'un
d'une grande simplicité ». L'édicteur de n'a pu rappeler



Après avoir jeté un coup d'oeil sur l'ensemble du ouvrage d'Herodote,
et après en avoir lu l'épilogue d'Herodote, je voudrais ^{donner} une idée de la plus
belle partie de son oeuvre, de la 2^e guerre médique qui fait l'usage de 3 livres.
L'exposition est admirable. III, 8. Introduction. L'œuvre se compose de
10 livres tout en descendant à l'histoire de la guerre médique et la guerre.

5. Herodoteus investigatur: celui
qui l'a écrit de la guerre.

Il n'y en a pas qui la raconte
bien et pour ce :

L'histoire enregistre cette présumption aveugle qui doit être la colonne d'ordre
du empire du monde, même que le ciel de Jupiter pour l'histoire, le soleil d'Helios pour

pour le pays voisin du monde, nous faisons de tous les pays un seul pays.

Herodote. 1. Lequel. Il est le plus grand de tous les pays : il a ^{de la} sa propre

régime ^{propre} son égal. ^{Herodoteus} Herodoteus seul, le soleil pour le monde, ou pour

entendre la guerre de la guerre. ^{Herodoteus} Herodoteus la guerre de la guerre, la guerre de la guerre.

pour, en la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

même l'histoire de la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

glorieux pour la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

de la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

il ne reste ni ville, ni temple qui
soient restés. ^{Herodoteus} Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Herodoteus la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.



(Voy. aux la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.)
X. La guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.
qui la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.
pour la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.
l'usage de la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre, ce qui est la guerre de la guerre.

Passer de braves nouvelles, vider le peuple, marcher & combattre. combat.
le qui le fait trembler, c'est la grande âme d' cette jeunesse, le nombre d' cette
année inimitable à tout effort humain. Il n'est que les deux iustes ne tendent
naître aux forces. Et l'Éccl. n'est que donner l'honneur à Xénocrate, peut-être
par suite de la paix dans les lieux d'Étapa, sur la figure de ces 2 femmes,
est l'âme d'Étapa, d'être attaché au char de X, l'Éccl. indigne au jour, la
rejet, bien le char, nous envoie celui qui est l'Éccl. à la courtoisie. 1. Le X d'Étapa
est plus vive que l'Éccl. sur les deux côtés. L'Éccl. Xénocrate Thémopyle,
l'Éccl. et surtout le noble visage des Athéniens sur le char. avec cette X.

L'ouvrage d'Herodote s'arrête à la fin d'Astos en 479, mais il n'est pas certain, pour moi le compagne d'Emen ne devaient-elles pas exister. En, le plan de l'œuvre? Rien n'est indigne la fin; le prometteur (III, 213) d'autres ailleurs, en son lieu, le dit de la mort de l'acte Ephialte, indigne positivement le contraire.

Quand parut l'écrit ? quand son ouvrage fut-il publié ? Cette question
plait de Peckert, parcequ'elle se rattache à cette autre question, si Thuc. fut un autre
ouvrage de son vivant. Le premier n'est pas l'ui d'a douter. Mais cela ne prouve
rien. Le lumen de l'écrit se contentait malheureusement fort mal avec la chronologie.
L'ouvrage d'Thuc. ne nous apparaît rien de précis, ni à cet égard. Le passage, qu. Bz
a pris pour des critiques d'Éliod. n'est pas décisif (v. Müller, note) ; ceux dont
on s'est servi pour prouver qu'il ne l'avait pas vu lui, ne sont pas concluants
non plus (ib). Tout dépend donc de la date de la mort d'Éliod.
Éliod. parle de plus. Souvenez-vous de la période de la guerre de Pelop. Il e
fait allusion à la destruction d'Éliod., ou à la mort de l'Égypte sous Sésostris,
Thuc. n'en fait rien qu'il connaît. Mais ces questions sont connues. Peut-être la
mort de Sésostris, réduite par les annales de Darius (II, 130). Il avait songé à la mort
de Darius Nottus en 405. Mais la vie de Darius lui-même nous a appris à mieux
apprécier son histoire (v. Rader). La scène a été écrite avec une inscription, qui le prouve
de Darius ne saurait probablement pas être. Bz. ne s'oppose donc à l'écrit d'Éliod.
sur la 1^{re} moitié de la gu. de Pelop ; Thuc. peut l'avoir lu.

[illegible]

Il est porté dans la critique
des faits le même esprit de so-
lérance respectueuse et incrédule
que dans la critique des tradi-
tions et des croyances religieuses.
On peut dire, non sans vérité,
que son livre est rempli de
récits incroyables, parfois puérils,
que c'est un vrai livre de
fables. Oulu-Gella l'appelle III, 10

homo fabulator, et des écrivains
grecs le qualifient de μυθολόγος,
μυθοποιός. Il faut cependant dire que
le sens critique ne lui fait pas
absolument défaut. Nous avons
déjà vu qu'il fait de géographie et d'ethnographie
il s'en tient à l'observation et il

Hérodote

34 A



protector contre les rêves des poètes
et des historiens trop crédules. De même,
s'il n'est pas dupe des traditions quasi-
historiques, et il fait une distinction
judicieuse, entre les faits douteux et
ceux qui sont bien établis. Au
moment où il aborde l'histoire de l'Égypte
et rapporte d'après les prêtres égyptiens ce
qu'il juge plus intéressant dans cette
longue série de rois, il avertit le lecteur :

II, 99

ὅπως τε ἐμὴ καὶ
γενόμεναι ἱστορίαι

"Jusqu'ici j'ai dit ce que j'ai vu de
mes yeux, ce qui est le résultat de mon
jugement et de mes recherches, je rap-
porterai maintenant ce que j'ai en-
tendu dire aux Égyptiens." Et plus loin
II, 147 il marque que l'histoire de l'Égypte com-
mence à être plus sûre depuis Psamétique,
quand les Grecs s'établirent dans ce pays
et que la tradition égyptienne est contrôlée
par leur témoignage.

Hér. n'est pas moins sceptique à l'endroit des
traditions helléniques. Dans vieux récits,
sur lesquels il s'appuie pour son jugement,
sans prétendre ni les confirmer, ni les
infirmer, il oppose les faits bien constatés,
bien historiques, tels que les entreprises de
Crésus contre l'Ionie, l'autorité d'Homère
ne lui impose rien. Il pense que le
vieux aède, modifia l'histoire d'Hélène pour
les besoins de son poème. S'il admet au
sujet de cette héroïne la version des peuples
égyptiens, plutôt que celle d'Homère, il
faut avouer il est vrai, qu'il ne fait que
substituer une fable à une autre fable ; mais
Mais il n'en subsiste pas moins qu'à ses
yeux tout ce qui se rapportait de la guerre
de Troie n'est qu'une tradition incertaine. Ici, doute, il
et établit, il est vrai, une comparaison entre
l'expédition de Persée contre la Grèce et
celle des Athéniens contre Thion, mais quant

342
I, 5: Εγὼ δὲ πρὶν
μὴν τοῦτων οὐκ ἔχοντα
ἔχων ἂν εἴπω ἢ ἀλλὰ
ὡς τὰτα ἀγίνετο τὸν
δὲ οἶδα αὐτὸς πρῶτον ὅτι
ἦν ἡ ἀδελφὴ ἔχων ἡ
τοῦ Ἑδνην...

Homère

II, 110 sqq.



à cette dernière il n'en parle avec la réserve
 "d'après ce qui se raconte". La portée de ces
 mots est déterminée par un autre passage
 plus explicite. Un raisonnement allégué
 sur la guerre de Troie, il ajoute: "s'il faut
 assurer quelque chose sur la foi des poètes
 épiques!" On croit entendre Chaucy dide.

Εἰ χερ^{τι} τοῖσι σκοποῖσι
 χερσὶ μὲν δ' ἄγειν.

[[I, 9: Εἰ τῶν σκοποῦν
 τὰ χερσὶν αὐτοῦ (Ὀμήρου)]]

Alci applique la même critique
 à l'origine des œuvres littéraires. Il juge
 quelles Cypriennes et les Cyprones sont
 à tort attribués à Homère, et il conteste
 l'authenticité et la haute antiquité des
 prétendus poèmes odyssiques.

D'où viennent donc tant de fables chez
 Alci? C'est qu'il nous l'a dit lui-même.
 Il s'est fait une loi de rapporter tout ce
 qu'il a entendu dire dans ses voyages.
 Quelquefois il marque son incrédulité, son
 dissentiment, mais la plupart du temps il
 n'ajoute aucune réserve, mais alors même
 ne croyez pas qu'il garantisse la vérité.

de ce qu'il ne fait que répéter. Après avoir
 raconté la descente aux Enfers du roi *Stampsind*
 et son retour parmi les vivants, fable à
 laquelle se rattachent des faits miraculeux,
 qui continueraient, disait-on, de se produire
 à certaines fêtes égyptiennes, Hérodote
 "Puisqu'on trouve de telles choses vraisemblables
 qu'il accepte ce qu'en disent les Égyptiens."
 Quant à moi, il est bien entendu que dans
 tout mes récits ~~mon ouvrage~~, je répète
 ce que j'ai entendu dire dans chaque
 pays." Et ailleurs (il s'agit d'un bruit in-
 finie pour les Égyptiens) il déclare:
 "Je dois répéter ce qui se dit; ^{tout} croire,
 je n'y suis pas obligé, et je veux que
 cette déclaration soit éternelle, à tout ce
 que je rapporte." Hérodote n'est donc pas
 dupe de tous les récits invraisemblables
 dont il s'est fait l'interprète, et il nous
 en instruit avec cette bonhomie mali-
 cieuse qui lui est propre.

Hérodote

35A

II, 123: Τοῦτο μὲν
 οὐκ ἐπὶ Αἰγυπτίων ἀ-
 γορεύουσιν ἑρπύων
 ὅτι τὰ ταῦτα πιθανά
 εἰσι· μοι δὲ παρὰ
 πάντα λόγον ὑποδείκνυται
 ὅτι τὰ λεγόμενα ὑπὸ
 ἑκάστων ἄλλοι ἑρπύων
 (= κατὰ τὰ ἥκονον, II, 97)

VII, 152: Ἐγὼ δὲ ὁρῶντες
 λόγους τὰ λεγόμενα
 πιθανοὶ γὰρ μὲν οὐ
 πάντας οὐκ ὁρῶντες,
 καὶ μοι τοῦτο τὸ ἔπος
 ἔχεται ἐν παντα λόγον.



Nous autres, qui nous intéressons aux
 croyances, aux opinions des hommes,
 autant qu'à leur fait, loin de faire à
 Hérodote un reproche de cette réserve,
 nous devons lui en savoir gré; mais
 nous devons ^{aussi} nous souvenir toujours que
 la valeur historique de ses récits n'est
 pas la même dans toutes les parties de
 son ouvrage, mais dépend de la valeur
 des hommes & des documents qu'il a pu
 consulter, enfin des sources d'information
 où il a puisé. De là vient que l'on a
 porté sur Hérodote des jugements très
 divers, contradictoires même. Les Egypto-
 logues Si vous demandez aux Egypto-
 logues ce qu'ils pensent d'Hér., ils vous
 en diront beaucoup de mal. Mariette
 est sorti de toutes les fables débitées par
 le vieil historien au sujet de l'Egypte,
 de l'incohérence et de la prodigieuse

valeur négative
 de son œuvre d'après les
 sources

(suivant qu'on s'arrête
 à telle ou telle partie
 de son œuvre).

inexactitude de ses récits. Il écrivait à
M. Desjardins, le 30 mars 1874:

"Pour ma part, je regarde comme un vrai
courageux celui qui, prouvant dire tant
de choses, ne nous dit en somme que
des misères. Le soir, quand vous vous
couches, agitez en vous la question de
savoir si, après tout, étant donné le
nombre considérable d'erreurs qu'on trouve
dans Hérodote, et qui, à chaque instant, nous
gênent, il n'aurait pas mieux valu
pour l'Égyptologie qu'Hérodote n'eût pas écrit!
C'est la boutade d'un savant qui ne
peut pardonner à Hérodote d'avoir à jamais
consacré la gloire de son Pésosiris, aux
dépens des Sésis, des Boutines et des Phamés.
M. Maspero pense qu'Hérodote n'a vu ^(en Égypte) que des
prêtres de l'ordre le plus humble, ceux
qui faisaient métier de servir de guides
aux étrangers; encore ne pouvait-il



converser avec eux que par l'intermédiaire
de dogmans. Ce sont ces derniers, bien
faibles autorités, qu'il entend quand
il invoque les témoignages des ^{anciens} Egyptiens.
Les documents historiques lui étaient
inaccessibles aussi comme il les fit
graves erreurs sur l'histoire de l'Égypte,
qu'il faut chercher dans Manéthon et
sur les monuments. Hérodote se plaint à

Des papyrus ont
fait connaître

C'est là un indice la source
où il a puisé.

interpréter certains contes populaires assez
semblables à ceux que ^{Hérodote se plaint à redire} des papyrus
~~ont fait connaître~~, 1/1. Entendez
de l'autre côté, les jugements que
portent sur Hérodote ceux qui ont voyagé
dans la Haute-Égypte, et qui y ont
étudié les monuments de la Perse.

Annuaire de l'Association grecque,
1878, p. 130.egg.

depuis Niebuhr le père, jusqu'à M. Dieulafoy.
Ils tiennent Hér. en grande estime et
font le plus grand cas de sa véracité
et de son exactitude. C'est qu'Hér. a
pu converser dans ce pays avec les
hommes les plus instruits et se servir
de documents authentiques.

Il ne faut donc pas accuser la bonne-
foi d'Hér., il n'est que l'écho des récits et
des bruits que sa curiosité a recueillis
par tout pays. De là vient ~~que, dans~~
son histoire, des guerres médiques, le mex-
veillena, dont la légende populaire
avait, dès son temps, revêtu les souvenirs
de la grande lutte nationale. De cette
méthode, en quelque sorte impersonnelle,
viennent aussi les anecdotes, les in-
ventions de la vanité des cités et des
familles, ainsi que celles qui inspirent la
médisance, la jalousie ou la haine.

Hérodote
36A

l'usage dans la
partie la plus
historique de
son livre, le
vrai

méthode
impersonnelle



Plutarque n'a pas tout à fait tort dans
les reproches qu'il fait à l'historien,
mais il n'aurait pas dû l'accuser de
malignité.

I, 95

Quelquefois cependant Hérodote ne fait un
choix entre différentes versions. Il déclare
que, parmi les quatre récits qu'on
faisait de l'avènement de Cyrus, il
choisira le moins merveilleux, laissant
de côté ceux qui furent imaginés pour
rendre l'histoire de ce roi plus extraordinaire.

Βουδόνων
(ὁ ζῆλον) τὰ πρὸς Κῦρον

En effet, on racontait dans la Perse
que Cyrus, exposé après sa naissance,
avait été nourri par une chienne.
C'est le pendant de la fable de Romulus
et de tant d'autres. Afin de rendre cette
légende plus acceptable, des esprits moins
crédules avaient imaginé que la nourrice
de l'enfant portait le nom de chienne.

Σῦαξις, traduit en grec Κυνὸς. Hérodote préfère

cette version, qui rappelle le mauvais
jeu de mots des Romains sur la lupo I, 122, cf. 110
de Romulus, et il trouve la clef de toute la légende fabuleuse.
On voit qu'Hér., comme avant
lui Hécatée, entrait dans les voies d'une
critique novice ~~et~~ encore ^{et} inexpérimentée,
en essayant de ramener aux propor-
tions du possible et du croyable des tra-
ditions qu'il faut accepter ^{en entier} comme telles,
et rejeter en entier comme faits historiques.
Si néanmoins Hér. nous semble,
la plupart du temps, plus crédule que
de raison, cela tient à sa conception
des choses humaines. Ce qu'il jugeait vrai
ou semblable au vrai n'est plus pour
nous ni l'un, ni l'autre. Nous l'avons
dit, quand il rencontrait dans un récit
un enchaînement mystérieux de faits
extraordinaires, longtemps d'avance
annoncés par des oracles ou des songes,

Soit Europe ont
été enlevés, non par les
maîtres du monde, mais
par des pirates.
antiquaire
et romain



bien propre à mettre dans tout son
 jour la justice des dieux, la folie de
 la préconception humaine, ou quelque
 autre point de la morale religieuse
 qu'il professait, loin de se défier d'un
 pareil récit, il croyait y reconnaître
 le cachet même de la vérité. La critique
 d'Hér. repose sur les principes d'une
 espèce de théologie, son criterium
 est faux.

De plus, sa critique est faible, ^{elle} ne
 dépasse guère le doute, et ne s'efforce
 pas même d'ordinaire de déceler le
 vrai du faux. Melata refero, voilà
 son système, et, si l'on veut, son
 excuse. Admonos qu'Hér. n'a pas la
 passion du vrai, ni la sagacité qui
 le fait découvrir: sans manquer de
 bon sens, il manque de l'intelligence
 politique qui pourrait dicter un

choix entre des relations différentes. Géné-
ralement il procède par simple ju-
sposition des traditions: "voilà ce qu'on
dit à Athènes, voilà ce qui se dit à
Sparte, à Argine, à Argos," et il ne force
pas entre ces versions parallèles. Quand
il n'en connaît qu'une seule, il la donne,
quelque fabuleuse qu'elle puisse paraître,
sans y croire, mais sans la juger. Comme
il est un conteur accompli, je n'affir-
merais pas qu'il ne prît plaisir à
rapporter des légendes qui plaisent à charmer
l'imagination et qui flattent au
sujet du narrateur.

En somme, Hérodote n'est pas tout à fait
dépourvu de sens critique, mais sa
critique n'agit guère, elle ne rectifie
rien, elle n'élimine rien, elle se manifeste
seulement par un sourire malin
qui erre sur les lèvres du conteur et
qui témoigne de son incrédulité.

Hérodote-
374



Mais quoi, ces fables sont si jolies, il ne
peut se refuser le plaisir de les répéter.

On peut dire de la critique d'Hénri ce qu'un
poète, a dit de la foi: ¹¹¹La critique qui
n'agit pas, est une critique véritable?

Rendons lui la justice de n'avoir
rien inventé, et que, sans être digne
de créance, il doit cependant digne
de confiance.

Parlons maintenant du style d'Hér.
 Il est évident qu'on n'avait pas encore
 formulé de son temps les règles de l'art
 d'écrire. Il n'avait reçu l'enseignement
 d'aucun rhéteur, il n'est sorti d'aucune
 école, et cependant on peut noter chez lui
 certains procédés de style, une ^{certaine} méthode, et
 si l'on veut, un art, art tout instinctif,
 de bien dire. Cet art est tout entier dans
 le naturel. Le charme d'Hér., comme
 des autres grands écrivains de la Grèce,
 tient à ce qu'en le lisant on ne croit
 pas lire un livre, mais entendre un
 homme qui parle. La prose écrite pro-
 vient de la prose parlée, c'est là ce que
~~nous trouverons~~, c'est l'image fidèle, per-
 fectionnée, cependant et embellie. C'est là
 ce que nous trouverons dans Lyrias, dans
 Platon, dans Démosthène, même dans



leurs plaisoyers, dans leurs conversations
philosophiques, dans leurs harangues,
ce qu'il y a de plus admirable c'est la
vie de la parole parlée, le ton qui y
circule, le son, l'accent, de la vérité qui
s'y fait sentir.

Il est à croire que chez les anciens, comme
chez nous, les traditions, conservées soigneusement,
prenaient une forme plus ou moins
constante, fixée par le talent des meilleurs
conteurs, et fidèlement transmise de
génération en génération. Nos ^{écrivains} ~~meilleurs~~
les plus estimés en ce genre ~~et autres~~, Perrault et d'autres, doivent une
grande partie de leur charme à la
conservation de ce qu'il y avait de plus
frappant dans ces narrations populaires.
"C'est la chevillotte, la bobinette, chevron".
Aujourd'hui on s'attache à reproduire
encore plus fidèlement les ~~contes~~ contes
populaires recueillis sur les bords des

bons vieillards. Les frères Grimm en
ont donné, en Allemagne un exemple
qui est suivi en France et ailleurs.
La naïveté des récits d'Hér. ne tiendrait
elle pas à la fidélité avec laquelle il
reproduisait, à l'aisance avec laquelle
il s'assimilait le son populaire des
narrateurs qu'il avait interrogés? Il
indique souvent comme ses autorités
les personnes vécues dans les traditions,
qu'il appelle *Τόες Δοξίους*. Bergk pense
que ce terme désigne les hommes
du peuple, dépositaires des vieux récits;
et il y a du moins une espèce de
récits dont la transmission fidèle
sans le secours des vers semble bien
attestée dans la vieille Grèce, ce sont
les apologues égyptiques. Longtemps
répétés oralement, ils ne furent pas,

Hérodote

384

1. Litt. G. I. p. 369.



311
369

Lyth. I, vers la fin

ὁμοῦ ποιοῦν ἡμῶν
 δὲ καὶ οὐκ ἀποχρησάμενοι
 ἀνδρῶν διὰ τὴν πᾶσαν
 αἰὶ λόγους καὶ ἡρώων

ce semble, recueillis et mis par écrit
 avant le temps d'Aristophane. Quant
 Pindare dit que la mémoire des actions
 des hommes demeure grâce aux poètes
 et aux λόγιοι; le sens de ce dernier
 mot a été différemment expliqué.
 Les uns entendent les orateurs, d'autres
 les historiens, mais il est possible
 que le poète ait en vue les narrateurs
 populaires dont nous parlons. Ce

Ce ne sont là que des conjectures,
 mais on se peronne volontiers qu'il
 ait fait de même qu'Homère travailla
 sur des récits poétiques auxquels son
 génie donna leur forme définitive,
 M^{er}. rédigea des récits non versifiés,
 avec cet art ^{discret} qui consiste à conserver
 fidèlement la forme traditionnelle,
 tout en l'embellissant et en lui
 donnant un cachet littéraire.

Pour ce qui est des contes proprement dits, les modèles du
 genre sont Ulysse chez Polyphème (l'épisode du petit porc)
 dans Homère, le tiers de Champlain dans Herodote.

/ Dr. "folklore"

Le talent du orateur est le même, on peut en
 faire, par tout pays. Le orateur se laisse aller, un
 air négligé lui sied bien, il aime border les tournures qui sentent
 l'étude, il parle avec aisance, avec abondance, sans se
 presser jamais, ne se repaît point amour d'ail, si petit
 qu'il puisse paraître, aucune digression que l'association
 des idées la plus fortuite lui suggère. Il prévient par
 parenthèses, dans la construction des phrases, comme
 dans l'écroulement de ses rêveries. Il affectionne la
 familiarité de la langue populaire, les dictons, les proverbes.
 Comme sa narration est une causerie, il aime à faire
^{aussi} ~~causer~~ ^{à la fois} les personnages, ~~causer~~ simplement : le bon orateur,
 l'éloquence proprement dite, n'est pas son fait. Il
 n'a rien de passionné, ~~mais~~ ^{plutôt} il se tient dans une région
 moyenne, et il charme par des traits qui marquent bien
 les nuances de l'indolence. S'il a parfois des mots
 qui se détachent et qui se gravent, ces mots frappent
 moins par une concision énergique que par une rareté



expressive ^{ou} par un grain de malice qui atténue
agréablement la bonhomie courante du conteur.

Il ne se refuse pas des mots, de tournures poétiques,
qui donnent du relief à sa narration, mais il les
emprunte plus souvent aux ^{poètes} poétiques, comme les auteurs
impartiaux, qu'aux tragiques, qui s'insistent trop for-
tement : il lui suffit de distraire et de charmer.

Dion Argyrostome (p. 479 Q) attribue à Hér. l'allure négligée, τὸ ἀσχηπρόν, et la douceur, τὸ γλυκύν. Cicéron (Or. 12) dit de lui : "sive ullis salubris quasi sedatus amaris fluit". Quintilien (X, 1) l'appelle "dulcis et candidus et fusus".

Aristote (Rhet. III, 9) donne me ^{de la manière d'écrire} idée plus précise de son style. Il oppose au style périodique, arrondi, ^{à la phrase répétée} à l'amorçage, ^{un style} à l'écrit, le style qui procède par une longue file de ^{petites} phrases, allant une à une, accrochées l'une à l'autre comme des perles, sans structure savante, sans lien périodique (ἡ ἑρμηνεία). Hérodote, dit-il, offre l'exemple de ce dernier style. Il suffit de lire les premières lignes de son ouvrage pour se convaincre de la justesse de la remarque d'Aristote.

Par quelquefois on rencontre chez lui des agglutinations de petits membres de phrase formant de fausses périodes. Si mal bâties que les critiques modernes en ont fait.

Voici le cas le plus littérairement de "l'impasse".



Après au point de corriger le texte. Rien
n'est plus maladroit que la structure de VI, 13 : Μαλίστος
τα τὰ αὐτὰ [αὐτὰ] γινώσκοντες καὶ τὸν Ἰωάννην... Je ne suis
cependant si cobet a raison de remettre de l'ordre dans cette

affaire ce sont les deux coupures : je crains qu'il ne corrige Hiéroclès lui-même.

fiens ; la plupart du temps
il ne vise pas à la construction
de grandes périodes, et il
reste simple et linéaire.

L'allure lente et monotone du certain épique se
marque par certains idiotismes. Au lieu d'aller dire trois
jusqu'à la fin d'une proposition, il se prend à plusieurs fois,
et ce reprises se font au moyen de la répétition du même
mot. Au lieu de "(Cyrus) jouait dans le village du berge avec
d'autres enfants de son âge" il dit : "(Cyrus) jouait dans ce village
où étaient les bergères, où il jouait avec d'autres enfants de
son âge dans le chemin..." Εὐαγγέλιον δὲ ἐν τῇ αἰσχυρῇ ταύτῃ
ἐν τῇ ἡμέρᾳ αἱ βοῦκοι αὐτῶν, ἐπαγγέλιον δὲ πρὸς αὐ-
τῶν ἡμέραν ἐν ὁδῷ. Καὶ οἱ πάντες καὶ σοφῶς
ἐλάοντο ἰσχυρῶς βασιλεῖς τῶν τῶν δὲ τῶν
τοῦ βοῦκοῦ ἐπὶ αὐτοὺς πάντα. Cf. III, 1 : (Καμπίον).

I, 114

αἴσα Ἀραοῦ Ὀργάνου, αἴσα δὲ τῶν Ποντύων ἀνδρῶν
Ἀργοναυτίου (Dante ex. chez Stein, note sur I, 64, l. 10)

La familiarité du ton populaire se fait chaque jour
sentir dans ἀνισχυόμενος τὸν γάμον (VI, 129). Les tourmens
[morbiales] abondent dans le discours par lequel la fille de
Périandre expose d. fléchir le ressentiment obstiné de son
frère, III, 53. Ce n'est qu'une suite de proverbes. Les commentateurs
disent que ce langage convient à la fille d'un sage domestique.
Ne parlerait-elle pas plutôt comme une femme, qui n'a point d'idée
à elle et vit en la crainte de son père? Quoi qu'il en soit, on croit
entendre Sappho dans ce.

(se tenant par tout
elles)

(on effect. Hér. dit
Sappho ὅτι οὐκ ἔστι
τοῦ ἀργίου)

Quand Homère termine la récit du désastre de Milet par
les mots intraduisibles Μιδυεὺς δὲ Μιδυῶν ἡγήμενος (ainsi
Milet fut dépeuple de Miliéniens, VI, 22), il y a là une de ces tourmens
énergiques, portant coup, qui sont rares chez cet écrivain.
Chez lui les mots qui lui frappent, que l'on retient, se re-
maquent plus souvent par un certain agnement. De belles



femmes qu'on ne peut voir qu'à distance sont pour
 des hommes lascifs, "un martyre des yeux", adyy
 V, 18 δόξας ὁφθαλμῶν - "Il y eut d'abord une esclamation
 VIII, 64 en paroles" ἡ πόλις ἀεροβοδωμένη; ou bien, on
 VIII, 73. de connaît en paroles" ἐχέοντο ὁδοιμῶς δόξας.
 IV, 7 Les ^{gens} femmes ^{approuveront} les farouches étrangères, ἐκτιμῶσάν τε.

Voici des descriptions toute savantes, chaudes et réchiffées,
 naïves, poétiques sans ombre de recherche. Il s'agit de alentours
 de la rivière Kérouf en Libye, le pays l'egyptien. IV, 198
 Voy. la feuille so-jointe.

/ puis, de Lybie,
 dans l'asin dans les
 défilés de l'Afrique.

IV, 28

En répandant de bon,
 point de terres de bon; on en
 en allumant du feu, de
 la bonne terre.

Détails qui font image. Dans le Nord (en Lybie), on déloge
 la terre, on fait de la bone, non en répandant de l'eau, mais
 en allumant du feu. Ὑδωρ ἐν χείρας, πυλὸν οὐ ποτίζεις.
 πῦρ δὲ ἀνακαίεις, ποτίζεις πυλόν. Ce n'est pas en détrempant
 le sol que vous ferez de la bone; vous en ferez en allumant
 fondre la terre gèle. Description d'une vaine raine.

/ qui ressemble aux efforts
 vains de l'otade.

Biondissimo naturalis. Que terre ne repose plus la personne,
 qu'il est laïcée Maldonios dans la grâce "La victoire même de Hellènes
 ne sera pas une victoire, s'ils l'emportent sur ton esclave" οὐκ
 ἐκ νικητῶν οὐ ἐκ Ἑλλήνων νικῶν, τοῦ δὲ δούλου ἀποδίδωται.

Descriptⁿ des
sommets

6) Style fortifié, dard, individuel, comme les style de Montaigne.
Lingythen, qui a, dans ses tentes, je ne sais quoi de fortifié.

11, 198. Le pays (de la rivière Keryx, en Libye.

Αὕτη δὲ ὁμοίη τῇ ἀρίστῃ γένει Λημνίος καρπὸν ἐκφέρειν.
Celle terre égale la terre la meilleure à porter le fruit de Libye et se ressemble en
rien au rest de la Libye, où il n'y a point de terre si bonne. Elle est noire, fertile, arrosée
de sources, et arrosée de sources, car il y a des sources d'eau douce, et il y a des sources
d'eau douce, car il y a des sources d'eau douce, et il y a des sources d'eau douce.
C'est d'abord fin de la mer que les fruits se gonflent et demandent à être mois-
sonnés et vendangés, πρῶτα γὰρ τὰ παραβάσσοντα τὸν καρπὸν ὄρεα ἀναστὰς καὶ καὶ
τροχάζουσι. Cette récolte faite, le pays au-dessus de la côte, la région moyenne, s'en va et
demande à être récoltée; c'est la région qui s'appelle la région des colines, tout le monde se va
vendanger, καὶ τὰ ὑπὲρ τῶν παραβάσσοντων γέγονεν, τὰ μὲν, ὄρεα συχνοῦς εὐροῦ
καὶ τοῦτον. Voilà le fruit ^(sont donc) récolté, et voilà que le fruit de la région la plus élevée
mûrit et est en turgescence: συχνοῦς εὐροῦ τὰ δὲ ὑπὲρ τῶν μέσων καρπὸς αὐτοῦ
καὶ τῇ κατωτέρᾳ τῇ γῆς ἀστραίνονται καὶ αὐτὰ ὄρεα, ^{autrement} αὐτὰ la première récolte
à peine cue et mangée, on voit arriver la dernière, où il y a une récolte et une récolte
de fruits durs huit mois pour la Libye. Ainsi la saison
s'étend (s'étend sur eux).



αὐτοῦ: Ἐθροῦς δαίμων καὶ τὸ
καρπὸν συμφορῶν καὶ πό-

On peut relever un peu partout des mots, des locutions, qui sont poétiques et qui nous semblent tels, qui appartiennent à l'épique d'une époque littéraire où le style de la prose ne s'était pas encore nettement constitué.

Voici qqes exemples pris dans le récit de la (de Salamine).
VIII, 74: $\pi\rho\acute{o}$ χώρης δουραδῶτος. 83 κατακλίξας τὴν ἑσπέρην (comme un tissu). κατακλίξας τὴν βίον (achever la trame).
VIII, 86: Τοῦ ἀληθοῦς τῶν νηῶν ἱκεταῖς εἶτο (brides). cf. 91
et souvent (I, 80 ἄστρ' αἰετὶ χειραῖς ἔχοντας)

Souvent reminiscences homériques, façons de parler épiques.

I, 5: ἄστρα ἀνθρώπων (μ. ἄστρα en poésie font court).
II, 8, 8: οὔτε τινα πόδων ἀνδρῶν οὐδ' ἑλάν, οὔτε ἔθνος οὐδ' ἀνθρώπων.
IX, 52: πόνον ἄτρυτον (infatigable, dont on ne peut venir à bout).
IX, 163: Ἐκταλῆα τὴν μάχην (indécise). IX, 51 μὴ σνοῖατο = βλάπτουσιν (cf. τοὺς ὀκείωντας, compagnons subalternes d'Homère).
IX, 70: οἱ δ' ἄν βάρβαρον οὐδ' ἔτι στίφος (masse compacte) ἠπείγσαντο πᾶσόντος τῶν τείχεος, οὐδέ τις αὐτῶν ἀλᾶγ' ἠμάρνητο (ne songeait à résister), ἀνὰ σταθόν τε (s'agitait inquiet) οἷα ἂν οὐλίχῃ χώρῃ πικροβημένοι τε (εὐφροσύνη, refugés) καὶ πολλὰι μυρᾶδες κατακλιμέναι (accablés) ἀνθρώπων.



Souvent des tristes, qui ont qq chose de pittoresques.
Elles nous paraissent épiques; cependant, à en juger par
une page des légendes d'Ion de Chios, elles s'étaient
conservées dans l'épique ionien.

III, 82: Ἄν' ὧν ἑστάνη μόνταρχος ἰών. Il surgit à nos yeux
IX, 5: κατὰ πρὸ ἰδούσαν αὐτῷ τῇν γυνάικα, κατὰ
δὲ τὰ τέκνα. On la voit tomber.

Mais souvent des tourmentes empruntées à la langue
du tragique. Pour dire ^{par exemple} le malheur d'avoir causé la
mort d'un de ses enfants l'attestait, Hérodote s'exprime
ainsi: Ἦν γὰρ τις καὶ τούτων ἀχαρὶς συμφορῇ
δοπύσα παιδοφόνος. Cf. Eschyle, Choéph. 1068: Παιδοφόνου
μὴν πρῶτον εὐχέσθαι μύχθαι... θύιστον. — Cette phrase
avait frappé les littérateurs grecs: témoin l'imitation de D'Hal.
d'Hal., qui dit d'Horace mention de la scène (φθονεῖς.
δαίμων αὐτῶν) κατὰ πρὸ φέρον ἡ ἀχαρὶς συμφορῶν
ἀδελφοκτόνον.

VII, 190
un fâcheux accident infantile
c'est l'attestait

Archaeol. III, 21

Les discours que l'on trouve dans l'ouvrage d'Alér. sont écrits dans le même style que les narrations. L'historien ne fait pas parler ses personnages autrement qu'il parle lui-même. Les anciens ont déjà remarqué, ce qui se frappe tout d'abord, le lecteur d'Alér, qu'il y a chez lui plus de conversation que de harangues, plus de traits de mœurs que de pathétique. Les discours mêmes qui sont prononcés dans les conjonctures les plus graves, les délibérations ^{les plus} essentielles, ne sortent guère du ton de la conversation, et les considérations vraiment politiques y tiennent moins de place, que celles que les réflexions morales et religieuses. On y reconnaît partout l'esprit et les idées de l'auteur. On voit cependant qu'il s'est aussi servi très librement il est vrai de documents contemporains.



Dans le langage que l'ambassadeur athénien tient devant Gélon de Syracuse, on reconnaît le souvenir d'une inscription officielle qui Alcibiade avait pu lire à Athènes. ¹⁾

Pericles, donne des conseils salutaires à Thucydès, elle se sert presque textuellement d'un vers des Perses d'Eschyle. ²⁾

Il faut reconnaître, à l'honneur d'Alcibiade, que la familiarité de ses discours, qui ressemblent à des causeries, n'exclut ni l'onction religieuse, ni l'élévation des plus nobles pensées. L'entretien de Demaratus avec Thucydès est écrit avec une charmante simplicité, c'est une scène toute familière, et cependant elle explique admirablement comment une poignée d'hommes put comporter sur l'inconquérable armée de Thucydès sans effort, sans y mettre du sien, ou du moins sans avoir l'air d'en mettre,

1) Voy. Revue de philol. 1877, p. 196.

2) VIII, 687, coll. Es. v. 728. Επιπαισιν πῶς ὁ ναυαγὸς ὀργισθεὶς
 ἀναστὰς τὸν αἰχμὴν προσέειπεν αὐτῷ. Eschyle: Ναυαγὸς ὀργισθεὶς
 ἀναστὰς αἰχμὴν ἰδὼσα ὀργισθῆναι. La Divinité de l'armée de mer a perdu
 l'air de l'homme. Il y a encore d'autres traits de la lecture des Perses.

L'historien se sert habituellement de l'insurrection pour les
 hommes après la prise d'Iion de transférer l'historien
 (plusieurs années après une ambassade), d'agréer par lui
 à Athènes

Ἐκ ποταμοῦ ποταμοῦ ἀπὸ Ἀργείων
 ἤντιο βασιλὸν Τρωϊκὸν ἀπὸ τοῦτον, ^{Μερόβιος}
 ἐν αὐτῷ ὕμνῳ ἱερὰ δαπάνη ποταμοῦ βασιλῶν
 κομπήτην μάχη ἔχοιτο ἵνα ποταμῶν.
 Πῶς αὐτῶν ἀντιπαραστήσαντες Ἀθηναίους καὶ ποταμῶν
 κομπήτην ποταμῶν ἡ ἀμφὶ τὴν ἡρώδη

Ἰστορία 2^{ème} (162) (Envers pendant de nos jours)
 nos penses aujourdh à la fin que nous lui aurons été le
 prochain de l'année.

ὅτι ἐν τῷ ἐκείνῳ τῷ ἔαρ ἐν τῇ ἑσπέρῳ.

Le Hiadote était un roi de cette race de Troie, il l'avait
 fait. Il est plus probable que l'historien et l'orateur ont fait usage
 d'une location proverbiale, l'orateur avait plus de fondement et d'élégance
 que l'historien.

4012



40' B

l'antenne nous fait toucher du doigt la
supériorité d'un peuple librement et
volontairement soumis à la loi sur
un tropiféan d'esclaves ~~soumis à son~~ ^{frémissements devant}
maître, et combattant par crainte
du fouet.

La naïveté, l'innocence, du vieux
style d'Hérodote ne peut se rendre dans la
langue d'aujourd'hui. P. L. Courier eut
une traduction en vieux français, dont
la simplicité étudiée est trop artificielle
pour faire l'effet de l'original. La tra-
duction que Galliot donna au XVIII^{ème}
siècle nous charme par une certaine
naïveté. Son vieux langage répond ~~assez~~
bien à celui du contubionien. Recommandé
par Egger, cette traduction a été reproduite
avec quelques corrections par M. Halbot.

Hérodote

41A



41B

476



41D

*Feuillets non classés
non foliotés*

Théonastote

VII, 143. Πικρὸν καὶ ἰσχυρὸν ἐστὶν ἀπὸ τοῦ νεύου. Dans l'histoire
cette aporie (longue route, à sens). — ἀπὸ τοῦ καὶ Thucydide.
Πικρὸν καὶ ἰσχυρὸν (doux n'est pas poétique et
obscure). Le interprète l'écrit même, plus
patetiquement, que la description.

d'a propos, H. appelle (144) ἐπὶ τοῦ βουλευτηρίου
ἐν τῷ αὐτῷ τοῦ καὶ ἰσχυρὸν, Th.
avait auparavant fait adopter une autre déclinaison
motus à temps opportun. Construction de avec l'ajout
des mots, de l'ancien, qui allait être distorsion, de 300
galles ἐν τῷ αὐτῷ, τὸν αὐτὸν Αἰγυπτίους
ἀπὸ τοῦ. Je le salue de l'ancien n'impliqua pas une
autre pensée (la location peut s'expliquer autrement)

31
ἐπὶ τοῦ

VIII, 110 : Ἐπειδὴ γὰρ καὶ πρῶτον δαδουμένους
εἶναι σοφούς, ἐγὰρ τὸν ἰσχυρὸν σοφός τε καὶ
ἐὺβουλος

c'est le jugement
de Thucydide.

VIII, 124. Les Lacéd. deviennent une nouvelle division,
à l'égard de pour être de l'ancien, à Th. σοφία καὶ δεξιότης.
Th. Le mot de l'ancien (la sagesse, la force d'organisation)

est pour l'ancien (l'ancien). Cependant Th. ἐπὶ τοῦ καὶ
ἐὺβουλος εἶναι ἀπὸ τοῦ ἐπὶ τοῦ σοφώτατος
ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ Ἑλλάνων.



Son discours se montre
haut.

C'est Thémis qui retient les fers à Athènes,
c'est lui qui les fait connaître à Salamine, qui parle
avec un admirable équilibre, l'abandon et grandement,
à l'assemblée, aux phères assemblées, qui sait mieux
que les autres ce qu'il faut dire, separe les phères
et leur permet les vœux (VIII, 83).

Le revers.

Les intelligences, on la voit, sont peuvées de bien,
c'est de qui savoir la suite, elle suit à un grand
usage, mais de celle dans la lecture des
rues.

Il aime le personnage de la gloire. Si l'idée
il se rend à l'acte d'élégance.

(L'élégance le rend à l'acte d'élégance à l'acte d'élégance
aportant à l'acte d'élégance).

Il s'approprie le bon conseil d'élégance, ce en
qui se voit avec une, mais l'élégance y apporte
un vœu d'élégance (8, 58); il ajoute, il est
vœu, c'est à l'acte d'élégance.

Amour d'élégance. Il se laisse corrompre
(pour faire à qu'il est fait avec elle) et se laisse corrompre
les autres. Amour d'élégance (8, 4). En corrompant,
il se laisse corrompre.

historien, d'argent. Anis (8, 111) et venter,
ils, où y aq' éavéro melcor et éon (112).

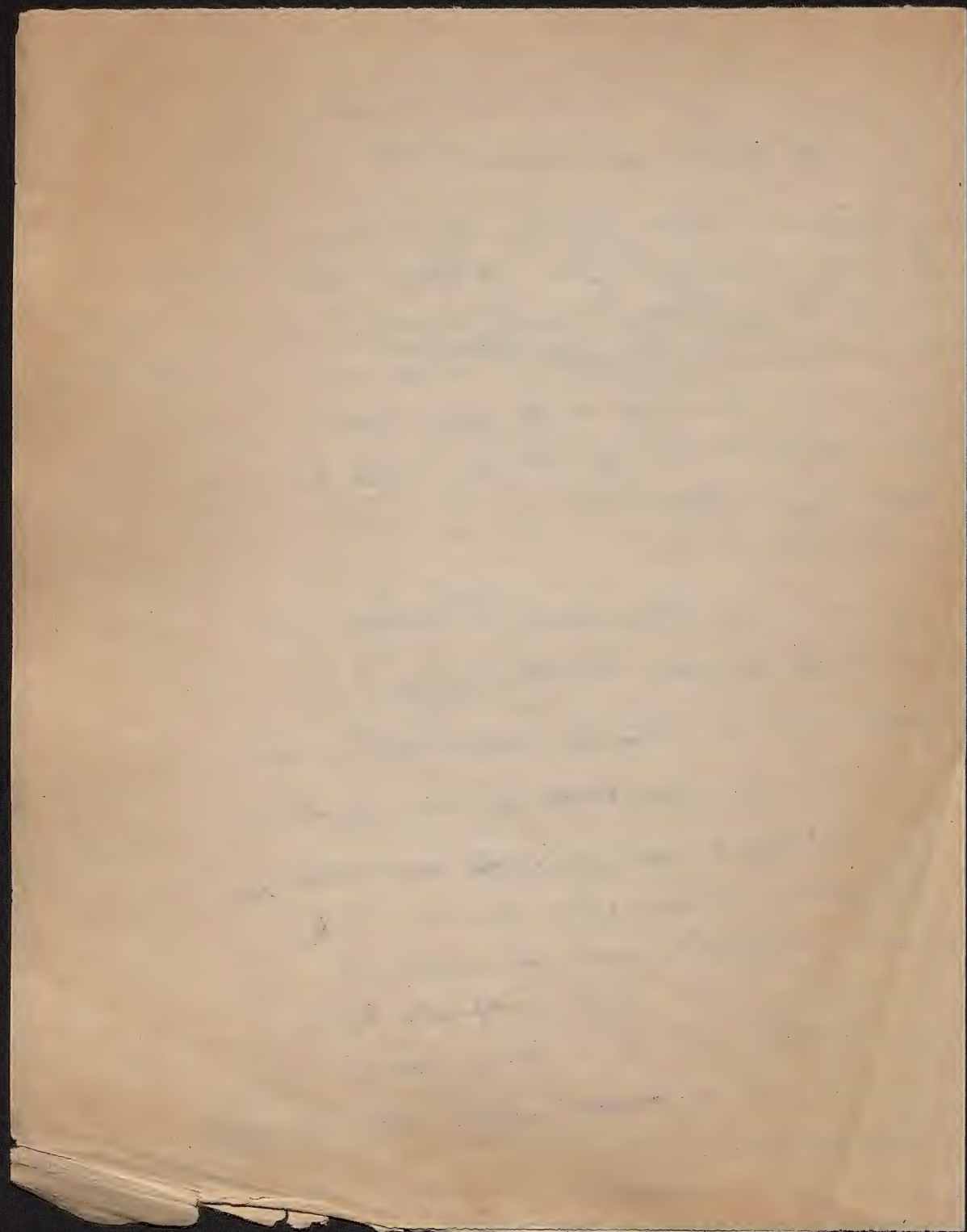
Prérogative à la fois prophétique et astucieuse.
Après avoir été au sujet du fort, et habituellement exposé
son travail aux attaques, il eut, au message à l.,
pour se défendre un récit à l'honneur. (VIII, 109 (110) et 110.) Tout cela est
inadmissible. Mais le récit corrigé qu'on y substitua
plus tard n'est pas plus historique. Voilà le
historien le plus naïf.

On en le
même de l'histoire

Thuc. I, 138 admet le génie d'Themistocle, son
incorruptible intelligence. Mais il ne faut pas à ces
qualités morales, il se défend lui-même, comme d'instinct, de s'y fier
exclusivement. Il y a là, si l'on veut, une réticence d'orgueil.

Pien d'orgueil et grand forté, signifié dans le mouvement
factu général, se trouvent dans ce récit. I, 14, 3
présente, à propos d'un général avec la légion, des services
qui valent un fort. I, 93. Fortification de la ville,
avec la motif. — I, 74. En Att. Le fort glorie d'avoir
vécu la même en donnant à la fin à la vie organisée.
Ενοχότοτος.





Hérédité

Ed. Kitz,

Mss.

Les mss. sont très nombreux, explorés et classés
par feu le père

Alwine (Venise 1502) repose en 3 mss. hétérographes,
base bien établie pour la constitution. On tâte.

Cette base fut élargie successivement, mais lentement, par les éditeurs
qui suivirent et qui se succédèrent les uns à leur disposition.

H. Étienne . Paris 1570 et 1572

Jacques Gronov . Leyde. 1715.

Wendely . Amsterdam. 1763

Schweighauser . Strasbourg. 1816.

Gaisford . Oxford., reproduit à Leipzig 1826.

J. Bekker .

suppl. par Henri Stein, c.d. critique, Berlin 1869. — ~~Rome 1885~~ AD éditeurs
sont reconnus. Weidmann, 1884 (2 petits vol; notes critiques choisies, les plus nécessaires)

Il est distingué (ou distinguait?) par familles. Il n'a pas d'égale d'importance, ^{d'après la T. 1}
d'après un ~~bon~~ ^{bon} ~~travail~~ ^{travail} et son texte.

La première représentation par un Laur. du X^e (A), au n. 52 d'Orne du XI^e / B

La deuxième repr. par B, Vaticanus du XIV^e et d'autres.

L'édit d'abord, comme d'après, par d'après bonnes leçons de la 1^e famille

il d'après, c'est-à-dire de la 1^e famille. Le dictionnaire est le même.

expliquait et accord par l'industrie & ce même savant. Malgré les objections, Stein a eu pour la contre part. de la durée de la vie, n'a pas dans le futur.
Mais comparez et l'effet est resté. En effet, la 2^e fois.

Simple constant. V. 91. Les Latins. L'argument devant
fait d'après les Ath. à l'égard d'Hippocrate et d'Isabelle de son temps. L'argument
et l'authenticité: il n'y a pas de doute. "Επειτα δε ἰσχυρὰ πειρῶ
ταύτης ἡμάς ποτε, τὸν παρρησιόμαντα οὐκ ἔστιν ἀποφύγετον
τὸν ἀποφύγετον, ἀποφύγετον. τὸν ἀποφύγετον, ἀποφύγετον.

Il est dit au lieu que les deux propriétés par l'air sont la demande
occidentale d'une fam. espagnole, la autre la deso. vivante d'une bonne
famille. Les deux appa. 2e, une vision or. n'est bonne, la moi-
son une vision même: c. à d.

Gronov, Wischling, ^(Carst. p. 9. Val. Koenig) ~~S. Koenigsmann~~ ^{2. Koenig} C. H. 24. 18. 18.

Hésias et Hippocrate, n'étaient pas les
seuls écrivains qui restés fidèles au dia-
lecte ionien, dans le cours du vième siècle
et même plus tard encore quand l'atti-
cisme commençait à l'emporter et à
devenir la langue de la prose littéraire.

Nous possédons encore quelques extraits
des Mémoires d'Ion de Chios, homme
de talent connu surtout comme poète
tragique. En 451 il concourut pour la
première fois aux Dionysiaques d'Athènes.

En 428, grand Euripide remporta le
premier prix avec Hippolyte, Ion ^{ne} fut
placé qu'au 3^{ème}, c.à.d. au dernier rang.

Plus heureuse une autre fois, il régala
le peuple de vin de Chios. Grand
Aristophane fit jouer sa comédie de la
Paix, en 421, Ion n'était plus en vie.

Hésias, etc.

1A

Quant à la carrière
diplomatique, nous avons
99^s dates exactes.

U. v. 820



XIV Kios

Ces dates font d'Ion le contemporain
d'Alcibiade. Homme d'esprit, curieux de tout,
il écrivait, outre des tragédies, des dithy-
rambes, un poème sur la fondation de
Athènes, des traités philosophiques¹ et aussi
des Mémoires. L'essayer ainsi dans tous
les genres de composition était un fait
rare à cette époque.

XIII, p. 603-4.

'Eudymia (Visites d'étrangers
et d'étrangers)

Athènes nous a conservé une ou deux
pages de ses Mémoires, extrêmement in-
téressantes, parce qu'elles nous font
connaître le ton qui régnait alors dans
la conversation entre gens bien élevés.
Ion y raconte une petite scène dont les
interlocuteurs sont le poète Sophocle et un
maître d'école, un pédant de province.
L'aisance du récit, le coloris méridional,
l'énergie populaire de certaines expressions
rappellent Alcibiade. Si nous possédions
une partie plus considérable de ces Mémoires,

¹ Voy. Diocrate, Antiq., § 263, qui lui attribue l'hypothèse de trois éléments primitifs.
Cependant l'ouvrage, comme son titre de Τετραχμός ou Τετραχμοί, dont Harpocrate cite les premiers
lignes, était par là-même attribué à Hésiode (le commentateur du poète 3^e cf. Anth. XI, 463 C). Le Δύο
κοσμογενέας (diff. de précédent?), ainsi qu. le supposent, n'est d'une authenticité douteuse.

nossengerions mieux ce qui dans le style
d'Her. est réminiscence poétique et ce qui
appartient à l'ionisme de son temps.

Κάρα. p. μάλα, ἱππύκῃ pour ἑταίρῃ, ἀπερὶ ἑταίρα pour
ἀπερὶ ἑταίρας, la finale αἶο ἰών qu'on voit avoir été
indubitablement usagée à l'usage ionien. Personne ἐταίρος
(homme d'action), qui nous semble poétique.

Ἐταίρος ἢ ἑταίρεα (le maître d'école) ont l'air du
sufflet (a poulx, infligé par Socrate), est d'une vieillesse.



Un autre exemple de l'ionisme de la même époque a été conservé par Plutarque. Cons. ad Apollonium, ch. 36. C'est un récit de la conduite de Périclès à la mort de ses deux fils. Le calme invincible d'une âme qui s'était rendue supérieure à la douleur par l'habitude d'une sérénité inaltérable serait très bien placée dans le traité de Démocrite, sous le titre Tranquillité d'âme. Cependant Plutarque attribue ce morceau à Protagoras, compatriote de Démocrite, et, s'il faut en croire une tradition douteuse, son disciple. Il est intéressant de relever dans ces lignes, malheureusement très courtes, quelques expressions qui se retrouvent soit dans Hérodote, soit dans Hippocrate.

Τὸν γὰρ νεῖον νενηνὸν ὄντων καὶ καλῶν, ἐν ὧν [δὲ] τὰς πάσας ἡ-
μῖνον ἀποβαίνοντων, νηγάρθους (sans se laisser aller à la douleur) ἀνείδῃ· εὐδίας
(est l'âme de Démocrite) γὰρ ἀΐχου (en l'absence de tout point de la sérénité de
l'âme). ἡ δὲ πᾶσι δόξα κατὰ πᾶσαν ἡμέραν εἰς εὐπορίαν (félicité, des
passions de l'âme son) καὶ ἀνιδουίαν (impatibilité, du propre dans Hippocrate) καὶ τὴν ἴαν
πολλοὺς δόξαν (considération). Πᾶς γὰρ τὸς μὲν ὅπως τὰ ἰωτῶν πάντα ἐρρωμένως
(avec fermeté) εἰσποτα, μεγαλόφρονά τε καὶ ἀνδρείον ἵδαν εἶναι καὶ ἰωτῶν πρόσω-
(supérieur), εἰς τὰ εἰδῶς τῆς ἰωτῶν ἡ τῶν δὲ ἀνείδῃ καὶ ἀμυχάνῃ (le savoir que
de l'âme, comme l'âme, εἰς τὰ εἰδῶς τῆς ἰωτῶν ἡ τῶν δὲ ἀνείδῃ καὶ ἀμυχάνῃ (le savoir que
ἐξέχοντα ἀγαθὰ πᾶσι τῶν ἀνείδῃ καὶ ἀμυχάνῃ (le savoir que
ἐξέχοντα ἀγαθὰ πᾶσι τῶν ἀνείδῃ καὶ ἀμυχάνῃ (le savoir que

Tout l'ionisme de la même époque a été conservé par Plutarque. Cons. ad Apollonium, ch. 36. C'est un récit de la conduite de Périclès à la mort de ses deux fils. Le calme invincible d'une âme qui s'était rendue supérieure à la douleur par l'habitude d'une sérénité inaltérable serait très bien placée dans le traité de Démocrite, sous le titre Tranquillité d'âme. Cependant Plutarque attribue ce morceau à Protagoras, compatriote de Démocrite, et, s'il faut en croire une tradition douteuse, son disciple. Il est intéressant de relever dans ces lignes, malheureusement très courtes, quelques expressions qui se retrouvent soit dans Hérodote, soit dans Hippocrate.

Otésias est un des derniers repré-
sentants du dialecte ionien dans la
prose littéraire de cette époque. Il était
médecin, et appartenait à la famille
des Esclepiades de Crète, vivans de
cens de Cos. Quynphon de Crète, con-
temporain d'Hippocrate, assez connu à
Athènes pour être mentionné par Pline
le cornique, est l'auteur présumé de
certains traités de la collection hippocratique.
Depuis Démocède de Croton, les médecins
grecs commencèrent à primer en Orient,
cens de l'Egypte. Après d'autres, Otésias
fut médecin de la famille royale de Susse.
Quand le jeune Xénophon combattait
à Cunaxa pour la cause de Cyrus,
Otésias se trouvait dans le camp d'Artaxerxès
comme médecin du roi; c'était en 401.
Trois ans plus tard, Otésias recoint dans

Otésias, etc.

27

1) Cf. Isidore II, 32, 4 et XIV, 46, sur la vie et les ouvrages d'Isidore Otésias.



Il est à craindre qu'il n'en
reste des traités médicaux;

la Grèce et y publia des ouvrages écrits en
ionien. C'était un auteur fécond. On
cite de lui un périple et au moins trois
(des traités médicaux) livres, un livre sur
l'Inde et des Persica en 23 livres, son
ouvrage principal. Il y racontait l'histoire
des Assyriens (III l.), des Mèdes (III l.) des
Perses (VII l.) depuis Minus jusqu'à la date
de 396, où l'auteur quitta l'Irène. Les
fragments de Ctésias, recueillis par
Wachr (Frankfort, 1824) se trouvent dans
la collection Didot à la suite de
l'Hérodote. Ils suffisent pour donner
une idée¹⁾ du plan de son grand
ouvrage, de sa méthode historique et
2) même, de son style.

Du IX^{ième} siècle les Persica et les Indica
de Ctésias existaient encore; le patriarche
Photios se les fit lire et en donna un

résumé assez détaillé, que nous lisons
encore dans sa Bibliothèque, au n° 72.

Clésias fut raconté après Hérodote
l'histoire des empires d'Orie et des guerres
Médiques, et naturellement il aimait à
contredire son devancier, qu'il traite de
menteur et d'inventeur de récits imaginaires.
Clésias, admis à consulter les parchemins
royaux, peut avoir été, en effet, mieux
renseigné sur quelques points. Mais il
n'a ni la candeur, ni la simplicité de
cœur, ni l'amour désintéressé des choses
curieuses, qui distinguent le Père de
l'histoire, et il semble en général moins
digne de foi. Laissons aux historiens
la critique de ses récits, la comparaison
des données qu'on trouve chez lui avec
celles que fournissent Hérodote, Hérouet
et d'autres, et bornons nous à quelques observations.

Περὶ ὧν, ὁ-
ποῖός [Phot.]
Σιφθῶν παρὰ Δωρ.



Guerre de Troie des
Héros, et des Chéias.

"Triarius Præse militarium
"præfecturam gerebat";

Une partie de l'ouvrage de
Chéias, tout en étant perdue,
est encore dans Chéias
général.

Hérodote avait corrigé la tradition épique
au sujet d'Hélène, d'après ce que lui
avaient dit les prêtres égyptiens; Chéias
se fondant sans doute sur la synchronisme
de la date, assez arbitrairement fixée,
de la guerre de Troie, et de celle de l'empire
d'Assyrie, faisait de Priam un sa-
raphe, ou, comme dit St Jérôme dans
sa traduction de la chronique d'Ussébe,
un préfet militaire du grand roi de
Minie. Comme Hérodote n'avait pas
donné ses λόγοι Ἀσσυρίων, les Grecs tiraient
leurs notions sur l'Assyrie
dans le livre de Chéias. De là vient qu'à
jourd'hui encore les récits de cet historien
perdu sont restés populaires chez nous,
ce qui se débite vulgairement sur l'his-
toire de Semiramis et de l'empire assyrien,
sont ces fables, réfutées par la science.

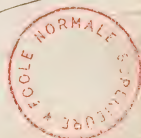
moderne, nous viennent de Ctésias, à travers Diodore, l. II. Il est curieux de lire les guerres médiques dans le résumé de Photios, ce qu'on y voit de plus étonnant c'est que la bataille de Platée y précède celle de Salamine. On n'en croit pas ses yeux. Photios aurait-il eu une distraction? certainement non, car le récit se suit et se tient. Mais comment Ctésias est-il arrivé à intervertir ainsi l'ordre des faits, à commettre une erreur aussi grossière? On le devine aisément, avec un peu de réflexion. D'après Ctésias, Xerxès ne quitte l'Europe qu'avec les derniers restes de son armée, et comme tout le monde savait que la retraite du roi avait immédiatement suivi la défaite de Salamine, il convenait de placer Salamine après Platée. Or, comme Mardonios ne trouve pas la mort dans

Ctésias, etc.

3A

(Guerres médiques.)

1) Ajoutez une phrase plus directe. Dion Chrys. XI, p. 365 R. Οὐ μὲν γὰρ ὁ ἑρμῆς ἦν ἡγετὴς τῆς ἐκείνου στρατιᾶς ἀλλὰ καὶ τῆς ἐκείνου πλοῦτος, οἱ δὲ τῶν ἑλλήνων στρατιῶν ἦσαν οἱ ἡγετῆς. La phrase est citée par R. Dauterive (Jahrb. f. Philol. 1884, 232), comme par Dan. Buisson, Gr. Gr. II (1883) p. 104, 8. Buisson pense que ces mots ne peuvent qu'être inspirés par des informations orales (même l'écrit). Je saisis bien son avis.



cette dernière bataille, mais un peu plus
 tard, envoyé par son maître, à Delphes
 pour désoler le temple d'Apollon, il
 est écrasé par la grêle. De retour en Asie,
 Crésus envoie un de ses ennemis avec
 ordre de demander raison au dieu de
 Delphes et de piller son sanctuaire; et
 l'ennemi revient après être heureux^{ement}
 acquitté de cette mission. Par le fait,
 un corps de troupes perses, envoyé contre
 pour s'emparer des trésors de Delphes, fut
 arrêté, dans les défilés de la Phocide par
 des blocs de rocher, qui écrasèrent beaucoup
 d'hommes, et un violent orage, qui effraya
 les autres. La version de Ctésias fait fuir
 le dieu hellénique par le souverain de
 l'Asie, et évite à ce dernier la honte
 de s'être sauvé en abandonnant son
 armée. Ctésias nous a apparemment
 conservé le récit perses de ces faits;

là est l'intérêt de sa version. Il dut la
tirer des documents officiels, des parchemins
royaux. Vois aux Egyptologues et aux
Assyriologues qui nous racontent des
victoires des Rhamsès et des Assurbanipal,
sur la foi des leurs inscriptions. Quant
aux faits contemporains, dont il avait
été témoin, Plutarque qui le cite sou-
vent dans sa vie d'Antoine et de Cléopâtre, nous
apprend que là encore il fallait se
fier quelque peu des récits de Cléopâtre.
Il avait ses sympathies personnelles et
les écoutait trop volontiers. C'est ainsi
qu'il traitait Cléopâtre et en général
les Lacedémoniens avec une faveur
marquée. Il aimait aussi à se mettre
en scène, à se faire un mérite de ce
que d'autres avaient fait. Nous allons
voir bientôt qu'il se laissa aller
au goût de l'extraordinaire et du

royale.

φίλος Λάκων
φίλος Λάκων



fabuleux, non-seulement pour les
faits anciens ou lointains, mais
jusque dans les récits des choses de
son temps. [Pour ce qui est de sa
manière d'écrire, de conter, nous la
voyons encore par nous en juger encore.
Aujourd'hui grâce à Nicolas de Damas,
à Ulien et au rhéteur Démétrius.

(manuscrit des enfants de Marc-
Antoine et de Cléopâtre)

Nicolas de Damas ^(historien), ami d'Herode et
d'Auguste, écrivait une histoire universelle
en 146 livres, sans compter ses autres
ouvrages, qui étoient très nombreux.
Ce miracle de polygraphie s'explique
par la méthode de ce compilateur.
Il se contenta la plupart du temps de
choisir un auteur et d'en découper des
extraits. C'est ainsi qu'il a copié l'histoire
de Romulus sur Denys d'Halicarnasse.
Dans ce cas la comparaison est facile
puisque nous possédons encore l'original.

Mais il est tout aussi évident que
ses histoires assyriennes et médées sont
des extraits de Ctésias, extraits qui
conservernt le style, la loquacité, le ba-
billage amusant du médecin ionien. 1)

Ctésias de
47

Jusqu'à un certain point, Olien
conserve aussi le style de Ctésias dans
les nombreux morceaux qu'il lui em-
prunte. Il est vrai qu'Olien ne copie
pas textuellement, mais il suit
d'assez près les auteurs qu'il a sous
les yeux, reproduit quelque fois jus-
qu'aux mots dont ils se sont servis
et souvent en fait une paraphrase à
sa façon, c'est à dire une paraphrase.

1) Nicolas, dans les Fig. Hist. Didot, et dans
les Hist. Mirr. Chebner... — le qui rest à la
Bibliothèque d'Auguste et en plus tout intact.



manière, sans goût et sans esprit 1)

Mais voici qui donnera l'idée la plus complète, de la manière d'écrire de Ctésias. Les fragments 26 et 27 contiennent un conte oriental arrangé sur la grecque. Zarinée, reine des ^{Parthes} ~~Saces~~, amazone, comme les femmes de ce peuple l'étaient souvent, est poursuivie dans une bataille, poursuivie et jetée à bas de son cheval par Hyargée, gendre du roi des Mèdes. Éblouie de la beauté de son adversaire, ce jeune guerrier lui fait grâce de la vie.

En comparant Ellien, R. An. III, 1 (= fig 53) avec Plutarque Sol. An, 21, on voit que le premier s'en donne bien plus qu'il ne le faut de son auteur. "Les rochers de Luxe, surmontés exactes, remplissent tous les jours leurs cent ~~rochers~~ d'eau, et ne font ni plus, ni moins, ni pour corps, ni pour carcasses." La méthode d'Ellien peut se constater par la comparaison de An. III, 11 et X, 4, avec Hérodote II, 68 et III, 113. Il y a comme une proportion à faire, les morceaux tirés de Ctésias sont à l'original perdu, comme les ^{morceaux} ~~textes~~ tirés d'Hérodote sont au texte consacré de cet auteur.

Quelques temps après, il tombe lui-même
au pouvoir des Perses, dont le roi,
s'étonnant de sa vie, veut le mettre à mort.
Pour sauver la vie de son bienfaiteur, que
le roi refuse de gracier, la reine délivre
tous les prisonniers, ce qui amène la
mort du roi. A la suite de ces événements,
la paix ^{est} conclue entre Perses et Mèdes, le
soupirant ne tarde pas à se rendre de
nouveau chez les Perses, la reine l'aime (elle
lui en a donné assez de preuves), mais
elle l'engage à vaincre sa passion par
respect pour sa femme, la fille du roi des
Mèdes. Désespérée, Strangée se donne la
mort, après avoir fait jurer à son écuyer
qu'il porterait à la cruelle une lettre, dont
voici le commencement: "Je t'ai épargnée,
tu me dois la vie, et moi je te dois la
mort". Plus littéralement "Je t'ai sauvé,
et quand tu as été sauvée par moi,
j'ai trouvé la mort par toi". Le

Ἐγὼ μὲν οὐ σώσω, καὶ οὐ μὲν δὲ ἐμὲ σώσῃς,
ἐγὼ δὲ διὰ οὗ ἀποθόμην.



§ 213

40

rhéteur Démétrios, qui cite ces lignes, admire la répétition du verbe ^{savoir} sauver comme pathétique et d'une vérité saisissante. Il trouve aussi que l'hyperbole "j'ai trouvé la mort", au passif par anticipation, ajoute à l'effet. La tournure est d'une naïveté savante.

Après avoir dit ce qu'il a fait pour elle, il fait ressortir, en disant la même chose au passif, ce qu'elle lui doit, et il ajoute comment elle l'a payé de son bienfait.

§ 214

Mais savons par le même Démétrios comment Clésias avait raconté ou arrangé une scène historique dont il avait été lui-même témoin, ou peut-être s'en fût. Parysatis apprend que le plus jeune de ses deux fils, celui qu'elle avait toujours préféré, Cyrus, a trouvé la mort, en liant après avoir remporté la victoire, dans la bataille

^{Giorces}
Batouille à son aîné, le roi Artaxerces. Ctésias etc
54
Le messenger veut ménager la reine,
il ne dit pas tout à la fois et se laisse
arracher la triste nouvelle. "Cyprus a
vaincu", joie et anxiété de la reine;
"Que fait le roi?" "Il a pris la fuite."
"Voilà le fruit des conseils de Hissapherné."
"Et Cyprus où est-il?" "Il est où doivent
être les braves". . . . Enfin le messenger
est forcé d'avouer toute la vérité; mais
on voit bien qu'il ne le fait qu'à
contre-cœur; on voit l'anxiété de la
reine, et le lecteur partage cette anxiété;
il est surpris comme elle entre
l'espérance et la crainte. Venaient
ensuite les plaintes touchantes de la
mère. À la vue des chevaux, des armes,
de tous les objets enfin qui avaient
été à son fils, sa douleur se renouvelle
et s'épanche. Cette scène est conduite



avec une entente parfaite de l'émotion
dramatique, Euripide n'aurait pas
mieux fait. Hérodote raconte d'une
manière, charmante, Homère et les
Épiques avaient été ses modèles, Éliens
ou les tragiques. Il semble avoir
fait une étude particulière de celui
qu' Aristote appelle le plus tragique
de tous. Il sait disprover ^{sa narration} son récit,
il calcule les effets, il sait faire par-
tager au lecteur ~~une~~ les émotions
de son personnage, il a le don du
pathétique. — Après avoir cité les
exemples que nous venons de rap-
porter, Dénétrius ajoute: "Un général
ce poète, car on peut bien lui donner
le nom de poète, c'est d'avoir ~~donné~~ tout
son ouvrage reproduit les faits avec
une vérité saisissante." Le poète, le
mot est juste. Que devient l'histoire?

4215 : καὶ ὅλως ὁ ποι-
ητὴς οὗτος (πομπὴν δὲ
καὶ) ἀνὴρ καλοῦν τις
ἐκείνους ἐναρχίας
ἐν μὲν τοῖς ἱστορίαις
τῇ δὲ δραστικῇ συμπύκνῳ.

elle est un prétexte à amuser et à toucher.
[Il ne faut cependant pas trop dénigrer
Hésias. Dès son apparition son his-
toire semble avoir fait sensation
dans la Grèce. Pénopion s'y renvoie
son lecteur pour son lecteur pour cer-
tains détails que Hésias était à
même de bien connaître.

Je le sais, qui

dans son récit
de la bataille de
Marana,
Anab. I, 3, 27.

Platon le liait ainsi: ce qu'il
dit au III^{ème} livre des Lois des relations p. 665, C.
entre Thon et Minive, ne peut être
tiré que de Hésias. On a vu que Hésias
était ~~exposé~~ lu et étudié avec soin par
Démétrios, l'éditeur du 1^{er} ou du 2^{ème}
siècle, après notre ère, et que ses volu-
mineux ouvrages existaient encore
au IX^{ème} siècle, du temps de Photios.



5D

Orateurs.

Pittérature.

Orateurs attici.

Lecmily.

Aldine, 1513. Les, Locrate et Demosth., qui parurent à part.
et, cela ou sans titre, sous Hippocrate.

H. Etienne 1575. De accise.

J. J. Perisse. Leips. 1770-75. 12 Vol.

Juss. Bekker. Oxf. 1822 et Leips. 1823-24. 5 Vol.

G. L. Dobson. Lond. 1829. 16 Vol. Variorum.

Baetier et Lauffe. Zurich 1833-50, avec les fragments, mis en
ordre.

Didot (Athens, Baetier, C. Muller) ¹⁸⁴⁷⁻⁵³ a gr. partie d'après l'éd.
de Zurich. Les Demosthène. Mais avec Hippocrate restitués
alors.

Littérature.

Eloquence.

Rhetorique.

Aristote. *Taxvov avaywyn*, comp. avant la Rhetorique,
fut oublié les *ixvov* composés avant lui. Cf. Cic. Deor.
II, 2. à qui Cic. s'est parlé d'Hebrie. d'Altaguon
grecque est l'un d'cet ouvrage d'Aristote.

Platon, Alcibiade.

grand
à l'usage des

Dante & *Ma li-cornesse*.

(Cécilius & Calastion Sicile)

Horace, avec son *corrigé* & *commentaire*. Platon,
græci & *Altaguon* d'Alce, Venise 1508

d'Altaguon, 9 vol. 1832-36.

d'Altaguon, coll. Tenbrier. 3 vol. 1853-1856.



Rhetur, une qui ont travaillé à former les auteurs.
 L'œuvre d'imitation, la prose / Mém. d'Hist. de l'Instr. et B.-L. IX - XXI.

Belin de Ballu, Hist. Crit. de l'Usage des livres
 Paris 1783. L'œuvre.

Chant au sujet de la Rhet. à la coupe
 de doctrine formée (après et d'après)
 les grands maîtres. Rhetorique,
 Hist. Crit. — Volkmann, Die
 antike Rhetorik.

Plat. et Rhetur.

J. Spengel, Zor. T. über antike, scriptor, et
 in die neue ad istos Arist. de Rhet. (Lectur.) Stuttgart 1878.

Benoit, Ch. Essai sur l'opinion des Grecs sur l'art de persuader
 l'histoire, Paris 1846.

Westermann, Gesch. d. d. G. Bredenköt, Leipzig 1823.

F. Blas, Die attische Bredenköt Leipzig 1868 - 77.
 4 vol. parus. Vol I, 2^e ed. 1887.

G. Perrot, Les précurseurs de Démosthène (avant Blas)

Jebb, The attic orators from Antiphon to Isocrates, 1875 (2^e). (Lectur.)
 d'un maître plutôt artistique que scientifique, d'après (l'opinion)
 fait à l'usage de Blas.

Avant d'arriver à Chucydide,
il faut parler des premiers rhéteurs,
qui ont agi sur lui, car c'est
alors seulement que certains
hommes s'aviserent en Grèce
de donner des règles de l'art de
parler et d'écrire.

De même qu'il y eut une
espèce de philosophie avant les
philosophes, une espèce d'histoire
avant les historiens, l'éloquence
aussi exista avant les rhéteurs
et les orateurs formés à leur école.
C'était une éloquence naturelle,
préoccupée exclusivement d'agir
sur les hommes, sans prétentions
littéraires, une éloquence qui
ne tient pas à survivre au
moment où elle s'est produite, qui
n'est pas fixée par l'écriture.

Eloquence.
Origines
1



À quel degré. les Grecs procédaient
cette éducation naturelle, la poésie,
qui nous en offre l'image, l'atteste
des les temps les plus anciens.

Achille est élevé par Phénix.

Le héros d'Homère doit être capable
de parler comme de combattre,
c'est là le double effet de l'éducation
que Phénix, donne à Achille.

Dans l'Il. comme dans l'Od.
on trouve un grand nombre de
discours, la plupart éparachements,
irréfléchis de la passion du
moment; quelques uns, ceux
de Nestor, d'Ulysse, déjà plus
médités, calculés pour produire
un effet. Les rhéteurs grecs ai-
maient à retrouver dans Homère
leurs principes et leurs théories, et
ils n'avaient pas tout à fait tort,

1) Μὴδων τὴν ἑστῆν ἔκπρην. περὶ τῆς τοῦ ἑστῆν. Il. IX, 443.
"Pieraque Gallia duas res industriosissime persequitur, rem militarem et
a argute loqui" Cato, Orig. II, 2.

car il y a chez lui comme une rhé-
torique inconsciente, de même qu'il
obéit à une grammaire dont les
règles n'ont pas encore été formulées.

Cette éloquence naturelle, tout
active, dure jusqu'à Périclès, un des
derniers parmi les grands orateurs
qui n'ait rien laissé par écrit; ¹⁾
aussi ne pouvons-nous guère
apprécier son éloquence que d'après
les jugements des contemporains.
Aristophane, qui n'aimait pas
l'homme, donne au moins une haute
idée de l'orateur quand il dit

«Le fait est attesté par Platon, posi-
tivement quoique indirectement.

Phèdre, p. 267, V, avec la scholie.

Hef. Rulandque Bis. 8; Spengel, Evax.

Spengel p. 62. Indirect



10
Ach. 530.

Περικλῆς ὁδοῦμας
ἡρώων, ἑβρόντα, τὸν
ἄνα τῆν Ἑλλάδα

Περικλῆς ἡρώων
τὸν ἄνα τῆν Ἑλλάδα
αὐτὸν τὸν ἡρώων
ἡρώων. (cf. Plato, Phaed.
p. 91 c. ὡς πρὸς τὸν ἡρώων
ἡρώων.)

Dr. Whet III, 10.

Τῶν ἡρώων ἀνδρῶν, τῶν
ἀνδρῶν τῶν Περικλῆος.

Stambrotte, dans
Ant. Per, 4.

que "Périclès, l'olympien, lançait
l'éclair, la foudre, bouleversait la
Grèce." Cyprien vantait, en beaux vers,
souvent cités par les anciens, que "la

Persuasion était assise sur ses
lèvres; à ce point il charmenait sous
le charme, et seul parmi les orateurs
lissait l'aiguillon dans l'âme
de ceux qui l'écoutaient." La tradition
a conservé quelques-uns de ces mots
qui se gravent dans la mémoire.

"Il faut enlever Ulysse, la chassie du
Pirée." En faisant l'oraison funèbre
des guerriers morts au siège de
Samos, Périclès disait: "Ils sont

immortels, comme les dieux. Nous
ne voyons pas les dieux, mais nous
les jugeons immortels, à cause des
honneurs dont ils jouissent et des bien-
faits qu'ils répandent. Ils ^{ou est de} sont ~~immortels~~
^{comme ces guerriers} ~~comme les dieux~~." C'est

dans le même discours que se
 trouvait le mot célèbre sur la
 jeunesse de la ville, moissonnée par
 la guerre: "L'année, a perdu son printemps"
 Ces mots frappants, ces éclairs, étaient
 rares, je crois, au milieu d'une élo-
 quence mâle, soutenue, allant à
 l'intelligence des auditeurs, remuant
 le principe, pendant que l'orateur,
 les bras enveloppés dans son manteau,
 immobile et sans gestes, semblait
 inaccessible, dans sa sérénité olym-
 pienne, aux passions qu'il soulevait.
 Cette éloquence que nous ne pouvons
 plus qu'entrevoir, Chrysostôme en a-
 t-il conservé une image dans les
 harangues qu'il prête à Périclès?
 Je crois qu'on peut l'affirmer dans
 un certain sens; nous y reviendrons.

Eloquence
 Origines 24
 Dr. Rh. III, 10 et
 I, 7.

ὁ τῆς νεότητος ὅλης τῆς ἀποδομένης ἐν τῷ πολέμῳ ὅλης ὑπερίστας
 ὥστε ἔτις τὸ ἴαθ' ἐν τῷ ἰναιτῷ ἱσίδωρ. *Herodote, VII, 162* fait
 cette comparaison moins hautement à l'honneur de Spécieuse



L'éloquence écrite, littéraire, ne se produit qu'à la suite des méthodes oratoires, et l'apparition de ces méthodes tient à une double cause, l'une toute pratique. Le besoin d'une éducation enseignement oratoire se fait sentir dans les démocraties quand les procès se multiplient et qu'en même temps la parole devient une puissance politique. D'un autre côté, la réflexion, qui se réveille, tend après avoir créé des systèmes philosophiques, s'attaque aussi aux procédés du langage et demande veut soumettre la parole à des méthodes rationnelles.

Ici encore les colonies donnent la première impulsion. Cette fois elle ne vient pas ^{Du haut} ^(des oses) du haut et d'une,

[et accidentelle, l'autre plus générale.

[et se plaident, non devant un juge, mais devant une assemblée de jurés,

mais de l'~~Occident~~^{du couchant}, de la Sicile et de la Grande Grèce. Après la chute de la famille de Gélon et d'Hicéron, en 466, la démocratie s'établit à Syracuse, et cette révolution amena, dit-on, une foule de revendications, ~~des~~ procès, devant les tribunaux populaires.

Laissons de côté Empédocle, qui, suivant Aristote, donna une première impulsion à la rhétorique ~~théorie~~ de l'éloquence. Les vrais pères de la rhétorique en Grèce sont Corax et son élève, Tisias. Ces deux noms sont la plupart du temps accolés l'un à l'autre et il faut les laisser indivis. On ne voit pas même bien clairement s'ils ont laissé chacun un manuel de rhétorique. Il est plus probable que la *Téxv* du maître fut ^{publiée} ~~écrite~~ par le disciple. Leur principe

- 1) Πρώτος ἐντοπιστὴν ἀναγκάζειν (Cat. Emp. VIII 6 = Arist. fr. 65 Rose)
«Premier des motifs aliqua circa rhetoricam dicitur Empedocle» Quint. III, 1, 3.
- 2) Lucien, Platon. Philos. I (1855), p. 485. Verrill, Journ. of Philol. IX (1880), p. 197, avec des conjectures aussi ingénieuses qu'insensées sur un traité d'étymologie pour ces deux rhéteurs n'aurait composé.



To 2^e 1^{er}
 10 2^e 1^{er}

[Le principe est juste, mais
 ils l'appliquent sans aucun souci de
 la vérité, de la morale, en vrais
 professeurs, épicuriens,
 & p. 26 et 27]

[Dans ce cas le vrai n'est pas vraisemblable,
 Durant la justice, ni]

était de rechercher, partant le vraisemblable,
 non le vrai, qui peut quelquefois
 n'être pas vraisemblable. [Voici une
 application de ce principe, que Platon
 mentionne dans son Phèdre : Un
 homme faible, mais courageux, a battu
 un homme fort, mais lâche. [Alors l'un
 ni l'autre ne dira la vérité. Le demandeur
 l'homme robuste, dira qu'il fut attaqué
 par plusieurs ; le défendeur, après avoir
 réfuté ce mensonge, se fera un ar-
 gument de sa faiblesse et prétendra
 qu'il n'est pas à croire qu'il ait cherché
 querelle à un homme si vigoureux.
 Mais si un homme faible,
 accusait de voies de fait, se défend
 en alléguant l'inraisemblance de
 l'accusation, un homme fort, dans
 les mêmes circonstances, usera de l'ar-
 gument ^{inverse} contraire ; il dira

Apôt. Rhet. II, 24

qu'il n'eût jamais eu l'imprudence
de commettre un acte dans lequel
les apparences lui étaient contraires.

Ce renversement raffiné et sophistique
des probabilités ^(un exemple) se retrouve dans la
première Tétralogie d'Antiphon.

Un homicide a été commis, les
soupçons pèsent sur un ennemi
du défunt, l'accusé objecte qu'il eût
été le dernier à commettre un attentat
sur un homme qui était connu
comme son ennemi; ^{c'eût été la} ~~c'était~~ s'exposer
à être découvert, puisque les présomp-
tions lui étaient contraires. Bien
plus, dit-il, il était de mon intérêt
de détourner un autre du dessein
de le tuer, si j'en avais connaissance,
les soupçons devant tomber sur
moi. [Ces subtilités rappellent deux
vers du poète, Eschyle, élève, lui aussi,

Ologuence
origines. 37

Cette œuvre à double
tracé, faisait le fond
de la Tétralogie d'Antiphon.

I, 2, 3



Τὰς αὖ τὰς ῥήσεις αὐτῶν
τοῦτο ἔστιν λέγειν (ῥέο-
τοῦτο ἰσχυρὰ ἐκφανερῶς
ὡς ἰσχυρὰ) (Arist. 1.)

des rhéteurs. On pourrait dire que rien
n'est plus probable que de voir arriver
dans la vie ^(beau-coup de) des choses improbables. "
^(Whannons) Le principe est juste quand il s'agit
de persuader les hommes il faut sou-
jours chercher le vraisemblable; vouloir
atteindre à la vérité même, ce serait
viser trop haut. L'application que les
rhéteurs font d'un principe incon-
testable les conduisent au mensonge,
ou tout au moins les portent à
être indifférents à la vérité. De là vient
la mauvaise réputation qui s'attache
des l'origine aux auteurs d'un
art jugé immoral. On connaît
l'anecdote du procès survenu entre
Gébrae et Clisias, ou bien entre Pro-
tagoras et son disciple Thoathlos.
Il avait été convenu que l'élève ne
payerait le maître que s'il gagnait

son premier procès, or ce premier
procès lui est fait par le maître lui-
même, qui réclame son salaire. Cora-
dit: "Qu me prayeras dans tous les cas;
si tu es condamné par les juges, ou
soutien de cet arrêt; s'ils te donnent
raison, par suite de notre convention,
car tu auras gagné ton premier procès."

Cirisias retourne les arguments et prouve
qu'en tous cas il n'aura rien à payer.

Les juges les renvoient dos à dos, en
s'écriant "Mauvais corbeau, mauvais
corvée". Le jeu de mots ne peut se
traduire. Ce cas fictif fut évidemment
imaginé pour montrer que l'im-
moralité se venge sur son auteur.
C'est au fond la même idée qui
se trouve développée dans la fable
des Pluies d'Aristophane.

Καὶ τὸ ῥόπαλον τῶν
ῥών (Eust. Emp. II, 96)



Si nous avions encore la comédie sicilienne, nous y trouverions sans doute de nombreuses allusions au dangereux art des rhéteurs. Aujourd'hui même on peut en noter quelques traces dans les fragments d'Epicharme et de Sophron. [Il ne faut cependant pas oublier que Horace et Lucius ne nous sont connus que par ce qu'en disent des adversaires qui les dénigrent ou des envieux qui veulent amuser leurs lecteurs. On ne nous donne d'eux que le mauvais et le frivole.²⁾

A côté du besoin pratique, les théories philosophiques, nous l'avons dit, contribuèrent à être aussi pour quelque chose dans la formation de l'art oratoire. On avait vu se produire de nombreux systèmes:

1) Délastrées, 153. Le τόξα πύρις ἐν γένει... d'Epicharme est expliqué par Blais, I² p. 16 autrement que par Aristote et par Démétrios.

2) Sur les premiers rhéteurs: Platon Protreptique, — Cicéron et Quintilien depuis les Romains. Tauxant dit: l'art qui fit oublier la Tauxant antique. — Hardion. Gergel. Bérault.

[Dans un Alcibiade de ce dernier un ergoteur dit: on filait une longue suite de roses sans suite et incertaines, comme certains personnages d'Alcibiade.

Ces vues diverses, contradictoires, ^{l'éloquence,}
des philosophes, engendrèrent ^{origines} natu-
rellement le doute, l'indifférence
à la vérité. Désespérant d'elle même,
la philosophie abandonne l'étude
des idées, pour s'attacher aux
signes des idées, c'est-à-dire aux
mots; renonçant à trouver la vérité
des choses, elle s'applique aux
apparences. De philosophie, elle
devient grammaire et rhétorique.
Ainsi la plupart des philosophes
de cette époque, ceux qu'on ap-
pelle les sophistes, se font ils
rhéteurs et grammairiens. De tous
temps, un certain scepticisme
philosophique a favorisé le déve-
loppement de l'éloquence. Arcésilas
et Carnéade, les maîtres de la



derrière Académie, qui s'appli-
quaient à discuter toutes les questions
sans arriver à des conclusions
nettes, étaient des philosophes orateurs.
Leur philosophie, c'est-à-dire la philo-
sophie du probable fut celle de Cicéron.

Les sophistes - rhéteurs

Le ^{nom de} sophistes comprend des
hommes très divers, dont les doctrines,
les études, la doctrine, la conduite, sont
loin d'être les mêmes. Voici ce
prenant quelques traits qui ils
ont en commun. Ils vulgarisent
la science, qui jusqu'ici n'avait
été enseignée, qu'à un petit
nombre d'aristocrates, ou bien, dans
l'école pythagoricienne, à une élite
aristocratique, après de nombreuses épreuves.
Les sophistes transportent la science
de ville en ville et l'offrent à tout

venant gai consent à la pouter. Comme
les maîtres d'école, les maîtres de
gymnastique, les médecins, ils
réclament ^{un} ~~leur~~ salaire et vivent
de leur enseignement. Pour attirer
des élèves, ils commencent, quand
ils ont débarqué dans une ville,
par des conférences publiques faites
pour étonner et éblouir, des parades,
où ils répondent à toutes les questions,
où ils improvisent des discours sur
tous les sujets proposés, où enfin
ils font montre d'esprit. Ils aiment
aussi à s'entourer d'une certaine
prompre, quelques uns ~~parce~~ ne reculent
de prompre, prennent des allures de
charlatan. Ils sont conférenciers et
vulgarisateurs.

2
170 551 515

comme on serait
aujourd'hui,



40
Leur clientèle se composait surtout
des jeunes gens de bonne famille,
ayant des loisirs et le goût de la
nouauté. Parmi les disciples
attirés par cette science nouvelle,
on peut distinguer deux catégories.
Celle qui visait aux grandes
affaires et celle qui n'avait d'autre
objet que les petites. Un certain
exercice de la parole était alors
nécessaire à tout le monde, sur-
tout dans les villes démocratiques
comme Athènes, où chaque citoyen
était obligé de porter lui-même
la parole dans les procès qu'il
intentait ou que d'autres poursuivaient
contre lui. Au même temps la
parole était le grand instrument

pour diriger le peuple, pour diriger
et commander dans l'Etat. Deux
espèces d'élèves se pressent donc
autour des sophistes et rhéteurs, les
chicaniers et les ambitieux, les
Stipendiés et les Gallistes. Dans les
Pluées, le père recommande au pro-
fesseur en lui présentant son fils
"Qu vas bien lui affiler la langue,
d'un côté pour les petits procès, de
l'autre il faut l'aiguiser pour les
grandes affaires". La comédie raille
sans cesse et poursuit impitoyablement
la nouvelle science prestigieuse dont
elle se défie. Aristophane dans ses
Pluées et un peu surtout, Eupolis
dans ses Flatteries, livraient à la
risée publique ceux qu'ils regardaient
comme de faux docteurs. Klotz

Loguence
origines 5A

1108: Εὖ ποτ' ἐτοίμασεν
αὐτὸν, ἑὴν μὲν θάλασσαν
οἶον δαίδαλον, τὴν δ' ἐστὶν
καὶ αὐτὸν χάριον | οἶον
μῶτον οἶον ἴσ' τὰ
μῆλα ἀπάγμεν α.

Klotz



moignent par leurs attaques mêmes
 de la sensation que les rhéteurs et les
 philosophes firent à Athènes dans le
 dernier tiers du v^e siècle. Après tout
 les Protagoras et les Gorgias comblèrent
 une lacune dans le système de l'édu-
 cation des jeunes gens. Jusque là il
 n'y avait eu qu'un enseignement
 élémentaire, les enfants apprenaient
 à lire et à écrire, à chanter, en s'accom-
 pagnant sur la lyre; ils s'adonnaient
 surtout ^{aux} ~~à~~ exercices du corps. Le reste
 de l'éducation était tout frustique,
 la jeunesse s'initiait aux affaires
 en voyant comment faisaient leurs
 parents, leurs aînés, les gens habiles.
 Ce que nous appelons l'enseignement
 supérieur fut alors fondé par ceux
 qu'on appelle ^{non plus} les sophistes. Malgré

Enseignement supérieur

sous les reproches qu'on peut leur
faire, à juste titre, on ne ~~peut~~ saurait
leur contester le mérite d'avoir, les
premiers, ébauché l'enseignement de
la grammaire, de la rhétorique, de
la philosophie. Un esprit aussi
sérieux, et aussi élevé, qu' Euripide
était leur partisan avoué et faisait
propagande pour eux. "Oh quoi,
nous faisons les efforts qu'il faut et nous cherchons à
~~pour~~ apprendre toutes les autres
choses; et la persuasion, qui est la
reine du monde, pourquoi ne nous s'y
y applique-t-on ^{t-on} nous pas, que ne
praye-t-on des maîtres pour apprendre
^(et à obtenir) à persuader ce que l'on désire?"

* voilà la réclame

C'est l'infortunée Hélène qui fait
cette réflexion. Plus la leçon est

Hec. 814: τί δὴ ταυτηνὶ τὰδὲ μὲν καθήματα
μοχθῶμεν ὥς καὶ πάντα τὰ μαθησόμεν,
πικρὸν δὲ, τὴν ἰσχυρὸν ἀνθρώπου μόνην,
οὐδὲν τι μᾶλλον ἐς τέλος στασιάζομεν
μολὸν δίδοντες μαθήματα, εἰ ἢ ποτε
τάδων εἰς τις βούλοιο τοχρᾶν θ' ἄρα;



déplacée dans cette bouche, mieux
elle fait comprendre combien elle
tenait à cœur au poète.

Parmi les maîtres de la science
nouvelle qui soulevèrent alors tant
d'enthousiasme et tant de réprobation
à Athènes, distinguons Protagoras,
Prodicos et Gorgias. Les deux premiers
prétendaient enseigner la sagesse,
la ^(la rhétorique) vertu; ^{pour l'un} n'est qu'une partie de
la philosophie; Gorgias, quoique
philosophe lui aussi, est avant
tout orateur et rhéteur. Aussi le
réserve-t-on pour la fin.

Ép. d'Hippias, dans Fin. Hist. Gr., II, 62. Le philosophe (Clem. Al. Strom. VI, 745 JHK)
est ainsi restitué par Gompertz (Beilage zu Kantik u. Ethik. gr. Schrift. IV (1890), p. 13):
Τούτων ὅσους ἱππίας τὰ μὲν ὅσους τὰ δὲ Νουσαίῳ, τὰ δὲ Ἡορίῳ, τὰ δὲ
Ὀρφέῳ, τὰ δὲ τῶν ἄλλων τῶν ποιητῶν, τὰ δὲ συγγραφεύων [ἢ συγγραφεύων],
τὰ μὲν Ἐλλῶσι τὰ δὲ Βασιλῶσι, ἄλλῳ (ἄλλῳ) ἀλλὰ οὐκ ἔστιν ἕν ἑν ἑνῶν
τούτων τὰ μέγιστα (ἡδιστά) καὶ τὰ μέγιστα ὁρφέα + συνθεῖς
αὐτῶν [ἢ αὐτῶν] καὶ τῶν ἄλλων τῶν ποιητῶν. ὁ γὰρ
ὅς τις ἄλλος παρὰ τὸν Ἡππίαν, ἢ τὸν Ἡππίαν, ἢ τὸν Ἡππίαν, ἢ τὸν Ἡππίαν.
+ ὅς τις ἄλλος παρὰ τὸν Ἡππίαν, ἢ τὸν Ἡππίαν, ἢ τὸν Ἡππίαν, ἢ τὸν Ἡππίαν.

Protagoras d'Abdère, compa-
 triote et contemporain ^{(contemporain ainsi, ce semble,} de Démocrite,
 et non son disciple, avait écrit un
 ouvrage sur l'Être, qui portait
 aussi deux autres titres, dont le
 rapprochement est très expressif, "Vérité et Réputation", "raisonnements
 qui servent à renverser". Cela marque
 bien le caractère négatif de la
 doctrine. Dès le début Protagoras
 énonçait son principe, à savoir
 que l'homme est la mesure de
 toute chose; cela veut dire que les
 choses sont telles qu'elles nous
 paraissent, que tout est relatif,
 qu'il n'y a pas de vérité absolue.
 Voilà donc les apparences mises à la
 place de la réalité, ~~Alors~~ ^{proposée}; et par là

Oloquence,
 origines 64

Περὶ τῶν ὀντων

Ἀληθὴς καὶ καταβάλλωντες
 (sens - art. δόξου), c-à-d.

(le digne +, καταβ., est, surmontant
 Zeller, le dual victorieux, immanence
 de l'antiquité)

πάντων ἡγεμονία
 μέτρον ἀνθρώπων 2)

cette philosophie

2) Voy. Platon, Théétète parém. Diag. L. IX, 51. Sect. Emp. VI, 60.
 Le Théétète fait bien connaître la doctrine d'Alcibiade, Diogène, Zeller et autres, de celle d'Héraclite.
 C'est l'activité vivante qui détermine les choses, c'est dans cette action, dans le mouvement, en
 passant ce terme aussi largement que possible (changement absolu d'instants) qu'est la vie, l'existence;
 le repos, c'est la mort. Tout devient, rien n'est.

3) De toute façon Protagoras est l'aîné de Démocrite. Zeller refuse l'anecdote qui
 remonte à une lettre d'Épistémus. J'ai vu Lucien art. Théophraste, où Théod. est donné pour contemporain
 de Démocrite et disciple de Protagoras.

philosophie du relatif il n'y a là ni
 substitution, ni mélange, les apparences
 étant les seules réalités pour l'homme.
 Cette philosophie est voisine de la
 rhétorique, à laquelle Coras et Protagoras
 avaient donné pour objet le probable.
 Les rhéteurs aimaient à dire que leur
 art consistait à faire paraître grandes
 les petites choses, petites les grandes,
 à louer ce qui est ^{vil et} méprisable
 à ravalier l'admirable et le grand,
 à donner aux faux l'apparence du vrai
 à l'injuste le semblant du juste.
 Gorgias se vantait de cette habileté;
 et Protagoras prétendait qu'il
 savait rendre fort le discours faible,
 c'est-à-dire qu'il savait faire triompher
 la cause injuste sur la cause juste.
 Pour la philosophie du relatif, il n'y avait là pas de mensonge,
 les apparences étant les seules réalités pour l'homme.

τὸν ἡττω λόγον
 ἀρίστῳ ποιεῖν

Cet art redoutable inspirait alors des sentiments opposés. Les maîtres de cet art étaient regardés par la foule comme des esprits de magiciens qu'elle admirait tout en les réprouvant.

Prenant pour point de départ la formule de Protagoras, qui était devenue populaire, Aristophane a personnifié les deux discours dans ses Nuées, et il n'a pas manqué de faire sortir victorieuse de la lutte la plus faible, c'est-à-dire l'injuste. On dit que Protagoras habitait ses disciples à soutenir alternativement le pour et le contre de toute thèse. Ces exercices contradictoires, bien qu'appliqués d'abord à des sujets généraux et philosophiques, ne laissaient pas d'être utiles aux

/d'oxyde



plaidiers et aux orateurs; ils se
 livraient aux exercices plus pratiques
 des professeurs de rhétorique. Euripide
 se souvenait de l'enseignement de
 Protagoras et de ceux qui marchaient
 sur ses traces quand il faisait dire
 à un de ses personnages, témoin d'une
 discussion "À propos de tout sujet,
 on peut faire lutter ensemble deux
 discours, si l'on est habile à parler".
 Personne n'était plus habile qu'Euripide
 lui-même, et il a rempli
 ses tragédies de ces joutes oratoires.
 Par sa manière de parler et d'écrire
 Protagoras ne ressemblait pas à Gorgias,
 rien n'indique chez lui l'intention
 de se composer un style artificiel,
 emphatique et au-dessus de l'usage
 ordinaire. Voy. le beau morceau, cité plus haut,
 sur la finitude d'âme de Démocrite et le discours que Platon
 met dans la bouche de Protagoras.

Ἐν παντός ἂν τις
 πρᾶγματος διόσων
 λόγων παύσατο αὐτὸς
 ἂν, ἐν σοφῶς λόγων
 ἔτι σοφός (Aristotele, p. 133)

1) Cf. Platon, Soph. 232, D. Τί δ' αὖ περὶ νόμων καὶ ἐμπειρίας τὸν πολὺν
 χρόνον τὰς οὐκ ἐμπειροῦνται πόλιν ἀμφοτέρων; — Ὁ δὲ δὴν οἶαί μιν αὐτοῖς, καὶ ἑὸς ἑ-
 κῆτος, διὰ λόγον μὴ τούτου ἐμπειρομένους. Protagoras avait réuni les argumentations victo-
 rieuses sur tous les arts et industries, à commencer par la lutte (πάλη). 26.

Intervertissons l'ordre des temps Eloquence
 et plaçons Prodicos avant Gorgias origines 7
 son aîné, qui a eut ^{une} influence plus
 directe sur l'éloquence [Prodicos de
 Céos est un personnage bien connu
 des lecteurs d'Aristophane et de Platon.
 Parmi les sophistes qui prétendaient
 enseigner la vertu, il semble avoir tenu
 une place honorable. Quelques uns,
 comme Melcher, ¹⁾ le grandissent jusqu'au
 rôle d'un précurseur de Socrate. D'ailleurs ^{lui}
 on ne trouvera plus mauvais qu'il ait,
 comme les autres sophistes, vécu de son
 enseignement. Platon ²⁾ se moque du tarif
 gradué de ses conférences, il en avait
 tout quix, à 50 drachmes, à une drachme.
 Il disait en riant: "Quand je vois que
 mes auditeurs commencent à s'assoupir,
 je leur jette un morceau de la conférence
 à 50 drachmes." C'était un de ces grands

[et nous conduira
 plus directement aux
 orateurs.

1) Phil. Schriften, II, 393 sqq.

2) Praxile, 384, b.

3) Dielske Phil., III, 11: 'ὅτε νοσταῖσιν οἱ ἀπορταί, παρ-
 ἔρβ' αὐτῶν αὐτῶν τῆς πειρητικῆς πράξεως αὐτοῖς.



mots à effet qui devaient réveiller
l'attention endormie.

On peut se faire une idée de sa manière
de parler et d'écrire en comparant les discours
que lui prêtent Xénophon et Platon.
Le premier a tempéré l'éclat du style de
Prodicos, le second a chargé sa manière.

Il faut prendre une moyenne. Rien
n'est plus célèbre que ^{parabole} l'apologue moral
du jeune Hercule à la croisée des routes,
entre Vertu et Volupté. Xénophon qui
l'a reproduit dans ses Mémoires, dit
lui-même que Prodicos s'était servi d'un
langage plus magnifique. Il faut croire
cependant qu'il n'a pas complètement
effacé le caractère du style de Prodicos, car
le ton de ce morceau n'est pas différent
du ton habituel de Xénophon.

Le titre
d'Alce, chait. inti.

Alce. De car (qui pas) se
rapporte de car, au récit d'Alce.
et d'Alce, qui fait partie.
II, 1, d'1 sq. q.

Ἡ Εὐδοκία μὲν τὰς γυναικας ἐν μεγαλειότητι
ἐῖμαρ ἢ ἔγω γυν (5/34)

Le discours prononcé par Prodicos
dans le Protagoras de Platon est extrê-
mement curieux, parce qu'il fait voir
comment les maîtres de l'art de parler
s'efforçaient alors de corriger l'usage. La
voici discussion entre Socrate et Protagoras
avait tourné à l'aigre. Ceux qui y
assistaient avaient pris, les uns le parti
de Socrate, les autres celui de Protagoras.
Prodicos, d'accord avec Critias, recom-
mande l'impartialité. "Il me paraît,
dit-il, qu'on ne saurait raison, Critias; ceux
qui assistent à de tels entretiens doivent
écouter les deux interlocuteurs, pareil-
lement, et également, ce n'est pas la
même chose, car il faut prêter à tous les
deux une attention pareille, non un
égal assentiment; mais plus grand
au plus sensé et moindre au plus ignorant.

δεν οὐδὲ ἀποτάς,
ἵσους δὲ μὴ



75

ἀμφὸς ἡμῶν, ἐπὶ ἑκαστοῦ

ἡδονὴ μοῦτε, καὶ οὐκ ἔστιν αὐτοῦ

ἐν φαντασίᾳ, οὐκ ἔστιν αὐτοῦ

ἁπλῶς — ἰδὼς
ἀμφὸς ἡμῶν — ἐπὶ ἑκαστοῦ
ἡδονὴ μοῦτε — ἔστιν αὐτοῦ
ἐν φαντασίᾳ — ἔστιν αὐτοῦ

Je vous supplie donc à moi-même, Protagoras et Socrate, de vous accorder et de discuter ensemble, mais de ne pas disputer : car la discussion se fait avec bienveillance entre amis, la dispute se fait entre adversaires et ennemis. Et de cette manière, la conversation marchera pour le mieux. Vous qui parlez, vous vous attachez l'approbation et non les louanges des assistants : car l'approbation, qui est dans l'âme de l'auditeur, est toujours sans fausseté ; la louange, qui est sur ses lèvres, est souvent trompeuse. Nous autres, qui écoutons, nous éprouverons beaucoup de joie, non beaucoup de plaisir, car la joie est ressentie par l'esprit, lorsqu'on apprend quelque chose et qu'on acquiert de la sagesse ; le plaisir est éprouvé par le corps, lorsqu'on mange ou qu'on a quelque autre sensation agréable."

On voit que Prodicos visait à la
propriété des termes, s'attachait à
préciser le langage en distinguant les
synonymes. C'est là une ambition à
laquelle on peut applaudir; mais
Prodicos dépassait la mesure par sa
prétention de réformer l'usage. C'est
ainsi qu'il trouvait mauvais d'appeler
l'épithète, δεινός "terrible", à un homme
habile, que l'on veut louer. Il y avait
du pédantisme à attacher tant d'importance
à ces petites trouvailles. Non content de
se servir du mot propre, Protagoras critique
l'usage qui emploie le mot impropre, et
il justifie sa réforme en la motivant, comme
on faisait dans un traité de synonymes.
Il y avait du charlatanisme à traiter ces
choses de mystères réservés aux initiés.
Ajoutons ^{cependant} que Platon accumule à
plaisir ces rectifications motivées,

Éloquence,
origines 84

Ibid. 361, B.

ἔστι γὰρ οὐ τὰ δεινὰ



mais il reproduit fidèlement la
méthode de Prodicos. On s'en convainc
aisément en lisant certains passages de
Plucydidé, qui sont absolument coulés
dans le même moule. C'était là ce que
le maître apprenait ^{Propriété} Ὀνοματικὴν ὁμοιότητα.

La même prétention de corriger l'usage
se montre d'une autre façon chez Prota-
goras. Ayant porté, le premier ce semble,
son attention sur les genres, les modes, les
autres formes grammaticales, Protagoras
voulait généraliser dans la langue les
analogies qu'il y avait remarquées,
mais qui n'y sont pas constamment
observées. Comme la plupart des noms
en Σ sont masculins, il avait décrété
que tous devaient l'être, et il trouvait
un solécisme au début même, de
l'Iliade, dans les mots Νῆϋν ... ὀδοποιῶν.

Aristote, Soph. Cl.
p. 576, Buthle. Cl.
Bédigue, 21. fin

Les mêmes vers lui fournissaient l'occasion
d'une autre critique "Chante la colere."

8c
Myrr' arde, dea.

Mais le poëte n'a pas à donner d'ordre à
la Muse; au lieu de l'impératif, il aurait
du se servir de l'optatif. [De même que les
philosophes combattent la théologie
d'Homère, les rhéteurs trouvent sa grammaire
en défaut. Elle sort là les écarts d'une
science récente, d'autant plus présomptueuse
qu'elle est plus ignorante; mais il faut
dire que nous connaissons cette science
surtout par les railleries des moqueurs, qui
disposés à insister sur les écarts qui pré-
sentaient à rire. C'est ainsi qu'Aristophane
persiffle la correction, $\epsilon\phi\theta\epsilon\rho\iota\kappa\alpha$, de Protagoras,
qu'il introduit sans scrupule dans l'en-
seignement de Socrate. Les Grecs n'avaient
qu'une forme, la forme masculine, pour
désigner le coq et la poule. Le philosophe
subtil invente un féminin, aussi risible
que le serait en français "pigeonne" ou "bernoquette"

Toujours la critique s'at-
taque à l'honneur, la phi-
losophie à l'autorité.

$\alpha\lambda\epsilon\chi\tau\epsilon\rho\upsilon\varsigma$

$\alpha\lambda\epsilon\chi\tau\epsilon\rho\upsilon\alpha\iota\varsigma$



Il n'en est pas moins vrai que les sophistes rhéteurs eurent le mérite de fonder deux sciences nouvelles, la rhétorique et la grammaire. Platon lui-même, tout en les combattant, leur emprunte, on le sait en tout, les notions et les termes de grammaire qui se trouvent chez eux.

Revenons maintenant à Gorgias. Gorgias, de Léontini, partit de la philosophie pour aboutir à la rhétorique. On le dit disciple d'Empédocle, lequel, suivant Aristote, donna une première impulsion à l'art des rhéteurs. G. subit évidemment l'influence de la dialectique des Mégares.

vous l'avez vu,
En outre, Gorgias

On connaît les trois propositions sceptiques développées dans son traité philosophique qui portait le ^{double} titre expressif et fréquent "Sur le Non-Être, et sur la Nature".

Περὶ τοῦ μὴ ὄντος
ἢ περὶ φύσεως.

1^o Rien n'existe réellement; 2^o S'il y avait une vérité réelle, (objective nous dirions aujourd'hui objective), nous ne pourrions

Cf. Xénophane, pg.

la connaître; 3^e Si un homme pouvait l'élucider
la connaître, il ^{encore} ne pourrait la com- ^{-il-} ^{Uloguence}
muniquer, la démontrer, à d'autres. ^{origines}

94

Mais voilà bien près de Protagoras.
Dire que rien n'existe réellement,
ou dire que l'homme est la mesure de
toute chose et qu'il n'y a de vraies
les conceptions ^{de notre esprit} ~~humaines~~; les deux
propositions aboutissent au même
scepticisme. Nous avons déjà vu
plus haut les conséquences logiques
de cet état d'esprit, amené par
les systèmes contradictoires des
philosophes qui avaient essayé d'ex-
pliquer la nature et l'origine
du monde. Gorgias s'appliquait
donc à perfectionner la parole, il se
disait professeur de rhétorique, et se
montrait même, des sophistes qui

On se tient aux ap-
parances, à la forme.

et se rapprochait ainsi
d'Anaxagore et de Démocrite
les matérialistes.



prétendaient enseigner la vertu.
Mais il y avait entre lui et les autres
une différence plutôt d'étiquette que
de fond. Cependant, ~~en accentuant~~
~~insistant ainsi sur l'art de parler,~~
~~Gorgias se rapprochait de Chorée~~
~~et de Cléon, ses compatriotes.~~

La grande réputation de Gorgias date
de l'an 427, quand il vint à Athènes
avec une mission de sa ville natale,
et y gagna lui excita par son éloquence
l'admiration dont parle, non pas
Thucydide, il est vrai, mais Diodore,
d'après Clément¹. [Il menait une vie
nomade, allant de ville en ville, donnant
des séances d'apparat, où il improvisait
sur tous les sujets qu'on lui proposait,
afin d'attirer des élèves. Puis nous
assure-t-on qu'il s'enrichit par

¹ Diod. XII, 53 ^{ἡ δὲ πόλις} τοῦ Ἀθηναίου. Tim. le ap. Denys d'H. Lycus, p.
453 R: ^{καὶ τὸ πᾶν} τοῦ ἀκούοντος.

son enseignement, surtout en Chersonèse,
 où il y avait une nombreuse aristocratie
 opulente. Comme il n'était pas
 marié, il se trouvait, comme on voit,
 dégagé à la fois des liens de la cité et
 de la famille, ce qui n'ajoutait pas
 à sa considération. Cependant Gorgias
 était fort honnête homme, d'une tem-
 pérance exemplaire, d'une vieillesse
 robuste; il mourut plus que centenaire.
 Platon lui-même, qui ne le ménage
 point, ^{a pour lui} le traite cependant avec plus
 d'égards que pour son disciple Polos.
 Nous savons peu de chose sur l'en-
 seignement de Gorgias. Il paraît qu'il
 y entraînait plus d'exemples que de préceptes.
 Il faisait apprendre par cœur à ses
 élèves un certain nombre de morceaux,



Soph. El. p. 638 Buhle.

Pengel, p. 32.

évidemment des lieux communs, qui
pourraient se placer dans toute ^e espèce
de discours. Aristote dit spirituellement
que Gorgias faisait comme un cor-
donnier qui, au lieu d'enseigner à
ses apprentis comment on fait des
souliers, leur remettait ^(un assortiment) des ~~chaussures~~
de toutes grandeurs, ^{diverses} fournissant ~~chaussures~~
^{beaucoup de} ~~soixante~~ ^{des} pieds. [On trouve encore
aujourd'hui, dans les discours con-
servés des orateurs grecs, un certain
nombre de ces morceaux ficelles qui
se transmettaient dans les écoles.

On voit que, tout en fondant l'enseignement
raisonné, les premiers sophistes et
rhéteurs étaient encore dominés par
la vieille routine, qui consistait à
faire répéter par l'élève ce que lui.

"montrait" le maître. Gardons -
nous cependant de juger sur ce
détail ^{2e} tout l'enseignement de Gorgias.

Eloquence
socratique, 10.

Ce que nous connaissons le
mieux c'est la forme des discours
de Gorgias. Il conçoit une manière
de parler en dehors de l'usage ordinaire,
il voulait que l'orateur frappât ses
auditeurs par un langage sonore,
extraordinaire, par un rythme
et par des symétries qui pussent faire
rivaliser la prose avec la ^{poésie} poésie.

Deux opuscules qui portent son nom
l'Eloge d'Hélène et la Défense de
Palaonède, ont été longtemps relégués
~~parmi les œuvres apocryphes ont~~
~~été souvent longtemps relégués~~,
avec quatre autres déclamations,
attribuées à Antisthène et à Ménandre,
parmi les œuvres apocryphes.



Dernièrement Plass a défendu avec
 succès l'authenticité de ces morceaux.
 Mais comme il n'est certain douter plane
 toujours sur leur provenance, il est
 plus sûr de s'attacher à une ^{phrase} ~~phrase~~
 que Denys d'Halicarnasse avait citée
 dans son *Trakté* *Ἐπὶ χαρακτῆρος* et
 qu'un scholiaste d'Hermogène nous
 a conservée. C'est une phrase du discours
 funèbre, que Gorgias avait composé
 à l'imitation de ceux qui étaient
 prononcés à Athènes aux funérailles
 des guerriers morts pour la patrie.
 Or quand on lit ce morceau ce qui
 frappe tout d'abord, c'est la symétrie
 des membres de phrase, égale en
 longueur et semblables par le son.
 Il y en a presque toujours deux,
 rarement trois, qui se répondent et
 s'appellent, comme nos *vers* *phaliques*.

(Page volante)

+ *ἡ ἀπορία*
 + *ἡ ἀπορία*

100
La ressemblance des sons répond souvent
à celle des idées, qui sont soit pa-
ralèles, soit opposées. Nous avons
une suite d'~~antithèses~~ ^{réelles}, les unes
réelles, les autres apparentes. Le
lecteur moderne ne goûte guère la
~~symétrie~~ ^{monotonie} de ces éternelles symétries
binaires. Le procédé est toujours le
même, et cependant, à y regarder
de près, on trouve de légères va-
riations. Les couples de phrase
ont tantôt la tournure interrogative,
tantôt la forme d'un vœu, la
proposition est à un mode fini,
ou à l'infinitif ou au participe. (Voyez le commencement du fragment)
Ces variations nous frappent peu,
elles existent cependant, et sembleraient
alors le triomphe de l'art. Voilà pour la structure. Si
on examine les éléments qui s'y entrent, dans cette architecture,



on voit que les mots et les créations
poétiques y abondent. Evidemment
la prose se grande pour rivaliser
avec la poésie, qui, depuis des
siècles, avait seule joui du privi-
lège de captiver un public nombreux.
La prose veut avoir elle aussi une
règle, une loi de composition, une
mesure ^{signifiante} ~~différente~~ de son mètre poétique
à la fois voisine et différente du
mètre poétique. L'orateur revêt
son langage, comme sa personne,
de pourpre et d'or, sans s'apercevoir
que cette pourpre et des sons
vibrants, et que cet or n'est que du
cliquant. (Remarquons cependant
que le morceau cité formait
évidemment la péroraison du
discours. C'était le bouquet du feu
d'artifice. L'orateur réserve pour la

Les hommes, que

Que flânaient-ils à désirer
en eux de ce que des hommes
doivent avoir? Que faisaient-ils
ils regretter en eux de ce que
des hommes ne doivent pas
avoir? Ah si je pouvais
dire ce que je voudrais; ah
que je voudrais dire ce que
je devrais! en évitant
la jalouse divine, en échappant
à l'envie humaine. — Car
divine fut en eux la vertu,
humaine la mortalité. Sou-
vent ils préférèrent la douce
équité à la sévère justice,
souvent à l'exactitude l'égalité
la parole loyale (?). Ils jugeai-
ent que la loi la plus divine
et la plus commune leur
ordonnait de dire et de faire,
de faire et de ne pas faire,
ce qui convenait dans le temps
où il convenait. Ils exerçaient
les deux choses les plus utiles,
la prudence et la vaillance,

Eloquence Originelle

(ad 10)

Gorgias

Fig. d'Oratoire

fulgère (Oratoire)
le sonde

Malgré la monotonie des
antithèses, on voit dans ces 3 premiers
complexes de phrases, la même antithèse
répétée sous forme d'invocation, la phrase
factive parle.

Les deux membres d'une
phrase opposés statiquement cha-
cun une antithèse.

(Accumulation de termes
parallèles ou opposés)

par dessus font



l'une dans le conseil, l'autre
 dans l'action, défenseurs
 des ^{e l'innocence} malheureux ^{e l'innocence} innocents, adver-
 saires des ^{e l'innocence} vengeurs ^{e l'innocence} insolents,
 fermes contre l'intérêt, sensibles
 à l'honneur⁽²⁾, réparant par
 la sagesse des leur intelligence
 les folies de la violence, orgueil
 envers les orgueilleux,
 modestes envers les modestes,
^{intéressés} prompts ^{face des intrépides,} alarmes dans les alarmes,
^{et sans alarmes dans les alarmes} terribles au milieu des terribles.

Comme les trophées qu'ils
 (après avoir fait fuir l'ennemi)
 ont élevés, trésor de gens,
 offrandes de ces guerriers.
 Ils n'étaient étrangers ni à la guerre
 ou nous promettre la loi de nature,
 ni aux amours (aspirations)
 qui autorisent les institutions
 civiles, ni aux luttres armées
 d'êtres, ni aux nobles arts de
 la paix, religieux envers
 les dieux en leur justice,
 pieux envers leurs parents,
 par leurs services, justes envers
 les citoyens par leur équité,

De on devrait
 pour pour eux-mêmes.

+ Antisthène de l'art, fausse apparence.

σι
 ἀνδρῶν οὐτὲ ἐμφύλιον
 ἄγῳ, οὐτὲ νόμον
 ἐρώτων
 οὐτὲ ἐξουσίαν ἐπιδόσ,
 οὐτὲ φιλοκαλῶν ἐπιθυμίαν
 locutions poétiques.

intègres envers les amis par leur
 probité. et tous sont morts
 - qui ils ont l'amour qu'ils
 inspiraient n'est pas mort
 - avec eux ; immortels ^{en des cœurs} ~~malgré~~
^{qui battent encore}
 leur sort mortel, il survit
 à leur vie.

151c
 Τριγώνον αὐτῶν ἀπε-
 λυόντων ὁ νόθος οὐ συν-
 ἀνίσταται,
 ἀλλ' ἀθάνατος ἔσται
 ἀνὰ πάρος διότι οὐ
 οὐ ζῶντων.

cette manière est parodiée dans le Banquet
 de Platon, discours d'Agathon. Voy. surtout la fin : (Epicure)

(Καὶ γὰρ μετὰ Τριγόνον
 ὁ λόγος ἀναμύπητος
 εἰν, ὅς ἐστι βέλτερος ?

Τραχόμυρα μὲν ποσειδῶν, ἀγχιόμυρα δ' ἰσχυροῦν,

φιδόμυρος ἰπέρκλιος, ἄδωρος δ' ἀνερκλιος,

la tendresse le suit, la rudesse le suit,

il inspire la bienveillance, il retire la malveillance.

ἰδωὶς ἀγαθῶν, θραύς σοφῶν, ἀγαστὶς θραύς

ἔνδω τῶν ἀνοήτων, κρυτὸς τῶν νοήτων.

propice aux bons, admissible pour les sages, agressive pour les fous,

envisage des déshérités, fâcheux des favoris.

Le dialogue de Platon et le roman de Lucien sont des parodies, c'est le
 banquet de fin d'antiquité. Les auteurs veulent montrer, visant pour la fin, tout leur
 savoir - à leur époque quel y a de leur, aux autres, ce qu'il y a de
 plus mauvais. Le reste n'est que par aussi s'élevant, fait leur ensemble.



J. Bernays ajoute un fragment du discours olympique
 de Gorgias qu'il tire de Clément Strom I C. II § 51 p. 127
 τὸ ἔγκλημα διττῶν δὴ ἄρετῶν εἶται, τολμῆς καὶ σοφίας,
 τολμῆς μὲν τὸν κίνδυνον ὑπομένει, σοφίας δὲ τὸ ἔγκλημα
 (τὰ αἰσιν **B.**) γινῶσκει. τὸ γὰρ κήρυγμα καλεῖται μὲν τοῦ
 βουλόμενου, σπέρματι δὲ τοῦ δυνάμενου.
 Rh. Mus. 1853 p. 432 = Gesammelte Abhandlungen I p. 121

Gorgias.

Πείρασις δι' Ἐπίτ.

Walz, V, p. 549.

ἔστ' ὁ βασιλεὺς, ἡ γὰρ τοῦ βασιλέως ἀντιφύλαξις. Τὸν
ὅτι οὐκ ἔστιν αὐτῷ ἰσχυρὸς (αὐτῷ βασιλεὺς)

τί γὰρ ἀπὸ τοῦ ἀνδράσι τοῦτο;

ὡν δὲ ἀνδράσι προσεῖναι;

τί δὲ καὶ περὶ τὸν ὡν οὐ δὲ προσεῖναι;

Ἐπὶ τῷ ἀνδράσι δυνάμει αὐτῷ βούλομαι
βούλομαι δὲ αὐτῷ δὲ,

λαθὼν μὲν τὴν θάλασσαν νάμειν, φυγὼν δὲ τὸν ἀνθρώπου φθόνον.

Ὅτι οὐ γὰρ ἔχεται τὸ ἄνθρωπον μὲν τὴν ἀρετήν, ἀνθρώπου δὲ τὸ φθόνον.

πολλὰ μὲν τὸ πᾶν (ἡς παρὸν) ἔχεται τὸν ἀνθρώπου δικαίον προσέχοντα,
πολλὰ δὲ νόμον ἀρετῆς λόγον (ἡς λόγον) ὁρῶντα.

τῶν τὸν νομίζοντες θεοτάτων καὶ κοινῶν νόμων

τὸ δὲ ἴσον ἐν τῷ δύνανται καὶ λόγον καὶ σῶμα καὶ ποιεῖν (καὶ μὴ ποιεῖν)

καὶ διδοῦν ἀσκήσαντες μάλιστα ὡν δὲ
γνώμην (καὶ βούλησιν),

τὴν μὲν βουλεύοντες, τὴν δ' ἀποτελούντες,

θεράποντες μὲν τῶν ἀδίκων (ἀδικῶν) δυστυχούντων
κολαστὰ δὲ τῶν ἀδίκων εὐτυχούντων



[ἀνθρώποις πρὸς τὸ σμῆρον ἀδελφῶν πρὸς τὸ] (πρότερον)

τῷ φρονίμῳ τῆς γνώμης πάντας τὸ ἄρρον (τῆς ἐνώμης),
 ὑβριστῶν ^(ὑβριστῶν) ἐν τοῖς χόσμοις εἰς τοὺς κοσμίους | ἀφ' ὧν εἰς τοὺς ~~ἐν~~ ἀφ' ὧν
 διανοῖ ἐν τοῖς διανοῖς. (φύβους ἔ)

Μαριώτας δὲ τούτων ἐτόλμα ἔστησαν τῶν πολέμων,

Διὸς μὲν ἀγαθὰ καὶ ζώων δὲ ἀναθήματα,

οὐκ ἄλλου οὐτ' ἐφύτου ἀφ' ὧν οὐτ' ἐφύτου ἐφύτου,
 οὐτ' ἐφύτου ἐφύτου οὐτ' ἐφύτου ἐφύτου,

οἱ μὲν γὰρ πρὸς τοὺς θεοὺς τῷ δικαίῳ (?)

οἱ δὲ πρὸς τοὺς τοῖς τῇ θεοῦ.

δικαίῳ πρὸς τοὺς ἀστούς τῷ ἴσῳ

ἴσῳ δὲ πρὸς τοὺς φίλους τῇ πίστει.

Τοιγαρὶν αὐτῶν ἀποθανόντων ὁ πόθος οὐ σφαλίθαι,
 ἀλλ' ἀθάνατος ἐν ~~τοῖς~~ ἀσμάτοις σώμασι ~~ἐν~~ οὐδ' ὡντων.

fin toute sa bravoure; à ses yeux ^{Eloquence}
ce qu'il y a de plus beau, aux notes ^{origines}
ce qu'il y a ^{de} plus manvais. On peut
croire que le cliquetis des assonances
et tous les autres ornements recherchés
étaient employés avec moins d'in-
tempérance dans le corps du discours.
C'est ainsi que Platon, en faisant
dans son banquet au jeune Agathon
un discours qui parodie la manière
de Gorgias, accumule aussi à la fin
toutes ces figures voyantes que les
premiers rhéteurs avaient mises à
la mode.

Voy. la f. volante.

Dans cet Épitaïrios, Gorgias deve-
loppait surtout l'éloge des citoyens
morts dans les guerres médiques.
Après lui tous les orateurs officiels, ainsi
qu'Isocrate dans son panégyrique,
insisteront sur cette espèce de lieu commun.



MD

~19
~19
Zus (B. Lang. c. 3).

Τὸν δὲ Σαπφὸν τὰν

Cit. Soph. p. 209

C'est peut-être en cet endroit qu'en parlant de Xerces, il l'appelait le ^{non} "Dieu des Perses", comme Eschyle, mais le "jeu des Perses"; La manière de parler emphatique qui rappelle le mot naïf du Scythe (Herodote VII, 56). C'est au même morceau que l'on peut rapporter la phrase proverbiale: "Les vautours, ces sombreaux vivants". Appliquée à la coutume des Perses, ce mot serait littéralement vrai; mais ce n'est pas ainsi que l'entendait Gorgias.

Philostate cite, à côté de l'Épigramme, le δῶρος Πυθικῆς et l'Ὀλὺδωμῆος, discours qui ont pu être réellement prononcés devant le public nombreux qui attendait les grands jeux de la Grèce. On ne peut rien dire du premier de ces discours; mais l'Olympique était plus qu'une vaine déclamation; l'orateur engageait

116
les Grecs à faire taire leurs querelles
intestines, pour marcher ensemble
contre les Barbares. Il avait visé le même
but d'une manière détournée dans
l'Epitaphios, en louant les héros de
Salamine. On voit que le sujet de
l'Olympiques a été repris par Isocrate dans
son Panégyrique. Gorgias aussi com-
mencait par l'éloge des fondateurs du (Just. Rhét. III, 14)
concours. Quant aux concurrents
eux-mêmes, les athlètes qui se dispu-
taient les prix, voici ce que Gorgias
disait d'eux. « La lutte demande deux
vertus, ~~bravoure~~ courage et sagesse; courage
pour affronter le danger, sagesse pour
discerner les convenances; car la
^{proclamation} ~~proclamation~~ du héros est appelée qui veut,
mais couronne qui peut. » Voilà encore.

τὸ ἀγώνισμα διστῶν καὶ αἰσίων δίκαι, τὸ ἄλγος καὶ σοφίας.
τὸ ἄλγος μὲν τὸν χίνδον ὑπομῖναι, σοφίας δὲ τὰ αἰσώματα (Bernays. τὸ
αἰσώματα ms) γινώσκειν. Τὸ γὰρ χύρυσμα κατὰ μὲν τὸν βουδόμανος,
στρεφασὶ δὲ τὸν ἄνδραμον.

1. Clément, Strom. I, 2, 51, p. 127. Bernays, Rh. Mus. 1853, p. 132 = Ges. Abh. I, p. 121.



11D
Voilà encore les mêmes antithèses recueillies,
elles nous paraissent, et avec raison, de
mauvais goût, ^{même} assez puériles. Ces affec-
tations ressembleront à s'y méprendre
à celles où tombera l'éloquence sénile
des siècles de décadence. C'est qu'en effet
la vieillesse est une seconde enfance. Les
deux âges diffèrent cependant parce
qu'en se corrige des défauts de l'enfance
et que ceux de la vieillesse sont incurables.
Aussi les efforts de l'art qui cherche sa
voie sont ils bien plus dignes d'intérêt
et plus féconds que les faiblesses de l'art
dégénéré. Les symétries raides et com-
pressées, trop voulues, trop visibles, se
retrouvent dans les commencements
des arts du dessin, de la sculpture
antique, de la peinture chez les modernes.

Comparez les frontons d'Égine avec ceux d'Aloquence,
du Parthénon, les toiles du Pérugin avec origines 12A
les tableaux de Raphaël. Il

Il ne faut pas trop médire de la
manière de Gorgias. Nous ^{recharge} ~~nous donnons~~
l'autre jour que les causeries d'Her. ^{étaient} ~~étaient~~ guère faites pour
se produire devant la foule assemblée.
Le son, la structure du discours, ne
semblaient ⁿⁱ ~~ni~~ permettre d'élever la
voix en les lisant. Les antithèses balancées
de Gorgias se prêtent, comme les vers,
à la déclamation; elles veulent être
débitées d'une voix ^{forte} ~~forte~~ et vibrante,
avec un accent qui domine le bruit
de la multitude et force l'attention.
N'oublions pas non plus que tout ce que
nous possédons de Gorgias appartient
au genre démonstratif, à ces discours qui
se proposent uniquement de plaire,
et que les Grecs appelaient très bien des parades.



L'éloquence active, celle qui se propose un but déterminé et prochain, est moins exposée que l'éloquence d'appras à se perdre par des défauts brillants. Dans ce dernier genre les Athéniens eux mêmes ont toujours conservé un faible pour les faux ~~et~~ brillants ~~ments~~. Dans leurs oraisons funébres, leurs panégyriques, l'art est très visible; le style, compassé, affecté, s'écarte du naturel. Ce ne sont souvent que des fusées qui éblouissent, sans éclairer, sans échauffer. A des degrés divers ce vice originel du genre paraît dans tous les morceaux panégyriques de la grande époque, depuis Gorgias jusqu'à Isophrède. Ils parlent tous plus ou moins à la Gorgias, ils "Gorgianisent", comme disaient les anciens.

ῥοξιάδου

Les septuaginta qui vivaient devant un autel nous avons
tu les deux médailles ont été recouvertes, et qui ^{C'est comme} le ~~seraient à~~
un seul prince (éminent) sont refaits par l'État du H. p. 1000
par l'émission d'appareils.

Dans le même recueil on a un exemple de ces dilatactions; le
tracé est profond; la méthode de Giorgio appliquée à un sujet physiologique et
médical. / De flatibus

On discutait sur la qualification - τῶν, de 2^e et 3^e - à donner à la médecine, comme à la rhétorique. Le π-τῶν, dans le recueil Hippocratique, est dirigé contre les sophistes dont la science consiste à servir les vices. Le discours est intéressant, ne l'ait pas de page son début au style se vogue à cette époque.



120

*Feuillets non classés
non foliotés*

Ala Smith de Giorgias
Institut De France

Académie des Inscriptions
et Belles-Lettres.

Paris, le 19 octobre 1889

Ordre du Jour

La séance du vendredi 23. est avancée au
Mercredi 23. à cause de la séance publique
annuelle des cinq Académies.



Hyp.

Trip grow (Du vents)
Le flatibus

Lettre VI, p. 88-115

Thème constant. L'air est le plus puissant des éléments
[ce mot, à x y, n'y est pas], il est partout, partout, il
enveloppe la terre, il pénètre dans l'eau, il nous vit tous en
son sein. L'air est aussi la plus vivante et la plus
constante de nos vêtements, pour les êtres vivants. Il est le principe
de vie, il est aussi le principe de toutes les maladies. En fait, l'air
est la vie et la mort, ^{dependance} ^{conscience} αὐτοῦ τοῦ αἵματος καὶ τοῦ πνεύματος ἁγίου (Luci.)

little dimension to import words into the discourse. Je pense la même
 la maladie les plus notables, en passant fixant par l'ophtalmie
 (ερεγ νόσος). ὑποφωσφ. 15: φαίρονται τὸν αἵματι φῶσαν
 τὰ τὰς τῶν νοσημάτων μάστιγα ποδοπαρμόνων
 τὰ δ' αὖτε τὰς ^{causes, concomitantes & acquisitions} νόσους αὐτὰς μετακτα, τὸ δ' αὖτε τῶν
 τῶν νοσημάτων (τῶν) ἰατρικῶν τὰ μὲν.

*Difinitione ch. 2: Πνεύματα δὲ τὰ μὴ ἐν τοῖς σώματι
φύσει κατ' ἰσότητα τὰ δὲ ἔξω τῶν σωμάτων αἵρ.
Difinitione hyl. mod. scilicet,
καθεστ. Εἶσι τέσσαρες οὗτοι ταχύνοντες, αἱ ταῦτε μὴ
καταμύνανται ὡς ^{prohibetur} ἐπικρατοῦν, τῶς δὲ χρ^{ως}ομένων ^{non in usum}
^{injustitiam} ἀποδοτέ, καὶ τῶς μὴ ἐκείνων εὐνοῦν ἀγαθόν,
τῶς δὲ μεταχειροποιούμενοι σφάλας (scilicet) λαμπρά.
† Doctrina de Diagmō d'Apolonia. Vides Dico.*

Un imitateur d'Gorgias

parmi les Écrivains Hippiocratiques

E. Maass (Hermes, 1884 p. 566-599) cite saile,
d'après Ilberg, Stud. Pseudhippocratia (Leipz. 1883)
de Περὶ φροσῶν (Littre Vol. VI), et il en cite d. III
(p. 94 Littre).

Ὅτις δὲ (sc. ὁ ἀνὴρ) μέγιστος ἐν τῷ πᾶσι
τῶν πάντων δυνάμεως ἐστίν. οὗτος δὲ αὐτοῦ
ἀνίστασθαι ἐν δυνάμει. ἀνέχων γὰρ τοὺς ἀνέχον
ἐν τῷ σώματι καὶ χεῖμα. ὅταν οὖν πᾶσι ἀνὴρ ἰσχυρὸν
τὸ εἶμα πᾶσι, τὰ τε δένδρεα ἀνάστατα τῆς
ριζῆς γίνονται διὰ τὴν βίην τοῦ πνεύματος, τὸ τε πε-
λαγὸς κομίνετα, ὁ δὲ αὖτις ~~ἐστὶν~~ αὖτις τὸ αὐτὸ τῷ
μεγέθει ἐς ὅσον διασπένδεται. τῶν δὲ πᾶσι οὖν ἐν
τούτῳ ἔχει δυνάμει. ἀλλὰ πᾶσι ἐστὶ γὰρ τῇ μετ' οὐκ
ἀφάνει, τῷ δὲ λογισμῷ φανερῶς. τί γὰρ ἄλλο τούτων
γένεσις ἂν; ἢ τίνας οὕτως ἀνέχον; ἢ τίνας οὖ
ἐκπαράσσει; ἅπαν γὰρ τὸ παρακτὴ γὰρ καὶ ἀνέχον
πνεύματος ἰσχυρὸν ἐστίν.



Mais nous entre ce morceau A Gorgia, Hélios, 88,
une ressemblance si frappante qu'il n'hésite pas à reconnaître
dans l'Hélios le modèle du n. q. Il y puise en outre
argument pour l'authenticité de la déclaration.

Ala Smith &
Gorgias
Journal des Savants

Paris, le 30 septembre 1889.

Monsieur Weil

est prié de se trouver à la Conférence qui se tiendra
Jeudi prochain 3 octobre ⁺ au Ministère
de l'Instruction publique, et qui s'ouvre à midi
précis.

⁺ au secrétariat de l'Institut;



Monsieur

Monsieur Weil,

l'un des Collaborateurs du Journal des Savants

H^{te} Gr^{de}

Institut de France.

Académie des Inscriptions
et Belles-Lettres

Ordre du Jour de la Seance du Vendredi 12. ^{he}₂
(La feuille de présence sera arrêtée à 3 heures ¹/₄ précises.)

Lecture des Lettres ministérielles
Correspondance ordinaire

C^m de M^l. Charmont-Ganneau
" Deloche
" Oppert.



Cyril. Authentici de l'Écriture
à l'Écriture et il me réfère.

Isaïe. Authentici de l'Écriture.

Quelques-uns de nos auteurs et philosophes.

+ Garde

Esch. de Sim. Éclaircissement de l'Écriture par A. K. K. K.

Caract. de l'Écriture. Mémoire de l'Écriture.





A Monsieur

Monsieur Weil

Membre de l'Académie des Inscriptions
et Belles-Lettres de l'Institut de France

16, Avenue de Bellevue
à Sèvres

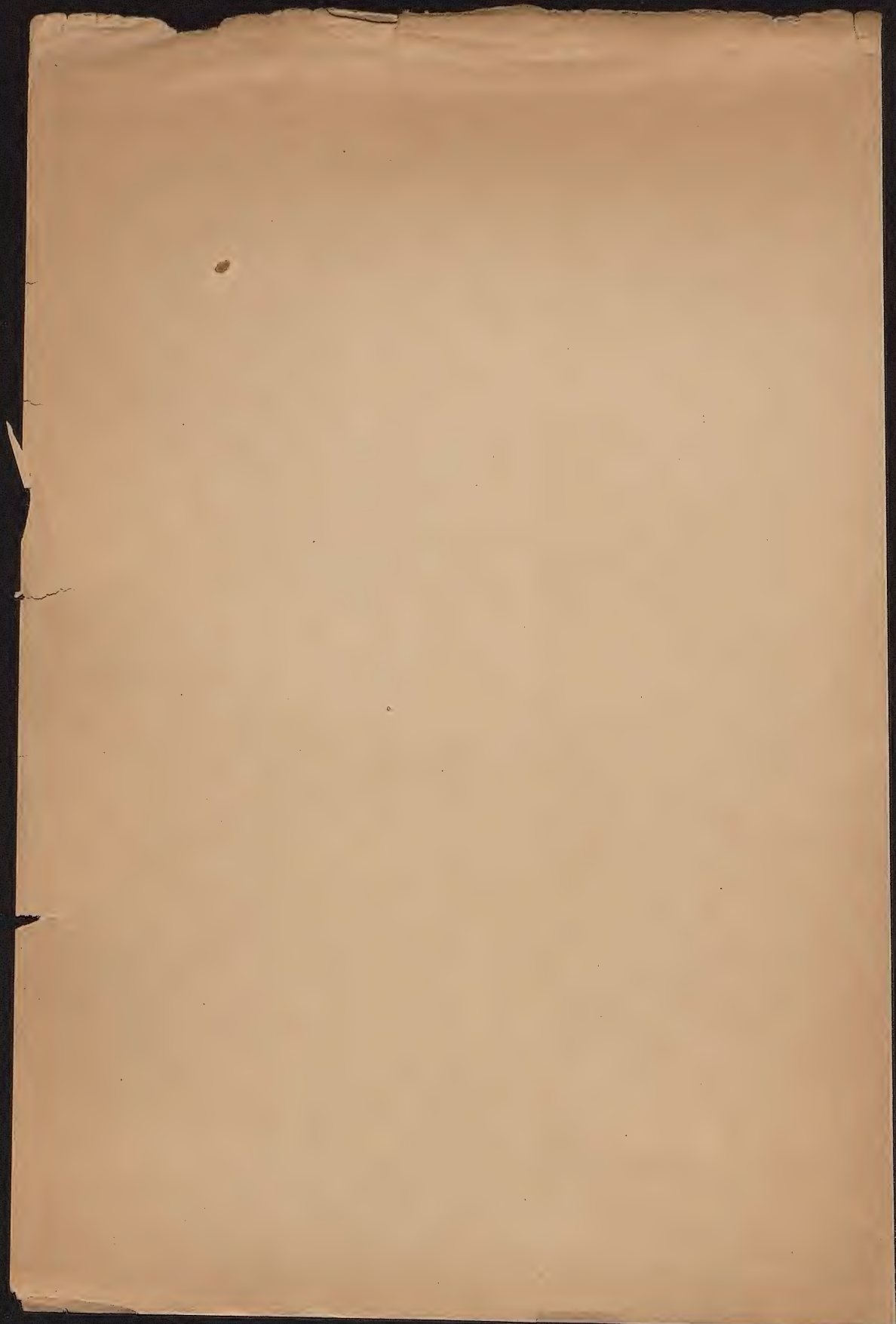
~~A Paris~~ / oise

Prose grecque

II

Les 1078 A. Migne





En passant des Ioniens aux Attiques, il
vaut de dire un mot des différences entre les
deux dialectes.

Les habitants de l'Attique étaient Ioniens, et leur idiome
n'est au fond qu'une des branches de l'ionisme; mais comme
cet idiome est devenu la langue littéraire de la Grèce, on a pris
l'habitude de considérer ses formes comme les formes normales
et d'y opposer toutes les autres comme des déviations de
la règle. Mais le caractère propre des formes ioniennes se
fait plus ou moins sentir en les comparant aux formes d'ionisme
qui sont attiques.

Sans entrer dans tous les détails, deux traits principaux
constituent la physionomie de l'ionisme.

1) H y prend souvent la place de A.

2) Les voyelles y dominent sur les consonnes, le contraire
des voyelles n'y est pas senti.

1A
Dialectes
Ionien
Attique



ἡ ἡε ρ. ἡε

1) γινελογίη ρ. γινεαδοχία. νηνίης ρ. νενίας

Or A a qq chose de plus noble, de plus dur; H est plus douce, de plus féminine, comme disent les anciens. Cf. Arist-Arist. Met. p. 92: Ἡ ἴα τὸ σιγρὸν τοῦ δυοσπλομένη τοῦ α̃ χαμνέραν ἀπὸ τὸ ἡ - τὸ δὲ θῆλο μὲν ἵσσι αὐτὰ τὸ αὐτῶν.

2) Voyelles abondant. ἡμερίων ρ. ἡμερῶν. γινερίων

ρ. γινεῶν. Λευρίδια ρ. Λευρίδαν. ἀχροίειν ρ. ἀχρόειν.

— φοβέειν ρ. φοβέω. προθυμῖτο ρ. προθυμῖτο.

— δουροίατο ρ. δουροῖντο. Déclinaison, conjugaison, dérivation, composition de mots se offrent de nombreux exemples.

Lic faut en croire les mss d'Hésiode, l'accent antique pour mots est la règle de ce dialecte. Les voyelles finales ne s'élèvent guère, le N mobile n'est pas employé. Οὕτω τῶν Κροῖος τῶν ἱσσι ἄνθρωποι συμφορῇ (I, 32).

1) Les mss pourraient avoir été systématiquement changés, par la grammairien du dialecte de Ariston. On est tenté à le penser en examinant les mss. ionicus, où rien de pareil ne se voit. Voy. plus bas.

Or les consonnes forment comme la charpente des mots de la langue, les voyelles en sont la partie molle. L'accumulation des voyelles donne qq chose de dur et de rude au langage, l'abondance des voyelles a de la douceur et, si elle est exagérée, de la mollesse; l'écriture des mots ne se marque plus, leur corps manque de fermeté, n'offre pas assez de résistance.

On peut rapprocher l'ionien tel qu'il se montre dans Hésiode de ce qu'était le vieux français à l'époque où beaucoup de consonnes médianes étaient tombées sans que les voyelles ainsi rapprochées furent encore rapprochées. Alors on disait éu, recéu, vous vécûmes, vous priâmes, vous dîmes, pour (peur), seul (sœu), empêcher, age, gagner. Le français flattait alors l'oreille par une espèce de musique ionienne.



Il faut cependant ajouter que le dialecte ionien
varie d'autant à autant, comme il varient de ville en
ville. Dans la configuration des douze villes citées de
l'Ionie proprement dite Hérodote (I, 142) distingue quatre
idiomes différents. Or, comme l'ionien était parlé dans la
plupart ou tous de l'archipel et aussi dans les parties de la
Grèce proprement dite, les variations locales durent être beau-
coup plus nombreuses.

Les différences entre la langue d'Hés. et celle d'Hippocrate tiennent-
elles à ces variations locales? D'après d'Hol. recommandant Hérodote
comme la norme de l'ionien parfait. D'un autre côté la grammaire
ancienne considérant comme les autorités de l'ionien pur (ἀρχαῖος
ἰών) Hésiode, le vieux Chérigde, le théologien, Démocrite.
Voilà les garants de formes ioniennes que cite Apollonius, ^(Dyscolus) et pronon-
çant d'autre gram. invoquent aussi Hippocrate. Quant à Hérodote,
ils lui attribuent un ionisme mêlé, c'est-à-d., je crois,
éclectique, littéraire, composé, ne répondant exactement

ἰάτος ἀπὸ τῶν λαίων
(Ad. Toup. c. 3. Not. D. 66.
p. 19, 18)

μερῶν μέρη, τῶν δ' αὖ,
τοῦ τῶν (Hermogène)
ID. II, 12, p. 399 W.

à aucun des idiomes parlés dans les divers cantons de

Dialectes

l'Ionie. Le jugement de Denys est celui d'un littérateur (Ionien. Attique)
plutôt que d'un grammairien

Non nos ^{meilleurs} reproduisent-ils fidèlement le dialecte d'Hérodote?

On l'a contesté. L'absence de N euphonique ~~reste~~ ^{est} pour w. fermée
par les insc. ioniennes de l'époque d'Hérodote; cette particularité
se retrouve, jusqu'à un certain point, que dans la texte épigra-
phique plus récents. Aussi Ern. an ~~répond~~ ^{répond} il déclare-t-il
que c'est une superstition que d'attribuer au dialecte ionien un
partant pour cette espèce d'hiatus. Wilamowitz pense que
les grammairiens du siècle d'Aléxis ont été les auteurs de l'imitation
fautive de nos russ¹⁾

1) Ern. an, dans les Etudes de Curtius I, p. 273.

Wilamowitz, Hom. Unters. p. 315. G. Reisch, Epig. p. 254.



à Athènes

L'attique est à l'origine dialecte
ionien. Son aspect attique en certains
mots & formes qui sont ioniques
(v. p. 11 de att. dialectes).
Les formes sont rudes. D'après ce que
j'ai vu.

Datiff pluriel de 1^{er} décl.

Plus anciennement même de la 2^e

3^e personne du pluriel des verbes.

Ariana au dialecte attique. On entend par là les
formes rudes, les formes, les manières de parler usités depuis
le siècle de Périclès jusqu'à celui de Démosthène. Mais les
Athéniens, comme les Parisiens, comme les hommes par tout pays,
n'ont pas toujours parlé de la même façon. Plus on remonte,
plus l'atticisme ressemble à l'ionisme, et par là fait le vieil
attique n'est qu'une de variétés locales de l'ionien. ^(C'est à dire) L'appa-
rént, au 6^e siècle et même au commencement du 5^e, nous ne
le savons qu'imparfaitement, par les témoignages assez vagues
de Platon, par de rares inscriptions ou citations, tentatives
plus rares encore, de siècle plus tard, par les archaïsmes des poètes athéniens.

On lit ABENATEC sur une vieille borne.

αἰγῶς, gén. de αἰγῶς, dans une loi citée par Lysias X, 19.

Scut de 5^e p. m. m. (2) porte Αθῆναιον, ἀδελφον,
iv ἡγῶν αὐτῶν πῶδρον

Cette forme ionienne de datif pluriel se rencontrant à

Voy. Causer, De Dial. Attica vetustiore, dans Antiqu. Studium VIII, 223-302
et 399-443. Cf. Bursian Jahrbuch. 1874/5, II, p. 256.

Meisterhans, Grammatik der att. Inschriften.

la première diffusion plus longtemps qu'à la deuxième.

Un lieu un début porte encore ἴσος ἰσῆος ἰσέσιον, ἴσος Ἐλλήνων, ἰσῆος ἁπάντων etc.

Inscr. d'Ellen-
sis dans Bull.
de corr. hell. 1280,
p. 226 (l. 30 de
l'inscr.).

Le dialogue des poètes tragiques a conservé ces vieilles formes ἁπάντων, νόμους etc. (et même -ῆος = αἰς)

On lit de même chez les tragiques φασαίαια, ἰσσοφολία etc. (Pers. 369. 451) etc. Les exigences du vers ont fait recourir à la forme que la 3^e personne du pluriel avait autrefois à Athènes, comme à Milet.

Thucydide se sert encore au présent pers. f. de ἰσθάραι, ἰσθάραιον ἴσιν ἰσθάραια, ἰσθάραια, ἰσθάραια.

Xénophon et Platon n'ont pas encore complètement renoncé à ces formes.

De même parfois les formes cor. contractes νόον, ἑσέον dans l'Épique (Cho. 742. Pers. 497), ἑσέον (Soph. Phil. 491)

La diphthonge eu pour ou dans l'Épique. πωδούμενοι (Prom.)



Plus haut! p2!

Mais dans l'atticisme normal, classique, nombre de formes que nous appelons attiques, sont au fond ioniennes.

Nous parlons de la déclinaison attique δειός, π. δαός, Μαρίδαιος, ^{νιδός} etc; c'est une déclinaison ionienne. Nous parlons de redoublement attique dans ἀγγίχον, ἑλγύδοντα, des futurs attiques νομιούμεν, παρὰ σεν (non νομιόσμεν, παρὰ σεν) — tout cela est ionien.

Dialectes

L'attributif défini, tel que vous le trouvez dans Ionien. Attique
Aristophane, dans Platon, dans les orateurs, se distingue
d'un côté de l'ionien, de l'autre du dorien, et, si l'on veut,
il se rapproche tantôt de l'un, tantôt de l'autre, il offre
une harmonie moyenne entre ces deux dialectes opposés.

(Probas)
p. 14, 1

Exemple. Les Attiques disent, comme le Dorien, $\tau\epsilon\mu\acute{\iota}$, $\epsilon\acute{\omega}\mu\eta$.
tandis que les Doriens disent $\tau\epsilon\mu\acute{\alpha}$, $\epsilon\acute{\omega}\mu\alpha$; mais ils disent
avec les Doriens $\alpha\gamma\iota\sigma\tau\acute{\iota}\alpha$, $\chi\acute{\iota}\omega\epsilon\alpha$, et l'ontent aux Ioniens
 $\alpha\gamma\iota\sigma\tau\eta\eta$, $\chi\iota\omega\epsilon\eta$. Comparez les f. dor. $\theta\upsilon\alpha\tau\acute{o}\varsigma$, $\theta\upsilon\alpha\tau\acute{\alpha}\varsigma$,
et le ion. $\theta\upsilon\eta\tau\acute{o}\varsigma$, $\theta\epsilon\eta\tau\eta\varsigma$, avec le att. $\theta\upsilon\eta\tau\acute{o}\varsigma$, $\theta\epsilon\alpha\tau\eta\varsigma$,
ou bien d. $\pi\acute{\alpha}\delta\omicron\varsigma$, $\pi\epsilon\alpha\tau\epsilon\varsigma$, ion. $\pi\eta\delta\omicron\varsigma$, $\pi\epsilon\eta\tau\epsilon\varsigma$, att.
 $\pi\eta\delta\omicron\varsigma$, $\pi\epsilon\alpha\tau\epsilon\varsigma$.

A la 3^e personne du présent le Att. disent comme le Dorien
 $\tau\iota\sigma\acute{\iota}$, $\phi\alpha\sigma\acute{\iota}$, $\lambda\acute{\upsilon}\omicron\upsilon\omicron\varsigma$, $\lambda\epsilon\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\alpha\varsigma$, et $\epsilon\acute{\nu}\tau\iota$, $\phi\alpha\tau\acute{\iota}$,
 $\lambda\acute{\upsilon}\omicron\upsilon\omicron\tau\epsilon$, $\lambda\epsilon\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\alpha\tau\epsilon$.

Mais au parfait, ils disent avec le Dorien $\tau\acute{\iota}\theta\eta\tau\alpha\iota$, $\acute{\iota}\sigma\tau\alpha\iota$,
 $\acute{\alpha}\chi\omicron\upsilon\tau\omicron$, et $\tau\epsilon\theta\acute{\eta}\tau\alpha\tau\alpha\iota$, $\acute{\iota}\sigma\tau\acute{\iota}\alpha\tau\omicron$, $\acute{\alpha}\chi\upsilon\acute{\iota}\alpha\tau\omicron$.



A l'époque classique on voit apparaître une certaine
tendance à laisser tomber les formes ioniques pour se rappro-
cher du dorien.

Πράσιον, τάσιον, θάλασσα sont les équivalents du vocalisme
dans le tragique et chez Thucydide. Les autres disent πράσιος,
τάσιος, θάλασσα, et on voit par Aristophane que et les inscrip-
tions que cette forme c'était la prononciation usuelle dès
l'époque de la guerre de Péloponnèse.

De même ἀρήν, βαροῖν, χερσόνηος font place à
ἀρρην, ἀρρην, χερρόνηος.

En tragique on trouve ταν en ην, comme Homère.
Mais le dialecte attique se contentait de αν à côté de ταν.

1) Eustath. ad Il. x, 385 rapporte qu'Élien Dorymien attribuait à Périclès
cette réforme de la prononciation, τ pour σ.

30

La volubilité des hommes n'est pour rien en tout que pour
peu de chose dans le changement de la langue; il se fait, le
pluspart du temps, insensiblement et inconsciemment. Si
les Attériens ont tenu au 5^e siècle l'ionisme de leur parler
ancien, c'était, sans doute, l'effet des relations journalières
qu'ils entretenaient avec les autres Grecs qui affluaient dans
leur ville. Et cependant, un peu d'intention, de propos délibéré
n'entraînent-ils pas dans ces modifications de la langue?

Fait curieux, elles coïncident avec les modifications des
coutumes et du costume. Autrefois les Attériens s'étaient habillés
à la mode ionienne: ils portaient de longues tuniques de lin,
retenaient par des épingles d'or en forme de oigles leurs cheveux
ramenés sur le sommet de la tête (*epiôidos*). Les riches
^{paraissent} portaient des vêtements de pourpre, se faisaient suivre par de
jeunes esclaves portant des pléants²⁾ Tel était l'état ainsi

1) Thucydide I, 6 atteste que telle était la mode par ce
temps avant lui.

2) Hérodote de Pont, chez Athénée XII, p. 512 C. Cf. Becker
Char. II, 309 pp.



que les vainqueurs de Marathon se montraient en public, c'est de costume dont Aristoplane reçoit le témoignage, raconté à ce qu'il a écrit ^{ici} du temps de Aristide et de Miltiade.

Ἄριστος ἂν Μιτριάδης. (Δαμπρός.
 'Ὅς' ἑκείνος ὄρεται ταπεινοφώρας, ἀρχαίῳ σχήματι
 οἷοις τε Ἀριστοῦ πρότερον καὶ Μιτριάδῃ ἐκινούται.)

La luxuriance, ~~en~~ ^{sa} ~~habitudes~~ ^{est} ~~fit~~ ^{place}, vers le milieu du ^{ve} siècle,
à des habitudes plus simples, plus sévères, plus économes.

Herodote nous apprend que les Athéniens méprisaient les grecs
les appelés ioniens, qu'ils avaient horreur de ce nom. On voit
qu'ils se désolent pas qu'ils le voulaient: tous ces faits
le tiennent, et on élimine de leur idiome les ioniens trop
accusés, le peuple d'Athènes a des tendances plus générales.

L'autour de l'Aggr. polovica, fut un autre ^{v.} ~~un autre~~ ^{avant}
tenillon de la guerre d. Polop., n'eût pappé de ces tendances

1) Ar. Chou. 1330-1325. G. Nu. 984.

2) Heib. I, 143, cf v, 69.

Les Atténiens, dit-il, ont ^{pris} emprunté quelque chose à tous Dialectes.
 Les idiomes qu'ils entendent parler dans leur ville. Les autres Gréc. Attiques
 Hellènes se distinguant ^{deuxième} les uns des autres par des habitudes
 plus particulières de Langue, de vie, de costume, les Atténiens
 usent d'un mélange emprunté à tous les autres peuples, soit
 Hellènes soit Barbares.

C'est grâce à ce mélange, à cette mesure heureuse, ^{que} ^{Dialecte} que la ~~langue~~ ^{langue} atténienne Dialecte, comme les autres, d'Attiques
 se répandit partout, ^{se rendit} ^{qu'il était} d'innombrablement propre à donner
 la langue littéraire de la Grèce et à réduire les autres Dialectes,
 presque au rang de patois.

Idem, ^{chapitre} d'une dernière mesure, f. 3, 1.

11 AB. ΠΟΔ. II, γ. Φωνὴν τῆς αἰσῆς ἀκούοντες
 ἐκείνην τὴν μὲν ἐν τῇ, τὴν δὲ ἐν τῇ. καὶ οἱ
 μὲν ἑκάστην διὰ μᾶλλον καὶ φωνῇ καὶ δυνάμει καὶ
 σχήματι χρώσει Ἀθηναίων δὲ κεκαμμένην ἐκ ἀνάγκης
 τὴν ἑκείνην καὶ βαρβαρίαν.



Nous avons parlé du dialecte attique plutôt que de l'atticisme. Mais les propriétés d'un idiome ne sont pas uniquement phonétiques; l'usage qu'on fait des mots est plus important que les mots eux-mêmes et leur son. La beauté d'une langue vient de l'impression qu'ont laissée le jugement, l'esprit, l'imagination de ceux qui la parlent et qui l'écrivent. La justesse de l'expression, la finesse des nuances, la sobriété et la mesure sont les caractères généraux de l'atticisme, caractères auxquels chaque auteur ajoute ceux qui viennent de sa nature, de son originalité.

L'hégémonie littéraire d'Athènes tient à son hégémonie politique: au sixième siècle cette ville était le centre de la Grèce, donnait la ton à toute la famille hellénique. Mais une fois fondée la domination littéraire et succédée à la puissance d'Etat, les écrivains attiques restèrent les grands modèles, et la ville d'Athènes fut durant toute l'antiquité un foyer d'études, l'almon noster de tous les esprits cultivés.

4c



4D

Les rhéteurs auraient dénaturé la
parole à force de la cultiver; en lui
imposant une discipline trop rigoureuse
en la parant d'ornements artificiels;
ils auraient étouffé la grâce naturelle
du parler attique, si ~~les~~ les besoins de
la vie privée et publique, le grand
air de l'Agora, les exigences des tribunaux,
la nécessité de s'expliquer devant des
hommes simples ou de leur dicter des
discours, n'eussent ramené l'éloquence
à son rôle réel, sous conditions qui
font sa santé et sa force, en lui im-
posant d'agir sur les volontés et en
subordonnant le désir de plaire au
besoin de persuader.

Antiphon tient un peu de Gorgias,
il était rhéteur, mais il était en même
temps homme pratique, avocat surtout

Antiphon
14

B. Hérault de Cratès
attique.



Logographes
(mot qui a plusieurs
sens distincts)

si tant est qu'on puisse appliquer
ce mot aux coutumes d'Athènes. Pour
parler plus exactement, Antiphon
était ~~certain~~ de discours, logographe,
comme on disait alors, et même le
plus ancien en date des logographes
connus. Nos avocats viennent des
~~prætoribus~~ romains, bien différents des
hommes qui en Grèce, écrivaient pour
les plaideurs. Le patronat, remonte
à l'origine, remonte au
temps où les praticiens seuls possédaient
la connaissance des lois et le droit
d'ester en ^{gement} justice. Ils défendaient leurs
clients, leur honneur, leurs intérêts, en
leur rendant tous les services, mais confiés
en revanche à leur tutelle. Bien que
le rôle des patrons et des clients ait
changé, par la suite et que ces termes

aient pris un sens différent le souvenir
du sens premier subsista toujours.
Le patronage oratoire est très honoré à
Rome, c'était un moyen, moins de
s'enrichir (le patron ne devait pas
exiger de salaire), que de se faire des
amis et d'acquiescer de l'influence. Je
suppose, sans le savoir positivement,
que dans la primitive Athènes les
Eupatrides étaient aussi les patrons
τιμοκράται, du δῆμος. Solon émancipa le
peuple; tout citoyen peut désormais,
et au siècle de Périclès chacun doit se
défendre ^{lui-même} en justice. Cette règle ne souffre
que de rares exceptions; on n'admettait
des *εὐργετοί* que dans des cas déterminés //

Voyez Ugger. Mém. de Lib. Dnc.



redoutable

Quand fut imposée l'obligation de
plaider en personne. Peut-être à
l'époque où le peuple commençait
à se défier des ^{nouvelles} redoutables méthodes,
de cette habileté, qui rendait plus forte
la cause la plus faible. Mais comme
il est plus facile ^{reprocher de pareils} de décrier de pareilles
choses que de donner à tout le monde
le talent nécessaire pour s'y conformer,
les plaideurs éludèrent la loi en deman-
dant des conseils à des praticiens et en
se faisant écrire des discours qu'ils
apprenaient par cœur pour les dé-
biter devant les juges.

Il faut toujours se souvenir des
coutumes athéniennes pour éviter cer-
taines erreurs. On dit souvent que
Dinarque accusa Démosthène dans
l'affaire de l'or d'Harpale. Cela

n'est pas exact; Dinarque n'était pas l'accusateur de Démosthène, il forger des armes à l'image d'un autre. De même, les plaidoyers d'Antiphon, de Lyngas, d'Isée, la plupart de ceux de Démosthène, n'ont pas été prononcés par ceux qui les composèrent.

L'institution des logographes, critiquable à beaucoup d'égards, eut aussi des conséquences heureuses. D'abord elle obligea de mettre les discours par écrit, obligation salutaire, car la plume, le style, comme dit Cicéron, est ~~le~~ "stilus optimus et praestantissimus deus" meilleur maître, de l'art de parler "cendi affectus et magister". De plus, il y avait pour les hommes de l'art nécessité de dissimuler leur art, de cacher leur habileté, de tempérer l'éclat de leur parole, de leur donner les apparences de la naïveté de ceux pour lesquels ils écrivaient, de rapprocher



leur style du langage usuel, se
s'appliquent enfin à ce qu'on appelle
les moeurs oratoires. Et

Antiphon^{était} fils de Sophile, du
dème de Alhamonte. Nous avons sur
lui des notices biographiques, en tête
des manuscrits de ses discours, dans les
Vies des dix orateurs, ^{(de P. Plutarque et de} ~~de P. Plutarque et de~~ Photios, qui

| Les Vies de Sophiste ~~qui dépend~~, dans | Philostrate, mais on
ne peut se servir de ses écrits qu'avec la
plus grande défiance, parce que notre
Antiphon y est continuellement confondu
avec des homonymes. Aussi tous ensemble
ne valent pas la page de Elmydide,
VIII, 66, seul témoignage vraiment
digne de foi. Il en résulte qu'Antiphon
passait de son temps pour le plus
^{propre} excellent des conseillers judiciaires, excellent

καταστροφῶν ἐν δίκη
καὶ γένεσιν καὶ
ἐν γένεσιν καὶ

également à trouver des idées et à les
exprimer. Cependant il évitait de

paraître personnellement devant le peuple
ou les tribunaux, non qu'il manquât
de vertu politique, ^{ἀρετή} mais il était suspect
au peuple par sa réputation d'habileté.
Videmment c'était un de ces magiciens
dont on se défiait ^{tout}. Dans le Ménécène, p. 236 A
de Platon, Antiphon est également mentionné
comme le premier en renom des professeurs
de rhétorique de son temps. Après le
dévastateur de Sicile, le régime populaire
fit place au pouvoir de 400 oligarques.
Pisandre, était à leur tête; mais Antiphon
était l'âme du parti. Sans se mettre
en avant, il combinait les plans, il
était la tête qui dirigeait la faction,
laissant à d'autres le soin d'exécuter ses
desseins. Il prit cependant part à une
ambassade entreprise dans l'intérêt du
parti. Les oligarques offraient de remettre
aux Lacédémoniens l'empire d'Athènes,

ὁ δὲ λαὸς τὴν ἀδύ-
θη δὴν δόξαν πε-
ρὶ τὸν Πλάτωνα.



les vaisseaux, les murs, si Sparte les
maintenait aux pouvoirs. Mais le
temps des Grecs n'était pas encore
venu, la démocratie n'était le dessein,
Antiphon, accusé de haute trahison,
fut condamné et mis à mort; ses biens
furent confisqués; ^{le} ce qui restait de
lui, son cadavre et ses descendants, fut
exclu de la cité. Nous n'avons encore les
documents relatifs à ces procès, le
prophétisme de mise en accusation et
l'arrêt. Nous n'avons plus la défense
d'Antiphon, admirée par Thucydide,
et citée sous le titre de *Περὶ τῆς μεταστάσεως*,
c'est-à-dire, sur le changement de
constitution. Ce discours fut prononcé
pour l'orateur en personne, en 411. C'est
la seule date précise que l'on puisse
donner sur les faits de la vie d'Antiphon.
A quel âge mourut-il? On l'ignore.

2^e édition perioron
à Syroxeana, dit
Thucydide.

¹⁾ Antiphon par Agathon, dont l'approbation consolait Antiphon de sa con-
damnation par la foule (Aristote, *Éth. Éud.* III, 5, p. 1232, b, 6)

Le recueil de ses discours se
composait de 60 pièces, sur lesquels
25 étaient contestés; restaient donc
35 d'authentiques. Nous possédons de
lui trois plaidoyers et trois exercices, les derniers sont
divisés chacun en quatre parties et
portant à cause de cela le nom de
tétralogies, C'est la division du recueil
qui comprenait les causes d'homicide,
Noyer gouverneur.

Orthographe
34

Les casuistes,
comme G. plaidoyers, appartenant
à

Dans ces plaidoyers, les récits comme
les faits, ont un incontestable intérêt
littéraire, mais ils sont bien plus
intéressants comme documents historiques.
C'est grâce à eux et aux discours de
Démochène, "Contre Aristocrate" que
nous connaissons la législation attique
une des parties les plus importantes du
droit criminel d'Athènes, celle qui con-
cernait l'homicide. C'est la partie du



droit athénien la plus archaïque.
On y retrouve le souvenir des temps
barbares où la famille seule avait le
devoir de venger la mort d'un de ses
membres. D'un autre côté, les croyances
religieuses déterminent la législation
~~c'est une espèce de droit sacré~~, elle est liée
au droit sacré, au culte des divinités
souterraines. Ainsi trouve-t-on dans les
discours d'Antiphon, des arguments
extrêmement curieux, ^{théologiques} plutôt que
juridiques. Un homme accusé de
meurtre sur de simples présomptions
allègue que les dieux ont témoigné de
son innocence; sa présence n'a jamais
troublé les sacrifices, ni causé des acci-
dents sur mer, et cet argument est
très sérieux, le prévenu cite des témoins
à l'appui des faits qu'il avance. C'est ainsi
que dans un discours attribué à Lygia,
on reproche à l'accusé de ne pas croire

V, 81-84
(Membre d'Hicod)

Contre Andocide, 19

en un dieu, et la preuve de son incré-
dulité est que, malgré ses sacrilèges,
il a osé voyager sur mer. Dans un
des discours fictifs d'Antiphon, on
conjurait les juges de ne pas acquiescer le
meurtre; de peur qu'il ne souille par sa présence
les sanctuaires des dieux ^(en y allant) qu'il n'infecte
de son miasme ^(et les personnes) qui mangeraient
avec lui, et toute la belle terre d'Attique,
qu'il ne souille par sa présence des
dies et des malheurs publics. On
voit combien les croyances, qui sont
au fond de la fable d'Oedipe Roi et
d'autres tragédies, étaient alors vivaces
dans le peuple d'Athènes.

Cléus I, 1, 940.
ἐκ γὰρ τοῦ τῶν
αἰτ' ἀπορίας
γίγνεται δούρυξ
τ' αἰτ' ἀπάτης καὶ
σπάρται.

Le plus considérable des discours
conservés d'Antiphon, et le plus ad mirable
par les anciens, est celui qui institue la loi
sur le meurtre d'Hérode. Voici les faits.
Hérode, probablement un Athénien établi



ἡ δὲ πόλις

33

ἡ δὲ πόλις

(ἡ δὲ πόλις)

§ 49

comme colon à Mitylène, avait
disparu mystérieusement pendant un
voyage de mer; la famille accuse un
citoyen de Mitylène, qui s'était trouvé
dans le même navire. La cause est
plaidée à Athènes, où tous les "alliés"
devaient se faire juger. Le prévenu,
qui appartenait à une bonne famille,
de Lesbos, ~~est~~^{est} à cause de cela même,
enclité à la démocratie athénienne
depuis la répression du soulèvement
tenté en 424 par le parti aristocratique
de Mitylène. On lui a-t-il été donné
en prison ~~cass~~, malgré les cautions
qu'il offrait, traîné comme malfaiteur
devant l'Éclésiaste, au lieu d'être poursuivi
purement devant l'Éclogiste, dont
la procédure lui eût offert plus de
garanties. Il n'oppose cependant pas
une fin de non recevoir; il demande ^{seulement} aux
juges de ^{ne pas le condamner} acquiescer, afin que la cause
arrive entière devant la cour compétente.

Antiphon lui écrit sa défense. En ce cas, comme en d'autres, Antiphon était fidèle à ses principes politiques; en il s'intéressait, comme Aristophane dans ses Babyloniens, à la défense des alliés, opprimés par la démocratie. Deux discours perdus d'Antiphon étaient écrits dans l'intérêt, l'un de Lindos, l'autre de Samothrace, deux cités alliées qui se plaignaient d'être accablées par les tributs exorbitants que leur imposait Athènes. Les fragments du deuxième de ces discours en indiquent clairement la tendance. [En lisant le plaidoyer sur le meurtre d'Hérode, on voit combien la méthode d'Antiphon diffère de celle de Lysias. Antiphon ne fait pas une narration suivie, naïve, en apparence, habile en réalité, renfermant

Antiphon

44

Π. τὸν Ἀντίφωνον
Π. τ. Σαποθέωνος φ.



4B
le germe de la confirmation, prouvant
même tenir lieu de confirmation. Nous
entier à la discussion, il ~~l'ajoute~~ même à la
narration, de manière à couvrir cette
dernière, et à la rendre quelque peu
obscur, du moins pour le lecteur moderne
qui n'a pas assisté aux débats. Il
même qu'il allègue un fait, il se hâte
d'en tirer une conclusion favorable
à sa cause; cela est habile, mais d'une
habileté trop apparente. Quand on
voit ainsi chaque fait accompagné d'un
raisonnement, on se demande si le
fait n'aurait pas été arrangé au profit
de la thèse soutenue par la défense.
Thucydide dit que le peuple se défiait
de l'habileté d'Antiphon, il me semble
que cette habileté se montrait trop
dans les plaidoyers du logographe et que
le peuple doit se défier aussi de ses clients.

Dans ce discours les arguments
prouvés par le raisonnement tiennent
de beaucoup la plus grande place.
Le prévenu peut alléguer un témoignage
favorable à son innocence, il n'y insiste
pas beaucoup; mais il réfute les accusateurs
en montrant que ~~le~~ ^{les} fils se virent
obligés d'abandonner un système dont
ils avaient d'abord essayé; ^{ensuite} que leur
système définitif n'est pas plausible; enfin,
que l'éclaire dont ils invoquent le
témoignage, ils l'ont eux-mêmes mis
à mort, et empêché ainsi qu'il soit
interrogé à nouveau. ^{Le dernier} argument
est si considérable que l'orateur ~~se~~ ^{le}
~~reproduit~~ ^{reproduit} deux fois, et il convient lui-même
de cette redite faite à bon ~~eff~~ ^{eff}ient.

Antiphon est avant tout logicien; cette
qualité dominante se révèle ainsi dans

Les accusateurs prétendent que la disparition d'Hirodo est une charge accablante
pour les complices de voyage. ~~Il~~ ^{doit} ~~leur~~ ^à ~~est~~ ^{seulement} ~~possible~~ ^{de} ~~Antiphon~~ ^{Antiphon} ~~répond~~ ^{répond} ~~qu'il~~ ^{avec raison} ~~ne~~ ^{ne} ~~doit~~ ^{ne} ~~pas~~ ^{pas} ~~demande~~ ^{demande} ~~à~~ ^à ~~l'accusé~~ ^{l'accusé} ~~de~~ ^{de} ~~déclarer~~ ^{déclarer}
ce qui est obscur, il suffit qu'il se justifie. Il est de nombreux homicides restés
toujours inexplicables.



45
la Défense du Chorige, accusé d'avoir
causé la mort ^{des} empoisonnés d'un enfant en lui faisant
boire une potion, (qui étaient instruits
dans sa maison)
homicide involontaire, il est vrai,
mais en entraînant, s'il était prouvé,
l'exil du prévenu. L'argumentation
est extrêmement serrée et affecte souvent
la forme rigoureuse du syllogisme. —
De tous les discours qui nous restent
d'Antiphon le *Hēgētōi* *protopros* le plus
coulant et le plus aisé à lire.

1 Voy. § 25 sq. g. trad.
sur les feuilles volantes.

très facile, parfois
pathétique.

La première pièce du recueil se distingue
des autres par une narration simple,
abondante. L'argumentation y tient ^{moins} ~~peu~~
de place et les mœurs oratoires y sont
rien observées que nulle part
ailleurs, cependant le soupçon que ce
soit un plaidoyer fictif n'a aucun
fondement solide : les noms propres et la
précision des circonstances distinguent
ce discours des tétralogies. L'accusateur

Dans l'instruction, le prévenu avait Antiphon^(A7 4)
~~l'opinion des accusateurs~~ ^{4A}
~~voulait qu'on~~ interrogeât les témoins, Choroebes § 2599
soit libres, soit esclaves, du fait ineri-
miné. Les accusateurs s'y étaient refusés.
Voici à ce sujet le raisonnement de l'accusé.

"Vous savez, o juges, ^{quelles} que ce sont ^{la} (Le principe)
les contraintes les plus fortes et les plus
puissantes au monde, et que ^{d'où} de là se
tirent les preuves les plus évidentes et les
plus sûres pour savoir de quel côté est
la justice. ^{C'est} lorsqu'il y a beaucoup
d'hommes libres témoins du fait, et beau-
coup d'esclaves, et qu'il est facile, d'un côté, de
lier les hommes libres par ^{la foi jurée} des serments
et des ^{la parole donnée} attestations, choses les plus grandes
et du plus haut prix pour les hommes
libres; de l'autre côté, de soumettre les es-
claves à d'autres contraintes [les tortures]
lesquelles, quand même ^{elles les exposent à} ~~elles les exposent à~~
mourir après avoir déposé, leur arrachent
cependant la vérité; car la contrainte actuelle
agit sur chacun plus fortement que celles
qu'il peut redouter dans l'avenir. [Alors] ai- (La suite)

(symétries linéaires,
élégantes, sans être
trop voyantes)



[Contraste de la conduite de l'accusé et de celle de ses accusateurs.]

[Raisonnement juridique.]

[Conclusion stricte.]

^{sont cela}
proposés à mes accusateurs; tous ces moyens, les moyens par lesquels on peut, autant que cela est donné à l'homme, connaître la vérité et la justice, ils pourroient s'en servir pour la connaître, et il ne leur restait aucun échappatoire. Hé bien, moi, le prévenu, le coupable, à les entendre j'étais en fait à leur fournir contre moi le moyen de conviction le plus juste; eux, les accusateurs, qui se disaient lésés, se refusaient eux-mêmes à constater par des preuves les faits par lesquels ils prouvoient avoir été lésés. [Si, étant sommé par eux, j'avais refusé je m'étais ^{refusé} opposé, moi, à ce indiquer les témoins du fait dénoncé, ou si j'avais refusé de livrer les esclaves demandés par eux, ou que j'eusse éludé une autre sommation quelconque, ils se seraient servis de ces refus comme des plus fortes preuves contre moi de la vérité de leurs accusations. Hé bien, puisque, sommés par moi, ils ont éludé, eux, les moyens de conviction, il est donc

juste que ce même argument me serve
contre eux pour démontrer la fausseté
de la preuve qu'ils m'intendent.

Je sais encore ceci, à juger; si les [Autre raisonnement
par hypothèse.]
témoins du fait avaient déposé en leur
faveur, contre moi, ils se seraient servis d'eux
comme des armes les plus fortes, et ils au-
raient présenté comme les preuves les
plus évidentes les dépositions des témoins
à charge. Et alors que ces mêmes témoins ~~font~~
déposent de la vérité de ce que je dis et de
la fausseté de ce qu'ils disent eux, ils
veulent vous persuader de ~~ce~~ vous défier
des témoins qui me déchargent, et pré-
tendent qu'il ^{vous devez} faut ~~avoir~~ en croire les
discours qu'ils débitent eux-mêmes, dis-
cours qu'ils auraient taxés de mensonges
si je les avais tenus, moi, sans témoins.
Voilà qui est bien fort: les mêmes témoins [L'argument précédent dans l'ordre
de la force.]
eussent été dignes de foi s'ils avaient dé-
posé en leur sens; et, déposant en ma-
faveur, ils en deviendraient indignes. [S'il n'y [Nouveau raisonnement
par hypothèse.]
avait pas eu de témoins présents, et que j'en



eussent ~~présenté~~ ^{fourni}, ou bien, si j'en avais ~~présenté~~ ^{fourni}
 d'autres, ^{à la} ~~en~~ place de ceux qui étaient pré-
 sents aux faits, leurs discours eussent été
 si bons & si plus dignes de créance que mes
 témoins, ~~mais~~ quand ils conviennent
 qu'il y avait des témoins présents et que
 j'offre ces mêmes témoins, quand, depuis
 le premier jour, et moi et tous les témoins
 nous disons
~~disent~~ au su de tout le monde, ce que nous
 vous disons maintenant; de quels argumens
 & juges, doit-on se servir pour établir la
 vérité ou réfuter le mensonge, si ce
 n'est d'arguments pareils. ^{P^{er}} En effet,
 lorsqu'~~on~~ ^{quelqu'un} essaye d'établir les faits par le
 discours sans fournir de témoins, on
 peut dire que ses discours auraient be-
 soin d'être appuyés par des témoins; d'un
 autre côté, si quelqu'un produisait des
 témoins sans pouvoir alléguer des indices
 conformes à leur déposition, on pourrait,
 si on voulait, lui opposer un raison-
 nement semblable. Or, je vous apporte, moi,

[Nouvelle hypothèse]

[Conclusion générale]

Résumé & accumulation.

De tout le argument

qui résulte de argument
[produits.]

des discours vraisemblables et des
témoins d'accord avec ces discours, et les
faits d'accord avec les témoins ; je
vous apporte des indices tirés des faits
mêmes, et en outre les deux preuves
les plus grandes et les plus fortes, mes
accusateurs, réfutés par eux-mêmes,
aussi bien que par moi, et moi acquitté
par mes accusateurs, aussi bien que
par moi-même. Car ~~lorsque~~ ^{lorsque} moi
~~étant prêt provoquant les moyens de~~
~~me convaincre de ce qu'ils me repro-~~
~~chaient, ce sont eux~~ offrant de laisser
constater leurs accusations, ils refusèrent
eux de constater les torts dont ils se
plaignaient, il en résulte qu'ils m'ont
acquitté et qu'ils ont prêté témoignage
contre eux-mêmes de l'injustice et de
la fausseté de toutes leurs accusations.

Oh bien, si outre mes témoins, je vous

Antiphon, L'A
Choreutes // 25 199
Suite

[assertion frappante, d'un
ton para-oxale, dont
l'assenti est visible par
le geste seul]

[L'argument présents
dans toute la force]



4¹¹B

j'ai mes accusateurs mêmes pour
témoins à décharge ; à quel autre
moyen faut-il encore recourir, de
quelle autre démonstration faut-il
se servir, pour être acquitté de la
plainte ?

47C

h



4th D

Il est vrai que le l'acte
n'est garanti par aucun
témoin de cette scène intime,

Le l'acte est à l'enseignement
mais d'après son : ce

d'après ses préventions et à l'assurance
qu'au moment de mourir, à l'heure
où les hommes ont la vue des choses
cachées, le défunt désigna sa femme
comme sa meurtrière et conjura son
fils naturel de venger sa mort.

Les Tétralogies sont des exercices ora-
toires, mais ils ne ressemblent en
rien à ceux qui affecteront plus tard
la déclamation grecque et latine.
Les causes fictives qui y sont traitées
ressemblent de tout point aux causes
réelles, si ce n'est que les données
faits qui font le sujet de chaque procès
ne sont indiqués que d'une manière
générale, bornés à un petit nombre
de circonstances, et que les discours
se trouvent réduits à un abrégé sub-
stantiel et vigoureux. Du reste les formes
de la juridiction attique y sont observées,

86
l'accusateur et l'accusé prennent chacun
deux fois la parole. D'abord il s'agit
d'abord d'un meurtre proprement dit,
intentionnel; ensuite d'un homicide
involontaire; enfin d'un cas de légitime
défense. Les trois tétralogies répondent
donc, on le voit, aux principales caté-
gories d'homicide, et épuisent en quelque
sorte la matière.

X^e I Sorti d'un joyeux banquet
au milieu de la nuit, le défunt ne
rentra pas chez lui, son cadavre fut
trouvé dans un lieu désert; l'esclave
qui l'accompagnait et qui mourut
bientôt de ses blessures, déposa contre le
prévenu, ennemi du défunt, souvent
poursuivi par lui en justice et alors
même par lui menacé d'une nouvelle
poursuite judiciaire. Mais le témoignage
d'un esclave, interrogé par son propre
maître, sans être mis à la question,



59
n'est pas d'un grand poids, et des
présomptions ne sont pas des preuves.
Le cas d'Hérode a quelque analogie
avec cette cause fictive.

II. Un enfant est frappé à mort
par la javeline d'un jeune homme
qui s'exerçoit dans le gymnase avec
ses camarades. Est-ce la maladresse
du jeune homme, ou l'imprudence
de l'enfant, qui doit être considérée

La question n'est-elle comme la cause de cet accident ?
pas indifférente. ^{car} Dans le premier cas il y a homicide
involontaire avec toutes ses conséquences
religieuses.

Ving. 6. 1 f

III. Querelle entre un jeune
homme et un vieillard pris de vin.
Le vieillard porte les premiers coups,
frappé par le jeune homme, il
meurt entre les mains du médecin.
Le jeune homme est accusé d'homicide,
il répond que le vieillard l'avait provoqué.

et que la mort peut être attribuée
à l'inexpérience du médecin.

La dernière cause rappelle ce
qui se raconte de Périclès et de
Protagoras. Ils auraient discuté
toute une journée au sujet d'un
gymnaste pentathlète qui avait
tué involontairement une personne
^{de l'assistance}
~~qui assistait à ses exercices~~. À qui
la faute ? à la javeline, à l'athlète ?
ou bien aux agônothètes ?

Ces causes fictives sont intéressantes,
parce qu'elles font connaître, autant
que les causes réelles, les formes de la
procédure observées dans les poursuites
pour homicide, et les idées religieuses
qui avaient inspiré cette partie,
la plus ancienne, et on peut dire
sacrée, de la législation athénienne.
Par leur extrême condensation,
^{de ces} des discours contradictoires se

Antiphon

+

Plutarque, Pér. 36



qu'on trouve chez les
historiens

rapprochent des harangues / et particuliè-
rement de celles qu'on trouve chez
Thucydide. Le raisonnement y est
encore plus rigoureux que dans les
causes réelles, l'expression plus serrée,
plus subtile, plus laborieuse aussi,
et plus obscure. Voici un ou deux
exemples de subtilités. *Éch. I, 4, 10* :

Εἰ δὲ, simplement affirmé, ^{long}
celle-ci : « On allègue contre moi
la prescription, mais la prescription ^{ne peut}
Ex ὅτι τὸν νόμον ^{pas être}
προσέτιον παρὰ
μὲν ἐκείνων, οὐ
κείνων ἀλλ' ἑτέρων
ποῖα μὲν παρὰ τῶν
ἀνδρῶν τῶν

^{Tout en prétendant ne convaincre par la probabilité}
« On se fonde, que sur les probabilités ^{et}
et cependant ils soutiennent que
je suis le meurtrier, non probablement,
mais réellement. » Ici la subtilité
est plutôt dans le tour que dans la
pensée. Mais voici qui est plus fort;
Ték. III, 3, 3 « Si l'allègue pour sa défense
qu'il l'a frappé de la main, dans l'usage
d'une arme, il est d'autant
plus son meurtrier que les mains
^{lui} ~~ne~~ appartiennent plus en propre
que les armes. »

Εἰ δὲ τὰς χεῖρας ἀπὸ
αὐτοῦ καὶ οὐδ' ἑξῆς, ὅτι
αἱ χεῖρες ἐκείνων τῶν
οὐκ ἐκείνων τῶν, τοῦτον
παύλει ποῖος ἵσται.

Id. *Épich. de Crat.* p. 459 : Εἰ γὰρ σ' ἵπαιδεν, ὡς σὺ φῆς,
αὐτοῦ παῖς, χεῖρ καὶ σὲ παύλει. "Tu dis que tu as tué mon fils
parce qu'il avait l'instinct de te tuer ; si cela est vrai, tu aurais dû, toi aussi,
te donner à l'instinct."

Dans les causes réelles le style d'Antiphon est
plus simple, et aussi plus négligé, plus voisin du
parler ordinaire. L'école se le fait sentir que dans la forme
rigoureuse des raisonnements; et les syntétis du beau langage
artificiel qui était alors en vogue abondent dans les exordes
et les péroraisons, qui sont traités comme des morceaux d'apparat.



I (Phœn.) 4: οὐ γὰρ ἔχον τῷ μὲν τανύτω τυφλοῦς
γινώσκει, ἴσως δὲ βαρύνει, οὐκ τὸν μὲν τανύτως
φανεῖς γινώσκων [hypothèse] ἴσως δ' ἀντιθέσει καλοῦται.

Exord. (Hecb.) 2: οὐ μὲν γὰρ με ἴδεν κακοπαθῆναι τῷ (Allusion à la prison préventive)
σώματι μετὰ τῆς αἰτίας τῆς μὴ προσηκούσης, "Quand il fallait souffrir du
οὐδὲν με ἀφίδραον ἢ ἰπτανεία. οὐ δὲ με δὴ σωθῆναι "Corps sans le confondre avec
μετὰ τῆς ἀληθείας ἰσότητα τὰ γινώσκον, ἢ τούτῳ με "dation immédiate, alors
"Je n'ai trouvé aucun secours,
(Μάταια ἢ τὸν ἴδεν ἀδυναμία. "Je dois me louer grâce à la vérité en faisant connaître les
"faits, alors je m'élance avec l'insuffisance de ma parole."
Ib. 5: οὐ γὰρ δίκαιον οὐτ' ἔχει ἀμαρτία διὰ ῥήματα "Il n'est juste ni que,
σωθῆναι, οὐτ' ἔχει ὁρθὸς ἀράματα διὰ ῥήματα ἀποδοῦναι "coupable par les actes, on
"doit son salut
τῷ μὲν γὰρ [ἔχον] τῆς γλώσσης ἀμαρτία ἵσως, τῷ δὲ "une parole; ni que, sans parole
[ῥήμα] τῆς γλώσσης. "à la parole. L'un est la faute de l'élocution, l'autre de l'attention."

Sim. 26. 91. Ἐκὼς μὲν εἰ δὴ ἀμαρτῶν το, τὸ ἀδίκως
ἀποδοῦναι ὁσώτερον ἂν εἴη τοῦ μὴ δικάως ἀποδοῦναι. (Paradoxes)
τὸ μὲν γὰρ ἀμαρτία μόνον ἐστὶ, τὸ δὲ ἔτερον οὐκ ἀσέφεια.
"Il fallait commettre une erreur, acquitter injustement serait moins coupable que tuer
"à sans justice. L'un est seulement une erreur; l'autre est aussi une impiété."

6D

qui corrigent ?

instructeurs ?

Il y a l'antithèse de gracioso et de discreto, est donc
 de celle de ^{qui conjecturent} docto et discreto [mot forgé pour la circonstance] et de
gracioso. (Le passage sur la leçon est d'ailleurs controversé).

On a de bonne heure confondu Antiphon
notre Antiphon avec de nombreux
homonymes, parmi lesquels il faut
distinguer un contemporain de l'orateur,
déjà mentionné par l'Antiphon sous
la désignation d'Antiphon le sophiste. *Mém.* *74*
et que d'autres appellent Antiphon le
devin. On lui attribuait notamment
un écrit philosophique intitulé *Vérité*, *τὸ ἀπὸ τοῦ καὶ*
comme le traité de Protagoras. C'était *ἀντιφώνης*
une construction du monde au
moyen des quatre éléments, une
explication des phénomènes célestes
et terrestres. Nous possédons encore
de nombreux fragments de cet ouvrage,
morceaux remarquables par leur *ainsi que du *Τρεῖς ἑπονοίας*
étendue et leur style. Le ton en est *et du *Ποιητῶν*.*
solennel, plein d'oraison; les mots
rares et prétigues y abondent. *rien*
s'appellent la rigueur et la précision
d'Antiphon l'orateur. Ces différences*

¹ Voyez Aristote ap. Diog. II, 46; Lucidas.



de style n'ont pas échappé ^(aux anciens) Hermogène.
Il y insiste, tout en hésitant sur
la question de savoir s'il faut distinguer
deux auteurs différents. ¹⁾

On ne peut pas dire qu'Antiphon,
l'orateur, ait joui d'une grande célébrité
dans l'antiquité. Cicéron le mentionne
une fois, probablement d'après Aristote
et sans l'avoir lu lui-même. Denys
ne le comprend point au nombre des
orateurs classiques dont il recommande
l'étude. Socrate ne comprend que

1) Didyme attribue à l'autre Antiphon, outre l'Ad. Ora, le
Περὶ ὁμοιωμάτων et le Περὶ ὁμοιωμάτων. Wilamowitz (Hermes, XI (1876), 3^e p.)
identifie le dernier titre avec les ὁμοιωμάτων κατὰ Ἀλκιμαχίδου, qui sont bien
de l'orateur Antiphon: cf. p. 120. Blais protège. — Étude sur ces fragments
par A. Croiset, dans "Annuaire Et. Grecques" 1883.

sia noms: Lysias, Isocrate, Isée, les
fondateurs du style oratoire; puis
Démocrène, Hypéride, Eschine, qui
portèrent ce style à toute sa perfection.
Des études qu'il avait consacrées à ces
orateurs, nous ne possédons plus
aujourd'hui que la première série
au complet. Quant à la seconde ^{(1^{re} série, voir} nous
n'avons que le traité sur la puissance
oratoire de ^{Démocrène} ~~Isocrate~~ (sur point de vue
de l'éloquence). Denys l'aîné de côté les
précédents, tout en les mentionnant.
Il ne dédaigne pas non plus les
orateurs secondaires de la grande époque;
il nous a laissé un traité sur ^{Dinarche} ~~Dinarche~~,
mais il y fait de l'érudition et de la
critique, et il n'entend nullement
proposer Dinarche en modèle à ceux
qui veulent se former sur d'après les grands
écrivains de la grande époque.

Théophr. des caract.
Savoy 1705.



D'où vient donc le canon des dix
 orateurs ? canon qui comprend, outre
 les six que nous venons de nommer,
 deux précurseurs, Antiphon et Andocide,
 et deux orateurs plus ou moins contem-
 porains de Démosthène, à savoir -
 Lysurgue et Dinarque. Cicéron semble
 encore ignorer ce canon, Denys n'en
 parle point; mais Liventilius le
 connaît. Quand, et par qui, ce canon
 fut-il établi ? Un contemporain et
 ami de Denys, Cécilius de Calacte, en
 Sicile, composa un ouvrage sur le
 caractère des dix orateurs, dont nous
 possédons encore quelques extraits.
 Cécilius fut-il en effet le premier à établir
 ce canon ? On ne peut le faire remonter
 aux savants d'Alexandrie, dont les
 études étaient bornées du côté des poètes,

mais ^{de 2^e ordre} Cicilius était disciple d'Apollodore
de Pergame, et l'on a conjecturé récemment
que l'école de Pergame, où florissaient
les études de rhétorique, fit d'abord
choix de ses dix orateurs modèles. //
Quoi qu'il en soit, c'est grâce à Cicilius
que les quatre orateurs secondaires
furent étudiés par la suite étudiés,
lus et copiés. C'est lui qui leur
assura une place définitive parmi
les auteurs classiques, au préjudice de
quelques autres, qui auraient peut-
être eu autant de titres à cette distinction.

Antiphon
8A

comme les autres.

// Voy. J. Burgkha, De canone X or. alt.
Weiden, 1853. Dissertation où sont
développées les idées de Meifferscheid.



Disons même, plusieurs
hasards.

Voilà comment il s'est fait que les
ouvrages, ou quelques ouvrages, de ces
dix orateurs sont parvenus jusqu'à
nous. Il faut cependant excepter *Hippias*,
qu'un hasard a détruit, et qu'un
autre hasard, plus extraordinaire
encore, nous a fait recouvrer.

Les manuscrits d'Antiphon sont
en général les mêmes qui nous ont
conservé ce que nous procédons
d'Andocide, d'Isée, de Lycurgue et de
Dinarque. Ce sont là ce qu'on peut
appeler les ^{petits} orateurs, les quatre
non admis par Denys parmi les
modèles, plus Isée. Les critiques com-
mencent comme le meilleur manuscrit
le Crippianus (H), du XIII^{ème} siècle
à ce que l'on dit, qui est au Musée
Britannique et qui provient du
fameux monastère de Valpédion.

Les autres, Lysias, Isocrate,
Démétrius, Eschine, ont chacun
leur nos à eux. Les cinq petits
orateurs nous sont parvenus par
les mêmes voies.

sur le mont Athos. Cependant
Antiphon, Dinarque et en partie
Lysurgue, se trouvent aussi dans
un manuscrit d'Oxford (M) du XIV^e siècle,
dont les leçons remarquables sont
considérées par les uns (Gauvre)
comme de simples conjectures, par
d'autres (Mätzner, Glass, Jernstedt)
comme de vieilles et bonnes leçons.

L'autre pour nos signatures
la même divergence au sujet
du ms d'Harlot.

De là, certaines divergences dans la
constitution du texte, qui est loin
d'être en bon état. - R. Cohn, Hermes 1887 p. 584, de rang du côté de
Glass - il me semble le

Éditions spéciales d'Antiphon 1^{re} texte de Lysurgue.
Avec commentaire explicatif :

Mätzner, Berlin, 1838

Avec variantes : Glass & H. Teubner, 1871 et 1881.

Dans l'intervalle l'édition critique
de Victor Jernstedt, Pétersbourg, 1860.

Gravel, Thèse sur la langue d'Antiphon,
1880, traduction 1887 (un premier essai, qui laisse encore à désirer)



Le Corpus. contient en outre les deux déclamations de
de Gorgias, l'Ulysse d'Alcidamas, deux déclamations de
Lebnaa (sic) d'Auguste et la déclamation π. Uoderias
d'Hérode Atticus. D'autres manuscrits, notamment le
Palatinus X, d'après lequel on constitue le texte de Lysias,
ajoutent le π. 59¹ d'Alcidamas et la 2^e déclam. d'Antisthène.
De là tous ces morceaux, ainsi que le fragment π. 59² d'Alcidamas du Pseudo-

Pseudo-Démocrite, sont entrés dans les
Or. Cyr. d'Alde Marince et ^{dans} les autres
 recueils.

Recueil des Orateurs attiques.

Ouvrages qui les concernent.

L'ordre chronologique me fait
placer ici un petit écrit qui se
trouve parmi les œuvres de Xénophon
et qui roule sur le gouvernement
ou, comme on dirait aujourd'hui
sur la constitution d'Athènes.

Ἀθυσίων
Πολιτεία

1A

À première vue il semble difficile
de douter d'oter cet écrit à Xénophon.
Le traité sur le gouvernement de
Lacédémone, dont l'authenticité ne
pourrait être raisonnablement contestée,
l'un effet, il se trouve placé à la suite du

et il y est rattaché par une formule
de transition. Nous reviendrons sur
cette formule à propos d'autres ouvrages
de Xénophon. Ici il suffit de dire
que les deux opuscules, tout en étant
rattachés l'un à l'autre dans nos
manuscrits, n'ont aucune ressemblance,
aucun rapport entre eux, mais

Πρὸς δὲ τοῦ Ἀθυσίων
Πολιτείας

et quoiqu'ils aient
passé de très bonne
heure pour être du
même auteur,

1) D. II, 57 Συγγραφεὶς δὲ... καὶ Ἀθυσίων καὶ Λακεδαιμονίων πολιτείας,
ἢ ὅπως Ἀθηναῖοι οὐκ εἶναι ἐνομοκράτες ὁ Μάγνης Συγγραφεὶς. Faut-
il transporter les mots? ou bien croire que les deux traités étaient réunis en un seul?



différent complètement. C'est une
 exposition assez méthodique des
 institutions de Sparte, autant du
 moins que l'auteur voulait les
 faire connaître; l'autre n'a rien
 de didactique. C'est une suite de
 considérations sur la constitution
 d'Athènes, et, pour lui donner son
 vrai nom, un pamphlet politique.

Si le Gouv. d'Ath. ne ressemble
 pas au Gouv. de Sp., il ne ressemble
 pas non plus aux autres écrits de
 Xénophon. Le style en est à la fois
 plus négligé et plus nerveux; les
 vues politiques sont plus pénétrantes
 et plus absolues, le ton plus sévère. On
 y reconnaît un esprit d'une rare
 énergie, froid et tranchant, plus

10
aimable, peu scrupuleux, cet
opuscule nous donne du caractère
de son auteur une idée toute
différente de l'impression que laissent
les écrits incontestés de Pénophon.

L'argument le plus irréfutable se
tire des indices chronologiques.

Notre traité a été écrit à une

époque où Pénophon était encore

enfant; Nous y voyons Athènes

maîtresse ^{incontestée} de la mer, elle a des alliés

qui lui payent le tribut (φάρος) et

sont obligés de se faire rendre la

justice dans la capitale. — La répar-

tition du tribut se fait ordinaire-

ment tous les quatre ans. La démo-

cratie, solidement établie, n'a rien

à craindre du petit nombre des

exilés. — Le demos abandonne à



II, 16 et 10.

de leur côté,

II, 4 sq. et 13.

l'invasion des campagnes de l'Attique, que les cultivateurs et les riches propriétaires de maisons de campagne voudraient défendre. Or les Athéniens ont-ils depuis leur avoir dans les îles. Les Athéniens ont toute facilité pour faire des descentes en pays ennemis et le ravager impunément. Il n'est

rien de tout cela n'était vrai à l'époque où Xénophon, de retour de sa campagne d'Asie, commençait à écrire. Dans les premières années qui suivirent la guerre du Péloponnèse, Athènes était tombée sous la dépendance de Sparte. Depuis la bataille de Cnide, 396, jusqu'à la paix d'Antalcidas, 387, Athènes essaya avec un succès passager

de rétablir sa marine et son empire;
 mais Sparte a toujours sa flotte,
 ses navarques, et lutte sur mer aussi
 bien que sur terre. Une fois Sparte
 redeint, durant 9 ans, l'arbitre de
 la Grèce. Après la bataille de Platas,
 376, Athènes domine de nouveau
 sur mer et se trouve à la tête d'alliés
 qui lui payent des contributions,
 (tributs) mais rien n'indique qu'ils
 fussent obligés de plaider à Athènes.
 Dans les guerres de la première moitié
 du IV^{ème} siècle les campagnes de
 l'Asie ne furent jamais envahies,
 Athènes était alliée à ses voisins de Béotie
 contre Sparte. L'état d'Athènes et de
 la Grèce tel qu'il est décrit suppose
 dans ce petit écrit nous ramène à la

Alkyonios Thodora

24

Les différences entre le
 premier et le second ^{empire}
 positif, ^{positif} ^{positif} ^{positif}
 du 1^{er} siècle, sont mieux
 connues aujourd'hui, grâce
 aux études d'épigraphie,
 Aussi ces études ont elles
 permis de transcrire la pres-
 que de l'origine de cet
 écrit.



guerre du Péloponnèse. Encore la dernière partie de cette guerre, quand Sparte eut sa flotte, quand les alliés abandonnèrent Athènes, quand la démocratie est menacée ou renversée, ne convient-elle point au tableau tracé dans cet opuscule. Il faut remonter avant le 12, date du départ de Syracuse. &

Nous voilà donc en présence d'un des plus anciens monuments de la prose attique; là est l'intérêt de ce petit ouvrage, plus précieuse pour nous que s'il était de Xénophon. L'auteur soutient une thèse et cette thèse est très nettement formulée dès les premiers mots: "Pour ce qui est du gouvernement des Athéniens,

qu'ils aient choisi cette forme de gouvernement, je ne les approuve pas, pour la raison que, l'ayant choisie, ils ont choisi que les mauvais se trouvent mieux que les bons. C'est pour cela, dis-je, que je ne les approuve pas; mais puisqu'il leur a plu de faire ainsi, il faut dire qu'ils s'y prennent bien pour conserver cette forme de gouvernement, et qu'ils ordonnent bien tout le reste qui semble vicieux aux autres Hellènes; c'est ce que je vais prouver."

En effet, l'auteur montre que les institutions d'Athènes sont appropriées au principe démocratique; que tout ce qu'on pourrait critiquer dans ses institutions est parfaitement légitime dès que vous accordez ce principe.



Et il met si bien en lumière la
 logique qui a présidé à la législation
 d'Athènes, et il fait si bien com-
 prendre ^{que} ~~partes~~ les pièces des méca-
 nisme politique se tiennent ad-
 mirablement, qu'on pourrait à y
 tromper et attribuer ces pages à un
 partisan de la constitution
 athénienne; mais le début de l'ouvrage,
 son ensemble, le ton sarcastique
 des éloges, ne peuvent laisser de
 doute sur la tendance de l'écrit.
 (Livre) 2-9, et plus bas III, 10 l'examen
 de la politique d'Athènes envers ses
 alliés. Voyez comment l'auteur expose
 les avantages que le peuple trouve
 aux liturgies des riches (I, 13); puis
 les avantages qui résultent pour lui
 de la nécessité imposée aux alliés

I, 17-18

1) Les premiers livres sont obscurs à Athènes.

de plaider à Athènes; ce sont des
morceaux d'une ironie mordante.

Dans ^{quelque} ~~les~~ autres villes y a-t-il une
sédition, Athènes y prend le parti
de la populace; on le trouve mauvais,
mais Athènes a raison. Favoriser les
honnêtes gens, ce serait mal servir les
intérêts de la démocratie. Toutes les
fois qu'Athènes en a agi ainsi, son
démos s'en est mal trouvé. La crapule
d'Athènes est naturellement amie de
la crapule des autres villes. [C'est dans
II, 20 qu'on trouve une profession
de foi explicite. Je pardonne au peuple
délars l'auteur, d'aimer la démocratie,
Mais quiconque, n'étant pas du demos,
préfère la démocratie à l'oligarchie,

2 Αθῶναιον ἦθος.

1410
3A

(Affaires athéniennes)



cherche à pecher en eau trouble. Un honnête homme ne saurait se plaindre dans une ville où des hommes grossiers, mal élevés, des forceés, l'emportent dans les délibérations sur les nobles et les intelligents.

On voit que l'auteur parle la langue des aristocrates. Pour lui, les bons (οἱ χρηστοί), ce sont les nobles et les riches (οἱ πλουτοί, οἱ ἀδούλοί), les mauvais (οἱ κακοί, οἱ κακοί), ce sont les pauvres, les hommes du peuple (οἱ πτωχοί, οἱ δούλοι). La terminologie est la même que dans Théognis. Il en distingue deux, aux uns la sagesse et la science (σοφία), aux autres l'ignorance et la sagesse (ἀγνοία καὶ σοφία).

Quelles sont les conclusions pratiques
de l'auteur ? Comment faire pour
qu'un honnête homme puisse se plaire
à Athènes ? La réponse est indiquée dans
III 6-9. Faut-il réformer la démocratie ?
Les Chimmères, Les aristocrates à l'eau de
rose qui s'en flattent sont des rêveurs
sans intelligence politique. On pourrait
améliorer quelques détails sans importance ;
aller au-delà ce serait porter atteinte
au principe même de la démocratie.
Après avoir démontré la solidarité
de toutes les lois et de toutes les institu-
tions d'Athènes, ^{toutes} combinées dans l'intérêt
du souverain, qui est le peuple, tendant
toutes à conserver et à fortifier le
régime établi, l'auteur ne peut
s'arrêter à aucune demi-mesure.

Distin mieux, de
et impérium
naturel,



Quelle est la conclusion
logique, conclusion qu'il
n'a pas formulée, mais
qui résulte d'elle-même
de l'ensemble de ses
raisonnements?

Des yeux le salut d'Athènes, ou plutôt
le salut de sa caste, est dans une
révolution complète, dans un chan-
gement radical de l'existence athénienne.
La marine, il l'a fait voir, est le fonde-
ment de la démocratie; il faut donc
qu'Athènes cesse renoncée à sa marine,
qu'elle abandonne sa puissance
militaire, c'est-à-dire qu'elle renoncée
à ce qui constitue sa grandeur. Le
raisonnement est logique, il est d'un
bon aristocrate et ^{enfin} mauvais athénien.
C'est ainsi que s'entendent les
400 et les 30; en livrant ^{à Sparte} les vaisseaux
les murs, toute la cité; ils exécuteront
le programme indigné dans cet
écrit. L'époque où fut composée ce
pamphlet politique n'est donc pas
douteuse; il est de la première moitié

de la guerre du Péloponnèse; Faut-il
préciser davantage? en déterminer la
date exacte? On l'a essayé, mais sans
succès. Les différentes hypothèses se
réfutent mutuellement. Je me résigne
volontiers à ignorer l'année de la
réduction; une date approximative
me suffit. [On a aussi voulu deviner
quel est l'auteur de cet écrit. Les noms
de Critias, de Thymochares (celui qui porta
un vote parmi les 400), d'Alcibiade, de
Thucydide fils de Méléstias, ont été mis
en avant. Vaines conjectures, plus ou
moins ingénieusement développées
dans les nombreuses dissertations auxquelles
cet écrit a donné lieu, surtout en Allemagne.
En France, M. Emile Belot a soutenu
une opinion bizarre. Il tient pour
Xénophon; mais comme il ne mé-
connait pas que le tableau tracé

Alexandre Rodier

LA

L'auteur, on le
sait ^{simplement}, portant le
même titre,



par la puissance d'Athènes, ne l'ouïent
pas à l'époque de cet écrivain, ^{et} veut que
Xénophon ait été inexact de propos
délié, afin de détourner Agésilas d'une
entreprise contre Athènes. Il n'est au
style de ce traité, on y reconnaît
un esprit vigoureux, qui presse
avec suite et logique, qui sait
s'exprimer avec force et originalité.
L'ouï est nerveux, incisif, mordant.
L'ouï est négligé, dénué d'élégance
et d'art. L'auteur n'a pas été à l'école
des rhéteurs, il n'a pas appris à parler
et à écrire. Les tournures vives et
familiales, mais peu littéraires,
abondent dans ces pages. On remarque
surtout les pronoms de la deuxième
et de la ^{première} troisième personne, employés
dans les propositions générales
comme on, quelqu'un. Exemple:

Voyez III, 10, raisonnement
bien conduit, subordination des
phrases secondaires à la phrase
principale; mais cette subor-
dination ne s'exprime pas
dans la forme de la phrase,
n'aboutit pas à une phrase
bien arrondie. L'auteur suit
bien mieux l'ordre de son
argumentation.

Il se paraît cependant que Maass, *Parerga attica* (Greifsw. 1839, p. XI sq) essaye d'y faire voir
l'influence du jargon, sans en avoir fait la preuve, que ne feraient pas les autres.

"O Lacédémone, mon esclave te craint", I, 11

40

c. a. d. à Lacédémone les esclaves craignent,
non seulement leur maître, mais tous

Ἐν δὲ τῇ Λακεδαιμονίᾳ
ὁ ἑστὶν δούλος ὅς
ἐδούλευ.

les autres citoyens. Globet s'est fondé
sur ces pronoms personnels et sur
les appréciations, en apparence contra-
dictoires, de la constitution d'Athènes
pour soutenir que nous avons les
fragments d'un dialogue entre un
admirateur et un adversaire de la
démocratie athénienne, et, chose curieuse,
il laissait ce dialogue à Xénophon.

W.L. p. 38.

Sans doute le texte est en mauvais
état, il y a des lacunes, peut-être, aussi
des transpositions, car la disposition
du traité est défectueuse. Mais les
essais d'établir un ordre satisfaisant
n'ont rien de bien solide. On peut
croire qu'un écrivain si peu soucieux
de la forme n'aurait pas, ou n'aurait pas

II, 11. « Moi (Athénien), ^{travailler sans} cultiver la terre, j'aurai tous ces produits
« ἡ γὰρ ἡ δόξα τῆς ἀντιθέσεως » καὶ ἔγωγε μὲν οὐδὲν ποιεῖν
ἔτι οὐδὲν τὰντα τὰντα ἔγωγε δὲ τὴν πόλιν ἀναστήσειν.



su ~~doit~~ éviter de conduire ses pensées dans
un ordre rigoureux, ou ne s'y soit pas
trop appliqué.

Tant qu'on voyait et écrivait de L'inspiration,
on était forcé de lui prêter des sentiments peu d'accord
avec la douceur de son caractère, et les opinions politiques
d'un factieux de la pire espèce, d'un oligarque démi-
te qui aurait étouffé en lui-même tout patriotisme athénien.
On faisait tort à l'homme. On faisait tort-à-tu, en même
temps, trop d'honneur à son intelligence politique : car
il était témoin d'une rare clairvoyance autant
que d'un mauvais cœur et d'une absence complète de scrupule
moral.

*Feuillets non classés
non foliotés*

Αβραίων πολιτεία

1. Pour ce qui est du gouvernement des Hébreux, qu'ils aient choisi cette forme de gouvernement, je ne les approuve pas, pour la raison que, l'ayant choisi, ils ont choisi que les mauvais s'y se trouvent mieux que les bons. C'est pour cela que je ne les approuve pas; mais puis qu'il leur a plu de faire ainsi (de diriger le gouvernement), il faut dire qu'il s'y prenaient bien pour le conserver et qu'ils ordonnent bien ^{tout le reste} ~~les autres choses~~ qui semblent ~~vicieuses~~ aux autres nations. C'est ce que je vais prouver.

/, dis-je, (c'est)

2. Voici par où je vais commencer. C'est avec justice que les pauvres et le peuple y ont le dessus sur les nobles et les riches, par la raison que c'est le peuple qui rame sur les vaisseaux et qui procure la puissance de la ville. (C'est à dire que les pilotes et les chefs des matelots (ἐκκλησιαστικὸν) et les cinquanteurs (πεντηκονταρχαί) ^{et les sous-pilotes (ὑποπρωτάρχαι)} et les constructeurs de vaisseaux,

πέντες = πέντες / terminus
pauvres = matelots / terminus
logu aristocr. d. Thémistocle



voilà ceux qui procurent la puissance de la ville
bien plus que les hôpites (Gautier?) et les nobles et
les btes. Puisque donc il en est ainsi, il semble juste
que tous aient part aux négociations confuses soit par
le sort soit par l'élection; et que tout citoyen ait
le droit de parler en public de cela lui plaît (un bon
opéra)

3. Ensuite, toutes les magistratures qui contribuent
au salut du peuple tant ^{sur place} ~~en~~ ^{sur} ~~leur~~ ^{leur} fin géoïes, et
qui, mal géoïes, le mettent en péril, ces magistratures
le peuple ne se soucie pas d'en avoir la part; il donne
du peuple ^{les} ~~le~~ ^{justiciers} par une fonction, d'Etatige, ni
d'hipparchie. Car le peuple comprend qu'il lui est plus
utile de se par remplir en charges lui-même, mais de
les abandonner aux ~~plus~~ ^{plus} ~~citoyens~~ ^{citoyens} ~~les plus~~ ^{capables} ~~et les plus~~ ^{et les plus} ~~capables~~ ^{capables}.
On attribue les magistratures (inst. ^{trien}) pour produire
des salaires et des avantages domestiques, utiles à ceux
que le peuple demande à remplir.

Et ensuite mes^{es} ^{choix} te vont quelques-uns s'ils ont
qu'ils mettent en toutes choses les richesses et les pauvres

À les populaires au-dessus des bons, on verra qu'ils
conserveront ainsi la démocratie. En effet les pauvres
et les plébiens et les hommes de peu, s'ils prospèrent et
s'ils augmentent en nombre, renforcent la démocratie; mais
~~et si~~ que viennent à prospérer les riches et les bons, les hommes
du peuple aiment à se plaindre l'élément qui leur est hostile.
En effet, dans tout pays, ce qui y a de meilleur est hostile à
la démocratie. Dans les meilleurs on trouve peu d'indiscipline
et d'injustice; mais dans le peuple beaucoup d'application au bien;
dans le peuple, au contraire, beaucoup d'ignorance, d'indiscipline
et de violence; car la pauvreté le conduit au mal, le manque
d'éducation et l'ignorance, - - - - -

(Le quel est
répété)

6. On dira, qu'il ne devrait pas laisser parler ^{ni distribuer} ~~les~~ ^{au conseil}
indistinctement, mais les plus habiles et les plus honnêtes de bien.
Mais là encore, si se conduisent sagement en laissant parler ^{aussi}
les mauvais. Car si les bons parlaient et distribueraient ^{au conseil}, ce serait
pour le plus grand bien de leur pays, et pour le mal des ~~hommes~~
~~du peuple~~ populaires hommes du peuple; mais actuellement
que ce riche et parle qui veut, cet homme de bien trouve ce
qui est ^{bon} ~~avantageux~~ ^{pour} lui et ^{pour} ses pays.

7. On dira, que peut-on concevoir de bon pour les hommes
le peuple un homme de la sorte? Ils savent, eux, que



(et la bienveillance
l'ignorance et la méchanceté) de cet homme
lui est plus avantageuse que la vertu et la prudence
et la malice du bon.

8. Certes on n'aura pas, avec ces coutumes, la cité
la meilleure ; mais la démocratie ne saurait être mieux
ordonnée. Le démos ne veut pas, sous un bon ordre
de choses bien réglé, être lui-même esclavé, il veut être libre et gou-
verner, peu lui importe le désordre légal ; ce que vous
regardez comme ^{contraire au bon} ~~un mauvais~~ ordre légal, c'est la provisoi-
ment ce qui fait la force et la liberté du démos.

9. Si vous ^{demandez} ~~cherchez~~ le bon ordre, vous y venez d'abord
les plus intelligents donna des lois pour eux (à eux) ; ensuite
les bons y contiendront les méchants, et les bons s'efforceront
sur la chose publique, et ne laisseront pas de faux (des
injustes, par eux-mêmes ^{à eux-mêmes}) ~~liens~~ ^{liens} ~~de la chose~~
ni composer l'assemblée publique. Avec ces institutions
excellentes vous voyez bien vite le peuple tomber dans la
servitude.

Attribuée à Platon (Thucyd.)

VI. 89, 6 - après épuiser

l'usage des lois

Byzant. an. Alex. notitia, in oppo. avec l'âne Lar. & Mayr. & Apollonius - Xénophon
Diod. II, 6, 57. - Pollux IX, 43 cite à tort sans le nom de Xénophon.
De même Stob. Flor. 43, 50 et 51. - En Diod. citant un extrait d'un livre, il est bien de
commun.

Weiske, dans sa édition - Leipzig 1804.

Gros. d'Athènes.

Schneider, dans sa édition, Platoniana ad Rep. Ath., réimprimée
par L. Dindorf, Xénoph. Opusc. polit. etc., Oxford 1866. Schneider cite
l'éloge à Xen. et le rapporte à l'époque de la guerre de Peloponèse. Avant
lui Marso, Quarta II, p. 496, avait déjà cité des notes critiques dans le même sens.

Baker, Diss. de Libello d. Rep. Ath. (Nov. Act. Lit. Soc. Rheno-Trajectinae
IV, 1831, p. 112-143), attribue à Pl. 101 (a. n. 376-3) et en donne
le style très-diff. d'avec de Xen. Les observations sur la langue reproduit par L. Dindorf, ib.
G. A. Lappé, Xénoph. de R. Ath. l. in dissertationem vocata. Torgau 1832.

A. Fuchs, Quaest. de libello X. de rep. Lac. et d. rep. Ath. Lpz 1838.

A. Platon, de antior lib. Xénoph. etc. Bresl. 1843. Il donne Critias comme
auteur. C'est qui avait fait dire au jeune Wachsmuth, Hellen. Acterth. 2^e ed. I, p. 798.
Le même Boeckh, en admettant à tort cette opinion, Staatsk. 2^e ed. p. 433 sqq.

Critias

G. Riegel, De temp. quo scri. s. etc. Bresl. 1846.

G. Morel, Quaest. de libello Ad. Acad. Bresl. et Bonn 1858.

Fr. Pankow, Zu Xen. Lehr. v. St. d. Ath. (Gnesen 1866) dit que l'éd. de l'écrit : Dialogue entre 2 aristocrates,
ad. Kirchhoff, éditeur Berl. 1874. - 2^e 1881
l'un Lacédémonien, l'autre athénien.

" " Ueber die Schrift v. St. d. Ath. Berl. 1878 (das Ath. der Berl. Ath.)

Curtius Wachsmuth, comme de Xen. etc. Gött. 1874. Usage de italique dans les dialogues
Lacédémonien et un Démocrate athénien.

M. Schmidt, Memoire eines Oligarchen in Athen über die Staatsverfassung - Il passe à Thucydide,
Xénoph. de Xen. Jena 1876. Texte transposé, et transposition, justification, comme de son fait.
faits de dialogue, on a en

Holbig, "Alcibiades als politischer Schriftsteller" (Rh. Mus. XVI, en 1861)
l'attribue à Alcibiade lequel aurait adressé à Céphore Endios (Thuc. VIII, 6) en 413.
Fantaisie!

Alcibiade.



Voici les conclusions. L'opasouba se compose de deux parties, la première
 la plus considérable, sur les institutions d'Athènes; la seconde,
 accessoire, sur la politique d'Argin Athènes.

2) Ch. III, ainsi ordonné : § 10 ; 11 ; 12 - 8^a - 8^b et 9
forment la conclusion de tout l'écrit.

Les premiers signes de III peuvent être observés lorsque les réseaux de pyramide d'air sont la croix-d'air et le fait de l'air.

Le reste rente sur la pol. critique ; et on ne voit pas un p. d'indifférence et on ne voit pas
derniers §§ (12-13) formant un appendice. Les deux
Dictionnaire de pol. critique et critique n'est pas cette. Plusieurs §§ de la 1^e partie
se rapportent à la pol. critique ; et la 2^e revient à l'critique.

Enish Bellet, Tardus *red communis*. Extra 1899, sent from Memphis. TC
 prefat qd. r. vent ditonne Agisibi avec mufine criste etc., on lui présente qd. n'est pas plus qu'il n'est ill. antefort. Strange!

Andocide a été plus heureux que
beaucoup d'orateurs ses contemporains
qui valaient mieux que lui. Sans
parler d'Alcibiade et de Cléramène,
orateurs de premier ordre, qui ne lais-
saient rien par écrit, Critias semble
avoir été bien au-dessus d'Andocide,
par son éducation, son esprit, la
distinction de sa parole. Quintilien
parle d'Andocide fort dédaigneusement. XII, 10, 21.
Hermogène le met au dernier rang
des orateurs sabbiques consacrés par
le Canon des Dia, dont nous avons
déjà parlé. ^{Innovation} chose curieuse et nouvelle,
Hermogène ajoute à ces dix noms
celui de Critias, auquel il assigne
le rang une place entre Antiphon et Lysias.
On reconnaît ici l'influence d'Athènes.
Athènes, ce grand seigneur du siècle
des Antonins, aussi connu par ses

En combattant les hyperattiques, partisans de la sobriété la plus rigoureuse,
il s'en va non igniter usque ad locum [non obscur] et Andocide renâtement!



13

richesses et sa magnificence que par
ses talents. Admirateur de tous les
anciens, Hérode avait une affection
soute particulière pour Cratichas, et il
mit en vogue parmi les "Hellènes"
cet auteur que l'on avait jusque là
négligé. D'un autre côté, Hérode
tenait Andocide en fort médiocre estime,
Un jour qu'on l'appela et qu'on
alla jusqu'à le proclamer l'égal des
Dieux, il ne se défendit pas trop de ce
compliment; mais répondit: "Je suis
au moins au-dessous d'Andocide".
Cette appréciation prouva quelque
temps; Philostrate distingue Cratichas;
Elien en cite des fragments; Phrynichus

Ambrosius
Hic est, qui
non solum Cratichas

1/ Philostrate. Vite Soph. p. 70 Kayser.

προσέειπε μὲν γὰρ αὐτὸς τοὺς παλαιούς, τῷ δὲ Κρατίδῃ καὶ Ἀπορίῃ.
τῇδε, καὶ ἀνέφησεν αὐτοῖς ἐν ἧβῃ ἑλθόντες ἑστῶς ἑκατόμηνον καὶ
πεντακοσίην.

1/ II. II, 1, 14: Ἀνδοκίδου μὲν ἀπείρων ἔργα.

l'Atticiste le plaçait parmi les auteurs
modèles de l'atticisme. ¹⁾ ~~Les~~

On voit que Critias était sur le point
de supplanter Andocide parmi les Dialecticiens;
cependant la tradition l'emporta. Le
lancer de Cléon fut cause qu'Andocide
continua d'être copié, tandis que les
œuvres de Critias ont péri. ²⁾

Malgré son infériorité, reconnue, ^{XIV}
Andocide a un avantage sur Antiphon,
sur Lyrius et sur Isée. C'est qu'il
n'est grand logographe, mais orateur.
Les discours qu'il laissa après lui
il les avait prononcés lui-même,
non écrits pour un client, et parmi
ses discours il y a deux harangues
tenues dans l'assemblée du peuple.

³⁾ Lallier. De Critiae byr. vita et scriptis,
Paris, 1675. Monographie.

¹⁾ Ap. Photium, p. 101, b.



Ce sont les plus anciens écrits de ce
 genre qui soient venus jusqu'à
 nous. Les deux morceaux, ainsi que
 le plaidoyer sur les Mystères, ont
 un sérieux intérêt pour la biogra-
 phie d'Andocide et pour l'histoire
 de son temps. [C'est par là ses discours
 que nous connaissons la vie d'Ando-
 cide, mieux que par le pseudo-
 Plutarque, qui n'a guère eu d'autres
 sources d'informations, et n'y a
 ajouté que des erreurs, comme
 lorsqu'il confond^{ait} Andocide avec
 son vieil homonyme. Andocide
 était Eupatride, d'une ancienne
 famille qui prétendait descendre
 du dieu Hermès, et dont certains
 membres avaient joué un rôle
 politique dans Athènes. Il faisait
 partie de la jeunesse d'élite qui

recueillit Antiphon
 en la

d'Éllyse

s'associait aux débauches élégantes
 et Alcibiade. Mêle au fameux procès
 des Hermocopides et jeté en prison,
 il se décida à faire des révélations, qui
 sauverent, à ce qu'il assure, une foule
 d'innocents et mirent fin aux incer-
 titudes et aux angoisses ~~de cette~~
 époque de qui avaient ^{quelque temps} jeté sur
 Athènes. Son rôle dans cette affaire
 est assez touchant. On peut tenir
 pour certain ~~qu'il~~ fait rapporté par
 Pl. et qu'Andocide lui-même ne
 conteste ^{encore} pas, dans un discours anté-
 rieur de plusieurs années à son
 grand plaidoyer, à savoir qu'il
 avait été pris personnellement
 à la mutilation des Hermès. Malgré
 l'impunité assurée au dénonciateur,
 Andocide ^{ne tarda pas à} ~~se vit obligé~~ de s'expatrier. En 415
 le motif de cet exil n'est en moins ~~importante~~ ^{importante} ~~car il ne doit être chassé,~~
 le doute, dans la situation périlleuse que lui fit un décret rendu sur la proposition
 d'un certain Isotimides. Le préphisme ^{de l'Isotimides} ~~exhaustif~~ ^{de l'Isotimides} ~~de l'Isotimides~~ ^{de l'Isotimides}
 (voir) en commun ont, ~~qu'ils ne sont~~ ^{qu'ils ne sont} ~~commis~~ ^{commis} ~~par eux~~ ^{par eux} ~~à l'égard~~ ^{à l'égard} ~~des~~ ^{des} ~~Isotimides~~ ^{Isotimides}
 Voy. Isot. Pl. [Lys.] VI, 24.

Andocide et

[d'après Pl. Hermocopides]

le Pl. et l'Isot.

En 415

les Hermocopides

[Isotimides]



En 411

Il se fait alors négociant, et comme
il avait pu, grâce à l'amitié d'Arché-
de Macédoine, fournir des rames, du
blé, du fer, à la flotte athénienne de
Samos, il crut le moment favorable
pour rentrer dans sa patrie. Mais
quand il arriva à Athènes, ^{en 411} une révo-
lution venait de porter les oligarques
à la tête du gouvernement; le service
rendu aux marins démocrates, n'était
pas un mérite aux yeux de Périclès
et de ses amis. Andocide fut jeté en

En 409

prison par eux. Durant Clémis en
liberté, il fit deux ans plus tard, en 409,
un nouvel essai de se rapatrier. C'est
alors qu'il prononça ^{devant le peuple} le discours con-
servé. *Ἡρότις ἔστιν ἡ πόλις ἡμετέρα*. Il échoua.

[il ne put obtenir sa
réhabilitation religieuse
et civique.

(général

C'est plus tard seulement, en 402, ce
semble, que, grâce à l'amnistie, il
retra dans sa patrie. D'abord il
n'y fut point molesté. Mais trois ans après son retour

n'y fut point molesté. Il put non-
seulement jouir de tous ses droits
civiques, mais il fut aussi chargé
de missions importantes. Envoyé
pendant la ^{guerre} de Corinthe, en 392-91
ce semble, pour négocier avec Sparte,
il revint avec un projet de traité
qu'il recommanda dans une harangue
que nous possédons également,
mais qui ne fut pas adoptée.

Th. 25 1005
Nouv. 2445

Cette harangue, suspecte à Denys et
aux critiques anciens, est certainement
authentique. Eschine a connu ce
discours et lui a emprunté certaines
données ^{si} honorables pour la
famille d'Andocide ^{(quelles ne peuvent} pour remonter
à un autre qu'à Andocide lui-même. 1)

// presque textuel-
lement

Par contre, la harangue contre Alcibiade,
qui serait la première ^{Daw} pour l'ordre

Kata Alci-
biadou

1) Andoc. Katod. 3-9 et Eschine, Amb. 172-176.



20
Alcib. aut. 1. 415.

des temps si elle était authentique,
ne peut appartenir à Andocide.
Ce discours est relatif ^{à celui qui parle} ~~à un autre~~ prétendu
être sans le coup d'une menace
d'ostracisme, en même temps que
Alcibias et Alcibiade; or aucun historien
ne mêle le nom d'Andocide à cette
affaire, et par le fait, Andocide était
alors beaucoup trop jeune pour se
trouver ^{exposer} à l'honorable exil des bannis.
Ce discours conviendrait, au contraire,
à un autre personnage politique
de cette époque, Périclès, qui a été
certainement mêlé à ces événements,
comme on le voit dans Plutarque.
Duessi Hayler eut-il devoir attribuer
ce discours à Périclès; mais les ana-
chronismes commis par l'auteur pré-
sent à croire que le discours est l'œuvre

Alcib. 13

il fut accusé d'avoir pris part à la *Andocide*
célébration des mystères d'Eleusis *glio*
dont l'exclusion de ses actes sacrilèges. *Par Evd. 1815*
Le procès était des plus graves et
pouvait entraîner une condamna-
tion à mort. L'affaire se plaçait
devant celui des archontes qui avait
le département des choses religieuses,
le Basilens, et les juges, sous pris
parmi les initiés, avaient prêté
des serments solennels. Un des mi-
nistres du culte d'Eleusis, le dardouque
Callias, ennemi personnel d'Andocide,
était l'incitateur de la poursuite.
Il faut remarquer la date du
procès. Il eut lieu dans Ol. 95 II,
peu de temps après le procès de
Socrate ^{(qui est de} 95 I, c'est à dire dans de
l'année attique précédente et dans de
la même année chrétienne, 399 av. J. C.



Il régnait alors à Athènes une crudescence de dévotion. L'accusateur de Socrate, Mélétos, figure aussi parmi les accusateurs d'Andocide.

Il assistait Cléphisios, qui était l'accusateur principal. Le sixième discours du recueil de Lyrias, qui est une deutérologie, a été prononcé soit par Mélétos, soit par Epicharès, autre accusateur secondaire. Malheureusement ce discours est défiguré par des lacunes, tant au commencement qu'au milieu. (Mais Andocide avait aussi ses protecteurs.

Kritytos, connu comme accusateur de Socrate, prit sa défense, et un autre homme politique d'une grande autorité, Théphalos, prouva également pour lui. Ces amitiés puissantes compensaient largement

largement l'hostilité d'un autre homme politique de cette époque, Agyrthios. Enfin la tribu d'Andocide avait nommé des corymbes pour l'assistance judiciaire.

L'accusé commence par exposer les faits, et c'est là la partie la plus intéressante de son plaidoyer. Le Répondant aux deux griefs principaux formulés par l'accusation, il établit ~~d'abord~~ d'abord qu'il n'avait pas été complice de la profanation des Mystères, ensuite qu'il n'a pas concouru à la mutilation des Hermès. Le premier de ces deux griefs avait été énoncé dans l'acte d'accusation, mais comme il n'avait évidemment aucun fondement réel, les plaidoiries des accusateurs mirent en avant le second grief, qui était beaucoup mieux fondé. ¹⁾

1) Voy. Myst. § 71.



Il est vrai qu'Andocide affirme
qu'il s'opposa à cet acte sacrilège
quand Ouphiletos en fit la propo-
sition, dans une réunion de
son Hétéairie et qu'il ne s'op-
s'associa point à son exécution.

Mais sur ce point les discours sur
les Mystères n'est pas seulement
contredit par Clucydide, mais par
Andocide lui-même, dans une
harangue qu'il avait prononcée
antérieurement, quand les faits
étaient plus récents et plus difficiles
à défigurer, celle qui est intitulée
Πρὸς Σαβόδον. [Andocide se trouve
en désaccord avec Clucydide sur
un autre point encore; il prétend
que la dénonciation qu'il fit en
prison et qui mit fin à l'en-
quête sur les hermocides, ne por-
ta que sur des citoyens qui étaient

La il a une assez ou-
vertement sa complicité,
et place la circonstance
attestée, alors la
grande jeunesse.

déjà ^{mais à mort} en fructe et ne conta la vie à Andocide.
aucun citoyen. On voit aisément lequel
des deux, de l'historien ou de l'orateur,
avait intérêt à altérer la vérité. Mais
sauf ces deux points, Clucydide et
Andocide sont en parfait accord,
leur récit ne diffère que par la mé-
thode. Clucydide, tout en indiquant
très exactement les divers incidents
de l'enquête, les résume, sans entrer
dans les détails et sans donner les noms
des dénonciateurs successifs; c'est la le
procédé habituel de Clucydide. Les
détails et ces noms propres sont
fournis par Andocide.

Dans la seconde partie de son
discours, l'argumentation de l'accusé
réfute le chef d'accusation concernant sa participation
et il est facile de voir que n'ayant pas
été mêlé à la profanation des mystères,



il insiste plus longuement sur l'autre
 chef d'accusation ~~et~~ le décret d'Isotimide
~~excommuniquait)~~
 excluant les Hermocoprides, et à ce
 titre on pouvait accuser Andocide
 d'avoir souillé par sa présence les
 mystères d'Eleusis et encouru la
 peine capitale. Andocide, ~~rien de~~
 nous l'avons dit, rien de s'être associé
 à la mutilation des Hermès (ce
 qui est faux); mais il ajoute, ce
 qui pouvait se soutenir, que lors
 même qu'il ^y aurait pris part,
 le décret d'Isotimide ^{n'était} plus
 en vigueur ^(l'amnistie générale et) depuis la révision
 des lois sous l'archonte Cléclide,
 L'accusé montre que, sans le respect
 de l'amnistie, ses accusateurs eux-
 mêmes pourraient être poursuivis
 et condamnés en justice pour de

graves délits. Il attaque les hommes
puissants qui se cachent derrière
les instruments qu'ils font agir; il fait
valoir les services rendus par sa famille
à la République. ^(des faits) C'est exposer, cette
argumentation, et surtout la pro-
tection des hommes politiques qui
jouissaient alors du plus grand
crédit, firent acquiescer Andocide.
Nous en avons des preuves indirectes,
mais concluantes.



2 long

de quelque déclamateur d'une époque Andocide
plus récente, qui entendait prendre
le masque de Phéax. ¹⁾ 3A

L'intérêt littéraire de ces discours
est assez médiocre, non qu'il n'y
ait un certain nombre de beaux
passages, particulièrement dans le
plaidoyer sur les Mystères, la
scène de la prison est racontée, un ⁴⁵, 299.
prou longuement peut-être, mais
d'une manière très dramatique.

Quand ^{l'orateur} ~~et apostrophe~~ un de ses ac-
cusateurs, qui avait fait partie du § 95
sénat des Trente, il s'élève à l'éloquence.
La peroration (160-69) est pathétique.
Le mérite principal d'Andocide est
de bien conter et de savoir faire
parler avec beaucoup de naturel
les personnages qu'il met en scène.
C'est par là et par une certaine

1) Blass a très bien exposé les raisons qui militent pour l'authenticité
de Kallod. et contre celle de Adx.



grâce attigue qu'il se rapproche
de Lysias. Il n'a rien des allures
raides et érudites d'Antiphon;
aussi se lit-il plus agréablement.
Cependant la parole compassée
d'Antiphon a contribué à
former le style des orateurs,
plus que le laisser aller d'Andocide.
Le naturel de ce dernier n'est pas
chaud comme celui de Lysias; tout
en ayant une légère teinture des
précéptes de l'école, en se servant,
pour exemple, de certains lieux com-
muns de la rhétorique de ce temps,
Andocide n'a pas été discipliné
par l'enseignement et n'a pas réfléchi
sur son art. Les formes dramatiques
mêmes, où il excelle, il en abuse; il
s'en fait un procédé trop constant.
Quintilien disait d'un autre ambitieux
de cette époque qu'il excellait à

l'usage de l'école
→

Théon

1) Exemple. L'orateur de Mourt. = Lysias, Bien d'Antiphon.

36
bonvarder, mais qu'il était absolument
incapable de prouler. On pourrait
appliquer ce jugement à Andocide,
en y apportant toutefois un
certain tempérament. Pour rester
dans une juste mesure, disons que
l'éloquence d'Andocide ne se sou-
tient pas; qu'il est souvent
diffus, prolige; qu'il revient
sur les mêmes faits, les mêmes
idées; que c'est un causeur agré-
able, parfois même habile, que
ce n'est pas encore un orateur.

Le jugement d'Hermogène, exprimé
il est vrai dans un langage tech-
nique et difficile à comprendre,
se rapproche assez de cette appré-
ciation.

Ναδὲν ἀπὸ τοῦ
ἀδρατιώτατος
Δίξιν.



Manuscripts, Voy. Arctique,

éditions spéciales.

Schiller 1835

Blass (de Tenbar) 1871, 1880.

*Feuillets non classés
non foliotés*

Nous étions tous enchaînés dans
le même lieu, il faisait nuit,
la prison avait été fermée, nous
vivions près de nous l'un sa
mère, l'autre sa sœur, et un autre
encore sa femme et ses enfants; on
entendait des cris, des gémissements,
tous déplorent leur malheur et se
lamentaient. Alors Elharnide, qui
était mon cousin, du même âge
que moi, et avait été depuis son
enfance élevé avec moi dans notre
maison, me parla ainsi: "Andocide,
tu vois à quelle extrémité nous en
sommes réduits, ^{jusqu'ici} je ne voulais pas
point parler jusqu'ici je n'ai rien
dit, je ne voulais pas t'importuner;
mais à présent j'y suis forcé
par la gravité des circonstances. Les
hommes avec lesquels tu vivais, tu
étais lié, en dehors de nous autres
parents, victimes des mêmes accusations

Andocide

Mystères

§ le 899. Eau de
Edipata tarra et
à l'air.



pour lesquelles nous pîrissons, ont
été mis à mort ou bien se sont
sauvés par la fuite Si tu
sais quelque chose au sujet de ces
faits, parle et sauve ainsi, d'abord
toi-même, ensuite ton père, que
tu dois aimer ~~avant~~ plus que tous
les autres, puis ton beau-frère,
maride ton soeur unique, puis
tes autres parents et relations
amis, dont le nombre est si
grand, enfin moi enfin, qui
toute ma vie ne t'ai jamais
causé aucun chagrin, ai toujours
été dévoué empressé à faire tout
ce qui convenait pour toi et pour
tes intérêts". Quand Charmide
me parlait ainsi, quand ~~chaque~~
tous les autres me suppliaient
chacun et me conjuraient, je fis
en moi-même ces réflexions.

"Quelle situation où je me trouve,
laisserais-je ~~mettre injustement à~~
^{propres} ~~mon~~ mes parents, victimes de l'injustice,
mourir eux-mêmes et confisquer leurs
biens, laisserais-je flétrir leur mémoire,
comme sacrilèges, quand ils sont
innocents de tout ce qui est arrivé,
~~abandonnerais-je~~
~~laisserais-je~~, en outre, trois cents Athé-
niens qui vont être injustement mis
à mort, abandonnerais-je la ville
qui est plongée en de si grands maux,
où règne le soupçon mutuel, ou
bien dirais-je aux Athéniens ce que
j'ai entendu d'Euphiletos, l'auteur
du délit ?" De plus, je réfléchissais
encore, à juges, et je me disais en
moi-même que, des coupables, de
ceux qui avaient commis l'action,
les uns avaient déjà été exécutés sur
la dénonciation de Cleukros, les autres,
étaient en fuite et condamnés à mort,



qu'il n'en restait que quatre qui
n'avaient pas été dénommés par
Centuros; Panétios, Chérédème,
Diatritos et Lysiatratos. Ces derniers
devaient ^{être} fils que sous autres ^{expressions}
~~avec les autres d'avoir fait partie~~
~~des hommes dénommés par Dioclès,~~
étant ami de ceux qu'on avait déjà
mis à mort. Quant s'il n'était pas
sur que ceux-ci pussent se sauver,
mes parents étaient menacés d'une
mort inévitable si personne ne
révélaient les faits aux Athéniens.
Il me semblait je crus donc qu'il
valait mieux priver quatre
hommes de leur patrie, avec justice,
(des hommes qui vivent aujourd'hui,
qui sont rentrés et possèdent leurs
biens) que de laisser mes amis
périr injustement.

Je Lis Socrate (à propos)
à l'école

Sept. 48599. ^(Dumetia) Varrator, - 46-9 Picorais, phallica. Adoride
Sept. 100 fin - 101.

Andover, Mass. 100 fms - 100.

Hypnotus
Aphrodisia / *pappae*. Pr. *avermis* *aphrodisia*

Норам
Умачевы

D. accumbens, Epicharis, sp. which fruit partly
D. Lat. de Tronche (^{cf.} 1875)

Dr. Léon D^e Trente (1875)

« Et il ose avouer d'autres, ~~et~~ ^{ce} homme qui d'après
les conclusions prouvées n'a pas même le droit de se défendre
lui-même! Tandis, quand il m'accusait et que je le regardais
de la place où j'étais assis, il me semblait que j'étais tenu
devant le tribunal du Turc. En effet, si j'avais été jugé
alors, qui l'aurait accusé? quel autre que cet homme
[Epistémus], à moins que ce ne soit lui-même.

Et voici les questions qu'on m'ait adressées x (Je traduis

tu choisiras fort bien ta patrie? — Non point. —

telement, passe par
le ^{Kat gae von} tube me semble
alors.)

Et! as-tu avangé l'Alrique et as-tu pillé les caractères
de l'Europe? — Non pas.

*im fure d'im n.a? - Nor, cades. — N^m Th n^{re} pas plus
que d'prendre avec la ville. — N^m Th n^{re} pas plus*

des. Grande entre la ville, les tr^{is} pas, ^{pas plus}
des ruis et à renouer la dimention, ^{pas aidé à} ^{travaux}
des. Hiver le ^{pas} ^{travaux}

des lieux et à renouveler la documentation, ^{(n-1) par} ~~par~~ le /entité

Don. Attirez la serrure à la main? - Je l'ai bien fait

Or tout cela — Et tu crois qu'on te laissera impuni
qu'on ne te mette pas à mort, comme tant d'autres ?



Donnez-
~~les~~ vous, citoyens, qu'ils n'auraient traité au-
rement, si j'étais tombé entre leurs mains? — Et bien,
quand j'aurais été mis à mort par ces hommes, parce que
je n'ai pas trahi le pays, ne serait-ce pas chose
indigne que, jugé par vous, encore que je n'eus aucun
faute, je ne fusse pas sauvé? Et, qui se mécon-
tent, si ce n'est vous?

L'antiquité nous a laissé plusieurs *Chrysidide*
notices biographiques sur la vie de. 17
Chrysidide; il faut placer au premier
rang celle de Marcellin, abbé, érudit,
qui vécut certainement après Héro-
mène, puisqu'il le commenta.
Il cite, souvent textuellement, le vieu
Chrysidide de Léros et des écrivains sava
ntes, que *Thrasyllos*, *Polémon*,
Hermippe, *Timée*, *Didymos*,
Thrasyllos, mais pour le fait les *Bios* qui
porte son nom est de trois mains
différentes, les doubles emplois et les con-
tradictions ne laissent pas de doute
à ce sujet. La *Vie Anonyme* est
pleine d'erreurs, l'historien ^{Thuc.} s'y trouve
confondue avec son homonyme, l'ad-
versaire de *Périclès*. L'éloge de *Chry-*
sydide dans les *progymnasmes*
d'*Apollonios* est sans valeur, c'est une
déclamation qu'on dirait d'un
écolier, plutôt que d'un maître.



et quelques notices
d'après)

quoique je ne croie nullement
à l'existence de la personne.

Malgré ses incertitudes ap-
parentes, cette date ne nous
en apprend pas plus que les
premiers livres de Th., si il
admette avoir ~~été~~ ^{été} ~~le~~ ^{le} ~~premier~~
à ^{commencer} à écrire
de la guerre.

----- Ajoutez l'article de Luidas.
Ce que nous savons de plus sûr de
la vie de l'historien, nous le tenons
de lui-même.] D

D'après Pampulida, chez Aulu-
Gelle, XVI, 23, Lh. serait né 40 ans avant
le commencement de la guerre du
Péloponnèse, c'est à dire en 471.
Nous avons déjà vu à propos d'Hér.
que cette date remonte probablement
à Apollodore, mais ne fut donnée
par ce savant chronographe que sous
forme dubitative. On n'avait aucun
enseignement positif sur l'année
de la naissance de l'historien;
mais comme il dit lui-même au début
de son ouvrage qu'il commença
à écrire dès que la guerre éclata,
on fixa à cette date son âge, à d-
re 40 ans. Nous sommes donc libres
de croire Thucydide un peu plus
jeune que le faisait Apollodore.

Chucydide appartenait à une des grandes familles d'Athènes, il était proche parent de Cimón, fils de Miltiade. Le nom de son père, Cléos, vient à l'appui de ce que nous apprennent à ce sujet les biographes grecs. En effet, Cléos n'est pas un nom grec. Miltiade, qui régnait dans la Chersonnèse de Thrace, avait épousé Hegésipyle, fille du prince Thraex. Cléos, qui donna le jour à Cimón. De là, ce nom se perpétua dans la famille; aussi Chucydide avait-il son ^{nom} ~~nom~~^{patrie} parmi ceux de la famille de Cimón. Était-il aussi allié à celle des Pisistratides? Marcellin l'assure, et Chucydide dit être en possession de traditions orales très exactes sur l'histoire des fils de Pisistrate. Peu
insuffisante.

On le dit allié à la ^{maison} famille
de Provençe et à celle de mil.
liards. Pour cette raison,
il n'y a point de doute.

Pat. Com. 4

Let the page be placed in its own place in (2.1) and so on.



La jeunesse de Thuc. coïncide avec le plus beau temps d'Athènes. La cité est prospère, en voie de progrès; jeune, pleine de vie. On est en pleine activité prodigieuse, on s'occupe de la République; en même temps que l'empire de la ville, le domaine de l'esprit s'élargit; la pensée indépendante s'applique à tous les sujets, demande à tous d'être à toutes les opinions reçues; la tragédie a un grand éclat: Euripide, le plus grand d'entre eux, est contemporain de Thucydide; l'éloquence s'étend avec Pericles à une hauteur inconnue jusqu'alors, et les lettres ont leur âge d'or. C'est en cette époque d'Athènes et de la Grèce. Quelle école pour un historien!

Les deux Livons, quoique séparés par un faible intervalle de temps, appartenant à des mondes différents.

D'après les biographies Thucydide aurait eu pour maîtres Anaxagore et Antiphon, et aurait subi l'influence de Gorgias et de Prodicos. On ne saurait douter que ce fut là le milieu intellectuel où vivait et se formait le jeune Thucydide. Ses idées religieuses et morales sont visiblement celles d'un homme qui eut commerce avec les philosophes et les esprits les plus éclairés de son temps. Son style porte les marques des leçons de Prodicos sur la propriété des termes. ^{et la distinction des images.} Un certain air de famille rapproche ses harangues de discours d'Antiphon. Hérodote avait été l'ami de Sophocle; on attribue à Thucydide une épitaphe en l'honneur d'Anaxagore. Nous

devinons qu'il vit Périclès de près.
Tout en tenant par sa naissance à
la famille de Cléon, Cléydide a
une profonde admiration pour le
génie du chef de la démocratie
athénienne, et il partage la plupart
de ses vues.

Cléydide
LA
(Joi 1, 3)

Dès le commencement de la guerre
il en comprend la portée et en met les
événements par écrit, à mesure
qu'ils se déroulent. Reconnu stratège
dans la huitième année de la guerre,
423, il sauve le port d'Élion, mais
vient trop tard pour empêcher
Brasidas de prendre Amphipolis. La
perte de cette ville, qui dominait les
deux rives du Strymon et vers
laquelle convergeraient toutes les routes, (Exéc. à l'Est)
était un coup sensible porté à la
domination d'Athènes dans la Thrace.



Pendant plus d'un siècle, les Athéniens firent de vains efforts pour reprendre une position aussi importante. Le peuple rendit le stratège responsable de cet échec et le condamna à l'exil. De nos jours, Grote a donné raison aux Athéniens contre Clucydide. Je vois bien l'habileté de Brasidas; la faute de Clucydide n'est pas prouvée pour moi. L'historien lui-même raconte ces faits, IV, 104; mais il est à remarquer que dans cette narration il ne dit rien de la disgrâce qui le frappa personnellement. Il ne parle de son exil qu'incidemment dans un autre endroit, V, 20, pour expliquer comment est accidenté son travail de historien¹. C'est ainsi que dans son récit de la

1) C'est pas plus exact d'y
et 98e p. Th. Fischer
par l'exil aux effets de
la condamnation (à mort ?
Thucydide enjoint P. Mar-
celin 1855 et 1860. 12)

IV, 104

1) Καὶ ἐν τῇ βίῃ καὶ φρόνῳ τῇ ἰκανοῦ ἐν τῇ ἡλικίᾳ καὶ τῇ
καὶ ἀποδείξει στρατηγίας, καὶ γενόμενος κατ' ἀποδείξει τοῦ πράγμα-
τος καὶ οὐχ ὥσπερ τοῖς Πειλοπονησίᾳ δὲ τῇ φρονίᾳ καὶ ἡλικίᾳ
τῇ αὐτῇ πολλοὺς ἀποδείξει. V, 26.

2C
saineuse presté, II, 48, il rappelle
qu'il fut atteint de la maladie, afin
de montrer qu'il en parle en con-
naissance de cause. On voit
que Thucydide rapporte tout ce
qui lui ^{est} arrivé là ce qu'il considère
comme sa mission, écrire la grande
guerre dont il a été témoin. Les maux
physiques, les malheurs de l'homme
politique, ont tourné à l'avantage
de l'historien; il ne s'en plaint donc
point, il a presque l'air de s'en
féliciter; et il a raison. Elevé dans
Athènes, mêlé aux affaires publiques,
il apprit à les connaître par cette
coopération active; son cœur lui
permit de converser avec les citoyens
de Sparte et des autres villes en guerre
avec Athènes; arraché à la lutte



23
dont il devint témoin, après en avoir
été acteur, il se trouva placé en
dehors et comme au dessus des deux
parties, il put s'affranchir des passions
du moment et juger les événements
contemporains avec le calme de
l'impartiale postérité. Pour
revenir à son sujet, Alcibiade ne
cherche pas à se justifier, il n'aime
pas non plus le piépi qui le
frappera. Quand on lit cependant
ce qu'il dit à propos de deux généraux
qui dans une autre occasion avaient
encouru une condamnation in-
méritée, on ne peut s'empêcher de
croire que l'historien faisait un
nettoyage sur lui-même. Voici le
passage
fait en question. « Habités à
réussir dans leurs entreprises,

IV, 65

οὐτὼ τῇ παρόντι ἐννοχία χρεώμενοι ἡμίονοι ἐοικὸς οἷον οἱ μὲν
ἐναντιοῦνται, ἀλλὰ καὶ τὰ δυνατὰ καὶ τὰ ἀπορώτερα μάλιστα τῶν
ἑπομένων παρασκευάζει καὶ ὑπερβύζια παρὰ τὴν κατὰ γὰρ εἶναι.

les Athéniens n'admettaient point Cléon dide
d'échec; ils avaient la prétention
d'être, quo tous leurs desseins
fussent exécutés que la chose fut
possible ou impossible, que
l'armement fut considérable ou
insuffisant, ils voulaient que tous les
desseins fussent exécutés. A bon
entendeur, salut. [Comme Cléon
dirigeait alors le peuple d'Athènes,
on suppose, sans le savoir posi-
tivement, que la disgrâce de
Cléon dide fut l'œuvre de cet homme
d'état. Cléon dide, nous le savons
par lui même, procédait d'abord
d'or la Thrace des mines d'or, ou,
pour parler plus exactement, il en
procédait l'exploitation. C'est là, à

34
l'insuffisance des Athé-
niens.

Marcellin 6

IV, 105

ἡ χρυσὴ τῆς Θράκης
μεταλλορρύπαντος.

1) L'état était propriétaire du sol.



Scaptesyle que se retira l'exilé,
 Longtemps après encore on pour-
 rait aux tourmentes un platane
 sous lequel il aurait aimé à
 travailler. On voit qu'il connaît
 bien la Chrace parce qu'il en dit
 à la fin du 11^{ème} livre. Il ne s'y
 enferma cependant point; mais il
 voyagea dans la Grèce, pour
 recueillir des informations. Est-il
 allé jusqu'en Sicile? Mais la con-
 naissance exacte qu'il a de la
 topographie de Syracuse peut le
 faire supposer. Ce qu'il dit
 d'Archelaos de Macédoine vient
 peut-être à l'appui de ce que
 Marcellin rapporte, d'après Pausanias,
 d'un séjour de Chrysidide à la cour

de ce roi. Cependant ce renseignement
est sujet à caution?

36

Il nous savons par Ellureydide
lui-même que son exil dura
20 ans, jusqu'à 408, ^{quand la guerre turque} ~~arriva~~ ^{tous les bannis rentrèrent}
~~proclamée la fameuse amnistie~~ ^{à Athènes (Xén. Hell. II, 2, 20)}
^{ou bien par suite d'un plébiscite}
Il revint certainement à Athènes.
^{spécial (Causar. I, 23, 9)}

Mais combien de temps y resta-t-il?
combien de temps survécut-il à cette
dernière date, nous l'ignorons. On
prétend qu'il fut assassiné, soit
à Athènes, soit en Chioce; mais ces
versions contradictoires qui se
débattent à ce sujet n'inspirent
aucune confiance. Il faut laisser
certain Ellureydide parle de la
fin de la guerre, et il a certainement
révisé son ouvrage après 404/3.

1) R. Hürzel (Hermes, XLII (1878) p. 16-29) pense que le *trpí totopías*, cité par
Marcellin, était un dialogue, comme le *trpí toutpion* du même péripatéticien (3^e s.)
cf. Diog. L. III, 8. Thuc. y aurait allusion aux Agathon et les autres poètes,
comme par Marcellin ou le péripatéticien de l'Ét. 2^e s. de la poésie, et la scène serait
restée à cette dernière (péripatéticien Ant. Poët. 3). Ainsi s'expliqueraient
les mots *trpí totopías* et *trpí toutpion* (à Thuc.)



Il faut donc laisser un certain intervalle entre cette date et sa mort, mais cet intervalle n'a pas dû être, trop long, puisque Thucydide ne put terminer son ouvrage. Ulrich et Classen fixent 896 comme dernier terme possible de sa vie. C'est en effet dans cette année qu'eut lieu une éruption de l'Étna, dont Thucydide ne semble pas avoir eu connaissance, ~~car il~~ il donne l'éruption de 496 comme la dernière. D'vrai dire toutefois, cela prouve seulement que le chapitre où il est question de cette éruption est écrit avant 896.

Diod. XII, 59

III, 116

[Nachtzug 1837]

Biographie + Krüger, Unters. üb. das Leben des Thuk. Berlin 1832.

Roscher, Leben, Werk und Zutatler des Thuk. Gött. 1842.

Wilamowitz-Möllendorf. Die Thukyd-Lieder (Hymenaeus). Hermes. 1877, p. 368-81 (Sur des combinaisons avec les autres genres, qu'il reproche aux épiques anciens, il fait mourir Thuc. en chalcidien). — Herzog, p. c. — Complément par A. Schöle, Hermes, 1878, 433-451. — Les Introduction des Écrivains.

+ Samon, Com. d'étude histor. (un vol. sur Thuc.)

La première chose à remarquer
c'est le choix du sujet. Raconter des
faits contemporains, les consigner
par écrit à mesure qu'ils se produi-
sient sous les yeux de l'historien,
c'est une entreprise qui nous paraît
très naturelle, et qui était pourtant
nouvelle alors. Les prédécesseurs de
Thucydide s'étaient surtout attachés
aux vieilles traditions ou à l'histoire
des peuples étrangers. Hérodote avait
terminé son ouvrage par le récit
développé de faits assez récents, arrivés
pendant son enfance, et cependant
déjà entourés d'un certain merveilleux
légendaire. ^{Il y a là déjà un ^{premier} progrès;}
^{car Hérodote, l'historien, l'observateur}
Hérodote prélude à Thucydide, mais
de loin. Th., le premier, dédaignant
l'attrait qu'exerce le lointain des
temps ou des lieux, prend pour
sujet de son récit ce que tout le

Thucydide

44

Hérodote n'achève pas
les faits contemporains de
ses chroniqueurs; mais il
l'achève par là, les
inscrivant dans les faits
ou les expliquant.



monde croit savoir, les faits actuels
 et dont la Grèce est le théâtre. Le choix
 d'un tel sujet n'est pas inspiré par
 la simple curiosité, il dénote un
 esprit qui ne veut espérer que ce
 qu'il peut constater avec exactitude
 et connaître, à fond. Ce qui l'attire,
 ce n'est pas l'extraordinaire, le mer-
 veilleux, ce n'est pas la surface des
 choses. Il veut en pénétrer le fond, se
 rendre compte de l'enchaînement des
 faits, de leurs causes, des motifs et des
 desseins des acteurs des drames humains.
 On peut dire que Thucydide a conçu
 d'abord l'idée de l'histoire raisonnée
 et politique, ^{fruit de l'étude de} ~~par l'étude de~~ les faits con-
 temporains.

fut le premier à
 concevoir

Au début de son livre, l'historien
 indique lui-même les motifs de son
 choix. D'un côté, il lui paraît

impossible de savoir au juste ce qui
 se passa autrefois. D'un autre côté,
 la guerre du Péloponnèse, est à ses
 yeux le fait le plus ^{considérable} important de
 toute l'histoire grecque. Il va jusqu'à
 déclasse lui attribuer plus d'importance, ^{importance de}
 qu'aux guerres médiques, ^{La guerre est que} et la Grèce ^{à la guerre}
 n'avait jamais auparavant atteint ^{cf. Rostock}
 à un aussi haut degré de puissance
 et de civilisation, qu'elle n'avait jamais
 été plus grande, plus prospère, plus
 glorieuse que de son temps. L'ima-
 gination populaire et les vers des poètes
 avaient entouré l'âge héroïque d'une
 brillante auréole; les hommes d'alors ^{l'âge héroïque}
 passaient pour avoir été plus grands,
 plus forts, plus voisins des dieux,
 dont ils étaient issus; et leurs actions
 aussi avaient un incomparable éclat.
 Thucydide détruit inévitablement



Cependant, ça n'est pas
 son vrai mérite, ni la nou-
 velté de ses vues. Hérodote
 avait déjà refusé crémée
 aux poètes d'Homère, et
 avant Hérodote, Lucien l'histo-
 rien avait signalé les contradictions
 et la puanteur de traditions
 populaires. Thucydide ne
 se ^{souvenait} ~~ne~~ pas de l'invincibilité
 et du doute : il ligaturait
 le royaume vraiment historique
 que des récits fabuleux.

ces belles illusions. Il fait voir les
 origines de la Grèce sous leurs vraies
 couleurs; il nous montre des peuples
 barbares dans leurs habitudes, leurs
 mœurs, leur costume. Pirates sur
 mer, brigands sur terre, armés en
 tempête de proie, tirant gloire de ce
 genre de vie, peu attachés au sol,
 défilés par des migrations conti-
 nuelles, impuissants et faibles,
 faute de sécurité, peu distincts des
 peuples qui les entouraient, les
 Grecs des vieux temps n'étaient pas
 encore Hellènes, n'avaient pas
 assez conscience d'eux-mêmes pour
 s'opposer aux Barbares. Cependant
 le progrès se fait peu à peu; en
 voici les principales étapes. Mino
 de Crète fonde la première domination

maritime et réprime la piraterie. La
guerre de Troie rapproche les tribus et
les cités pour une entreprise commune,
mémorable, et cependant bien prouvée
encore, même, au rapport d'Homère,
si l'on peut invoquer une telle autorité.
Voyez dans l'Iliade ces vaisseaux sans pont,
cet équipage forcé de ramener lui-même
cette armée peu nombreuse, parce qu'on
ne pouvait, faute d'argent, en nourrir
une grande, ce siège interminable
parce qu'on était forcé, pour subsister,
de se diviser, de piller les pays circonvoisins,
de cultiver la Chersonnèse. Quelle
hérésie! quelle impiété envers le grand
Homère! (Dini Augustin Thierry s'en
avaient rois mérovingiens cette fautive
couleur promise, dont l'histoire offi-
cielle les avait entourés. Cette compa-
raison n'est peut-être pas tout à fait
exacte; la préliminaire de Thucydide a

Thucydide
64

/ de Thrace



58
Sur ce point

après dix ans

plus de portée). Peut-on croire que
l'historien se trouvait en communauté
de vues avec Périclès? On dit que cet
homme d'état après la guerre de Samos,
Périclès se vanta, au rapport de Plutarque,
d'avoir surpassé Agamemnon; ~~il dit~~^{il vantait}
une ville barbare étant moins difficile
que de réduire en neuf mois la plus
puissante cité de l'Asie. Je ne crois
pas que ce grand homme d'état ait
servi ce propos par vaine jactance; il
jugerait sans doute qu'on avait suffi
les hommes et les choses de jadis, d'accord
en cela avec Thucydide et avec Euripide.

Après la guerre de Troie,
la migration des Doriens est un fait
^{capital} important. La Grèce arrive enfin à son
assiette, ses principes prennent racine
dans le sol. Grâce aux colonies envoyées
de tous les côtés, la richesse augmente
et la marine fait des progrès. Les

premièresnières sont construites. Thucydide dont le nom et la date de l'architecte corinthien qui construisait ces vaisseaux de guerre, prouve les Samiens; il donne aussi la date de la première bataille navale où figuraient des trières, à peu près comme nous citons les batailles où on se servoit d'abord de la poudre à canon. Ensuite il appelle notre attention sur la marine des Joniens, de Polycrate de Samos, des Phocéens de Marseille, vainqueurs de Carthage, enfin sur la marine des Tyrans siciliens. Sur terre, les guerres sont sans importance, ne se font qu'entre voisins. La plus mémorable est celle de Chalcis et d'Oréus, sur laquelle nous sommes aujourd'hui très imparfaitement instruits. Tous ces faits n'impliquent encore que de faibles progrès de la civilisation et de la puissance des Hellènes. La Grèce



50
est entravée par le régime arbitraire
des Tyrans, que Thucydide distingue
très nettement des anciennes royautés
héréditaires, aux prérogatives déterminées.
Le mérite de Sparte est d'avoir aidé
surtout à chasser les Tyrans, le titre
d'Athènes, ce furent les services rendus
dans les guerres médiques, qui devinrent
aussi le point de départ de sa puis-
sance maritime. Désormais la Grèce
se range autour de ces deux cités
directrices; une politique générale
succède à l'ancien isolement des villes
et à leurs petites querelles de voisins.
Après un demi-siècle de rivalité plus
ouverte ou plus sourde, ^{Athènes} Sparte et Lacé-
démone se font une guerre, inévitable
après ces ~~antécédents~~. On le voit, les
progresses de la richesse, du commerce,
de la marine, et en général de la

6B
soit qu'il ait ~~laissé~~^{légue} des monuments
ou des ruines, qui parlent à qui
sait les interroger. Ainsi les auteurs
de la vieille Grèce, s'éclaircissent par
les mœurs contemporaines ^{celles de plusieurs} ~~celles de plusieurs~~ ^{nations} ~~peuples~~ barbares,
de certains peuples de la Grèce même,
comme Coréens, Égées, Éoliens,
Ioniens^(an), qui sont restés tels qu'ils
avaient été dans les temps homériques.
Est-il vrai que les Cariens occupaient
anciennement les îles de l'Égée?
Oui, car en fouillant l'île de Délos, on
découvrit des tombes cariennes, recon-
naissables aux armures et au mode
d'inhumation encore d'usage en Carie.
Si les villes anciennes ne sont pas
situées sur le bord de la mer, mais bâties
dans l'intérieur des terres, cela con-
firme ce que l'on raconte de la pira-
serie d'autrefois. Il faut ajouter que

Chuey dide procede d'avec ces combinaisons
ingenieuses avec autant de prudence
que de sagacité. A l'aspect des ruines
de Mycènes, qui ne couvrent qu'un
espace peu étendu, on pourrait douter
de ce qui se raconte de l'antique puis-
sance de cette ville. Mais il ne faut pas
se laisser d'abuser de cet argument. Si
Greece ou Athènes venaient à être
détruites, celui qui jugerait de ces
deux villes par leurs ruines serait
induit à estimer la première, au-dessus
l'autre au dessus de sa puissance
réelle. L'historien se sert d'une hypo-
thèse, hardie, inaisonnante, pour en-
traîner une leçon de circonspection. Ce
qui il y a de remarquable, c'est la méthode.
Comme les astronomes ont inventé des
instruments qui permettent à nos yeux
de scruter les profondeurs du ciel et qui



suppriment, en quelque sorte, les distances, ainsi Chaucydide s'ingénie à trouver des moyens d'atteindre, de soncher en quelque sorte, les ~~temps~~ éloignés. Notre critique moderne n'a fait que développer cette méthode et l'appliquer sur une plus grande échelle.

Ce qui précède est tiré de l'introduction. Mais, dans le corps de son ouvrage, Thucydide s'est servi quelque fois de la même méthode, consistant à contrôler la tradition par des indices encore subsistants. ^{συμψα} ¹ ^{της} ^{παρα}

Quand les Athéniens se décidèrent à abandonner la campagne de l'Attique avec ravages des ennemis, c'était là un sacrifice très douloureux, car ils avoient de l'attachement pour ces champs où ils aimaient à habiter, où ils étaient vraiment chez eux. Le

souvenir de l'ancienne indépendance
d'Olus, de Olhamonte, des autres
villes de l'Asie, ne s'était pas tout-
à fait effacé, quoique l'union politique
du pays remontât à Chécée. Chucyde
confirme cette tradition par des indices,
des traces encore subsistantes : on
célèbre, encore la fête, des $\sigma\upsilon\upsilon\sigma\iota\sigma\iota\alpha$. La ville
était autrefois beaucoup plus petite,
renfermée dans l'Acropole et dans le
quartier au pied de l'Acropole vers le
midi. Ce qui le prouve, c'est que
l'Acropole s'appelle encore toujours hui
la ville, $\pi\acute{o}\lambda\iota\varsigma$, tout court. C'est là que
se trouvent les principaux temples, entre
autres celui de Dionysos, au Marais,
où sont célébrées les Dionysiaques du
mois d'Anthestérion, fête, plus ancienne
que les grandes Dionysiaques et qui
existaient déjà quand l'Ionie fut
colonisée, puisque les Ioniens, sortis
d'Athènes, la transportèrent chez eux.

Chucyde.
74

II Névros



33
Kaddigdy ou
Εννεακρονος

VII, 54-55

Il réfute ici, non Hérodote,
qui est bien instruit, mais la
tradition atténue sur les
tyrannicides (Alcibiade
et Agis) par rapport
dans la même section.)

était même assez âgé pour

ἀποδείξει ὅτι

La fontaine qui se trouve dans ce vieux
quartier servait alors à l'usage
journalier; c'est pourquoi aujourd'hui
encore on y puise l'eau pour les
cérémonies du mariage et d'autres
rites sacrés. [Dilemme Thucydide veut
prouver que ceux que l'on appelait à
Athènes les tyrannicides ne tuèrent
que le frère du tyran. Celui qui gou-
vernait ^{alors} à Athènes n'était pas Hippiarque
mais Hippocras ^{chef de la maison}, en sa qualité d'un
des fils de Pisistrate. Thucydide invoque
des témoignages épigraphiques. Sur
une stèle de l'Acropole, Hippocras figure
en premier lieu, avec cinq fils, tan-
dis qu'Hippiarque et Charmalos vien-
nent après et sans mention d'enfants.
Un des fils d'Hippocras, Pisistrate, rem-
plit une fois les fonctions d'archonte.
Thucydide l'a constaté par une ins-
cription dont les caractères étaient,
ἀποδείξει ὅτι dit-il, presque effacés, et que l'on

se retrouvent de nos jours. [Thucydide
 n'a pas seulement la sagacité péné-
 trante du critique, il a de plus, ce qui
 est peut-être, plus précieux encore, le
 désir ardent, la passion de la vérité.
 Il s'indigne de l'insouciance qui régnait
 à cet égard dans la Grèce. On ne connaît
 pas même l'histoire de sa ville; les hommes
 acceptent les uns des autres des traditions
 qu'ils ne prennent pas la peine de
 vérifier. Les historiens ^(sont) comme les poètes,
 ils ne cherchent qu'à amuser, ils régalaient
 leurs auditeurs de récits extraordinaires,
 fabuleux. Thucydide assure qu'il n'éprouva
 aucune peine pour savoir les faits ex-
 actement: La chose n'était pas facile,
 parceque les témoins oculaires ne
 s'accordaient pas toujours entre eux.
 Une mémoire plus ou moins fidèle,
 des sympathies et des antipathies, influ-
 aient sur les rapports qu'ils lui faisaient.

76

I, 20. Οὐτως ἀταλαί-
 πωρος τοῦ πόλλου ἢ
 ἤμενος τῆς ἀληθείας
 αἰεὶ εἶναι τὰ ἐπὶ ταῖς
 μάχαις τριπόρτων

I, 21. ὡς λογογράφοι
 ἐκείνοις εἰναι τὸ προσ-
 εχρότερον τῇ ἀρεσῇ
 ἢ ἀληθείᾳ.

I, 22 (ἐπιπλέον
 ὑπερβαίνει)

ἢ. ὡς ἐκείνων τῶν
 ὁνομάτων ἢ μνήμης
 ἔχον.



I, 22.

Τὰ δ' ἴσα τὸν ἑαυτῶν
ἐν τῷ ποδῶν οὐκ ἐν τῷ
ποδῶν ἀπαρτίζονται.

Τὸν τὰ ποδῶν ἑαυτῶν
ἑαυτῶν οὐδ' ἐν τῷ
ἑαυτῶν (cf. Hecate,
augue Th. fait font. de
allusion: Τὰς ἑαυτῶν
ἐν τῷ ποδῶν
ἐν τῷ ποδῶν)

Aussi ne se tenait-il pas au témoignage
du premier venu, et s'interdisait-il,
chose plus rare et plus difficile, de
compiliter et d'arranger les faits, d'après
ses vues personnelles, les combinaisons
qui lui semblaient probables. ^{l'âme} Cet
amour de la vérité, ce sérieux incor-
ruptible porté dans les recherches histo-
riques, est un trait rare et exceptionnel
parmi les Grecs. Ils ne se sont jamais
corrigés du travers que leur reproche
Thucydide. Les esprits les plus graves ne
sont résistés au charme de la fiction,
et il faut descendre jusqu'à Polybe
pour trouver un historien grec qui
puisse être mis à côté de Thucydide
pour le sérieux de sa critique.

Un racontant la guerre de
Péloponnèse, Thucydide a pris soin
de bien ^{déterminer} ~~déterminer~~ son sujet; et les limites
dans lesquelles il s'est enfoncé volon-
tairement peuvent étonner le lecteur,
mais caractérisent l'écrivain. On a
vu quelle place la géographie et l'éth-
nographie, la faune, la flore, des
frays, les monuments remarquables,
tiennent dans le livre d'Hérodote;
Thucydide s'interdit toute description
de ce genre, il se borne à ce qu'il
y a de plus nécessaire pour faire
connaître, le théâtre, des actions
humaines, les lieux où se livrent
une bataille, où se produisent les
incidents d'un siège, et là même
il se réduit tellement au strict
nécessaire, qu'on découvrirait parfois

Thucydide 84



une topographie plus détaillée. A la fin du livre III, Th. mentionne brièvement une éruption de l'Ultra; Hérodote n'eut pas manqué de décrire ce phénomène extraordinaire et d'en rechercher les causes, comme il décrit sur celles des crues du Nil; Thucydide se contente de rappeler le fait.

[Du régime des eaux
à la thésaurie]

Hérodote aime les scènes domestiques et les détails intimes; Thucydide est tout entier à la vie publique; il nous dit ce qui se passe dans les camps, dans l'Agora; il n'entre pas dans les maisons particulières, et la vie privée des hommes politiques est rigoureusement exclue de son ouvrage.

De tous les hommes d'état qui jouèrent un rôle dans la guerre du Péloponnèse, Périclès est celui dont

Th. a le mieux mis la figure en lumière.
Cependant il ne nous dit rien ^{des détails} de la
femme, avec laquelle Pericles ^{de} supporta
la mort de ses deux fils légitimes, ni
de ses relations avec Aspasia. Le nom
même, de cette femme célèbre, n'est pas
prononcé par Th., et cependant, s'il
fallait en croire la chronique scandaleuse
d'Athènes, Aspasia ne laisserait pas de
se mêler de politique. Il faut chercher
dans Vissophane et dans Plutarque
sous ces détails anecdotiques. L'historien
garde le même silence sur les intrigues
politiques et amoureuses qui brouillaient
le mauvais sujet Alcibiade avec le roi
Agis de Sparte; il ne dit rien de la
souplesse conduit ce personnage, de
cette ville, ^{dans l'} Asie près de Cynophrène;
mais par quelles séductions, avec quelle

il nous fait connaître
le capitaine et le politique
plutôt que l'homme.
Y a-t-il fait pit o' bauler
Sa femme d'âme; rien



85
suyvante il sut s'insinuer dans la
confiance du satrapes, comme des
Lacédémoniens, s'accommoder aux
mœurs de Sparte comme de l'Attique.
Th. dédaigne d'en entretenir son lecteur.

Les lettres et les arts jouaient alors
un grand rôle; le théâtre ^{(la comédie) surtout} jouait
même, parfois une certaine part
politique. Si nous n'avions que le
livre de Th., nous ne nous en doublerions
pas. Cependant Anaxagore et Phidias
étaient mêlés à la vie politique de
Périclès. Au moment même, où la guerre
du Péloponnèse allait éclater, on les
traîna en justice, afin d'atteindre
indirectement leur protecteur. Gorgias
se trouvait à la tête d'une ambassade
qui est mentionnée par Th.; c'était une
occasion de parler de l'enthousiasme.

qui excitait l'éloquence de cet homme
remarquable. Hérodote n'eût pas laissé
échapper cette occasion; Archiloque,
Héron, Alcée, Sapho, Anacréon,
Simonide, Pindare, sont incidem-
ment rappelés par lui. Dans l'h.
on chercherait en vain jusqu'au
nom de Gorgias; Il apprécie la poli-
tique de Pericles, mais il passe sous
silence les monuments de l'architecture
et de la statuaire dus à sa puissante
impulsion. Il ne fait-il une légère allusion dans les paroles de

l'h. se renferme dans l'histoire politique,
et là encore il fait un choix, il s'interdit
certaines parties de ce domaine. La
politique intérieure d'Athènes, de Sparte,
des autres États n'est exposée qu'autant
qu'elle se trouve liée à la guerre du Péloponnèse.

Thucydide
94

les paroles de
l'orateur :
Πολύβοι περ
παρ' ἑωυτῶν
ἴσται ποδοσκόποι
πρὸς ἀλλήλους
αἰῶν. II, 60, 1.



laigie par les souffrances
du début de la guerre,

II, 65, 3

La pourcentage
qui aboutit à cette
peine pécuniaire,

et elle l'est avec une discrétion et une
brièveté qui peuvent sembler excessives.
Nous apprenons bien que le peuple
d'Athènes infligea une amende à
Périclès et que peu de temps après il
le nomma stratège et lui confia ^{de nouveau} la
direction des affaires; mais sur le procès
même, aucun détail ne nous est donné.
Plus tard nous voyons Cléon tout
voyons puisant à Athènes; mais
quelles mesures démocratiques lui
valurent sa popularité? Nous savons
d'ailleurs que Cléon portait le salaire
des juges, d'une obole, à trois; Th. ne
nous l'apprend pas. Pourquoi? Il ne
s'occupe que de la guerre du Péloponnèse;
c'est là son sujet, et il n'en veut pas
sortir.

92
Après cela, il va sans dire qu'on
ne trouve pas chez Th. ces nombreuses
digressions qui amusent et déroutent
le lecteur d'Hérodote. Si l'on excepte la
première, qui sert d'introduction au récit
de la guerre et est plus librement composée,
on ne peut citer que de très rares exemples
de morceaux épisodiques qui interrompent
la marche des événements. Th. avait
étudié toute l'histoire de sa nation,
son introduction en témoigne hautement,
^{et} mais dans le corps même de l'ouvrage
il rappelle quelque fois le passé, pour
éclairer le présent. Dans un morceau
déjà cité, il explique par l'histoire l'atta-
chement des Athéniens à leurs habitations
de campagne. Au début de la guerre
de Sicile, il donne un résumé substantiel

II, 15

[De l'Attique]



des établissements helléniques dans cette
île. A la fin du II^{ème} livre, on trouve
des renseignements très instructifs sur
les royaumes de Thrace et de Macédoine,
qui prirent une certaine part à la
guerre du Péloponnèse. Dans ce
morceau il arrive même à l'auteur
de descendre plus bas que faire allusion
à des faits postérieurs à la date du
récit. Si l'on ajoute la digression sur
Harmodios et Aristogiton au L. VI, on
auroit épuisé la liste des morceaux
épisodes. Ils sont, on le voit, peu
nombreux, et l'auteur s'y est proposé
de nous instruire, jamais de nous
divertir. [L'impression que la lecture
de *Ell.* est vivement rendue par

Letre à Poufies, ch. III.

Dénys d'Halicarnasse: "*Ell.* dit-il, parcourt
l'histoire

1) *Πούρ. πόλις* ἡ κατὰ τὴν ἑξῆς (sic optime *Heeren*)
ἐν τῇ πόλει καὶ παλαιῶν καὶ παλαιῶν, καὶ λόγων
καὶ λόγων *ἐν τῇ πόλει* ἀπὸ τοῦ πρώτου πρὸς τὴν δέκατον τὸν ἀπο-
μνηστικόν... ἡ δὲ χεῖρα ἐν ἑσπερίᾳ *κατὰ* παλαιᾷ καὶ ποσειδων.

~~(C'est un long~~
~~discours)~~ une seule guerre; il ^{donne} ~~grace~~ ^à une traite,
sans prendre haleine, ^(entraînant) de bataille ^{sur} & bataille, Thucydide
d'armement ^{sur} ~~à~~ armement, de harangue ^{sur}
à harangue. Aussi l'attention des
lecteurs se fatigue-t-elle. Rien
n'est plus agréable dans les ^{écrits} historiques
que la variété et les digressions".

Au gré de Denys, Hérodote est bien
au-dessus de Th. pour la composition
de son ouvrage. L'appréciation du
rhéteur d'Halicarnasse est un peu frivole,
et nous ne souscrivons pas son jugement.
Mais, à un autre point de vue, il nous
sera permis de regretter l'excès de
sécrité qui porta Th. à s'empresser
d'inscrire des limites si étroites. ~~À~~ retrancher
ainsi tout ce qui n'est pas histoire
politique et militaire, on s'expose à
laisser de côté des faits qui jetteraient
du jour sur la politique des États et sans
lesquels la marche même de la guerre
ne s'explique pas suffisamment.



10 B
Les choses humaines sont trop complexes
pour que l'on puisse en isoler aussi
rigoureusement une partie déterminée.
L'interdite l'acclure absolument tout
ce qui touche à la vie privée, des per-
sonnages marquants, ^{l'écriture} et presque tout
ce qui concerne la politique intérieure
et ce que l'on pourrait appeler la vie
privée, des États, ce n'est pas s'interdire
des digressions vaines, c'est mutiler
l'histoire. Je ne puis ni empêcher de
voir dans cette méthode d'une rigueur
exagérée un parti pris et un acte d'op-
position. Le contraste entre *Ch.* et *Méthode*
est trop frappant pour n'être pas voulu.
Sans doute il tient à la nature des
deux esprits; mais il est poussé à un
point qui ne peut s'expliquer, ce me
semble, que par des vues systématiques.
Nous avons vu que *Ch.* rien ne s'oppose
n'empêche de croire que *Ch.* ait pu

connaître l'ouvrage d'Hér.; disons qu'il
a dû le connaître, et vouloir faire tout
autrement, c'est ainsi qu'il en voit
quelque fois le fils d'un père prodigue
tomber dans l'avarece. Les extrêmes ne se
touchent pas seulement, ils s'appellent.

Maintenant
100

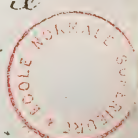
Après ce qui précède, on ne
s'étonne pas que Thucydide ait mis
un livre extrême, à déterminer l'étendue
et les limites chronologiques de son sujet.
Il faut faire abstraction du premier
livre, magistrale introduction, dans
laquelle Th. expose les causes et les an-
técédents de la grande lutte contem-
poraine. On y distingue trois
parties inégalement développées,
les derniers événements qui furent
les causes prochaines, l'occasion de la
guerre, sont racontés avec beaucoup
de détail; le demi-siècle qui sépare
la dernière guerre médique de la
guerre du Péloponnèse est présentée

cf. feuille aditionnelle.

Thuc. est jusqu'à un certain point
l'antiquaire d'Hérodote. Mais
s'il il propose de compléter le
livre de Dour. ? de l'élo-
uer à l'origine en vain ?
Lecteurs attentifs ne per-
drez rien de certain. La plus
importante est la réclamation
de la réputation.

Les affaires de Corinthe et
de Sicyon, qui bouill-
lent Athènes avec Corinthe.

1) En racontant brièvement l'intervalle entre la gu. Méd. et la guerre du Pélop., il
commence à l'endroit où s'arrête Hérodote. Il complète l'histoire de Pausanias et
de Thémistocle. Il faut en dire qu'il veut rectifier le jugement qui s'est porté sur
Thém. — Quant à Héraklès et à ses fils, il les juge comme Hérodote, et en dit mieux qu'il
est capable (VI, 57) de dire du remémorateur. — Relève-t-il des erreurs d'Hérodote ?
Cela est peu probable. Cependant Hérodote parle du bataillon de Pélone, d'Agas Tharacys, à
Sparta (IX, 58), et il attribue (après l'installation de 18, 53 jusqu'à la guerre) deux suffrages
à Marmé du côté de Sparte (VI, 57) : erreur ^{signale} ^{réfutation} par Thuc. I, 21.



dans un récit sommaire des vicissitudes
 antérieures sont embrassés d'un coup
 d'œil général. Parvenu enfin à la
 guerre du Péloponnèse, l'auteur en
 fixe le commencement avec une
 grande exactitude, d'après les calendriers
 de Sparte, d'Athènes et d'Argos. Après
 s'être batus pendant dix ans, les
 belligérants conclurent en 421 la paix
 connue sous le nom de Paix de Nicias.
 Après un intervalle ^{de six ou sept} de sept à huit
 ans, en 413, au printemps, la guerre
 éclata de nouveau entre Athènes et
 Sparte, jusqu'à ce que cette dernière
 ville fût réduite à merci, en 404.
 Du temps de Th., et même après lui,
 on avait l'habitude de distinguer ces
 deux guerres : ~~on~~ ^{d'}appelait la première
 guerre d'Archidamos, et la seconde
 guerre de Pécélie.

1, 25-26.

Th. s'attache à prouver que la paix
 ἀναχωρήσεως 363/362 de 421 n'était qu'une trêve, mal observée

431-421
Guerre d'Archidamos

413-404
Guerre de Pécélie

[De l'indication interne des allusions
par la lecture
[C'est une petite comédie.]

Quoique l'arconon et l'apocaris ne désignent pas nécessairement
une lecture publique (cf. Jours d'Hal. Ep. ad Pomp. III, p. 37 Tardif)
Toute, Antid. 599, cependant ici tout indigne qui en veut dire
tout au plus dans son propre. Si l'allusion d'Hésiode à
Athènes est bien attestée. (L'arconon n'est pas Thuc. sans
le que soient d'abord en anecdote.)

Allusion d'arconon.

(II, 97 Thucydide met les Thraciens après les Scythes, lesquels, dit-il,
comportent, quand ils sont assis, par le nombre de fois sur lesquels
peuple de l'Europe et d'Asie. D'après Hés. V, 3, les Thraciens com-
portent en son la même façon, comme les Indes.)

I, 138, 3. Le génie d'Alcibiade. Tentation, suivant Westphal
(De Tradition du Persépolis) contre ce qui est Hésiode de l'influence
de Macédoine, sur Thémistocle dans une des plus remarquables conjectures.

(Confirmation moins importantes. I, 126, coll. Hés. V, 71, tentation
de Lyson. Hésiode parle du prestige des rancunes, Thucydide des richesses : ainsi
des richesses de l'admiral, l'arconon Alcibiade viole la propre promesse. L'arconon
d'Hésiode n'est rien de plus qu'Alcibiade.)

II, 2, coll. Hés. VII, 233 : l'arconon d'Alcibiade par les Thébains.

II, 8, coll. Hés. VI, 180 : tremblants de terre à Delos. Ici, les
vrais sat, je vois, indépendamment l'un de l'autre : les complaisances des mots,
jointe à la difficulté du texte, provient d'un geste d'Alcibiade à Delos, Delos,
suivant la circonstance.)

Il résulte du passage cité qui avait
~~je ne puis pas~~ Thuc. ad T. intention de continuer ad
Hérodote

Cependant I, 97, cité plus
haut, implique un
rectif on a pu s.

en racontant la fin des guerres médiques (il est par
ailleurs dit qu'Thucydide commence son récit après la prise de Lesbos),
Mais ont-ils complètement Hérodote ?

en racontant la seconde partie de la vie de Pausanias ad Thémistocle ?
cela est douteux.

en développant la conspiration d'Harmodios et par conséquent
sur l'expulsion d'Hippias ? Cette digression a d'autres motifs :
Th. veut montrer que des erreurs répandues.

Je le dis par pitié nos plus de certaines expressions qui lui
donne pour des reminiscences d'Hérodote, tout, cependant, une seule coïncidence
qu'il se peut faire considérer comme accidentelle. Et encore !

Hérod. I, 59 (Cott.) οὐκ ἔπειτα τὰς πόλεις συντάξαντες
οὐκ ὀλίγα περὶ αὐτῶν, ἐπεὶ τὰ τοιαῦτα καὶ τῶν ἄλλων ἵσταντο
τῶν πόλεων κοινῶν ἐκείνων καὶ τῶν ἄλλων.

Reminiscence
d'Hérodote (?)

Thucyd. VI, 56, 5-6: (Cott.) τῶν τε πόλεων αὐτῶν
ἐκείνων διακρίσεις... τὰ δὲ ἄλλα αὐτῶν ἡ πόλις τῶν ἄλλων
ἐκείνων νόμοις ἔχοντο...

Thuc. fait-il allusion à Hérodote et rectifie-t-il
des erreurs commises par son prédécesseur ? (p. 1-2).



60
U. Krehlen, Die Archäol. des Thuk., dans Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions

Quelle a prouvé que Thuc. a pris dans Herodote le qu'il dit de progrès de la
marine I, 13, 6; 14, 1 et 2 et 3. Je trouve des traces jusqu'à l'antique dans
Herodote I, 163; III, 39, 44. VII, 144. 158. 163. La mention de roi de
Pace 'rui Saeriu, 'rui Kapstou est peut-être ce qui donne le plus
d'apparence à cette conjecture. Je remarque cependant que la prise de l'île
de Rhénia par Polyrate et la consécration à Apoll. Delia ne se trouvent pas
dans Herodote, ni la fondation de Marseille par les Phocéens.

de côté et d'autre, pendant laquelle
les hostilités ne cessaient de se reproduire
plus sourdement ou plus ouvertement.
L'expédition de Sicile, 415-413, est à
ses yeux un épisode qui se rattache à
la guerre du Péloponnèse et qui prépare
la péripétie de ce grand drame; enfin
tous les événements des 27 ans, 431-404,
se tiennent et forment un grand ensemble,
qui porte, grâce à Th., le nom de guerre
du Péloponnèse.

Il est évident que l'enchaînement de
tous ces faits ne se révéla qu'après
coup, et comme Th. déclare lui-même
que dès le début de la guerre il nota
les événements à mesure qu'ils se
produisaient, n'est-il pas à croire
qu'après la guerre de Péloponnèse, il com-
mença à mettre ses notes en ordre et
à rédiger la guerre de dix ans? Pour
être historien, et grand historien,

Thucydide
11A



MB

Participat in Cretation
de son ^{de son} _{de son}
L. 24

Ἰερεὺς δὲ τῶν τῶν αὐτῶν
αὐτῶν θ. αθ. ἔργον ὡς
ἐὰν τὰ ἱερεῖς τοῦ αὐτοῦ
ὁμοῦ τῶν χριστιανῶν μὴ οὐ
ἵπνισται τὰ τὰ αὐτῶν τῶν αθ.
λατρεῖ. τὰ αὐτῶν, τὰ τὰ παρὰ
τῶν αὐτῶν τῶν τῶν αὐτῶν
a Hambourg

(fort estimable)

Ch. n'était pas prophète et ne pouvait
prévoir l'avenir. Le travail de rédaction
a été évidemment repris après la fin de
la guerre et interrompu par un accident
indépendant de la volonté de l'écrivain,
apparemment par sa mort. Un effet,
Ch. assure avoir raconté toute la guerre,
et cependant son ouvrage s'arrête au
milieu de la 2^{ème} année, en 411.

Ces points sont de toute évidence
peut-on en savoir davantage? F. W.
Ulrich publia en 1845 un mémoire
intitulé: "Beitrag zur Erklärung des
Chuti". Je dis un ~~mémoire~~, je devrais dire
un livre, étude consciencieuse, minu-
tieuse, qui fait beaucoup d'honneur à
l'auteur, mais qui est bien dure à lire.
Voici la thèse de W. Deo l'an 421, Ch.,
croyant la guerre terminée, en rédigea le
écrit, et c'est, à peu de chose près, cette
rédaction que nous lisons encore aujourd'hui.

110
Toutes les fois que dans les livres 2, 3, 4
et jusqu'à dans 5, jusqu'au chapitre 26,
Th. parle de "cette guerre", il entend la
guerre de 10 ans, non celle de 27 ans. Que

ὅς ἐστι τῶν ἑκατόν

Th. n'ait rien ajouté à cette partie de son
récit, après la fin définitive de toute
la guerre, Ulrich ne peut le soutenir.
Le chapitre II, 65, dans lequel l'historien
essaie de prouver que Périclès n'est pas
responsable du désastre final de la guerre d'Athènes,
porte sa date en 431 même. Il faut en
dire autant de l'épisode sur les accrois-
sements du royaume de Macédoine, II, 100.

Sauf ces deux morceaux, évidemment
insérés plus tard, Th. suivant Ul., n'aurait
plus touché à la rédaction de ces livres en question.

Cette assertion est certainement trop
absolue; il y a des indices d'une révision
plus suivie; d'autres morceaux qui semblent
indiquer qu'en les écrivant l'auteur
connaissait déjà des faits postérieurs.

Je retrouverai une série de rubriques qui n'ont particulièrement frappé.



Les Hellènes de la Sicile et de la Grande Grèce n'ont pas pris de part active à la guerre ~~de~~ dix ans; cependant l'historien note avec grand soin tout ce qui concerne les relations politiques d'Athènes et de la Sicile. Pas une tentative d'intervention, pas un envoi de vaisseaux, quelque insignifiant qu'il fût, n'est passé sous silence; tous sont soigneusement enregistrés à leur date. Ces petits faits, sans influence sur la première guerre, n'ont de la portée que comme prélude à la grande expédition de Sicile. La plupart du temps ces mentions sont très courtes; une seule fois l'historien s'étend davantage, il met en scène Hermocrate de Syracuse et nous donne un discours prononcé par ~~ce~~ ~~homme~~ d'Etat dans un congrès de toutes les villes de la Sicile. Ce discours jette un jour très vif sur la

situation de la Sicile, les rivalités qui ~~se~~ en
séparaient les villes, le rôle qui y joua ^{Athènes}
^{De pareilles} ~~les~~ considérations se comprennent par-
faitement si l'on suppose que Th.
connaissait la grande expédition de Sicile
quand il écrivit ce discours; autrement
il me semble difficile d'en expliquer l'apogée.

Thucydide
12A

Depuis Ulrich, quelques uns ont
essayé de donner la date exacte, distinguer
dans tout le cours de l'ouvrage la trace
des révisions successives et de marquer
la date des additions et des remaniements. 1)
Ces esprits trop curieux s'appuient
sur des raisonnements contestables et
s'efforcent de savoir ce qu'il faut se
résigner à ignorer. Etant ce qu'on peut
dire c'est que le premier livre est écrit,
ou tout au moins fondamentalement remanié,
après la fin de toute la guerre, et que
le reste a été retouché plus ou moins à
différentes reprises. La dernière, maintenant
peut être, fait disparaître quelques



1) Irwin, De tempore quo Th. procuravit hist. suae composuerit, Thesaurus
Berol. 1870. Le tome I est séparé et contient les harangues, et plus. autres morceaux
sont insérés après. Revue de la guerre. Ulrich de considérations Affensang sur Th. hist.
(Revue de la guerre 1875) approuve tout au sujet des harangues. Gr. Hornes XII (1874) p. 23-24
répond, et étend son enquête subtile au reste de l'ouvrage. Il veut que la guerre de Sicile
ait formé un récit à part, écrit avant que Th. ait composé sa guerre de Sicile
l'ouvrage du la guerre de 27 ans, etc. etc. Peu solide.

VI, 54-59

T Aug. on peut en plus affir-
mer. S'AD. Hod. d'histoire
cyprien I, 20. Thucydide 12
montrant une infirmité qu'il
n'avait pas VI.

x) KΔλιν & KΔλιν & KΔλιν & KΔλιν
αὐτῶν τὰ ἀλλὰ βιασάτω
τῶν πολιτῶν τῶν δὲ
τῶν πολιτῶν τῶν δὲ
τῶν πολιτῶν

+ KΔλιν & KΔλιν, ἀντὶ τῶν
ἰσχυρῶν καὶ ἰσχυρῶν
Xεῖρον δὲ αὐτῶν τῶν
ἐν τῶν πολιτῶν

taches légères. Dans I, 80 l'auteur rétablit
très récemment la vérité historique
au sujet de la tentative d'Alcamènes
et d'Alcibiade, au livre VI il expose les
mêmes faits tout au long. Il y a là un
double emploi, qu'une révision définitive
n'eût ^{peut-être} ~~probablement~~ pas laissé subsister.
Quelques menus détails ont ^{encore} moins d'im-
portance. Cléon est présenté au lecteur,
III, 36 et IV, 21 il l'est de nouveau, et presque
dans les mêmes termes. Il y a là, si
l'on veut, un indice ^{un peu} ~~petit~~ défaut, ^{qui se voit}
celui que nous effaçons aujourd'hui en ^{corrigeant les} ~~la~~
~~dernière main~~ ^{opérations} ~~en~~ ^{diaplastrées}
mais c'est surtout le III^e livre qui porte
la marque d'une rédaction provisoire.
Ce qui y frappe tout d'abord c'est l'absence
des harangues; c'est ^{là} un point sur
lequel nous reviendrons plus bas.

Les vues d'Ulrich, à plus forte raison celles des autres anatomes, sont combattues
par Classen et aussi, trop fréquemment et trop tubitivement, par Herbst (Jahres-
bericht dans Philologus, 38, 503 et 1821, 271.)

12c



12D

La tâche de l'historien est double, ra-
conter les faits et les expliquer. Voyons
d'abord quelle est la méthode des récits
de Thucydide. Après avoir recueilli
toutes les informations, Th. les combine
de manière à prendre une vue nette
et précise des événements, et il en met
le tableau sous les yeux du lecteur
avec cette loyauté qui est toute à
l'objet qu'il s'agit de reproduire.

C'est un narrateur qui met sa gloire
à ne rien mettre du sien dans ses
récits. Il n'a pas l'ambition de les
colorer, de rendre les faits plus extra-
ordinaires, plus étonnants, plus
intéressants qu'ils n'étaient en effet.
Il donne le modèle de la narration
désintéressée. Ceux qui se piquent
de bien conter aiment à faire briller
leur talent en racontant les faits, en

Thucydide

134

us de son

narrateur

1) Cf. I, 22, 2.



leur donnant de l'intérêt par la manière
de les présenter, en faisant quelque
chose de rien. C'est là le mérite d'Hér.
et des conteurs; l'h. est plus sévère, il
vise plus haut. Si Hér. aime à redire
les jolis récits qu'on lui a faits, en les
enjolivant à son tour, l'h. compare
les rapports des témoins qu'il a interrogés
les soumet à un contrôle sévère; comme
fait une enquête, comme un juge
d'instruction, et croit-il tout il
ne fait entrer dans son récit que des
éléments bien constatés; ajoutons, bien
choisis, de manière à ce que les faits
semblent se raconter eux-mêmes, et
qu'on oublie le narrateur. Aussi les
faits ne se présentent-ils pas avec des
couleurs empruntées. S'ils ont peu de
portée, il suffit d'une mention sèche
et rapide; s'ils paraissent beaux ou
grands ou émouvants, c'est qu'ils l'étaient

[et il les expose

[dans le récit

en réalité.

13C
Citons quelques exemples : la ville de
Platée se trouva assiégée par une armée
nombreuse, entourée d'un double rempart,
élevé par les assiégeants. Sur ce rempart
il y avait de nombreuses tours, gardées par
des factionnaires veillaient la nuit.epen-
dant une partie des habitants réussit à
faire une évasion nocturne. Il s'agissait
de faire comprendre la réussite d'une
tentative aussi extraordinaire. Ch. y III, 20-24.
arrive par l'exactitude d'une narration
où abondent les menus détails, si bien
liés entre eux que le lecteur croit assister
à l'évènement. C'est un morceau achevé,
dont le mérite est d'autant plus grand
qu'il se fait moins sentir. Il faut dire
que dans ce cas la tâche du narrateur
était simple et relativement facile, le
local de l'évasion étant limité. Les
hommes qui parviennent à s'enfuir



passent tous par l'espace franchissent
sous la circonscription ~~dans~~ l'espace étroit
compris entre deux tours. Le reste de la
garnison de Platée et l'armée assiégeante
se trouvent sur le second plan et ne
prennent qu'une faible part aux évé-
nements de la nuit.

ou bien

Quand il faut résumer des situations
qui se prolongent, ^{ou} des faits qui se
répètent plusieurs fois, ou bien encore
quand il s'agit de condenser dans un
seul tableau plusieurs scènes simultanées,
le procédé est forcément autre, et la tâche
devient plus difficile. Lisez au commen-
cement du livre, vous trouverez quatre cents
Spartiates furent pris dans l'île de
Sphactérie; Des soldats athéniens s'étaient
établis sur la côte de Messénie, sur une
langue de terre, et à poste bien choisie,
dont ils avaient fortifié à la hâte,
improvisé la fortification, sans outils,
sans baguette. On les voit choisir les

sur cap Longuepoint,
placé à l'extrémité d'une langue
de terre de manière à dominer
l'une des 2 entrées du port de
Sylus:

ch. IV

pièces, qui se rassemblent sans pouvoir
les tailler, porter ^(qui couvra de ciment) la boue sur le dos,
penchés en avant, les deux mains ra-
menées en arrière et bien jointes. Les
Lacédémoniens, afin de les chasser de ce
poste, s'établissent dans Sphactérie,
petite île ^{1.32} placée devant le port de Pylos
de manière à laisser deux accès de
côté et d'autre. L'attaque des Lacédé-
moniens échoue malgré la bravoure de
leur chef Brasidas, mis hors de combat
au moment où il s'élance personnel-
lement à l'assaut. Bientôt arrive une
flotte athénienne, qui force les deux
entrées du port et isole ainsi les Spar-
tiotes établis dans Sphactérie. Un
combat s'engage dans le port, les
vaisseaux ^{des} Lacédémoniens tombent au
pouvoir des ennemis; pour les reprendre,
ils quittent la terre, entrent tout armés

Thucydide
144



dans l'eau, saisisseient les navires et
les tirent à eux. Les Athéniens les
repoussent du haut de leur bord,
Dercé mots résument vivement le
caractère, extraordinaire de ce combat.

Οὐδ' ἄνδρα ποῖον, οὐδ' ἄνδρα ποῖον,
οὐδ' ἄνδρα ποῖον, οὐδ' ἄνδρα ποῖον.
παύου, οὐδ' ἄνδρα ποῖον.
αὐτοὶ τὸν ἀνδρῶνα (II, 143)

Les Lacédémoniens, portés sur terre,
engageaient en quelque sorte un
combat de mer; les Athéniens, du
haut de leurs vaisseaux, combattaient
comme une armée de terre. Cette
double antithèse, très expressive ici
et même pittoresque, ne laisse pas
il faut l'avouer, d'être, un peu dans le
goût de la fameuse phrase sur l'armée.
Πάντα μὲν διατίθησιν ἡγεῖον, αὐτοὶ δὲ διὰ τῆς θαλάσσης
τῆς.

Sp. 19. 29. 30.
Orig. 29.

1er. Müller - Strabing
non 1. de p. 1. Müller
fusile.

Lisez, après ces modèles de narration,
la bataille de nuit qui se livra dans
Syracuse quand les défenneurs de la ville
III, 43-45. furent surpris de nuit par les assiégeants.

Vous suivrez ^{le récit} ~~de nos~~ la marche générale
du combat et vous comprendrez pourquoi
les Athéniens échouèrent dans une tentative
qui était cependant bien combinée;
mais vous trouverez moins de détails
précis, moins de clarté dans l'ensemble
de la narration. C'est qu'il faisait nuit; ^{il est}
nous n'y voyons pas clair, par la raison
que les acteurs eux-mêmes tâtonnaient
dans les ténèbres. ^{Thucydide} L'historien a pris
soin de ^{faire cette} ~~déclarer~~ qu'il ne pouvait décrire
ni des uns, ni des autres, des renseigne-
ments précis sur les détails de cette
engagement ^{mêlée}. De jour même, dit-il,
chacun ne sait bien que ce qui s'est
passé près de lui; Comment pouvait-on
connaître exactement les incidents d'une
bataille de nuit? L'insuffisance de cette
narration fait honneur à la loyauté
de l'historien. On voit qu'il n'était pas

Thucydide et son lecteur

VII, 44, 1. Εν νύκτι γὰρ
ἦν οὐδὲ πού τις
ἑαυτὸν ἢ τὸν ἄνδρα ἵσταντο
ὅτι ποῦ ἦν ἕκαστος
ἐκ τῶν ἑαυτοῦ.

Presq. en mots : ils at-
tendaient la nuit pour s'opposer
à l'historien.



III, 113, 6

Il faudrait en juger d'après
authentiquement & démentir les
déclarations de l'hist. lui-
même, s'il fallait en croire
Nikolaus Strübing & son
écritement de Thucydide,
Voy. & fouille volante.

VII, 59 sqq.

[et les soldats les plus
valides]

[Le rest. de

L'homme à dissimuler son ignorance,
et à inventer, pour combler les lacunes
de ses renseignements. C'est ainsi
qu'ailleurs il s'abstient d'indiquer
~~aucun~~ ^{des morts} chiffre, de crainte d'en donner
un qui soit exagéré.

La méthode ^{de la narration} ~~à son récit~~ à la fois
condensée, précise et émouvante, n'est
remarque appliquée nulle part avec
un art plus consommé que dans le
récit, disons mieux, dans le tableau
de la dernière bataille livrée devant
Syracuse. Les Athéniens veulent forcer
la sortie du port, barié par les Syra-
cusains. Les marins montent à bord;
l'armée de terre, rangée sur la grève,
ne fera qu'assister au combat. La
bataille rencontre de deux flottes dans un
espace étroit était une mêlée confuse,
plutôt qu'une bataille. Th. commence

Il appelle le livre de Th. « une épopée militaire & didactique ». Le récit du siège
de Platée, qu'il a particulièrement « plâtré », est un *πομπαιον* ou *ἐκπαιον*, une théorie
de l'art des sièges, un *κατὰ τὰς* de toutes les opérations possibles, en pareille occurrence, pré-
senté sous la forme d'un siège réel. Les détails de l'événement sont de pure fantaisie. Cependant
Th. n'altère pas le vintu de ses propos d'histoire, il use naïvement de l'art d'écrivain, de poète.
M. L. pense trop. Si l'avait vu, Th. se moquerait de ses lectures en condamnant,
comme il fait, les poètes, et on affirmant invinciblement son la peine qu'il se
donne pour nous le rendre visible. — Déjà dans l'antique, il y avait des distracteurs qui repr. des men-
sures à Th. en combattant l'opinion générale (Joseph, C. Ap. I, 3 entre.)

Thucydide. Ispère (L'Esprit de l'Esprit)
Müller - Hübsch (II, 71-73. III, 20-24 III, 52-68.

San se Thucydide - Fortolpa (Vier 1881), p. 141
voit d'origine le courage comme "eine martialisier - diaktische
Eigenschaft". Il en donne un exemple dans l'histoire de Phil. 1880,
p. 234 sq. "Die glückseligste der Th. geprüft unsere Sachtly
in Bezug vor Thataia", dort il montre que le caractère de la Force.

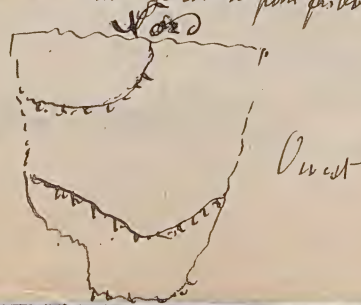
"une épi-
militaire et
diactique"

Manso, Spacia, II, p. 147, dit que c'est la cause. Du même d'Androm
incompréhensible. Tally, après G. Cox (Hist. of Greece, II, 147-148),
"On certain engineering difficulties in Thuk's account of the escape
from Plataea" in Journ. of Philol. 1881, p. 8.

Il renvoie aussi
à la note finale
à H. Köhler, in
"Ergänzungen Thuk." in
Monat. Monarch.
p. 372.

Th. ne s'agit pas la ville de Pl. Les ruines s'élevaient sur un pro-
montoire de la région. Au sud, du côté de la montagne, la ville est la plus élevée.
Le plateau par où on est parti à l'est et à l'ouest par des rivières ou vallées de
ruisselles affluents de l'Esopo. Le côté Nord est assez escarpé. Le se trouve
une espèce de citadelle, entourée de mur d'enceinte et d'un mur intérieur. Un
autre mur intérieur sépare la partie la plus orientale de la montagne du reste de la ville,
comme si on avait voulu plus tard reculer le côté de plus facile de la forteresse à l'opposé.

Les murs sont anciens,
peu ou pas de
au platot "incertain".



111B

L'enceinte a plus de 6000 pas - cependant Th. dit qu'il y a plus.
Comment la faire défendre par 400 hommes? comment l'approvisionner, s'il
comme elle est, d'une circonvallation?

Ribbans et Kocchly (Hist. des grecs. Kriegswesen, p. 211) pensent
que les habitants se seraient retirés dans la citadelle d'une portion d'enceinte 1600
pas. Lort. Mais la topographie des lieux rendrait cela impossible.

la ville plus vite. La ville plus vite. La ville plus vite. La ville plus vite. La ville plus vite.
L'enceinte avec la nature du terrain aussi dans cette hypothèse. Avant d'arriver
à la et de se rendre à un long siège en règle, les Séleucides avaient essayé de prendre
la ville plus vite. La ville plus vite. La ville plus vite. La ville plus vite. La ville plus vite.

Une mine de assiégés
le fait croire

étaient un rempart, Xénos, contre une partie de la ville (semblable
à celle qui devait former le Polygone de Xénos, Hist. VII, 71) ^{alors} enfin, ils font
une circonvallation complète, entourée de deux fossés, renforcée de plus grands fossés
d'armée, et attendant que la famine réduise la garnison.

Tout cela est peu qu'il faut en une de l'enceinte. Le premier siège de
Xénos? le sol est pierreux. Comment le défendre? Comment le défendre? Comment le défendre?
Beaucoup d'autres questions, mais insolubles.

Une exposé de toutes
les opérations possibles
de pareille nature,

"Tout brecht est une adaptation de la théorie de l'art
du siège sous forme d'un siège réel" (p. 322.)

L'opération est tout aussi impossible, une pure fantaisie.
On vient par exemple la faire, si le fossé antérieur était pris? [Il l'était
évidemment, et les hommes, enfermés dans le fossé.]

Antiochus, dans la D. 336. Antiochus dans la "Dictionnaire" fait allusion à la victoire
Ois. fait allusion à d'autres passages de la guerre des premiers siècles.
à la victoire de Thugrida.
à d'autres!

V. 541-53. ... ad istos appellavit
tunc Thiodor. [Apud istos appellavit
Basiliscus, et ex reponit quia de suis d'antus mto.]

Le récit de la merveilleuse construction arrivée en ces lieux.
Mais par les ordres de l'empereur serait une partie de récit de la fort-
fication de Bylos dans Thuc. IV, 5.

La légende de mer, où 2 chars pouvaient s'élever, se moquent de
Thuc. I, 93 (mer de Bérée), par de mer de Babylone d'après Hérodot.

En l'esp. venant au fossé intérieur avec un appui de Mars.
L'adantation est par Th. vient d'un, d'un pourqu'il les
M. ne se souvenant point l'un d'eux.

S. 336. Thuc. ne voulait pas de purpo d'histoire altier ou
d'histoire à venir. Il ne s'agit pas d'un droit d'écriture,
de fait.

Le ne semble pas M. I. pour les. L'aveu est par
Th. se moquent de la fiction en condamnant les pecheurs
il ne s'agit pas de son qu'il mettait à l'œuvre l'œuvre de la.



1410

pour indiquer les diverses manœuvres
qui étaient possibles et celles que la
nature des lieux ^{exigeait} imposait aux
marins. Ensuite il résume dans
un tableau la foule des incidents
divers, ramenés à leurs traits géné-
raux et essentiels. Il fait voir les
conséquences de l'enchevêtrement
des vaisseaux; le rôle des pilotes,
des rameurs, de ceux qui comman-
daient la manœuvre, et aussi le rôle
des soldats, des stratèges et des capi-
taines de vaisseau. Ce ne sont pas
là des généralités vagues et banales,
des lieux communs traditionnels,
comme on en trouve chez les écrivains
qui, à défaut d'informations précises
se servent des couleurs toutes préparées
sur leur palette de rhéteur. Dans l'œuvre

Thucydide
154

καδυσβαι



les à l'épique

comme celle des poésies
de l'Épique

on a la quintessence condensée
d'une multitude de faits particuliers,
soigneusement recueillis, combinés
et résumés par un esprit sérieux.
Lisez la bataille de Salamine dans
Hérodote, vous serez charmé par un
grand nombre de détails intéressants,
des exploits individuels, des actes de
bravoure de certains guerriers, comme
dans les batailles homériques; mais
l'ensemble vous échappe, la bataille
s'effrite en quelque sorte. Hérodote
s'en tient à la surface des choses, l'Épique
nous donne la moelle des faits.

[Reste à dire comment le récit d'une
bataille, réduite à ses lignes générales,
peut être pathétique. En lisant ces
pages on est ému, sans pouvoir dire si
le narrateur l'a été; c'est que sa personne
disparaît; il se borne à rendre compte

des sentiments qui animent les combattants,
et aussi de ceux des spectateurs inactifs,
moins intéressés à la lutte, ~~de~~ tous les soldats
athéniens qui n'avaient pu monter à bord.
Nous les voyons, suivant la scène qu'ils
avaient sous les yeux, joyeux, accablés,
en encriers, plus affectés que les combattants
eux-mêmes; nous entendons leurs prières,
leurs cris, ^{leurs agitations} leurs gestes, divers suivant les
périphéries de la lutte, signes visibles de leur
anxiété. Comparables au chœur d'une tra-
gédie, les Athéniens mêlés à l'action commu-
niquent leur émotion au spectateur ou au
lecteur. Saluste a imité ce ^{tableau} ~~scène~~ pa-
thétique dans son récit du siège de Jug. 68
Journ. Je crois que Lyrius déjà, dans le
morceau de l'Épithète relatif à la bataille 435-39
de Salamine, s'est souvenu de Thucydide¹⁾

1) Thuc. VII. 71. 3: Ἄλλοι δὲ αὖ ἐπὶ ἀντιπαραστάσει τῶν πλοίων
καὶ παλιν ἀνδράσιν, οἷα τοὺς ἀπὸ τῆς ἐναντίας τῆς ἀντιπαραστάσεως αὖ τῶν
ἐναντίων ἐν τοῖς πολεμικοῖς κινήμασι τῶν σώματός τε, ἐν τῷ ὅτι, περὶ τῶν
ἐναντίων αὖ γὰρ παρ' ὀπίσθου ἢ ἐμπροσθεν ἢ ἀντιπαραστάσει. Gall. l. c. "niti corporibus
ut ea huc illuc, quasi vitabundi aut jacentes tela, agitant." Lyrius, § 38; ἀντιπαρα-
στάσει, τῶν δὲ ἐναντίων αὖ ἀντιπαραστάσει (les femmes et les enfants à Salamine)



150

Plus loin, le départ des vaincus est un
nouveau navrant. ~~Morts~~ laissés sans sé-
pulture, blessés et malades, forcement
abandonnés malgré leurs supplications,
voilà le tableau. Vient ensuite l'analyse
des sentiments: espérances détruites,
crainte de l'avenir, honte de s'enfuir
ainsi. ~~Souterrains~~ armées, ou plutôt une foule
de 6,000 hommes. "On eût dit la popula-
tion d'une ville prise d'assaut, ~~chancelant~~
se dérobant par la fuite, et encore d'une
ville considérable". Voilà un de ces ^{traits} ~~mois~~
qui peignent une situation. L'historien
rappelle ^{ici} ~~la même~~ le début de cette ^{même} ~~grande~~
expédition, les grandes espérances qu'on
en avait conçues. La scène de désolation
après la défaite forme un contraste sai-
ssissant avec cette autre scène qu'on
a vue au livre II, 30-32, La punice et Athènes
s'embarquant pleine de confiance,
revant de brillantes conquêtes, dans un
pays lointain.

οὐδ' αὖ γὰρ ἄλλο ἢ
πῶς ἔτι πῶς πορρωτέρη
(ἐπορωχούσῃ)
ἴσμεν (αὐτῶν), καὶ ταύτῃ οὐ
συνεῖται μὲν αὖτε γὰρ
τοῦ ἑμπόρου οὐχ ὅσον
αὐτῶν ἰδιόσους τίσσεσθαι
ἀλλ' ἐπορωχούσας (85)

Villains on trouve la description générale Thucydide
 de situations qui se prolongent. C'est
 ainsi que l'état d'Athènes après l'occu- 194
 pation de Déclie, pour le roi de Sparte,
 est décrit, VII, 27-28. Guerre permanente
 dans le pays même; toute la campagne
 de l'Attique abandonnée à l'ennemi,
 plus de 20,000 esclaves (dans ce nombre
 beaucoup d'ouvriers) passent à l'ennemi;
 le bétail, les attelages perdus; les chevaux
 blessés, mis hors de service, par suite des
 nombreuses sorties que les cavaliers
 étaient obligés de faire; les approvision-
 nements difficiles, longs et coûteux, car
 il fallait tout importer. Ici encore un
 mot résume la situation: "D'une ville,
 Athènes était devenue un poste fortifié."
 Ἀπὸ πόλεως ἵνασιν ὁρμήσιν ἐκείνη.

non passagère, comme
 dans les invasions persi-
 ques, mais permanente



Dilleme on a le récit de faits occultes,
 Les conspirateurs se cachent à l'ombre, la
 terreur prise sur les citoyens, une défiance
 générale les paralyse; puis un coup d'état
 quasi légal fonde le gouvernement oligar-
 chique des Quatre Cents, VIII, 45-70.

II, 167-199.

Le tableau le plus célèbre est celui de la
 Peste d'Athènes. Les symptômes de la maladie
 sont ^{habituels} courts, son dénouement, ses conséquences,
 l'état des esprits, la physionomie morale
 de la ville, tout est exposé avec une pré-
 cision singulière, et cependant ^(sans exagération) d'une ma-
 nière ^{incroyable} générale; la méthode ^{est} si sévère
 l'effet est immense, et l'ensemble est si sa-
 vissant que Lucèce, en plaçant ce morceau
 à la fin de son poème, a cru devoir se
 borner au rôle de simple traducteur.
 Elph. s'est rendu parfaitement compte de
 sa méthode). Voici, en effet, ce qu'il dit:
 (qui est tout l'opposé de celle d'^{Elph.} Lucèce)

"Je'ai laissé de côté, les cas exceptionnels, 166
étranges, les traits particuliers, accidentels, Τὸ μὲν οὖν ῥό-
qui varient d'individu à individu, pour σῆμα, πολλὰ καὶ
m'en tenir à la forme générale de la ἀλλὰ παραμένει
maladie." ἀσθμία, ὥς ἔστιν
ἐν τῇ ᾧ ἰστέον

Dans ce morceau, comme dans les ^{diagnoses}
récits des batailles, dans les ^{substitutions} tableaux d'une
certaine durée; l'h. nous l'avons vu, dégage
d'une foule d'incidents venus à sa connais-
sance les traits essentiels, qui lui servent
à composer un tableau, à la fois général et
précis. Ce procédé d'abstraction ne l'a nulle-
ment servi que dans le morceau
célèbre, où il parle de l'effet démoralisant que
la lutte acharnée des factions et la guerre
civile exercent sur ses contemporains. Après
avoir raconté les excès commis à Corcyre,
l'h. rappelle que dans beaucoup d'autres
cités grecques, des événements analogues se
sont produits, il ne les rapporte pas ; mais



il les connaissait, et de leur comparaison
il tire un tableau général des funestes
effets de la discorde civile, et les traits de
ce tableau sont si bien saisis qu'il se trouve
être vrai pour tous les temps et tous les
pays. Aussi Tullius et Macchiavel ont
sûs pu se les approprier en décrivant
l'état des esprits à Rome et à Florence en
temps révolutionnaire.
(Feuille ci-jointe).

Thucydide III, 82 sqq.

(2268 16
fin)

16'A

Un grand nombre d'événements arabesques,
l'historien-philosophe dresse le tableau général
de la lutte des factions, des discordes civiles, per-
sant la guerre du Péloponnèse.

La guerre qui divisait toute la Grèce
fut que, dans l'intérieur de côtés les discussions
des partis dégénéraient en guerres civiles, par
la facilité qu'avaient démocrates et oligarques
d'invoquer les l'intervention, les uns d'Athènes,
les autres de Sparte.

μεγαλὴν μὲν καὶ

De là des malheurs et des atrocités, qui eurent
ἀπὸ ἐσωμάχων, εἰς αὐτὴν ἡ ἀντιθέσις τῶν ἀντιθέτων
toujours les mêmes, tout que la nature humaine

ne changera pas, différents cependant de degré
à de forme suivant les circonstances particu-
lières [Toujours la distinction de l'intérieur et de l'extérieur]



En temps de paix et de prospérité cités et individus
 conservent du sentiment plus doux ; mais la guerre, en détruisant
 la sécurité et en enlevant les moyens ^{ordinares} de vivre, devient
 conseillère violente (βίαιος διδάσκαλος), et elle
 rend le cœur des hommes semblable aux circonstances,
 τίς τὰ παύεται τὰς ὁρμὰς τῶν πολλῶν
 ὁμοίαι, c.-à-d. elle rend les âmes aussi dures
 que sont les circonstances.

En temps de révolution, les crimes vont toujours
 en augmentant : ceux qui viennent après ressemblent
 aux premiers. [Celle-ci s'est unifiée]

La provocation morale se fait sentir jusque
 dans le langage : la valeur des mots est altérée.
 La violence forcée ^{est mise au rang des qualités} s'appelle courage viriles
 (τὸ ἐπιδεικνύμενον ὅτι ἀνδρὸς μοῖρα

προσετάθη) . Une témérité inconsidérée
s'affile bravaux dévoués au parti (τόλμα ἀδό-
γιστος ἀνδρία φιλότατος ἐνομιόθη), l'hésita-
tion prudente l'acreté spécifique (μέδωρε δὲ
προμηθὲς δουλία ὑπερυψ), la modération masquée
de timidité (τὸ δὲ τῶν περ ἀνάνδρων πρόσχημα).

Associations politiques (ἐταιρίαι), leur procédés et
leur morale. — Les liens du sang étaient plus faibles que
ceux de l'association, les parents ^{deven} étaient des étrangers au
prix des frères et amis (τὸ ἐγγενὲς τῶν ἑταίρων
ἀλλοτριώτερον ἔχοντο), ces derniers se trouvant
plus disposés à se reculer devant aucun acte
audacieux (διὰ τὸ ἑταίρειον εἶναι ἄπο-
λασίτως τοῦ πατρ). Entre eux les affiliés
n'ont pas vu τὸ πρῶτον νόμον μέλλον ἐπεκτείνοντο ἢ
de crainte moins par la foi jurée que par
τὸ πρῶτον κατανόησαι. Entre partis
un attentat commis et commun.

Contraires, on aimait mieux l'empêcher par tra-
hison qu'ouvertement : prenant l'indigne en trêve,
on avait ^{un} double avantage, la sûreté et réputation
d'espion. Or la plupart des hommes aiment mieux
passer pour méchants et lâches que pour sots et honnêtes
(ἐὰν δ' οἱ τοιοῦτον ἀποδείξω [ὅτι] δὲ οἱ ἀ-
γαθοὶ ἢ ἀγαθὸν ἀγαθῶν) : ils ont honte de l'un,
ils se font gloire de l'autre (καὶ τὸ μὲν ἀποδείκνυσθαι,
τὸ δ' ἀγαθόν).

Les parties se valaient, quel que fût leur drapeau.
L'intérêt public n'était qu'un vain prétexte couvrant
des avidités égoïstes (τὰ κοινὰ λόγῳ βραχυλόγηται
ἀλλὰ μακρότερον).

Le tableau se trouve être vrai pour tous les temps
et tous les pays. Ainsi Lalloué et Machiavel ont-ils
pu s'en approprier les traits principaux pour décrire
d'autres guerres civiles (Catil. 52. 33. Hist. p. l. I.
Lst. Fior. III, c. 137², p. 69 ed. Paris).

Si Thucydide diffère d'Hér. par la méthode de ses récits, il s'écarte bien plus encore de son devancier quand il cherche à expliquer les faits. C'est sur la terre même, c'est dans le monde humain qu'il cherche les raisons des événements historiques. Il ne monte pas au ciel pour en trouver la clef, il ne nous renvoie pas à une volonté ou à une fatalité mystérieuse et insaisissable. Plus de ^{ces} voiles et nous marchons en pleine lumière. On se souvient du rôle que jouaient dans les livres d'Hér. les prodiges, les oracles, les songes fatidiques. Que deviennent ils dans Th. ? ~~Th.~~ ne daignent mentionner aucun songe, mais il ne passe sous silence ni les prodiges, ni les oracles. Il est intéressant de voir à quel titre il introduit rappelle dans son récit des faits qui passaient pour surnaturels, et ce

Thucydide ¹⁷

sur un terrain solide
et ouvert à nos investi-
gations

l'historien



qu'il en pensait lui-même.

L'éclipse de la lune, dont il est question, VII, 50, fit prendre à Nicias une résolution franche. L'armée athénienne se trouvait devant Syracuse dans une situation si critique qu'elle n'avait plus d'autre salut qu'une retraite immédiate. On allait donc s'embarquer; mais le prodige céleste arrêta Nicias. Sur le conseil des devins, il ne voulut pas entendre parler de départ avant trois fois neuf jours. Sans cet ajournement, le désastre aurait pu être évité. L'éclipse de la lune ne figure donc prosaïquement ici à titre de prodige; mais comme une des causes qui avaient agi sur l'esprit du général en chef. Nicias, nous dit l'historien, avec la réserve qu'il porte généralement dans ses jugements, Nicias était trop enclin à la dévotion; et quand

ἦν γὰρ τοῦ αἵματος
 παραμυθία καὶ τῶν τοῦ
 οὐρανοῦ προσημάντων

il parle du fait de l'éclipse, il ajoute:

c'est qu'il y avait pleine lune. Ces mots ont une portée qui échappe à la plupart des lecteurs: ils contiennent une indication discrète de

la cause naturelle du phénomène.

L'intention de l'auteur se révèle plus clairement dans un autre passage.

Dans II, 26, il est question d'une éclipse

du soleil. Elle eut lieu, dit l'h., dans la néoménie, d'après la lune; c'est-à-dire

par la nouvelle lune réelle, opposée

au commencement du mois d'après le calendrier réformé; et il ajoute, il

paraît que la chose n'est pas possible autrement. Le fait est donc normal,

il ne peut avoir lieu que dans certaines circonstances déterminées à l'éclipse du

soleil par la nouvelle lune, ^{tandis que} celle de la lune ^{ne se produit que lorsqu'} elle est dans son plein.

On trouve dans le ^{2^e} second passage ^{du II^e livre} qui porte d'un des détails précis, les observations d'un astronome esprit scientifique qui étudiait les phénomènes naturels.

172
ἐπὶ πᾶσι τῇ πρὸς
αὐτὸν οὐδὲν.

τοῦ μηνὸς κατὰ
τὴν ἡμέραν

ἡμέρας καὶ πόρον τοῦ
καὶ τὴν ἡμέραν τῆς ἐκείνης τοῦ
καὶ τὸν.



observations d'un esprit avec un
 esprit scientifique. Nous apprenons
 que le phénomène eut lieu après l'heure
 de midi, que le soleil obscurci dans
 la plus grande partie de son disque
 prit la forme d'un croissant de
 lune, que quelques étoiles étaient
 visibles. La portée de ces deux passages
 s'éclaircit ^{quand on} par les rapprochements
 des explications que Périclès, instruit
 par Anaxagore, donna un jour aux
 Athéniens, effrayés de ce phénomène.
 Il leur fit comprendre que ces ^{les éclipses} ~~éclipses~~
 résultaient de ce que la nouvelle
 lune, se trouvant ^{devant} ~~opposée~~ au soleil,
 le recouvre pour nos yeux.

Utat enim tunc haec nova et
 ignota ratio, dit Cicéron en rap-
 portant ce fait. Nous voilà loin
 d'Her., qui dit encore que le soleil
 quitte sa station dans le ciel.

Mém. 16.
 Cf. Ant. Pér. 35.

VII, 49, 3; on lit que les orages
 et les gros temps, qui étaient chose
 naturelle dans la saison d'automne,
 ajoutaient à l'abattement des mal-
 heureux Athéniens, qui ^{se}figuraient
 que tout cela se faisait pour les
 faire prier. Ils y voyaient la main
 d'un dieu hostile. L'historien
 donne le fait comme naturel
 et il ignore l'effet qu'il produisait
 sur des âmes superstitieuses.

Les tremblements de terre men-
 tionnés dans III, 89, sont un fait,
 non seulement naturel, mais historique
 car les Péloponnésiens, effrayés par
 ce prodige, renoncèrent à envahir
 l'Asie. Th. rapporte qu'en plusieurs
 endroits de la Grèce, il y eut alors des
 mouvements brusques de la mer et, à leur suite,

Thucydide 184

ὅτι τὸ ἔτος πρὸς
 μετόπισθε ἤδη ὄντος
 φέβετο γιγνέσθαι.

ἡδύμορον καὶ ἐνόμορον
 καὶ τὴν σφαιρὰν ἀδύμορον
 καὶ τὰ ταῦτα πάντα γιγνέσθαι.



ἄλλο δὲ σιόπων οὐκ
 ἔν πορ δόξαν τὸ τοι.
 οὐκ ἔμψυται γένεσθαι.

des inondations subites. ^{Geog. Faits ex-}
 traordinaires, ajoutait-il, qui ne
 prouveraient, si ce qu'il me semble,
 avoir lieu sans tremblement de terre.
 Ici encore il indique que le prétendu
 prodige est soumis à une règle, tient
 à une loi naturelle. La physique prend
 la place de la theologie.

Arrivons aux oracles. Rien
 n'est plus instructif que II, ~~III~~. Au
 moment où la guerre allait éclater,
 beaucoup de prédictions circulaient,
 beaucoup étaient ^{! débiteurs} chantées par les devins,
 soit dans les villes qui allaient faire
 la guerre, soit dans les autres. Délos
 fut secouée par un tremblement de
 terre, le premier dans cette île, de
 mémoire d'Hellène. On disait et on

/ collectionneurs d'oracles
 ξεροκοτόχοι ἦσαν

royait que cela présageait des malheurs
à venir et tous les faits de ce genre
étaient avidement recherchés. Il importe
de noter que ces détails font partie de
la description de l'état des esprits dans
une conjoncture des plus graves. Les
grands devoirs, l'ardeur pour la guerre,
notamment dans la jeunesse qui
n'en avait pas encore vu; l'ancienneté
de toute la Grèce au moment où les
deux plus grandes cités allaient en
venir aux prises, voilà ce qui précède
le passage que nous venons de citer.
Après ce passage, l'historien nous dit
que les sympathies générales étaient
plutôt pour Sparte, qui se posait en
libératrice de la Grèce, qu'états et indi-
vidus rivalisaient de zèle pour aider
celle-ci. Les oracles et les prodiges

οἱ τῆς ἀλλῆς ἑλλὰς
πάντα μετῴρουσιν ἢ
ἐννοουμένων τῶν πρώ-
των πόλεων.



ne figurent donc ici que comme
des faits qui agissaient sur
l'état des esprits ou qui en étaient
les symptômes; la psychologie
prend la place de la théologie.

On peut faire la même remarque
sur ce que Ph. dit de la prédiction
dont la fameuse peste semblait l'ac-
complissement. L'oracle portait il
peste ou disette, λοιμός ou λιμός? On ne
savait; mais les hommes accommodaient

leur mémoire à ce qui leur arrivait,
comme de raison. S'il arrivait un
jour qu'une disette accompagnât
une guerre dorienne, les hommes
comprendraient, naturellement, l'autre
version. Remarquez les locutions
ὅς ἐστις, ἐξ ὅτου, καὶ τὸ ἐξ ὅτου. On voit ^{errer} ~~par~~
les livres de l'historien le sourire ironique
d'un ^{coeur} ~~plume~~ ^{ironique} ~~humain~~ ^{de}

ὅς ἐστις ἢ ὅθεν τὸ πρῶτον
ἢ ὅθεν τὸν τὴν μάχην
ἐκείνην.

II, 54

Dans le même endroit, Ch. rapporte
qu'un oracle delphique, par lequel
Apollon avait promis son secours
aux Lacédémoniens, parut se véri-
fier lorsque son accomplissement dans
la peste qui affligeait Athènes. Ici
Ch. ne se prononce pas. Cependant
quand il fait observer que le fléau
(Athènes fut publiquement & ordinairement)
frappa les villes les plus populeuses
n'indique-t-il pas que la peste
eut une cause naturelle? Un autre
oracle pythique, relatif au Pelasgique,
aurait mandité au grec de l'Attique,
s'accomplit aussi quand la population
des campagnes de l'Attique, qui
avait cherché un asile dans la ville,
est obligée de s'établir dans ce quartier.
Sans contester la sagesse de Delphes,
Ch. jette à l'oracle une prévision qui
n'a rien de surnaturel et témoigne

τῶν αἰδίων χωρίων
τὰ πολυανθρώπινα.

1) Καί μοι δοκᾷ τὸ παντίων τούτων ἑμφύλιαι ἢ προσεδίχοντο·
 αὐτὰρ διὰ τὴν ^{Occupation d'illirien} παρανομίαν ἐνοικῶν αἰεὶ ἐμποραὶ γέγονε γένεσθαι
 τῇ πόλει, ἔλθε, διὰ τὸν πόλεμον ἢ ἀνάγκη τῆς δικήσεως, ἐν ᾧ οὐκ ἐνομάδων
 τὸ παντίων ^{propos} ἢ ἐν ἀγαθῷ, αὐτὸ ποτε αὐτὸ ἀποκισθυσόμενον.
 « sans mentionner cette guerre, Cécile prévoyait que ce quartier était un jour
 occupé par des fonctionnaires peu propres. »

seulement d'un esprit sagace. [Voyez
 comment la grande institution
 nationale est traitée par Ch. avec
 le respect qu'elle mérite. Il ne faut
 pas mettre les réponses de Delphes
 sur la même ligne que les prédic-
 tions des devins. Voyez la distinction
 que fait le chœur de l'*Odyssée* entre
 la parole du dieu et celle des prophètes
 humains. Aristophane aussi se moque
 sans cesse des devins et des *chresmologues*,
 qui recueillaient de prétendus oracles,
 attribués à *Panakis* ou à tel autre nom
 fabuleux. Mais on ne voit nulle part
 qu'il traite ainsi les oracles pythiques.
 Terminons par un passage qui n'a
 pas été corrigé de la même façon
 par tous les interprètes. En parlant
 de la durée de la guerre du Péloponnèse,
 Ch. rappelle qu'on avait toujours dit

498: Ἀλλ' ὅ μιν οὐ Ζεὺς
 ὁ τ' Ἀπόλλων ἔοικεν οὐδὲ
 τὰ θεῶν ἰδέσθαι ἰσχυρῶς
 οὐ γὰρ οὐδὲν ἔχον
 γένοιτο, εἴ ποτε οὐδὲν
 ἀνθρώποις.

qu'elle ne prendrait fin qu'après trois
fois neuf ans, et il ajoute que c'est la
seule assertion fondée sur des oracles qui
se soit exactement accomplie. Classen
induit de ce passage que l'h. ne conteste
pas la possibilité de connaître l'avenir
par des voies surnaturelles. Pour ma
part, j'y vois tout le contraire. Il pense
comme Voltaire sur le compte des devins:
il ne leur accorde pas même le privilège
"de se tromper toujours".

Voilà donc la théologie, le surnaturel,
le mystérieux, définitivement écarté. Nous
avons affaire à un esprit qui se détourne
de ce qui ^{est} insaisissable pour la raison
humaine, qui ne veut pas admettre,
s'étonner, mais qui est avide de com-
prendre, de déconstruire les causes prochaines,
humaines, des faits de l'histoire et qui
met au service de cette recherche une

D. Classen, Intro. p. 61.

Τὸν ἑννία σὺν 19
τοῖς αὐτοῖς χρόνοις τε
ἐοχρεομαίνας μόνον
δὲ τὸν τὸ ἑχρὸς
ἐν μέρει.



grande expérience des hommes et des choses,
 une vive intelligence politique, un
 esprit naturellement pénétrant, aiguisé
 par des méthodes critiques qu'il a
 lui-même, inventées à son usage.
 Comme tout est clair et intelligible
 dans son récit. Il fait jour enfin et
 les brouillards théologiques se sont une
 bonne fois dissipés. Comme l'histo-
 rien nous fait comprendre, pourquoi
 telle ^{dessein} ~~entreprise~~ réussit, telle autre ^a ~~échoue~~
 ou bien pourquoi l'issue finale ne
 doit pas toujours faire juger de la
 sagesse ou de la folie d'une entreprise!
 Il n'est presque pas de page qui ne
 témoigne de la méthode de l'historien,
 mais elle se révèle avec le plus d'éclat
 dans le premier livre, dont la lecture
 dut être, je suppose, comme une révé-
 lation pour les hommes éclairés de cette
 époque, ceux qui étaient capables de
 comprendre.

un esprit aussi profond. Comment et Thucydide 20
pourquoi la guerre du Péloponnèse
éclata-t-elle ? avait-elle des causes acci-
dentelles, fortuites, ou bien était-elle
le résultat inévitable d'un long en-
chainement de faits ? Il y a de l'un
et de l'autre dans tous les événements
humains. Ch. pense qu'un choc entre
Sparte et Athènes devait nécessaire-
ment avoir lieu tôt ou tard ; mais
que la guerre éclatait sous tel archonte
plutôt que sous tel autre, voilà ce
qui tient à des causes occasionnelles.
Ces dernières causes, les plus prochaines,
les plus évidentes pour tous les yeux,
il les expose d'abord. Athènes et
Corinthe se brouillent au sujet de
Corcyre et de Potidée, deux colonies
de Corinthe, l'une soutenue par
Athènes contre sa métropole, l'autre
soutenue par Corinthe contre la ville
directrice de la confédération dont elle



sent de se séparer. Le récit de ces événements
 est éclairé ^{au moyen de} deux discours, prononcés
 à Athènes par les envoyés de Corcyre et
 de Corinthe. Les Corcyréens présentent
 une guerre générale comme inévitable,
 les Corinthiens, non écoutés, ne se con-
 tenteront pas de combattre les Athéniens
~~deux~~ en ces deux occasions, ils deviendront
 aussi les ~~deux~~ instigateurs de la guerre
 générale. Nous les retrouvons à la con-
 férence de Sparte, si largement exposée
 dans les chapitres 67-69. Le discours qu'y
 prononce les Corinthiens est des plus
 instructifs; mais il faut se compléter
 par les discours des Athéniens et du
 roi de Sparte. Quand on a écouté ces
 orateurs divers, on ^{saisit} comprend les portées
 des événements qui eurent lieu depuis
 les guerres médiques, on comprend le
 rôle, et le caractère des deux tribus direc-
 trices qui sortent comme les deux pôles

opposés du monde hellénique. Nous
voilà arrivés aux causes plus cachées,
mais plus réelles, aux vraies origines
de la guerre. L'h. fait connaître, ensuite,
donne un récit rapide et substantiel,
les faits qui eurent lieu dans l'intervalle
des deux guerres: l'accroissement de la
puissance d'Athènes, la rivalité des deux
villes, l'attitude, ^{latente} ou sourde, ou manifeste,
suivant qu'elles s'alliaient ^{l'une} passagièrement ou s'ob-
servaient avec défiance, ou se combattaient, pour
se réconcilier encore. Mais, au milieu de
ces fluctuations, la puissance jeune, en-
treprenante, expansive, ^{d'Athènes grandit} ~~augmente~~ toujours
aux dépens de la cité conservatrice, et con-
fiante dans son ancienne suprématie.
L'histoire de ce demi-siècle, pendant lequel
se prépare la grande guerre, est à son
tour le résultat de toute l'histoire an-
térieure de la Grèce. Voilà ^{C'est ainsi que} comment tout s'enchaîne
dans les vues de l'historien.



200
Voilà une large exposition des anté-
cédents de la guerre du Péloponnèse. Les
ressources, les moyens d'action des deux
belligérants, tout ce qui peut servir
à éclairer d'avance la suite de la
guerre, est exposé avec la même suite
de vues, à la fin du premier et au
commencement du dixième livre.
Lorsqu'on a lu le discours de Corin-
thiens à la dixième conférence de
Sparte et le discours de Périclès à
Athènes, qui en est en quelque sorte
la contrepartie, on connaît le fort et le
faible de Sparte et d'Athènes et on est
en même de juger si la conduite de
leurs hommes d'État et de leurs capi-
taines est saine, ou impudente,
conforme ou contraire à la politique
que prescrivaient leur situation et la
nature de leurs ressources. Il y a plus,
le caractère même des deux acteurs de

I
ch. 120 à 121

ch. 139

la lutte, des peuples d'Athènes et de Sparte, est présentée dans un double portrait contrasté, avec une force d'analyse ^{psychologique} ~~morale~~, dont personne alors, je suppose, n'avait encore donné l'exemple.

Thucydide
214

I, 70.

"Ils sont novateurs, prompts à concevoir des projets, prompts à exécuter ce qu'ils ont conçu. Vous êtes faits pour conserver ce que vous possédez, ne rien concevoir de nouveau, rester dans l'expectation au-dessous même du nécessaire. Ils sont oseurs au-delà de leurs forces, hasardeurs en dépit de la prudence, pleins de confiance au milieu des périls. Votre ^{humaine} nature vous pousse à entreprendre moins que vous ne pouvez, à vous méfier des calculs les plus sûrs, à ^{croire} ~~prévoir~~ que ^{jamais} ~~vous ne~~ vous briserez des périls. Ils sont décidés, quand vous êtes ajournés; ils courent le monde, quand vous restez chez vous; c'est qu'ils espèrent accroître leur puissance au loin, tandis que vous craignez, en sortant de chez vous, de ^{compromettre} ~~perdre~~.

τοδμηται, ^{plus novateurs}
κατοδμηται

παρδιδι, ται
αποδμηται



Archidamos de Sparte, en répondant
 aux Corinthiens, montera que l'esprit
 conservateur des Lacédémoniens les préserve
 des fautes et des excès dans lesquels Athènes
 est entraînée par l'inquiète recherche du
 progrès. Quand on voit ces portraits si
 analysés si pénétrants de l'humeur des
 deux cités et du rôle qu'elles jouent dans
 la Grèce, on sent que pour notre his-
 toire il y a dans cette lutte de 27 années
 deux acteurs en présence, Athènes et Sparte.
 Devant ces exemples, les auteurs individuels
 disparaissent ou sont rejetés au second
 plan, à très peu d'exceptions près. Sans
 doute, c'est la politique d'Athènes et de Sparte,
 la ^{puissance} situation de ces deux villes, l'une con-
 tinentale, l'autre éminemment maritime;
 l'une à la tête de confédérés autonomes,
 l'autre maîtresse souveraine d'un empire, nous sont présentés
~~que nous apprenons à connaître plus souvent~~
 que les traits distinctifs du tempérament
 et du caractère de leurs citoyens. Cependant,
 voyez les marcher à la bataille: les Athéniens V. 69.



ἐδὲ τὰς ἐρχομὲν ἐν
 πλοῖον μετὰ τῶν πλοίων
 σὺν ὅσοις ἢ λόγῳ
 δὲ ὑδίου καὶ ἐν
 ἐν τῶν πλοίων.

et leurs alliés sont excités au combat par
 des allocutions de leurs chefs; les Lacédémoniens,
 par des paroles qu'ils échangeaient
 entre eux, par des chants militaires,
 renouvelaient le souvenir de leurs anciens
 faits d'armes. Ils savaient qu'une longue
 pratique de la bravoure est plus efficace
 que l'exhortation passagère des plus
 beaux discours. Unenite eut lieu la
 rencontre. Les Athéniens, les Argiens et
 leurs alliés marchant impétueusement
 et avec passion; les Lacédémoniens s'a-
 vancant lentement, à la cadence marquée
 par des joueurs de flûte. [Dans les tra-
 nquilles militaires, les généraux de
 Sparte mettent toujours en avant la
 discipline (εὐνομία); Les gens d'Athènes la
 recommandent bien aussi, mais ils en
 motivent la nécessité par des arguments
 tirés des circonstances. Quand les La-
 cédémoniens osent engager un combat
 naval contre leurs adversaires, leur chef

dit à ses marins ^{navires} et à ses soldats que la
bravoure doit l'emporter sur l'art et l'ex-
périence; l'Athénien soutient au contraire
que c'est l'habileté qui donne confiance
et courage.

Thucydide
224

Plusieurs des discours les plus impor-
tants de Th. sont prononcés par des am-
bassadeurs. À moins qu'ils ne soient
des personnalités marquantes, comme
Hermocrate de Syracuse, l'historien né-
glige de donner leur nom. Ce n'est
pas tel individu, c'est Athènes, c'est
Sparte, ou Corinthe, ou Corcyre, qui
parle par la bouche de ses représentants.
De là hauteur où il plane au-dessus des
événements, Th. n'aperçoit que les acteurs
collectifs du drame historique.

Cependant quelques individus, en
petit nombre, se détachent avec une
physionomie particulière. Périclès,
Cléon, Alcibiade, Hermocrate,
Brasidas; on ne peut guère en ajouter d'autres.



Celui qui les domine sous et que l'hicet
rien a mis en scène le plus souvent
quoique une mort prématurée l'ait enlevé
presque au début de la guerre, c'est Périclès.
Nous l'avons dit, *l'h.* ne montre de Périclès
que l'homme politique, et encore à l'époque
seulement où il a réussi à dominer le
peuple par son intelligence, son caractère,
les services qu'il rend. Le Périclès qui aspire
au pouvoir, qui s'insinue dans les bonnes
grâces du peuple, nous le voyons pas
dans *l'h.*, non plus que l'homme dans
ses relations journalières avec sa famille,
sa maîtresse, les penseurs, les poètes, les
artistes ses amis. *l'h.* ne daigne pas non
plus ^{réfuter} les propres, les calomnieux
répandus par les ennemis du grand homme;
il faut les chercher dans *Thucydide* ou
dans *Plutarque*. Il ne fait pas son apo-
logie, il le présente à notre admiration.
Quelques lignes lui suffisent pour peindre
la tranquille fermeté du chef, au milieu

qui domine ^{les ruses} les adversaires
politiques, et reconstruit les ob-
stacles qui s'opposent à sa
politique (voir *Plutarque*
et *Thucydide*, *Aristote*,
A. 9. 101.)

(si ce n'est implicite-
ment)

de l'agitation populaire, quand l'Attique
est pour la première fois dévastée par
l'ennemi. Périclès, les voyant ^{agités} ~~confus~~ par
~~une~~ ~~une~~ ~~une~~ les impressions du moment
et portés vers des résolutions peu sages,
convaincu, lui, de la justesse de ses vues
et qu'il avait raison de s'opposer à toute
sortie, ne convoqua ni assemblée du peuple,
ni aucune autre réunion, de peur que,
réunis, la colère, plutôt ^{forte que} la raison, ne les en-
trainât à quelque faute; mais il veillait
sur la ville et y maintenait autant qu'il
pouvait la tranquillité. Plutarque dé-
veloppe et colore la scène sévèrement dessinée
par Th.; il compare Périclès à un pilote, ch. 33.
ferme au milieu de la tempête, sourd
aux cris et aux alarmes des passagers,
uniquement occupé de préserver le navire;
puis il ajoute des détails, des noms propres,
nous montre Cléon harcelant le grand
homme d'état, et cite à l'appui des vers
d'une comédie du temps.

II, 2128

Il faut lire tout ce tableau
qui est de main de maître.



Deot Autre ce récit, nous avons
trois discours de Périclès, un discours
résumé en style indirect, enfin une
appréciation générale, ou, si l'on veut,
un éloge du grand homme d'état, D.

I, 140 sqq

Dans le premier discours, Périclès
insiste déclare qu'Athènes ne doit pas
céder aux exigences de Sparte, que la
guerre vaut mieux qu'une humiliation,
que d'ailleurs, en cédant aujourd'hui,
on ne ferait qu'ajourner une collision
inévitable. ^{Il prouve} et que les chances de succès
sont pour Athènes, prouve qu'elle ne
commette pas de fautes. Les chiffres à
l'appui de cette harangue, l'énumération
des revenus d'Athènes, ~~de~~ ses réserves, le
nombre de ses hoplites, ~~des~~ ses cavaliers, ~~des~~
ses galères, ~~et~~ ^{enfin} sous les détails exacts, se
trouvent dans les discours d'affaires
que Th. s'est borné à résumer, parce
qu'il ne ~~se~~ permettait pas un développement
oratoires, II, 13.

On accusait Périclès d'avoir provoqué
la guerre en lui prêtant toute sorte
de motifs personnels et intéressés.

Cf. Thucydide. Athènes. 52 L. (Aspersion),
Paix 003 (procès de Phidias), Épiphore
dans Diodore XII, 38, et Plutarque 30.
(Difficulté de rendre ses comptes). Th. ne

s'efforce pas relever ces propos, il les refuse cependant in-
directement (par qui
est avéré et suit lire
entre les lignes).

présente à notre admiration. Com-
ment le suspecterait-on, quand on
voit que ses conseils sont dictés par
la connaissance exacte des ressources des
belligérants et par la saine appréciation
des conjonctures? N'a-t-on pas vu que
dès la première conférence de Sparte
les Lacédémoniens avaient décidé voter
la guerre en principe et qu'ils ne
l'avaient ajournée que pour ^{micux} s'y pré-
parer? Leurs négociations n'étaient
donc qu'un prétexte pour gagner du
temps.

Thucydide
28A

(De manière à s'en servir)



P. montre la grandeur
d'Ath., non la grandeur
historique de celle, mais
la grandeur réelle de présent

ερασμός

L'oraison funèbre⁽¹⁾ est un éloge d'Athènes.
C'était là le sujet obligatoire de ces espèces
de discours. Celle de Périclès se distingue
des autres en ce qu'elle ne s'étend
point sur les hauts faits des ancêtres,
et s'applique à exalter l'Athènes actuelle.
Périclès, comme Pl. lui-même, est com-
vaincu qu'à l'époque présente la Grèce
est arrivée à l'apogée de sa grandeur et
de son éclat. Il prend occasion de
cette cérémonie patriotique pour faire
aimer Athènes aux Athéniens, ou
plutôt, comme il dit lui-même, pour
en faire des amateurs de la cité. Mais
cet amour est raisonné, il s'inspire
de cette idée que par ses institutions,
ses mœurs, sa puissance, l'égalité
de tous les citoyens devant la loi, la
supériorité du mérite et de l'intelligence
reconnue placée au-dessus des avantages
de la naissance et de la fortune.

le libéralisme qui laisse chacun vivre
à sa guise. La culture des arts et des
lettres, la splendeur des fêtes publiques,
enfin la domination d'Athènes sur
une grande partie du monde grec,
la cité mérite l'affection et le dévoue-
ment de tous ses enfants. Dans ce
discours, nous voyons Périclès dans
le rôle d'éducateur de son peuple.
Sans doute il peint Athènes en beau,
il n'y a point d'ombre au tableau
qu'il en fait, mais c'est pour
montrer aux Athéniens ce qu'ils de-
voient et ce qu'ils pourraient être,
pour leur proposer un idéal à
atteindre.

Contraste avec l'acte
ostentatoire ou sous-
entendu.

(1)
La dernière harangue présente
Périclès dans toute sa grandeur, avec
tout l'ascendant moral qu'il exer-
çait sur son peuple. En butte à
des accusations injustes, il ne se
défend point, il ne se fait pas petit

(1) II. LX.



et humble, comme le voudrait Denys
d'Halicarnasse, qui ne connaît que
les règles d'une rhétorique banale. Il
oppose sa fermeté, à la mobilité; sa
haute intelligence, à la ^{des hautes pensées} folie. Il gour-
mande les Athéniens, et leur fait voir leur avoir
montré combien leurs vies sont courtes
et leurs cœurs sont pusillanimes, il
^{raisonne} relève leur courage, il élève leurs âmes
à la hauteur qui exige leur rang dans
la Grèce, l'empire qu'ils exercent, la
tradition des ancêtres. Il leur com-
munique enfin sa propre énergie,
son amour de la gloire, son inébranlable
fermeté. Après ce discours, l'éloge de
Périclès est suffisamment justifié.
Cet éloge exprime dit explicitement
ne fait que traduire directement et
formuler l'impression sous laquelle
nous ont laissés les actes et les paroles
de Périclès.)

Ce discours est à tous égards
celui de l'homme le plus digne
d'être à l'éloquence
de Démosthène.

) Aristote, *Ar. pol.*, signale les mauvais assignements de la politique de Périclès, qui ont pour
effet que le peuple tire de plus en plus à lui toutes les parties de l'administration et du gouver-
nement. Aristote déclare que son conseil en affaires de cette nature est d'être bien ordonné,
et dans l'*Ar. pol.* VI, 5, il donne Périclès comme modèle de l'homme intelligent (εὖ νοήτων),
bon conseiller et politique d'élite.

On peut demander ^{jusqu'à quel point} ~~et~~ les discours
de Périclès peuvent être considérés
comme des documents historiques. Il
est évident que Th. s'est servi du pre-
mier de ces discours pour exposer
la situation et les ressources des bel-
ligérants; mais Périclès lui-même
eut en faire autant en cette occasion.
L'historien était présent à Athènes,
il n'eut garde sans doute de manquer
d'assister à une aussi grave délibéra-
tion. L'admiration même qu'il
professe pour le grand homme d'état
nous est une garantie de son at-
tention et de sa fidélité. Mais je vais
plus loin, j'affirme que Th. nous a
conservé, non seulement les idées
exprimées par Périclès, les arguments
qu'il alléguait, mais jusqu'à une
plus belle manifestation de son
éloquence; que nous avons là l'ima-
ge de la parole de Périclès, autant qu'elle
permettait le procédé d'abréviation que

Est
sans doute
l'original.



24B
I, 1, 143, 5.

Μάγα γὰρ τὸ πρὸς τὰ δάσ-
 οντα ἑσπέρως - οὐδέποτε βρῆ-
 τι μὲν γὰρ ἵππων ὑποκρίνεται,
 τίμω δὲ ἀνὰ δὲ τὸν ἄνθρωπον
 ἵππων; Καὶ οὐκ ἔστιν οὐδὲν
 ἀγχοῦται τὸ τοῦ διασ-
 ἵππων, τὴν μὲν γὰρ
 καὶ οὐκ ἔστιν ἀγχοῦται, τὴν
 δὲ δάσος καὶ τὸν ἄνθρωπον
 ἵππων ἔχει.

la nature même de son morage imposait
 à l'historien. "C'est une grande chose,
 leur dit-il, que l'empire de la mer; réflé-
 chissez donc. Si nous étions insulaires,
 quel principe offrirait moins de prise à
 l'ennemi. Hé bien, soyez-le autant que
 possible, en vous considérant comme
 tels. Abandonnez vos champs et vos
 maisons de campagne, veillez sur
 la mer et la ville". On retrouve la
 même idée, exprimée presque dans
 les mêmes termes, dans des écrits con-
 temporains du Gouvernement
 d'Athènes, II, 14, Lysias, 34, 91. On peut
 croire que Périclès le premier avait
 d'abord nettement conçu et fortement
 exprimé ce plan de campagne, dicté
 par la nature même de la puissance
 d'Athènes. Mais voyez la suite du
 discours: "Si je croyais vous pouvoir
 persuader, je vous dirais: sortez,
 rendez-vous ^{vos} campagnes de vos

Ch. 143, 2: Καὶ οὐ.

ἵππων

propres mains, afin de prouver aux
Péloponnésiens que ce n'est pas pour
ces misères que nous nous soumettrons.
Il y a là l'accent d'un grand orateur
et d'un grand homme. C'est bien Périclès
lui-même, que nous entendons parler.
Voilà bien une de ces paroles, qui,
suivant l'expression d'Ulpolis, lais-
sent l'aiguillon dans l'âme des audi-
teurs. H

Un autre souvenir, assez fidèle,
ce me semble, de la harangue de Périclès
se trouve dans la péroraison. "Il faut
bien comprendre que la guerre est
inévitable. Si nous l'acceptons vo-
lontairement, nous aurons des adver-
saires d'autant moins ardents à la
poursuivre. Des plus grands périls,
il résulte, pour la cité, comme pour
les particuliers, la plus grande gloire.
Moi-même, en résistant aux Médas

144, 3: Edition 1894



γνῶμι τε πλεον
 ἢ τυχῇ καὶ τόλμῃ
 μέλλον ἢ δοῦναι

sans avoir autant de ressources que
 nous, abandonnant même ce qu'ils
 possédaient, grâce à leur intelligence
 plutôt qu'à leur fortune, par leur
 courage, plutôt que par la force
 matérielle, repoussèrent le Barbare et
 portèrent si haut notre puissance.
 Nous ne devons pas rester au dessous
 d'eux, mais résister par tous les
 moyens à l'ennemi, et faire de temps
 mettre cette puissance à nos enfants
 entière, et non diminuée".

144, 1

On dira peut-être, je crois même
 qu'on l'a dit, que le conseil donné par
 Périclès aux Athéniens de ne pas
 chercher à faire des conquêtes pendant
 la guerre, la crainte qu'il exprime
 de voir le succès compromis par les
 fautes et les folies des peuples, appar-
 tiennent à l'historien; que ce sont
 des allusions à l'expédition de Sicile
 des prédictions après coup, mises

dans la bouche de l'orateur. ~~Il~~ bien. Chaucy dide-
 ce soupçon est mal fondé; Ch raconte
 plus loin, que Périclès ne cessait de II, 65, 7
 prémunir le peuple contre de pa-
 reilles imprudences. Il n'y a donc
 aucun doute à conserver sur la pré-
 voyance prophétique de Périclès. Si les
 prévisions de l'homme d'état se sont
 vérifiées sur ce point, remarquez qu'il
 envoie, aussi dans le même discours
 des possibilités qui ne ^{se} sont pas réa-
 lisées. Il discute le cas où les Lacé-
 démoniens détourneraient les trésors
 d'Olympie et de Delphes pour débaucher
 les marins au service d'Athènes. Ch-
 rien de pareil n'est arrivé pendant
 la guerre du Péloponnèse; autre preuve
 de la fidélité du rapporteur.

Dans les deux autres discours
 aussi on trouve des mots et des mor-
 ceaux évidemment Périclésiens. Dans
 l'Oraison Funèbre; ~~Notre~~ cité est l'école II, 41, 1
 de la Grèce. — Je verrai que vous en 2 43, 1

ἡ γὰρ ἡμετέρα πόλις τῆς Ἑλλάδος καίτοι οὐκ ἴσται, καὶ κατ' ἐξουσίαν...
 ἡ γὰρ ἡμετέρα πόλις τῆς Ἑλλάδος καίτοι οὐκ ἴσται...

Il connaît ses
 Athéniens, l'intelligence
 et surtout une aptitude
 à divination, et même
 mieux la divination de
 l'intelligence que la prière.
 et les conseils d'Hérodote.

25A



253 Th. 3.

Ἀνδρῶν γὰρ ἱκανῶς
ταῦτα γὰρ ταῦτα...

62, 1 : Ἀνδρῶν δὲ καὶ τῶν...

(Je réfléchis à une chose que vous m'avez dit, en fait de prisonniers, j'en ai vu beaucoup, j'en ai vu même à l'œuvre votre empire)

κομῶντες τὴν
ἰσχὺν τῆς ἀποσκευῆς

δύο μερῶν τῶν ἐν
χερσὶν παρρησίων (= ἐν πόλει καὶ ἐν πύλιν)

doreinez amants. — Des hommes braves ont toute la terre pour monument. [Quant au troisième discours, il porte d'un bout à l'autre le cachet de Périclès. Voici ce qu'il dit, au ch. 62, pour donner confirmation aux Athéniens abattus par des revers. "Vous n'avez jamais considéré, ce me semble, toute l'étendue de votre empire, et je ne l'ai pas jusqu'ici fait voir dans mes discours. Aujourd'hui même, j'hésiterais à prononcer une parole qui a un certain air de jactance, si je ne vous voyais pas abattus plus que de raison. [Voilà une précaution oratoire, que l'histoire n'a certainement pas inventée]. Vous croyez ne commander qu'à vos alliés, je vous dis, moi, que des deux parties du monde, [nous dirions des deux éléments], abandonnées à l'usage de l'homme, le terre et la mer, il y en a une dont vous êtes les maîtres absolus

1/ Th. 4. Τὸ εὐδαίμον τὸ ἐλευθέρων, τὸ δὲ ἐλευθέρων τὸ εὐδαίμον ἀπείναστο. Jugeant que le bonheur est dans la liberté, et la liberté dans le courage.

dans toute son étendue, aussi loin que
vous y avez porté, votre domination, aussi
loin que vous voudrez l'étendre encore.

Avec votre marine, organisée comme
elle l'est, vous pouvez traverser les mers
sans que personne y mette obstacle; ni
le grand roi, ni aucun des peuples qui
existent maintenant. Voilà une puissance,
autrement importante que la jouissance
de ces fermes, de ces campagnes, dont la
privation vous semble si dure. Ne lieu
d'y donner tant de regrets, vous devriez
bien plutôt les regarder comme un
petit jardin, comme un ^{trou} objet de luxe,
sans valeur aux yeux de cette puissance.

εὐπρίον αἰε
ἔχοντες αἰε
τὸν οὐρανόν

Vous devriez comprendre que la liberté,
si nous nous y attachons assez fortement
pour la conserver intacte, réparera aisé-
ment ces pertes là."

Plus loin, Périclès rappelle aux
Athéniens le devoir que leur impose le
rang qu'ils tiennent dans la Grèce. Il



62, fin Tō ācaxuor

§ 203

II, 64, 2: Φάρις
 τῆς Χρῆς τὰς τῆς παλαιᾶς
 ἀναγνώσεως...

sont souverains d'un grand empire, il faut qu'ils aient la hauteur de sentiment digne d'un souverain.

"L'honneur ^{non)} facile ne connoît pas une cité qui commande, mais une ville sujette, afin d'être esclave en toute sûreté", ἀρετὴς τοῦ δούλου, mot énergique, repris par Démocritène dans le Discours de la Couronne. Citons encore la piéroraison. Faisant allusion à la peste qui venait de décimer la ville, l'orateur dit: "Il faut porter ce qui vient des dieux avec résignation; ce qui vient des ennemis, avec courage; tel était jusqu'ici la tradition de cette ville; ne faites pas qu'elle s'arrête à vous. Sachez que le nom d'Athènes est si grand pour les hommes, parce qu'elle ne se laisse pas subjuguée aux revers, et qu'elle a prodigué à la guerre et la vie et les efforts de ses citoyens. Sachez que Grande a été sa puissance jusqu'ici,

et discussions - nous ~~pourrions~~ subir un échec
(quoiqu'il est dans la nature des choses
de décliner), à tout jamais dans l'avenir
nous laisserons après nous la gloire
d'avoir commandé à tant d'Hellènes,
d'avoir, en des guerres redoutables, fait
face à tous ensemble et à chacun en
particulier; d'avoir fait de notre
ville la plus riche et la plus grande
de la Grèce. Je sais bien que l'homme
indolent nous en blâmera; mais qui
conque aspire à faire de grandes
choses à son tour nous admirera, et,
s'il y échoue, nous portera envie. La
haine et la malveillance du moment
ont été le partage de tous ceux qui
entreprirent de commander aux autres.
Mais qui s'attire l'envie pour un
grand but, fait sagement. La haine
ne dure pas longtemps; mais l'éclat dans
le présent laisse léguer à l'avenir une
gloire immortelle. Dyez donc en vue

Thucydide -

24



ce qui vous fera honneur à l'avenir,
ce qui vous empêchera d'éviter de rougir
demain; et des aujourd'hui, par un
zèle ardent, mériter ce double prix.

N'envoyez pas de héraut aux Lacédémoniens, ne leur montrez pas que les maux actuels vous pressent. Ceux qui, aux prises avec le malheur, se laissent le moins abattre dans leurs résolutions, résistent le plus pour leurs actes, ce sont là, parmi les peuples, comme parmi les individus, les plus grands et les plus nobles".

Cléon.

Quant à Cléon, l'h. ne rapporte qu'un seul de ses discours; mais il le met souvent en scène, soit dans l'assemblée du peuple, soit à la guerre, et jamais à son avantage. L'historien aurait-il gardé aucune à Cléon des disgrâces infligées aux citoyens? Les anciens déjà étaient divisés sur ce point.

260
Clandine Marcelin vante l'impartialité § 26
de Ch. à l'égard de Cléon, son continua-
teur reproche à l'historien de dénigrer § 49
^{un} ~~son~~ adversaire politique. Il est vrai
qu'Isidore ^{attaque} Cléon plus vio-
lemment encore. Cet accord, souvent
allégué pour la justification de Ch.,
est aujourd'hui aux yeux de plusieurs
critiques une preuve de la partialité de
l'historien. Grote, un des chefs de la
démocratie anglaise, s'est efforcé de
réhabiliter Cléon. Il semble voir en lui
comme un précurseur, comme une des
gloires de son propre parti.

Ch. nous présente Cléon comme
un orateur très écouté du peuple,
éloquent à sa manière, d'une violence
extrême. Il dit sans embages que
Cléon voulait la guerre, parce qu'il
croyait qu'en temps de guerre ses méfaits
apparaîtraient au grand jour et se ca-
cheraient moins de créances. § 16. II, 16.

π. παριότατος

β. παριότατος



IV, 27-28

pas. 1675

/ dans le détail indiqué
d'avance.

À la guerre, il le présente comme un
général fanfaron et incapable. Rien
n'est plus amusant, et en même
temps plus malin, que la scène de
haute comédie dans où Cléon se voit
contraint par Alcibiade et par le peuple
de s'improviser malgré lui stratège,
et de promettre un succès prochain, avec
une forfanterie que Th. traite de folle,
quoique la promesse se soit vérifiée.
La prise des 500 Spartiates de Ephactérie
est due à un effet du hasard, et à l'ha-
bileté de Démocritus, auquel appar-
tient l'honneur d'avoir conduit même
à bonne fin cette expédition. Après
ce succès, Cléon se crut un fondre
de guerre. Dans le récit de la campagne
d'Amphipolis, Th. ne perd pas une
seule occasion de marquer l'impiété
et la vaine jactance de ce capitaine
improvisé. Entendre l'historien,

L'incapacité de Cléon fut cause de la défaite. L'indigne Diodore prétend, peut-être, d'après Ephore, que Cléon ~~XXXII~~ ¹ / 4
praya violemment de sa personne, et le fait mourir en fuyant, et il oppose cette fuite honteuse à la bravoure des hoplites athéniens. C'est Brasidas est le héros de la journée, il a toutes les qualités qui manquent à Cléon.

Donne-nous le droit de récuser
les récits et les appréciations de Ch. ?

Il faudrait de plus fortes preuves pour
accuser un historien qui témoigne
partout ailleurs d'une si haute
impartialité, d'une si grande élévation
d'esprit. Je n'alléguerai pas la juge-

manière dont, Critias jugea Cléon;
Critias se vengea de Cléon.

Polybe aussi, qui ne pouvait avoir
aucune animosité personnelle, traite
Alcibiade mauvais conseiller du peuple.

Ulien, V. H. X, 19

Тристан, АВ.
под. ...

23 per Cade.

Каждый
всего

FORM 100

COLL. 1909

1) Le récit de Diodore attire tout d'abord l'attention de l'élève : en lisant lui, il y a eu un grand bataillon rangé (napoléonien par exemple), bien discipliné, parce que le bon général en chef conduisait les hommes avec une extrême ardeur. Un off. incompatible avec les rigues du monde d'aujourd'hui : vous êtes Ath. 7 Les 2 et les 3 sont certainement exacts. Au sujet des 4 et 5. D'après : on dit qu'il ne comptait faire qu'une diversion militaire pour explorer le terrain (c'est-à-dire pour voir si l'ennemi n'occupait pas les positions stratégiques), il ne voulait pas faire de batailles avec l'ennemi.

Il y a plus, si la démocratie anglaise
réhabilite, aujourd'hui la mémoire de
Cléon, la démocratie athénienne ne
semble pas lui avoir gardé un souvenir
reconnaisant. Le grand orateur démocra-
tique du IV^{ème} siècle, Démosthène,
ne prononce le nom de Cléon qu'une
seule fois, et cela dans un discours com-
posé pour un client allié à la fa-
mille de Cléon. Partout ailleurs il
s'occupe avec admiration et affection,
Périclès, Clisthène, Phrynopolis, ~~même~~
Dionysios, et ^{hymn} Alcibiade; mais il se garde
bien de placer Cléon parmi dans cette
galerie de grands citoyens.

27c



27D

En recherchant comment Ch. explique
les faits, comment il fait connaître,
les desseins et le caractère des acteurs
du drame historique, nous avons
fait de nombreuses emprunts aux
harangues insérées dans l'ouvrage.
On peut dire que Ch. a introduit la
harangue politique dans l'histoire;
Elle ne s'y était encore que faiblement
essayée. L'exemple de Ch. a été suivi
par tous les grands historiens de l'an-
tiquité. On a fait souvent un mérite
à Ch. d'être l'auteur de cette méthode.
souvent aussi on lui en a fait un
crime; l'un et l'autre non sans quelque
raison.

Et d'abord il faut dire que l'historien
d'une époque où la parole dirigeait
éclairait, charmait, séduisait, entraînait,
les esprits, où elle opérait des miracles

Chucy dide

28A

même style
harangue politique



dans les assemblées délibérantes ne
pouvait laisser de côté, cette partie si
dramatique et en même temps si
instructive de son sujet. Les pensées
des hommes se révèlent, par leurs actions et
par leurs discours. Mais dans ces derniers,
elle se manifeste beaucoup plus clai-
rement, et si elle y prend un corps,
ce corps est encore transparent et
voisin de la pensée elle-même.

Au lieu de discuter les questions en
son propre nom, d'interrompre son
récit par de longues considérations,
l'h. laisse la parole aux personnages qui
dirigent les événements, et c'est ainsi que
les faits s'éclairent en quelque sorte
eux-mêmes, sans que l'auteur ait l'air
d'y intervenir. Mais n'y interviennent-ils
point par le fait, et ne présente-t-il jamais
ses propres idées aux orateurs qu'il met

en scène, ? Th. s'est très loyalement expliqué
dans son introduction sur la difficulté
de savoir au juste exactement les paroles
prononcées par les orateurs. Il n'enga-
rant pas que le sens général, il avoue
même qu'il a suppléé quelquefois à
l'insuffisance de ses informations par
des conjectures probables. Cette confession
lui fait le plus grand honneur; elle in-
dique qu'il n'était pas sans avoir certains
scrupules, il pousse même la conscience
jusqu'à marquer par la formule dont
il se sert constamment en tête de chaque
discours que le lecteur ne doit s'attendre
qu'à une exactitude approximative. La
fidélité du rapporteur dépend donc des
circonstances, elle est probablement très
grande, nous l'avons dit, dans les discours
de Périclès; mais quand l'historien
n'assistait
n'était pas lui personnellement à la

le discours du 286
Thuc. 2. 25 discours
Juvén.

il marque par
des 25 symboles



délibération, quand il n'en avait que
des rapports vagues, force lui était de
prendre plus de liberté. D'ailleurs, est-il
disposé pour impossible de procès-verbaux
si exacts, encore il n'aurait certainement
pas donné les discours tels quels. La bigarrure
des styles eût répugné à ^{des Lecteurs} ~~un public~~ grec.
L'auteur lui-même était trop artiste
pour ne pas donner à tout son ouvrage
l'empreinte du même esprit. Puis, il
fallait bien éloigner les discours, afin de
les mettre en proportion avec le récit; il
fallait les abréger, pour la propreté. Certes,
libertés s'improsaient ainsi en quelque
sorte. Dans une délibération, plusieurs
orateurs ont parlé en sens divers; l'historien
en choisit deux, qui doivent représenter
sous les autres. Il fallait bien faire
entrer dans les ^{deux} discours certains arguments
que des orateurs secondaires avaient fait.

Les condenser aussi
bien que les faits,

Principaux

valoir; il se fallait dans l'intérêt même de la vérité, d'une vérité générale, plutôt que matérielle. Le dernier discours de Thucydide
Alcibiades se compose d'exhortations adressées à une armée en marche. Le général ^{va} de rang en rang, il se récite; mais l'historien résume ses allocutions diverses dans un discours suivi. Il en est de même quand un capitaine harangue ses troupes bataillon par bataillon, comme dans II, 91. La réalité fait ici place à ^{cette} une copie de vérité idéale, que Th. prouverait partout. Il s'efforce de dégager l'essentiel de l'accidentel, dans ses harangues comme dans ses récits.

Tous les discours de Th. ont cela de commun qu'ils sont prononcés en public, devant une nombreuse assistance. Les délibérations des généraux, les projets des conjurateurs, tout ce qui s'est dit

Thucydide
Alcibiades
discours



à huit clos, qui ne s'est pas produit au grand jour, est rapidement résumé en style indirect. Mucius rédige une dépêche, dans laquelle il rend compte de la situation et des besoins de son armée. L'historien la fait connaître, non au moment où le général l'écrit, mais à celui où le greffier monte à la tribune et la lit devant le peuple.

III, 10.

Th. choisit donc ses discours; il les multiplie dans les délibérations les plus graves, au commencement de la guerre, au début de l'expédition de Sicile. Il en donne plus ou moins suivant les convenances; mais ne peut affirmer hardiment que jamais il n'en invente. Toutes les harangues qu'il rend avec plus ou moins de liberté ont été véritablement prononcées.

29c



29D

L'art de bien conter se trouvait
constitué, pour les Grecs, par Hérodote
surtout; Th. y excelle, lui aussi, il est
même, malgré sa réputation d'obscurité,
d'une clarté parfaite dans les récits; il
voit les choses et il les fait voir. À l'oc-
asion, il sait raconter avec agrément,
comme dans l'épisode de Clémistocle, I, 136,
^{dans} la scène, de l'Agora entre Alcibiade et Cléon,
dont nous parlions l'autre jour. "Le
lion court quelquefois", comme dit un
scholiaste grec; mais cela est rare, et ce
n'est pas à l'agrément que vise Th. Sa
méthode néglige les détails, les accidents,
pour s'en tenir à l'essentiel; il ne
cherche pas à plaire, mais il donne
aux esprits sérieux le plaisir d'embrasser
un ^{grand} ensemble et de pénétrer au fond
des choses. Son style s'élève, avec la
grandeur des événements; il a le don

Thucydide
style
12

Il est épique

il fait le amusant,



d'énoncer sans phrases, en laissant
 parler les faits. Quand on lit le désastre
 des Athéniens devant Syracuse et la fin
 si lamentable d'une entreprise si bril-
 lante à ses débuts, on reconnaît un
 contemporain d'Quintus. Th. a le don du
 pathétique, qui manquait encore à
 Hérodote; son style, toujours approprié
 à la nature du sujet, est donc, on peut
 le dire, plus varié que celui du conteur
 ionien. Mais à mesure que Th. condense
 il devient plus difficile à suivre, et
 son style perd en clarté ce qu'il gagne
 en profondeur. Cela est déjà sensible dans
 certains récits; ceux qui présentent, non
 une suite de détails, mais un tableau
 résumé, demandent au lecteur une
 plus grande contention d'esprit. Quand
 l'auteur présente des faits généraux,

surtout si ces faits sont de l'ordre moral.
l'effort de la pensée se sent dans l'expression,
et le lecteur est obligé de faire, à son tour,
un effort pour comprendre. Le morceau
sur la dépravation des mœurs, la sau III, 62
voigérie, conséquence d'une longue
guerre, en est l'exemple le plus saillant.
Les harangues enfin dans lesquelles se
trouvent exposés des idées et des sentiments,
plutôt que des faits, sont plus rares
que les récits; elles sont aussi plus tra-
vaillées, ou du moins elles se ressentent
davantage du travail de l'écrivain. C'est
dans les harangues surtout que l'on
reconnait la contention d'esprit du penseur,
un crane élevé, presque pointu, aux
traits du visage contractés par la mé-
ditation, comme le décrit Marcellin (et non ceux qui les
présentent les brutes). De tout temps
les discours ont été plus admirés et aussi



plus critiqués, que les récits.

Denys d'Halicarnasse relève dans le style de Th. quatre traits distinctifs

1^o L'emploi de mots rares, vieux, poétiques; 2^o la variété des figures et des constructions; 3^o les mots assemblés

sans souci de flatter l'oreille; enfin 4^o

un exaroute, plus général, la rapidité

de l'expression. Il y a dans les traités

littéraires de Denys beaucoup de considérations qui ont fait tort à son autorité. Quand il critique Th.

comme historien, il est ignoré le fait en professeur de rhétorique, et nous sur ce domaine nous pouvons nous croire aussi compétents, et plus compétents même, que lui.

Τὸ ποιητικὸν τῶν
ὀνομάτων.

Τὸ ποικιλῆς τῶν σχη-
μάτων.

Τὸ τραχὺ τῆς ἀρμονίας.

Τὸ τάχος τῆς ὀργάνου.

(Denys n'aurait-il pas
ce en parichèdes?)

1^o Grand Traité. sur Th. ch. 24 (où il y a τὸ τάχος
τῶν ὀργάνων, fait
instinctif)

2^o Traité de Th., chap. 2.

Mais quand il juge du style de l'écrivain, il convient de prendre ses appréciations en grande considération. Le grec n'est plus pour nous qu'une langue morte, et si nous osions contredire Denys, même pour les questions délicates de langue, c'est une hardiesse qu'il ne faut prendre que rarement. Thucydide
C'était un fin lettré et qui professait l'art d'écrire. Style 24.
Si cependant nous osions réformer quelque-uns de ses jugements, nous pourrions alléguer deux raisons pour justifier cette hardiesse. La première, c'est que Denys ne fait pas de la critique d'écriteur, il a un but pratique, il veut former des écrivains, proposer des modèles à l'imitation, protester contre les ténacités des esprits faux, engoués d'ordinaire et prétendant ressembler à un grand écrivain en lui empruntant ce qui

il faut nous mettre à l'école d'un Hellène du siècle d'Auguste, qui avait fait une étude particulière



28
appartient essentiellement à son époque
ou à l'inimitable individualité de son
génie. De là vient que Denys mesure
les écrivains sur un certain idéal moyen,
établi et formé dans l'école, et qu'il re-
garde comme vicieux ce qu'ils ont de
plus original.

La seconde raison c'est que Denys
n'a pas assez tenu compte de l'histoire
de la prose grecque. Il voit bien que
Ch. doit à l'école de Gorgias les assonances
et les antithèses comparées, recherches
qui sont d'ailleurs peu d'accord avec
son génie propre; mais les sens histo-
rique, qui fait défaut à Denys quand
il écrit l'histoire, lui manque aussi
quand il fait de la critique littéraire.
Il n'a pas assez compris que certaines
lourdures qui semblaient extraordinaires
au temps d'Auguste, ne tenaient pas

à un caprice de Ch, mais aux habitudes
littéraires de son époque⁺ Il n'a pas
vu non plus qu'il s'agissait alors
de créer la prose littéraire, de l'ap-
pliquer à des idées d'un ordre nou-
veau, que les efforts d'un art naissant
qui cherche sa voie ne se font pas sans
étonnement.

Après les quatre points caractères
indiqués par Denys sont incontestables.
On peut le faire voir en analysant après
Denys le discours d'Hermocrate à Ha-
marina (VII^e Esqg); cet exemple peut servir
à mettre en lumière les qualités comme
les défauts du style de Ch. Le procédé
antithétique donne une extrême rigueur
à l'expression de la pensée; on peut citer
telle phrase où règne une tension
extraordinaire, tous les termes se trouvant
opposés les uns aux autres. La période

+ Le Ch. à admettre qu'il est par la grammairien dans les écrivains de la grande époque.
cf. "C'est à vous, mon capit, à qui je vais parler" (tourner fréquente dans la prose de Balzac)
"Tout en parlant de la sorte, un lionier le fait partir" (ib. Fort. VI, 5) - Le gramm. est
vrais en dire selon son ordre à un faucon de parler fort naturel, d'une négligence aimable.



22
n'existe pas encore, si ce n'est accidentel-
ment et à l'état rudimentaire; mais
si la structure périodique nous satis-
fait parce qu'elle fait sentir l'unité
d'une pensée complexe, Ch. arrive sou-
vent au même ^{résultat} ~~but~~ par une autre voie.
Les idées partielles que la période deve-
loppe en les subordonnant à l'ensemble
Ch. les fait tenir en un seul mot et les
force à entrer dans une phrase simple
ou binaire. Uagner et condenser, ces
deux mots résument la méthode de
Ch., pour sa manière d'écrire aussi
bien que pour celle de ~~de Ch.~~ et de
poser les faits. Ne critiquons pas trop
sévèrement les antithèses balancées
qu'on aimait tant à cette époque; nos
discours académiques les plus applaudis
en offrent de nombreux exemples. Un ou
quelques uns, tirés d'un discours de

réception".

(homme) "dont les travaux profonds sont d'autant plus appréciés qu'ils sont moins appréciés, dont le mérite est d'autant plus reconnu qu'il est moins connu". — "Petit acte moderne, qu'auraient reconnu les grands maîtres anciens". — "Gens ignorés et ignorants". — "Ils entrent aux affaires comme on entre dans les affaires". — "Il est bien d'y parler toujours, il est bien de n'en parler jamais". Gorgias et Prodicos n'auraient pas trouvé mieux.

Thucydide
style 34

Dans Thuc. on admire un étourdissant travail de la pensée sur elle-même. Elle s'analyse, compare entre elles les idées, les dégage, les oppose ou les subordonne les unes aux autres; elle s'exprime avec une rigueur extraordinaire, une précision extrême, s'efforce de donner à la parole la vigueur et la rapidité de la conception intellectuelle. Mais cet effort du penseur solitaire est laborieux, et toute la pensée lutte contre la parole et ne sort pas toujours victorieuse de cette lutte.

Pour la réception d'Hallévy.



50

5c



57

^{De son temps} ~~De son temps~~ Th. semble avoir Imitateurs de
été plus apprécié comme historien Thucydide
que comme écrivain. La haute estime 14
que les hommes compétents profes-
saient pour son ouvrage se marque
dans le fait que plusieurs historiens
entreprirent de compléter cette histoire
de la guerre du Péloponnèse qu'il
avait laissée inachevée. Xénophon
d'abord, ensuite, Théopompe, plus
tard encore Callippe (que Denys appelle,
à tort ce semble, un contemporain de Th.)
se sont consacrés à ce travail. Ces trois
écrivains ont rivalisé entre eux, mais
aucun d'eux n'a pensé à rivaliser avec
Th. et à refaire l'œuvre du maître.

Callippe est aujourd'hui un
écrivain obscur, mais ni Xénophon
ni Théopompe, en donnant une suite



à Th., n'eurent l'idée d'écrire comme lui, un seul écrivain de cette époque essaya d'imiter le style de Th.; cet écrivain est Philiste de Syracuse. Comme Th., c'était un homme politique mêlé aux affaires, ~~Thé~~ vers le commencement de la guerre du Péloponnèse, Philiste fut un des promoteurs les plus zélés de l'usurpation de Denys l'ancien; ami des deux tyrans, leur général, leur flatteur, leur panegyriste. Tombé en disgrâce, pour avoir épousé, de Da l'insu de Denys l'ancien, la fille de Leptine, frère de ce prince, il vécut pendant un certain temps dans l'exil, et c'est dans l'exil que, comme Th., il écrivit la plus grande partie de ses histoires. Il mourut à un âge très avancé en 350, après une bataille navale perdue au service

de Denys le Jeune contre le parti de Dion.
Voyez, pour les circonstances cruelles de
sa mort et, en général, pour la vie de
l'historien, la Biographie de ^{(Dion, par} Plutarque,
et les livres XIV, XV, XVI de Diodore, qui,
dans son histoire universelle, nous
entretient si longuement, marque son
patriotisme en développant outre mesure
l'histoire de la Sicile : il faut 2 proportions, dont nous avons qui non ^{folioté}

Comme historien de la Sicile, Philiste
se place entre le vieil Antiochos de Syra-
cuse, qui avait ^{encore} écrit en dialecte ionien,
et le bel esprit érudit Cimée, disciple
d'un disciple d'Isocrate, Philiscos de Milet.
On cite de Philiste trois ouvrages qui
se feraient suite : 1^o histoire de la
Sicile depuis les origines jusqu'à la
prise d'Agigente par les Carthaginois,
en 406, sept livres; 2^o 6 livres sur Denys
l'Ancien, mort en 368; 3^o 2 livres sur
Denys le Jeune, ^{s'arrêtant} jusqu'à 363.



Denys, dans sa lettre à Pompée, le
place, avec Hérodote, Thucydide, Teno-
phon et Théopompe, dans l'élite des
historiens dignes d'être imités. Il dit
que, Philiste se rapprochait de Thucydide
par l'unité du sujet choisi, l'absence
de digressions, la sévérité, quelque peu
obscurité du style. ^{Th. se rapprochait de Th. sans égaler l'énigme de son}
Théopompe le caractérisait
vivement en peu de mots: "Creber,

Ad. Div. fr. II, 13.

X, 1.

acutus, brevis, praeae puvillus Thucy-
dides. Le jugement de Quintilien
n'en diffère point: "Imitator Thucydides
et, ut multo infirmior, ita aliquantulum
lucidior." Mais Philiste n'avait pas
les qualités morales de Th. Flateur des
tyrans, il dissimulait leurs crimes
et exaltait outre mesure la splendeur
de leur règne. Le récit des funérailles
de Denys l'Ancien est cité comme
exemple de description ornée, par Théon

Prog. p. 146, v.

1) Nous ne pouvons plus juger aujourd'hui
par nous-mêmes de cette imitation, que par un seul
exemple; c'est une observation morale (fr. 57) empruntée
presque textuellement à Th. (III, 39).

Après Philiste, la prose grecque fut bientôt portée à un degré de perfection qui fit paraître, suranné le style de Thucydide. La manière était trop à lui pour être imitée. On pouvait cependant, comme Démosthène, s'inspirer de l'énergique concision du maître en faisant autrement que lui.

Imitateurs de
Thucydide

24

Plus tard, quand la grande époque était passée, et que ses écrivains étaient devenus des classiques, il se produisit des engouements systématiques, mais c'étaient des exceptions. Cicéron dit dans le Brutus, un de ses derniers ouvrages, 17, 66, que Th. a peu d'amateurs, son style concis ayant été éclipsé par l'éloquence de Théopompé. Cependant on voit, dans le même dialogue, et dans le même dialogue et dans l'Orator, qu'alors même

83, 287

9, 36



20
certains admirateurs de l'archaïsme
affectaient d'imiter Ch. Ce sont les ^{mots}
qui combattaient ^{un peu} Julius Sarr Denys, lequel
toutefois, comme Cicéron lui-même,
ne laisse pas de rendre dans une
certaine mesure justice à Ch.

Au 2^e s. après J.-Chr. le vicil archaïsme revient à la mode,
Tollus et les autres trouvent excellentes tant, ou presque tant, les mots
de Thucydide, et les archaïstes les emploient à l'envi.

Wms
mel
e



*Feuillets non classés
non foliotés*

ch. 16

Dionys, Thucyd. p. 847. Cratippus disait que
 Thucydide n'avait pas de langue dans son VIII^e livre, parce
 qu'il avait fait par ^{mis}comprendre que ces anecdotes antiques
 (Égyptiques) n'étaient pas seulement générales pour le récit
 des faits, mais fatiguantes pour le lecteur. — Le Doy
 ajoute que Cratippe était contemporain de Thucydide
 et qu'il ^{complétait son ouvrage, par exemple ?} recueillait le papier par l'historien, cette assertion
 est difficile à croire, que dire par nous à juger, mais
 avec ce qui nous apprend ailleurs au sujet d'at. même
 la date est au. un peu incertaine.

regard sur l'ivra (texte Thucyd.)

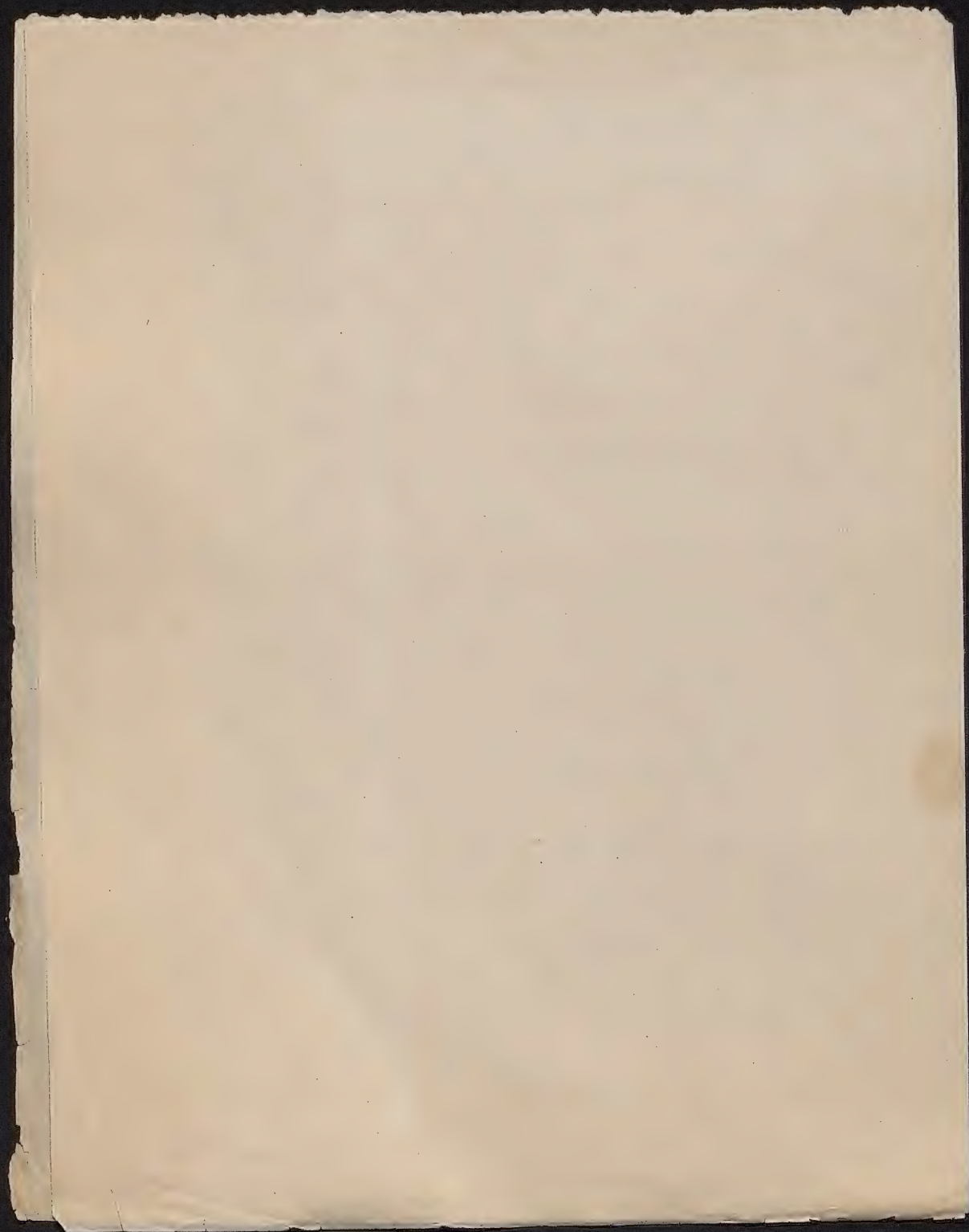
Uf. Vita Thuc. Anecd.
 § 33, où Cratippe est cité
 (c'est l'histoire à Alexandre)
 suppose qu'il est ainsi que
 l'opinion suppose une faiblesse
 de l'écriture dans l'historien, mais
 il est plus probable que le texte
 de Dionys est altéré

Thuc. n'a pas mis la dernière main au l. VIII
 Agnes (Jungken, Jahrb. Phil. 1874, p. 642) dit
 que les écrits résumés indirects de la langue grecque
 sont des notices que l'auteur ait écrits s'il avait vécu.
 D'autre expliquant l'absence de la langue par la nature de
 sujet.

Je vois qu'il est rare de le voir et le contraire.







Tout le texte, 2 éditions capitales.

Ed. A. miss.

H. Étienne, 1564 et 1533: ~~faux titre~~ ^{faux titre} ~~faux titre~~ de l'Édition
1502, et durant le fondement de la vulgate pendant plus de
deux siècles. Ce id. ^{aussi} reproduit le trad. latine de Laurentius
Valla (1452), qui a l'autorité d'un bon rec.

J. Bohner (Bolin 1821. 1832. 1846. 1863) editions
y. figures, sur lesquelles repose notre texte actuel.

Don l'interprétation :

Duker, Anvers. 1731, avec les notes de Wasse (et
de quelques relations). Souvent reproduite, gaff aussi augmentée.
Par Bauer & Beck 1790 et 1804. Par Becker 1821 (aussi
les scholies).

Depuis, beaucoup d'articles ont fait avancer l'intelligence
de cet auteur d'Esprit, c

Toppo 1821-1840, ca. 11 vol. Farringo, corruzione ammirevole,
intelligenza buona. Comen. Latin. Finances libris.

Les 4 vol. de la B. M. de Gotha (anciennement 1363-51) sont plus corrects à consulter.
Ces volumes ont infiniment gagné dans la révision de Stahl.

Parvenir les autres éditons, ligatures.

Krugov (1946; 55; 60) construction grammaticale.

Claret (1862 etc.) communément pichent, passe un peu salé, toujours trop abon-
dant, mais après tout excellent. Stahl lui dit beaucoup, l'honneur purtois. T. L. V. B.

T. S. V. O.

La connaissance des mss. est surtout due à Bekker.

Ce critique distingue

Cisalpinus ou Italus, A, qu'il avait exploré à Paris.

XII^e s. ~~sa~~ paléographie. « Hic cum in Italia superior
« Parisiensis Bibliotheca est reditus illatus erat, a. 1215
« Austriacis et tacebis reditus est. » On le voyait longtemps
perdu, mais il était resté à la Bibl. d'Paris, et on voit que
Bekker, d'accord avec Haase, dissimulait le fait, pour éviter
des violations. Arrivé à nous la mss. Par la redonne
en 1869.

Vaticanus, 126, B, XI^e (?)

Laurent. 69, 2, C, X^e (?)

Les éditeurs ne s'accordent pas sur la valeur relative de ces 2 mss,
ni, au surplus, sur la filiation de l'un ou de l'autre.

Il paraît cependant que Bekker a eu fait son A, de nouveau
collationné par Weiss.

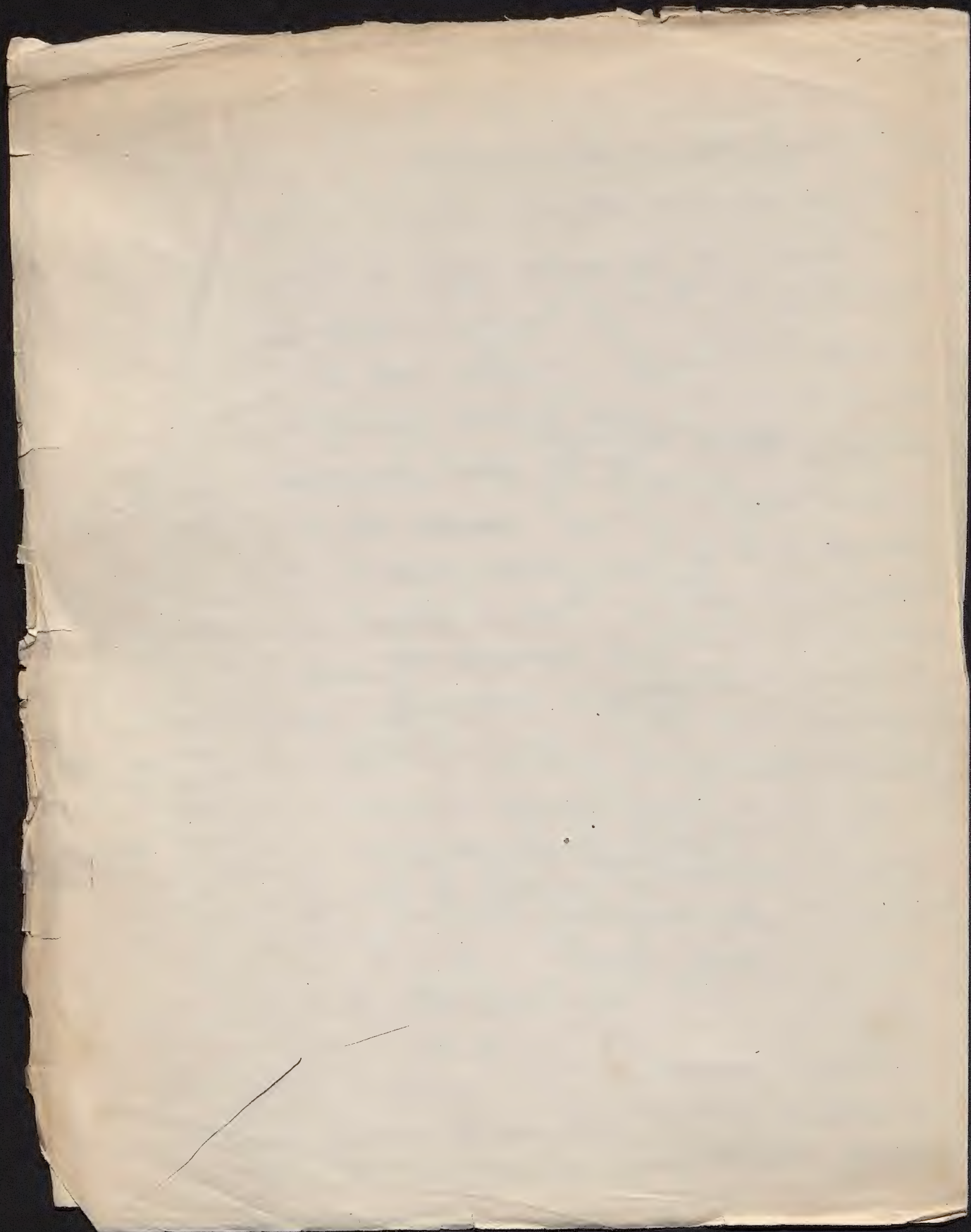
B est intéressant par ses leçons ou variantes remarquables.
Voy. les obs. de Wilamowitz, faute volente.

Fig. du texte d'antiquité.

Notre texte est souvent fantaisie. Mais le texte de Döring
l'est aussi. Les plus belles pages remontent sans doute
à la 1^{re} édition. Donc, ne puisse pas son ouvrage lui-même.
Difficulté de la tâche d'un éditeur.

L'échelle de Weiss
est sensée.

[quoique en certains endroits, peu
nombreux, mieux que le nôtre.]



Wilamowitz - -

(223)

Curae Thucydideae.

(Programme de Göttingue 1885)

Le Vaticanus ^(B) ne s'éloigne sérieusement
des autres Mss. qu'à partir de VI, 94. De là jusqu'à
la fin, les variantes marginales indiquent les
leçons des autres Mss. Or, c'est précisément à ce
chapitre qu'il a dû commencer un nouveau livre dans
l'Édition qui divisait l'ouvrage en 13 livres. Dans
cette édition, notre I ainsi que notre VIII formaient
2 livres, notre II et III en formaient 3, et de même
notre IV et V et notre VI et VII⁺. W. en conclut
qu'à ces deux éditions répondaient deux révisions
et que les leçons de l'autre révision ne sont connues
qu'à partir de VI 94.

Cette autre ~~révision~~ ^{Dévision} mentionnée par
Marcellinus et les scholies n'est pas aussi récente
qu'on pense d'ordinaire; elle remonte au
I^{er} ou au 2^{me} siècle avant notre ère. Dans
Orosius (VII 37 XIII 42), il est question de la
division en 8 ou 9 livres. W. pense qu'il y avait
Θ (employé quelquefois pour 8) et γ ~~W~~ ^N; chargé
par erreur en ~~Θ~~ H. = 13

Quant au premier éditeur de l'œuvre
posthume de Thucydide, W. lui attribue quelques
suppléments modestes nécessaires pour combler

[+ Richardson a vu le livre de Wilamowitz et l'a payé. A Berlin pour lui en faire. (Bonne histoire)]

Des lacunes, mais ayant donné lieu à des disparates et à de légères contradictions. C'est lui qui aurait pris les instruments des traités dans les papiers de Euclydide et les aurait insérés dans l'ouvrage, contrairement aux intentions de l'auteur.

Ch. comptait par années naturelles d'après le calendrier rustique qui n'avait rien de bien précis et en dehors de tout calcul officiel -



Théopompe, f. 77. Lim commun, qui courait à toutes les extrémités et qui se rassemble en un point.

Εἰ μὴ γὰρ ἦν τῶν αἰώνων τῶν ἀπὸ τα διαφορῶντας
ἀδῶς διαίτην τὸν ἰαδούκων χρόνον, οὐκ ἂν ἦν
Βασιλεὺς φιλοσοφῶν - τῶν δὲ τῶν αἰώνων ἔγρεε tant de causes de distraction
τῷ βίῳ παρατρέχουσιν, ὥστε τῶν ἰδ ταῖς μάχαις s'attachant à la vie.
θανάτου ἀφειδώτερον εἶναι δοκεῖν.

Has left residence prior month, Home, Ill.

[illegible]

Orateur engage les lettres rep. de la Grèce à obtenir leur autonomie
 rivalité pour faire ^{soit} à l'unanimité commun, l'insubordination Athènes, dont les
 projets ambitieux commencent à se dévoiler

Tinie

(disciple de Philiskos de Milot,
 disc. d'Isocrate, il s'inscrit
 dans le 1^{er} moitié du 3^e siècle).

Discours d'Isocrate

Thuc. II, 99, 1: καὶ ἀγὼ πᾶσι τοῖς ἀσπασίαις
 καὶ ἡδαιτοῖς, καὶ αἱ τοὺς καὶ τοὺς ἐνὶ τῷ ἐδίζων
 ἐν ἑδῶν παρρηγοῦν;

ib. 62, 1: Τῶν δὲ τῶν τῶν ἐπὶ τοῖς ἀσπασίαις
 ἀπὸ τοῦ τῶν ἐπὶ τοῖς τῶν οὐ καὶ τῶν ἐν ἑδῶν
 αἱ τῶν τῶν τῶν; quatre légis, d'adda et ova
 ἐν μὴτε δὲ τῶν αἱ τῶν τῶν τῶν τῶν τῶν
 τῶν τῶν.

Tinie développe l'hon commun désigné par Thucydide.
 Voy. Polybe XII, 25.

fora la ^{paix} (d'Olympie)
 de sa propre monnaie.
 ment, il

Dans la guerre on est vécue par le sv. On s'empresse
 dans la paix, par le chant du coq. Horiselle fit la guerre
 forcément et par ordre d'autrui. La guerre ressemble
 à la maladie, la paix à la santé. Le Zeus
 mine d'élite d'élite, etc. etc. (Tout cela accomp. des
 tinies de l'Iliade et du tag. d'Euripide, des sonnets d'été
 note, tout le bagage d'adult d'élite).

C'est comme de voir Tinie rivaliser avec Thucydide, et faire avec bien
 de l'usage d'élite, non par interprétation, mais par ^{par} nous de son jugement.

Douze d'Halicar-
nasse

II, 3. Romulus rassemble ses citoyens, leur fait
un beau discours, et leur expose, en citant les enseignements de l'histoire, que le bonheur des peuples ne consiste pas dans la victoire, mais dans la bravoure et la justice. Il fait des lois et une éducation qui inspirent aux citoyens assez de courage pour vaincre les ennemis du dehors, assez de force morale pour vaincre les passions de leur cœur. Il leur explique qu'il y a 3 formes de gouvernement, ar., dém., et il les prie de choisir une manière, celle qui leur convient le mieux. Il n'a pas d'ambition personnelle, il obéira volontiers comme le dernier des citoyens, assez humble d'avoir fondé une ville et d'y avoir attaché son nom. — Auguste veut les vaincre dit.

III, 1, 199. Avant le combat des Hor. et des Cur, 20 pages de discours, prononcés, les uns par Tullus les autres par Numa. On remet la cause de chaque peuple entre les mains de 3 champions. Pourquoi 3 plutôt que 1, 2 ou 6? Trois est le nombre le plus parfait, il a un lui-même commencement, milieu et fin (III, 12) - C'est l'argument victorieux dont se sert Numa, apparemment adepte de la phil. pythag. Comme Numa est tout à fait égaré, il suffit 99e peu barbare pour une société au vi siècle.



Thucydide. Discours sur l'histoire

[I, 26 (avant la 2^e guerre) et II, 65 (l'éloge d'Alcibiade)] sont certainement écrits après 404. Je pense en dire autant de l'épilogue I, 13 (deux fois) et 18 (l'éloge d'Alcibiade) il y a une différence de fait au sens par la distance qui les sépare de la fin de cette guerre. Or, pour tout dire, la rigueur, c'est-à-dire la fin de la 1^{re} guerre, de la guerre d'Alcibiade, mais l'introduction est autre, semble être opposée et particulièrement ch. 23, qui est trop court, il ne signifie que de cette 1^{re} partie.

L'introduction, admirable de profondeur, n'est cependant pas d'une disposition des plus méthodiques. L'association des idées est parfois l'arbitraire, qui ne revient à l'idée principale qu'après de longs détours. — ch. 22 me semble être écrit après coup entre 21 et 23 qui se tiennent.]

Discours d'Alcibiade

ch. 9. p. 166 Græc. Il donne la 3^e leçon comme exemple de la sagesse de Thucydide. Les analyses marquées de son or d'impartialité : il lui arrive de considérer des événements qui sont la division est évidente, comme du bien. Différents. Dans tous les cas, elle est bien conçue. Thucydide offre d'abord par ces pages : il lui oppose la haine, les qui ont été vaincus par eux, par Olympie ou par les autres. Or, il est par trop la grande différence entre la division par amis et par ennemis.

ch. 13. Les événements de Thucydide sont traités d'une manière très intéressante. X^e l'éloge d'Alcibiade (I, 166) sommairement racontée [il en parle qu'il est dans l'introduction]. Les événements de quelques Spartiates pris à Sparte, et au sujet de l'éloge d'Alcibiade contre Alcibiade (II, 57). Alcibiade préfère de Alcibiade à pareil indigne (II, 59), les événements de la guerre de Thucydide. 18. Pourquoi l'éloge d'Alcibiade après la 1^{re} guerre civile est-il par d'abord, et par d'après la guerre d'Alcibiade ? Il veut parler par la bouche d'Alcibiade.

c. 24. La postériorité de style d'Thucyd. sont bien indiquées, parties de grammaire et de rhétorique. L'auteur de ces soit soient d'indication ou il n'y a pas, surtout dans la figure, prouvent.

ch. 28 29. Il l'on sans même la belle Catulle VII, 69 72 28-33 mais il donne le morceau sur la diadème de moines (IV, 82 29) tournant et obscur, parfois trop fort que dans les termes, trop affecté dans la forme. [Il n'a pas tout le fort, mais il devrait être réservé le profond et la grande prodigieuse de ce morceau. Les paraphrases qu'il propose sont bien faibles, sans relief. Il ne s'aperçoit pas qu'il écrit en prose. D'arriver de phrases trop à la fois. de Diodore].

34 299. Sur les discours d'Thucyd. L'écriture, son naturel, est excellente chez lui; l'usage de l'idée tropie, qui est le fait d'art, sont de perfection. Le style s'écrit trop déclamatoire et d'élégant.

36. L'admirer la pour parler avec Archidamus des Nations [II, 71 299. qui ne s'écrit pas de son de récit]. 37. Mais le dialogue de Ath. et de Milon, si admiré par les catholiques, lui semble après tout n'être que le fond que Hésiode dans la forme. Quelle apparence que la Ath. 2 soit une calomnie ou même! Ail usage de monnaie (41) que Thucyd. ne pouvait être instruit de discours vintables et ce qu'il n'est aux probabilités [C'est qu'il s'agit de nous que les probabilités générales et locales, qu'on trouve dans les manuels, qu'il apprenne dans son Artiste; la méthode proposée, n'est ni celle d'une époque, d'un homme ou d'une lignée lui échappe]. — 42. L'admirer la discours, de Pericles I et II, les 2 de Nicias III in, la lettre VIII, 11 et ses 2 discours ib 61, 77. Mais il admire surtout la d'art, le pathos, l'harmonie de l'épiloque de Platon III, 53. — ch. 43. On connaît il donne beaucoup à voir aux discours de Pericles II, 60, de l'écrit ad Diodore III, 37, d'Hermocrate à Camarone IV, 76, d'Euphémus VI, 82.

[De personnages historiques]. 48 pp. Analyse de données d'émigration
(Et, 77). Au lieu de cela. La critique ne porte cette fois que sur le style.

49. Le régime son jugement. Le m^e bédouin prétend qu'il ne s'agit que de l'usage du langage usuel. Pour le reste, on ne peut l'appliquer ni dans les discussions politiques, ni dans les judiciaires, ni dans les familles.

50. On voit plus haut (24) que Thuc. avait des préjugés catholiques.

Tout en apprenant que certains critiques, tout en accordant à son oeuvre
du Dingo, prétendaient qu'il était un style corrompu à l'histoire et à la lecture
instincts ; d'autres qu'il était le style de son époque. Si Dingo les
réfute les uns et les autres, après tout, il est vrai. (un peu non et de la
de chez lui au moment)

52^{co}. Imitation. Le pape nous donne la imitation malheureuse
de Jean l'Evang. de violence. Violence l'imita en violence.
Exemple, trois de de nous qui oppriment (ch. 54 a. 613 frappent),
de Philipp. et de de nous p. la Cor. [Tout cela est fort sorci].

55. Fin. Le roit est presque toujours admirable de Thac,
et de l'ame ne sort d'un vilage qui partia.

Le Du. Adrien Tuler, auquel ie adreſſe a deſſe, ſemble être le
même que l'accuſation de Legaries, fils de l'un, plus tard j'ai vu ces ſuites diſtingués.



Thucydide

Kothor outhon (épope de
C. VI com.)

Introduction.

L'argumentation a pour point de départ les faits, la situation, exposés en connaissance de cause par des hommes politiques, non des hommes d'écrit, des rhéteurs, et choisis par l'historien dans le dessein d'éclairer le lecteur.

Thucydide fait connaître la situation de la Grèce, la prend fond qu'elle peut faire en la guerre, plus romaine que réelle. Le danger ^{substantiel} de l'insécurité et de l'aspiration à la domination. — Indirectement Alcibiade (36) en dit tant.

Alcibiade insiste sur le rôle historique d'Athènes. Elle doit avancer, sous peine d'écarter, de la scène, entreprenant, tel est son génie, son caractère, de s'enlever l'initiative.



Les idées générales, les lieux communs appliqués
à tous les cas, ne viennent que subsidiairement.
Elles se rattachent aux faits essentiels ou sont
inspirées par des faits à l'appui.

Wallyson. L'idée que nous nous faisons
des faits, les choses des hommes, risquant de
perdre leur prestige. C'est ainsi qu'Epictète a perdu
le sien à ses yeux, et l'a même perdu plus que le
véridique.

Voilà le point de départ de raisonnements
chaos comme de l'écriture sur l'écrou, - l'ayant
envisagé la possibilité terrible des choses.
Raisonnement par hypothèse.
Hypothèse. De même. Dans les deux cas
notre intuition est folle, 11, 1, à l'origine de...
Mais 12, 1, c'est à l'origine de la réflexion.

Les deux hypothèses subsidiaires à leur tour
et les subdivisions considérées d'abord. 34, 4 fin
- 5 : être opposables peut.

Hypothèse purement imaginaire, argument
a fortiori 37, 2.

Disposition.

Rien de bien particulier. Il est naturel que Nicias parle de choses avant d'en venir aux fusonélis et québécards, au contraire, comme on parviendrait aux fusonélis.

Elocution.

Thème amoron d'une manière frappante 10, 1

Enigmeant redméc 10, 5 fin : épique de l'Exposition p... ..

Concision plus d'hyppisme : sur l'abstraction (prophète d'après
l'indication 17, 2.

Antithèse ordonnée : 9, 1 p... ..

Métaphore expressive

10, 5 p... ..



Moeurs

Reflexion caractéristique de Nicolas, 9, 2. 23, 3.

Aimable insolence d'Holbein 16.

Passion

Dominie et amorce absorbée par le raisonnement.

Cependant au certain pathétique, le souffre, l'émotion;
l'ironie ^{de finis} se montrent sur le discours d'Hermocrate,
ch. 77.

Ce qu'il y a de plus remarquable regarde
l'invocation et l'élocution.

Car la.

Ath. et les rois
des peuples d'Asie
il se dispute (172) d'être
le plus sage. Puis
il résume la valeur à
prendre.

Les orateurs se s'en tiennent pas toujours aux choses,
ils s'attaquent aux personnes, prenant leurs adv. à partie.
Nicias résume pour la fin (172) les imputations contre Alcibiade;
ce dernier y répond tout d'abord (176). Alcibiades commence et
fini (36 et 39) par des personnalités. Alcibiade à l'égard d'abord
(29) ceux qui le regardent comme ennemi d'Athènes. Après avoir exposé les raisons de son
dans toute discussion il y a un point saillant, une étran-
sédition qui frappe les autres. Il fait la description, la critique
en l'honneur, y insister. Nicias montre l'imprudence d'une expé-
dition, quand des voisins ^{hostiles} (vous) guettent et que d'anciens alliés se sont
pas encore renversés à l'obéissance. Alcibiade invoque la tradition
et le caractère de Athènes; il est grande par son aspect d'entreprise; ils
se méfieraient et adoucirait par l'union. — Homocrite
par alliance les alliés. Ephialtes répond que la même intuition qui oblige
les Ath. à tenir la distance des Th. et d'Ille dans la Méduse, les engage
à leur maintenir la liberté et la puissance ^{de leur allié} de l'Asie.
Les autres arguments sont subordonnés à l'argument principal.

L'historien tient à élucider les faits, non à les pas-
sionner. Les orateurs eux-mêmes s'adressent à la raison de leurs
auditeurs plus qu'à leurs sentiments; ils argumentent sans
hésiter à toucher au sacré. Il faut ajouter que l'éloquence
à cette époque était sobre et virile; Pericles s'interdisait
le geste, et les tourterelles vives, dramatiques, les interrogations
pressantes, les figures de la poésie, qui sont comme la poésie

Puis
les

Thucydide. méthode oratoire.
L. VI, 2. Tous

(2)

de la diction, ne se trouvent guère chez Thucydide.
Ce n'est ^{pas} qu'il les évite à propos d'histoire; et l'épique
est qu'on peut en signaler quelques-unes dans ses harangues; des
2 sont par elles en latitude et dans celles de son temps.
Ex. 38, 5 (Mélég.) Τί τὰ πούδ' ἔστι, ἢ νεώτερον;
τότερον ἢ πρῶτον ἦν; ἀλλ' οὐκ ἔροπον...

Philostr.

Les idées générales, les lieux communs applicables
à tous les cas viennent subitement isoler et isoler
un fait spécial, on confirme par des faits à
l'appui. N'allons pas en Grèce ou de vers nombreux
qu'un instant. Un après, les deux et les hommes
risquent de perdre leur prestige. C'est ainsi qu'on a perdu
perdu le sien à ses yeux, et la même perte plus
qu'à raison. (VI, 11, 4-5)

Comme on dit en un latin, il faut envisager
la centralité possible et le possible. Raisonnement
par hypothèse.



Dichotomia, dilemma. Dans les deux cas,
votre réponse est celle : d. 11, 1 : Ἀνέχων δὲ καὶ
τοιοῦτος εἶναι, ὥς χρησθῆναι τε μὴ κατα-
σχῆσαι τις, καὶ μὴ καταρθῆσαι μὴ ἐν τῷ ὁμοίῳ
καὶ πρὸς ἑταίρους ἵσταται. 12, 1 : Μὴ εὐχῇ
ἀνδρῶν φυχῶν (ταῦτα ἀναλύνει)... οὐς (χρήσιμον)
... ἢ καταρθῶσας χάριν μὴ ἄλλαν ἰδῆναι, ἢ
κτασάσας πᾶν τὸν φίλον συναισθῆσαι.

Les deux hypothèses subdivisées à leur tour, et les
 subdivisions secondaires directes. 34, 4 fin - 5 :

Homocroté dit que le meilleur serait d'aller au devant des Athéniens, car, ils se présenteront à pied d'armes, et ils s'écarteront en disant qu'ils ne veulent pas de bataille, et ils s'en iront en disant qu'ils ne veulent pas de bataille.

Hypothèse purement imaginaire, argument à fortiori.
 Quand même le ^{auvent} ~~pourrait~~ ^{à leur disposition} ~~aurait~~ ^{la} ~~population~~ ^{pourrait} ~~d'une ville de 100 000~~ ^{de 100 000} ~~il~~ ^{il} ~~difficilment~~ ^{difficilment} à un ~~indicateur~~ ^{indicateur}. 37,2.

(Disposition.)

Voyez plus lent. 1, 1-2.

(Elocution.)

Thème tiré d'une manière frappante, 10, 1:
Φησὶ γὰρ ἡμᾶς, ποδάρκων ἀδελφῶν ἐκείνων
ἐνδοκίμωντας, ἱπποφύτων ἐκείνων ἀδελφῶντας
δούλοισιν ἡμαρτῶν.

du moins, élever,
condescendre, puiser par
l'opposition antithétique.

| καὶ ἑτέροις

Résumé concis, 10, 5 fin:

Ἡμεῖς δὲ Ἑλλήνων δὲ οὐσι συμμάχους ἀδελ-
φούμεν ὅστις βοηθούμεν, ὅφ' ὧν δ' αὖτοὶ πάντες
ἀνελκόμενοι ἀδελφούμεθα, ἵτι μὴδὲ ποτε ἀπονοστήσῃ.

Locution pleine, top pleine

78, 2. Lion veut que Spécies soit affectée et affaiblie,
sans être même influencée, ou s'efforce sur elle
bouillonne et même, ^{ou} il veut ce qu'il est, mais ce qui ne dépend pas de

est pas au pouvoir de l'homme.

(Métaphore expression)

10, 5 μὴ μὴ ἐνέω, ἵτι τῶνδε χειρὶν ἐνέω, καὶ οὐκ ἔστι
à de nouveaux dangers une cité faible par les veines en état de



Mœurs

Caractère de Nicias 9, 2 : les ^{lignes} ~~lignes~~ qui tiennent à
ne pas rassembler légalement les personnes d'une fortune,
~~leur~~ ^{leur} ont l'aspect de conservation } et sont de bon usage }
et salutaire pour la république comme pour eux-mêmes :
23, 3 Dans cette République les gens ont besoin de

(pr je sais que
c'est là

beaucoup d'argent, et de beaucoup d'habitants, donc
difficile pour les hommes (excevoir de leur part) d'être
à l'aise, je veux donc abandonner à la fortune tout ce
que possible, et me mettre à l'abri des revers en armant une
flotte puissante : une garde pour l'armée, comme pour la cité.
Enfin, je suis non seulement à moi-même contradictoire (c'est
ce qu'il aurait déjà fait dans l'affaire de Syracuse).
Ainsi insensé d'Alcibiade (16)

Passions

Socrate et comme abattu par le raisonnement.
cf. 1, 2 - 2, 1.

Il y a de la souffrance, de la fièvre, de l'ivresse, de l'incertitude,
en tout ça fait que dans la grande harmonie de la vie
c'est déjà de l'incertitude.

L'invention et l'observation sont la partie
la plus remarquable.

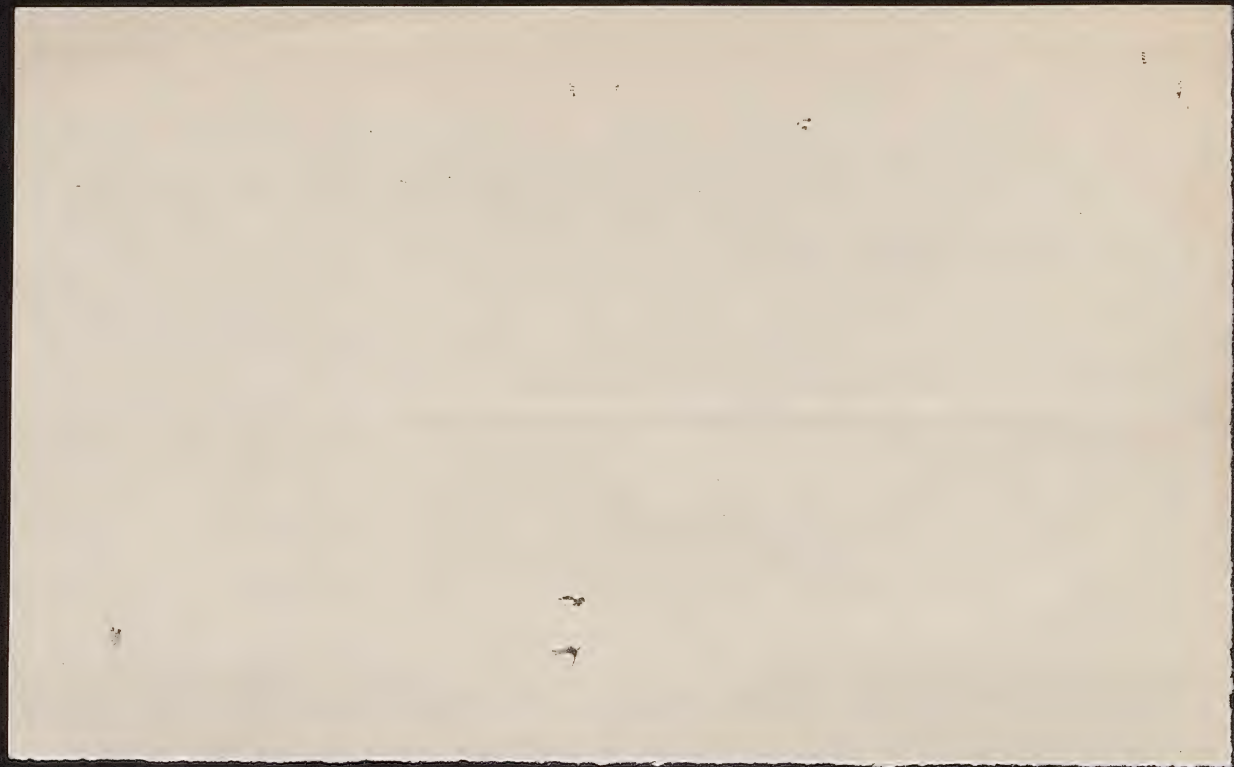
Pascal (Pens. VI, 7 Huet) "Ne pouvant fortifier
la justice, on a justifié la force".

Thucydide
La politique de
la raison d'État

Richelieu, Testam. polit IX, 4: "Qui a la force a sou-
vent la raison en matière d'État, et celui qui est faible
peut difficilement s'exempter d'avoir tort au jugement
de la plus grande partie du monde".

Sorel "L'Europe
et la Riv. fr." I, p. 13





L. S. 121



h 1-2
March 4 p.s.
p 10. quality of 5 (long note).





Andisbon, représentant de la vieille école, avait la vigueur du raisonnement et la rigueur de l'expression; mais sa manière étudiée, et compassée, une certaine roideur artificielle, l'effort continu, la tension d'esprit du logicien, bannissaient de ses discours ~~de ses discours~~ la grâce, attigue, le plus grand charme des écrivains de son pays. Andocide, par une certaine bien disance naturelle, marquait qu'il était enfant d'Athènes. Sa parole n'avait pas été gâtée par la discipline d'école, c'était un avantage; mais elle n'avait pas non plus été cultivée, châtiée par une forte discipline, c'était un défaut. Lysias réunit les qualités de ces deux devanciers, sans tomber dans leurs défauts: son naturel est châtié, son art se dissimule sous un abandon apparent. Il parle comme tout le monde, et cependant rien n'est plus difficile et plus rare que de savoir

Lysias 14



parler comme lui. C'est parmi les
 orateurs de cette époque le premier qui
 put servir de modèle. Il est parfait, je
 veux dire parfait en son genre, et il
 a été considéré dès l'antiquité comme
 l'orateur attique par excellence; son nom
 est devenu synonyme d'athénisme¹.
 Cela ne veut pas dire que Lysias soit
 un orateur de génie; le génie a une
 empreinte plus personnelle, il est lui-
 même. Démosthène est attique, sans
 doute, mais il est avant tout Démosthène;
 Lysias est attique. Aussi les jeunes
 rivaux de Cléon, Calvus et les autres
 qui étaient amoureux de la sobriété
 attique, préféraient ils Lysias de préfé-
 rence à Démosthène.

1 Voyez le Mémoire de J. Girard.

16

Alors précédons par ordre et commençons
par ce qui est sur la vie de Lysias.
Dionys, le pseudo-Plutarque et Photios
ont laissé des notices biographiques, qui
se complètent par d'autres renseignements
épars chez divers auteurs. Né à Athènes,
Lysias n'était cependant pas citoyen de
cette ville, et par ses parents il tenait à
la Sicile. Conspire Léophalos avait été
invité par Pericles à quitter Syracuse
pour s'établir à Athènes, ou plutôt au Pirée,
où il vivait comme métèque, peut-être
comme métèque isolé. Platon nous a
laissé, au début de sa République, un
portrait de ce sage et aimable vieillard.
Dans sa maison sont respirer je ne sais
quel parfum d'honnêteté et de vertu.
Quel contraste avec les dérèglements d'An-
drocide et de son père, Léogoras! Nous voyons
les fils de Léophalos, vivant dans l'intimité
de ce qu'il y a de plus distingué à Athènes.



Sophocle est l'ami du vieillard; mais les
représentants des idées nouvelles, Socrate,
le rhéteur Thrasylogue, sont aussi de
très bienvenus dans la maison. Après
la mort du Père, Lysias, âgé de quinze
ans, se rend avec ses deux frères, Pédias
et Anthydème, dans la colonie de Thurium.

Il était alors âgé de
15 ans, nous le savons, mais
nous ignorons à quelle
date il quitta Athènes.

~~On ne sait à quelle date. Nous l'ignorons. Les~~
biographes anciens supposaient que
c'était dès la fondation de cette colonie, en
444; et voilà pourquoi ils plaçaient la
naissance de Lysias en 459 = Ol. 80, 2.

Vater¹ et d'autres ont vu que Lysias
était certainement plus jeune; cependant
comme il était l'ami d'Socrate (cela
résulte de ce que Platon dit à la fin
de son Théétète) il dut naître, avant 436.

Lysias passa donc une partie
de sa jeunesse dans la Grande Grèce,
berceau de la rhétorique grecque. Le
pseudo-Plutarque l'y met en rapport

¹ Vater, dans Jahrb. f. Phil. Suppl. IX, 165. Blau, I.

avec Clistias. Ce renseignement est sujet à
contusion; mais l'influence sur le jeune
homme des rhéteurs de cette école n'en
est pas moins certaine. ^{L'issue} ~~La fin~~ des astreintes
de l'expédition de Sicile mit fin à la
prépondérance d'Athènes dans ces parages.

Chassés de Chumum par le parti hostile
aux Athéniens, Lysias et ses frères re-
vinrent en 412 à Athènes. En 404, les
Quatre mirent Polémarche à mort et
confisquèrent la fortune, très considérable,
des frères. Lysias, réfugié à Mégare,
rendit d'importants services aux exilés,
~~et son parti~~ et il retourna dans Athènes
avec les patriotes du parti démocratique
en 403. Phrasylule fit alors la motion
de conférer à Lysias le droit de cité;
mais Archinob fit casser ce proscriptionnaire
par un vicel de forme. C'est sans doute
à cette occasion que ^{Lysias} ~~fit~~ prononcée la
discours sur les services rendus par

Lysias 2A

tout ce qu'ils pouvaient
faire de

Il était ἀποπόδαστος, la nouvelle Boule n'ayant pas encore été constituée.



Πρό. 2^{ος} 15^{ος}
9^{ος} 6^{ος} 15^{ος}

23

Qui à Athènes; et ce discours, aujourd'hui
perdu, avait fourni aux biographes
anciens les données les plus certaines
sur la vie de l'orateur. Archinos l'em-
porta, peut-être grâce au préjugé
populaire contre les rhéteurs, et Lysias
resta métèque isolé, position à peu
près équivalente à celle d'un étranger
domicilié en France et jouissant des
droits civils, sans avoir les droits politiques.
Si les juges avaient décidé en faveur
de Lysias, il se serait peut-être jeté
dans la politique active, et aurait
occupé un rang parmi les orateurs mi-
litants. Vaincu de la cité et privé par
la dernière révolution d'une grande
partie de sa fortune, Lysias se fit
logographe, ou tout au moins se
consacra à ce métier plus que par
le passé. Déjà auparavant il s'était
distingué par des compositions

26

oratoires, et s'était essayé à l'enseignement
de l'éloquence, carrière à laquelle il renou^{ve} plus tard
parce qu'il y avait moins de succès qu'en
château rival, Théodore de Byzance II.
La date de la mort de Lysias est aussi in-
certaine que celle de sa naissance. [En
somme, nous voyons que, malgré son
origine sicilienne, ^{et} un séjour prolongé dans
la Grande Grèce, ^{circonspectes} faits qui n'ont pas été
sans exercer une certaine influence sur le
jeune homme, Lysias était éminemment
athénien, quoiqu'il ne lui ait pas été
donné de jouir de droit de cité dans la
ville dont il représente si bien le goût.

1/ Cf. Aristote, chez Cicéron, Orateurs, 48.
— La prétendue ambassade de Lysias
près de Denys l'Ancien ne repose que
sur un fragment altéré, et bien corrigé
par Pausanias. (Lysias XIX, 19.)



chose rare parmi les écrivains de cette
 époque, du moins ceux dont les ou-
 vrages sont arrivés jusqu'à nous.
 Lysias était dévoué au parti démoc-
 ratique; et, quoique la plupart du
 temps il tiennne la plume pour d'autres,
 encore ses sentiments politiques se
 marquent-ils dans ses discours. Les
~~discours~~ écrits du logographe étaient
 extrêmement nombreux; l'antiquité
 possédait 425 discours portant le
 nom de Lysias. Il est vrai que les cri-
 tiques, Denys, Héclius, contestaient
 l'authenticité de 192 pièces; ce qui ne
 veut pas dire, il est bon de le faire
 observer en passant, qu'ils les regardaient
 comme des œuvres de faussaires. La
 plupart étaient sans doute des plai-
 doyers discours composés pour des plai-
 deurs à l'époque même de Lysias; mais
 nous l'avons dit, la provenance de ces
 plaidoyers au moyen desquels on éludait

la loi d'Athènes était dès l'origine douteuse
et incertaine. Même réduits au ^{chiffre}
~~chiffre nombre~~ nombre de 233, les ~~nombre~~ ^{nombre} des discours
de Lysias ~~est~~ ^{sont} plus ~~considérable~~ ^{nombreux} que
celui de aucun autre orateur grec.

Aujourd'hui nous avons con-
naissance d'un peu plus de 170 discours.
Il est vrai que de la plupart il ne
reste que des ^{rare} fragments, ou le titre seul.
Les manuscrits de Lysias ^{ne contiennent} que 31 pièces;
encore ne sont-elles pas toutes conservées
en entier. Il y a remarque, en effet,
six lacunes considérables, et comme ces
lacunes portent quelquefois sur la
fin d'un discours et le commence-
ment d'un autre, il se trouve que
huit discours sont mutilés.

L'examen des lacunes a permis
de constater la filiation des manuscrits.
Trois de ces lacunes doivent venir de la
mutilation d'un manuscrit plus ancien
que sous ceux qui subsistent; mais

Lysias 34

Le grand nombre de ceux
qui lui furent faussement
attribués; prouve qu'il
était de beaucoup le plus
en vogue des logographes
de son temps.



les trois autres s'expliquent par l'examen
du n^o 88 de la Bibl. de Heidelberg, le
Palatinus ~~IX~~ de Petter. Elles tiennent
à des feuillets perdus, et, comme ces mêmes
lacunes se retrouvent dans les autres
manuscrits, il en résulte qu'ils dérivent
tous du manuscrit de Heidelberg. Il faut
excepter cependant les deux premiers
discours (Strenua et Theophilus, et
Epitaphios) dont il existe des copies
indépendantes de ce manuscrit.

Ces n^{os} ne sont pas ^{plusieurs} ~~de~~ plaidoyers,
sont en n'étant pas mutilés, ne don-
nent qu'une idée imparfaite des
causes, n'étant que des épiloques ou des
deutéologies. D'autres encore ne sont
que des extraits. Les n^{os} 10 et 11 sont
désignés dans les manuscrits comme
premier et deuxième discours contre
Thémistocles. On s'attend à deux plai-
doyers sur la même affaire, mais,

Il y en a 5 qui
app. à cette classe.

après lecture, on s'aperçoit que le second
 n'est qu'un abrégé du premier. Il y
 aurait il pas dans le recueil encore
 d'autres extraits). On ^{est fondé à} se proposer cette
 question, au sujet de quelques plain-
 doyers dans lesquels la narration et l'argu-
 mentation, c'est-à-dire les parties essentielles,
 sont tronquées et obscures, tandis que les
 épopées, les inocéties, les passages pa-
 rhétiques, les lieux-communs, ~~enfin les~~
~~accessories~~ ~~chers~~ ~~aux~~ ~~lecteurs~~ ~~lettres~~, y tiennent
 beaucoup de place. A ces signes on croit
 reconnaître, un abrégé à l'usage d'hommes
 de lettres, qui s'intéressaient peu ou se
 souciaient moins de connaître, à fond l'état
 de la cause. Cependant on peut quel-
 quefois balancer entre cette hypothèse
 et celle d'un exercice oratoire¹⁾. Enfin
 les discours complets mêmes ne sont pas
 toujours d'une attribution incontestée.

plus difficile à reconnaître
 en l'absence des discours
 complets?

¹⁾ Questions Soloniennes par Dobree, par) Stützer, Gleiniger, Guermann
 Dans Hermes VIII (27), IX, X, (Albrecht, 2e 1856. 64. XXa, Berlin 1878.



3D

Deux 34 pièces conservées dans nos ma-
 nuscrs, des éditions en ajoutent trois
 autres, les nos 32 - 34. Ce ne sont que des
 fragments, mais des fragments très con-
 sidérables. Nous les devons à Denys d'Hé-
 licarnasse, qui les a choisis pour servir
 d'exemples de ce que Lysias avait
 laissé de meilleur dans les trois genres
 du plaidoyer civil, du discours d'appar-
 et du discours délibératif. Les éditeurs
 auraient dû ajouter un autre ou-
 vrage de Lysias, l'Ὀπίσιος, respec-
 tement inséré par Platon dans son
Théète.

Κατὰ Διογένη τοῦ 105.
 Ὀλίγη περὶ αὐτοῦ.
 Περὶ τοῦ μὴ δεῖν
 εἶδεναι τὴν πέτραν
 ποιεῖται Ἀβήνῃ.

1) Sur ce dernier discours voir l'intéressant article de Kessner,
Zeits. f. Philol. 1873, p. 145 : texte collat. sur les mss de Denys, obs.-crit.
 et histor.

⁴
Éditions : Outre les Recueils des
Orateurs, dont le dernier est celui de
Zürich, les éditions spéciales les
plus notables sont :

Lysias 44

Caylor, avec les conjectures de Mark-
land, Londres, 1839, in-4°

Schäfer (après Vindiciae Lysiacae Leipzig
1845), édition Heubner 1852, et avec
collation du Palatinus, 1857.

Robert, 1863.

Choix de discours :

Bremer, dans la Bibliotheca de Gotha,
1820.

Manchenstein, dans le recueil de

Weidmann, 1848. 5^{ième} éd. 1859. - 7^{ème} éd. par Fuchs (2 vols)

Frohberger, Recueil de Heubner, 3 vol.

1866 et 68 (en partie réédité par Gebauer)

et aussi plus court en 2 ^{chapitres} volumes.



4B

Le recueil de Lysias se distingue
des recueils des autres orateurs dont
l'œuvre n'a pas été conservée en entier
par une grande variété. Tous les
discours d'Antiphon roulent sur des
causes d'homicides, trois ceux d'Isée
sur des affaires de succession; dans
Lysias tous les genres oratoires et tous
les classes de sujets sont représentés;
nous avons de lui des plaidoyers po-
litiques, criminels, civils, une harangue
délibérative, enfin des discours d'ap-
probat.

Par l'importance des matières
traitées et par l'intérêt historique
se placent au premier rang. Les
discours relatifs aux révolutions
qui déchirèrent Athènes dans les
dernières années de la guerre du
Péloponnèse et après la fin de cette



guerre jusqu'au rétablissement de la démocratie, par Thucydide. Ils complètent ce que les historiens nous apprennent sur cette époque mémorable. Dans tous il s'agit d'événements, dans plusieurs de personnages, qui appartiennent à l'histoire. Nous y voyons les partis qui se disputaient le pouvoir, les principes politiques qui étaient en discussion. Ce sont, si l'on veut, les grands discours de Lysias, sinon ceux dans lesquels le talent propre de l'orateur se révèle avec le plus d'originalité.

n° 20.

Le plus ancien de ces plaidoyers politiques est la défense de Polycrate, ancien membre du gouvernement des 400, accusé de haute trahison. Le fils aîné parle pour le vieillard. Lysias

exercerait-il déjà le métier de logographe
en 409 ? Car on ne peut guère descendre
à une date plus tardive. Plusieurs cri-
tiques jugent ce discours indigne de
Lysias.

Lysias 57

[La Déclaration qu'il
fut dans le K. Egar.
ne s'y offre pas autrement.]

Ces autres discours sont postérieurs
aux Thém.^{N° 31}, conservés par Denys,
est une harangue, ou plutôt un frag-
ment important d'une harangue,
rédigée à l'usage d'un homme politique,
quand on discutait la question si
fallait rétablir l'ancienne démocratie
ou remettre le gouvernement aux pro-
priétaires fonciers. L'orateur défend
la cause démocratique.

Malgré l'amnistie, les passions pro-
letaires et les haines personnelles traî-
naient devant la justice des citoyens
qui s'étaient compromis pendant
l'oligarchie. Il faut distinguer deux



5B
affaires capitales fm. N° 12, Lysias accuse
cette personne. Cratosthène, un des Trente,
l'homme qu'il considère comme l'au-
teur de la mort de son frère Polémarche.
N° 13, accusation d'Agoratos, agent
subalterne des oligarques.

Plus souvent il s'agit d'exclure des
honneurs de la cité, du conseil des 500
ou de l'archonbat, des citoyens d'une
conduite suspecte aux démocrates.
Chandre avait servi sous les Trente
dans le corps de la cavalerie; discours
26, prononcé pour l'empêcher d'être
archonte.

Manthée était accusé du même
fait; il prétend entrer au Sénat et
Lysias lui écrit le discours 16.

Philon, banni par les Trente, n'avait
cependant pas fait cause commune
avec Thrasybule. Retiré sur son
territoire neutre, il avait, d'après

l'accusateur, profité des malheurs publics
pour déposséder des citoyens sans défense.
Discours très violent (31) pour l'exclusion
du Sénat.

Un autre était resté dans la ville
sous les Chèvres, on veut l'exclusion de je
ne sais quelle magistrature, il se
défend en invoquant les principes de la
modération et de la sagesse politique (25).

Toutes ces affaires sont des *Δοξασίαι*.
L'usage d'Athènes voulait que les
magistrats désignés fussent soumis
à une enquête, avant d'entrer en
fonction; on examinait s'ils étaient
nés de parents athéniens, s'ils procé-
daient n'avaient pas été privés de (s'ils étaient étrangers
leurs droits de citoyens, s'ils avaient
rempli les devoirs envers les parents
et envers la patrie (s'ils ne s'étaient pas
dérobes au service militaire), s'ils
s'étaient bien conduits à la guerre)



50
s'ils ne s'étaient pas dégradés par une
débauche infame. Enfin on voit par
les discours que nous venons d'énu-
mérer que l'on recherchait aussi
les opinions politiques, le civisme
des ^{fonctionnaires} ~~candidats~~. Comme un petit la-
puyant des fonctions étaient con-
férées à Athènes, non pour l'élection,
mais par le sort, ces enquêtes con-
stituaient un correctif aux incon-
véniens du système.

D'un autre côté, les fonction-
naires étaient obligés de rendre leurs
comptes après être sortis de charge.
A cette occasion, on pouvait les
accuser, et plusieurs discours de
Lysias appartiennent à ce genre
de causes, que l'on appelait *Épôras*.
Distinguons le n^o 30. Après les
révolutions aristocratiques, on dé-
créta une révision des lois. *Kliconague*,

employé dans cette commune, pareffier*
 dans cette opération délicate, et
 accusé d'avoir abusé de ses fonctions,
 au gré, soit d'intérêts particuliers,
 soit de passions politiques. A cette
 occasion on fit une réforme ortho-
 graphique qui n'est pas sans intérêt
 pour l'histoire matérielle de la littérature
 grecque. Les Athéniens, plus conservateurs
 qu'on ne pense généralement, étaient
 restés fidèles, dans la rédaction des do-
 cuments officiels, à leur ancien alphabet
 défectueux, et c'est n'est qu'à partir
 d'Uclide, premier orichoniste après le
 rétablissement ^{de la démocratie,} qu'ils adoptèrent pour l'usage public
 la réforme de l'écriture. Depuis longtemps répandue dans l'Ionie
 et à Athènes même parmi les particuliers. Les lois révisées
 furent transcrites dans l'alphabet ionien.

(Lysias CA
 * d'après l'original

E pour ε, η, et d'après ce
 O pour ο, ω et d'après ce.
 N: ~, si ~.

H μσι Εξδελφ
 & Ερραται (403)



Ἀπολογία
Προποσίας

Καὶ Ἀλεξιάδης
Α' Β'

Autres causes qui touchent à la po-
litique. Défense d'un citoyen accusé
de s'être laissé corrompre pour trahir
les intérêts de la patrie. C'est une
prière, dans laquelle l'accusé
invoque avec une noble fierté les services
qu'il a rendus à la république (21). —
Dans 14 et 15, Alcibiade, fils du grand
homme de ce nom, est accusé de désertion,
parce qu'au lieu de servir comme
hoplite, il s'était introduit dans la
cavalerie, sans avoir subi la doctrine
des cavaliers. Il propose du fils, l'accu-
sateur dénigre la mémoire du père. —
Dans 17, 18, 19 sont des répliques réclamant
contre des confiscations. — 22 est une
accusation d'acceptation de blé. —
24 est la défense d'un infirme, auquel
on conteste le secours public qu'il
reçoit.

Κατὰ τὸν ὁμοῖόν τινος

ἢ κατὰ τὸν ἀδελφόν

Voici maintenant des affaires criminelles. *Uphilétos, accusé de meurtre,* n° 1. *Vase 20* 66
 se défend en justice. Il a usé de son droit en tuant Cratosthène, surpris en flagrant délit d'adultère. *Blessure avec préméditation*, n° 2. *Et 6, plaide devant l'Aréopage, ainsi que 7, où il s'agit d'une curieuse espèce de sacrilège. A Athènes il était interdit de détruire les*
un olivier sacré, sous peine de bannissement et de confiscation des biens. Ici nous avons la défense d'un citoyen
accusé d'avoir fait disparaître, une souche d'olivier qui se trouvoit dans son champ.
 Des ~~deux~~ causes plaidees devant l'Aréopage, celle-ci est la plus liible, les deux autres sont de très sales affaires. — [D'une autre affaire de sacrilège, portée devant les Hélistes, il ne reste qu'une très courte détermination, la défense d'un certain Callias (5). *Vase 10* 66
ἐποδοτίας ἀπολογία.



60
Kατ' Ἀνδοκίδου.

Le n° 6 est plus intéressant, c'est une
pièce du fameux procès intenté au
Andocide pour impiété. Ce discours,
^{autographe d'Andocide}
~~inutile~~, ~~faux~~ prononcé par un accu-
sateur secondaire, n'est probablement
pas écrit par Lysias.

8^e Ἐπεὶ τὸν ὁμοιωτὴν.

Propos injurieux: extraits d'une
défense n° 9. Un vétérinaire de nouveau
inscrit sur les rôles de l'armée active,
se défend d'avoir tenu des propos en
langage outrageant pour les stratèges.

Kατηγορία κακοδο-
γίων.

n° 8 ++ Probablement un extrait.
n° 10^e L'accusation de l'honneur pour
avoir traité le demandeur de parricide.
Le n° 11 n'est qu'un extrait du discours
précédent.

10. 11. Κατὰ τοῦ
μυήτορος.

Κατὰ Διογένητος

Denys nous a transmis une partie
notable de l'accusation d'un suborneur
infidèle, 33.

Au genre démonstratif appartiennent:
l'Oraison Funèbre (2) le fragment du Lysias
discours Olympique (33) et l'Protikos que
nous devons à Platon.



70

7c



7D

La cause d'Ératosthène était toute politique, il s'agissait de savoir si cet ancien membre du gouvernement des Éléens qui demandait à rendre compte de ses actes devant la justice, méritait d'être compris dans l'amnistie dont ses collègues avaient été exclus. En portant la parole contre lui, Lyrias, d'après la coutume athénienne, afin de n'être pas confondu avec les synophrantes, accusateurs de profession, établit qu'il a des motifs personnels de haïr l'accusé, Ératosthène, ayant été l'auteur de la mort de son frère. Il commence donc par raconter des faits qu'il connaît exactement et mieux que personne et qui sont un exemple des crimes commis pour le tyran. L'inverse a lieu dans le procès intenté par Agoratos.

Lyrias 8.B

[De la deux parties, ayant chacune ^{leur} argumentation et sa personnalité, son fait propre, son caractère, sa passion propre; de plus, cependant à appeler y ait gradation, la seconde partie l'emporte sur la première par la partie politique, l'intérêt général et le monarque oratoire.]

1) Blass reconnaît, après Dinter, que le procès était une œuvre d'art; et cependant, en jugeant le discours, il se met au point de vue de ceux qui soutenaient l'opinion opposée. Toute la 2^e partie, qui a (c'est le fait observé avec raison) le caractère d'une œuvre juridique, est, suivant lui, ajoutée à la 1^{re} partie, la "Darfbarkeit", partie capitale (II, 144). Le caractère d'importance à une façon de parler antique: l'orateur dit (853.7) qu'il souffrait de ce fait d'être pour faire entendre l'accusé à mort. — Froberg p. 19, n. 29, soutient que c'est une œuvre d'homicide, à tort, mais il a beaucoup écrit Blass.



83
Là encore, il est vrai, les accusateurs ont à
venger la mort d'un proche parent, mais
ils le font directement, en intentant une
procuration pour meurtre. La cause
n'est pas en elle-même politique, elle
est simplement criminelle, mais l'orateur
l'élève, au rang d'une cause politique
par la manière dont il présente les faits.

Cratosthène, avait été un important
personnage politique, on pourrait donc
sans injustice le rendre responsable
des crimes commis par le gouverne-
ment dont il avait fait partie. Il est
vrai qu'il accusait avoir protesté
contre les actes les plus odieux, et
qu'il avait appartenu au parti
modéré, dont le chef Cléramène, mis
à mort par ses collègues, avait acquis
par là une certaine popularité.

(Cratosthène)

Mais l'accusateur soutient une cause plausible en présentant les divisions qui avaient éclaté parmi les Orentes comme des querelles de famille, des rivalités d'ambition; modérées ou violentes, les uns comme les autres, étaient les ennemis irréconciliables de la démocratie, avaient conspiré avec Sparte, amené l'abaissement d'Athènes; et, s'il y avait une différence entre les deux partis, les modérés, par la duplicité de leur conduite, trahis envers les oligarques comme envers les démocrates, avaient mérité d'être punis par les uns et par les autres. ^{rien} rien est pas de même, dans l'autre discours. Agoratos n'est qu'un homme de bas étage, un instrument dont s'étaient servis les meneurs. Quand il s'agissait, en 404, de faire accepter par l'assemblée populaire

1) Cette manière de voir peut le justifier, encore aux yeux de l'antiquité, les jugements de Thémistocle ne s'accordent pas. Thucydide le juge sévèrement. Aristophane ^{vauts indignement en son plébe} le juge de la valeur (du Kōboevos). La duplicité dans l'affaire du Péloponèse est incontestable. Aristotele le fait se rendre du vrai avis du peuple, de politiques sensés et modérés. Aristophane admet la trahison en face de la mort; il ne se propose pas seulement de la valeur de l'homme.



un traité, de paix résultant pour tout
 peuple athénien, le gouvernement seul,
 qui déjà dirigeait tout, avant
 de s'emparer ostensiblement du
 pouvoir, tenait à se débarrasser
 de plusieurs citoyens considérables,
 ardents patriotes, qui avaient pu
 s'opposer à l'acceptation du traité.
 Un certain Agoratos, de naissance
 servile, qui s'était forgé dans la con-
 fiance des démocrates et s'était subrep-
 tivement arrogé le droit de cité, ~~leur~~ ^{leur} ~~se~~
 et d'instrument. Ag. se dénonçait lui-
 même, comme ayant fait partie d'un
 complot révolutionnaire, afin de dé-
 noncer ses prétendus complices, les
 patriotes, qu'il s'agissait d'écarter de
 la scène. Aussi, quand le tour était
 joué et que les Trente étaient les
 maîtres d'Athènes, ils mirent à mort

/ aux ordres du gouverne-
 ment d'aller à cette fin.

Le faire jeter
 en prison

ces citoyens, mais acquitteraient Agoratos. Lysias 9A
Plusieurs années après ces faits, les plus
proches parents de Dionysios, l'une des
victimes, poursuivent Agoratos pour
homicide. Dionysios^{ios}, frère de Dio-
nysios, avait, à titre de plus proche
parent, signé l'acte d'accusation; c'est
lui qui parlait le premier. Après lui,
le beau-frère de Dionysios, prononçait
un discours écrit par Lysias, celui que
nous procédons encore. Par exception,
cette déterologie était le plus important.
On doit supposer que
le frère était moins capable que le
beau-frère, de porter la parole en
public, fût-ce en débitant une leçon
apprise par cœur. Ici il s'agissait de
trouver une cause criminelle en cause
politique, afin d'exciter plus vivement
l'indignation des juges. Les ^{les magistrats} ~~les juges~~ étaient



~~qui fit tout~~ / et sa
dénomination

L'écrit par les lires

Donc, Agoratos a fait
tout le mal.

servir d'Agoratos pour écarter tous les
hommes capables de protéger leur
propre ombre. C'est donc ^{Sans} Agoratos / qui
renverse la ^(n'est pas été prouvée) démocratie, qui livre la
^(sont perdus aussi) flotte, les ports, les murs, la ville, à
l'ennemi. Le dénonciateur ne devient
pas seulement meurtrier des dénoncés,
mais, de misérable instrument des
oligarques qu'il avait été, il devient
l'auteur de tous les malheurs qui
frappèrent Athènes, et dans le récit
tableau que l'accusateur trace de ces
jours si douloureux pour un patriote,
ce n'est pas Critias ni aucun de ses
collègues, c'est Agoratos qui occupe
le centre. On voit que l'habileté
oratoire déplace ici les responsabilités,
dénature les proportions, bien plus
que dans l'accusation d'Urostotheène.
Le rôle d'Agoratos est démesurément

grandi, et tout le plaisir qu'il peut être
cité comme un des plus remarquables
exemples de ce que les rhéteurs grecs ap-
pelaient le grossissement oratoire, au 5^e ou 6^e.

L'accusation d'Agoratos se suit de tous les moyens
pour intimider les juges à la punition de l'accusé, pour
faire entre dans leur esprit la conviction que la cause qu'il
défendait est aussi une cause à tous. On il tire au parti
singulièrement habile des anciens recommandation de Diogénès
avant de mourir. Il y insère dans le discours 94. 7C
Ce fait corrobore dans la narration 93-102. Dans la
péroraison enfin il tire les conséquences infernales de paroles
qu'il avait dites au moment (92) cette péroraison (un peu
pathétique, mais puissante et efficace, affecte les formes de
syllogisme. La péroraison partielle qui couronne la narration
(43-48) est peut-être plus chaleureuse.

Il ne faut pas oublier que Lysias n'est pas un autre.
L'orateur qui parle n'avait peut-être ni l'organe ni le geste ni
la même qualité nécessaires aux grands mouvements oratoires.
Lysias parlait lui-même c. Aristote, il y mettait certainement
plus de chaleur, et il savait aussi qu'il avait capables
de mettre sa passion oratoire à l'émission des paroles.

(92-97)



Parmi les qualités de Lysias
 énumérées dans le Traité de Denys
 d'Hal., il y en a une qui nous
 frappe tout particulièrement. Le
 critique grec vante dans cet orateur
 la pureté de l'idiotisme attique, la
 propriété des termes, la clarté, la
 concision, la rondure des phrases,
 la vérité des narrations, la vérité des
 caractères, les convenances, enfin la
 grace, caractère, suprême et inimitable.

De tous ces dons, celui qui semble
 le plus particulier à Lysias, qui en
 fait le plus grand charme, c'est
 l'éthopée, ou vérité des caractères; c'est
 elle qui constitue le plus grand
 mérite du logographe, c'est à dire de
 l'avocat qui n'éprouve pas seulement
 la cause de son client, mais qui se
 met à sa place, et qui parle par sa
 bouche. Il semble qu'aucun des

Lysias

10 A

τὸ καθαρόν (Ἀριστοῦ γένος
 ἁριστος καλὸν)
 χάρις ὁμοῖα. — σαφὴς.
 βραχύτης. — ἡ συντομία
 τὰ νοήματα καὶ σποχὴ τὰς
 ἐκφράσεων λέξεων
 ἡνέχεια. — ἡ τοιαύτη
 τὸ πρέπον. — χάρις, ἡδονή,
 ἀρετή.

à la mode d'Athènes,



logographiques d'Athènes n'ait possédé
au même, degré ce talent dramatique,
n'ait su au même, degré que Lysias
s'identifier avec son client, entier, pour
ainsi dire, dans sa peau.

Exemples: Défense de Mantithée, 16;
Défense de l'Infirme, 24; Meurtre
d'Urosthène, 1.

Quel est l'intérêt que nous prenons
à des plaidoyers qui seroient il y a plus
de deux mille ans à d'obscurs bourgeois
d'Athènes? Qu'un pauvre boiteux
reçoive ou ne reçoive pas l'obole de la
charité publique; qu'un jeune cavalier
entre dans le sénat des Cinq Cents ou
qu'il en soit exclu; qu'une mariée la
vengeance exercée par un mari outragé
ait été jugée légitime ou non; qu'est
ce que cela peut nous faire?

La plupart des clients de Lysias n'ont
joué aucun rôle dans l'histoire, leurs
noms mêmes ne sont pas toujours
connus, et cependant les petits plaidoyers
écrits à leur usage sont venus jusqu'à
nous, ont été commentés par les anciens
et les modernes, et font les délices des con-
naissances. C'est qu'ils offrent un véritable
intérêt, intérêt double, à la fois historique
et littéraire. [L'histoire n'est pas tout
entière, dans les grands événements poli-
tiques et militaires; de nos jours, plus
que jamais, on a compris que le droit
civil, les mœurs, la vie domestique, tout ce
qui fait connaître les hommes d'autrefois
dans leur existence journalière, est
digne d'occuper l'attention de l'historien.
C'est ce tableau de la vie ^{de tous les jours} journalière que
l'historien recherche dans les comédies.
Les plaidoyers de Lysias ont cet avantage
sur les œuvres dramatiques que la fiction

de ces petits gens



cadavres enfouis dans une
 malle, femmes coupées en
 morceaux ;

en est absente, que l'auteur n'insère
 aucune intrigue, qu'il ne grossit aucun
 trait de caractère. Ces plaidoyers sont
 pour nous comme une Gazette des
 tribunaux de l'Athènes du III^{ème} siècle.
 Il y a cependant cette différence que les
 lecteurs de la Gazette des tribunaux y
 cherchent surtout les cas extraordinaires,
 exceptionnels, tandis que dans Lyfias
 ce sont les mœurs, les usages, le train
 ordinaire de la vie, d'un autre temps,
 que nous aimons à retrouver. Quel

Quel est maintenant l'intérêt
 littéraire de ces petites compositions ?
 On peut le comparer à l'intérêt qu'ont
 pour nous les meubles, les vases, les
 autres ustensiles, des anciens grecs.
 Ils ne sont pas ^{en} des œuvres d'art, comme
 les statues et les bas-reliefs; ils ont été
 fabriqués pour un but pratique,

mais le sentiment et les besoins du beau
ont fait, d'objets nécessaires, des objets d'art.
De même, les plaidoyers composés pour
le besoin des petits bourgeois d'Athènes,
condamnés en apparence à périr avec
le besoin qui les avait fait naître sont
devenus entre les mains d'artistes de vrai
bijou, qu'on ne se lasse d'admirer

Lysias

4



Si, de la lecture de ces petites
cours, on parvenait à découvrir d'apparat
qui portent le nom de Lysias, on se
trouve dépaycé. Le contraste est grand,
si grand, que plusieurs critiques se
sont refusés à voir dans ces derniers
discours des œuvres du même auteur.

D'autres, plus respectueux ^{de} la
tradition, ont cherché à expliquer les
différences de style par la différence
des dates. Ils ont voulu distinguer
des époques, des phrases diverses du
talent et de la méthode du même
écrivain, et sans nier l'identité
de la personne, ils ont pour-
ainsi dire, supposé, deux Lysias
successifs.

Des trois écrits du genre démonstratif
commençons par celui que Platon
inséra dans son *Théâtre*. Platon
donne-t-il textuellement l'*Orticos*

de Lysias ? On n'aurait jamais dû en douter,
et cependant beaucoup de critiques ont pensé
que le philosophe s'était amusé, à composer
un pastiche, en imitant la manière de
l'écrivain dont il voulait se moquer. Sans
doute les discours que Platon prête ^{à Agathon} ~~à Socrate~~, ainsi qu'à d'autres
personnages de son Banquet, ceux qu'il
met dans la bouche d'Euphrates, de Protagoras,
de Prodicos, dans le dialogue qui porte le
nom de ce dernier sophiste, ont été com-
posés à plaisir, dans une intention
raillieuse, en imitant et en chargeant la
manière des acteurs mis en scène. Mais
tel n'est pas le cas qui nous occupe.
Platon prend soin d'indiquer lui-même
le caractère, plus ou moins fictif de ses
dialogues. Le Banquet est raconté très
longtemps après de longues années, par
un homme narrateur qui n'y avait pas
assisté, mais qui tient d'un des convives
tout ce qu'il en sait. Quant au Protagoras,



115
il est vrai que c'est Socrate lui-même qui
est censé raconter l'entretien, qu'il eut la
veille avec ce fameux sophiste; mais il
parle de mémoire. Voyez maintenant
comment les choses se passent dans le *Phédre*.
Ce jeune admirateur de Lysias a lu et
relu un écrit du maître, et il brûle
d'envie de le réciter à Socrate. Mais ce
dernier s'est aperçu d'un rouleau que
Phédre tient caché sous son manteau.
Il tient à connaître textuellement l'œuvre
de Lysias, et il force son jeune ami
à lire, au lieu de réciter par cœur. Peut-
on indiquer plus clairement que l'on
donne la reproduction exacte de l'œuvre
soumise à la critique? et comment Platon
aurait-il pu se permettre de parler
comme il fait de la composition et
du style d'un discours qu'il avait
arrangé à son gré? Cela eût été une
véritable fraude, et une fraude d'autant

plus ^{maladroite} ~~injuste~~ que les contemporains
savaient à quoi s'en tenir.

Lysias

4

L'oraison funèbre semble avoir été
acceptée par toute l'antiquité comme
une œuvre authentique de Lysias.

Aristote en cite un passage, le 1^{er}, Rhét. III, 10.
avec éloge. Il y relève l'emploi heureux
de la métaphore, de l'hypotypose et
de l'antithèse. Il est vrai qu'Aristote
dit simplement: "Εν τῷ ἑταίριῳ."

Mais cette citation prouve, non seule-
ment que ce discours existait déjà
au II^{ème} siècle, mais encore qu'il
était si célèbre qu'il ^{semblait} ~~était~~ inutile
d'ajouter le nom de l'auteur. Le

rhéteur Théon donne comme les
quatre modèles du genre les oraisons
funèbres de Alcibiade, de Platon,
d'Hypéride et de Lysias; et sa critique
est éclairée, puisqu'ailleurs il exprime un
doute au sujet d'un autre discours attribué.

Progymna. II, p. 164N.



le texte par ^{expressément} ~~un~~
ch. III.

à Lysias. Harpocratio le cite une
fois, sans faire de réserve. Denys
en parlant des discours panégyriques
de Lysias, au pluriel, semble
désigner l'Olympiarchos et l'Epita-
phios: ^{car il y a} Il n'est nulle part question
d'un autre discours panégyrique de
cet auteur. La plupart des critiques
modernes n'ont pu se résoudre ~~à~~ ^à laisser
à un écrivain qu'ils admiraient comme
le modèle de la sobriété, attiguer une
composition oratoire dont la recherche
qui choquait souvent leur goût par des
morceaux d'une recherche raffinée...

[Ex. 827. 499.]

L'opinion émise en ce sens par ^{Valgenain} ~~Hoff~~
Moff, développée dans les notes de
Marland, a été reprise par Choquet^x
et par beaucoup d'autres. Cependant
Edouard^x a écrit un Mémoire pour en
démontrer l'authenticité. J. Girard, dans
une étude très savante et très délicate,

* Moges un des Att.
p. 136

* Lysias 'Ep. alv. est
unvieser ". 1363

a fait voir que la structure des phrases
et des périodes est anté-isocratéenne. 1)

126

Si on compare notre Epitaphios avec
la partie du Panégyrique d'Isocrate dans
laquelle le même sujet est traité, on dé-
couvre un grand nombre de ressemblances.

Plusieurs peuvent tenir à l'identité de la
matière traitée, mais il y en a où l'imi-
tation est évidente. Lequel des deux écrivains
est venu le premier? Théon assure qu'Is-
ocrate a fait des emprunts à Lysias; et
quand on fait la comparaison sans
opinion préconçue on se range du même
avis. Blase, dans sa seconde édition, s'est
rendu à l'évidence. Il admet l'antériorité du

Prog. I, p. 155 W.

Bibl. Anth. de l'Or. Fun. att. à Lysias,
Revue Archéologique, 1872, juin et juillet.



rapprochées des guerres médiques et réunies
 sous la catégorie de combats contre les barbares.
 En revenant sur un sujet rebattu, Isocrate
 s'efforce de se distinguer au moins par
 un arrangement nouveau des mêmes élé-
 ments.

Lysias

134

Mais, tout en étant plus ancien que
 le Panégyrique, l'Épitaïphios ne pouvait
 être d'un rhéteur contemporain de Lysias.
 Cette hypothèse, n'est pas facile à refuser,
 mais elle n'est pas bien probable. La citation
 de l'Épitaïphios sans nom d'auteur dans
 la Rhétorique d'Aristote fait penser que
 l'auteur était généralement connu et des
 plus célèbres. Il y a un autre indice qui
 me touche particulièrement: quand
 l'orateur arrive à la défaite d'Algoos-Potamos
 et où l'héroïsme des restaurateurs de la dé-
 mocratie, il trouve des accents chaleureux.
 On reconnaît un homme qui a souffert
 et qui a triomphé avec les amis de la

(voir, plus haut, le passage
 cité par Aristote)



1) Après avoir parlé de ceux qui moururent dans cette noble entreprise et qui ^{sont enterrés} ~~sont enterrés~~ au Cécropion,
 Coréon continue (S. 61), à ceux qui d'entre eux qui rentrèrent dans Athènes, se montrant les vrais frères de ceux
 qui reposent ici, se s'appliquèrent point à tirer ^{de leur vengeance} ~~de leur vengeance~~ leurs ennemis, mais à sauver la cité. ^{assurant la salut de} ~~assurant la salut de~~ (épitaïphios)
 leurs opprimés, et dans ceux d'opprimer les autres, ils firent part de leur liberté à ceux mêmes qui s'étaient
 servis, mais se vengèrent point partager eux-mêmes la servitude des autres. Ils démontrèrent par les actions
 la plus grande et la plus belle qu'il se faut attribuer ni à leur lâcheté ni à la fragilité des hommes les malheurs ^{antérieurs}
 de la ville. En effet, si, divisés par la guerre civile, ils purent en dépit de la puissance des Péloponnésiens ^{et de leurs} ~~et de leurs~~
 autres adversaires, rester dans Athènes, il est clair qu'unis de cœur et de volonté ils ont aussitôt fait tout ce qu'ils ont pu.

démocratie et de la grandeur d'Athènes.
 Un dernier trait, unique dans les
 Oraisons Funébres athéniennes, est des
 plus caractéristiques. Après avoir
 parlé des citoyens, l'orateur glorifie
 aussi les étrangers, les métèques, qui
 ont combattu dans les rangs des
 citoyens. Ne reconnaît-on pas ici la main
 d'un enfant de l'Attique, athénien de
 cœur sans l'être de fait? Ce morceau
 est comme la signature de Lysias.

58-64.

Il est vrai que Lysias,
 n'étant pas citoyen, ne put
 parler publiquement au nom
 de la Cité dans une occasion
 aussi solennelle. Mais il put
 écrire un discours pour l'ortan
 nommé par le peuple; il est
 possible aussi qu'il ait voulu
 rivaliser avec les orateurs offici-
 els par un discours oratoire
 (judiciaire). C'est à cette der-
 nière hypothèse qu'il nous faut
 nous tenir. Car il est difficile
 d'assigner à l'Épist. une date
 précise. Il est écrit pour les Athé-
 niens morts dans la guerre
 de Corinthe et quelle année?
 Cela reste obscur.

Alors l'objection que nous avons
 indiquée en commençant. Peut-on
 croire qu'un discours dans lequel sont
 prodiguées les formes les plus artificielles
 de l'art oratoire soit de la même main
 que les petits chefs-d'œuvre de naturel
 et de sobriété attique, qui sont les vrais
 modèles de Lysias? C'est ici que s'impose
 la comparaison de l'Épist. et de l'Olympique,
 dont l'authenticité est incontestable.

L'Orateur n'est pas un simple discours d'apparat, l'orateur se propose un but déterminé: il veut engager les Grecs rassemblés à Olympie à délivrer la Sicile en chassant Denys de Syracuse. (il s'agit de Denys l'Ancien) et tout d'abord de piller la tente magnifique où se tenaient les ambassadeurs sacrés (ἱεροὶ) envoyés par le tyran. Lysias se souvenait de l'origine de sa famille, il était ardent ami de la démocratie, à Syracuse comme à Athènes. On voit que l'orateur se propose un dessein pratique, qu'il se propose un but, un but prochain, à atteindre. Et cependant le style du genre démonstratif, qui ne veut que plaire, se fait sentir parfois. (Lycz § 1 et 4).

Date 388.

L'Orator, nous l'avons dit, a la forme d'une lettre, non d'un discours étudié, et cependant, malgré la familiarité du ton, familiarité ^{en} élégante il est vrai, on voit.



percer en plus d'un endroit, et surtout
vers la fin, les habitudes chères aux rhéteurs
de ce temps, les symétries savamment
balancées des membres de phrase marchant
par couples binaires. Socrate vise ces

παρὰ τὰ σπασμὸν ἡ
τῶν ὄνομαζον ἀποκρίνωται
passages quand il feint d'admirer tout
ces mots arrondis, polis avec soin et
comme fait le tour. Exemples :

pr. 233, B. et C.

Si on remarque dans l'*Erythraeus*
une recherche plus constante de ces
ornements artificiels, un certain luo et
un excès de prolixité, qui se retrouve
pas dans les deux écrits que nous en
rapprochons, c'est qu'il est éminemment
et exclusivement un discours d'apparat,
et ce qui fait qu'il possède à un
plus haut point les qualités et les
défauts du genre.

Peut-on capituler les différences entre
l'Epitaphios et les plaidoyers pour la
différence des dates ? On parle aujourd'hui
dans beaucoup de livres d'une évolution
ou plutôt d'une révolution, qui se serait
faite dans l'esprit de Lysias, dans ses
principes et ses habitudes littéraires.

Arrivé à la maturité de son talent, il
aurait rompu avec la tradition de la
rhétorique sicilienne pour adopter des
principes plus sains, et devenir l'orateur
vraiment attique que la postérité
admire en lui. Ce revirement aurait
eu lieu depuis que Lysias avait pro-
noncé lui-même l'accusation d'^{trahison}
c'est-à-dire quand la démocratie fut
rétablie, en 403. L'orateur avait alors (d'après Longus)
50, ou plutôt 40, ans. Je crois que Spengel
est l'auteur de ce système. Q. Müller le
mit en vogue. J. Girard et beaucoup

Lysias

14 A



d'autres l'ont adopté. Je ne vois rien, ni dans la tradition des anciens, ni dans les ouvrages conservés de Lysias, qui autorise cette manière de voir.

Quant aux témoignages anciens, on a singulièrement abusé de ce que Cicéron dit, d'après Aristote, dans son Brutus, 12]. "Nam Lysiam primo profiteri solitum artem [esse] dicendi, deinde, quod Theodorus in arte esset subtilior, in orationibus autem jenu- nior, orationes cum scribere aliis coepisse, artem removisse." La traduction

[cela veut dire que L.

^{Sigis} de Bernoulli: "Il nia l'existence de l'art dont il avait si longtemps vanté la puissance", ^{Cette interprétation} ~~traduction~~ adoptée par Girard, n'est pas conforme au texte, quand même, on conserverait le mot esse, avec raison éliminé par les derniers éditeurs. ¹⁾ Lysias avait été

1) Cependant on lit immédiatement après: "Similiter (2) Isocratem primo artem dicendi esse negavisse" "Similiter enim deheruisse"

142
professeur de rhétorique. Écarté par un
rival, il abandonna l'enseignement théo-
rique et se fit logographe. Ce fait réin-
filique nullement un changement de
principes.

Examinons maintenant ce qui reste
de Lysias. Sauf le plaidoyer pour Poly-
strate (20) dont l'attribution est douteuse,
tous les discours judiciaires, dont la date
peut être déterminée, sont postérieurs à
l'an 403. C'est à partir de cette époque que
Lysias commença à faire métier d'écrire
pour les plaideurs. Cela n'exclut pas
qu'il ne se soit déjà auparavant il ne
se soit parfois essayé à ce genre de com-
position. L'éloge du discours contre
Cratosthène ne prouve point le contraire,
mais on peut dire d'une manière générale
que la date de 403 de plus 403 Lysias, de
professeur d'éloquence qu'il avait été,



devient essentiellement logographique. .
 Cela implique-t-il qu'il ait alors renoncé
 brusquement et entièrement à l'ensei-
 gnement et qu'il se soit interdit de
 composer désormais aucun discours d'ap-
 propriat². Les faits s'opposent à cette
 l'hypothèse d'un changement si tranché
 et si absolu. Nous connaissons par
 Diodore la date du discours d'Olympie,
 il est de 386. Phèdre, est représenté par
 Platon comme un des jeunes gens qui
 étudiaient sous la direction de Lysias.
 Aussi veut-on que l'Erastikos, critiqué
 par le philosophe, date de la première
 période phase, de la période sicilienne
 de Lysias. On ne s'accorde pas sur
 la date du Phèdre; il semble cependant
 qu'un dialogue où se trouve la doctrine
 des idées doive être postérieur à la
 mort de Socrate, au moins de 6 ou 5

XIV, 109.

Quinze ans après la plaidoirie
 d'Androclème.

ans. C'est l'estimation la plus modérée,
celle de Zeller. Or Platon critique évidem-
ment une publication toute récente.
L'*Eroticos* peut donc être placé en
395 ou 396. [La théorie des deux
Lysias successifs se trouvant être con-
tradite par les faits, si l'on tient à
cette distinction il faudrait admettre
deux Lysias simultanés; mais pour-
quoi deux, pourquoi trois, ou
quatre, ou cinq? Lysias n'écrivait pas
un jeu d'esprit comme une harangue,
ni un discours d'apparat comme
un plaidoyer. Dans les plaidoyers
même, il modifie sa manière
suivant la nature des sujets, le
caractère, l'éducation, de ceux qui
parlent. Il ne dissimule pas toujours
son art, il sort de la simplicité que
l'on goûte tant chez lui; il est subtil

Lysias

26 A

[D'autre place à l'index
tenu par plus tard.

[L'*Erot.*, que nous voyons. L'
Lysias, est écrit vers 387.



étudié, comparé même, si le sujet,
 l'occasion, le genre, le semblent
 demander. On peut classer Lisez le
 nouveau d'Isocrate, l'accusation
 d'Agoratos, l'accusation de Philon, la
 harangue sur le maintien de la
 constitution démocratique, l'Ellyn-
 priacos, l'Epitaphios, vous vrez gra-
 duellement, de la plus grande sim-
 plicité, à un art de plus en plus
 apparent. Dans le dernier des discours
 énumérés cet art s'étale avec le plus de
 complaisance. C'est qu'on se pare pour
 un jour de fête. Si cette parure nous
 semble quelque fois excessive, tel
 n'était pas le goût des Athéniens; ~~Et~~
 qui sait si nous sommes devenus
 plus sévères. ~~Et~~ en juger par les com-
 positions académiques les plus
 applaudies, le goût des ornements
 brillants persiste encore en France.

Pour rester dans la vérité, il faut dire que Lysias ne rompt pas avec la tradition d'Antiphon, ni même avec celle de Gorgias. Il possède à fond et les roueries du métier et les artifices du style; mais la vie et le goût corrigent les excès de la discipline scolaire. La vie surtout. On voit ici l'influence décisive de la logographie sur l'éloquence grecque; puisque le même écrivain, à la même époque, prend des styles si différents dans les plaidoyers qu'il écrit pour d'autres, et dans les discours d'apparat où il se pique de briller. L'institution athénienne força les rhéteurs et les élèves des rhéteurs de se corriger des raffinements de l'école, de revenir au naturel, de parler un langage qui n'eût pas un air d'emprunt. On a vu telle jeune actrice, chargée des rôles d'ingénue, se préserver ainsi ou se corriger de l'affection et de l'emphase.



15^D

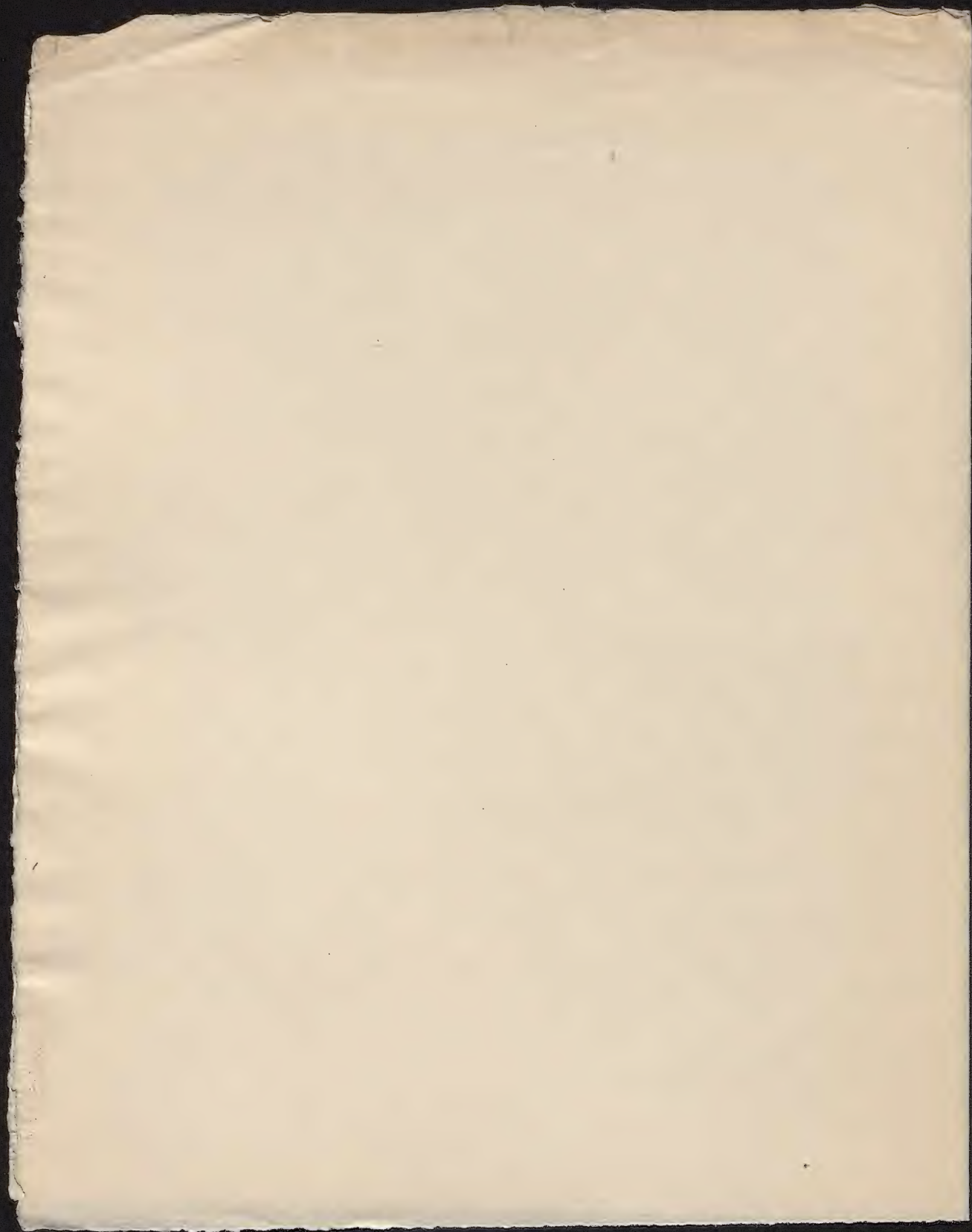
Il arriva quelque chose de semblable
aux valeurs attiques.

*Feuillets non classés
non foliotés*









yras Ept. 5 27 299.

Ensuite [Xaïs, glori?] le roi de l'Inde, ayant
 pris, les Indes, inspirés de la gloire, et de la
 reprise la gloire et se trouvant être dans une
 espérance; il, digne de l'événement et, affligé
 de l'échec, invité contre les auteurs (vainqueurs);
 par habitude aux disgrâces, ignorant ce que peut le
 courage, vint après dix ans de préparatifs, avec
 douze cents navires et avec une armée de terre
 si incombable, que la seule énumération des peuples
 qui le suivirent serait chose longue et difficile.

Et la plus forte preuve de leur roche prodigieuse:
quand il parvint, à l'aide de mille rades,
faire passer son armée de terre d'Asie en Europe
par le détroit de l'Helléspont, il ne voulut point d'une
opération qui lui semblait trop longue; mais se mettant
orgueilleusement au dessus des ^{lois} de la nature et de ^{ce} ~~de~~ ^{l'}ordre
^{établi par les Dieux} ~~des Dieux~~ et des choses humaines, il manda sur les
flots de la mer et navigua à travers la terre
fermée, enclavant l'Helléspont et perçant l'Attos.
* Ἰνπεδὸν καὶ τὰ πύματα περὶ πότα καὶ τὰ ὄνα
πυράματα καὶ τὰς ἀνθρώπων διαβάτας

(Egrotant)

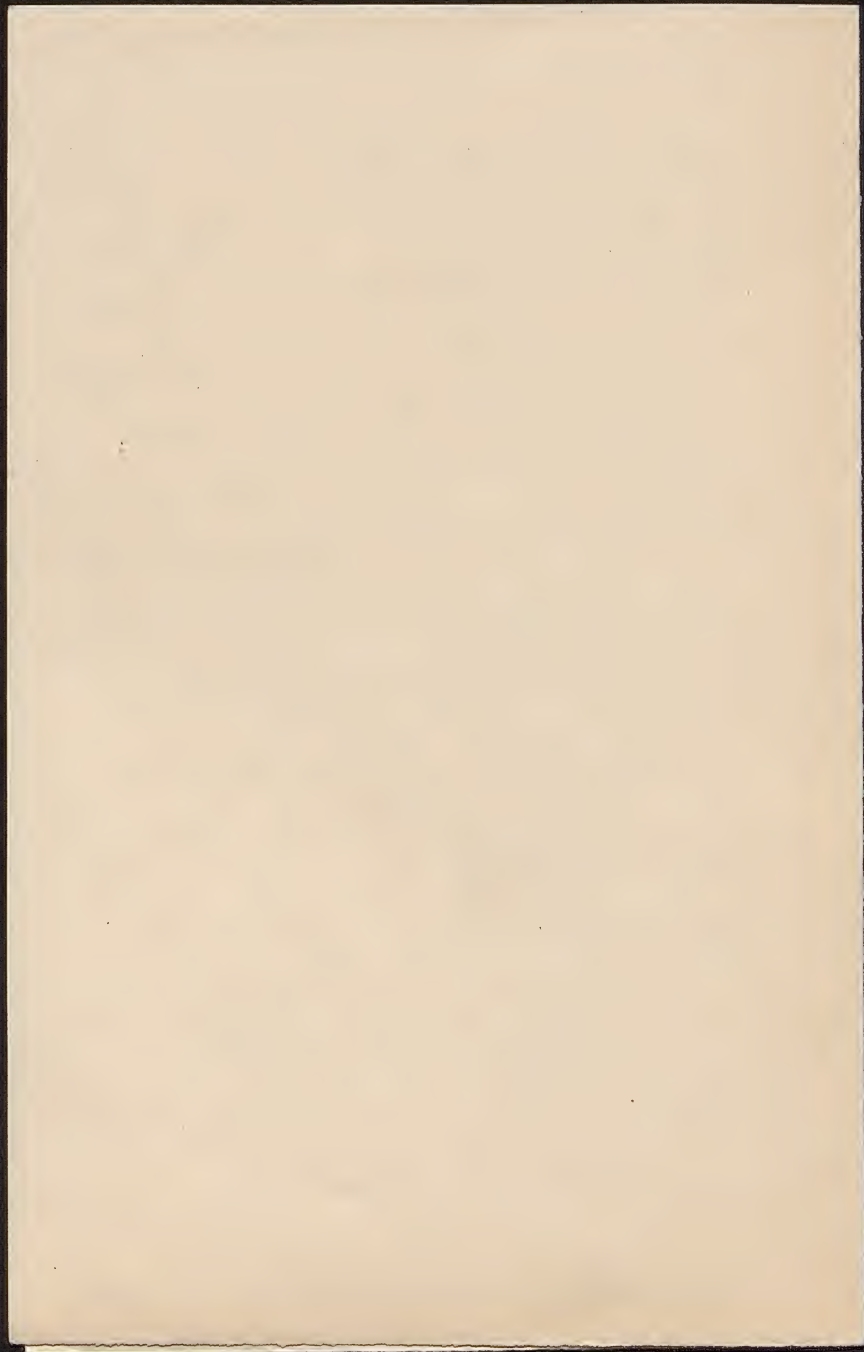
560 Tous les Grecs ^{étaient} auraient dû alors de-
poser sur cette tombe leur chapelet et porter
le deuil de ceux qui ^(ici) se reposent, car avec leur
vaine et fut enfermée la liberté de tous.

"Ἀξίον ἦν ἡμῖν τῷ τάφῳ τίειν κτεῖσθαι
τῇ Ἑλλάδι καὶ αὐθῆσαι τοὺς ἐνθάδε κειμένους,
ὥς συγκαταβαπτομένη τῇ αὐτῶν ἐλευθερίᾳ
τῇ τούτων ἀρετῇ.

Aristote, Rhet. 3, 10, pour donner passage à l'éloge
de μεταφορῇ, τοῦ ὁμεινῶν, ἀνέθους (ιδεῖθ. - ἀρετῇ)

5
79)





Lyrias, Ecorinas

Les cinq d'oxygène épurés de Lyrias,
Platz nous a consacré un

C'est un petit o.2, sous forme de lettre adressée
à un jeune homme. L'amour était alors un sujet
à la mode, on discutait, raff subtilisant, riant et
débattant à cœur joie sur la nature de l'amour
et la conduite que devait tenir le amoureux.

Lyrias trouve spirituel de soutenir un paradoxe.
Accordez vos faveurs à celui qui n'aime pas plutôt qu'à
l'aimant. Rien attendu, il s'agit d'amour grec.

Il faut un esprit ingénieux pour se tenir de si
tout à force. Comment soutenir une thèse aussi
étrange? La difficulté de la ^{l'entreprise} ~~thèse~~ rendait la
curiosité; la difficulté vaincue provoquait
l'admiration.



Je suppose que les admirateurs de Lydas goûteraient
dans ce jeu d'esprit la cont-entendre : l'écrivain parle
avec une certaine réserve et aussi bonnement que possible
de choses qui sont fort peu honnêtes.

Il s'exprime avec aisance et bon goût. Il entre
en matière familièrement, feignant d'entamer par lettre
un entretien sur le même sujet. Il fait à dessein, ce que
Cicéron lui reproche : l'argument se déviant ainsi en vaines
digressions, comme ils lui viennent à l'esprit ; le dernier arg-
ument grand ou ^{de} s'attarde plus à rien, en forme de
postscriptum. L'ouvrage finit en une dispute d'honneur :
jamais il ne s'en surt avisé, cela lui eût semblé
peu conforme au ton de cet ouvrage.

Et bien, malgré la familiarité du ton, familière
il l'écrit, on voit bien ^{vers l'écrit} l'effort de la modestie.

Η εὐνοία εἶναι, δοκὸς ἀποφάσεων, ὡς εἶπεν ὁ δὲ μὲν τὸν αὐτὸν λόγον, ὡς ὁ δὲ ἄλλος
ἀντιφάσεις, ὡς ὁ δὲ ἄλλος τὸν ἐναντίον ἀποφάσεων.
καὶ ἀποφάσεις ἔσονται τῶν ἐναντίων ἀποφάσεων.

Idem compositione synonymique des phrases si
chères aux rhéteurs d'a temps. #

Ex. P. 233, B. Si tu négoces moi, d'abord
j'aurai commerce avec toi ^{aussi} ~~et~~ ^{ou} du plaisir
actuel, mais d'avantage futur (ἀπὸ τῶν μὲν οὐ
τῶν παρόντων ἔσονται θεαυμένων συνίσταί σοι,
ἄλλα καὶ τῶν μέλλοντων ἔσονται ἡσυχίας),
non maître par l'amour, mais maître de moi-même
(οὐχ οὐτ' ἴππος κρατύνεται ἡσυχίας, ἀλλ'
ἑαυτοῦ κρατὼν), n'est enclin à s'enlever pour une
bagatille une querelle violente, mais difficilement entraîné
pour de motifs sérieux à une colère légitime (οὐδὲ δὴ
συναγὰ [ταχέως ἑλπίς] ἰσχυρὰν ἔχον ἀναπαύμενος,
ἄλλα δὴ μετὰ βραδύτητα ὀδύνην ἀρχὴν ἀναισθητός),
usant de pitié pour les fautes involontaires, exigeant
de détourner des fautes volontaires (τῶν μὲν ἀκούσιων
συγγνώμην ἔχων, τὰ δὲ ἐκούσια ἀναισθητός ἀποφάσεων).

Ἡ δὲ οἱ τῶν σφαιρῶν τῆς ἀπὸς τοῦ τῆς αὐτῶν ἀπὸ τῆς ἐκείνης ἐστίν.

οὐτὰρ ἐν ἔφελ' ἡ πρόνοια δίδωκε αὐτίκ' ἔργον ἵκανόν
 ποῦ δὲν χρόνον ἱσχυρόν τε καὶ μέγαν.

[illegible]

Lyrias, Ὀδυσσεύς.

C'est un discours d'apparat. Cependant, l'orateur
se propose un but déterminé : il veut engager les
Grecs assemblés à Olympie à délivrer la Grèce en
chassant Dorys d'Igareuse, et tout d'abord, à
piller la tente magnifique dans laquelle les
ambassadeurs sacrés (Πρόξενος) envoyés par
le tyran.

Date 388. Cf. Diodore XIV, 109.
Antiquités ici incontestables.

Malgré le sérieux pratique d'Orateur,
le style de genre, qui ne se propose que d'émouvoir,
se fait sentir parfois.

Ar. dit. B. 1. Jusqu'à la ville de la Grèce
étaient ^{mal disposées} ~~restées~~ ~~à l'usage~~ les arcs ^{avec} pour la guerre;



mais quand Hercule eut mis fin aux

Le mythe
de sa vie
d'après les
-dits de
temps de
d'histoire.

tyrannies et mis obstacle aux ^{vigilances} ~~autres~~

(4^{ème} d'années) tous reprirent

ἔκαστος καὶ τοὺς ὀφείδοντας ἐκείνους).

il institua des concours de vigueur, de rivalités
de richesse, des exhibitions d'esprit (ἀγῶνα μὲν

σωμάτων ἰσχύος, φιλοτιμίαν δὲ πλούτου,
γνώμης δ' ἐπίδειξιν) dans le lieu le plus favo-
rable de la Grèce, afin ^{que} tous ces motifs, nous nous

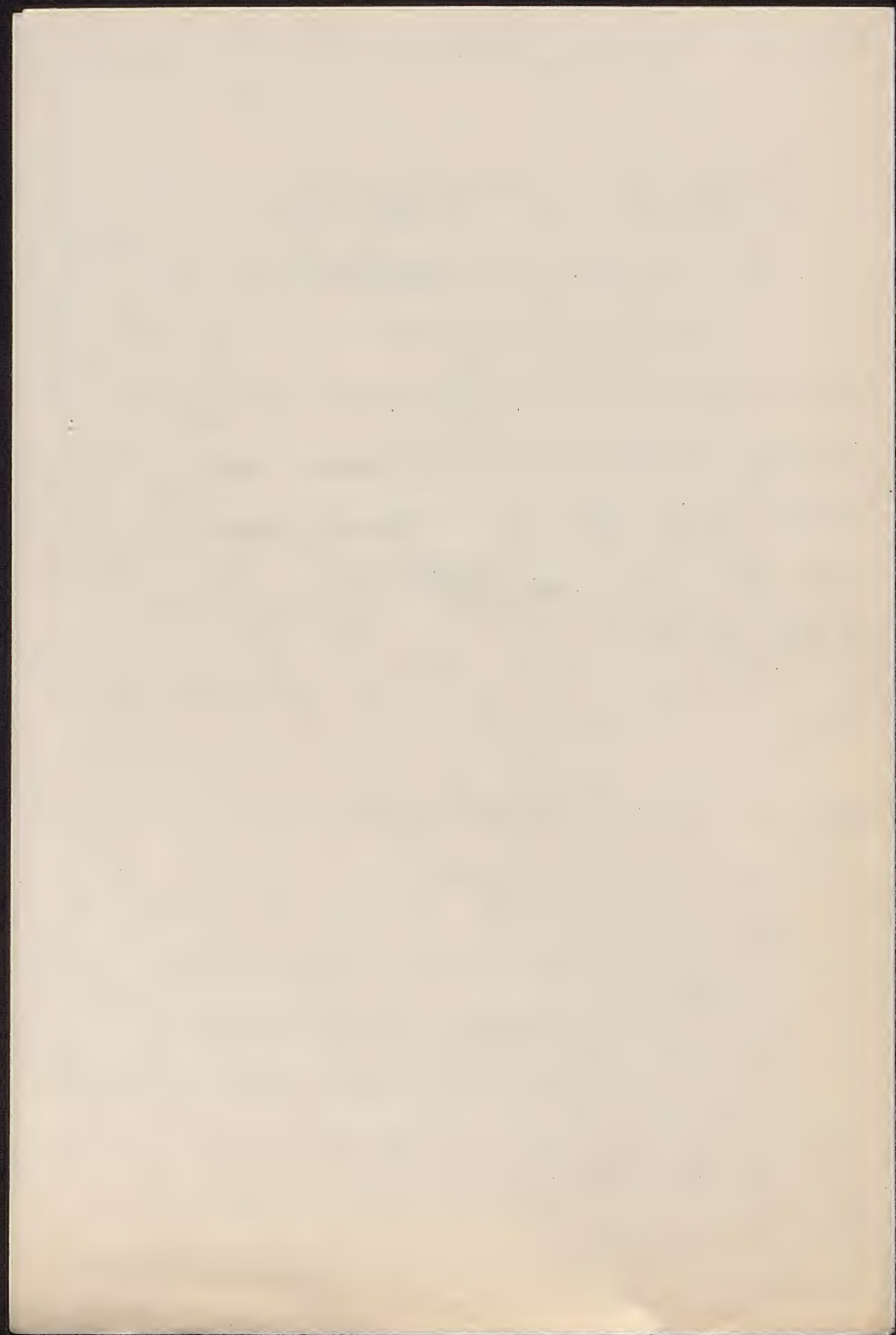
réunissions ~~ensemble~~ ensemble, tant pour voir que pour
entendre (ἐν τῷ αἰθέρι τῆς Ἑλλάδος, ἐν τοῦτον ἀκρόατον
ἔστω εἰς τὸ αὐτὸ συνελθάν, τὰ μὲν ὀφόμενον, τὰ δ'
ἀκουόμενον). Car il pensa que cette assemblée deviendrait

pour les Hellènes le commencement de l'amitié ^{des uns pour les autres} ~~reciproque~~ (ἡγήσασθαι
γὰρ τὸν ἐνθάδε σύνδοχον) (τοῖς Ἑλλησι τῆς ἀφ' ὧν
ἀλλήλους φιλίας. ἀρχὴν γένεσθαι) Cf. le commen-

ceant de ce traité : ἐν μὲν γὰρ τῷ τῶς χρόνῳ ἀλλοτρίως
αἱ πόλεις ἀφ' ἀλλήλων διεκείοντο.

6. Il conviendrait donc de ~~secon~~^{travailler} à nous faire la
guerre les uns aux autres, et de ~~vous~~^{travailler} plutôt
accorder à conserver notre indépendance, de rougir du
passé; de craindre pour l'avenir, d'instituer enfin nos
aïeux, qui furent en sorte que les barbares, venus pour
s'emparer du pays d'antrai, fussent dépossédés de ~~notre~~ leur
propre pays, et qui, ayant ^{on} chassés les tyrans, établirent
la liberté pour tous.





la forme de gouvernement de la Grèce et bien aussi Athènes d'un allié.

Je ne connais pas évidemment auquel il est fait allusion, mais il devra se placer, à un comble, soit avant 394, date de la grande ligue contre Sparte, soit après 384, paix d'Antalcide. (Et cependant, il faut à voir Andocide. De la paix, Thésis dans et terminale même, Thésis il y est un orateur, et Thésis, allant faire la paix avec Sparte.) Je penserais volontiers au corps de main de Nébidos, dans lequel Thersyph. aurait pu être pour quelque chose, si Kodon ne le plaçait pas sous l'archonte Eubandre (à toute forte époque) même. (Diod. XV. 20). — Le second épisode grec, l'autre auteur fut à Thersyphale, c'est d'après l'histoire la victoire et compromise ainsi la sûreté de la ville. Je songe au fait rapporté par Xénophon V, 1, 26 199, la prise de 8 vaincus de Thersyphale d'Égypte par Artabazides, qui prit la décision de conclure la paix avec eux par ce négociation.

Christ. Hist. II. 22 parle d'une accusation de Locranus par Thraszèle de Rhodé.
Sappho, avec Porcius, in Thraszèle d'Colythe (Opusc. 192. Cat. I, 200) 376). Je
se pourrait bien qu'Aristote priât de la même affaire que Lyxas.

Il est vrai qu'il y a par Heanthen 15 un trait d'union entre la justice m. l. -
taine du grand Thrasgale, et in Egorba 4399. une accusation plus forte, mais
elle ne subsiste en rien, à a que nous nous en sommes défaits, et je suis, avec d'auger,
qui doit songer à un autre Thrasgale.

Si l'on fait supposer que depuis Euclide on n'ait apporté aucun changement à l'énoncé de la proposition, on y trouverait surtout de vagues, sur les conditions politiques du candidat.

From Polystrate. 20.

Polyphote, vic-lard qui avait été des l'us des l'us, est devenu par l'us de ses
3 fils - le discours est, elle n'a, un abrégé ^{du} discours d'origine, comme le 2^e
comme Theomède. Jamais l'ysin n'a été d'une manière aussi riche, aussi développée
et obscure. Il y a beaucoup de choses que je ne comprends point. § 2
l'ortet semblait dire que Polyphote fut le parastrophé (c'est tout qu'il faut)
les l'us. Cela ne s'accorde pas trop avec Theom. § 4, surmonte que le l'us de l'us s'en
carce ont, par cooptation. - Il semblait avoir été prononcé au premier instant après
le renversement des l'us, mais après un peu de temps après. of § 3 adit, après avoir
tré l'ysin, ce qui n'avait pas de l'us après un long intervalle. (?)

1. Item. Art. 916, 13 accord le droit de
au représentant qui Polystrate a fait la com-
paraison de 10 Européens, elle pour-
rait modifier la constitution (Thes. III, 67) et
que pour les membres d'Etat con- stituent
dans le conseil des Evêq.

25. L.
 Au citoyen cet accord (par les 3 égyptiens, à me semble, d'entre nous se trouvent 25.
 et à propos je me demande pourquoi les nominations des officiers si souvent un nombre
 de trois. V. le proc. d'Oran, et celui d'Alger, d'Alger. 1789. (Cubias et égyptiens
 le tenaient d'origine les colons)] de haute trahison, S. e., pour être aussi dans la ville
 des 30, fait voir qu'il n'est nullement complu des crimes d'un gouvernement qui
 les accusateurs veulent parfaitement trouver entre lui, puisqu'il ne trouve ni, à la
 reporter personnellement. — (1789.) Personne n'est naturellement partisan de l'oligarchie,
 ni de la démocratie : c'est l'intérêt personnel qui fait embrasser tel ou tel parti. Voilà
 pourquoi on a vu tant de gens si souvent changer de couleur, des membres d'un
 complot dans le rang des libérateurs de Paris, d'autres qui avaient contribué à en-
 verser le tyran prendre place parmi les tyran, des citoyens qui s'étaient mis pour marcher
 contre l'étranger se former tout-à-coup du côté du tyran. Il parait que sans cesse
 d'entre, les services qu'il a rendus au peuple l'ont élevé au triomphe de la cause
 démocratique. Mais n'a-t-il rempli aucun fonction sur le 30, ~~il est~~ il en
 n'a-t-il abusé la licence de ces temps, ni pour causer des vengeances personnelles, ni
 pour s'attribuer au digne des fautes. — (1789.) Ne méritent pas les éloges d'Antoine
 de la démocratie, les conseils violents et farouches des mêmes hommes qui ont été la cause
 de vos malheurs ; c'est par l'oligarchie que vous avez été, autrefois au 30,
 vous le savez que rempli les vœux, et avancé les affaires de l'oligarchie écrites.
 L'oligarchie l'oligarchie de la double oligarchie que vous avez faite sous l'oligarchie d'Antoine,
 et sous les 2 oligarchies ; ~~est~~ vos propres fautes, et ceux de vos ennemis vous servent
 de leçon. Suivez la bonne politique, celle de la concord, de l'union des anciennes divisions,
 la politique de vos chefs les plus illustres [Thomas, Armand], Capot, et non
 par celle de vos égyptiens qui composent avec les coupables, qui perdent la démocratie,
 qui s'attribuent eux-mêmes et minent la base du gouvernement que vous avez rétabli.

Il s'agit évidemment
d'une *Doxymania*.

On voit que a dit-on est l'expression la plus sage et la plus
modeste politique.

verser le sang d'un homme qui n'est pas citoyen, que le 30 paraissent s'effrayer
de la fidélité de leur collègue, l'engage irrévocablement dans leur cause. C'est ainsi
que font les 24, mal expliqués par Broussin. Pourquoi ne le font-ils pas, comme Solon, en
pursuivant le pouvoir sans danger, l'épave rencontrée dans la mer? Les gens ont la vertu
de son aspect? Le 30 ne paraissent pas aux citoyens d'après à leur distinction, ils
ne leur paraissent même pas, de voir les yeux dans les ténailles. Mais cette objection fait du
vrai, 1. Non a-t-il pas pour lui l'état à la mort, contrevenant la justice?
Je trouve lui-même l'explication de cet acte. Vous ne pouvez l'écarter, surtout des
propres témoignages, surtout vous en plus petits parents. (24-34) - Voyez l'effacement
de l'homme et d'homme qui appartient à ce récit. Que cela soit un homme pour les
citoyens à entrer les fronts, en lui donnant la certitude de l'impunité en cas d'insuccès;
qu'il n'engage pas les étrangers à ne plus frapper l'impunité aux hommes, femme individuellement
le 30 sejourne dans son territoire avec l'homme qui vous ramène les fragments de vous.
Vous avez condamné des étrangers qui n'ignoraient pas ^{la reconnaissance} ~~la reconnaissance~~ ^{la reconnaissance} ~~la reconnaissance~~, ni j'aurais pas
les auteurs de vos vices, les meurtriers de vos citoyens. 24 - 36.

1. Pourquoi il doit être de
plus, s'il avait approuvé la cause?

Les naufrages

2. Examen de la loi. Il est vrai que ce seul crime suffit pour le faire
condamner à mort. C'est-à-dire, pour se faire pardonner, le service qu'il a rendu.
Outre l'acte même d'innocence qui dit citoyens, puis retour à un point qu'il en fait
lire, conquis une ville aussi noble que son père qu'il est devenu? ce. Ils ont
détaché les fers de l'Éthiopie et ils ont fait voir par la [saint leurs d'État], qu'ils n'ont
le Péricie d'être moins l'ordre de l'ordre de l'ordre, que leur propre sainté qui les poursuit.
Rôle anti-démocratique qu'il joue sous les lois. Et après l'Épistémus, il part, avec
critique, l'un des 5 éphores, nommés ^{éphores} ~~éphores~~ par les législateurs (Socrate et
Socrate et Socrate), qui dirigent ^{éphores} ~~éphores~~ les affaires publiques, pour lesquelles
ils avaient soit de convoquer tous les hommes de leur bord (souveraineté des lois), qui
dictent les résolutions, les nominations, préparent de l'argent pour le renouvellement de la justice.
Membres du collège des 30, il ne dit pas par son sénat ~~par~~ la perfection des déclarations
de Balthazar et d'Épistémus, il n'aurait pas ses collègues de faire la loi, et en les
coupant par, il s'oppose à leurs crimes. Prétextait-il la peur? Mais il veut
dire qu'il s'oppose à plusieurs membres des 30. Je ne suis donc pas sûr qu'il veut
après de justice pour par l'opposition, et qu'il approuve tout ce qu'il a fait
faire [Ceci est un exemple 2. précieuse. Le homme est ainsi fait, mais surtout par
la justice, surtout par la justice, surtout par d'autres, surtout par qui se combattent eux, après, ils peuvent être - jusqu'à un certain point,]

vous n'en avez occulté

1. Ce que vous avez fait des 30.
Ren. II, 2, 11)



(Lysias dit.)
(Socrate a montré d'être, surtout d'être)

Il voulait d'abord à Thémistocle et non pas à vous. Entre les deux parties
au sein du 30, il n'y eut une lutte de prépondérance, mais l'un et l'autre
étaient également hostiles à la république. L'athénien et Thémistocle après la
prise de Phylé? Il alla avec ses collègues ^{à Thémistocle et à Alcibiade} combattre par un seul vote
tiff), 500 citoyens. Après les succès de ceux du Pirée, le 30, étant formé de
nature à Alcibiade, on parait à l'indignité de l'athénien. De retour à Athènes, à cause de son
persecution les avant opposés au parti d'Alcibiade et de Critias, et Alcibiade
fut nommé des 10. Mais ils désapprouvaient votre attitude, ils firent la guerre
à la fois aux 30 et aux républicains; loin d'avoir une reconnaissance, entre ceux de
la ville et du Pirée, ils s'entreignaient à Sparte et l'athénien des républicains
et patriotes, et ils nous auront perdus sans l'orgueil du excellent citoyen qui
établissait la république. 37-61.

2. Polityque d'Aristote, dont on a toujours considéré l'imitation comme un titre, un culte d'ivresse. Il tolait et encourageait la république. Les peuples (Hébreux) furent ^{les} ~~probables~~ (Égyptiens, Thuc. III, 64) qui précédèrent les grecs; lui-même (Hébreux) gouverna par la loi. Mais lorsqu'il vit que la patrie de Pisandre et d'Alcibiades perdait son loi, et que les chances tournaient contre l'oligarchie, la jalousie et la peur le firent agir concert avec Aristocrate (fils de Solon) [Thuc. III, 89] pour appeler à la (polityque d'Aristote), tuer d'un coup, l'oligarchie en action et l'oligarchie et l'Aristocratie. Il trouva le citoyen par de grandes promesses, mais d'espérance pour négocier, malgré l'opposition d'Aristocrate et des citoyens d'Aristocratie, il fit les choses en Grèce, attendit que vous eussiez perdu la dernière lueur d'espérance, que la flotte et l'armée de ennemis l'un entrainant de tout côté, et alors seulement il vous fit ces propositions, redoublantes, et proposa sa présence d'égards, qui vous entraîneront par ses menaces, le danger de la constitution. Les bons citoyens, voyant que c'était un corps mort, se retirèrent en substance d'aller, et les hommes en l'échange le citoyen désigné par Aristocratie, les autres proposés par les éphores (1), les enfin parmi les hommes présents. De toutes ces choses, il en est resté lui-même des bon propos. Et les hommes de présider d'Aristocratie d'un homme, qui traitait de bon propos, parties, qu'il mita d'homme et son oligarchie et son la démocratie. 62 — 78.

L'ordre agit par les probables, il nous
Régis d'1413 indiquant après le décès
de Nicole ~~de~~ (Thuc III, 1). Mais
ce premier opinion ne paraît d'autant plus
probable qu'indistincte Hist. III, 13 appelle
évidemment probable le Egypte d' Thuc.

2) Il s'agit du utero de l'espèce, et de la 2^e invasion. Le bœuf a pu longer, les 2^e et 3^e fois, le bœuf qui n'avait de temps et de veissence qu'il n'est pas pour les 2^e et 3^e fois aux 2^e et 3^e fois.

1. Statu au chef de service de la section,
Dortcaiti guetou § 432. On a
été saisi de la.

f. Pörschitz

[illegible]

19-91.
 L'ordonnance. Je s'adresse aux juges, tant à ceux qui ^{habitent} dans la ville, qu'à ceux qui avaient été
 qui étaient dans la ville. ^{mais} il appelle la tyrannie horreuse, aux autres l'ast, les
 jurastions et les dangers qu'ils ordonnent. « Mais pourqu'on imagine à qui aurait pu
 arriver, tandis que je suis dans l'empire d'un tout le ^{quel} font tellement
 un réel qu'ils ont fait! Je foudroye pour cela non pas un accusé, ni deux
 mais une foule ^{d'accusés}. Et cependant mon zèle n'a pas fait de tout ^{ni par conséquent}
~~sortir des choses saines, qu'ils ont vendues, ou sacrifiées, de la patrie, qu'ils~~ dont ils ont vendue les
 ont abusées, ^{ni pour} ~~des~~ ^{malheureux} (malheureux), qu'ils ont détruits, ^{en} ~~des~~ ^{malheureux} victimes, dont ils ont vendue les
 dont il faut que vous sachiez le sort, puisque vous ne pourriez savoir leur sort.
 Croyez qu'il nous écartant et qu'ils ~~connaissent~~ ^{connaissent} ~~vos votes~~ ^{vos regards} ~~vous~~ ^{vous}
 auront l'œil sur vous, et sur vos votes : tous ceux qui abordent les complices,
 ils les regarderont comme complices de leurs propres maux ; et ceux qui les punissent,
 ils les considéreront comme auteurs de leurs propres maux.
 Vous avez entendu, vous avez vu, vous avez souffert. Vous ^{le} ^{marqué} ^{la} ^{peine} : faites
 justice. »
 Consid. D. de Schaff.
 1800 XIII.

Cons. D. Delapina
Vol. XIII.

Page XIII



Cette Agoratos. 13. Lesquels Thémistocle apporta à Sparte des conditions de paix révolantes pour
tout bon Athénien, ou du moins à se dispenser d'être les hommes qui pourraient faire
avant les projets des oligarques (^{de même que} ~~après le départ de~~ Cléon) mais
si étendue qu'il fit aux amis d'Agoratos, ^(avant la part de Thémistocle) ~~un grand nombre~~ le grand nombre de magistrats
et d'autres citoyens furent accusés de trahison révolutionnaire par un décret national
ordonné, Agoratos. On le jeta en prison, et son la condamnation des 30, le zéro,
fait l'accusation par-
faire de Démagégodon, l'une des des ordinateurs, accuse Agoratos, après long-temps
avec ce décrets (183).

I Enfermement des pestiférés

6) *Ton condumnis, accepti Agnotus.*

à tous les amis

a. 1-4. Scène. Motif personnel, motif général et éternel.

b. 5-48. Narration. Point de départ, arrivée à l'apogée devant Athènes, après la 2^e épopée. Intrigue nouvelle contre Cléopâtre. Trahison de Néarque. Opposition à Héroclès et à Diocèse, tous étrangers. Drame des Vénérables, préparé par les demi-vénérables de Néarque, qui le vient d'abord, conflit de deux pures contraires, perçue trop complaisamment. Agoratos, cité devant le sénat, refuse de prendre la fuite, doit plusieurs choses lui-même les moyens + pour éviter de grands malheurs. Ici qu'il lève de l'empire, est que tout cela n'est qu'un long monde (le paradis terrestre). D'ailleurs, devant le sénat et le peuple. Addition de sa femme, distinction d'égards, l'abandon de 30 années de pain de sucre, de cette perfection, a qui prouve qu'Agoratos peut être considéré comme l'entraîneur de tous les malheurs de la patrie. Il est intéressant de voir les procédés judiciaires sous les 30 (836399). L'âme touchante de la prison, Héroclès, Néarque Agoratos comme Platon d'aujourd'hui et d'aujourd'hui la vengeance à l'acte de justice, à l'enfant que sa femme portait dans son sein (47-48). - Il le rend à son respect, cela de tous les malheurs qui survient ce premier acte de sa vie, et dont il fait retour sur lui-même et justifiant la lagune histoire : bon résumé de la gouvernance de 30 (43-48).

c. 49-61. Refutation. Que pourra-t-il alléguer pour sa justification. Les distractions sont considérées par des documents. Il n'osera pas dire qu'il est fou, mais des plénitude de la République : l'évolution de 30 le condanne. Il ne peut rien dire, et la justice, il ne peut pas non plus les excuser par la contrainte, les états de bon vouloir : il ne peut fuir. Il ne peut pas, non plus, rejeter la faute sur d'autres, mais qui fait moins coupable que

pour lui, qui ne fait intervenir dans cette affaire que par suite de la dévotion
d'Agoratos. Comparaison de la conduite d'Ag. avec la noble constance d'Aristophane
de Cholodès et de quelques autres.

D. (Vie d'Agoratos)

62-82 ^{thème} du système d'Agoratos pour ce regard de l'espérance de cet homme. L'espérance,
son motif de sympathie et de séduction. L'espérance de ses frères. - Il ne put en
faire un mérite d'avoir été Physiciens constables, mais, cela n'est pas vrai, et si cela était
vrai, par combien de vices contre la république fut-il qu'il ait racheté cette action,
pour être absous par les 30! (70-76). - Il alla à Thèbes, et il resta avec eux.
du Pirée. Mais ce n'est pas que des preuves de son impudence; sans l'intervention d'Agoratos,
absolument, on l'aurait puni, on l'aurait comme un pestiféré, on le repoussa
embarrassant de la décision de justice. (77-82).

83-90 (Vos objections et exceptions).

La chose est vieille, mais il n'y a pas de prescription. (Agoratos)
pour ces crimes. - L'homme d'« *flaqueur d'air* » *αἰσχροπρεπής*, qui se trouve dans la
fleur, ne peut donner rien de sa part qui ne nuise à la chose, et il est juste -
Les sentiments d'oubli et d'encouragement ne peuvent être évacués par lui - aux du Pirée
les ont faits à une de la ville, et non pas à ceux qui se trouvaient dans leurs propres
vingt les deux questions de droit sont traitées avec une légèreté, une raisonnable
fort élargie].

91-97 Pénitence.

Des esclaves, il faut qu'ils aient été rachetés par le peuple, mais, si
le peuple est son pire adversaire, il a trahi le peuple, puisqu'il a donné les plus mauvais
leurs parents (exclusion) - Vous avez le droit de punir tous ceux qu'il a fait
mourir. En l'acquittant, vous approuvez son injuste condamnation, vous approuvez
l'arrêt des 30. Votre conduite est mauvaise, il faut le condamner.

Le discours de Dicos est semblable à celui du disc. précédent. Après un crise
sérieux, la narration (la première fois, peu contestable, est mise au récit même).

Puis l'auteur répète ce que Chronos prouve ailleurs pour justifier ou excuser sa conduite.
Principaux, voir de l'homme. (62-82) Puis, dans le discours c. Ent. la politique de Thémistocle,
des lettres c. Agoratos. La répétition des objections formelles. (Après la pénitence 91-97).

La scène du procès finit par la fin, et particulièrement la narration (pénitence 91-97).
et la répétition, se termine par un morceau pathétique, une espèce de pénitence.
(pathétique).

et d'Agoratos alors
le droit de cité.
cf. *Thes. Att. I, 59*:

debut malin des bords.
Plautus (Agoratos et
autres sont insensés comme
d'Agoratos, Thémistocle
avait d'Agoratos etc.,
mais non droit de cité.

(Agoratos)
Le texte est malheureusement
dans un état déplorable, 1886.

Le discours est pathétique,
mais pressante et
efficace, affecte les forces
de l'hygiène.

1-3. Proposition 4.
15-34, -38, -42, -43
17-61.

83-90
pathétique
(pénitence 91-97)

(pénitence 91-97)



Les deux tentatives d'établir un gouvernement oligarchique à Athènes (en 411 et en 404), ont été condamnées d'une manière fort semblable par le peuple, d'une manière législative : il n'y a pas à s'en étonner : c'était le même parti, c'était pour la plupart les mêmes hommes.

1. D'abord les espèces d'extrêmes des extrêmes secrètes. En 411, lorsque les hommes se rassemblèrent et leur imprimèrent une action commune (Thuc. VIII, 54), ils s'opposèrent à des lois et à des mesures, ils n'avaient que des idées d'engagements politiques d'une manière non officielle, pour y habiller les gens, ils donnaient le secret et l'espérance, par les motions, par la terreur qu'ils inspiraient aux opposants, par les actes qui se faisaient mystérieusement (ib. 65, 66).

En 404 (409) même manière. Les sociétés nommant un genre d'association, 500 hommes, parmi lesquels se trouvaient Critias et Euthyph. (Elys. in Hist. lib. 99) se réunirent pour se défendre, non la nation de ces hommes). Ils s'opposèrent aux chefs de parties militaires, les députés de leurs partis pour toutes les assemblées importantes, dirigèrent les élections et les élections. Ils se débattaient de Cléophon (Elys. dogr. 3399) dont le récit est évidemment plus exact et plus digne de foi, que les mots qui les. I. cati. Les 500 hommes, passant, et d'un grand nombre de partisans comme ceux (parmi lesquels Dionysodore) par des accusations calomnieuses, qui leur firent perdre les assemblées (Elys. ib.). Dans l'assemblée décisive, la division ayant la reddition des vaisseaux et l'établissement. En 30, les 500 hommes paraissent officiellement en convenant à la nomination des 30 (ib. Hist. 76).

Ensuite ils exploitèrent la malhonnêteté, l'avarice, l'orgueil, le peuple en lui faisant espérer tantôt le retour d'Alcibiade, tantôt les conditions honorables de la part des Lacédémoniens. Il est très curieux que ces deux alliés contribuent plus tard à les perdre. Alcibiade continua contre les 400 de l'origine, les 400, à invoquer le secours d'Alcibiade de Sparte : ils voulaient itérer les propositions en faisant la partie (Thuc. III, 90), le second commandement par d'appuyer en Sparte, l'un Athènes pieds et poings liés, s'entend de la garnison Lacédémonienne. Ce parti était tout à fait étranger à tout sentiment de patriotisme, il se connaissait que les intérêts de faction (c'est-à-dire) et les intérêts particuliers d'ambition qui le composaient. Les hommes de l'autre parti ne valaient peut-être pas beaucoup mieux pour le caractère.

Ensuite, il est évident qu'il constituaient eux-mêmes par leurs vices et leurs défauts à l'avarice et à l'orgueil. Cléophon fit aux propositions de paix une opposition insensée, qui força les Athéniens d'accepter plus tard des conditions encore plus dures.

Lado. Hicou. 10 299.

L'Alcibiade, Calliades (Elys. ib.)

Alcibiade, qui il constituait eux-mêmes par leurs vices et leurs défauts à l'avarice et à l'orgueil. Cléophon fit aux propositions de paix une opposition insensée, qui força les Athéniens d'accepter plus tard des conditions encore plus dures.

la force, sa vie, son avenir même; tout autre forme de gouvernement, antipolitique au
peuple, contraire aux traditions, ne pourrât le maintenir, ni même l'agrandir, que par
les violences et les crimes les plus odieux. Le parti démocratique est donc le
~~patriotique~~ patriotique, abstraction faite de la valeur des hommes, par sa position,
ou la force du choc, naturellement, nécessairement.

2. En second lieu une commission préparatoire. La 1^e fois ce sont les 10 rédacteurs (*Euzépatès Thuc.* III, 67, répondant Arist. *Rhet.* III, 18 et probablement aussi *Agradius* *Erast.* 627. Harpoat. el. d. 2. ajoutent même encore 20 au 10 de Thuc., de manière à former 30), chargés de revoir la constitution. La seconde fois ce sont les 30, nommés ~~deux~~ tour à tour par Thrasybulos, par les téphoriens, et par les citoyens présents à cette assemblée générale (*Adv. Erast.* 76), également pour rédiger des lois nouvelles. (*Ien.* II, 3, 11).

3. Gouvernement définitif. Il aurait dû se composer d'un sénat et d'un
peuple légal, ne recevant plus de solde ni pour s'habiller, ni pour juger. Mais ceux
qui se trouvaient investis de pouvoir ne voulaient pas le partager avec d'autres. /provisoirement

Il est vrai qu'en 404, la commission d' révision abdiqua entre les mains des 400,
nommés par 5 chefs (après eux) dont l'écrit avait été imposé à une quasi-assemblée (Thuc. 67)
populaire. Mais ces 400 ayant expulsé l'ancien sénat du local des séances, ne voulurent
jamais convoquer les 500, tout en laissant croire qu'ils existaient, se fondant sur ce qu'ils
à contenir le peuple (Thuc. 92). — En 404, les 30 s'abandonnèrent tout et différaient
toujours la composition des lois. Ils s'abandonnèrent, il est vrai, l'un sénat, puis surtout
dans l'ancien sénat, dont les membres leur étaient dévoués (adv. Agor. 20), probablement
parce qu'ils avaient été élus sous l'influence des sociétés secrètes ; mais les 30
de juridiction sénat et de la dominer. (On voit dans Agor. (c. Agor. 36-44), qu'ils étaient
après sur les marches, place de, prophètes). Le sénat exerçait aussi le pouvoir judiciaire :
il jugeait le peuple légal, les 30 disposant à leur gré des autres (Lec. II, 3, 51) :

mais les amis étaient étatis par la 30 : les sénateurs étaient obligés de voter ostensiblement sous les yeux des autres, et l'ordre de répondre d'abord la parole d'acquiescement, pour entrainer la majorité à la suite (Aps. ib.). Et l'arrivait à montrer une volonté d'indépendance, comme dans l'affaire de Thrasimène, Critias fait mille fois grand à leur genre et leur amoneste qu'il soulevait le coupable à leur juridiction en l'effaçant du tableau des hommes (Den. II, 3, 50 etc.). - Refus par Thrasimène. Critias et ses amis formaient enfin, plus tard, un peuple âgé de 3000 citoyens,

Est dans Plat. Apel 32 C. qu'il se te-
naient dans la Tholos, lieu de réunion des
magistrats.

I de la vie et de la fortune



part importante

ayant une certaine part dans le gouvernement une part plutôt nominale que réelle, et portant sur les autres; tous les autres furent déclarés (Pl. II, 3, 1899), et, après la mort de la Thémistocle, exilés de la ville, privés en grande partie de leurs propriétés, et forcés de s'exiler (ib. 4, 1). Les 3000 ne pouvaient, à ce qu'il paraît, venir que pour la force de s'opposer par leurs votes (notamment) aux actes les plus cruels du gouvernement (ib. 4, 9). Les chevaliers et la garde laodécimozienne étaient employés à les tenir en respect. Le sage, et parmi les gens sages se distinguait par sa bonté, était la justice et les exécutants du hauts-tenues. Les 10 (parmi lesquels figure Charmide, fils d'Hégémon et oncle de Platon ib. 4, 19) gouverneurs de Sicile, s'attiraient la même haine que les 30 et les 11, puisqu'ils furent, comme eux, exceptés de l'amnistie (ib. 4, 38). Les Philaonides subirent bientôt après d'une cité parmi les agents du gouvernement: Epagorion, Eschylide (C. Nat. 48) et le fameux Batachus (ib. A. C. Andoc. 45).

4. Parmi les 30, du gouvernement. La division de ce parti de tout bon cœur entre les oligarques arrivés au pouvoir. Thémistocle fut en 411 comme en 404 le chef de l'opposition qui, soit humanité, soit justice, soit peur, soit ressentiment, soit enfin ambition et jalousie, demandait l'accomplissement des promesses faites au dictateur, un gouvernement plus égalitaire, de mesures moins violentes, une conduite plus patriotique. La première fois il eut pour allié Aristocratie fils d'Ischias (Th. 89), la seconde fois Eucratostène et Diadon sont dirigés comme les partisans. Pisandre, Phryni-chus, Anaxiphon, et, parmi les 30, Critias et Charicles, étaient les chefs du parti de la violence et de la terreur. Thémistocle parvint à rassembler les 400, mais les 30, soutenus par ce parti, prirent l'offense de sa dangereuse opposition, en le mettant à mort. Il paraît que les 30 firent leurs collègues, comme ils firent les six cents et les 3000, de temps personnellement dans l'exécution de leurs projets: Charon devait en charger d'arrêter un du milieu politiques, a qui l'instigateur prétendait avoir fait à contre-cœur (v. Lycis): Thémistocle reprit et il fut mis à mort. (Pl. II, 21 999). Depuis son parti fut réduit au silence, mais il arriva au pouvoir après la première venue des 30: les 10 furent évidemment pris dans la part (Lys. Nat. 45 999). — Sur une autre côté il y eut aussi parmi les 400 comme parmi les 300, un parti extrême qui poursuivait le gouvernement dans divers dangers de violence, le paroxisme Charicles en 404, et le perfide Phryni-chus en 411, qui fut appelé démagogue de l'oligarchie (Vol. V, 5. él. Andoc. 1199. 101 et 304. On voit par l'apologie de l'oligarchie, que Phryni-chus attirait son parti à l'extrême des 400).

1. C'est la politique de ce gouvernement barbare, politique qu'il chargea sur les corps, comme sur chaque citoyen en particulier, et même sur Socrate, chargé d'honneur. (Plat. de Salamine. Accordé par les oligarques à l'extrême (Plat. Apol. 32. C.)

1. Socrate, de modération,

Bataille d'Égosprotaine.

405 en automne, cf. 93, 4

Lysias

(6)

Défection des alliés, Athènes est mise à l'hâte en état de défense.

Archonte Alexias.

Histoire.

Les sortis les autres nomment un gouvernement ecclésiastique d'Éphores (Lysias, Aristocratie).

Ordre des faits relatif au gouvernement des 30.

Général

Lysias d'Athènes, sans cesse vient avec une armée renforcer ceux qui sont toujours à Spécie, et camp dans l'Attique. Quand blason le vice avec 150 vaisseaux (Ren. 2, 5 sqq.). Cependant l'armée d'invasion attaquait à Sparte, comme cela s'était toujours fait dans cette guerre. Les vices ont dans l'Attique. La flotte d'Asie. Le bon à l'empire l'empire des Athéniens, Lysandre va à la ville, où la démocratie victorieuse (X. ii. 6), tiennent encore pour Athènes. (Ceci résulte de la comparaison de Lys. Rat. 71 avec Rat. Lys. 14. Diod. XII, 107).

Les dignités (Aristocratie), parmi lesquels beaucoup d'oligarches, sont restés tels (Ren. ii. 20. Aristocr. d'Argos. 7599-78).

Ambassadeurs, négociations avec les chefs de Sparte.

Alciphon, qui s'oppose à la guerre, veut la destruction pure et simple des murs, est opposé politiquement.

Thémistocle est chargé de la négociation, qu'il termine en vain. Thémistocle à Athènes.

Thémistocle venant, le homme négociant qui s'oppose à la destruction des murailles de Sparte, Démocritus, Callicratès, Doryclès et co. sont plus en faveur de la destruction d'un témoin en faveur, Argos (Lys. Argos. 13 sqq. au Diod. 14). (Lys. furent mis à mort vers les 30)

Les conditions de Sparte sont acceptées, cependant la destruction des murailles se fait avec une certaine lenteur, et s'établissent d'oligarchie comme de la résistance.

Lysandre persiste à vouloir la destruction des murailles, mais les Athéniens, peut-être même y ont-ils une nouvelle invasion d'Attique (Lys. Rat. 71).

Dernière assemblée populaire sur la forme du gouvernement (époque postérieure), en présence de Lysandre, les 30 sont chargés de la révision des lois, sur la proposition de Dracontides, appuyée par Thémistocle selon Lysias (ib.) [combattre Th. selon Diod. XII, 3, qui donne la date en faveur de ce personnage favori, en suivant Thémistocle]. Cependant, pour le monde grec de l'époque, rapporté avec nous d'Asie par lui, le récit de Plat. et de Diod. est confirmé par Lysias.

Destruction Lysandre est dans la ville, la muraille, état d'hostilité avec de grandes démonstrations de guerre, pour les alliés restent.

(Plat. Lys. II rapporte cette date, et la donnant, il est vrai, comme celle de la conclusion du traité).

16 Mungtion (avril), cf. 93, 4 = 404.



404, R. 94, 1 (et, je suppose, un peu
en (avant), arch. Pythodore = Anaxila. partie des membres, le reste du sénat sortant.

Symphonies de la démocratie mis à mort. Appelés. des hommes gens.

Ils font venir une garnison Lacédémonienne, commandée par Garmoste Calliclès.

On exécute des hommes considérables.

Théramène obtient grâce

Presque par Théramène, ils envoient les 3000, libèrent les autres.

Terrain, prestations pour motifs politiques, mêmes politiques, et pour avoir
de l'argent.

Les riches politiques brisent la ciguë (10 selon Lycurgue, Plat. 7, Lysippos. Lysippos
entend qu'il était 30, ch. 3, 21. Xénocrate XIV, 5 en met 60).

Mort de Théramène qui refuse de s'associer à cet acte d'arbitraire.

Défaite l'exterminé dans Athènes à tous ceux qui ne sont pas des 3000. Ils sont
pour la plupart de leurs tores, et de Pirée, où ils se réfugient [La population de Pirée était
plus démocratique que celle de la ville, selon Arist. Polit. V, 2, etc.]. oligarques, oligarques
et Thibos le retiennent, (malgré la défense de Sparte.

Thrasylbul occupe Thèbes, il remporte 2 succès sur les troupes des 30,
à la fois aidant. (Selon Xénocrate XIV, 32 et Lysippos. Nép. il remporte les succès des troupes des 30).

Mépris des citoyens de Calaurie et d'Eleusis, où les 30 veulent se retirer
une retraite.

Thrasylbul occupe le haut de Megara. Sa victoire. Critias + Le Pirée
rendez-vous de tous les exilés et démocrates. Les 30 sont obligés de se retirer à Eleusis.
(excepté Critias et Lysippos). Le gouvernement de 10 était dans la ville : il est, en-
dessous, formé de parti de Théramène.

Guerre entre le Pirée et la ville. Lycurgue vient au secours de la ville,
en fin bloquant le Pirée et assurant les démocrates.

Parrhasias arrive, il engage un petit combat avec les démocrates, pour
sauver les apparences, et ouvre les négociations.

Réconciliation de la ville et du Pirée, les 30, les 11, et les 10 gouverneurs
du Pirée, sont tous, exceptés le pardon général. Reprise solennelle de Thrasylbul et
des vices (L. II. F. etc. Lysippos. etc. 30).

Hostilités contre Eleusis. Les chefs sont, qui se rendent à une ex-
tra-
me

une, sont nappées. Les autres rec. . L'ensemble n'y paraît pas. Am. Ric.

On maintient les anciens droits en action civile, mais les condamnations politiques sont toutes cassées (Andoc. Myst. 82). Sur la proposition d'Alcibiade, si un procès était intenté son traitement aux enfants d'Alcibiade, l'accusé pourrait opposer une demande (C'est la proposition de l'Alcibiade) (Agagograph. . Isot. in Callim. in.).

Voyez sur les sources des 30 aux conditions et pages par les 60 Athéniens. Isot. c. Sept. 460.

Les lois de Solon sont restées, sur la proposition de Themistocles (Andoc. 83), par des hypothèses (C'est aussi l'avis de l'Alcibiade). En attendant, on nomme une commission de 20 citoyens pour veiller sur l'état (Andoc. 81). Je ne tiens pas pour les changements sur ce point. Une ère nouvelle commence. La République commence son nouveau pas.

[Uniquement. Parmi les victimes des 30, entre Polixène et Bragadon, connus par 2 discours d'Alcibiade, Lys. de Callimène est l'un des plus célèbres. En rapportant Andoc. Myst. 94 de Nat. Hist. p. 32 C, on voit que les 30 voulaient envelopper Socrate et Alcibiade, le philosophe et le géographe autour de la mort, dans un même crime : ils tuent des 5 citoyens que les tyrans mandèrent à Alcibiade pour la charge d'annoncer à Lys. Xenophon (II, 3, 39) cite la mort de Lys. dans la discussion de Themistocles, par anticipation, à ce qu'il paraît : car Platon dit que Socrate s'échappa à un repentiment des 30 + que sur la chute prochaine de leur gouvernement. Xenophon (C.P.) parle aussi d'un certain Alcibiade, dont on confond avec l'Alcibiade, et Alcibiade (Lys. 15), ainsi que Xénocrate (Lys. 15), de l'Alcibiade Alcibiade, citée par le Banquet de Xenophon, l'Alcibiade de Lys. de Nitias, Alcibiade (Lys. C.P.) fit plus de tort aux 30; le nom de Nitias était encore cher à Sparte, et Alcibiade se servit de ce nom, lorsqu'on plaça sur sa statue l'enfant de Nitias, pour opposer ses conditions contre l'injustice des 30. Lys. de Nitias Nitias, 10 399.]

! L'Alcibiade d'Alcibiade n'est pas la même que l'Alcibiade, puisqu'il était l'un des 30 (et en effet la question légale n'est pas la même), et l'Alcibiade d'Alcibiade et d'Alcibiade peuvent s'arrêter, puisqu'il agit sur les fins mêmes, mais de chacun des hommes de la République, celle d'Alcibiade pour s'arrêter, puisqu'il agit sur les fins mêmes, quelle que soit d'Alcibiade l'Alcibiade de cet agent indolent des Alcibiades, et la question de droit est discutée dans ce discours avec une grande légèreté. On connaît cette question et l'esprit de conciliation, l'union Alcibiade dans la défense pour haute trahison, et l'Alcibiade d'Alcibiade contre Alcibiade.



Handwritten text, likely a letter or document, written in cursive script. The text is mostly illegible due to fading and bleed-through from the reverse side.

Handwritten text, likely a letter or document, written in cursive script. The text is mostly illegible due to fading and bleed-through from the reverse side.

Handwritten text, likely a letter or document, written in cursive script. The text is mostly illegible due to fading and bleed-through from the reverse side.

Karā 'Epatōōōōōōō.

Lysias.

Analyse de discours dans les anciennes notes.

Andocide I, 90 nous apprend que les Tronte mêmes et les Onze, quelques-uns de l'amicie, pouvaient la réclamer s'ils consentaient à rendre leur compte, οὐδὲ τῶντων (sc. προσημασίῳ) οὐδ' αὖ ἐβίβη ἐβόρας δίδωσαν ἀρχὴς ἢς ἡρεῖται.

Blass croit que Lysias porte plainte à propos d'une ἐβίβη. Raabstein pense que, quelque sottise, Lysias n'aurait pas eu le droit, qu'il pourrait simplement être puni. La mort de Poléarque, que la chose, la partie politique, est une occasion de discours, après faire que le jury s'attend, le désir, mais que la vraie plainte est terminée avec le § 36, et fin le § 37 est indiquée assez.

Je crois que Raab. méconnaît la nature de la cause. Tout l'exorde résume sa manière de voir. Cf. surtout le mot οὐ μόνον οὐδ' αὖ ἐβίβη οὐδ' αὖ ἐβόρας δίδωσαν ἀρχὴς ἢς ἡρεῖται. La division du discours est nettement marquée au § 5. Dans l'épilogue, Lysias accuse Brasidas comme un des Tronte : aussi vis-à-vis nous la république ^{capitale} et les hommes démocrates républicains en particulier, il prétend en vain se couvrir de la popularité personnelle dont son ami politique Thémistocle jouit à cause de sa mort. Tous les membres du collège des

Comp. aussi et compare avec l'exorde du K' Agor.



Trente se valent. Mais Lycias n'est pas un accusateur
de profession, un cynosphente : d'après la habitude d'Athènes,
il commence par des griefs particuliers, la mort de son frère
Polinax qui doit tout à cet instant. Gardez-vous
d'en inférer que la poursuite intentée par Lycias ne vise
que à fait. La institution d'Athènes, grâce auxquelles
font éclore (ou élève) peuvent assurer la direction
de notre ministère public, ne doivent pas nous donner la
charge.

L'accusation d'Agrotas pourrait aussi une vengeance
personnelle ou vengeance tout bonaparte. Mais il y a cette différence
qu'il s'agit à l'acte, b. qui en cause est la cause de l'équilibre,
tandis que Lycias montre que la cause de la république et aussi la sienne.
L'acte imputé à Agrotas vise la volonté de Démagogue, l'ac-
tuel, l'équilibre, donne à cette action une portée politique extraordinaire
y intéresse toute la cité; ~~Agrotas~~ ne peut invoquer l'amitié ou
le fauve. qu'après avoir rendu du compte, il doit justifier tout
ses actes politiques, Lycias lui accuse, en faisant pour point
de départ celui de ces actes, qui lui pousse personnellement.

Date de discours. Sous Euclide. Alexis était encore au pouvoir
de Trente qui s'y étaient retirés (894 av. J. C. après la prise de la ville). L'ac-
tuel de Trente de juges (890-91).
[Cela n'est cependant pas
tout à fait concluant; mais
nous en pouvons dire, 880,
qui Rats allie.

Ἡμεῖς τοῦ Θεοῦ

Exode approprié au cas particulier. A dont l'usage l'on s'ajoute.

~~et qu'ainsi //~~

Mais il n'a garde d'indiquer les dangers de l'occupation que on s'en hâterait
ou réputer. Le seroit mettre les juges en garde. La famille s'étant prétendue
qu'explicite, on est attiré son avenir.

Antiphon Mearke
2^e Hérode fait tout
à contraindre

D'accord ont-ils qu'Er. s'était
 levée dans la rue, où qu'il
 n'était pas même, autre dans
 la rue 2. En fait, il n'y
 avait jamais dans la rue. En
 fait, le monde.

Disposition simple, presque super. En un seul Lyca
(cf. Supp) : conforme aux maxims notiques à l'usage.



6. μῦθε δὲ ποιεῖν καὶ. Propositi in terris.

$\gamma\epsilon\gamma\mu\epsilon\alpha \dots \alpha\pi\iota\sigma\tau\epsilon\sigma\upsilon\sigma \dots$ $\alpha\alpha\pi\iota\sigma\tau\epsilon\sigma\upsilon\sigma$. Propriety or Camp.
 $\dots \alpha\pi\iota\sigma\tau\epsilon\sigma\upsilon\sigma \dots$

8. Fricoville, mariage, procuration, mariage, 700
la vie au point de vue de la religion, 100

De la vie morale des femmes d'Afrique. (Noûs ne pourrions pas en dire plus.)

10. 4th 10, 15. "Bête" want top protein, "haif" top gli. "single"
"niss". Cf. 10, 16.

25. ^{ἡμεῖς} με ^{ἡμεῖς} ὡς ὅτι ^{ἡμεῖς} ἔχουσιν, ἀλλ' ^{ἡμεῖς} ἀποφύγοντες ἀποδοῦναι. (à cause de l'ordre de mots
est. ὡς ὅτι indispensable)

26. Ἐν ἡμεῖς. ἡμεῖς ἔχουσιν, ἀλλ' ἡμεῖς

26. Le justicier. P'loinier est ligal: est arguent, le plus fort,
est mis en action. Le mari outrage n. t. il est en apparence
meurtre de lui pour tuer alors ce langage, parler en l'air qui
ne va pas pour les autres, mais la loi m'ordonne ?

cf. 217, où la même 2^{de} est reprise comme raisonnement, à la fin
de la disjonction, comme le 226 couronne la narration.

39. Discussion et 1^{re} considération, sur les intentions de la législature

liberté. Le législateur avait pu donner une plume plus forte pour les
libertés. En France, législateur, il l'avait infligé. —

23 fait la même observation, et s'élance. Cependant, il y a la
un paralogisme : aucune loi ne punit, c'est le droit contre l'indigne.
La loi conduit à droit en aussi, l'a' au topique.

34. Le paludisme s'élèvera. La biac n'empêche pas souvent,
de m'en ordonner de faire le purgatif.

36. *Prunus*
37. *Prunus*
38. *Prunus*
39. *Prunus*

47. Proudhon. La légalité est la force de l'État.

προσέχον τὸν νοῦν, ὁμοειδῶς
ἐφελαιττον, ἡμεῖς, εἶναι, ὁ
attention pour de "cf. X. h. opt.

Arab. II, 4, 2: Hier ist Eddya

προσάρχουσιν τὸν νόον. *Cypri. V, 5, 40:*
 ὁ νόος ὁ Νῆψος ὁ Νῆψος

ὅτι αἱ ἡμέραι ἡμετέραι τοῦ προσέχοντος
τοῦ χρόνου ἡ πρόσθετος, ἢ ἡμετέρας

rovine di difendere per se volenti. Sc. ott.

Ch. I, 6. *бормачи и арсох*

For your 9th Dec 41.

sa narration préfère à tout autre
en genre tous les arguments de
la confirmation.

97. τούτων βύχσει τὴν πρὸς αὐτῷ
 νόμον κατέλυσαν, Cf. Gr. Phil. X
 144. Fecimus id... quod suos quisque
 servos in talibus facere voluisset.

et "justice a' ti faite, non pour
la satisfaction particuliere, mais
dans l'interet commun".

[illegible]

καὶ ἐκ τῆς ἀπορίας (ἀδύνατον) *

...lassen ... oc ...

[Blanc ont (H. 2) qui Lys. s'entourent, et qui se font exprimer
 quand Thér. vient de leur avec la dernière rigueur de l'opinion.]
 Lorsque, en 404, Thémistocle apporta de Sparte des conditions

Lysias
 Kai' Agoratos

XIII

de leur rivalité pour tout son Athènes, la faction [qui formait
 déjà un gouvernement occulte, et se cherchait à se débarrasser de
 hommes qui disposaient à entraver ^{les} projets. Plusieurs citoyens furent
 accusés de tentatives révolutionnaires: par un dénonciateur suborne, Agoratos
 On le jeta en prison et, sous la domination de toute, le sénat, instrument
 docile du maître qui le présidait, le condamna à mort. ^{et acquiesça Agoratos}

[qui savait, aussi bien que l'autre du traité
 B. Lén. du Gouv. d'Athènes, que la per-
 sonne avait une d'Att. était entièrement liée
 à la démocratie, et qui voulait tout faire se
 débarrasser d'un régime qui lui était odieux.]
 fit, en apparence, force de malice
 lui, de révolutionnaires, sur
 au conseil où il avait
 touché lui-même avec
 de nombreux complices,
 dont il donna la liste.

Longtemps après les événements (§ 83) les parents d'un des victimes,
 son frère Dionysios et son beau-frère, poursuivirent Agoratos en justice,
 comme ἀποποφύτος, non devant l'Archéopage, mais par la procédure sommaire
 ἀναγωγῇ, devant les ἑκαστοὶ prévus par les Orges. Lysias écrivit
 le discours de beau-frère, ἀποποφύτις, qui était, dans ce cas, le
 seul plaideur principal.

Agoratos prétendait avoir
 été récompensé d'avoir reçu
 le droit de cité, comme on le
 voyait dans les documents
 mentionnés. Lysias, le 77p.
 discute aux §§ 71 sq. s'il est vraiment
 particulièrement: C. I. A. I, 59.
 Lysias a raison, il n'y est mentionné
 que comme étranger.

Les accusateurs vengent à la fois la mort de leur parent et celle d'un
 grand nombre de bons citoyens. En obéissant à des motifs personnels, ils
 exercent un ministère public, ils poursuivent la cause de la démocratie.
 Les juges, le peuple réuni, par l'avis judiciaire, doivent prononcer un verdict: est-ce pour ou contre
 Cette idée domine le discours, est expliquée dans l'exorde 1-3.

Donc l'oubli d'oubli
 Le caractère de la plainte
 la poursuite pour vengeance
 liée au droit sacré, comme
 99h. de Solon à cet
 égard, quoique la cause
 ne soit réglée par des lois
 l'Archéopage

Exorde travaillé, à comparer avec l'ex. d'Isotiphon, Heurter d'Homère.
 Composition antithétique, sensible, quoique moins vengante, précise,
 sans être compassée (1. ἐπὶ ἡμῶν τοῖς εἰσέτοις μοῖραις, εὐδὲ τῶ
 ἐμῶν, ἀνὲς θεῶν βέδῃ, δυνάμεις τε πορροφύσσειαν etc. 2. μνηστῆρας
 ἐμῶν, il a frappé sensiblement... οὐ μνηστῆρας... ἀποποφύτις...)

Thémistocle... Thémistocle

L'ind. s'ouvre les pas cadavres, gravement agrippé : il a l'air d'un homme qui

Partition (de la partie principale du Discours, laquelle est ici, comme ailleurs, la narration) 54. 1) comment la démocratie fut renversée et par qui. 2) comment assurément les hommes d'azur perirent. 3) leur dernière recommandation.

Cette partition annonce le système d'accusation. La démocratie fut vaincue, la ville livrée aux plus grands malheurs par Agoratos. Le misérable instrument de dérapages est ^{spirituellement} ~~est~~ ^{devenu} l'œuvre de son, le maître de l'œuvre du récit. Dans XII, dirige' contre un homme considérable, brachisme, l'un des Trente, la point d'axe est plus juste. Ici les origines oratoires dicteurent les proportions, le rôle d'Agoratos grand et de-vaissément. A. Agoratos (grossissement)

Mais si l'accusé prend trop d'importance, l'accusation s'efface.
Son caractère, son typos, ne sont pas marqués; ~~et~~ après avoir lu
ses discours, on ne le connaît pas, comme on connaît Guizot, et
de Laffitte. Il doit en être ainsi. La cause est publique,
l'intérêt de la cité prime la personnalité de l'accusation.

1) 5-34. L'ordonneur remonte jusqu'à la mort de Cléopâtre : c'est
qu'il apprend son deuil, qu'il relate la démission d'Idg. à l'histoire
générale de l'œuvre, qu'il prépare cette révolution. Il s'en occupe
au 54.

2) 35 - 38 . 3) 39 - 42 .

2) Réclame d'une simplicité poignante. L'impression de légèreté : verser
exercice par les Trente. $\frac{1}{2}$

3) ^{1st} Importance by Durbin's recommendations at Dept. inquiries

(De l'usage d'un certain
reste dans la ville de
la Trinité)

Agg. Agoratos. la que l'or. allie, est qu'en vain sophisme. Les vrais
principes sont capotés avec un grand bon sens, XXV, 23 sq. Ici la
question de légalité est étranglée, comme dans la comédie de Démocritus.

avant a l'air de faire entendre la finitude de ses subtils arguments
par une ^{duite} ~~raison~~ ^{présentation} ~~éloquente~~ 92-93. Très-travaillée, le ton de choses
discrettement, ^{une ou deux fois} ~~fin~~ ^{le} ~~pathétique~~ (93: voir d'... voir. ^{explication}
ta ^{apayata} ta ^{apayata} 95: après avoir "Mopaiou").
sans que tel ait été l'intérêt de la question de mort finie.
Les dernières recommandations des moments adressés aux amis. Mais bien
autres, citant pour la Athénien, pour le bon, Démocritus (ce 92 la lecture
des manuscrits gâte le raisonnement. La correction de ^{Raufastin} ~~l'original~~ est bonne).
En acquiesçant Agg., vous vous associez au jugement de Trinité, vous con-
damnez ceux qui, avant de mourir, vous ont imposé l'éclat de la
vengeance. Vous devez finir le certain de ce qui est fait la Trinité:
syllabique complètement et rigoureusement développé, sans laisser aucun
terme sans-entente, § 96. Les formes de la logique sont se déplaçant
par à Athénien.

[A la cet édition]

La ^{supérieure} finit sur cette argumentation par pathétique.
C'est conforme aux notions oratoires de ce temps, si l'on veut, mais
je crois que le personnage qui parle y est pour qq chose: le
logographe n'a pas voulu ^{qu'il} ~~lui~~ ^{de} ~~un~~ grand mouvement qui demandant
un geste, un accent que seuls les orateurs pouvaient se permettre.

La ^{supérieure} finit sur cette argumentation par pathétique.
C'est conforme aux notions oratoires de ce temps, si l'on veut, mais
je crois que le personnage qui parle y est pour qq chose: le
logographe n'a pas voulu ^{qu'il} ~~lui~~ ^{de} ~~un~~ grand mouvement qui demandant
un geste, un accent que seuls les orateurs pouvaient se permettre.

March 11, 1891

KaTa Azopáron (xiii)

Tantôt at corde
les yeux et l'émulation
Sont sans cesse rapprochés,
atimilis. Nous avons
unus amicus à anger, le
unus inimicus à poudrire.
Et encore nous a fait parti
des corps ^{d'inclut} ~~de la même~~ ^{de la même} ~~de la même~~
unus et unus. Le plus
est non d'unus l'unum.

Le use semble,

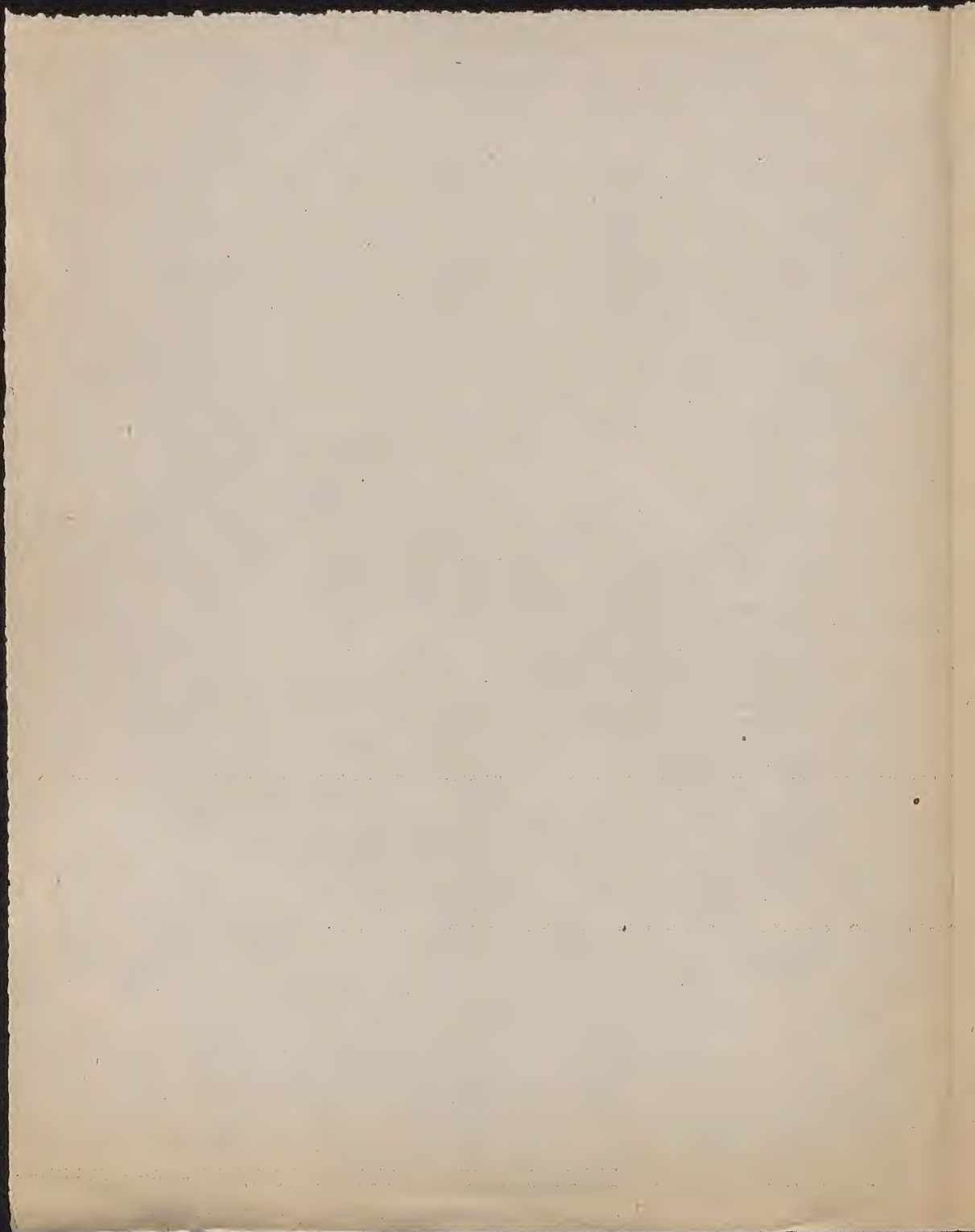
Festine donc, ô juges, que c'est un devoir de justice et de
piété et pour vous et pour vous tous de ^{de} ~~de~~ ^{changer} ~~changer~~ chacun
suivant son pouvoir; et ^{en} ~~en~~ ^{font} ~~font~~ ainsi, je crois que le Dieu,
comme le bonhomme, nous servira plus favorable.

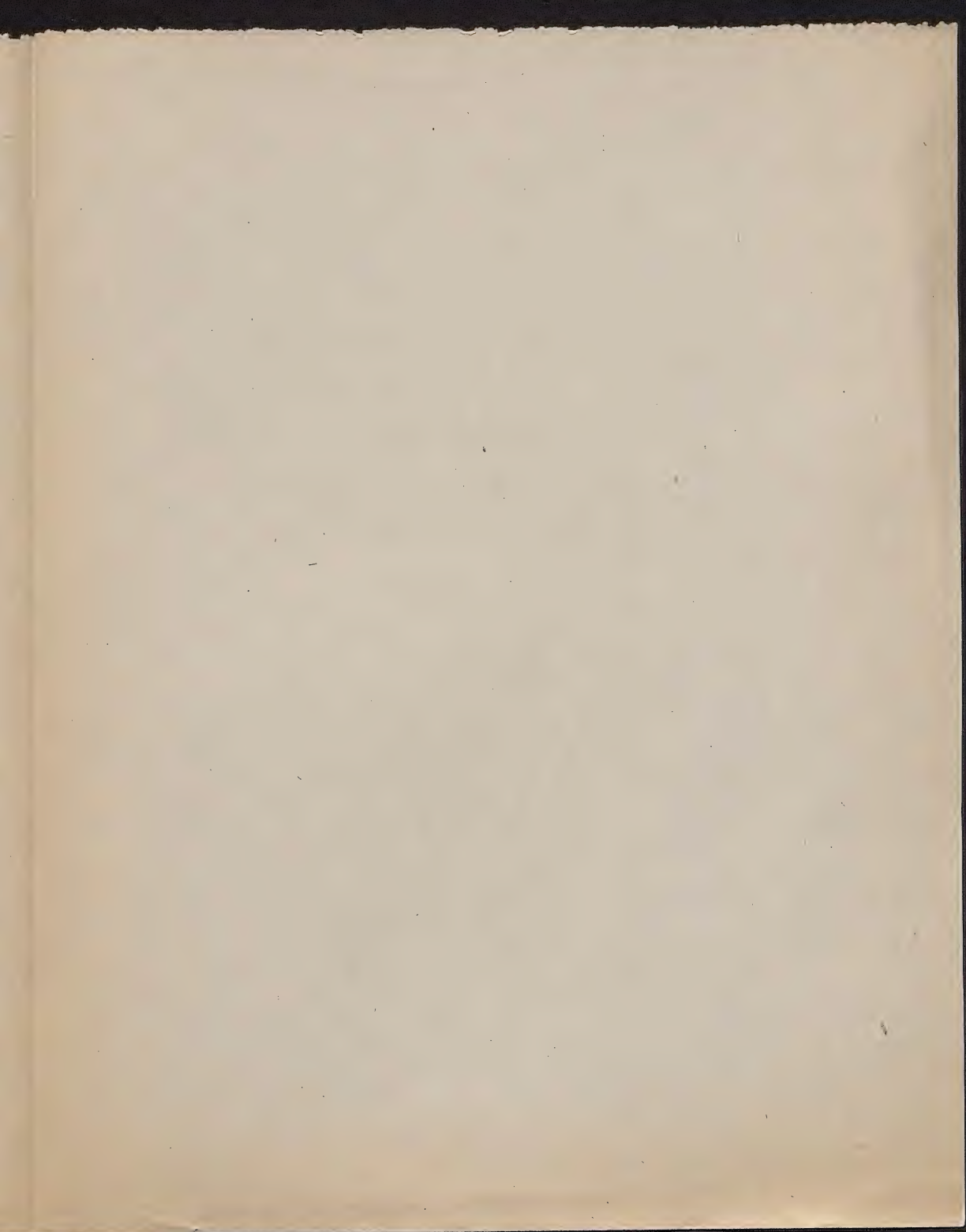
Siemens par Ag., les hommes furent d'être mis ^{le 2} 189.
à mort ; & après que les Trente se furent débarrassés
d'eux, vous savez tout, je vois, combien de masses enclou
tombaient en bûches ; et cet homme ^{a été} est l'auteur de tous
les maux, en faisant mourir ces citoyens. Il est
douloureux pour moi de rappeler les malheurs de la ville,
mais j'y suis forcé, & j'ajoute, par la circonstance,
afin de vous faire comprendre tous les motifs d'indignation avec un
grand motif de pitié d'Ag. Vous savez le sort des
citoyens amis de Lelamis, leur misère, leur nombre, et
la mort qui leur fut infligée par le Trente ; vous savez le sort
de ceux d'élus et, nombreux eux aussi et frappés de même
corps ; vous vous souvenez aussi de ceux qui furent ^{ou} même
jetés en prison par suite de leurs personnes ; sans avoir fait
aucun mal à la ville, ils furent traités de la sorte de la
mort la plus horrible & la plus ignoble, laissant la vue
de parents ^{ou} ~~ou~~ ^{ou} en âge, qui avaient espéré que
nourris dans leur vieillesse par leurs enfants, ils seraient élevés
par eux (après leur vie) ; d'autres laissent des veuves
non mariées, d'autres des enfants en bas âge, ayant même
besoin d'une grande éducation ; quels sont ces malheurs
vous le savez, qu'ils ^{ont} ~~ont~~ ^{ont} pour un homme, quelle sentence
prononceraient-ils, si cela dépendait d'eux, plutôt, par pitié
ou par loi, d'après ce qu'il y a de plus juste ?

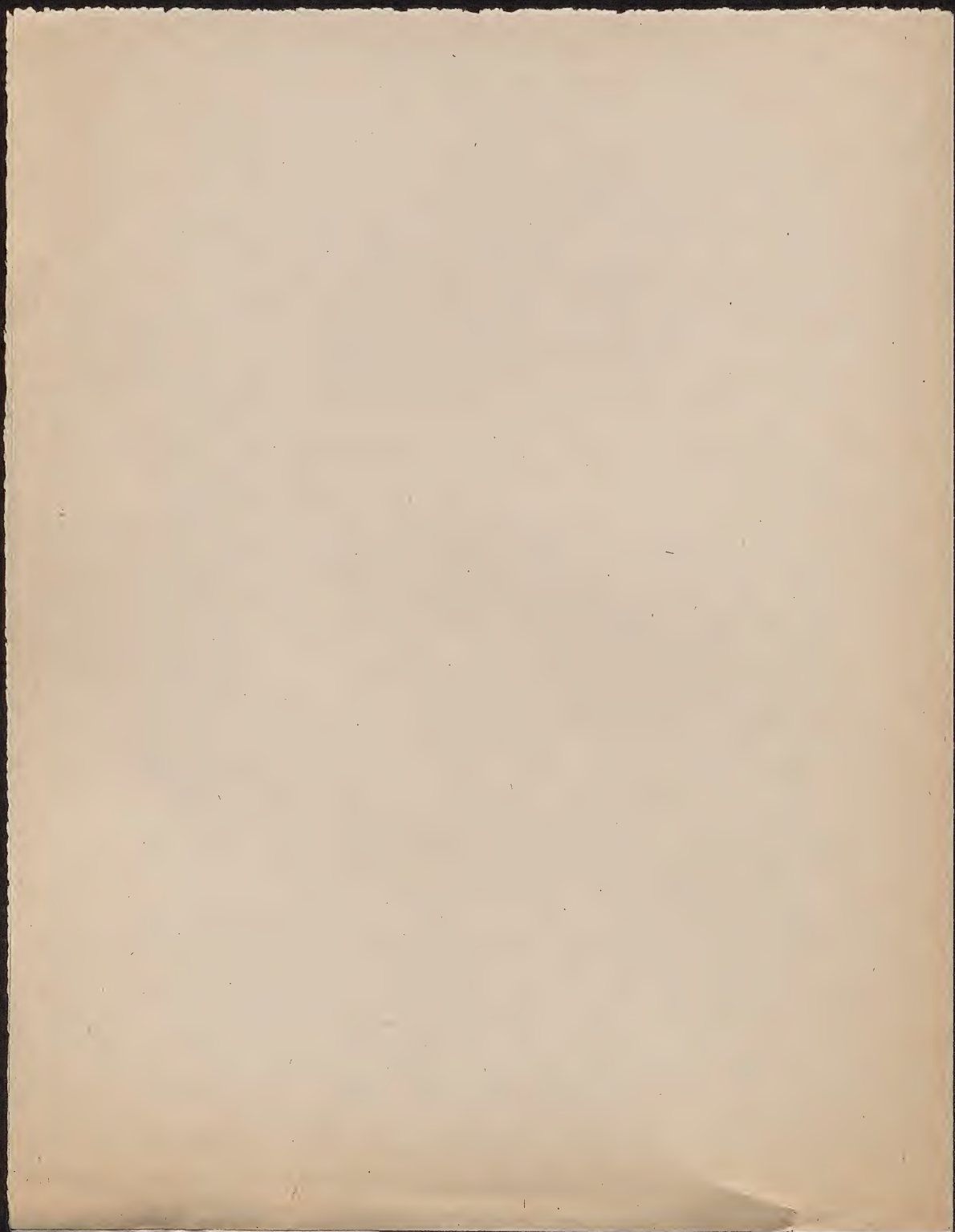


Il paraît d'ailleurs
qu'il y a eu une grande
réunion de gens
à la mort de Lelamis.

Vous savez comment ~~les~~^{des} leurs dévils rudes, vos vœux -
seurs l'ores avec eux, vos élections dévils,
comment les Lacs - furent mis en possession de votre
compagnie, comment la prépondérance antique de la ville
fut assise sur elle, au point qu'il n'y ait plus
de différence entre la plus petite ville et votre ville.
En outre, vous avez perdu vos fortunes privées, et
étapes vous avez été tous ensemble capables de la même
de la même. Voilà ce que prévoient ces hommes
de bien quand ils disaient impossible, à propos,
à la conclusion de cette affaire. En bien, ~~est~~ toi,
Hug, quand ils voulaient rendre ~~la~~^{leur} la ville, tu
lui as fait savoir on lui diront comme comploteur
contre la ville, et c'est toi qui es l'antagoniste de tous
la malheur qui frappe la ville. Ne demandez donc
à aucun, avec chacun de ces importants particuliers
et (don) des importances communes de la ville, et d'avez
cela qui en est responsable (l'antagoniste)







Lycias

Deux d'Halicarnasse lui attribue les qualités :

La pureté, τὸ καθαρόν, de la langue Attique. Ἀεὶ καθαῖς γλῶσσος ἁπορίας εἰσὶν. En cela, il n'est qu'un par Isocrate.

La propriété, εὐρία ὁρίματα. A la diff. de Isocrate et de son école. Cependant, dans ces peu-près, il use peu de ornements particuliers, rhétoriques. "On dirait qu'il parle comme le premier venu, et cependant quelle différence" ὅμοιος οἷ τῶν ἰδιώτων διαγίγεται δὲ τῶν, ἀλλήλων οὐκ ἰδιώτων διαφέρει. (cl. 3).

Clarté, σαφής.

Concision, βραχύτης : imposée par la brèveté. Némot. divinité.

La phrase ramassée, arrondie, propre aux littres judiciaires, ὡς ἐν τῷ νόμῳ καὶ ἐν τοῖς δικαστηρίοις. De courtoisie ὅς ἐστιν ἐν τῷ νόμῳ, mais on y mettrait un art plus visible. (Voy. par ex. L. Philon. (xxx.), 24).

Il ne semble que D. insiste peu sur le soif, l'énergie de la Lyce.

'Énergie. La vérité saisissante, des détails bien observés, bien choisis.

'Ηθοποιία. Caractères : nature sur le fait. Πιστοῦται γὰρ αὐτῷ τὸ τῶν ἀπορίων. Son habileté d'autant plus grande qu'elle est moins apparente.

Les conoscances, τὸ πρῶτον. Cela vient un peu dans l'Épître.

La piété, χάρις, ἡδονή, ἀφροδίτη. Maîtrise supérieure.



Le qui nous donne le plus, c'est l'éthopée. Les
s'identifie avec son état, avec dans ce peu

Le maître d'école a un chef d'œuvre d'éthop.

Généralement, on se trouve mieux dans les dépenses que dans
la conservation.

Citons deux exemples passants. Un prince, dit-on, doit se faire doublement, tâche d'homme

Exemple : l'usage d'habitudes (XVI). Caractère franc, constant,

hardi d'un homme jeune de bonne famille, d'opinion victorieuse, un
de ces beaux chevaliers français, qui ont été diversément décrits depuis le chevalier. Au sujet
nous l'avons vu dans les livres de l'éthopée. Or, le reproche d'habitudes
dans la cavalerie, dit-on, 30. C'est là, et cela nous a été fait en lui.
même, ça n'a rien de bien grave.

Il s'agit de la conservation de son honneur l'occasion de
faire connaître sa conduite. C'est pour son bien de réputer les accusations
et de prouver qu'il n'est pas ennemi.

, après l'avoir entendu, avoir bonne opinion de lui se prouvant par bonne opinion. Mais, il
consent à être accusé de ce point (1-3).

Il n'est pas de ceux qui parlent les et qui affectent une grande modestie

dans les vêtements (ou les vêtements) (119), il porte les vêtements larges (exposés),
il a de l'orgueil comme l'homme (l'ambition de parler de son l'assemblée).

Mais c'est par le-dans qu'il faut juger de l'homme. L'habitude a fait
dans la campagne, les plus riches, imposant partout. En usage, demandant
la posture la plus digne et l'opinion pour la patrie. Dans une lettre mellemeuse
deux lettres à l'empereur d'empire. Or, l'empereur d'empire est un homme
à l'empereur d'empire, avec l'homme à l'empereur d'empire, après a fini l'empire d'empire
dans tout le monde à l'empire.

Les pages, d'habitudes
de l'habitude. Tels sont, en effet,
certaines habitudes d'habitudes.
Mais il en est qui passent
un bon état d'habitudes,
conscience, ce semble, à
leur existence et à leur
caractère.

Il y a des vêtements qui, tout
en faisant paraître, ne
laissent pas de paraître beaucoup
de mal.

Discours de l'infirmité, à Corinthes (XXIV)

L'autre, l'autre, il reçoit un petit secours public, une obole
par jour. En revanche son infirmité l'écartera de certains ^{honneurs publics} fonctions publiques qui impliquaient des fonctions
l'autre d'un réaggravia : avant la parole, lui. Il est le second. ^{religieuses, comme la dignité}
à son état passe à un petit commerce, une boutique près d'Elgona.
il y reçoit justice ^{et, plaisante,}
de prochain ; il monte à cheval : il doit être rayé du rôle de
indigents.

Le prévenu ne doute nullement à appeler les dévotion, il se plaindre point.
Le contrefait ou d'inspiration, il est exposé, gagnant même, dans le monde
rien. Il est dit : l'un en corinthiens.

C'est à qui a fait passer à
critique, l'un à tort, qui a blâmé
c'était qu'il dit que l'infirmité
un caractère de
vitesse.

L'ordre revient à l'ordre de XVI. Le prévenu remercie ses accablés de l'air
fausse l'opinion d'après d'ici. ^{est l'ordre qui fait passer l'opinion.} Tant-est-il, le méchant, son
moins car que doit tout le monde à justice ? Je n'ai ni pour moi
mal, je n'ai aucun rapport avec lui : il est de ^{vil T} méchant son je n'ai ^{pas}
en faire ni mon ami, ni mon ennemi. Il ne porte aucun, parce
que, tout méchant son je suis, je suis meilleur citoyen que lui. (2-3)

Tout ça
comme la vie

Je monte à cheval ^{et, on,} ^{Qu'on ne peut} sur les chevaux ^{de} ^{ma} ^{pancroti}
ne me permet pas d'avoir une mule. Que ce ne reprochant-est aussi
de ne servir de son l'homme, ni lui l'air de ? ^{les biquilles 2028} ^{que la biquilles} (12)



Il prendra le monde que se le l'air infirmité, donne un dévotion. Mais regardez moi !
à l'opinion. Le va en croyez un l'homme qui, par ses paroles,

prendra donc au dévouement à vos yeux, rien s'empêcher que je convoie
pour la dignité d'archevêque et qu'il reçoive mon vote comme
étant infirme (13).

(Dispositio datur in h. termino.
E. ph. prope parat.)

Il s'agit de dépêcher mon information (bonne & fautive) à l'adresse de la direction,
Bureau d'administration de la direction de la direction de la direction (1/4);
pour la direction de la direction de la direction.

22^{es}. Pardon à quelques choses de venant. Je ne suis pas
vendeur complet de l'administration des biens publics, ni de la gestion
d'une magistrature. Non même m'achet des hautes charges publiques;
comme d'ordonnances, comme conscription, la ville m'accorde
un léger secours. Ne me pince pas de ma pauvre robe, la
seule chose qui me reste.

Quel intérêt peuvent avoir pour nous les peintures primitives parisiennes? Intérêt double! Historique et artistique.

Comme la Gazette de Trib., plus haut qu'une y cherchons l'extraordinaire, la, au contraire, comme les autres, le tout ordinaire.

lysias

Exorde. Mettez-vous à ma place, quel châtiment d'homme d'honneur
ne jugeriez-vous pas trop faible pour pareille injure? Je voudrais sans vous
c'est la seule injure que, dans tous les grammairiens, le plus
peut à le droit de vengeance en le plus grand. Je juge moi-même que
un tel homme certainement par
vous auriez si facile
chose vous était arrivée.

Proposition
Sk. Je vais juger, que je dois vous faire voir
qu'il était l'amant de ma femme, qu'il l'a séduite
et qu'il a déshonoré mes enfants et ma réputation même
dans ma propre maison; qu'il n'y avait aucun soupçon
de la même nature entre moi et lui sans cela, et
qu'il n'a pas
agi ainsi pour l'argent, pour le plaisir, pour la vengeance, et pour rien.
ni pour faire plaisir à sa femme, ni pour se venger de son père,
ni pour obtenir aucun avantage, si ce n'est la satisfaction
de former une loi.

à la fin même
"tu es infamé"
"et si c'est la vérité"
"naturel, effet de la loi."
il dit qu'il ne voit
pour lui le moyen
supplémentaire en la
toute. — cf. 4349.

[Il n'a guère d'indiquer le charge d'accusation (27. 37)
que la narration va résumer implicitement. Ce serait
dehors la figure regardée. Il ne prévoit pas comme Arch. phos.]

Narration

Ss. Je vais donc vous faire connaître toutes les
affaires depuis le commencement sans rien omettre, mais
en disant toute la vérité. Je vais, en effet, que



[Disposition simple,
l'ordonne aux narrés
d'élire comme s'agissait d'un]

c'est la mon seul salut [la narrative complète], si
je suis capable de vous expliquer tout ce qui s'est
passé. [Il n'a aucune habitude de la parole.]

Voici mon histoire

6. ~~Voici mon histoire~~ ^{Voici mon histoire} ~~Après que j'eus pris la~~
révolution de ma maison et que j'eus fait ^{faire} ~~faire~~ ^{un homme} ~~un homme~~
dans ma maison, je ne conduisis d'abord de manière
à ne pas la gêner (sur son dirégnable, d'ailleurs) ni de la bér-
ser trop ni à l'excès de faire à quelle voudrait. Je la gardais
vieilles en elle, autant que possible, et j'avais des
attentions pour elle, comme de raison. [Bonne nature régulière
et propre à d'être la tenue, malgré le l'air d'un être apparent]
Mais quand il me nait un enfant, je commençais à avoir
confiance: je lui remis toutes mes affaires, pensant
que c'était là le lien le plus grand. 7. Dans la première
temps, etc., elle était la meilleure de toutes les femmes,
ménagère habile, économe et qui gouvernait fort avec
sagesse. ^{un} ^{minutieux} ^{grand} ^{serin} Mais quand ma mère ^{décéda} ~~est~~ ^à ~~mon~~ ^à ~~mon~~
cette ^{part} ~~part~~ devint la cause de tous mes malheurs.

(Maison dans petit bazar,
qui tint beaucoup à
l'épave. Autre et la maison
d'élire comme)

[Famille, mariage,
procédure judiciaire -
occasion]

[Unist pas, comme on pourrait le penser, la suite d'une sur-
veillance.] En ayant mis ses finances, ma
jeune fut remarquée par un homme et perdit par ce l'air d'un

523. Après lui avoir dit de garder la porte, je descends
 et salue et je sors. J'arrive chez tel et tel, et je leur
 dis un à la main, les autres absent d'ici. [!]
 Après avoir pris avec moi autant qu'il m'en faut ^{deux} dans ces circonstances
 de guerre, je marche. Nous achetons des flambeaux dans
 la rue où la plus vicieuse de nos catons, la porte étant
 restée ouverte sous la surveillance de la suivante....

525. Ah, juge, je le frappe, le renverse, Ah! ayant
 renversé le dur vain en le bas et le ayant lié, je lui demande
 pourquoi il m'attaque dans ma propre maison. L'autre
 nous tort, mais il supplie et demande de le pas lâcher, mais
 de lui faire payer de l'argent. [à voir, interdite, pleurant à l'envie.]
 Mais je lui dis : « Ce n'est pas moi qui te tuerais ; c'est la loi
 de la cité, loi que tu vois au gré de tes plaisirs ^{franchement}. » ^{Donc tu te souviens bien}
 tu es mieux aimé commettre un pareil délit en une femme
 et mes enfants (tous noirs) que d'obéir aux lois et de vivre
 sagement. C'est ainsi, ô juge, ^{qu'il} reçoit le témoignage que
 les lois ordonnent (!) d'appliquer à quiconque commet un tel
 attentat. [Cf. Cic. de off. pro : « Procurat id... quod suos
 "quisque suos in tali se facere voluisset."]

[Commencement de
 la narration.]





